



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

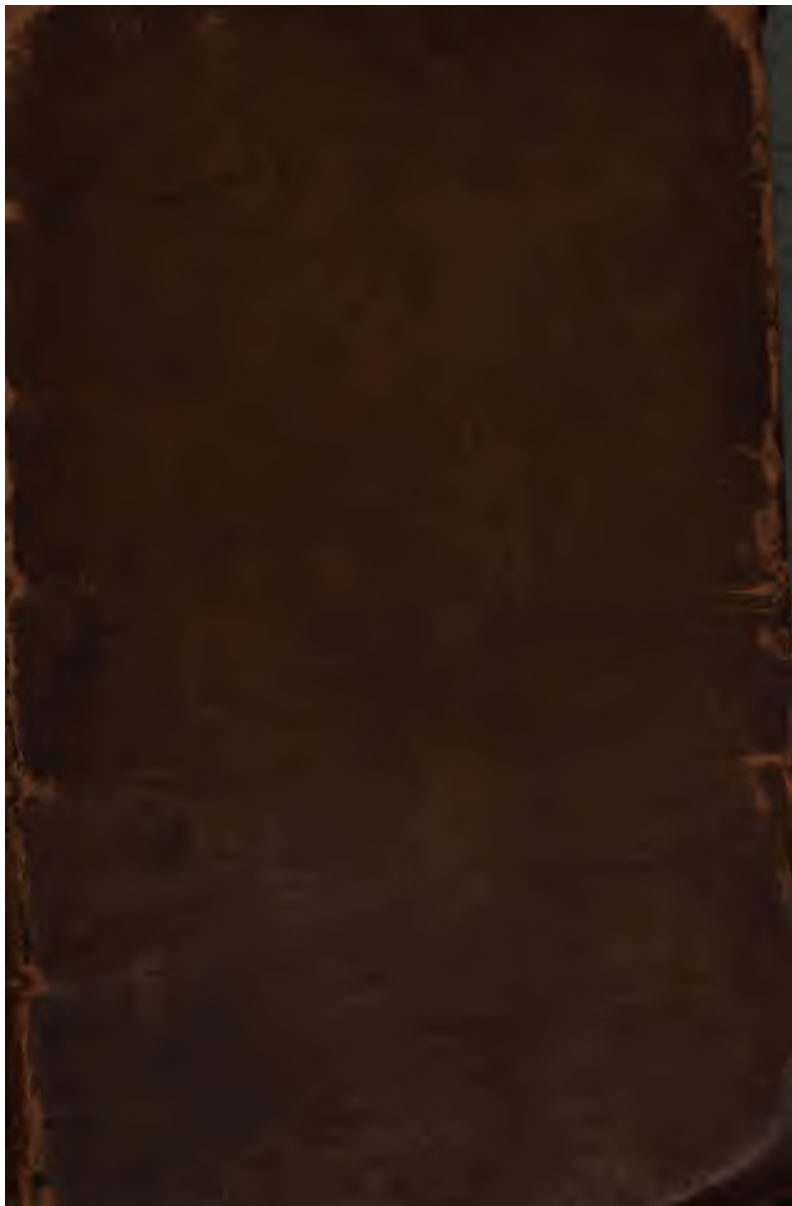
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

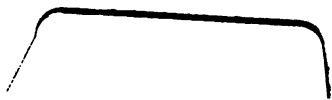


N. i-12

Magd: Hall

3805

f. 5



1.9.2.6





100
100

100
100

100
100

100
100



F. Schlegel Sculp.

A Amsterdam
Chez la Veuve de Paul Marret

LA
RHETORIQUE
OU
L'ART DE PARLER.

Par le R. P. BERNARD L. S. M.,
Prêtre de l'Oratoire.

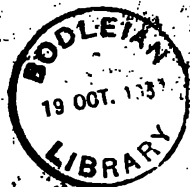
Cinquième Edition, revûe & augmentée;
où l'on a ajouté ses

NOUVELLES REFLÉXIONS
SUR L'ART POËTIQUE.



A AMSTERDAM,
Chez la Veuve de PAUL MARRET,
dans le Beursstraat.

M D C C X I I,





A

SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR LE DUC
DE CHARTRES*.



MONSEIGNEUR,

Si l'entreprise n'avoit pas été au dessus de mes forces , au lieu de l'Art de Parler , j'aurois offert à VOTRE ALTESSE ROYALE celui de faire des actions dignes de son rang. Mais Elle peut voir Elle-même dans la personne du Prince incomparable qui lui a donné la naissance , une image des vertus heroïques de ses illustres Ayeux , & en même temps les-grands exemples qu'elle doit

* 2

sui-

* C'est presentement Mr. le Duc d'Orleans.

E P I T R E.

suivre. Le seul souvenir de la fameuse journée de Mont-Cassel, peut suffire pour lui représenter ce que la prudence & la valeur peuvent faire, & ce qu'elle doit faire lorsqu'elle sera un jour à la tête des armées du Roi.

Il est donc plus à propos, MONSEIGNEUR, que je me contente d'offrir VOTRE ALTESSE ROYALE l'Art de Parler, à présent qu'elle s'applique à l'étude des belles Lettres. Je traite cet Art d'une manière particulière: & ceux qui voudront bien jeter les yeux sur mon Ouvrage, reconnoîtront que le dessein que j'ai pris, peut être utile pour former l'esprit, & faire prendre l'habitude de juger des choses par des principes clairs & solides.

Ce n'est pas un grand mal de prendre dans la Prose ou dans les Vers, pour une véritable beauté ce qui n'est qu'un faux brillant; mais MONSEIGNEUR, il n'y a rien de plus important à un Prince, que de s'accoutumer de bonne heure à juger des choses par des principes solides. Je n'avance rien dont je ne recherche les causes, dont je ne tâche de rendre raison. Peut-être que mes réflexions paroîtront trop élevées pour ceux qu'on instruit dans les Collèges; mais, Monseigneur. VOTRE ALTESSE ROYALE est aussi

E P I T R E.

aussi distinguée de ceux de son âge par son jugement & par sa vivacité, que par sa naissance: ce que je ne dis pas pour la louer. Je sai qu'elle n'aime pas les louanges, & qu'elle est persuadée qu'un Prince les doit mériter, mais qu'il en doit faire peu de cas, puisque la plupart de ceux qui le louent, quand il fait bien, seroient souvent prêts à lui donner les mêmes louanges s'il faisoit mal. Mais qu'il nous soit au moins permis d'admirer dans V. A. R. ces belles inclinations qui nous font concevoir de si grandes esperances. Il me semble voir dans un agreable Printemps des arbres couverts de fleurs. On ne se peut rien imaginer de plus beau. Ces fleurs neanmoins ne sont pas encore les fruits qu'on attend. Il y a bien des accidens à craindre.

Monseigneur, V. A. R. est élevée trop chrétiennement pour ne pas savoir que si sa condition l'éleve, elle l'expose à de grands dangers. Les obligations des Grands sont grandes. Dieu n'a pas fait le reste des hommes pour servir à leur grandeur. Ils ne se doivent regarder que comme de grands instrumens dont il se sert pour faire de grandes choses. Ses desseins sur eux sont admirables, puisque pour sanctifier tout un Royaume, en bannir les duels, l'herésie, l'injustice, il suffit qu'il

E P I T R E.

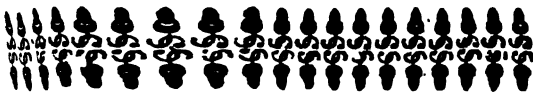
fasse naître un Prince qui ait de la piété. Vous le voyez de près, Monseigneur, dans le plus parfait modèle que V. A. R. se puisse proposer; & pour peu d'attention qu'elle fasse sur ses propres lumières, elle verra elle-même toutes les vérités qu'elle doit connoître. C'est là son principal devoir, d'écouter Dieu qui l'instruit intérieurement. Tout tire un Prince hors de lui-même, les affaires, les divertissemens; cependant ce n'est que dans le fond du cœur que s'entend la Vérité: les hommes l'ignorent, ou ils la cachent; il faut l'écouter elle-même, & se faire à son langage, qu'on comprend plus facilement lorsqu'on a pris l'habitude de la consulter dans les moindres choses. C'est à quoi pourra servir le petit Ouvrage que j'offre à V. A. R. J'espère qu'elle voudra bien s'en servir, & qu'elle le recevra comme une marque de mon zèle, & du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

De Paris le 20
Juillet 1687.

Le très-humble & le très-obéissant
Serviteur, B. LAMY,
Prêtre de l'Oratoire.



P R E F A C E.

LE mot de Rhetorique n'a point d'autre idée dans la langue Grecque d'où il est emprunté, que c'est l'Art de dire ou de parler. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que c'est *l'Art de bien parler pour persuader*. Il est vrai que nous ne parlons que pour faire entrer dans nos sentimens ceux qui nous écoutent; mais puisqu'il ne faut point d'Art pour mal faire, & que c'est toujours pour aller à ses fins qu'on l'employe, le mot d'Art dit suffisamment tout ce qu'on voudroit dire de plus.

Rien de si important que de savoir persuader. C'est de quoi il s'agit dans le commerce du monde: aussi rien de plus utile que la Rhetorique; & c'est lui donner des bornes trop étroites que de la renfermer dans le Barreau & dans les Chaires de nos Eglises. J'avoue qu'elle éclate en ces lieux. C'est le plaisir d'entretenir un grand auditoire dont on est admiré, qui fait qu'on l'étudie, & qu'on recherche avec empressement les Livres qui l'enseignent. On s'en dégoûte bien-tôt de ces Livres, quand on reconnoît que pour les avoir lus, on n'est pas devenu plus éloquent; préoccupez mal-à-propos que cela devoit être,

* 4

après

P R E F A C E.

après avoir compris les preceptes de la Rhetorique, comme s'il suffisoit de lire un Livre de peinture pour être un excellent Peintre.

Une Rhetorique peut être bien faite sans qu'on en retire du fruit, lorsqu'on ne joint point à la lecture de ces regles celle des Orateurs, & l'exercice. Néanmoins on ne peut diffimuler que de la maniere qu'on la traite, elle est presque inutile; car outre qu'on n'y rend point de raison de ce que l'on enseigne, il semble qu'elle ne soit faite que pour ceux qui parlent dans un Barreau, à qui même elle sert peu, n'ouvrant leur esprit que pour trouver des choses triviales qu'ils auroient pu ignorer, & qu'il faudroit taire, comme nous le remarquons en expliquant sommairement les Lieux Communs, qui font la plus grande partie des Livres de Rhetorique.

Quoi qu'il en soit de ces Livres, l'Art de parler est très-utile, & d'un usage fort étendu. Il renferme tout ce qu'on appelle en François *Belles Lettres* : en Latin & en Grec *Philologie*, ce mot Grec signifie *l'amour des mots*. Savoir les Belles Lettres, c'est savoir parler, écrire, ou juger de ceux qui écrivent. Or cela est fort étendu; car l'Histoire n'est belle & agréable que lorsqu'elle est bien écrite. Il n'y a point de Livre qu'on ne lise avec plaisir quand le stile en est beau. Dans la Philosophie même, quelque austere qu'elle soit, on y veut de la politesse. Ce n'est pas sans raison; car, comme je crois l'avoir dit ailleurs, l'éloquence est dans les Sciences ce que le Soleil est dans le monde. Les Sciences ne sont que

P R E F A C E.

de tenebres, si ceux qui les traitent ne savent pas écrire.

L'Art de parler s'étend ainsi à toutes choses. Il est utile aux Philosophes, aux Mathématiciens. La Theologie en a besoin, puisqu'elle ne peut expliquer les veritez spirituelles, qui sont son objet, qu'en les revêtant de paroles sensibles. Certainement nous aurions un plus grand nombre de bons Ecrivains si on avoit découvert les veritables fondemens de cet Art.

Ce qui est d'une grande consideration, c'est que l'Art de parler, traité comme il le doit être, peut donner de grandes ouvertures pour l'étude de toutes les langues, pour les parler purement & poliment, pour en découvrir le genie & la beauté. Car quand on a bien conçu ce qu'il faut faire pour exprimer ses pensées, & les differens moiens que la nature donne pour le faire, on a une connoissance générale de toutes les langues, qu'il est facile d'appliquer en particulier à celle qu'on voudra apprendre. Cela se verra évidemment dans la lecture de l'Ouvrage que je donne au public, dont voici le plan.

J'explique d'abord comme se forme la parole; & pour aprendre de la nature même la forme que doivent avoir les paroles pour exprimer nos pensées, & les mouvemens de notre volonté, je me propose des hommes qui viennent nouvellement de naître dans un nouveau monde, sans connoître l'usage de la parole. J'étudie ce qu'ils feroient, & je montre qu'ils s'apercevraient bien-tôt de l'a-

P R E F A C E.

vantage de la parole, & qu'ils se feroient un langage. Je recherche quelle fortune ils lui donneroient, & par cette recherche je découvre le fondement de toutes les langues, & je rends raison de toutes les regles qu'ont prescrites les Grammairiens. Cette recherche paroîtroit peu considerable, si l'on n'appercevoit pas qu'elle est utile pour apprendre les langues avec plus de facilité, & pour juger de leur beauté. C'est pourquoi je n'apprehende pas que ceux qui aiment qu'on traite les choses solidement, soient rebutez de voir qu'on parle dans le premier Livre de noms substantifs, de verbes, de déclinaisons, & de conjugaisons. Il n'y a que ceux qui s'imaginent que l'Art de parler ne doit traiter que des ornemens de l'éloquence, qui puissent condamner la methode que je suis. Il ne faut pas commencer à bâtir une maison par le faite. Quintilien, le premier Maître de Rhétorique, dit qu'il en est de ces choses comme des fondemens d'un Edifice; qui n'en font pas la partie la moins necessaire, quoiqu'ils ne paroissent point.

Après que ces nouveaux hommes ont jouié leur personnage, je déclare quelle a été la véritable origine des langues. Je fais même dans la suite de mon Ouvrage un aveu qui semble être une contradiction à ce que je dis de ces hommes; car je demeure d'accord de ce qu'un Auteur habile vient de soutenir, que si Dieu n'avoit appris aux premiers hommes à articuler les sons de leur voix, ils n'auroient jamais pû former de paroles distinctes. Mais

on

P R E F A C E.

on fait que les Geometres supposent des choses qui ne sont point, & que cependant ils en tirent des consequences fort utiles. Dans la supposition que je faisois donc que ces hommes eussent sù articuler, c'est-à-dire, prononcer les differentes lettres de l'alphabet, question que je n'examinois point alors, j'ai pu considerer quelle forme ils auroient donné à leurs paroles, pour marquer leurs differentes pensées:

Il est constant, & je le prouve, que ce n'est point le hazard qui a fait trouver aux hommes l'usage de la parole. Je fais voir néanmoins que le langage dépend de leur volonté, & que l'usage ou le consentement commun des hommes exerce un empire absolu sur les mots; c'est pourquoi après que j'ai montré quelles sont les loix que la Raison prescrit, je donne des regles pour connoître quelles sont les loix de l'usage, & ce qu'il faut faire pour distinguer ce que l'usage autorise effectivement.

Je fais remarquer dans le second Livre que les langues les plus fécondes ne peuvent fournir tous les termes propres pour exprimer nos idées, & qu'ainsi il faut avoir recours à l'artifice, empruntant les termes des choses à peu près semblables, ou qui ont quelque liaison & quelque rapport avec la chose que nous voulons signifier, & pour laquelle l'usage ordinaire ne donne point de noms qui lui soient propres. Ces expressions empruntées se nomment *Tropes*. Je parle de toutes les especes de Tropes qui sont les plus considerables, & de leur usage.

P R E F A C E.

Le corps est fait de maniere que naturellement il prend des postures propres à fuir ce qui lui peut nuire, & qu'il se dispose avantageusement pour recevoir ce qui lui fait du bien. Je remarque dans ce même Livre que la nature nous porte pareillement à prendre de certains tours en parlant, capables de produire dans l'esprit de ceux à qui nous parlons, les effets que nous souhaitons, soit que nous voulions les enflammer de colere, ou les calmer. Ces tours se nomment *Figures*. Je traite de ces Figures avec soin, ne me contentant pas de proposer leurs noms avec quelques exemples, comme on le fait ordinairement : je fais connoître la nature de chaque Figure, & l'usage qu'on en doit faire.

J'entre dans un grand détail dans le troisième Livre. J'explique encore avec plus de soin que je n'ai pas fait dans le premier Livre, comment se forme la parole & le son de chaque lettre. Ce n'est pas que je croie que sans cette connoissance on ne puisse point parler. On apprend la langue de son país sans Maître, & il est plus facile d'en prononcer les termes, que de concevoir comment se fait cette prononciation. Cependant les reflexions que je fais sont utiles & necessaires pour avoir une connoissance parfaite de l'Art de parler. Je considere donc dans ce Livre la parole entant qu'elle est son. Je traite de l'arrangement des mots qui est necessaire, afin qu'ils se pronocent facilement. Je parle des periodes : j'explique l'Art Poëtique, c'est-à-dire, l'art de lier le discours à de certaines mesures qui

P R E F A C E.

le rendent harmonieux. Il n'y a rien dans cette matiere dont je ne fasse voir les causes avec assez d'évidence; ce que je n'aurois pas pû faire si je n'étois entré dans un détail qu'on jugera utile, lorsqu'on appercevra combien il peut donner d'ouvertures pour l'Art de parler. La douceur de la prononciation est la cause de ce grand nombre d'irregularitez qu'on voit dans toutes les langues. Je le fais voir, & je découvre en même temps comment les différentes manieres de prononcer, corrompent une langue, & font que d'une il s'en fait plusieurs.

Le quatrième Livre traite des stiles ou manieres de parler que chacun prend, selon les inclinations & les dispositions naturelles qu'il a. Je fais voir qu'il faut que la matiere regle le stile, qu'on doit s'élever ou s'abaisser selon qu'elle est relevée, ou qu'elle est basse, & que la qualité du discours doit exprimer la qualité du sujet. J'examine quel doit être le stile des Orateurs, des Poètes, des Historiens, des Philosophes. Après quoi je traite des ornemens; & je montre que ceux qui sont naturels, solides, veritables, sont une suite de l'observation des regles qui ont été proposées; qu'un discours est orné lorsqu'il est exact.

La fin de la Rhetorique c'est de persuader, comme on l'a dit. L'expérience fait connoître qu'il y a des manieres de dire les choses qui gagnent les cœurs. J'explique ces manieres dans le dernier Livre; & c'est là que je rapporte en abrégé tout ce qui fait le gros des Rhetoriques ordinaires. On y traite avec é-

ten-

P R E F A C E.

tenduë des choses peu importantes. Je les passe legerement, & je m'arrête à d'autres plus necessaires, dont on ne parle point. Je fais voir que l'Art de persuader demande des connoissances particulieres qu'il faut apprendre des autres Sciences. Mais quoi que je reconnoisse qu'on ne peut traiter cet Art à fond dans une Rhetorique, cependant j'indique les sources, & peut-être que ce que j'en dis, satisfera autant que bien de gros volumes qu'on a fait sur cette matiere.

Quand cette nouvelle Rhetorique ne donneroît que des connoissances speculatives qui ne rendent pas éloquent celui qui les possède, la lecture n'en seroit pas inutile. Car pour découvrir la nature de cet Art, je fais plusieurs reflexions importantes sur notre esprit, dont le discours est l'image, qui pouvant contribuer à nous faire entrer dans la connoissance de ce que nous sommes, meritent que l'on y fasse attention. Outre cela, je suis persuadé qu'il n'y a point d'esprit curieux qui ne soit bien aise de connoître les raisons que l'on rend de toutes les regles que l'Art de parler prescrit. Lorsque je parle de ce qui plaît dans le discours, je ne dis pas que c'est *un je ne sai quoi*, qui n'a point de nom; je le nomme, & conduisant jusques à la source de ce plaisir, je fais appercevoir le principe des regles que suivent ceux qui sont agréables.

Cet Ouvrage sera donc utile aux jeunes gens qu'il faut accoutumer d'aimer la Verité, de consulter la Raison pour penser & agir selon sa lumiere. Les raisonnemens que je fais ne
sont

P R E F A C E.

font point abstraits. J'ai tâché de conduire l'esprit à la connoissance de l'Art que j'enseigne, par une suite de raisonnemens faciles; ce que les Maîtres ne font pas avec assez de soin. L'on se plaint tous les jours qu'ils ne travaillent point à rendre juste l'esprit de leurs disciples; ils les instruisent comme l'on ferait de jeunes Perroquets: ils ne leur apprennent que des noms: ils ne cultivent point leur jugement, en les accoutumant à raisonner sur les petites choses qu'ils leur enseignent; d'où vient que les Sciences gâtent souvent l'esprit, au lieu de le former.

Les exemples seroient nécessaires; j'en aurois donné davantage si je n'avois crains de grossir mon Ouvrage. Les Maîtres pourront aisément y suppléer, & ils le doivent faire; car, comme saint Augustin le remarque très-judicieusement, quand on a un peu de feu, on profite beaucoup plus en lisant une piece d'éloquence, qu'en apprenant par cœur des preceptes. *Si acutum & fervens adsit ingenium, facilius adhaeret eloquentia legentibus & audientibus eloquentes quam eloquentiae praecepta sectantibus.* Il faut donc que les Maîtres fassent lire à leurs disciples les excellentes pieces d'éloquence, & qu'ils ne se servent de la Rhetorique que pour leur faire remarquer les traits éloquens des Auteurs qu'ils leur font voir; ce qui ne se peut bien faire qu'en lisant les pieces toutes entieres. Les parties détachées qu'on en propose pour exemple, perdent leurs graces quand elles sont hors de leur place: séparées du reste du corps, elles sont, pour
ainsi

P R E F A C E .

ainsi dire, sans vie. Mon Ouvrage, comme je l'ai insinué, ne regarde pas seulement les Orateurs, mais généralement tous ceux qui parlent & qui écrivent, les Poètes, les Historiens, les Philosophes, les Theologiens. Quoique j'écrive en François, j'espère que mon travail sera utile pour toutes les langues.

Au reste ce n'est pas seulement une nouvelle Edition, mais un Ouvrage tout nouveau que je publie. J'ai refondu l'ancien, je l'ai retouché par-tout, augmenté de nouvelles reflexions, d'exemples. Depuis l'Edition précédente, qui étoit la quatrième, il a paru plusieurs excellens Livres dont j'ai profité. Je publiai la première fois cet Ouvrage lorsque j'étois jeune. Ce fut peut-être pour m'animer à travailler avec plus d'application, que des personnes d'un mérite rare en approuverent les premiers essais. Mais enfin cela me donna la hardiesse de le faire paroître. C'est un avantage à un Livre que son Auteur survive assez de temps après les premières Editions, pour qu'il le puisse corriger suivant les avis de ses amis, les sentimens du public ; & ce que lui-même il peut penser aiant atteint un âge où il doit être plus capable de juger.

T A B L E

T A B L E

D E S

L I V R E S E T C H A P I T R E S.

L I V R E P R E M I E R.

- CHAPITRE I. **D**es organes de la voix. Comment se forme la parole. Pag. 1
- CH. II. La parole est un tableau de nos pensées. Avant que de parler il faut former dans son esprit le dessein de ce tableau. 5
- CH. III. La fin & la perfection de l'Art de parler consistent à représenter avec jugement ce tableau qu'on a formé dans l'esprit. 7
- CH. IV. La maniere la plus naturelle de faire connoître ce qu'on pense, c'est par les differens sons de la voix. Comment le feroient des hommes qui naissant dans un âge avancé, mais sans savoir ce que c'est que parler, se trouveroient ensemble. 13
- CH. V. Ces nouveaux hommes pourroient trouver une maniere d'écrire. Celle que nous avons est dûe aux anciens Patriarches. 17
- CH. VI. Pour marquer les differens traits du tableau dont on a formé le dessein dans l'esprit, on a besoin de mots de differens ordres. 23
- CH. VII. Reflexion sur la maniere dont en chaque langue on se fait des termes pour s'exprimer. Ces reflexions conviennent à l'Art de parler. 28
- CH. VIII. Des Noms Substantifs & Adjectifs, des articles, du nombre & des cas des Noms. 33
- CH. IX. Des Verbes, de leurs personnes, de leurs temps, de leurs modes, de leur voix active & passive. 38
- CH. X. Ce grand nombre de déclinaisons des noms, & de conjugaisons des verbes n'est point absolument necessaire. Proposition d'une nouvelle langue, dont la Grammaire se pourroit apprendre en moins d'une heure. 46
- CH. XI. Comment l'on peut exprimer toutes les ope-

TABLE DES CHAPITRES.

<i>rations de nôtre esprit, & les passions ou affections de nôtre volonté.</i>	52
CH. XII. <i>Construction des mots ensemble. Il faut exprimer tous les traits du tableau qu'on a formé dans son esprit.</i>	57
CH. XIII. <i>De l'ordre & de l'arrangement des mots.</i>	64
CH. XIV. <i>De la netteté, & des vices qui lui sont opposés.</i>	70
CH. XV. <i>De la véritable origine des langues.</i>	75
CH. XVI. <i>L'usage est le maître des langues. Elles s'apprennent par l'usage.</i>	88
CH. XVII. <i>Il y a un bon & un mauvais usage. Regles pour en faire la distinction.</i>	93
CH. XVIII. <i>De la pureté du langage. En quoi elle consiste. Ce que c'est que l'élegance.</i>	98
CH. XIX. <i>De la perfection des langues. L'Hebraïque a été parfaite dès sa première origine. C'est à elle que toutes les autres doivent leur première perfection. Quand & comment la Grecque s'est perfectionnée.</i>	105

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I. L <i>Es mêmes choses peuvent être conçues différemment: ce que la parole, qui est l'image de l'esprit, doit marquer.</i>	112
CH. II. <i>Il n'y a point de langue assez riche & assez abondante pour fournir des termes capables d'exprimer toutes les différentes faces sous lesquelles l'esprit peut se représenter une même chose. Il faut avoir recours à de certaines façons de parler qu'on appelle Tropes, dont on explique ici la nature & l'invention.</i>	117
CH. III. <i>Liste des especes de Tropes qui sont les plus considérables.</i>	119
CH. IV. <i>Les Tropes doivent être clairs.</i>	127
CH. V. <i>Les Tropes doivent être proportionnez à l'idée qu'on veut donner. Cette idée doit être raisonnable.</i>	131
CH. VI. <i>Utilité des Tropes.</i>	134
	CHAP. VII.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. VII.	<i>Les passions ont un langage particulier. Les expressions, qui sont les caracteres des passions, sont appellées Figures.</i>	136
CH. VIII.	<i>Les Figures sont utiles & necessaires.</i>	140
CH. IX.	<i>Liste des Figures.</i>	143
CH. X.	<i>Le nombre des Figures est infini. Chaque Figure se peut faire en cent differentes manieres.</i>	169
CH. XI.	<i>Les Figures sont comme les armes de l'ame. Parallele d'un Soldat qui combat, avec un Orateur qui parle.</i>	171
CH. XII.	<i>Les Figures éclaircissent les veritez obscures, & rendent l'esprit attentif.</i>	175
CH. XIII.	<i>Les Figures sont propres à exciter les passions.</i>	178
CH. XIV.	<i>Reflexion sur le bon usage des Figures.</i>	180

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.	D <i>Essain de ce Livre. On y traite de la partie materielle de la parole, c'est-à dire, des sons dont les paroles sont composées. On décrit comment se forment ces sons.</i>	187
CH. II.	<i>Des lettres dont les mots sont composez. Premièrement des voyelles. Comment leur son se forme.</i>	197
CH. III.	<i>Des Consones. Comment elles se forment.</i>	202
CH. IV.	<i>De l'arrangement des mots. Ce qu'il y faut observer ou éviter.</i>	214
CH. V.	<i>En parlant la voix se repose de temps en temps. On peut commettre plusieurs fautes en plaçant mal les repos de la voix.</i>	220
CH. VI.	<i>Les mots sont des sons. Conaitions necessaires aux sons pour être agreables.</i>	228
CH. VII.	<i>Ce que les oreilles distinguent dans le son des paroles, & ce qu'elles y peuvent appercevoir avec plaisir.</i>	234
CH. VIII.	<i>Comment il faut distribuer les intervalles de la respiration, afin que les repos de la voix soient proportionnez. Composition des Perodes.</i>	239
		CHAP. IX.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. IX. De l'arrangement figuré des mots. En quoi consiste cela.	245
CH. X. De la mesure du temps qu'une syllabe se peut prononcer. De la structure des Vers.	253
CH. XI. Des mesures, ou pieds dont les Grecs & les Latins composent leurs Vers.	257
CH. XII. En quoi consiste l'égalité des mesures des Vers Grecs & Latins, ou ce qui fait cette égalité.	261
CH. XIII. De la variété des mesures, & de l'alliance de l'égalité avec cette variété. Comme se trouve l'une & l'autre chose dans les Vers Grecs & Latins.	264
CH. XIV. Les premières Poésies des Hebreux, & de toutes les autres Nations, n'ont été vrai semblablement que des rimes dans leur commencement.	269
CH. XV. De la Poésie Françoisse, & de celle de toutes les autres Nations qui ont des rimes.	275
CH. XVI. Il y a une sympathie merveilleuse entre notre ame & la cadence du discours, quand cette cadence convient à ce qu'il exprime.	280
CH. XVII. Moyens de donner à un discours une cadence qui réponde aux choses qu'il signifie.	286

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE I. S ujets de ce quatrième Livre. Des differens stiles. Ce que c'est que stile.	295
CH. II. Les qualitez du stile de chaque Auteur dépendent de celles de son imagination, de sa memoire, & de son esprit.	297
CH. III. Qualitez de la substance du cerveau, & des esprits animaux, necessaires pour faire une bonne imagination.	299
CH. IV. De ce qui rend la memoire heureuse.	303
CH. V. Qualitez de l'esprit necessaires pour l'éloquence.	305
CH. VI. La diversité des inclinations & du temperament diversifie le stile. Chaque personne, chaque cli-	cli-

TABLE DES CHAPITRES.

<i>climat à son stile qui lui est particulier.</i>	309
CH. VII. <i>Chaque siecle a son stile.</i>	312
CH. VIII. <i>La matiere que l'on traite doit déterminer dans le choix du stile.</i>	315
CH. IX. <i>Regle pour le stile sublime.</i>	319
CH. X. <i>Du stile, ou caractere simple.</i>	323
CH. XI. <i>Du stile medecre.</i>	327
CH. XII. <i>Stiles propres à certaines matieres. Qualitez communes à tous ces stiles.</i>	330
CH. XIII. <i>Quel doit être le stile des Orateurs.</i>	333
CH. XIV. <i>Quel doit être le stile des Historiens.</i>	338
CH. XV. <i>Quel doit être le stile Dogmatique.</i>	340
CH. XVI. <i>Quel doit être le stile des Poëtes.</i>	342
CH. XVII. <i>Des ornemens. Premièrement de ceux qu'on peut nommer naturels.</i>	347
CH. XVIII. <i>Des ornemens artificiels.</i>	349
CH. XIX. <i>Des faux ornemens.</i>	352
CH. XX. <i>Regles qu'on doit suivre dans la distribution des ornemens artificiels.</i>	357

L I V R E C I N Q U I E' M E.

CHAPITRE I. <i>C'est un art que de savoir parler de maniere qu'on persuade. Ce qu'il faut faire pour cela. Projet de ce Livre.</i>	365
CH. II. <i>Premiere partie de l'Art de parler, qui est l'Invention.</i>	368
CH. III. <i>Les Lieux Communs d'où l'on peut tirer des preuves generales.</i>	370
CH. IV. <i>Des lieux propres à certains sujets, d'où se peuvent tirer des preuves.</i>	373
CH. V. <i>Reflexion sur cette Methode des lieux.</i>	376
CH. VI. <i>Il n'y a que la Verité, ou l'apparence de la verité qui persuade.</i>	378
CH. VII. <i>Comment on peut trouver la Verité, la suivre connoître, & decouvrir l'Erreur.</i>	383
CH. VIII. <i>L'attention est necessaire pour connoître la Verité.</i>	Veri-

TABLE DES CHAPITRES.

<i>verité. Comment on peut rendre attentif un Auditeur.</i>	386
CH. IX. <i>Ce qui fait la difference de l'Orateur d'avec le Philosophe.</i>	391
CH. X. <i>Des manieres de s'insinuer dans l'esprit de ceux à qui l'on parle.</i>	393
CH. XI. <i>Qualitez requises dans la personne de celui qui veut gagner ceux à qui il parle</i>	395
CH. XII. <i>Ce qu'il faut observer dans les choses dont on parle, pour s'insinuer dans l'esprit des Auditeurs.</i>	399
CH. XIII. <i>Les qualitez necessaires à un Orateur pour gagner ceux à qui il parle, ne doivent pas être feintes.</i>	404
CH. XIV. <i>Manieres d'exciter dans l'esprit de ceux à qui l'on parle, les passions qui les peuvent porter où on les veut conduire.</i>	406
CH. XV. <i>Ce qu'il faut faire pour exciter les passions.</i>	410
CH. XVI. <i>Comment on peut donner du mépris des choses qui sont dignes de visée.</i>	414
CH. XVII. <i>Seconde partie de l'Art de persuader, qui est la disposition. Elle a quatre parties. De la premiere qui est l'Exorde.</i>	418
CH. XVIII. <i>De la seconde partie de la Disposition, qui est la Proposition.</i>	422
CH. XIX. <i>De la troisieme partie de la Disposition, qui est la Confirmation, ou de l'établissement des preuves, & en même temps de la refutation des raisons des adversaires.</i>	425
CH. XX. <i>De l'Epilogue, dernière partie de la Disposition.</i>	428
CH. XXI. <i>Des trois autres parties de l'Art de persuader, qui sont l'élocution, la mémoire, & la prononciation.</i>	429
CH. XXII. <i>De la Disposition qui est particuliere aux Discours Ecclesiastiques, ou Sermons</i>	433

Fin de la Table des Livres & Chapitres.

L A



L A

RHETORIQUE

O U

L'ART DE PARLER.

LIVRE PREMIER.

C H A P I T R E P R E M I E R .

Des Organes de la Voix. Comment se forme la parole.

L n'y auroit point de société entre les hommes, s'ils ne pouvoient se donner les uns aux autres des signes sensibles de ce qu'ils pensent & de ce qu'ils veulent. Ils le peuvent faire avec les yeux & les doigts, comme font les muets : mais outre que cette maniere d'exprimer ses pensées est très-imparfaite, elle est encore incommode ; car l'on ne peut point, sans se fatiguer, faire connoître avec les yeux & les doigts toutes les différentes choses qui viennent dans l'esprit. Nous remuons la langue aisément ; & nous pouvons diversifier le son de notre voix en différentes manieres faciles & agréables : c'est pourquoi la Nature a porté les hommes à se servir des organes de la Voix.

La disposition de ces organes est merveilleuse. La Trachée-artere ou l'âpre-artere, qui vient des poulmons & répond aux racines de la langue, est comme un tuyau d'orgue. Les poulmons servent de soufflets; car ils attirent l'air en s'étendant, & le repoussent en se resserrant. La partie de la Trachée-artere qui est proche de la racine de la langue, s'appelle le Larynx, qui est entouré de cartilages & de muscles, qui servent à l'ouvrir & à le fermer. C'est en ce lieu-là que se forme le son de la voix. Quand l'ouverture du Larynx est étroite, l'air sortant avec violence se froisse, & reçoit un tremouffement ou une certaine agitation qui fait le son de la voix, mais qui n'est point encore articulée. Cette voix est reçue dans la bouche, où la langue la modifie, & lui donne diverses formes, selon qu'elle la pousse ou contre les dents, ou contre le palais; qu'elle l'arrête ou la laisse couler; que la bouche est plus ou moins ouverte.

Les hommes trouvant tant de facilité à exprimer leurs sentimens par la voix, se sont appliquez à considerer toutes les differences qu'elle reçoit par les differens mouvemens des organes de la prononciation. Ils ont marqué chacune de ces modifications particulieres par une lettre ou caractère. Ces lettres sont appellées les Elemens du langage, parce qu'il en est composé. L'union de deux ou de trois lettres qui peuvent se prononcer de compagnie distinctement & facilement, fait une syllabe. Une ou plusieurs syllabes font un mot ou une parole. Dans la suite de cet Ouvrage je parlerai des lettres, & de leur nombre, plus exactement que je ne fais pas ici: cependant je remarquerai en passant que quoi que le nombre des lettres soit petit, elles suffisent néanmoins pour composer les termes, je ne dis pas seulement des langues qui se parlent aujourd'hui dans tout le monde, mais de celles qui ont

ont été vivantes, & de celles qui pourront naître dans la suite des siècles. Car quand il n'y auroit que vingt-quatre lettres différentes, l'on peut démontrer qu'en les combinant en toutes les manières possibles, l'on peut premièrement faire cinq cens septante-six mots de deux lettres; qu'en prenant ces vingt-quatre lettres trois à trois, l'on peut faire un nombre de mots de trois lettres, qui sera vingt-quatre fois plus grand, c'est à dire 13824. & qu'en les prenant quatre à quatre, cinq à cinq, six à six, le nombre des mots de cinq lettres sera vingt-quatre fois plus grand que celui de quatre: celui des mots de six lettres sera vingt-quatre fois plus grand que celui des mots de cinq lettres. Ainsi le nombre des mots de six, de sept, de huit lettres, & des autres suivans augmente dans la même proportion: ce qui va si loin que l'imagination se confond, & qu'elle ne peut comprendre ce nombre prodigieux de différents mots qui se peuvent faire de la combinaison de vingt-quatre lettres. Il est vrai que l'on ne pourroit pas se servir de tous ces mots, parce qu'il y en auroit plusieurs qui ne se pourroient pas prononcer distinctement, & facilement; mais enfin le nombre de ceux dont on pourroit se servir, est presque infini; & nous donne sujet d'admirer la sagesse de Dieu, qui ayant donné l'usage de la parole aux hommes, pour exprimer leurs différentes pensées, a voulu que la fécondité de la parole répondit à celle de leur esprit.

Les hommes auroient pû marquer ce qu'ils pensent, par des gestes. Les muets du Grand-Seigneur se parlent & s'entendent, même dans la plus obscure nuit, s'entretenant de différente manière. Mais, comme on a dit, la facilité qu'il y a de parler, les a portés à n'employer pour signes de leurs pensées, que des paroles, lorsqu'ils ne sont point contraints de garder le silence. On appelle signe une chose qui outre cette idée qu'elle donne quand on la voit, en

4 LA RHETORIQUE, OU L'ART

donne une seconde. Comme lorsqu'on voit à la porte d'une maison une branche de lierre; outre l'idée du lierre, on conçoit qu'il se vend du vin dans cette maison. On distingue deux sortes de signes: les uns sont naturels, c'est à dire, qu'ils signifient par eux-mêmes, comme la fumée est un signe naturel qu'il y a du feu, où on la voit. Les autres qui ne signifient que ce que les hommes sont convenus qu'ils signifieroient, sont artificiels. Les mots sont des signes de cette sorte; aussi le même mot a différentes significations, selon les langues où il se trouve; & c'est de là que bien que tous les hommes aient les mêmes idées, & que les choses ne soient pas différentes selon la différence des climats, chaque langue a ses termes. Il dépendoit des hommes d'établir quelque mot qu'il leur eût plu, pour être le signe de leurs idées, de celle, par exemple, qu'ils ont du Soleil. Dans la Perse, dans la Judée, en Grèce, en Italie, le Soleil est le même; & cependant les Perses, les Juifs, les Grecs & les Latins, n'ont pas choisi les mêmes sons pour être le signe de cet Astre. Il n'y a aucun rapport naturel entre ce mot *Soleil*, & l'Astre dont il donne l'idée; s'il en a une à l'égard de ceux qui savent le François, c'est parce qu'ils savent qu'en France nous avons coutume de marquer par ce mot cet Astre qui s'appelleroit *Lune*, si l'on en étoit convenu.

Cette remarque nous donne lieu de distinguer deux choses dans les mots, le corps & l'ame, c'est à dire ce qu'ils ont de matériel, & ce qu'ils ont de spirituel; ce que les oiseaux qui imitent la voix des hommes, ont de commun avec nous, & ce qui nous est particulier. Les idées qui sont présentes à nôtre esprit, lorsqu'il commande aux organes de la voix de former les sons qui sont les signes de ces idées, sont l'ame des paroles: Les sons que forment les organes de la voix, & qui n'ayant rien de semblable

blable en eux-mêmes à ces idées, ne laissent pas de les signifier, ~~font~~ la partie matérielle, ou le corps des paroles.

On ne pourroit pas croire, si l'expérience ne le faisoit voir, que les hommes ne parlent souvent que comme des perroquets. Ils se servent de mots dont ils ne connoissent pas le sens. En parlant, ou entendant parler, & en lisant les livres ils ne s'appliquent qu'à la partie matérielle du discours, sans faire de réflexion sur les idées dont les paroles qu'ils disent ou qu'ils entendent, sont les signes. De là vient que peu de personnes parlent raisonnablement.

CHAPITRE II.

La parole est un tableau de nos pensées. Avant que de parler il faut former dans son esprit le dessein de ce tableau.

PUISQUE les paroles sont des signes qui représentent les choses qui se passent dans l'esprit, on peut dire qu'elles sont comme une peinture de nos pensées, que la langue est le pinceau qui trace cette peinture, & que les mots sont les couleurs. Ainsi comme les Peintres ne couchent leurs couleurs qu'après qu'ils ont fait dans leur esprit l'image de ce qu'ils veulent représenter sur la toile, il faut avant que de parler, former en nous-mêmes une image réglée des choses que nous pensons, & que nous voulons peindre par nos paroles. Ceux qui nous écoutent ne peuvent pas appercevoir nettement ce que nous voulons leur dire, si nous ne l'apercevons nous-mêmes. Notre discours est la copie de l'original qui est en nôtre tête : Il n'y a point de bonne copie d'un méchant original. C'est donc à cet original qu'il faut d'abord travailler. Avant que de remuer le pinceau, c'est à dire la langue,

gue, & que d'appliquer les couleurs qui sont les paroles, il faut savoir ce qu'on veut dire, & le disposer d'une manière réglée; de sorte que dans le discours qui exprimera nos pensées, les Lecteurs voyent un tableau bien ordonné de ce que nous avons voulu leur représenter.

C'est à ceux qui traitent l'Art de penser, de parler de cet ordre naturel qu'il faut garder dans l'arrangement de nos pensées. Chaque Art a ses bornes qu'il ne faut pas passer; je n'entreprendrai donc pas de prescrire ici des règles touchant l'ordre qu'on doit donner aux choses qui sont la matière du discours. J'avertirai seulement, qu'il faut méditer son sujet, faire dessus toutes les réflexions nécessaires pour ne rien oublier qui puisse contribuer à son éclaircissement; prenant garde aussi de ne pas accabler l'esprit des Lecteurs par une trop grande multitude de choses, & de ne pas rendre son discours confus par des explications trop étendues. L'Abondance cause souvent la stérilité. Les Laboureurs la craignent; ils la préviennent, & quand les blez sont trop drus, ils font manger la pointe de l'herbe à leurs troupeaux.

Nous ne concevons jamais une science, un raisonnement, si nôtre esprit ne supplée les choses nécessaires, & s'il ne retranche celles qui sont superflues. Un Auteur doit épargner cette peine à ceux qu'il entreprend d'instruire. Un Livre qui ne dit que la moitié des choses, ne donne que des connoissances imparfaites; mais aussi un grand volume est un grand mal, *μίζα βιβλίον, μίζα κακόν*. On s'y égare, on s'y perd, à peine a-t-on la patience de le feuilleter. Après avoir donc ramassé avec exactitude toutes les choses qui regardent la matière que l'on traite, il faut les resserrer, leur donner de justes bornes, & faire un choix sévère de ce qui est absolument nécessaire, & rejeter ce qui est superflu. Il faut envisager continuellement le terme où l'on veut arriver, &

& prendre le chemin le plus court, évitant tous les détours. Si l'on ne passe vite par dessus les choses de peu d'importance, & qui ne sont pas essentielles, l'esprit du Lecteur est diverti de l'application qu'il doit donner à celles qui le sont.

Cette breveté si nécessaire pour rendre un Ouvrage net & fort, ne consiste pas dans le seul retranchement de tout ce qui est inutile; mais dans le choix de certaines circonstances qui tiennent lieu de plusieurs choses que l'on ne dit pas. A peu près comme fit Timanthe ce fameux Peintre de l'antiquité, pour représenter dans une petite table la grandeur prodigieuse d'un Geant. Il le peignit couché par terre, dormant au milieu d'une troupe de Satyres, qui se jouoient autour de lui. L'un mesuroit sa tête; un autre appliquoit un Thyrsé à son pouce, faisant connoître par cette invention ingénieuse quelle étoit la grandeur de ce corps, dont les plus petites parties étoient mesurées avec le Thyrsé d'un Satyre. Ces inventions demandent de l'esprit & de l'application. C'est pourquoi un Auteur * fort celebre qui avoit cette adresse de renfermer beaucoup de choses en peu de paroles, s'excuse agréablement de ce que l'une de ses Lettres est trop longue, sur ce qu'il n'avoit pas eu le loisir de la faire plus courte.

* *Mr. Pascal.*

C H A P I T R E III.

La fin & la perfection de l'Art de parler consistent à représenter avec jugement ce tableau qu'on a formé dans l'esprit.

AVANT que de passer outre, arrêtons-nous ici pour considérer quelle est la fin & la perfection de l'Art que nous traitons, ou quelle idée nous devons avoir de la beauté naturelle d'un discours. Je ne

dirai point que la beauté en general consiste dans un *je ne sai quoi*, car il me semble que je puis dire ce que c'est. La beauté plaît, & ce qui est bien ordonné plaît; ce qui me persuade que l'ordre & la beauté sont presqu'une même chose. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher la cause du plaisir qui se sent lors qu'on voit les choses bien rangées, comme un parterre bien ordonné. L'homme étant fait pour être heureux en possédant Dieu qui est essentiellement l'ordre, il falloit que tout ce qui approche de l'ordre, commençât son bonheur.

Or l'idée que nous avons de l'ordre, c'est que les choses ne sont bien ordonnées que lorsqu'elles ont un rapport à leur tout, & qu'elles conspirent pour atteindre leur fin. Quand cela arrive, les choses deviennent agréables quoi qu'elles ne le soient pas d'elles-mêmes; ce qui marque que nous sommes portez par une inclination naturelle à aimer l'ordre. La peinture le fait voir: il y a des tableaux qui ne représentent que des objets dont on a de l'aversion. Cependant comme la fin de cet Art est de représenter les choses au naturel, si chaque trait qu'on apperçoit, exprime la pensée du Peintre, & que tout corresponde à son dessein, son ouvrage charme. Ce n'est pas la vûe d'un serpent qui est peint; on fremit quand on en voit un; ce qui plaît donc, c'est l'esprit du Peintre qui a sù atteindre la fin de son Art. Aussi ne prend-on plaisir à considerer son ouvrage qu'à proportion que se découvre cette adresse. Sans cela on n'est satisfait que de la vivacité des couleurs, qui font des impressions agréables sur les sens. Il en est de même de l'Architecture. La vûe d'un Palais fait selon toutes les regles de l'Art, ne plaît que lorsqu'on apperçoit la fin que l'Architecte s'est proposée: qu'on voit qu'il rapporte toutes choses avec esprit à cette fin: qu'on conçoit qu'il ne pouvoit pas y arriver par des voyes plus simples,

& qu'il n'a rien fait dont il ne puisse donner de bonnes raisons.

Nous parlons pour exprimer nos pensées, & pour communiquer les mouvemens de nôtre volonté, car nous desirons qu'on ait avec nous les mêmes mouvemens vers l'objet de nos pensées & le sujet de nôtre discours. La beauté d'un discours ne peut donc consister que dans ce rapport exact que toutes ses parties ont avec cette fin. Il est beau lorsque tous les termes dont il est composé, donnent des idées si justes des choses, qu'on les voit telles qu'elles sont, & qu'on sent pour elles toutes les affections de celui qui parle. C'est son jugement qui plaît quand il ne fait rien qu'avec raison, dans le choix, dans l'arrangement des mots, & qu'ils sont tous propres. C'est ce que nous admirons dans un discours. Car enfin, ce n'est pas le son des paroles qui en fait la beauté; autrement on trouveroit plus beau le chant des rossignols que les discours les plus éloquens. Bien qu'un Auteur ne rapporte que des bagatelles, s'il en fait une peinture exacte, & qu'ainsi il arrive à la fin qu'il a eu en vûe, ceux qui sont capables d'apprécier son Art, prennent plaisir à l'entendre.

Prevenons-nous donc de cette vérité que c'est la justesse qui fait la solide beauté d'un discours; que pour bien parler, il faut être sage; car c'est la sagesse qui dispoie les choses & les conduit à leur fin.

Scribendi rectè, sapere, est & principium & fons.

Horace n'a jamais rien dit qui soit d'un plus grand sens. L'imagination est nécessaire: on ne peut exprimer que ce que l'on conçoit. Ce qui est maigre & estropié dans l'imagination de l'Orateur, l'est dans ses paroles. Il faut donc se représenter les choses dans leur état naturel, & concevoir pour elles des mouvemens raisonnables; employant ensuite

des termes qui les portent à l'esprit de celui qui écoute, telles qu'on les pense. Personne ne parle bien, n'écrit bien qu'à proportion qu'il approche de cette fin. Il plaît à ceux qui découvrent qu'il ne pouvoit pas trouver des termes qui distinguassent mieux ce qu'il falloit marquer: qu'il ne pouvoit pas placer ses termes dans un lieu où ils fissent un plus grand effet; où ils s'accommodassent mieux pour rendre la prononciation facile & coulante: qu'il a pris le tour le plus naturel & le plus court. Car outre qu'il ne faut rien faire d'inutile, il est certain que l'esprit n'aime pas qu'on l'amuse. Quelque vitesse qu'ait la langue, ses mouvemens sont encore trop lents pour suivre la vivacité de l'esprit. Ainsi c'est une grande faute que de dire plusieurs paroles lorsqu'une suffit.

Je ne puis donner d'avis plus important dans ce commencement, que celui-ci, que l'on n'est éloquent qu'après avoir acquis une grande justesse d'esprit: qu'on doit faire une attention continuelle en parlant, si l'on ne s'écarte point de la fin où l'on doit aller, si on y va effectivement. La Raison nous éclaire, il faut marcher dans sa lumière: tout ce que nous dirons dans la suite de cet ouvrage ne sera que pour faire remarquer ce qu'elle dicte. Je souhaiterois qu'avant que de quitter ce Chapitre on le lût plus d'une fois, & qu'on examinât si ce que je dis est solide, en faisant l'essai sur quelque expression qui passe pour élégante, comme est celle-ci du commencement de la Genèse: *Dieu dit: Que la lumière se fasse, & la lumière se fit: que la terre se fasse, & la terre fut faite.* Longin ce célèbre Rheteur, donne cette expression pour exemple d'une expression sublime. Or pourquoi l'est-elle sublime, c'est à dire excellemment belle, si ce n'est parce qu'elle donne une haute idée de la puissance du Créateur; ce que Moïse vouloit faire: c'étoit là sa fin.

Comme nous l'avons dit, il faut avoir de l'ima-
gi-

gination pour se bien représenter ce qu'on veut exprimer. Il faut savoir la langue dans laquelle on écrit. Mais ce qui fait qu'entre ceux qui entendent parfaitement une langue, & qui ont une imagination vive & délicate, il y en a peu qui réussissent, c'est qu'on n'écrit pas avec tout le jugement qui seroit nécessaire. Pour faire un discours, quand il ne seroit que d'une page, il faut y employer un grand nombre de mots qu'il faut placer à propos. Il n'y a que ceux qui l'ayent expérimenté, qui comprennent combien il faut d'étendue d'esprit; combien il faut d'application, à combien de choses il faut faire attention en même tems: combien il faut faire de reflexions différentes pour ne rien dire que de raisonnable. Il y a toujours quelque petite chose qui échappe. Aussi on ne fait rien qui merite d'être lu, à moins que de passer les yeux plusieurs fois sur son ouvrage, & de consulter en differens tems la Raison pour voir si on a bien compris ce qu'on a crû qu'elle dictoit. Rien ne nous doit plaire que ce qu'elle approuve.

Pour rendre plus sensible cet avis important; considérons que si aujourd'hui nous admirons les anciens Auteurs, c'est parce qu'après un examen de plusieurs siècles on a trouvé qu'ils sont raisonnables; au lieu qu'on se laisse assez souvent surprendre, estimant dans les Auteurs modernes ce qu'on ne pourroit souffrir si on les examinoit à loisir. Ce n'est pas parce qu'Homere & Virgile sont anciens, que tous les gens d'esprit les admirent; c'est qu'en effet, comme le dit le celebre Traducteur de Longin: *Il n'y a que l'approbation de la posterité qui puisse établir le vrai mérite des ouvrages. Quelqu'éclat qu'ait fait un Ecrivain durant sa vie, quelques éloges qu'il ait reçus, on ne peut pas pour cela infailiblement conclure que ses ouvrages soient excellens. De faux brillans, la nouveauté du stile, un tour d'esprit qui*

étoit à la mode , peuvent les avoir fait valoir ; & il arrivera peut être que dans le siècle suivant on ouvrira les yeux , & qu'on méprisera ce que l'on a admiré.

Ce sera sans doute aussi-tôt qu'on appercevra ce qui y choque le bon sens , rien ne pouvant plaire long-tems que ce qui est raisonnable. Car enfin l'illusion ne dure pas toujours. Chaque Auteur l'experimente dans ses propres ouvrages. Dans la chaleur de la composition qui n'est pas content de soi-même ? L'imagination est-elle refroidie , on est chagrin ; parce qu'alors on juge mieux , & qu'on s'apperçoit de son illusion. C'est pour cela qu'on ne doit pas se hâter de publier un ouvrage : il faut le revoir cent & cent fois ; car je ne le puis trop dire , la difficulté de ne rien dire contre le bon sens est inconcevable à tous ceux qui ne l'ont pas expérimenté. C'est ce qui nous oblige de consulter nos amis. *Nous avons beau être éclairés par nous-mêmes : Les yeux d'un zruï voyent toujours plus loin que nous dans nos défauts , & un esprit médiocre fera quelquefois appercevoir la plus habile homme d'une méprise qu'il ne voyoit pas.* Aussi ces excellens Peintres que l'Antiquité a admirez , les Apelles , les Polyctetes , selon la remarque de Pline , mettoient des inscriptions à leurs ouvrages qui marquoient qu'ils n'étoient point encore achevez , & que si la mort ne les surprenoit , ils effaceroient & corrigeroient ce qu'on y trouvoit de defectueux. Pline appelle ces inscriptions : *Pendentes titulos*, comme celle-ci : *Apelles faciebat aut Polyctetus : tanquam inchoata semper arte & imperfecta , ut contra judiciorum varietates superesses Artifici regressus ad veniam , velut emendaturo quidam quid desideraretur , si non esset interceptus.*

C H A P I T R E IV.

La maniere la plus naturelle de faire connoître ce qu'on pense, c'est par les differens sons de la voix. Comment le feroient des hommes qui naissant dans un âge avancé, mais sans savoir ce que c'est que parler, se trouveroient ensemble.

C O M M E l'on ne peut pas achever un Tableau avec une seule couleur, & distinguer les différentes choses qu'on y doit représenter avec les mêmes traits: il est impossible aussi de marquer ce qui se passe dans nôtre esprit, avec des mots qui soient tous d'un même ordre. Apprenons de la Nature même quelle doit être cette distinction; & voyons comment les hommes formeroient leur langage, si la Nature les ayant fait naître séparément, ils se rencontroient ensuite dans un même lieu. Usons de la liberté des Poëtes; & faisons sortir de la terre ou descendre du ciel une troupe de nouveaux hommes qui ignorent l'usage de la parole. Ce spectacle est agréable: il y a plaisir de se les imaginer parlans entr'eux avec les mains, avec les yeux, par des gestes, & des contorsions de tout le corps; mais apparemment ils se lasseroient bien-tôt de toutes ces postures, & le hazard ou la prudence leur enseigneroit en peu de tems l'usage de la parole.

Il n'est pas possible de dire précisément ce que feroient ces hommes, en se formant un langage: quels sons ils choisiroient pour être le signe de chaque chose. Il n'en est pas des hommes comme des animaux, qui ont un cri semblable, tel que l'air le forme, en sortant de la même maniere de leur gozier. Tous les bœufs *beuglent*, les brebis *bêlent*, les chevaux *hennissent*, les lions *rugissent*.

les loups *burlent*. Il y a des oiseaux qui articulent, qui imitent la voix de l'homme : mais ce n'est qu'une imitation machinale. Les organes de l'ouïe & de la parole sont liez ; d'où vient qu'il est facile de prononcer ce qu'on entend. Les oiseaux dans lesquels cette liaison est plus parfaite, se dressent aisément à prononcer par ordre un certain nombre de mots. Ils le font, mais il est évident que ce n'est qu'une impression corporelle qui les y détermine. Aussi la parole est une preuve sensible de la distinction de l'ame & du corps. Les mots ne signifient rien par eux-mêmes, ils n'ont aucun rapport naturel avec les idées dont ils sont les signes, & c'est ce qui cause cette diversité prodigieuse de différentes langues. S'il y avoit un langage naturel, il seroit connu de toute la terre, & en usage par tout.

C'est une fable ce qu'Herodote rapporte, ou si c'est une histoire, on n'en peut rien conclure. Il dit qu'un Roi d'Egypte ayant fait nourrir deux enfans par des chevres dans une maison séparée, au bout de deux ans ces enfans en tendant la main à celui qui entra le premier dans le lieu où ils étoient, ils prononcèrent ce mot *Beccos*, qui chez les Phrygiens, dit le même Auteur, signifie *du pain* : d'où le Roi d'Egypte conclut que le langage des Phrygiens étoit naturel, & que par conséquent ils étoient les plus anciens peuples du monde. Ce Roi raisonnoit mal ; car il y a de l'apparence que ces enfans n'ayant jamais entendu d'autre voix que le cri des chevres qui les avoient allaités, ils imitoient ce cri, auquel ce mot Phrygien ne ressembloit que par hazard. Les Grecs nomment *βήρυξ* *Bébé* une chevre, sans doute à cause de son cri.

Quel rapport y a-t-il entre la plus grande partie des choses & leurs noms ? Peut-on, par exemple, appercevoir une si grande liaison entre ce mot *Soleil* & la chose qu'il signifie, que ceux qui ont

vû cet Astre ayent été déterminez à prononcer plutôt ce mot *Soleil* qu'un autre ? Tout le rapport qu'il peut y avoir des noms aux choses, c'est par leur son. En cherchant un nom pour une chose, si elle fait un son, il se peut qu'on soit porté à lui en trouver un, dont la cadence exprime en quelque façon sa nature. Comme lorsqu'on a voulu donner un nom Latin au *Canon*, on a choisi ce mot *Bombarda*, dont le son imite celui que fait le canon. Mais ces mots ne peuvent être qu'en très-petit nombre, parce qu'il y a peu de choses qui fassent son. Celui de ces six lettres *S. o l. e. i. l.* si les hommes ne l'avoient établi pour être le signe de cet Astre, reveilleroit aussi-tôt l'idée d'une pierre. Deux personnes se communiquent leurs pensées avec toutes sortes de mots barbares, quand une fois ils sont convenus de ce qu'ils veulent faire signifier à ces mots.

Platon dans son *Cratyle* dit qu'en imposant les noms il faut choisir ceux qui expriment véritablement la nature des choses qu'on veut qu'ils signifient. Cela est fort bien, & possible en quelque maniere, prenant les noms qu'on fait de nouveau, des choses mêmes avec lesquelles celle qu'on veut nommer a du rapport, & distinguant le nouveau nom par quelque changement, afin qu'il devienne propre. Mais la question est si les premiers noms d'une langue, qui sont comme les racines des autres, expriment naturellement ce qu'ils signifient. Cela se peut trouver en quelques-uns, comme nous l'avons dit. Les noms sont des sons; ainsi lorsqu'ils ne se peuvent prononcer qu'en faisant le son de la chose qu'ils signifient, on peut dire que ces noms sont naturels, comme *beuglement*, *bennissement*, *rugissement*, *beugler*, *bennir*, *rugir*; mais je l'ai déjà dit, le nombre de ces noms est très-petit. Tout ce qui ne sonne point n'a point d'expression naturelle en ce sens. Outre que de quelque mot qu'on

qu'on se ferve pour marquer ce qui a un son, on pourra toujours en reveiller l'idée, si l'usage l'a autorisé. Celle du cri d'un animal se peut reveiller par un nom dont la prononciation n'a aucun rapport avec ce cri, si les hommes l'ont établi pour le signifier. La peine que prend Platon pour éclaircir cette question est donc inutile. Les étymologies ou véritables origines qu'il prétend donner de plusieurs noms Grecs, sont fausses. Il lui auroit été plus facile de les deriver de la langue sainte s'il l'avoit connue. Il avouë qu'il y a de certains noms qui se doivent regarder comme les élémens de la langue, dont on ignore l'origine. Il ignoroit l'origine de l'homme que Dieu avoit formé de ses propres mains, & à qui il avoit donné un langage, dans lequel les Savans prétendent qu'on peut trouver l'origine de toutes les langues.

Quoiqu'il en soit de ce sentiment, qui s'accorde avec cette vérité constante, que tous les peuples du monde tirent leur origine des trois enfans de Noé, il est évident que ces hommes sortis nouvellement de la terre ou descendus du ciel se seroient pû faire un langage dont chaque mot n'auroit point d'autre idée que celle avec laquelle ils l'auroient lié; sans qu'on pût dire que quelque impression corporelle les y eût obligez, ou que la seule disposition de leur organe les leur eût fait prononcer; ainsi que la voix ou le cri qui sort du gozier d'un cheval est un hennissement.

Concluons donc qu'il suffiroit que celui qui seroit le plus sage ou le plus autorisé de notre nouvelle troupe, nommât, par exemple, ce mot *Soleil* dans le tems qu'on seroit tourné vers cet Astre, & qu'on y feroit attention, pour faire qu'il devint le nom de cet Astre; après quoi ce n'auroit plus été un vain son. Mais il faut avouër que cette convention est difficile. Les Philosophes & les Historiens qui

veulent que les hommes soient nez de la terre comme des champignons, ont beau nous dire que la nécessité de s'entr'aider les obligea de s'assembler, & de se faire un langage. Je ne sai si ne s'entendant point les uns les autres, ils ne se seroient pas plutôt dispersés; aimans mieux demeurer avec des bêtes, comme saint Augustin dit qu'on aime mieux converser avec son chien qu'avec des hommes dont on n'est point entendu. Tant il est vrai qu'il faut reconnoître que ce n'est point le hazard qui a formé les hommes: qu'ils ont une première origine: qu'ils viennent d'un premier homme qui étoit l'ouvrage de Dieu; ce que nous dirons dans la suite avec plus d'étenduë. Cependant demeurons dans nôtre hypothese; considérons-la comme possible.

C H A P I T R E V.

Ces nouveaux hommes pourroient trouver une manière d'écrire. Celle que nous avons est dûe aux anciens Patriarches.

SI ces hommes pouvoient se faire un langage, ils pourroient aussi trouver des caractères, signes de ce langage. C'est ce qu'il faut considérer ici. Les langues ne se sont perfectionnées qu'après qu'on a trouvé l'écriture, & qu'on a tâché de marquer par quelques signes permanens ce que l'on avoit dit de vive voix, ou ce que l'on avoit seulement pensé. Le ton, les gestes, l'air du visage de celui qui parle, soutiennent ses paroles, & marquent une partie de ce qu'il pense; ainsi en l'entendant parler on conçoit aisément ce qu'il veut dire. Un discours écrit est mort; il est privé de tous ces secours. C'est pourquoi à moins qu'il ne marque exactement tous les traits de la pensée de celui qui a écrit; que toutes les

les paroles ne soient liées, & ne portent des marques du rapport qu'ont entr'elles les choses qu'elles signifient, ce discours est imparfait, obscur, inintelligible. C'est l'écriture qui fait appercevoir ce qui manque à une langue pour être claire : on voit en écrivant ce qu'il y faut suppléer, ce qu'il y faut changer. Les langues barbares peuvent suffire, quand il n'est question que des besoins de la vie animale, de la vente ou achat de quelques marchandises, mais elles ne seroient pas capables d'un stile réglé dans lequel on pût expliquer les Sciences.

Or il en est de l'écriture comme du langage, & généralement de tout ce qui dépend du choix des hommes. Tous les animaux font la même chose ; parce que c'est le mouvement de la Nature, qui est la même en tous, qui les fait agir ; mais entre plusieurs hommes qui entreprennent une même chose, ils la font chacun d'une maniere particuliere. Comme ils peuvent choisir quelque son que ce soit pour être le signe de leurs pensées, ils peuvent pareillement marquer ce son par quelque signe qu'il leur plaira, & cela fort differemment. La maniere dont nous écrivons, qui consiste dans les differens arrangements d'un petit nombre de lettres, est une invention admirable qui se doit rapporter aux premiers Patriarches. Les peuples barbares, j'entends tous ceux qui se séparèrent des enfans de Dieu & errèrent en differens coins du monde, n'eurent l'usage de l'écriture telle que nous l'avons, que fort tard ; Ainsî que les Americains, avant que nous les connussions, avoient seulement des figures ou images pour marquer certaines choses ; ce qui est bien differrent de nôtre écriture. Avec vingt-quatre differens signes, ou lettres differentes, nous marquons ce que nous voulons. Ces lettres sont simples, faites d'un ou de deux traits, ou au plus de trois. En les combinant il n'y a point de chose qui ait un nom qu'el-
les

les ne marquent. Mais il n'en est pas de même de ces images des Americains, qui étoient proprement des symboles & non des élémens ; maniere d'écrire fort imparfaite, & qui ne merite pas le nom d'écriture. Celle des Chinois l'est encore plus : disons hardiment qu'ils ne savent point écrire. Il leur faut quarante ou soixante mille caracteres, & même jusqu'à quatre-vingt mille, comme l'affurent ceux qui ont été à la Chine. Combien faut-il de differens traits pour former & distinguer ces caracteres ? Le moyen de se les mettre tous dans la tête : de se souvenir en les voyant de ce qu'ils peuvent signifier ; & lorsqu'on ne les voit point, & qu'on veut exprimer la chose qu'ils signifient, comment pouvoir tirer tous leurs traits ? L'Impression qu'ont ces Peuples, est aussi fort imparfaite, car pour chaque page de leurs livres il faut qu'ils gravent sur une planche de bois les caracteres qu'ils y veulent représenter ; laquelle ne peut servir que pour faire cette page ; ainsi il faut autant de differentes planches qu'il y a de pages. Une planche ne se grave pas aussi facilement qu'on assemble des lettres, outre que celles qui ont servi à une page, peuvent servir à tout un livre.

Rien donc de plus imparfait que toute la litterature Chinoise. Chaque caractere signifiant une seule chose, il en faut connoître un nombre infini, dont il n'est pas possible de conserver en sa mémoire la signification & les traits qui les distinguent. Ajoutez qu'ils ne marquent que les choses, & qu'ils n'expriment ni les actions, ni les rapports. Aussi les Chinois admirent les Européens voyant qu'avec un petit nombre de differens traits ils pouvoient exprimer toute leur langue. Nos caracteres se nomment Elemens, parce qu'ils sont en petit nombre, que tous les mots en sont composez, & qu'il n'y en a aucun qui ne se puisse reduire à quel-

qu'u-

qu'une de nos lettres, comme à son principe; ainsi que toutes les choses materielles se reduisent aux premiers elemens.

En parlant de la veritable origine des Langues, nous verrons en quel tems à peu près l'usage des lettres a été connu. Nous verrons la preuve de ce que nous avons avancé, que c'est aux Patriarches qu'on est redevable de l'invention des lettres. Mais il faut remarquer que cette invention s'est beaucoup perfectionnée dans la suite des siècles. Si ce n'est qu'on veuille dire que dans les premiers commencemens on se contentoit d'écrire ce qui étoit absolument nécessaire, & qu'on supprimoit ce qui se peut suppléer. On n'écrit dans une langue que pour ceux qui la savent; ainsi en voyant les principales lettres d'un mot, il est facile à celui qui connoît ce mot de deviner les autres lettres qui ne sont point marquées. Les lettres qu'on nomme consones, ne se peuvent prononcer qu'on ne fasse en même tems sonner une lettre voyelle. Ainsi un homme qui fait parfaitement l'Hebreu, quoi qu'il ne voye pas dans l'écriture toutes les voyelles, il les supplée aisément. Que cela soit possible, on n'en peut pas douter, puis qu'encore aujourd'hui les Docteurs Juifs ne les expriment pas dans leur écriture, & que cependant ils s'entendent bien, & lisent couramment l'écriture les uns des autres.

C'est un fait appuyé sur de bonnes preuves, que jusqu'au cinquième siècle après la Naissance de JESUS-CHRIST les Hebreux n'avoient point l'usage de ce qu'ils appellent *points* qui tiennent parmi eux lieu de voyelles. Ils en avoient des voyelles, mais celles-là ils les mettent au nombre des consones; & en les lisant, ils font souvent entendre le son d'une veritable voyelle qui est tout different. Aussi il n'y a que ceux qui savent l'Hebreu qui le puissent lire sans points. Dieu le vouloit ainsi, afin que si les Livres de l'Écriture venoient à tomber entre

tré les mains des nations étrangères , ils ne fussent point entendus : De sorte que non seulement l'intelligence, mais la lecture même de ces Livres dependoit d'une Tradition vivante ; l'écriture couvrant de cette maniere des mysteres qui ne devoient pas être connus de tout le monde.

Autrefois dans l'Hebreu & presque dans toutes les Langues on écrivoit tout de suite, on ne distinguoit point les differens mots, par des points, par des virgules; qui marquent quand un nouveau sens commence, quand il est achevé. On ne savoit ce que c'étoit de separer les mots, de commencer toujours un nouveau sens par une grande lettre; de distinguer de même les noms propres. Dans les langues qui ont des tons differens, qui ont des accens, comme la langue Greque; l'on n'a commencé de les marquer ces tons, ces accens, ces aspirations que depuis que la langue a commencé de se corrompre; que la prononciation s'est changée; & qu'on a cherché des moyens de conserver l'ancienne prononciation. On a mis des notes sur chaque mot, qui ne se voyent point dans les anciennes inscriptions, dans les Manuscrits de la premiere antiquité. En écrivant on ne doit rien negliger de ce qui peut contribuer à la clarté du stile. Il y a des mots qui ont différentes significations, selon leurs différentes notes ou accens. Il faut profiter de tout ce qu'on a trouvé dans la suite des siecles pour perfectionner l'écriture. Quant à la maniere de la ranger, elle n'est pas la même dans toutes les langues. Les Chinois rangent leurs caracteres par colomnea. Ils n'écrivent pas sur une ligne transversale, mais de haut en bas sur une perpendiculaire: mettant les caracteres qui se suivent non côte à côte, mais les uns sur les autres; ce que ceux de l'Isle de Taprobane qui se nomme aujourd'hui Zeilan, faisoient du tems de Diodore de Sicile.

Tou-

Toutes les autres Nations mettent leurs mots côte à côte, mais elles commencent différemment. Les Hebreux, les Chaldéens, les Syriens, les Arabes écrivoient & écrivent encore de la droite à la gauche. Herodote dit que c'étoit la maniere des Egyptiens. Les Grecs, les Latins dans la suite des siècles commencerent de la gauche à la droite; car il y a bien de l'apparence que dans les commencemens, comme c'est des Hebreux que leur est venu l'Art de l'Ecriture, ils en avoient toutes les manieres. Ils ne les quitterent pas d'abord pour en prendre de contraires. Ils conserverent la premiere en même tems qu'ils en prirent une nouvelle; car ils écrivirent de la droite à la gauche, & de la gauche à la droite, joignans ces deux manieres. Ils faisoient comme les laboureurs, qui ayant commencé de la gauche à la droite; quand ils sont au bout du champ qu'ils labourent, ils recommencent de la droite à la gauche, & continuent de même. C'est à dire que les Grecs écrivoient par fillons, ou comme les bœufs, qui en labourant recommencent où ils finissent; d'où les Grammairiens Grecs appellent cette ancienne maniere d'écrire *βαστοφωδόν*.

On pourroit dire que les hieroglyphes des Egyptiens étoient une cinquième maniere d'écrire; car ces hieroglyphes sont differents des caractères Chinois, qui ne représentent rien. Ce sont de simples traits; au lieu que les hieroglyphes des Egyptiens étoient des images d'animaux, symboles des mysteres que ces peuples vouloient signifier. Les caractères du Perou, du Mexique, étoient plus semblables à ceux des Egyptiens qu'à ceux de la Chine; car c'étoient des images, des représentations, des peintures. Enfin nous pourrions compter entre les différentes écritures ces notes ou abreges dont se servoient les Romains, avec lesquelles ils écrivoient avec tant de celerité, que leur main étoit plus prompte que la langue de celui

celui qui recitoit le discours qu'ils copioient, n'étoit agile. Ils avoient des notes pour chaque chose, pour chaque nom, comme les Chinois. On en compte jusqu'à 5000. Gruter en a fait imprimer une partie.

CHAPITRE VI.

Pour marquer les differens traits du Tableau dont on a formé le dessein dans l'esprit, on a besoin de mots de differens ordres.

NE considerons pas seulement ce que feroient ces nouveaux nés, sans doctrine & grossiers. Voyons ce que la Raison prescrit; ou, ce qui est la même chose, ce que ces hommes auroient fait s'ils avoient été Philosophes, s'ils avoient consulté la Raison, & écouté ce qu'elle peut prescrire pour marquer tous les traits de nos pensées, leur rapport, leur suite. Supposons donc qu'ils soient raisonnables; car des Barbares qui ne vivent que selon l'impression des sens, sans reflexion, sans jugement, sans raisonnement, sans entretien, ne forment aucune pensée réglée. Supposons, dis-je, que ces hommes sont Philosophes. Les operations de nôtre esprit sur ses idées se reduisent à trois ou à quatre. Il apperçoit ce qui est en lui-même, comme sont les premieres veritez avec lesquelles nous naissons, & les choses qui sont hors de lui comme les astres, les plantes, les animaux, par la porte des sens du corps où il est renfermé. Cette premiere operation de l'esprit se nomme dans les écoles de Philosophie, *perception*. Lorsque nous avons apperçû un objet, que nous y faisons quelque attention, que nous reflechissons sur ce que nous y découvrons, nous en jugeons; c'est à dire que nous lui attribuons quelque qualité en assurant qu'il est tel, ou qu'il n'est pas tel. Cette seconde operation de l'esprit s'appelle
juger

jugement, laquelle est suivie d'une troisième qui tire des conséquences de ce qu'on a connu d'un objet par les deux premières opérations. C'est ce qu'on appelle *raisonner*. Enfin selon la nature & les qualités de l'objet de nos pensées nous sentons dans la volonté des mouvemens d'estime ou de mépris, d'amour ou de haine, de colere, d'envie, de jalousie; ce qui se nomme *passion*. Ainsi tout ce qui se passe dans nôtre esprit, est *action* ou *passion*. Nous verrons dans la suite comment les passions se peignent elles-mêmes dans nos paroles. L'on appelle idée la forme d'une pensée qui est l'objet d'une perception, c'est à dire d'une pensée qu'on a à l'occasion de ce qu'on connoît par la première operation de l'esprit. Par exemple, lorsque le Soleil frappe mes yeux par sa lumiere, ce qui est pour lors présent à mon esprit, & ce que j'apperois en moi-même, est l'idée du Soleil, laquelle demeure dans ma memoire, lorsque cet astre disparoit. Ainsi nous avons l'esprit plein des idées d'une infinité de choses materielles que nous avons vûes. Nous avons aussi les idées de plusieurs veritez que nous n'avons point reçûes des sens.

Sans doute que ces nouveaux hommes donneroient leurs premiers soins à faire des mots pour être les signes de toutes ces idées, qui sont les objets de nôtre perception, ou de la première operation de nôtre esprit. Pour juger de ce qu'ils feroient dans l'établissement de ces signes, considérons que ces noms, quels qu'ils soient, entant qu'ils sont prononcez ou qu'ils le peuvent être, sont des sons que forment les organes de la voix. Or entre ces sons il y en a de simples, ausquels on peut reduire tous les autres, qui en sont ainsi comme les premiers élémens. Nous distinguons dans la langue Françoisë, comme dans la Latine, vingt-quatre sons simples qu'on marque par autant de lettres de différente figure. Ce nom *Dieu* est composé de quatre sons differens ou lettres qui ont chacune

sur son. Les dispositions des organes de la voix peuvent être différentes & dans leur substance, & dans leur usage, ce qui fait que la même lettre se prononce différemment selon qu'elle est prononcée par différentes Nations. C'est pourquoi si on vouloit contenter toutes les variétés & différences qui peuvent se trouver dans les sons qu'on appelle simples, ou élémens de la parole, on trouvoit bien plus de vingt-quatre lettres ; car il y en a qui ne sont usitées que par certaines Nations qui les multiplient, & y mettent des différences assez considérables, pour pouvoir être distinguées par différens caractères. Nous avons par exemple le *tr* qui a trois sortes de *e* qui ont des sons différens, si nous pourrions donner différens caractères, si nous pouvions augmenter le nombre de nos lettres. Entre les lettres qui sont simples, il y en a qui ne sont pas si communes, & qui ne sont pas si faciles & agréables à tout le monde. Pour ce qui est de ceux qui les évitent, pendant que d'autres s'en servent. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que les peuples du monde n'aient pas un égal nombre de lettres, que leur Alphabet soit plus grand ou plus petit que le nôtre. Parlons de ces hommes que nous introduisons sur la scène, comme si le hazard qu'ils se servissent des sons ou lettres de notre Alphabet.

Nous ne comptons que vingt-quatre lettres ou vingt-quatre sons simples, ainsi cette nouvelle troupe pourroit se servir des sons simples que pour représenter vingt-quatre choses différentes ; à moins qu'ils ne sceussent différencier chacun de ces sons par sa tonne, par l'élevation ou la position de la voix, comme dans le chant on prononce différemment la même voyelle selon qu'elle est notée, si ce n'est ni impossible ni incroyable ; car nous en avons encore aujourd'hui, qui chantoient en quelque manière en parlant : Mais enfin si notre nouvelle

troupe prenoit nos manieres qui font naturelles, elle ne pourroit faire des vingt-quatre lettres que vingt-quatre noms. En composant des noms de deux lettres, elle en feroit vingt-quatre fois davantage, c'est à dire, cinq cent soixante & seize; & vingt-quatre fois encore davantage, c'est à dire, treize mille huit cens vingt-quatre en faisant des noms de trois lettres, comme nous l'avons dit. Ainsi il leur seroit facile dans cette infinie variété de trouver des signes particuliers pour marquer chaque idée, & lui donner un nom.

Comme l'on se sert naturellement de ces premieres connoissances, nous pouvons croire que lorsque d'autres choses se présenteroient à leur esprit qui seroient semblables à celles à qui ils auroient donné un nom propre, ils ne prendroient pas la peine de faire de nouveaux mots, ils se serviroient des premiers noms en les changeant un peu pour marquer la difference des choses auxquelles ils les appliqueroient. L'expérience me le persuade: lorsque le mot propre ne vient pas assez-tôt à la bouche, on se sert du nom d'une autre chose qui a quelque rapport à celle-là. Dans toutes les langues les noms des choses à peu près semblables different peu entr'eux: Plusieurs mots prennent leur racine d'un seul, comme on le voit dans les Dictionnaires des langues qui sont connues.

Un même mot se peut diversifier en plusieurs manieres, par la transposition, par le retranchement de quelqu'une des lettres qui le composent, ou par l'addition d'une voyelle ou d'une consonne; par le changement de la terminaison: de sorte qu'il n'est pas difficile, lorsqu'on communique le nom propre d'une chose à toutes celles qui lui sont semblables, de marquer par quelque petit changement, ce que ces choses ont de particulier, & en quoi elles different de celles dont elles ont pris le nom. C'est à dire qu'il

cet établissement, les mots qu'ils auroient & qui par eux-mêmes ne signifioient rien, la force d'exciter les idées des choses auxquelles les auroient appliquez. Car les ayant prononcez, & entendu prononcer souvent lorsque ces idées étoient présentes, les idées de ces choses se seroient liées : de sorte que l'une ne peut être excitée sans l'autre. Comme quand on vû souvent une personne avec un certain air d'abord que nous pensons à elle, l'idée de cet air présente à nous ; & la seule idée de cet air nous présente à cette personne.

On ne peut point savoir si ces hommes gardent quelque règle en cherchant des termes pour composer. S'ils ne composeroient ces termes que d'un certain nombre de syllabes. Tous les mots des langues s'en ont qu'une. Les racines Hebraïques, & de la langue Grecque n'ont que trois consonnes. La Nature porte à cette simplicité. Plus le mot est court, il répond mieux à l'ardeur que nous avons de dire vite ce que nous pensons : & il satisfait mieux le desir impatient qu'on a quand on veut dire vite, de savoir ce que veut dire celui qui parle. Les langues ont commencé à se corrompre, & les mots se sont pour l'ordinaire allongez. Il ne faut rien qu'un mot ait un plus grand nombre de syllabes, lorsque deux ou trois fussent pour le faire entendre de tout autre mot.

Si étoit question à présent de faire de nouveaux termes pour en composer une nouvelle langue, il seroit à observer quelques règles. La première devroit être de les composer d'un très-petit nombre de syllabes. La seconde, de choisir les syllabes dont le son a quelque rapport avec la chose qu'on voudroit dire ; car lorsque qu'on cherche un signe, il est plus

raisonnable de prendre les choses qui semblent faites pour cela : c'est ce qu'on a fait pour exprimer le cri des animaux, on a dit *boare, binnire, balare*, beugler, hennir, bêler : ces termes ont un son qui approche de celui qu'ils signifient. La troisième règle seroit de faire que les mots eussent une liaison ensemble, selon que les choses qu'ils signiferoient auroient des liaisons & des rapports. Il ne faudroit que les composer de lettres qui eussent un son approchant, qu'il n'y eût entr'eux de différence que d'une ou de deux lettres ; ou que ce fussent les mêmes lettres ; mais rangées d'une autre manière, comme on en voit plusieurs exemples dans la langue sainte. Mais il est inutile de donner ces règles, si ce n'est que cela nous fait comprendre en quoi peut consister la simplicité & la beauté d'une langue. Nous ne faisons pas ce que feroient ces nouveaux hommes. Apparemment ils ne philosopheroient pas beaucoup. L'empressement qu'ils auroient de parler seroit qu'ils se serviroient des premiers termes qui se présenteroient ; & quand un terme est une fois établi, on ne s'avise guere d'en chercher un autre.

C H A P I T R E VII.

Reflexion sur la maniere dont en chaque langue on se fait des termes pour s'exprimer. Ces reflexions conviennent à l'Art de parler.

NOUS ne prétendons pas apprendre l'Art de parler de cette seule troupe de nouveaux hommes que nous avons introduits ici. Nous ne pouvons savoir que par conjecture ce qu'ils feroient. Nous voyons ce que les hommes ont fait en tout pays & dans tous les siècles, & il est bon de le considérer ; car il est de la dernière importance, pour connoître à fond

fond la Nature du langage, de remarquer les manieres de parler de chaque Nation. Bien des gens se trompent qui s'imaginent que la Rhétorique ne consiste que dans les ornemens du discours; & que des reflexions semblables à celles que nous allons faire ne conviennent qu'aux Grammairiens. Ils jugent de l'éloquence, comme ceux qui ignorant la Peinture, pensent que le coloris en est la principale chose. Je ne m'arrêterai pas à leurs jugemens; & quoi que je n'aye pas dessein de faire une grammaire générale, je ferai cependant mes reflexions sur les manieres qui sont particulieres à de certaines langues, lorsque je croirai qu'il sera nécessaire de le faire pour découvrir les fondemens de l'Art de parler.

Nous avons vû comme la nécessité auroit obligé nôtre nouvelle troupe d'établir les termes pour toutes les choses dont il faut parler souvent; mais il y a bien de l'apparence que leur langue seroit d'abord fort sterile. Comme les pauvres se servent d'un même habit pour tous les jours; que deux ou trois vaiselles font tous leurs meubles; aussi ceux qui n'ont pas de grandes connoissances n'ont besoin pour s'exprimer que d'un petit nombre de termes, qui leur servent à toutes choses. Les personnes grossieres ne reflechissent presque point. Leurs vuës sont bornées: ils ne peuvent parler que de ce qu'ils connoissent, ils n'ont donc besoin que d'un petit nombre de mots. Ils n'ont pas assez de délicatesse pour distinguer dans les choses ce qui met de la difference entr'elles; c'est pourquoi elles leur paroissent semblables, ainsi les mêmes mots leur servent pour toutes. Cela se voit dans le langage des Barbares qui vivent comme des bêtes, & qui ne pensent qu'à boire & à manger. Ils n'ont des termes que pour marquer ces actions. Ceux qui ne connoissent point les simples, les regardent presque toutes comme semblables; & ces termes généraux

raux d'herbe, de plante, de simple, leur suffisent. Les Medecins qui ont des idées distinctes de chaque simple en particulier, n'ont pû s'en contenter; ils ont cherché des noms propres à chaque espece.

Selon que les peuples ont donc fait plus d'attention aux choses, leurs termes ont des idées plus distinctes, & ils sont en plus grand nombre. Une même chose peut avoir plusieurs degrez. Elle sera dans son espece, ou une des plus grandes, ou une des plus petites. C'est pour exprimer ces degrez qu'on a fait les diminutifs, comme en Latin de *homo* on a fait *homuncio*. Les Italiens ont un grand nombre de diminutifs. Les Espagnols ont des diminutifs & des noms qui augmentent. De *asne* nous faisons *asnon*: eux de *asno* font *asnillo* un petit asne, & *asnazo* un grand asne. On peut regarder une même chose d'une maniere générale, sans faire attention à ce qui la distingue de toute autre, & s'en former ainsi une idée abstraite. Les noms qui marquent ces idées s'appellent *abstrait*s, comme ce mot *humanité*, qui marque l'homme considéré en général sans qu'on pense à aucun homme en particulier. Toutes les langues n'ont pas également des diminutifs ou des augmentatifs, & de ces termes qu'on nomme *abstrait*s. Il ne faut pas juger des langues étrangères par la nôtre. Les uns peuvent observer ce que les autres négligent, & voir une chose par un endroit que nous n'appercevions point. C'est pourquoi en traduisant il n'est pas possible d'exprimer toujours mot pour mot ce qui est dans l'original; car chaque peuple considère les choses d'une maniere particuliere, & comme il lui plaît: ce qu'il marque par un terme propre, qu'on ne peut par conséquent expliquer que par des circonlocutions & avec un grand nombre d'épitetes. Pour éviter cela, on est obligé de recevoir des termes étrangers, comme nous avons reçu *l'incognito* des Italiens.

Il dépend de nous de comparer les choses comme nous voulons, ce qui fait cette grande différence qui est entre les langues qui ont une même origine. Ce qui les Latins appellent *fenestra*, les Espagnols l'appellent *ventana*, les Portugais *janella*. Nous nous servons aussi de ce mot *croisée* pour marquer la même chose. *Fenestra*, *ventus*, *janua*, *crux* sont des mots Latins. Le François, l'Espagnol, le Portugais viennent du Latin, mais les Espagnols considérant que les fenêtres donnent passage aux vents, ils les appellent *ventana* de *ventus*. Les Portugais ayant regardé les fenêtres comme de petites portes, ils les ont appelé *janella* de *janua*. Nos fenêtres étoient autrefois partagées en quatre parties avec des croix de pierre : on les appelloit pour cela des *croisées* de *crux*. Les Latins ont considéré que l'usage des fenêtres est de recevoir la lumière, le mot *fenestra* vient du Grec *φαινον* qui signifie reluire. C'est ainsi que les différentes manières de voir les choses portent à leur donner différens noms.

La facilité & la douceur de la prononciation demandent une grande abondance de termes pour choisir ceux dont le concours soit moins rude ; sans cela un petit nombre de termes suffiroit, qu'on pourroit accroître, ajoutant à quelques-uns de certaines syllabes, pour faire, par exemple, d'un primitif des dérivés, ainsi que le font les Georgiens peuples de l'Asie. Tous les noms dérivés dans leur langue ne diffèrent des primitifs que par cette terminaison *jani*. Si ce sont des noms de dignité, de charges, de quelque Art, les dérivés ajoutent aux primitifs *me*. Avec cette syllabe *sa* qu'ils mettent devant le nom d'une chose, ils font un dérivé qui marque le lieu de cette chose. Ainsi *sbredi* signifie colombe, & *sabredi* un colombier, *cbueli* fromage, *sacbueli* le lieu où l'on garde le fromage. Les mêmes Georgiens font généralement un substantif d'un primitif qui est ad-

jectif, en lui ajoutant *oba* ; de *sciani* noir, *scianoba* noirceur. Des adverbés primitifs ils font des adjectifs avec *máli* : leurs comparatifs avec la syllabe *fi*. Les Turcs font à peu près la même chose, ce que je rapporte pour montrer qu'on pourroit bien diminuer ce grand nombre de termes, & rendre les langues plus aisées. Mais il faut contenter les oreilles qui ne s'accommodent pas dans toutes les occasions de certains termes, & qui ne peuvent souffrir quand elles sont délicates, la répétition trop fréquente des mêmes sons.

Un savant Anglois qui a fait une Grammaire Angloise raisonnée, montre comme les noms Anglois se forment aisément les uns des autres avec un léger changement, comme de *brasse* qui signifie *éRAIN*, il font *so braze*, en Latin *obarare*. En ajoutant *y* au nom d'une chose, ils en font un qui marque l'abondance de cette même chose. Ainsi à *wealth* qui signifie *richesse*, ajoutant *y* ils font *wealthy*, *abondant en richesses*.

La terminaison *ly* marque ressemblance, comme *God* Dieu, & *Godly* qui est conforme à Dieu. *Isb* est une terminaison qui marque diminution. Car cet Auteur Anglois prétend que parmi les mots qui sont Anglois d'origine, plusieurs sont composez de lettres dont le son convient aux choses qu'ils signifient ; que, par exemple, les mots qui commencent par *Str* marquent le plus grand effort de la chose qu'ils signifient, comme ceux qui commencent par *S* un moindre effort : que ceux qui commencent par *Thr* indiquent un violent mouvement, par *Vvr* une action oblique, qui n'est pas droite : par *C* une liaison, une adhérence : il fait voir de même que le son des terminaisons en plusieurs noms s'accorde avec ce qu'ils signifient. Chacun peut faire de pareilles remarques sur les langues qui lui sont connues ; & il les faut faire quand on s'en veut rendre

de naître, qu'on les veut apprendre, & s'en servir. Ainsi ce que nous disons ici est de conséquence, quoiqu'il ne le paroisse pas.

C H A P I T R E VIII.

Des Noms Substantifs & Adjectifs, des Articles. Du nombre & des cas des Noms.

Les mots qui signifient les objets de nos pensées, c'est-à-dire les choses, sont appellez noms. On considère en chaque chose son être, ou sa maniere d'être. L'être d'une chose, par exemple, l'être de la cire, c'est la substance de la cire. La figure ronde ou carrée, laquelle se peut changer sans qu'elle cesse d'être cire, sont ses manieres d'être. Etre ignorant ou savant, sont des manieres de notre être. Il faut nécessairement qu'entre les Noms, les uns soient destinez à signifier la substance de l'être, & que les autres expriment la maniere de l'être. Nous appelons pour cela noms *Substantifs*, ceux qui marquent l'être absolu d'une chose: & *Adjectifs*, ceux qui n'en marquent que la maniere; parce qu'ils ne subsistent que par le nom substantif auquel on les ajoute. Dans ces deux mots *Terre ronde*, le premier est un nom substantif, & le second qui ne signifie que la maniere de l'être de la terre, est *adjectif*. Les noms substantifs deviennent adjectifs; ou plutôt les choses qui sont des êtres absolus & des substances, sont exprimées par des noms adjectifs, quand elles sont appliquées à d'autres êtres, dont elles deviennent la maniere d'être. Les Metaux sont des substances, mais parce qu'on les applique à d'autres substances, on en fait des adjectifs, comme sont ces adjectifs, *doré, argenté, élamé*, & les autres. Au contraire les adjectifs deviennent substantifs,

tifs, lorsqu'une maniere d'être se considere d'une maniere absolue. Ainsi *Couleur* est un nom substantif; & ces noms adjectifs *blanc*, *noir*, deviennent substantifs quand on les considere en général sans les substances qui les soutiennent. *Le blanc*, *le noir* sont des substantifs; comme sont en général tous les noms qui ont une idée qu'on peut considerer absolument sans rapport; comme *le boire*, *le manger*, *le dormir*. Les Grecs, les Latins, en quoi nous les imitons, font leurs adjectifs du substantif, en changeant la terminaison. Les Anglois sont obligez de joindre au substantif un second nom. Ainsi *Full* qui signifie *plein*, leur sert à faire plusieurs adjectifs: par exemple, *Joy full*, plein de joye, pour joyeux. *Care full*, plein de soin, pour *sollicitus* inquiet. *Some* signifie *quelque chose*; *Delight*, *delectation*: ils disent *delight some*, pour *delectable*: le mot *lesse* signifie *moins*, *petit*; ainsi *Care lesse* c'est la même chose que *mégligent*.

Les noms signifient ordinairement les choses d'une maniere vague & générale. Les articles dans les langues où ils sont en usage, comme dans la nôtre, & dans la Grecque, déterminent cette signification, & l'appliquent à une chose particuliere. Quand on dit, c'est une bonne chose que d'être *Roi*, cette expression est vague, mais si vous ajoutez l'article *le*, devant *Roi*, en disant, c'est un bonheur que d'être *le Roi*, cette expression est déterminée, & ne se peut entendre que du Roi de quelque peuple particulier dont on a déjà parlé. Ainsi les articles contribuent merveilleusement à la clarté du discours; parce qu'ils déterminent la juste idée qu'a celui qui parle. Aussi la langue Grecque & notre langue sont sans doute les plus propres à traiter les Sciences qui demandent plus de précision.

Les

Les différentes manières de terminer un nom peuvent tenir lieu d'un autre nom. Nous voyons dans toutes les langues que les noms ont deux terminaisons, dont l'une fait connoître que la chose dont on parle est singulière, c'est-à-dire seule en nombre; l'autre, qu'elle n'est pas seule, mais qu'elle fait partie d'un nombre: ce qui fait dire que les noms ont deux nombres; le singulier, & le pluriel. Ce mot, *homme*, avec la terminaison du nombre singulier, marque un seul homme; mais avec la terminaison du nombre pluriel, *hommes*, il signifie tous ou plusieurs hommes. La consonne *S* qu'on ajoute à la terminaison du nombre singulier, tient lieu dans cette occasion de ce mot *tous*, ou *plusieurs*. Ainsi le singulier & le pluriel des noms servent à abréger le discours, & le rendre distinct. Les Hébreux, les Grecs, & encore aujourd'hui les Polonois ont un troisième nombre, dans lequel le nom marque que la chose qu'il signifie est double.

Nous ne considérons pas toujours simplement les choses qui sont les objets de nos pensées, nous les comparons avec d'autres; nous faisons réflexion sur le lieu où elles sont, sur le tems de leur durée, sur ce qu'elles ont, sur ce qu'elles n'ont pas, & sur tous les rapports enfin qu'elles peuvent avoir. Il faut des termes particuliers pour exprimer ces rapports, & la suite & la liaison de toutes les idées que la considération de ces choses excite dans notre esprit. Dans quelques langues les différentes terminaisons d'un même nom, qui sont que les chutes ou finales en sont différentes, suppléent à ces mots qui sont nécessaires pour exprimer les rapports d'une chose. Le Grec, le Latin se fert de ces terminaisons différentes: notre François & les langues vulgaires, excepté la Polonoise, qui est une dialecte de l'Esclavon, n'ont point ces terminaisons. Elles marquent les rapports d'un nom avec des particules. Ces rap-

ports sont infinis. Les Latins les expriment avec six chutes, ou *cas* auxquels ils ont donné les noms des rapports les plus ordinaires. Ils ont, par exemple appelé *Nominatif* le nom considéré absolument sans autre chute que celle qu'il a. Un nom au *Nominatif* marque simplement que la chose qu'il signifie est nommée: au *Genitif*, que cette chose en genre, ou est engendrée. Ce sont les Grammairiens qui ont donné ces noms aux différens cas pour les distinguer: mais ces cas ont d'autres usages que ceux que signifient ces noms de *Genitif* & de *Datif*. Il y a six cas en chaque nombre, dans le singulier & dans le pluriel. *Le Nominatif, le Genitif, le Datif, l'Accusatif, le Vocatif & l'Ablatif*. Un même nom, outre la principale idée de la chose qu'il signifie, enferme un rapport particulier de cette chose avec quelq.'autre, selon qu'il est ou au *Genitif* ou au *Datif*, &c. *Le Nominatif* signifie simplement la chose, *le Genitif* son rapport avec celle à qui elle appartient, *Palatium Regis*; *le Datif* le rapport qu'elle a avec celle qui lui est profitable ou nuisible, *utilis reipublicæ*; *l'Accusatif*, le rapport qu'elle a avec celle qui agit sur elle, *Cæsar vicit Pompeium*. On met le nom au *Vocatif*, lors qu'on adresse son discours à la personne, ou à la chose que ce nom signifie; *l'Ablatif*, a une infinité d'usages. Il est impossible de les marquer tous.

Les langues dont les noms ne souffrent point ces chutes différentes, se servent de certains petits mots qu'on appelle Particules, qui font le même effet que ces chutes, comme sont en notre langue, *de, du, à, par, le, les, aux, des, &c.* Les Adverbes ont un usage peu différent de la chute des noms car ils emportent avec eux la force d'une de ces particules. Cet Adverbe *sagement*, a la force de ces deux mots, *avec sagesse*.

Les *Adverbes* sont ainsi appelez par les Gram-

mairiens, parce qu'ordinairement on les joint avec un Verbe, comme *courir vite, parler sagement, parler lentement*. Ils tiennent lieu d'un nom, & d'une particule qui marque un certain rapport; c'est pourquoi dans des langues qui ont des cas il n'est pas nécessaire que les Adverbes en ayent, parce que par eux-mêmes, sans chute, ils signifient la chose & son rapport: par exemple, *parler lentement*. Dans toutes les langues les Adverbes sont d'un très-grand usage. Ce sont de petits mots qui ne se déclinent point, & qui tiennent lieu de plusieurs paroles: comme en Latin ces Adverbes de tems, *diu, cras, nuper, dudum*; ceux-ci de lieu, *hic, intus, foris*; de quantité, *valde, satis, perquam*. Les differens rapports que les choses ont entr'elles, de lieu, de situation, de mouvement, de repos, de distance, d'opposition, de comparaison, sont infinis. On ne peut parler un moment sans avoir besoin d'en exprimer quelqu'un à l'occasion des choses dont on parle. Nous ne pouvons donc pas douter que ces hommes que nous faisons trouver de compagnie, n'inventassent bien-tôt des moyens de marquer ces rapports, ou particules, comme dans notre langue dont les noms n'ont point ces chutes différentes, ou par les différentes terminaisons des noms des choses mêmes, comme dans la langue Grecque, dans la Latine.

Ils inventeroient des Adverbes, c'est-à-dire ces petits mots qui par eux-mêmes marquent des circonstances qu'autrement on ne pourroit signifier qu'en plusieurs paroles; aussi les Adverbes donnent beaucoup de force au discours en l'abregeant. Les Latins, les Grecs pour cela font presque des Adverbes de tous leurs noms, par une terminaison qui leur est propre; ainsi de *justus* les Latins font *justè*, comme de *justè* nous faisons *justement*. Notre langue qui ne veut pas être si serrée, ne fait pas tant d'usage des Adverbes. Elle aime mieux mettre le nom avec la

preposition; ainsi en François on dit plus élégamment *avec sagesse, avec prudence, avec orgueil, avec moderation, que sagement, prudemment, orgueilleusement, modestement*. C'est, comme je le crois, que la terminaison des Adverbes dans nôtre langue les allonge trop, ainsi on ne gagne rien. Outre que le son de cette terminaison *ment* ordinaire aux Adverbes, n'est pas agréable. Aujourd'hui on la change: car au lieu de *parler justement, parler raisonnablement*, on dit *parler juste, parler raison*, mettant le nom au lieu de l'Adverbe. Les Hebreux n'ont point de déclinaisons comme les Grecs & les Latins, mais aussi ils ont ce qui n'est point dans ces langues, savoir des *affixes*, c'est-à-dire certaines terminaisons qui tiennent lieu des pronoms, ce qui abrége & rend le discours plus net; ainsi *Tthalmidi* c'est mon disciple, & *Tthalmido* son disciple.

CHAPITRE IX.

Des Verbes, de leurs personnes, de leurs tems, de leurs modes, de leur voix active & passive.

SI nous faisons attention à ce qui se passe dans nôtre esprit, nous remarquerons que l'on considère rarement les choses sans en faire quelque jugement. Après que ces nouveaux hommes auroient trouvé des mots pour signifier les objets de leurs perceptions, ils chercheroient donc des termes pour marquer leurs jugemens, c'est-à-dire cette action de l'esprit par laquelle on juge, en assurant qu'une chose est telle, ou qu'elle n'est pas telle. La partie du discours qui exprime un jugement, s'appelle proposition. Or une proposition enferme nécessairement deux termes, l'un appelé *sujet*, qui est celui dont on affirme; le second qui est ce qui est affirmé.

affirmé , qui se nomme *l'attribut* ; comme dans cette proposition , *Dieu est juste* , *Dieu* est le sujet ; *juste* qui est le second terme , est appellé attribut , qui est ce qu'on affirme , ou ce qu'on attribué au sujet de la proposition. Outre cela une proposition est composée d'un troisième terme qui lie le sujet avec l'attribut , qui marque cette action de l'esprit par laquelle il juge , affirmant l'attribut du sujet. Dans toutes nos langues nous appellons *Verbes* , les mots qui marquent cette action. Les Verbes , comme l'Auteur de la Grammaire générale & raisonnée l'a judicieusement remarqué , sont des mots qui signifient l'affirmation.

Un seul mot suffiroit pour marquer toutes les operations semblables de nôtre entendement , tel qu'est ce Verbe *Être* , qui est le signe naturel & ordinaire de l'affirmation ; mais si nous jugeons de ces nouveaux hommes par ceux qui ont vécu dans tous les siècles passez , le desir d'abreger leur discours les porteroit sans doute à donner à un même mot la force de signifier l'affirmation & l'attribut , comme l'on a fait presque dans toutes les langues , qui ont une infinité de mots qui marquent l'affirmation , & ce qui est affirmé ; par exemple , celui-ci , *je lis* , marque une affirmation , & en même tems l'action que je fais lorsque je lis. Ces mots , comme nous avons dit , sont appellez Verbes. Quand on leur ôte la force de signifier l'affirmation , ils rentrent dans la nature des noms ; aussi on en fait le même usage , comme quand on dit *le boire* , *le manger* , ces mots sont de veritables noms.

La repetition trop frequente des mêmes noms est desagréable & choquante ; cependant on est obligé de parler souvent des mêmes choses. On a donc établi de petits mots pour tenir la place de ces noms qu'il faudroit repeter trop souvent. Ces petits mots sont pour cela appellez *Pronoms*. On compte

compte trois Pronoms ; le pronom de la premiere personne tient lieu du nom de celui qui parle, comme *Moi, je*. Le Pronom de la seconde personne tient lieu de celle à qui l'on parle, comme *Tu, Toi*. Celui de la troisieme personne tient lieu de la personne, ou de la chose dont on parle, comme *Il, Elle*. Ces Pronoms ont deux nombres, comme les noms ; le Pronom de la premiere personne au pluriel tient la place des noms de ceux qui parlent, comme *Nous*. Celui de la seconde personne au pluriel tient la place des noms de ceux à qui on parle, comme *Vous* ; & le Pronom de la troisieme personne au pluriel tient la place des noms des personnes & des choses dont on parle, *Ils, Elles*.

Pour éviter encore la repetition ennuyeuse de ces Pronoms qui reviennent souvent, dans les anciennes langues on ajoute aux Verbes quelque terminaison qui tient lieu de ces Pronoms. C'est pourquoi un seul Verbe peut faire une proposition entiere. Ce Verbe *Verbero* comprend le sens de cette proposition : *Ego sum verberans*. Outre qu'il marque l'affirmation & la chose affirmée, il signifie encore la personne qui frappe, qui est celle qui parle d'elle-même ; parce que ce Verbe a une terminaison qui tient lieu du Pronom de la premiere personne.

Toutes les langues ont été très-simples dans leur commencement. C'est le desir d'abreger qui a fait que de deux ou plusieurs mots on n'en a fait qu'un. Il y a de l'apparence qu'en Hebreu on a dit d'abord *pakad asa*, comme nous difons *tu as visité*, d'où ensuite on a fait *pakadta*, comme *pakadti* pour *pakad ani*, j'ai visité.

Nôtre langue & les langues des nations voisines sont obligées d'exprimer à part les pronoms. Les Hebreux ont cet avantage par dessus la langue Grecque & la Latine, que non seulement leurs Verbes marquent par leur terminaison le pronom qui

en

en est le nominatif, mais encore celui qui en est le cas. Ainsi *pekado* signifie *ille vifitavit eum*. Comme il n'y a point de noms qui reviennent si souvent que les pronoms, les Hébreux donnent pareillement à leurs noms une terminaison qui en tient lieu. Ainsi *Tahmid* signifiait *disciple*; *Tahmidi* signifie *mon disciple*.

Ce que l'on assure du fujet d'une proposition est ou passé, ou présent, ou futur. Les différentes inflexions des Verbes ont la force de marquer la circonstance du tems de la chose qui est affirmée. Les circonstances du tems sont en grand nombre. On peut considérer le tems passé par rapport au présent, comme lorsque nous disons: *Je lisois lorsqu'il entra dans ma chambre*. L'action de ma lecture est passée au regard du tems auquel je parle; mais je la marque présente au regard de la chose dont je parle, qui est l'entrée d'un tel. On peut considérer le tems passé par rapport à un autre tems passé. *J'avois soupé lorsqu'il est entré*, ces deux actions sont passées l'une au regard de l'autre. Nous pouvons considérer le tems passé en deux manières, ou comme défini, ou comme indéfini: marquer précisément, quand une action s'est faite, ou dire simplement qu'elle s'est faite. S'il y a quelque tems, ou si c'est aujourd'hui, ce que nous distinguons. *Pierre est venu à moi, il m'a parlé*, n'est pas la même chose que *Pierre vint à moi, il me parla*. Ces dernières expressions marquent qu'on parle d'un tems passé indéfini. Les premières définissent ce tems, & donnent à entendre qu'on parle d'un tems passé depuis quelques heures, ou depuis un jour. Nous pouvons considérer le futur en la même manière, envisageant un terme précis & défini dans le futur, & quelquefois n'y mettant aucunes bornes.

Nous ne pouvons savoir si dans cette nouvelle langue

gue dont nous parlons, toutes ces différentes circonstances des tems y seroient marquées par autant d'inflexions particulieres; car nous ne voyons pas que les peuples ayent distingué avec la même exactitude toutes ces circonstances du tems. Les Verbes chez les Hebreux n'ont que deux tems, le preterit ou le passé, & le futur; ils n'ont que deux inflexions différentes pour exprimer la diversité du tems. Les Grecs sont plus exacts, leurs Verbes ont tous les tems dont nous avons parlé. Je ne doute point que les termes de ce nouveau langage ne portassent au moins les signes de quelqu'une de ces circonstances, puisque dans toute proposition il faut déterminer le tems de l'attribut, & que le desir d'abreger le discours est naturel à tous les hommes. Quand je dis, *j'aimerai*, l'inflexion du tems futur que je donne à ce Verbe *aimer*, me délivre de la peine de dire cette longue phrase: *il arrivera un tems que je serai aimant*. Quand je dis: *j'ai aimé*, cette inflexion du preterit m'épargne ce grand nombre de paroles, *il a été un tems passé que j'étois aimant*.

Les Verbes ont des *modes*, c'est-à-dire qu'ils signifient outre les circonstances du tems, les manieres de l'affirmation. Le premier mode est l'*Indicatif*, qui démontre & indique simplement ce que l'on assure. Le second mode est l'*Imperatif*, dont le nom marque l'office, qui est de faire connoître que l'on ordonne à celui à qui l'on parle, de faire une telle chose. Le troisiéme est l'*Optatif*, qui ne se trouve que chez les Grecs: celui-là exprime le desir ardent qu'on a qu'une chose arrive. Le quatriéme mode est le *Subjonctif*, ainsi nommé, parce qu'il y a toujours quelque condition jointe à ce que l'on assure; *je l'aimerois s'il m'aimoit*: si cette condition n'étoit exprimée par le Subjonctif, le sens seroit suspendu. Le cinquiéme mode est l'*Infinitif*. Un Verbe dans ce mode a une signification

fort

fort étenduë & fort indéterminée, comme *boire*, *manger*, *être aimé*, *être frappé*. Nous verrons dans la suite que les Infinitifs ont la force de lier deux propositions, & que c'est leur principal usage.

Le sixième mode est le *Participle*. Un verbe dans le participe ne marque que la chose affirmée, il ne signifie point l'affirmation. C'est pourquoi les participes sont ainsi appelez, parce qu'ils tiennent du verbe & du nom, signifiant la chose que le verbe affirme, & étant en même tems dépouillez de l'affirmation. Le participe *frappé*, marque la chose que signifie le verbe frapper: mais qui dit *frappé*, n'affirme rien, s'il n'ajoute ou ne sous-entend *il est*, ou *il a été frappé*.

Tous les verbes, excepté le verbe *Être*, *Sum*, *es*, *est*, renferment deux idées, celle de l'affirmation, & de quelque action affirmée. Or une action a ordinairement deux termes, le premier celui dont elle part, le second celui qui la reçoit. Dans une action on considère celui qui en est auteur, qui agit, & celui sur lequel on agit, qu'on appelle communément le *patients*. Il est nécessaire de déterminer quel est le terme de l'action dont on parle: si c'est le sujet de la proposition dont on affirme cette action qui est agissant ou patient. C'est pourquoi dans les langues anciennes les verbes ont deux terminaisons & inflexions différentes, qui marquent si le verbe se prend dans une signification active ou passive. *Petrus amat*, & *Petrus amatur*: Pierre aime, & Pierre est aimé. Dans la première proposition le verbe qui est à l'actif, marque que c'est Pierre qui a de l'amour; dans la seconde ce même verbe avec l'inflexion du passif, marque que c'est Pierre qui est le terme de l'affection dont on parle.

Il se pourroit donc faire que les verbes de la nouvelle langue auroient aussi deux inflexions, une active, & l'autre passive. Peut-être qu'on y néglige-

geroit de comprendre dans un seul verbe plusieurs autres circonstances d'une action : Si elle a été faite avec diligence , si l'auteur de cette action agit sur lui-même, s'il l'a fait faire par quelqu'autre ; ce que les Hebreux signifient par leurs verbes, selon les inflexions qu'ils leur donnent. Ils ont huit conjugaisons où leurs verbes ont différentes significations ; car ce n'est pas comme chez les Grecs & les Latins, dont les différentes conjugaisons n'ont aucune force particuliere, & qui ne conjuguent les verbes différemment, que parce qu'on ne pourroit pas leur donner à tous les mêmes inflexions sans en rendre la prononciation difficile. Le même verbe Hebreu, selon la conjugaison où il est, a sept ou huit significations différentes. Par exemple, ce verbe Hebreu *masur*, *tradere*, selon qu'on le conjugue, signifie 1. *Tradidit*. 2. *Traditus est*. 3. *Tradidit diligenter*. 4. *Traditus est diligenter*. La cinquième conjugaison répond à ce qu'on appelle *le medium* chez les Grecs, où le verbe a une signification active & passive. 6. *Fecit tradere*. 7. *Factus est vel jussus est tradere*, 8. *Tradidit seipsum*. Il y a cent manieres de s'exprimer qui ne sont pas essentielles, & qui sont particulieres à certaines langues. Je ne puis pas savoir si nôtre nouvelle troupe les négligeroit, & se contenteroit de celles qui sont essentielles, & sans lesquelles on ne peut se faire entendre.

Nous voyons tant de différence parmi les Nations en cela, que nous ne pouvons savoir à quoi ils se détermineroient, si ce n'est qu'étant encore sans doctrine, il y a de l'apparence qu'ils prendroient les manieres de s'exprimer les plus simples & les plus faciles. Les Turcs ont cela de particulier, que par l'insertion de quelques lettres ils multiplient leurs conjugaisons des verbes, & leur donnent plus de force que ne font pas même les Hebreux. Le même verbe, selon la conjugaison où il est, marque l'affirmation ou la
nega-

negation, la possibilité ou l'impossibilité de l'action qu'il signifie. Les Persans ont avec l'imperatif un autre mode qui défend, comme l'Imperatif commande. Les Arabes ont aussi une conjugaison qui marque le rapport de deux personnes qui agissent ensemble.

Ces différentes conjugaisons, & tous ces modes abrègent le discours. Les Grecs & les Latins n'ont point tant de conjugaisons que les Orientaux; mais aussi par le moyen des prepositions qu'ils lient avec les verbes, ils expriment une infinité de rapports de l'action ou de la passion que peut signifier un verbe, comme de *scribo* ils font ces verbes *adscribo*, *circumscribo*, *describo*, *exscribo*, *inscribo*, *interscribo*, *perscribo*, *transcribo*, qui marquent nettement des rapports particuliers de l'action que signifie *scribo*, avec les verbes simples. Nous avons pris de la langue Latine les verbes composez. Nous disons *écrire*, *récrire*, *circonscrire*, *décrire*, *inscrire*, *prescrire*, *transcrire*.

Nôtre particule *re* est d'un grand usage pour la composition des verbes. Quelquefois elle ne change rien en leur signification: *repâître* signifie la même chose que *pâître*. Elle donne quelquefois plus de force; *reluire* dit plus que *luire*. Souvent elle marque une action qui se fait une seconde fois; *reconquerir*, c'est *conquerir de nouveau*. Elle donne aussi d'autrefois un sens tout contraire à celui du verbe simple; *reprouver* a un sens tout autre que *prouver*. Les Grecs qui ont un plus grand nombre de semblables particules ou prepositions, sont encore plus féconds que les Latins. On le voit dans les Dictionnaires Grecs qui sont par racines. D'un même verbe on en fait une infinité d'autres. Les Hebreux n'ont point de verbes composez: ils ne joignent point à leurs verbes, ainsi que le font les Grecs & les Latins des prepositions dont le nombre est petit en cette langue. Aussi il s'y trouve souvent des ambiguïtez, parce que les prepositions déterminent pré-

cifément les rapports de ce qu'on juge, de ce qu'on affirme, & les manières qu'on juge, qu'on assure, ou qu'on nie.

Chaque langue a ses avantages. Les Latins avec leurs *Gerondifs* marquent la nécessité d'une action. *Amanda virtus* est la même chose que *neccessarium est*, ou *oportet amare virtutem*. Leur *supin* marque l'intention de faire une action. *Eo lusum*, je vais dans l'intention de jouer. Ces différentes manières de s'exprimer qui sont toutes belles & ingénieuses, sont des preuves sensibles de la fécondité de l'esprit humain, de sa spiritualité & de sa liberté. Les oiseaux d'une même espèce n'ont pas un chant différent, & presque autant qu'il y a de différentes nations, il y a de différentes langues, non seulement dans les termes, mais dans les manières de s'exprimer. Il n'y en a aucune qui n'ait quelque chose de particulier.

CHAPITRE X.

Ce grand nombre de déclinaisons des noms, & de conjugaisons des verbes n'est point absolument nécessaire. Proposition d'une nouvelle Langue, dont la Grammaire se pourroit apprendre en moins d'une heure.

Les hommes veulent s'exprimer d'une manière prompte & facile : ce qui leur a fait introduire dans le langage cette grande diversité de déclinaisons des noms, & cette multitude de différentes conjugaisons. Ils ont voulu qu'un même mot marquât plusieurs choses, afin qu'ils pussent s'exprimer plus promptement : pour cela ils ont donné plusieurs inflexions à un même verbe, comme nous venons de le voir. Ils ont eu aussi égard à la facilité & à la douceur de la prononciation, ce qui a causé dans
les

les langues une infinité de choses dont on se pourroit passer, s'il n'étoit question que de dire ce qu'on pense. Les noms & les verbes ne peuvent pas être tous composez des mêmes lettres. Or les mots qui ont des lettres différentes, ne peuvent souffrir sans violence les mêmes chutes & les mêmes inflexions. C'est pourquoi dans la langue Latine & dans la Grecque où les noms ont de différentes chutes ou cas, on voit plusieurs manieres de décliner les noms. Dans ces mêmes langues, & presque dans toutes les autres il y a une grande multiplicité de conjugaisons des verbes, que la seule douceur de la prononciation rend nécessaires: car elles ne marquent aucune circonstance particuliere de l'action que le verbe affirme. On peut compter trente-six différentes conjugaisons dans la Grammaire Hebraïque. Il y a 13. conjugaisons des verbes reguliers chez les Grecs, dont chacune a trois voix, l'active, la passive, & celle qu'on appelle le *medium*. Les verbes qu'on nomme anomaux ou irreguliers ont tant d'inflexions particulieres, qu'à peine les Grammairiens les peuvent-ils nombrer; il en est de même de la langue Latine, & de plusieurs autres langues. C'est ce qui grossit les Grammaires de ces langues, & en rend l'étude difficile.

Nous ne pouvons pas savoir, comme j'ai déjà dit, si ces nouveaux hommes ne se feroient point une maniere de parler moins délicate, mais plus simple. Les Tartares Monguls ou Mogols n'ont qu'une conjugaison; tous leurs verbes n'ont que deux tems, savoir le passé & l'avenir, qu'ils distinguent par deux particules. *Ba* est la marque du passé, & *Mou* celle du futur. La marque de l'infinitif est *Kou*; c'est aussi celle du gerondif. La marque de l'imperatif est *B*. Celle du participe adjectif est *Gi*. Les premieres, secondes & troisièmes personnes plurielles & singulieres des verbes ne sont point

point marquées par des inflexions particulieres; on joint pour les distinguer les pronoms avec le verbe. Les noms n'ont point d'autre changement dans leur déclinaison que celui qui marque la difference du singulier au pluriel. *Mouri* un cheval, *Mourit* les chevaux. Les comparatifs se forment en ajoutant la particule *Toutta*, qui signifie plus. Le *Mien*, le *Tien*, s'exprime de la sorte, *Mourini*, ou *Mamai mouri*, mon cheval. *Nanai mouri*, ton cheval. *Teonai mouri*, son cheval. Les noms des ouvriers se terminent en *Gi*. Les diminutifs se forment en ajoutant *Gane*. *Mouri*, un cheval. *Mourigane*, un petit cheval.

L'on peut apprendre toute cette Grammaire en moins d'une heure. On a proposé quelquefois de faire une nouvelle langue, qui pouvant être apprise en peu de tems, devint commune à tous les peuples du monde, ce qui seroit très-utile pour le commerce. Pour faire cette langue, il ne faudroit point établir d'autre Grammaire que celle de la langue des Tartares; aussi avant que d'avoir vû une Relation de cette langue dans le Recueil des Relations curieuses que Monsieur Thevenot a fait imprimer, en parlant de cette proposition d'une nouvelle langue; voilà ce que j'en avois dit dans la premiere édition de cet Ouvrage. „ On a quelquefois proposé de faire une nouvelle langue, qui pouvant être „ apprise en peu de tems, devint commune à toute „ la terre. Je conjecture que le dessein de ceux qui „ faisoient cette proposition, consistoit à faire que „ cette langue n'eût qu'un petit nombre de mots. Ils „ auroient marqué chaque chose par un seul terme, „ & auroient fait que ce seul terme, avec quelque „ petit changement, eût pû signifier toutes les autres choses qui se rapportent à celles-là. Ils auroient fait tous les noms indeclinables, marquant „ leurs differens cas par des particules, & les trois „ ger-

„ genres par trois terminaisons. Ils n'auroient fait
 „ que deux conjuguaisons, l'une pour l'actif, &
 „ l'autre pour le passif: Encore chaque tems n'au-
 „ roit point eu ces différentes terminaisons, qui
 „ tiennent lieu de pronoms: de sorte que toute la
 „ Grammaire de cette langue se pourroit apprendre
 „ en très-peu de tems.

La langue qu'on appelle le Franc est à peu près semblable pour la Grammaire. Elle s'apprend aisément, & s'entend dans toutes les côtes de la mer Méditerranée. Elle ne consiste que dans un petit nombre de mots Italiens, François, qui sont nécessaires pour s'exprimer grossièrement dans les affaires du commerce. Ces mots n'ont ni genre, ni nombre, ni cas, ni déclinaisons, ni conjuguaisons, ni syntaxe: ainsi elle est bien-tôt apprise.

Il y a autant de simplicité dans la Grammaire Chinoise, selon que Walton le rapporte après Alvarez Semedo. Les Chinois n'ont que trois cens vingt-six mots, qui sont tous d'une syllabe. Ils ont cinq tons différens, selon lesquels un même mot signifie cinq choses différentes; ainsi la diversité des cinq tons fait que leurs 326. monosyllabes servent autant que cinq fois 326. mots, c'est-à-dire 1630. Walton dit néanmoins qu'on ne compte en toute la langue que 1228. vocables; c'est-à-dire, noms qui distinguez par leurs lettres ou par leurs tons, ayent des significations différentes. Comme ils n'ont pas l'usage des lettres, chaque nom a son caractère; ainsi autant de noms, autant de caractères, dont on fait monter le nombre jusques à 120000. Quand les Peres Jesuites allerent prêcher à la Chine, & en eurent appris la langue, ils trouverent bien-tôt le moyen d'en écrire tous les noms avec les lettres de notre Alphabet. Ainsi ils se délivrèrent de l'embarras de tant de caractères, ce qui surprit les Chinois. Pour les cinq tons, selon lesquels

un même mot a cinq significations différentes, ils les distinguerent par ces cinq notes. Ainsi le monosyllabe *Ya*, selon qu'il est notté de l'une de ces cinq notes, il a cinq différentes significations. *Yá deus, yá murus, yá excellens, yá stupor, yá anser*. Il n'y a guere que ceux du país qui puissent prononcer distinctement ces differens tons.

Les Chinois n'ont ni genre, ni cas, ni déclinaisons. Les mots signifient selon qu'ils sont placez. De deux mots mis ensemble, celui qui est le premier est regardé comme adjectif, ainsi *aurum domus*; c'est, *aurea domus*; & *homo bonus*, c'est, *hominis bonitas*.

Les mots ont aussi la force du verbe, selon qu'ils sont placez; un nom qui signifie une action, tient lieu du verbe quand il est suivi d'un autre nom, comme si l'on disoit *ego amor tu*, pour dire *ego amo te*.

Le pluriel se distingue par une seule particule qu'il n'est pas permis d'ajouter à un nom lorsque dans le discours il paroît d'ailleurs qu'on parle de plusieurs. Ces peuples n'ont point de conjugaisons; ils ajoutent des pronoms aux noms qui tiennent lieu de verbe; ils y joignent la marque du pluriel quand ils parlent de plusieurs personnes. Le présent, le préterit & le futur, les modes comme l'imperatif, l'opératif, &c. se marquent par des particules. Le passif se marque aussi par une particule, & quelquefois par la seule place que tient un nom; les noms servent aussi de prépositions. Ainsi il n'est pas difficile de comprendre comme les Chinois peuvent avec un si petit nombre de termes s'expliquer sur toutes choses; car les Grecs, dont la langue est si seconde, n'ont pas deux mille racines.

C'est une question si l'abondance des mots est une chose avantageuse. A quoi sert, dit le Pere Thomassin dans la préface de son Glossaire, d'avoir
mille

mille noms pour signifier une épée, & quatre-vingt pour un Lion, comme ont les Arabes? Mais il me semble que l'abondance dans une langue aussi-bien qu'en toute autre chose est un bien. Car en premier lieu il est certain que les choses de même espèce, de même genre peuvent avoir une différence qui leur est propre; *Veau, Fauveau, Vache, Bœuf*, sont les noms d'une espèce d'animal, mais cependant ces quatre noms marquent quatre choses fort différentes. Selon qu'on considère de plus près les choses, qu'on en fait différens usages, on en connoît mieux les différences, qu'on ne peut exprimer que par différens noms. Ainsi les mêmes Arabes qui se servent beaucoup de chameaux, leur donnent plus de trente différens noms, qui distinguent les différens états d'un chameau. Lorsqu'il est dans le ventre de sa mère, quand il est né, & qu'il tète, si c'est un mâle, si c'est un premier né, lorsqu'il commence à marcher, quand il est sevré, lorsqu'il se met à genoux pour recevoir sa charge, & selon d'autres particularitez semblables. Cette grande abondance de termes qu'on a dans la marine pour s'expliquer est-elle inutile? Et comment se pourroit faire la manœuvre d'un vaisseau, si chaque manœuvre n'avoit son nom? C'est une nécessité d'avoir des termes différens pour exprimer des choses différentes; c'est donc la délicatesse du génie de chaque Nation qui distingue mieux la différence des choses qui font trouver tant de différens termes. Les Arts en se servant d'un plus grand nombre de différens instrumens, ont besoin d'un plus grand nombre de différens termes. Aussi les peuples qui les cultivent ont une plus grande abondance de termes.

Mais on replique, à quoi bon tant de synonymes ou termes qui ne disent que la même chose? Cette multitude de mots d'une même signification

que quelques langues se vantent d'avoir, en marque plutôt, dit-on, la pauvreté que l'opulence; car elles n'auroient point tant de divers mots pour dire une même chose, si elles avoient le mot propre pour la signifier. Je répons en premier lieu, qu'une langue est véritablement pauvre quand elle ne fournit pas des termes propres pour s'expliquer à ceux qui écrivent en cette langue. En second lieu je dis que si on n'avoit point de synonymes on ne pourroit pas rendre un discours poli & coulant; car il y a des mots qui ne se peuvent joindre ensemble sans en troubler la douceur. Il faut donc avoir à choisir entre des termes synonymes ceux qui s'accoutument mieux. En troisième lieu il n'y a rien de si ennuyeux que d'entendre trop souvent les mêmes termes s'ils sont remarquables. La variété dans le discours fait qu'on ne s'aperçoit presque pas qu'on entend parler, on croit voir les choses mêmes. Quand cela arrive, un discours est parfait; comme la perfection de la Peinture, c'est qu'on la prenne pour les choses mêmes qui sont peintes. Or la variété dépend de la fécondité d'une langue.

C H A P I T R E X I.

*Comment l'on peut exprimer toutes les opérations
de notre esprit, & les passions ou affections
de notre volonté.*

NOUS avons vu comment se marquent les deux premières opérations de l'esprit, nos perceptions ou nos idées, & les jugemens que nous faisons de ce que nous avons apperçu. Voyons de quelle manière nous pouvons exprimer la troisième opération qui est le raisonnement. Nous raisonnons lorsque d'une ou de deux propositions claires & évidentes, nous

nous concluons la vérité ou la fausseté d'une troisième proposition obscure & contestée. Comme si pour montrer que Milon est innocent, nous disions : Il est permis de repousser la force par la force; Milon en tuant Clodius, n'a fait que repousser la force par la force; donc Milon a pu tuer Clodius. Le raisonnement n'est qu'une extension de la seconde operation, & un enchaînement de deux ou de plusieurs propositions. Ainsi il est évident que nous n'avons besoin que de quelques petits mots pour marquer cet enchaînement, comme sont les particules *donc, enfin, car, partant, puisque, &c.* Quelques Philosophes reconnoissent une quatrième operation de l'esprit, qu'ils appellent *Methode*. Par cette operation on dispose & on ordonne plusieurs raisonnemens. On peut de même exprimer cette disposition & cet ordre par quelques petites particules.

Toutes les autres actions de notre esprit, comme sont celles par lesquelles nous distinguons, nous divisons, nous comparons, nous allions les choses, se rapportent à quelqu'une de ces quatre operations, & se marquent avec des particules qui reçoivent differens noms, selon leur different office. Celles qui unissent sont appellées *conjonctives*, comme *&*; celles qui divisent *negatives & adversatives*, comme *non, mais*. Les autres sont *conditionnelles*, comme *Si, &c.*

Il y a des langues qui ont un plus grand nombre de ces particules. Il y en a pour l'affirmation, la négation, le jurement, la séparation, la collection. Il y a des particules de lieu, de tems, de nombre, d'ordre, de commandement, de défense, de vœux, d'exhortation, qui marquent si on interroge, si on répond. Ces particules ont une très-grande force; elles ne signifient point les objets de nos pensées, mais quelqu'une de ces actions

dont nous venons de parler. Plusieurs d'entr'elles servent aussi à marquer les mouvemens de l'ame; l'admiration, la joye, le mépris, la colere, la douleur. Notre *hâ* marque la douleur. *Ha*, *ha*, *be*, la joye. Ces particules s'appellent *interjections*. *O* en est une qui sert à exprimer quelque mouvement de l'ame, une surprise, l'admiration, *O quel malheur* ! *O la belle chose* ! Ces particules *be*, *ho* sont aussi des interjections qui servent à exprimer des mouvemens de l'ame; quand on interroge avec action, qu'on exhorte : *Hé de grace dites-moi, Ho répondez-moi*. Nous avons plusieurs particules semblables qui ont differens usages. Toutes ne s'employent gueres que dans quelque mouvement; comme quand en nous plaignant nous disons, *hai, hai, vous me blessez*. Cette particule se prononce aussi lorsqu'on se met à rire. *Hi* marque qu'une chose est dégoûtante & vilaine, qu'on n'en veut point. Nous nous servons de cette particule *Helas* dans les lamentations.

Le discours n'est qu'un tissu de plusieurs propositions; c'est pourquoi les hommes ont cherché les moyens de marquer la liaison de plusieurs propositions qui se suivent. Notre *Que* François qui répond à l'*ὅτι* des Grecs fait cet office. Comme quand on dit : *Je sai que Dieu est bon*, il est évident que ce mot *Que* unit ces deux propositions, *Je sai*, & *Dieu est bon* : il marque que l'esprit les lie ensemble. Pour abreger, on met le verbe de la seconde proposition à l'infinitif; & c'est un des plus grands usages de l'infinitif de lier ainsi deux propositions : par exemple, *Pierre croit tout savoir*, pour *Pierre croit qu'il fait tout*.

Nous savons de quelle maniere on peut signifier les actions de notre ame; voyons à présent ce que la Nature seroit faire à cette troupe de nou-

veaux

veux hommes, pour donner des signes de leurs passions. Consultons-nous nous-mêmes sur ce qu'elle nous fait faire quand elle nous porte à donner des signes de l'estime ou du mépris, de l'amour ou de la haine que nous avons des choses, qui sont les objets de nos pensées & de nos affections. Le discours est imparfait lorsqu'il ne porte pas les marques des mouvemens de notre volonté; & il ne ressemble à notre esprit, dont il doit être l'image, que comme des cadavres ressemblent aux corps vivans.

Il y a des noms qui ont deux idées. Celle qu'on doit nommer l'idée principale, représente la chose qui est signifiée; l'autre que nous pouvons nommer accessoire, représente cette chose revêtuë de certaines circonstances. Par exemple, ce mot *Menteur*, signifie bien une personne que l'on reprend de n'avoir pas dit la vérité; mais outre cela il fait connoître qu'on lui reproche de vouloir cacher la vérité par une malice honteuse, & que par conséquent on le croit digne de haine & de mépris.

Ces secondes idées que nous avons nommées accessoires, s'attachent elles-mêmes aux noms des choses, & se lient avec leur idée principale, ce qui se fait ainsi. Lorsque la coutume s'est introduite de parler avec de certains termes de ce que l'on estime, ces termes acquièrent une idée de grandeur: de sorte qu'aussi-tôt qu'une personne les emploie, l'on conçoit qu'elle estime les choses dont elle parle. Quand nous parlons étant animés de quelque passion, l'air, le ton de la voix, & plusieurs autres circonstances font assez connoître les mouvemens de notre cœur: Or les noms dont nous nous servons dans ces occasions, peuvent dans la suite du tems renouveler par eux-mêmes l'idée de ces mouvemens: comme lorsque nous avons vu plusieurs fois un ami vêtu d'une certaine ma-

niere, cette sorte de vêtement est capable de nous donner l'idée de cet ami. De là vient que presque tous les noms propres des choses naturelles ont des idées accessoires sales, parce que les débauchez ne parlant de ces choses que d'une maniere insolente & deshonnête, les sales images de leur esprit se sont attachées à ces noms; comme un sage Payen s'en est plaint il y a long-tems: Nous n'avons, dit-il, presque plus de mots chastes & honnêtes. *Honestia nomina perdidimus.*

Et c'est aussi ce qui nous fait comprendre pourquoi avant la corruption universelle des hommes, ou dans le tems qu'on vivoit plus simplement, on avoit plus de liberté de nommer les choses par leur nom, comme le font ceux qui ont écrit les Livres de l'Écriture. Ce n'est pas que ces Auteurs sacrez fussent moins chastes, mais c'est que les hommes sont devenus plus malins, & qu'ils ont attaché de sales idées aux choses naturelles, dont on ne peut plus parler innocemment qu'en se servant de détour, c'est-à-dire, d'un long discours, qui en même tems qu'il fait connoître les choses, en fait concevoir des idées honnêtes.

Les mots contractant d'eux-mêmes des idées accessoires, comme nous venons de le dire, c'est-à-dire les idées des choses, & de la maniere dont ces choses sont conçues, notre nouvelle troupe n'auroit pas la peine de chercher des noms pour marquer ces idées accessoires. Il se trouveroit sans artifice, que dans cette nouvelle langue il y auroit des termes, qui outre les idées principales des objets qu'ils signifient, marqueroient encore les mouvemens de ceux qui se servent de ces termes. Comme on connoît que celui qui traite un autre de menteur le méprise, & l'a en aversion. Outre cela, comme nous ferons voir dans la suite de cet Ouvrage, les passions se peignent elles-

elles-mêmes dans le discours; & elles ont des caractères qui se forment sans étude & sans Art.

CHAPITRE XII.

Construction des mots ensemble. Il faut exprimer tous les traits du tableau qu'on a formé dans son esprit.

APRÈS avoir trouvé tous les termes d'une langue, il faut penser à l'ordre & à l'arrangement de ces termes. Si les mots qui renferment un sens, ne portent des marques de la liaison qu'ils doivent avoir, & si on n'apperçoit où ils se rapportent, le discours ne forme aucun sens raisonnable dans l'esprit de celui qui l'écoute. Entre les noms, comme nous avons remarqué, les uns signifient les choses, les autres les manières des choses. Les premiers sont appellez substantifs, les seconds sont nommez adjectifs. Ainsi comme les manières d'être appartiennent à l'être, les adjectifs doivent dépendre des substantifs, & porter les marques de leur dépendance. Dans une proposition le terme qui en est l'attribut se rapporte à celui qui en est le sujet: ce rapport doit donc être exprimé.

Dans plusieurs langues les noms sont distingués par des terminaisons différentes en deux genres. Nous appellons le premier le genre masculin, le second le genre féminin. La bizarrerie de l'usage est étrange dans cette distribution, tantôt il a déterminé le genre par le sexe, faisant de masculin les noms d'hommes, & tout ce qui appartient à l'homme: & de genre féminin les noms de femmes, & ce qui regarde ce sexe, n'ayant égard qu'à la seule signification: & tantôt sans considérer ni la terminaison, ni la signification, il a donné

aux noms le genre qu'il lui a plu. Les noms adjectifs, & les autres noms qui signifient plutôt les manieres des choses que les choses, ont ordinairement deux terminaisons, une masculine, l'autre feminine.

Cela est ordinaire dans le Grec & dans le Latin, & dans les langues qui en dépendent; ce qui contribue à rendre ces langues claires de quelque maniere qu'on range le discours, comme nous le dirons. Les noms Anglois n'ont ni cas, ni genre, comme si tous étoient adverbés, ce qui doit causer de l'obscurité dans leur langue. La langue Hebraïque a cet avantage, que les verbes, aussi-bien que les noms, sont capables de differens genres. On voit si c'est d'un homme ou d'une femme dont il s'agit.

La difference de genre sert à marquer la liaison des membres du discours, & la dépendance qu'ils ont les uns des autres. On donne toujours aux adjectifs le genre de leurs substantifs; c'est-à-dire, que si le nom substantif est masculin, son adjectif a une terminaison masculine; & c'est cette terminaison qui fait connoître à qui il appartient. Lorsqu'un être est multiplié, ses manieres sont aussi multipliées; il faut donc encore que les adjectifs suivent le nombre singulier ou pluriel de leur substantif. Les verbes ont deux nombres, comme les noms: au singulier ils marquent que le sujet de la proposition est un en nombre: au pluriel leur signification enferme la pluralité de ce sujet; par conséquent les verbes doivent être mis dans le nombre du nom exprimé ou sous-entendu qui est le sujet de la proposition.

Les hommes sont quelquefois si occupez des choses, qu'ils ne font pas reflexion sur leurs noms; ils ne prennent pas garde quel est le genre de ces noms, quel est leur nombre; ils reglent leurs discours par les choses: ils placent le verbe au pluriel, quoique le nom auquel il se rapporte soit

fin.

ſingulier, parce qu'ils conçoivent par ce nom une idée de pluralité. Ainſi Virgile dit : *Pars meſſe tenère ratem*, pour *pars meſſe tenuit ratem* : parce que, ſans avoir égard à ce nom, *pars*, qui eſt de féminin, & au ſingulier, il en viſage les hommes dont il parle. Nous diſons en François, *il eſt ſix heures*, conſiderant *ces ſix heures* comme un ſeul tems déterminé, qui eſt nommé ſix heures. Quelquefois on oublie un mot, parce que ceux à qui on parle peuvent le ſuppléer. On dit en Latin, *triſte lupus ſtabulis*, ſous-entendant ce mot *negotium* :

Il eſt évident que, comme le diſcours n'eſt qu'une image de nos penſées, afin que le diſcours ſoit naturel, il doit avoir des ſignes pour tous les traits de nos penſées, & les repréſenter toutes comme elles ſe trouvent rangées dans notre eſprit. Cela ſeroit ainſi dans toutes les langues, ſi le deſir qu'on a d'abréger, n'avoit porté les hommes à retrancher du diſcours tout ce qu'on y peut ſuppléer, & choiſir pour cela des expreſſions abrégées; ce qui ſe voit manifeſtement dans la langue Latine. Toutes ces expreſſions où il ſemble que l'ordre naturel n'eſt pas gardé, n'ont cependant rien de particulier, ſi ce n'eſt que l'uſage en a retranché quelque mot qui ſe ſuppléoit facilement. Cette maniere de parler, *pœnitent me peccati*, eſt la même choſe que *pœna tenet me peccati mei*. Comme celle-ci, *mea refert*, eſt la même choſe que *in mea re refert*. Sanctius dans l'excellent ouvrage qu'il a compoſé ſur cette matiere en expliquant la ſyntaxe Latine, montre que toutes les manieres de cette langue qui paroiffent extraordinaires, ne le ſont en effet que parce qu'il y a quelque mot ſupprimé, & qu'ainſi il eſt facile de les rappeler à l'ordre commun.

Les Maîtres de l'Art ont nommé figures les

manieres de parler extraordinaires. Il y a des figures de Rhétorique, il y a des figures de Grammaire. Les premières expriment les mouvemens extraordinaires dont l'ame est agitée dans les passions, où elles forment une cadence agréable. Les figures de Grammaire se font dans la construction, lorsque l'on s'éloigne des regles ordinaires: Par exemple cette maniere de s'exprimer, *pars mens tenuere ratem*, dont nous venons de parler, est une figure que les Grammairiens appellent *Syllepse*, ou *Conception*; parce que pour lors l'on conçoit le sens autrement que les mots ne portent, & qu'ainsi l'on fait la construction selon le sens, & non selon les paroles. *Triste lupus stabulis*, est ce qu'on appelle *ellipse*, c'est-à-dire omission ou oubli de quelque chose, comme ici de ce nom, *negotium*. On appelle *hyperbate* le renversement de la maniere ordinaire d'arranger les mots. Ainsi *transtra per & remos* pour *per transtra & remos*, est une hyperbate. On peut quelquefois se servir d'expressions différentes qui donnent une même idée, de sorte qu'il semble indifférent de se servir de l'une plutôt que de l'autre, comme *dare classibus austris*, ou *dare classes austris*, exposer les navires aux vents, ou leur faire recevoir le vent, sont deux expressions peu différentes. Lorsque de ces deux façons de parler on choisit celle qui est moins ordinaire, cela s'appelle *knallage* ou *changement*.

Le discours doit avoir tous les traits de la forme des pensées de celui qui parle, comme on vient de le dire; Il faut donc quand nous parlons, que chacune de nos idées que nous voulons faire connoître, ait dans le discours un signe qui la represente. Mais aussi il faut observer qu'il y a des mots qui ont la force de signifier beaucoup de choses, & qui, outre leurs idées principales, peuvent en reveiller plusieurs autres, du nom desquelles ils font par consé-

lé-

sequent l'office. Lorsque toutes nos idées sont exprimées avec leur liaison, il est impossible que l'on n'aperçoive ce que nous pensons, puisqu'en nous en donnons tous les signes nécessaires. C'est pourquoi ceux-là parlent clairement qui parlent simplement, qui expriment leurs pensées d'une manière naturelle, dans le même ordre, dans la même étendue qu'elles sont dans leur esprit. Il est vrai qu'un discours est languissant quand on donne des termes particuliers à chaque chose qu'on veut signifier. On ennuye ceux qui écoutent, s'ils ont l'esprit prompt. Outre cela, l'ardent desir de faire connoître ce qu'on pense, ne souffre pas ce grand nombre de paroles. On voudroit, s'il étoit possible, s'expliquer en un seul mot; c'est pourquoi on choisit des termes qui puissent exciter plusieurs idées, & par conséquent tenir la place de plusieurs paroles: & l'on retranche ceux qui étant oubliés, ne peuvent causer d'obscurité. La règle, c'est d'avoir égard à la qualité de l'esprit de ceux à qui on parle: si ce sont des personnes simples, il ne faut rien leur laisser à deviner, & leur dire les choses au long.

L'Ellipse, cette figure de Grammaire qui supprime quelques paroles, est fort commune dans les langues Orientales: les peuples d'Orient sont chauds & prompts; ainsi l'ardeur avec laquelle ils parlent, ne leur permet pas de dire ce qui se peut sous-entendre. Notre langue ne se sert point de cette figure, ni de toutes les autres figures de Grammaire. Elle aime la netteté & la naïveté; c'est pourquoi elle exprime les choses, autant qu'il se peut, dans l'ordre le plus naturel & le plus simple.

En parlant, nous devons avoir un soin particulier des choses principales, & choisir pour elles des expressions qui fassent de fortes impressions, soit par la multitude des idées qu'elles contiennent, soit

par leur étendue. Les Peintres grossissent les traits principaux de leurs Tableaux, ils en augmentent les couleurs, & affoiblissent celles des autres traits, afin que l'obscurité de ces derniers releve l'éclat de ceux qui doivent paroître. Les petites choses, & qui ne sont pas de l'essence d'un discours, ne veulent être dites qu'en passant. C'est une faute de jugement bien grande d'employer pour elles de longues phrases: c'est détourner les yeux du Lecteur de ce qu'il est important qu'il considère, & les attacher à une bagatelle. On peche en deux manieres bien différentes contre le juste choix qu'on doit faire d'expressions serrées ou étendues, selon que la matiere le demande. Les uns sont diffus, les autres sont secs: les uns prodiguent les paroles, les autres les ménagent trop; les uns sont steriles, les autres sont trop feconds. Les premiers ne représentent que la carcasse des choses, & leurs ouvrages sont semblables aux premiers desseins d'un Tableau, dans lequel le Peintre n'a fait que marquer par un léger crayon la place des yeux, de la bouche & des oreilles du Portrait qu'il veut faire. La trop grande fécondité des derniers étouffe les choses. Il faut apporter un juste temperament. Après que le Peintre a tiré tous les traits nécessaires, ceux qu'il ajoûte ensuite gâtent les premiers. Les paroles superflues obscurcissent le discours; elles empêchent qu'il ne soit coulant; elles lassent les oreilles, & s'échappent de la memoire.

Omne supervacuum plano de pectore manas.

La politesse consiste en partie dans un retranchement sévere de toutes ces paroles perduës qui en sont comme les ordures. Un corps n'est poli qu'après qu'on a ôté avec la lime les petites parties qui rendoient sa surface raboteuse.

Les

Les Grammairiens appellent *Tautologie* cette répétition des mêmes choses, qui ne sert qu'à rendre le discours plus long & plus ennuyeux. Lorsque le discours est ainsi chargé de paroles superflues, ce défaut se nomme aussi *Perissologie*. Néanmoins on n'est pas obligé de ménager ses paroles avec tant de scrupule, que l'on ne puisse mettre quelque mot de plus qu'il ne faut, comme quand on dit en Latin, *Vivere vitam, auribus audire*. Cette manière de parler qui est figurée, se nomme *Pleonasme* ou *abondance*.

Pour éviter les deux extrémités de dire trop ou de ne dire pas assez, il faut méditer son sujet avec beaucoup d'application, pour s'en former une image nette, qui ait tous les traits qui lui sont propres & essentiels. Dans le premier feu de la composition il ne faut point ménager ses paroles, mais après qu'on a dit tout ce qu'on pouvoit dire, il faut, s'il m'est permis de parler ainsi, mettre toutes ces paroles dans le pressoir pour en exprimer le suc, & en retrancher le marc. C'est-à-dire qu'il faut retrancher ce qui est inutile, avec cette précaution qu'en coupant des chairs superflues, on ne coupe point quelque nerf. Un discours doit être lié; une particule retranchée fait que la liaison ne paroît plus. La délicatesse, & en même tems la force du stile consiste dans l'union & dans la liaison des parties du discours. Il ne faut point laisser aux lecteurs à deviner cette liaison; & ce ne sont, comme je l'ai dit, que de petits mots qui la font; il faut donc bien prendre garde de ne pas les retrancher. Mais aussi il faut avouer que lorsque le discours est clair par lui-même, ces mots étant inutiles, ils ne font que l'embarasser. C'est pourquoi on a raison de condamner nôtre *car* en plusieurs occasions; par exemple en celle-ci, *il fait jour, car le Soleil est levé*. Cette conséquence est trop claire pour qu'il soit besoin de la marquer. Comme un Lecteur est bien aise

aïse qu'on ne l'oblige pas de deviner, aussi tout ce qu'on lui dit de trop, l'importune. Il ne faut rien oublier pour atteindre la fin, mais ce qui ne sert de rien est un embarras qui retarde.

CHAPITRE XIII.

De l'ordre & de l'arrangement des mots.

CE n'est pas une chose aussi aisée qu'on le pense, de dire quel est l'ordre naturel des parties du discours ; c'est-à-dire, quel est l'arrangement le plus raisonnable qu'elles puissent avoir. Le discours est une image de l'esprit, qui est vif : tout d'un coup il envisage plusieurs choses, dont il seroit par consequent difficile de déterminer la place, le rang que chacune tient, puisqu'il les embrasse toutes, & les voit d'un seul regard. Ce qui est donc essentiel pour ranger les termes d'un discours, c'est qu'ils soient liez de maniere qu'ils ramassent & expriment tout d'un coup la pensée que nous voulons signifier. Néanmoins, si nous voulons trouver quelque succession d'idées dans l'esprit, comme l'on ne peut concevoir le sens d'un discours, si auparavant on ne fait quelle en est la matiere, on pourroit dire que l'ordre demande que dans toute proposition le nom qui en exprime le sujet soit placé le premier ; s'il est accompagné d'un adjectif, que cet adjectif le suive de près : que l'attribut soit mis après le Verbe qui fait la liaison du sujet avec l'attribut : que les particules qui servent à marquer le rapport d'une chose avec une autre, soient inserées entre ces choses ; enfin que tous les mots qui lient deux propositions, se trouvent entre ces deux propositions.

Aussi voyons-nous que les peuples qui expriment

ment sans art leurs pensées, se sont assujettis à cet ordre. Les anciens François parloient comme ils pensoient. Ils ne cherchoient point d'autre ordre que celui des choses mêmes, & les exprimant selon qu'elles se presentoient à leur esprit, ils rangeoient leurs paroles comme leurs pensées se trouvoient disposées dans leur conception. On pense d'abord au sujet d'une proposition: l'esprit ensuite le compare, & en assure quelque chose, ou il nie cette chose selon le jugement qu'il fait; ainsi le sujet occupe la premiere place, ensuite l'action de l'esprit qui juge est avant la chose qui est niée ou affirmée. Dans notre langue le nom qui exprime le sujet de la proposition va devant; après on place le verbe, & le nom qui marque l'attribut suit. Cet ordre est naturel, & c'est un des avantages de notre langue de ne point souffrir qu'on s'en écarte. Elle veut qu'on parle comme l'on pense. Pour penser raisonnablement il faut considerer les choses avec cet ordre, que premierement on s'applique à celles dont la lumiere sert à faire découvrir les autres. Il faut donc que les paroles soient placées selon que leur sens doit être entendu, afin qu'on puisse appercevoir le sens de celles qui suivent. Le genre de notre langue, c'est qu'un discours François ne peut être beau si chaque mot ne reveille toutes les idées l'une après l'autre selon qu'elles se suivent. Nous ne pouvons souffrir qu'on éloigne aucun mot, qu'il faille attendre pour concevoir ce qui precede; ennemis pour cela des parentheses & des longues periodes. Aussi notre langue est propre pour traiter les sciences, parce qu'elle le fait avec une admirable clarté, en quoi elle ne cede à aucune autre. Il ne s'agit donc en enseignant que d'être clair.

Mais aussi il faut avouer que ce n'est pas tant une vertu qu'une necessité à notre langue de suivre l'ordre naturel; ce qui lui est commun avec toutes les lan-

langues dont les noms n'ont ni genre ni cas. Il faut dans un discours qu'il paroisse où se doivent rapporter les parties dont il est composé: Nous parlons des choses que pour marquer ce que nous en jugeons, à quoi nous les rapportons. Si cela paroît, le discours est confus. Qu'on dise en Latin *Deus fecit hominem*, ou *hominem fecit Deus*, il n'y a aucune ambiguïté. On voit bien que ce n'est l'homme qui a fait Dieu, parce qu'*hominem* est accusatif qui marque que *Deus* qui est au nominatif agit sur l'homme; mais dans notre langue, *Dieu a fait l'homme*, & *l'homme a fait Dieu*, n'est pas la même chose. C'est le seul ordre qui distingue celui qui agit d'avec celui qui est le sujet de l'action quand on dit, *Dieu a fait l'homme*, l'on marque que c'est Dieu qui agit. Sans cet arrangement ces deux mots ont un sens contraire; au lieu qu'en Latin *hominem fecit Deus*, ou *hominem Deus fecit*, *fecit hominem Deus*, ou *Deus fecit hominem*, est la même chose.

Les Latins & les Grecs ne sont donc pas obligés de s'affujettir comme nous à l'ordre naturel. Ils ont au même lieu de contester si c'est un défaut de leur langue de s'en dispenser; car outre que ce renversement, comme on l'a fait voir, quand il est réglé ne cause point d'obscurité, on peut dire que le discours en est même plus clair & plus précis. Lorsqu'on parle on ne veut pas seulement marquer chaque idée qu'on a dans l'esprit par un terme qui lui convienne; on a une conception qui est comme une image faite de plusieurs traits qui se lient pour l'exprimer. Il semble donc qu'il est plus à propos de présenter cette image toute entière, qu'on considère d'une seule vue tous ses traits les uns avec les autres comme ils le sont; ce qui se fait dans le Latin: tout y est lié, comme les choses sont liées dans l'esprit. Dans cette expressi

hominem fecit Deus, on voit que ce mot *hominem*, n'est pas là sans suite, qu'il se doit rapporter à quelque nom; & toute l'expression *hominem fecit Deus*, représente la pensée de celui qui parle, non par parties brisées, mais toute entière, & faisant un corps comme elle le fait. Ce premier mot *hominem*, ne signifie rien; il faut pour découvrir ce qu'il signifie, envisager toute l'expression; ce qui oblige de considérer l'expression entière. On peut dire qu'en François chaque mot fait un sens. *Dieu a fait*; cela a un sens, mais ces mots *hominem fecit*, n'en ont aucun qu'après qu'on y a joint ce qui suit. En quelque langue que ce soit on n'apperçoit jamais parfaitement le sens d'une expression qu'après l'avoir entendue toute entière; ainsi l'ordre naturel n'est pas si absolument nécessaire qu'on se l'imagine, pour faire qu'un discours soit clair. Celui qui dit *hominem fecit Deus*, ne considère l'homme que dans ce rapport qu'il a avec Dieu qui est son Créateur. Cet accusatif marque ce rapport. Ajoutez que le retardement que souffre le Lecteur, & l'attente qu'on lui donne d'une suite, le rendent beaucoup plus attentif. L'ardeur qu'il a de découvrir les choses s'augmente, & cette attention fait qu'il les conçoit plus facilement. Aussi les expressions Latines sont plus fortes étant plus liées. Le renversement qu'on y fait lie une proposition, & la ramasse en quelque manière; car le Lecteur est obligé pour l'entendre d'envisager toutes les parties ensemble, ce qui fait que cette proposition le frappe plus vivement. Encore une fois, tout est coupé en François. Nos paroles sont détachées les unes d'avec les autres; c'est pourquoi elles sont languissantes, à moins que les choses dont on parle n'en soutiennent le tissu.

Je l'ai dit, il ne faut pas s'imaginer que l'esprit forme ses pensées avec tant de lenteur, que les choses auxquelles il pense ne se présentent à lui que successi-

vement. D'une seule vûe il voit plusieurs choses. On peut donc dire qu'un arrangement est naturel lorsqu'il presente toutes les parties d'une proposition unies entre elles comme elles le sont dans l'esprit. Cela s'accommode mieux à nôtre vivacité naturelle. On perd patience lorsqu'on ne nous dit les choses que l'une après l'autre, d'une maniere interrompue, & par conséquent ennuyeuse à un esprit qui voudroit qu'on lui dit les choses tout d'un coup, comme il les voit. Celui qui a écrit des avantages de nôtre langue n'avoit pas fait cette reflexion, lorsqu'il condamne la maniere dont les Latins pouvoient arranger leurs paroles. Il tâche de les rendre ridicules. Il rapporte ces paroles de Cicéron : *Quem enim nostrum ille moriens apud Mantineam Epaminondas non cum quadam miseratione delectat ?* Ce qu'il traduit ainsi : *Lequel car de nous lui mourant à Mantinée Epaminondas ne avec quelque compassion delecte-t-il point ?* Sans doute que ce François est choquant, parce que ce n'est point ainsi qu'on parle en François, & que c'est l'ordre, comme nous avons dit, qui fait connoître où chaque chose doit se rapporter ; au lieu qu'en Latin ce sont les cas, les genres. Aussi quelque renversement qu'on trouve dans les paroles Latines de Cicéron, à moins qu'on n'ignore le Latin, on ne peut y trouver d'obscurité. C'est en vain que cet Auteur dit que les Romains pensoient en François avant que de parler en Latin. Car un François même ne tiendroit guere du genie de sa nation, s'il pensoit successivement & distinctement à toutes les choses qu'il ne peut exprimer que les unes après les autres. On le fait si bien qu'un tour trop regulier rend le discours languissant. Quand on le peut on s'en écarte, & avec grace. *Il pevit ce Germanicus si cher aux Romains, dans une armée où il eût eu moins à craindre les ennemis de l'Empire, qu'un*

Erm.

Empereur qu'il avoit si bien servi. Cela a bien plus de grace que ce tour regulier : *Ce Germanicus si cher aux Romains perit dans une armée, &c.*

Néanmoins il ne faut pas conclure de tout cela qu'il soit permis aux Latins & aux Grecs de transporter leurs mots sans aucune moderation. Il n'y a que de foibles Ecrivans qui prennent cette liberté, les bons l'ont condamnée; car sans difficulté un mot ne doit jamais être trop éloigné du lieu où il se rapporte. Quand on y manque, c'est un défaut qui se pardonne, mais c'est lorsqu'il est rare; & alors les Grammairiens, comme nous l'avons dit, en font une figure qu'ils appellent *hyperbate*; c'est-à-dire transposition, telle qu'est celle-ci dans ces vers de Virgile :

— *Furit immixtus Vulcanus habenis
Transstra per & remos.*

Difons encore en faveur de la langue Latine; que cette liberté qu'elle a lui donne moyen de rendre le discours plus coulant & plus harmonieux. Elle peut déplacer un mot de son lieu naturel sans que ce déplacement cause du desordre, pour le mettre ailleurs où sa prononciation s'accommodera mieux avec celle des mots qui le precederont ou qui le suivront. Nous sommes extraordinairement gênés en François. Comme ce n'est que le seul ordre qui fait la construction, c'est-à-dire qui fait connoître où chaque chose se doit rapporter, le genie de nôtre langue nous assujettit à l'ordre qui est usité, quand même il n'arriveroit aucune obscurité si on ne le suivoit pas : c'est une même chose que *blanc bonnet* ou *bonnet blanc*, *noir chapeau* ou *chapeau noir*, *blanche robe* ou *robe blanche*, cependant on ne peut pas dire l'un & l'autre. On est contraint de dire toujours *un bonnet blanc*, *un cha-*
peau

peau noir, une robe blanche, comme au contraire il faut dire une belle femme, il n'est jamais permis de dire une femme belle.

L'arrangement même; ce qui n'est point en Latin, change le sens des mots, car *sage femme, & femme sage; grosse femme, & femme grosse; mort bois, & bois mort*, ne sont pas une même chose.

Il y a pourtant de certaines occasions où le renversement de l'ordre naturel est une beauté. Cette expression, *comme disent les Philosophes*, est plus élégante que celle-ci, *comme les Philosophes disent*.

Ce qui fait voir que si l'on ne peut souffrir les changemens qui ne causent point d'obscurité, c'est souvent un caprice. Les Italiens ne sont pas si exacts observateurs de l'ordre naturel que nous. C'est une beauté de leur langue que de dire, *il mio amore*, pour *l'amore mio*: ils ne se mettent pas en peine que cela fasse quelque équivoque. Ils disent *Alessandro l'ira vince*: ce qui peut avoir deux sens. La coutume fait beaucoup. On conçoit aisément ce qui est dans les manières ordinaires; ce qui fait qu'elles deviennent naturelles. Les Anglois arrangent leurs substantifs autrement que nous. *The Kings Court*, comme s'ils disoient *du Roi la Cour*.

CHAPITRE XIV.

De la netteté & des vices qui lui sont opposés.

L'Arrangement des mots mérite une application particulière, & l'on peut dire que c'est par l'art de bien placer les parties du discours que les excellens Orateurs se distinguent de la foule; car enfin les mots sont dans la bouche de tout le monde, les Orateurs ne les font pas; il n'y a que la dispo-

disposition de ces mots qui leur appartienne, & qui aïent dire qu'ils parlent bien.

*Dixeris egregiè, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum.*



Je ne parle pas encore ici de cet arrangement qui rend le discours harmonieux, mais de celui qui le rend net. La netteté & la clarté sont une même chose. Un discours est net lorsqu'il présente une peinture nette & claire de ce qu'on a voulu faire concevoir. Pour peindre un objet nettement il en faut représenter les propres traits, donnant pour cela les seuls coups de pinceau nécessaires. Ceux qui sont inutiles gâtent l'ouvrage. La clarté dépend en premier lieu de l'arrangement des paroles. Lorsqu'on s'attache à l'ordre naturel on est clair, ainsi le renversement de cet ordre, ou la transposition des mots *trajectio verborum*, est un vice opposé à la netteté. Nôtre langue ne souffre point de transpositions que rarement. Ce n'est pas parler François, dit Vaugelas, que de dire; *Il n'y en a point qui plus que lui se doive justement promettre la gloire*: Il faut dire, *Il n'y en a point qui plus justement que lui se doive promettre la gloire*. C'est une transposition que d'éloigner trop un mot de celui qu'il doit suivre immédiatement, comme dans cet exemple; *selon le sentiment du plus capable d'en juger de tous les Grecs*, au lieu de dire, *selon le sentiment de celui de tous les Grecs qui étoit le plus capable d'en juger*. Il faut placer chaque mot dans le lieu où il répand plus de lumière. C'est une espèce de transposition que d'éloigner deux mots qui doivent s'éclaircir. Afin que cela n'arrive pas, il faut couper une phrase lorsque la fin est trop écartée du commencement; autrement quand le Lecteur est à la fin, il ne se souvient presque plus du commencement.

Le second vice contre la netteté est un embarras de paroles superflues. On ne conçoit jamais nettement une vérité qu'après avoir fait le discernement de ce qu'elle est d'avec ce qu'elle n'est pas, c'est-à-dire, qu'après qu'on s'en est formé une idée nette qui se peut exprimer en peu de paroles. Le froment tient peu de place après qu'il est séparé de la paille. Aussi les paroles qui ne servent de rien retranchées le discours est court & net : par exemple, ôtant de l'expression suivante les paroles inutiles qui l'embarrassent : *En cela plusieurs abusent tous les jours merveilleusement de leur loisir* ; d'embarrassée qu'étoit cette expression vous la rendrez nette, la réduisant à ces termes : *En cela plusieurs abusent de leur loisir*. Il faut éviter de prendre de longs détours, il faut mener droit à la vérité.

On doit être exact à observer les règles de la syntaxe, ou de la construction. Ce n'est pas parler nettement que de dire : *Il ne se peut taire ni parler* ; car on ne dit pas *se parler* : ainsi il faut dire, *il ne peut se taire ni parler*. Il y a des termes dont la signification vague & étendue ne peut être déterminée que par leur rapport à quelqu'autre terme ; se servir de ces termes, & ne pas faire connoître où ils se doivent rapporter, c'est vouloir user d'équivoques. Par exemple qui diroit : *Il a toujours aimé cette personne dans son adversité*, il feroit une équivoque ; car le Lecteur n'apperçoit pas où le pronom *son* doit se rapporter, si c'est à cette personne, ou à celui qui a aimé : cette faute est très-considérable. Or une des principales applications de ceux qui écrivent, doit être d'éviter de semblables équivoques, comme nous en avertit le plus judicieux de tous les Rheteurs, non seulement celles qui jettent le Lecteur dans l'incertitude, quel peut être le véritable sens d'une expression ; mais celles même que

la fuite du discours éclaircit, & où personne ne peut être trompé. Il en donne des exemples de la langue Latine. *Vitanda in primis ambiguitas non hæc solum quæ incertum intellectum facit; Chremetem audivi percussisse Demecam; sed illa quoque qua etiam si turbare non potest sensum, in tamen verborum vitium incidit, ut si quis divisum à se hominem librum scribentem; nam etiam verum ab homine scribi pateat, malè tamen comrat, feceratque ambiguum, quantum in ipso*

comme dans le François nous ne marquons point les rapports des noms par des genres & par des cas, nous ferions à tous momens des équivoques, si nous n'employions les articles qui servent à terminer le sens du discours. Ce seroit une équivoque de dire *l'amour de la Vertu & Philosophie*; car on ne marque point le rapport de ce *Philosophie*, s'il le faut joindre avec *la Vertu* avec *amour*. Cette ambiguïté n'est point Latine: quand on dit *amor Virtutis & Philosophiæ*, on voit que *Philosophiæ* étant au genitif comme *virtutis*, il faut joindre ces deux choses ensemble. Pour ôter cette équivoque dans cette expression Française, il faut mettre l'article, *l'amour de la Vertu & de la Philosophie*. Dans l'usage des articles il faut distinguer l'article indéfini d'avec celui qui est défini, & ne pas mettre l'un pour l'autre. C'est mal parler que de dire *je n'ai point d'argent*, lorsqu'on veut dire en général qu'on n'a point d'argent. En cette occasion il faut écrire *je n'ai point d'argent*. Au contraire quand on ne parle en général, mais qu'on indique une chose terminée, c'est une faute de se servir de cet article indéfini pour celui qui est défini: Dire, par exemple, *donnez-moi d'argent*, pour *donnez-moi de l'argent*.

C'est la nécessité qu'il y a d'éviter les équivoques qui nous fait rejeter les participes autant qu'on le peut, je dis autant qu'on le peut, car on est souvent obligé de s'en servir, parce qu'ils abrègent le discours. Le sens des participes est indéterminé dans notre langue, ils n'ont ni cas, ni genre: ainsi comme leur rapport ne paroît pas, il n'y a que la suite qui le fasse appercevoir; c'est pour quoi ils causent des ambiguïtez, comme dans cet exemple: *Je l'ai apperçû sortant de l'Eglise*, on ne fait si c'est moi qui sortois, ou celui dont je parle. Cette équivoque ne se fait point en Latin, car selon ce que je voudrai signifier, je dirai, *vidi eum egredientem Ecclesiâ*, ou *vidi eum Ecclesiâ egrediens*. Pour éviter donc l'équivoque on est obligé de dire la chose d'une autre maniere. *Je l'ai apperçû lorsque je sortois de l'Eglise*, ou *lorsqu'il sortoit de l'Eglise*, selon le sens qu'on veut marquer. Vaugelas remarque fort bien que ce n'est pas assez de se faire entendre, mais qu'il faut faire en sorte qu'on ne puisse point n'être pas entendu. Il n'y a rien de plus opposé à la netteté, que le sont certaines expressions que ce même Auteur appelle louches, parce que l'on croit qu'elles regardent d'un côté, & elles regardent de l'autre, comme est ce Vers de l'Oracle,

Aio te, Æacida, Romanos vincere posse.

Pyrrhus fils d'Æacidas, à qui s'adressoit cet Oracle, l'entendoit de cette maniere: *O fils d'Æacidas, je dis que tu pourras vaincre les Romains*, & le sens étoit que les Romains remporteroient sur lui la victoire. Les Grecs appellent ce vice *Amphibologie*. Les parenthèses trop longues & trop fréquentes sont aussi opposées à la netteté: Les exemples n'en sont pas rares dans les Auteurs.

L'avis

L'avis que j'ai donné de placer les particules dans les lieux où elles sont nécessaires, est très-considerable. Comme nos membres ne seroient pas un corps s'ils n'étoient liez les uns avec les autres d'une maniere imperceptible: aussi des paroles & des phrases ne font pas un discours, si elles ne sont liées si étroitement, que le Lecteur soit conduit du commencement jusques à la fin, presque sans qu'il s'en apperçoive. Ce sont ces petites particules qui font cette liaison, qui font un corps de toutes les parties du discours, & en unissent les membres. Elles font la beauté & la délicatesse du langage: elles rendent le discours coulant & suivi: sans elles il est semblable à un corps disloqué, coupé & mis en pièces, à du sable sans chaux, *Arena sine calce*, comme l'Empereur Claude le disoit du stile de Senèque. Ce défaut rend & languissant & desagréable tout ce que l'on dit. Le ménagement des particules est un des grands secrets de l'éloquence, particulièrement dans la langue Grecque & dans la Latine.

C H A P I T R E X V.

De la véritable Origine des Langues.

SI ce que Diodore de Sicile a écrit de l'origine des langues étoit véritable, ce que nous avons dit de ces nouveaux hommes qui se font formez une langue, ne seroit pas une fable, mais une véritable Histoire. Cet Auteur propose le sentiment de quelques Philosophes touchant le commencement du monde. Après que les élémens eurent pris leur place dans l'Univers, & que les eaux se furent écoulées dans la mer, la terre, disent-ils, qui étoit encore humide, fut échauffée par la chaleur du Soleil,

leil, & devenant seconde, produit les hommes & les autres animaux, comme elle produit encore aujourd'hui des rats, des grenouilles, & la plus part des insectes, qui naissent, comme on le pense, de pourriture. Tout est faux dans ce que dit Diodore. Quel mouvement pourroit remuer les parties du limon, de sorte qu'en se froissant, en coupant, elles prissent des figures justes pour composer la machine d'un animal? Je ne parle point seulement de l'homme, je dis qu'il n'y a point d'insecte qui ne soit composé d'un nombre de ressorts qui ne se pourroient compter, quand ils seroient assez gros pour être sensibles. Si on ne peut donc nous faire comprendre que le hazard puisse former une montre d'une centaine de parties différentes, comment nous expliqueroit-on la composition d'un animal qui a des millions de ressorts? Mais achevons d'écouter cette fable que Diodore raconte. Il dit donc que les hommes nez de la terre, comme les herbes dans un jardin, les grenouilles dans un étang, que ces hommes, dis-je, qui étoient dispersez de côté & d'autre, apprirent par expérience, qu'il leur étoit avantageux de vivre ensemble pour se défendre les uns les autres contre les bêtes: Que d'abord ils s'étoient servis de paroles confuses & grossières, lesquelles ils polirent ensuite, & établirent des termes nécessaires pour s'expliquer sur toutes les matieres qui se présentoient: Et qu'enfin, comme les hommes n'étoient point nez dans un seul coin de la terre, & que par conséquent il s'étoit fait plusieurs societez différentes, chacune ayant formé son langage il étoit arrivé que toutes les Nations ne parloient pas une même langue.

C'étoit là l'opinion des Grecs les plus polis, qui s'imaginoient être effectivement nez dans les pays qu'ils habitoient, se glorifiant d'être enfans de leur

leur propre terre, *αὐτόχθοντες ἰδίγεναι*. Si la terre ne peut pas produire un insecte, ou qu'on ne puisse pas concevoir comme elle le pourroit faire, on ne concevra pas que l'homme soit sorti de la terre, ou qu'il se soit fait. Tous les anciens monumens de l'Histoire s'accordent avec l'Écriture, qui nous apprend que Dieu créa le premier homme. Les Grecs n'avoient aucune véritable connoissance de l'Antiquité, comme Platon le leur reproche dans l'un de ses Dialogues, où il fait dire à Timée, que les Egyptiens avoient coutume d'appeler les Grecs des enfans, parce qu'ils ne savoient, non plus que de petits enfans, d'où ils étoient sortis, & ce qui s'étoit passé avant leur naissance; ainsi nous ne devons pas nous arrêter à leurs contes.

Tous les anciens monumens de l'Antiquité, comme je l'ai dit, rendent témoignage à la vérité de ce que Moïse raconte dans la Genèse de la naissance du Monde, & des premiers hommes. Nous apprenons de ce Livre divin, de l'autorité duquel personne ne peut douter, que Dieu forma Adam le premier de tous les hommes; il le créa parfait, avec une compagne; il lui donna donc un langage qu'ils parlerent l'un avec l'autre. C'est cette langue qui doit être regardée comme la première. Les Savans croyent avoir des preuves que c'est la langue Hébraïque dont Dieu s'est servi en parlant aux Patriarches, & dans laquelle Moïse & les autres Écrivains sacrez ont écrit les Saintes Écritures. On croit donc que ce premier langage, qui fut ensuite celui des Hébreux, se conserva après le Déluge jusqu'à la confusion qui survint dans le langage de ceux qui bâtirent la Tour de Babel. Ce n'est pas le sentiment d'un certain Auteur*, dont le Livre a été imprimé à Venise il y a quelques années. Il soutient

* *Jean. Patr. Ericus.*

tient que la langue Grecque est la premiere de toutes les langues : qu'Adam a parlé Grec. Ces preuves sont, qu'aussi-tôt que ce premier Homme ouvrit les yeux, il admira la beauté des ouvrages de Dieu & s'écria, O ; qu'ainsi il trouva l'α Grec ; ensuite l'ε, lorsqu'après qu'Eve fut sortie de son côté en la sentant il prononça ε ε. Il dit que le premier né d'Adam ayant pleuré en naissant, il fit entendre ε ε ε ε. Comme le second enfant qui avoit, α l'Auteur, la voix plus grêle, en criant prononça ε ε ε ε. C'est par de semblables raisons qu'il prétend prouver que la langue Grecque est aussi naturelle que certains chants à une certaine espèce de oiseaux. Il tombe ainsi dans l'opinion de ces Philosophes dont nous nous sommes mocquez. Rien de plus ridicule ni de plus faux qu'un semblable sentiment. Les Grecs mêmes, comme Herodote, n'ont pas difficulté de croire que leur langue vient d'une langue plus ancienne.

Reprenons la suite constante de l'Histoire des langues. L'Hebreu, ou la langue des anciens Patriarches fut celle de toute la terre. Avant que les enfans de Noé eussent entrepris de bâtir le Tour de Babel, il n'y avoit qu'une seule langue. Le dessein de ceux qui voulurent élever cette Tour étoit de se défendre contre Dieu même, s'il vouloit encore punir le Monde par un Déluge ; qu'ils esperoient ne leur pouvoir plus nuire lorsqu'ils auroient achevé cet ouvrage. Dieu voyant cette entreprise téméraire, mit une telle confusion dans leurs langues & dans leurs paroles, qu'il leur étoit impossible de comprendre ce qu'ils s'entredisoient les uns aux autres. C'est ce qui les contraignit à laisser imparfait cet ouvrage de leur vanité, & à se séparer en divers pays.

L'opinion la plus commune touchant cette confusion, est que Dieu ne confondit pas tellement les
lar

e de ces hommes , qu'il fit autant de différences qu'ils étoient d'hommes. L'on croit que qu'après cette confusion chaque famille servit d'une langue particulière : ce qui fit que les familles s'étant séparées , les hommes se distinguèrent aussi-bien par la différence de leur langue , que par celle des lieux où ils se retirèrent. Ce qui pouvoit faire que cette confusion ne consistât qu'en de nouveaux mots , mais dans le changement ou transposition , dans l'addition ou retranchement de quelques lettres de celles qui composent les termes qui étoient en usage avant cette confusion. Ce qui le fait croire , c'est qu'on tire beaucoup de la langue Hebraïque , qui a été celle des Hébreux , & qui s'est toujours conservée , l'origine de plusieurs anciens noms des Villes , des Provinces , & des Peuples qui les ont premièrement habités , comme les Grecs & les Latins ; mais les Savans hommes l'ont très-bien prouvé , particulièrement Samuel Bochart dans sa *Geographie sacrée*.

Il y a des Auteurs qui prétendent que ce que l'on a dit de la confusion des langues de ceux qui bâtirent la Tour de Babel , se peut entendre d'une mes-intelligence qui se mit entre eux. Mais la raison , c'est que les Orientaux après la confusion se sont servis de diverses Dialectes plutôt que de diverses langues : Que sans une confusion générale de langues , l'éloignement des peuples , le déclinement des Empires & des Républiques , la diversité des loix & des coutumes , le commerce & les relations déjà séparées purent causer du changement dans le langage : Que la Grece , par exemple a été habitée par les Phéniciens & les Egyptiens , de la langue desquels le Grec s'est formé : que la langue des Perses , des Scythes , & celle des Peuples Septentrionaux , ont beaucoup de rapport les unes avec les autres , & tirent toutes leur

origine de l'Hebreu. C'est ce que le Pere Thom prouve dans son Glossaire.

Ainsi ce n'est point le hazard qui a appris hommes à parler ; c'est Dieu qui leur a de leur premier langage ; c'est de la langue qu'il na à Adam , que toutes les langues sont nuës, celle-là ayant été, pour ainsi dire, divisée multipliée. De quelque maniere que cela se fait, la confusion que Dieu mit dans les pa de ceux qui vouloient élever la Tour de Babel, pas la seule cause de cette grande diversité & rtiplicité des langues. Celles qui sont en u aujourd'hui par toute la terre, sont en bien grand nombre que n'étoient les familles des en de Noé lorsqu'elles se séparèrent, & bien d rentes de leur langage. Il se fait dans les lang aussi-bien que dans toutes les autres choses, changemens insensibles, qui sont qu'après quel tems elles paroissent tout autres qu'elles n'éto dans leur commencement. Nous ne doutons que le François que nous parlons maintenant vienne de celui qui étoit en usage il y a c cens ans ; cependant à peine pouvons-nous ent dre le François qui se parloit il y a deux cens : Il ne faut pas s'imaginer que ces changemens n rivent que dans notre langue. Quintilien dit la langue Romaine de son temps étoit si di rente de celle des premiers Romains, que les F tres n'entendoient presque plus les Hymnes que premiers Prêtres de Rome avoient composé p être chantez devant les idoles de leurs Dieux. F ton dans le Cratyle dit la même chose de l'anc Grec ; que vû les grands changemens qui étoient faits, il ne falloit pas s'étonner qu'il di rât autant du nouveau, que celui-ci du Barba *ἰδὸν θαυμάζον ἂν εἴη εἰ ἡ παλαιὰ φωνὴ ὡς ἔστι τῶν βαρβαρικῆς μηδὲν ἀφίεσι.* Platon appelle B
b

bre le langage des peuples qui n'ont aucune puissance, qui ne cultivent point ni les Arts, ni les Sciences.

La différence du langage, ou la ferocité des premiers hommes qui étoient corrompus, comme l'Écriture le déclare, firent qu'en peu de temps après la confusion de la Tour de Babel, ils se séparèrent, ne pouvant vivre les uns avec les autres. Chacun se retira dans les lieux qui n'étoient point encore habitez, où il pouvoit vivre avec ses femmes & ses enfans, & regner seul. C'est le grand nombre d'idées, la diversité des affaires, le trafic, les Arts, les Sciences, qui ont fait trouver ce nombre prodigieux de mots dont une langue a besoin, & cette grande regularité dans la construction des paroles, afin qu'elles soient capables d'un stile clair, sans équivoques. Mais qui étoient-ils ces premiers hommes qui allerent habiter les différens climats de la terre? Des chasseurs qui n'avoient aucune occupation, ni entretien, ni commerce qui demandât de la fécondité dans les termes, de la regularité dans l'arrangement. Ils n'avoient besoin que d'un jargon, qui se multiplia & diversifia prodigieusement; car comme il ne consistoit que dans un petit nombre de termes, il se pouvoit changer facilement.

La différence du temperament & des climats fait qu'on ne prononce pas de la même maniere. Ainsi ceux mêmes qui avoient dans le commencement le même langage avant leur séparation, purent dans la suite prononcer si différemment les mêmes mots, qu'ils ne parurent plus les mêmes. Ajoutons que n'ayant eu qu'un très-petit nombre de termes, quand ils se séparèrent, lorsqu'il en fallut trouver de nouveaux pour marquer les choses dont ils commençoient de se servir, ils ne pouvoient pas inventer les mêmes, étant éloignez les uns

82 LA RHETORIQUE, OU L'ART

des autres, & ne se connoissant plus. C'est ainsi qu'il y eut sur la terre autant de différentes langues que de contrées. Cela devoit arriver quand il n'y auroit point eu de confusion miraculeuse des langues parmi les entrepreneurs de la Tour de Babel; & que tous les hommes dans le tems qu'ils se dispersèrent se fussent entendus. Ils ont pu dans la suite changer si fort leur premier langage, qu'il s'en soit formé de nouvelles langues. L'inconstance des hommes en est une des principales causes. L'amour qu'ils ont pour la nouveauté leur fait établir de nouveaux mots en la place de ceux qu'ils rebutent, & introduire des manières nouvelles de prononcer, qui changent entièrement le langage, & qui en font un nouveau dans la suite des années.

Chaque peuple a ses manières de prononcer, selon la qualité du climat. Ceux du Nord sont portez à se servir de mots composez de consonnes fortes, qui se prononcent du fond du gosier. Les Saxons changent les consonnes, que les Grammairiens appellent *tenuës*, dans les moyennes, & celles-ci en aspirées; ainsi au lieu de *bibimus*, ils prononcent *pipimus*, pour *bonum* ils disent *ponum*, pour *vinum*, *finum*. Il y a des Nations entières qui ne peuvent prononcer de certaines lettres, comme les Ephraïmites ne pouvoient prononcer le *schin* des Hebreux, & pour *schibboleth*, disoient *fibboleth*. Les Gascons & les Espagnols n'aiment point la lettre F. Ceux-ci disent *barina* pour *farina*, *babulare* pour *fabulare*: les Gascons disent *bille* pour *fille*. C'est ce qui fait que chaque Nation déguise tellement les mots qu'elle emprunte d'une langue étrangere, qu'on ne les connoît plus.

Aussi ceux qui recherchent l'étymologie ou l'origine des nouvelles langues, pour faire comprendre

On voit comment elles viennent des anciennes, & on voit bien de rapporter quelles ont été les manières différentes de prononcer en différens tems, & comment par ces différentes manières les mots ont été changez de telle sorte, qu'ils paroissent différens de ce qu'ils étoient dans leur première origine. Par exemple, il n'y a pas grande conformité entre *écrire*, & le mot Latin *scribere*, d'où il vient; entre *établir*, & *stabilire*, où il y a la cause de cette différence. Nos François avoient coutume en prononçant cette lettre S, de faire sonner devant elle un E, comme on le fait encore au-delà de la Loire. Ainsi au lieu de *scribere*, ils prononçoient *escribere*: *estabilire*, pour *stabilire*. L'on a pris la coutume ensuite de ne point prononcer la lettre S, après E, au commencement des mots: ainsi on a dit *escribere*, *estabilire*; & enfin en abrégant ces mots, sont venus ces mots François, *écrire*, *établir*. Les changemens qui se sont faits de cette manière dans la prononciation, ont tellement déguisé les mots Latins, qu'il s'en est fait une nouvelle langue. Il en est de toutes les langues comme de la Française. Notre langue, l'Espagnole, & l'Italienne viennent du Latin. Le Latin vient du Grec. Le Grec vient en partie de l'Hebreu, comme le Chaldaïque & le Syriaque. L'on s'étonne d'abord quand on fait venir d'une langue plus ancienne quelque mot d'une nouvelle langue, par exemple, un mot Latin d'un mot Hebreu, si leur différence est considérable. Cet étonnement vient de ce que l'on ne prend pas garde que ce mot Latin, avant que d'avoir la forme qu'il a, a passé par plusieurs pays, & qu'il a été prononcé en différentes manières qui l'ont défiguré.

Les peuples ont des inclinations particulières pour de certaines lettres, pour de certaines ter-

84 LA RHÉTORIQUE, OU L'ART

minaisons, soit par caprice ou par raison, & tant que la prononciation de ces lettres & de terminaisons est plus facile, & qu'elle s'accorde de mieux avec leurs dispositions naturelles. La se remarque particulièrement dans la langue Grecque; & c'est ce qui a introduit dans l'usage commun de cette langue ces particularitez qui sont nommées *Dialectes*. Les Attiques, par exemple au lieu de σ mettent ξ , $\rho\omega$, $\tau\omega\omega$. Ils ajoutent cette syllabe σ , à la fin de beaucoup de mots: ils ajoutent souvent ι , à la fin des adverbess: ils allongent les mots; au contraire les Ioniens les raccourcissent. Les Dorés, ou Doriens font dominer l' α , presque par tout. Les Eoliens mettent un ρ devant μ ; de deux $\mu\mu$, ils font deux $\pi\pi$, ils changent le θ , en ϕ . Il en est de même de la langue Chaldaïque, au regard de la langue Hébraïque. Les Italiens, les François, & les Espagnols ont leurs lettres & leurs terminaisons particulières comme on le peut voir dans les Grammaires & dans les Dictionnaires de ces langues. Les particularitez, comme il est manifeste, changent beaucoup les langues, & mettent de grandes différences entr'elles; de sorte que bien que les langues viennent d'une même mere, s'il m'est permis de parler ainsi, elles ne paroissent point sœurs. Les langues Française, Espagnole, & Italienne semblent être sorties de langues toutes différentes.

Si chaque canton de terre a eu dans son commencement un langage particulier, comment me dira-t-on, ces langues générales, étendues, qu'on a nommées des langues meres, se seroient-elles pû former? Cela est arrivé lorsqu'un homme qui avoit plus d'esprit & de force de corps soit par son savoir-faire, soit par la force des armes, a rassemblé plusieurs peuples qu'il a o

gé de vivre sous des Loix. C'a été une nécessité qu'ils convinssent d'un langage. Les vaincus prirent celui des victorieux, à qui ils voulurent faire leur cour, & dont ils rechercherent les faveurs. Alors vivant ensemble, s'entr'aidant, bâtissant des maisons, exerçant les Arts, trafiquant ; la nécessité, le plaisir, l'utilité, les ornemens, les affaires, les jeux, les conversations, firent qu'il leur étoit nécessaire d'avoir plusieurs termes pour s'expliquer. Soit par hazard, soit par choix, ils se servirent des termes les plus propres pour s'exprimer sans équivoques & avec agrément. Or quand un terme est une fois reçu & autorisé, il devient propre : l'usage en est plus facile. Ce qui est facile plaît : on agit selon les habitudes. Ainsi dans un Etat il s'est établi une sorte de langage qu'on a parlé plus volontiers.

La terre ayant été comme partagée en differens Etats & Empires, il s'est fait différentes langues. Il n'étoit plus possible que des peuples éloignés, sous de différentes dominations, sous differens climats, inventassent les mêmes termes, se formassent un même langage. Chaque peuple s'est servi des mêmes mots qu'il a trouvés établis : qu'il a allongé, abrégé, changé pour signifier des choses à peu près semblables, selon qu'il s'est plu à certains sons, à certaines lettres ; ce qui est remarquable en toutes les langues ; le seul son ou la seule terminaison d'un mot faisant juger de quelle langue il peut être. C'est toujours selon une certaine analogie ou proportion que les hommes forment leur langage. On fait plus volontiers ce qu'on a coutume de faire ; on le fait plus aisément ; & ensuite presque nécessairement. De là vient que chaque langue a ses mots d'un certain son, ses termes particuliers, un certain tour.

L'établissement des Empires a été suivi, comme nous venons de le dire, de l'établissement des langues meres. Ce sont aussi les changemens qui sont arrivés aux Etats, qui ont causé des changemens dans le langage. Car dans ces changemens plusieurs peuples se lient ensemble, d'où l'on voit naître un langage bizarre. Ainsi nôtre François ne vient pas seulement du Latin, il est composé de plusieurs mots usitez aux anciens Gaulois, avec lesquels les Romains se mêlerent dans les Gaules. La langue Angloise a plusieurs mots François; ce qui vient de ce que les Anglois ont long-tems demeuré dans la France, dont ils possédoient une partie très-considérable. Les Espagnols ont plusieurs mots Arabes, soumis qu'ils ont été pendant plusieurs siècles aux Maures qui parlent Arabe. Les termes des Arts viennent pour l'ordinaire des lieux où ils ont été cultivez. Ainsi les Grecs ayant travaillé avec plus de soin à perfectionner les Sciences, les termes des beaux Arts viennent presque tous du Grec. L'art de naviger a été fort cultivé dans le Nord; plusieurs de nos termes de marine viennent du Nord.

La langue Latine s'est corrompue, & de sa décadence sont venues les langues Italienne, Espagnole, & Françoisse; ce qui s'est fait de cette maniere. Les Romains perdirent l'Empire par leur mollesse. En degenerant de la valeur de leurs peres, ils corrompirent leur langage avec leurs mœurs. Outre cela les Barbares s'étant rendus maîtres de l'Italie, de l'Espagne & des Gaules, il se fit un mélange de mots barbares avec le Latin qu'on parloit dans tout l'Empire. Les peuples devinrent grossiers & ignorans; ils ne penserent plus à parler correctement. La langue Latine ne se peut bien parler sans une attention particuliere, à cause de tous ses differens genres & differentes déclinaisons.

déclinaifons. Nous voyons que dans nôtre langue qui est si facile , le petit peuple ne peut s'affujeter aux regles ; il dira plus souvent *j'allions* , *je fismes* , que *nous allions* , *nous fismes* ; ainsi la langue Latine ne devint plus qu'un jargon ; on prit les manieres des Barbares qui n'avoient point de déclinaifons. Lorsque les Italiens , les Espagnols , les François commencerent à se relever , & qu'ils furent maîtres chez eux , ils travaillerent à dégrossir ce jargon qui s'étoit introduit après la décadence de l'Empire & de la Latinité. Chacun commença à se faire des regles , & à s'y assujettir. Ce qui a fait les trois langues Italienne , Espagnole & Françoisse.

Les Colonies ont fort multiplié les langues. On voit que les Tyriens qui trafiquoient autrefois par toute la terre , avoient porté leur langage de tous côtez. On parloit à Carthage , Colonie des Tyriens , la langue Phenicienne , qui est une dialecte de l'Hebreu , comme on le peut démontrer par plusieurs argumens , mais particulièrement par les Vers écrits en langage Punique ou Carthaginois , qui se lisent dans Plaute. Or ces Colonies multiplient une langue , comme nous venons de le dire , & d'une elles en font plusieurs. Car outre que ceux qui vont en ces Colonies ne savent pas assez exactement la langue de leur païs , pour la conserver sans la corrompre : cette langue recevant dans deux differens païs où on la parle des changemens differens , elle se divise & se multiplie nécessairement. Il n'est pas difficile de trouver la veritable origine des langues , pourvû que l'on connoisse un peu l'antiquité ; mais mon dessein ne me permet pas de m'arrêter plus longtems sur cette matiere. De ce que nous avons dit , il suit clairement que l'Usage change les langues , qu'il les fait ce qu'elles sont , & qu'il exer-

ce fut elles un souverain empire, comme nous le ferons voir plus amplement dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XVI.

L'Usage est le maître des langues. Elles s'apprennent par l'Usage.

IL ne s'agit pas de faire une nouvelle langue, mais d'entendre celles dont on se sert, & de les parler purement. Nous avons vû qu'originellement les hommes sont maîtres du langage ; qu'il dépendoit d'eux de choisir comme il leur plaisoit des sons pour signes de leurs pensées ; mais que c'est de la première langue que Dieu forma lui-même, que toutes les langues sont venues. Je ne peux donc m'empêcher de combattre ici l'impertinence d'Epicure, quoique je l'aye déjà fait. Il prétendoit que les hommes étoient nez de la terre comme des champignons, & que les mots dont ils se sont servis étoient naturels, & qu'il ne dépendoit pas de leur liberté d'en choisir. Voilà comme le langage se forma selon ce mauvais Philosophie : ainsi que les animaux à la présence de quelque objet extraordinaire, font de certains cris, les hommes ayant été frappez par les images des choses qui se présentent à eux, l'air qui étoit renfermé dans leurs poulmons ayant été déterminé à sortir d'une certaine manière, forma une voix qui devint le nom de ces choses.

Il est très-certain qu'il y a des voix naturelles, & que dans les passions l'air sort des poulmons d'une manière particulière, & forme les soupirs, & plusieurs exclamations, qui sont des voix véritablement naturelles. Mais il y a bien de la différence
entre

entre ce langage qui n'est pas libre , & celui dont nous ufons pour exprimer nos idées. Il y a plusieurs preuves pour prouver que les mots ne sont point naturels. Premièrement ils ne sont pas les mêmes en toutes les langues , ce qui devoit être si la nature avoit trouvé elle-même les mots dont nous nous servons. Car les Turcs qui ne parlent pas François, ne soupirent pas d'une autre maniere que les François. Toutes les brutes d'une même espece font le même cri ; & communément nous ne voyons rien faire à un homme qui soit différent de ce que nous faisons , que dans ce qui dépend de sa liberté. La nature agit de la même maniere en tous les hommes ; les peuples ayant donc differens langages , c'est une marque assurée que le langage n'est point l'ouvrage de leur nature , mais de leur liberté. L'expérience le montre. Tous les jours on fait des mots nouveaux ; on en tire quelques-uns des autres langues ; mais on en invente qui n'ont jamais été.

Ce n'est donc point la Nature que nous devons consulter pour apprendre d'elle quels termes on doit employer. L'Usage est le maître & l'arbitre souverain des langues , personne ne lui peut contester cet empire. Or cet Usage n'est rien autre chose que ce que les hommes usant de leur liberté , ont coutume de faire. Un particulier s'avise de proposer un certain terme , si plusieurs veulent bien prendre la coutume de se servir de ce terme , c'en est fait , ce n'est plus un son confus qui ne signifie rien , mais un véritable mot qui a une idée qui se lie avec lui par la coutume que l'on a de penser à la chose qu'il signifie , en même tems qu'on le prononce & qu'on l'entend prononcer.

La Raison & la nécessité nous oblige de suivre l'Usage ; car il est de la nature du signe d'être connu parmi ceux qui s'en servent. Les mots n'étant donc
les

les signes de nos idées, que parce qu'ils ont été liez par l'usage à certaines choses, on ne doit les employer que pour signifier celles dont on est convenu que les mots seroient les signes. On pouvoit appeller cet animal que nous appellons *Cheval*, un *Chien*; & celui que nous appellons *Chien*, un *Cheval*: mais l'idée du premier étant attachée à ce mot, *Cheval*, & celle du second à cet autre mot, *Chien*, on ne peut les confondre & les prendre l'un pour l'autre, sans mettre une entiere confusion dans le commerce des hommes, semblable à celle qui s'éleva parmi ceux qui voulurent bâtir la Tour de Babel. On méprise la bizarrerie de ceux qui ne suivent pas les modes qu'une longue coûtume autorise; c'est une bizarrerie bien plus grande, & qui tient de la folie de s'écarter des manieres ordinaires de parler. Se servir de termes inconnus, c'est envelopper de tenebres ce qu'on veut expliquer.

Il arrive dans le langage la même chose que dans les habits; il y en a qui poussent les modes jusques à l'excès; d'autres prennent plaisir à s'opposer au torrent de la coûtume. Il y a des personnes qui affectent de ne se servir que des termes & des expressions qui sont reçues depuis fort peu de tems. Les autres déterrent le langage de leurs bisayeuls, & parlent avec nous comme s'ils conversoient avec ceux qui vivoient il y a deux cens ans. Les uns & les autres pechent contre le bon sens. Lorsque l'Usage ne fournit point de termes propres pour exprimer ce que nous voulons dire, on a droit de rappeler ceux que l'Usage a rebuté mal à propos. Un homme est excusable quand pour se faire entendre il fait un nouveau mot; pour lors on doit blâmer la pauvreté de la langue, & louer la fécondité de l'esprit de celui qui l'a enrichie. *Datur venia verborum novitati, obscuritati re-*

rum fervienti. Pourvû toutefois que ce nouveau mot soit habillé à la mode, & qu'il ne paroisse point étranger ; c'est-à-dire qu'il ait un son qui ne soit pas entierement different de celui des mots usitez ; qu'en le faisant venir, par exemple, du Latin, on le change selon l'analogie, c'est-à-dire, en la maniere qu'on change les mots Latins qui ont une terminaison semblable, comme de *alacer* on fait *alaigre*, de *macer* on fait *maigre*. Au lieu que les noms en *er*, qui n'ont pas *c* devant *r*, comme *senner*, *Alexander*, se changent autrement : nous disons *tendre*, *Alexandre*.

Les langues s'apprennent par l'Usage sans étude & sans art. Le fils d'un artisan, d'un laboureur parle le langage de son pere, il se sert des mêmes mots, des mêmes manieres de parler, & il les prononce avec le même ton, sans que son pere l'en instruisse. On n'a besoin de maîtres que pour les langues étrangères. Celles-là même s'apprennent sans presque aucun dessein d'apprendre, sans écouter aucune leçon, en les entendant parler seulement. La Nature est une excellente maîtresse, qui instruit efficacement. Les organes de nos sens sont presque tous liez les uns avec les autres. Lorsque les oreilles sont remuées par un certain mouvement, la langue est déterminée à un mouvement proportionné à celui qui se fait dans les oreilles. De là vient qu'entendant chanter ou prononcer quelque parole, nous sentons dans les organes de la voix une disposition à chanter le même air, à prononcer la même parole. L'homme est porté par la Nature à imiter tout ce qu'il voit faire. Si nous voyions ce qui se passe dans le mouvement des nerfs, ou petits filets qui viennent du cerveau, nous verrions sans doute cette admirable liaison, & communication des organes. Nous y remarquerions que par le chant d'une personne les nerfs des oreil-

oreilles sont remuez de maniere que leur mouvement se communique aux filets qui servent aux organes de la parole, qui reçoivent ainsi une disposition pour produire le même chant.

Outre cela nous avons de l'empressement pour dire ce que nous pensons, & la nécessité où nous sommes de demander du secours, & d'entretenir commerce avec les hommes, fait que nous désirons ardemment de savoir ce que les autres pensent. Nous aimons la compagnie, nous prenons plaisir à parler & à entendre parler. Tout cela fait qu'en dans un pais étranger on en apprend la langue sans peine autant qu'il est nécessaire pour entendre ce que l'on a avec qui nous conversons, & pour demander nos besoins les plus pressans. Les enfans sont encore plus ardens pour tout ce qu'ils souhaitent; c'est pourquoi ils apprennent les langues plus facilement. Si on veut faire apprendre le François à un jeune Etranger, il n'y a qu'à le faire jouer avec des François de son âge: le desir qu'il aura de prendre part au plaisir, ce qu'il ne peut faire qu'en exprimant ses desirs, & entendant tout ce que disent les autres, lui fera plus apprendre de François en quinze jours, qu'un Maître ne lui en montreroit en six mois.

Il n'est donc pas difficile de concevoir comment un enfant apprend le langage de son pere, & comment il prononce avec le même ton, & la même maniere les paroles qu'il entend. Le pere, en lui presentant du pain, ou quelque autre chose, a souvent fait sonner à ses oreilles ce mot *pain*. Ainsi, comme nous avons dit ci-dessus, l'idée de la chose qu'on appelle *pain*; & les lettres qui composent ce nom, se sont liées ensemble dans sa tête; de sorte qu'il est porté à dire ce mot en voyant du pain, qu'il se trouve disposé à le prononcer, & qu'il le fait, l'experience

ayant fait connoître que lorsqu'il prononce ce mot on lui en donne. C'est ainsi que plusieurs oiseaux apprennent à parler ; mais il y a bien de la différence entre les enfans & les oiseaux, qui n'ayant point d'esprit, ne prononcent jamais le petit nombre de mots qu'ils ont appris avec beaucoup de peine, que dans le même ordre & dans la même occasion où ces organes ont reçu cette disposition pour les prononcer : au lieu qu'un enfant arrange en différentes manières les mots qu'il a appris, & en fait mille usages différens. Il fait des discours suivis, qui ne peuvent être l'effet d'une impression corporelle, ainsi que Virgile dit que les oiseaux chantent d'une manière particulière, selon la disposition de l'air. La parole est l'appanage de l'homme.

C H A P I T R E XVII.

Il y a un bon & un mauvais Usage. Regles pour en faire la distinction.

QUAND nous élevons l'Usage sur le trône, & que nous le faisons l'arbitre souverain des langues, nous ne prétendons pas mettre le sceptre entre les mains de la populace. Il y a un bon & un mauvais usage ; & comme les gens de bien servent d'exemple à ceux qui veulent bien vivre, aussi la coutume de ceux qui parlent bien, est la règle de ceux qui veulent bien parler. *Usum qui fit arbiter dicendi, vocamus consensum eruditorum, sicut vivendi, consensum bonorum.* Or il n'est pas difficile de faire le discernement du bon usage d'avec celui qui est mauvais ; des manières de parler de la populace qui sont basses, d'avec celles des personnes sçavantes, & que la condition

dition ou le merite élève au dessus du commun.

Il y a trois moyens de faire ce discernement. Le premier est l'expérience. On peut consulter sur un doute ceux qui parlent bien : remarquer de quelle maniere ils s'expriment : quel tour ils donnent à leurs paroles ; ce qu'ils affectent ; ce qu'ils évitent. Si on ne peut avoir leur conversation, on a les Livres, où l'on parle ordinairement avec plus d'exactitude, parce qu'on a le tems & le loisir de corriger les mauvaises façons de parler qui se glissent dans le discours. La mémoire étant pleine des méchans mots qu'on entend continuellement, il est difficile qu'il n'en échiappe quelqu'un dans la conversation. Dans la composition en revoyant son ouvrage, on fait sortir les manieres de parler mauvaises, qui s'y étoient glissées sans qu'on s'en apperçût.

Le second moyen que nous avons pour connoître le bon Usage, est la Raison, comme je vais le faire voir. Toutes les langues ont les mêmes fondemens, que les hommes établirent, si par une aventure semblable à celle que nous avons feinte, ils étoient obligés de se faire une nouvelle langue. Il est facile, avec les connoissances que nous avons données de ces fondemens, de se rendre maître & juge d'une langue, condamner les loix de l'usage qui sont opposées à celles de la Nature & de la Raison. Si l'on n'a pas droit d'en établir de nouvelles, on a la liberté de ne se pas servir de celles qui sont mauvaises. Les langues ne se polissent que lorsqu'on commence à raisonner, qu'on bannit du langage les expressions qu'un usage corrompu y a introduites, qui ne s'apperçoivent que par des yeux savans, & par une connoissance exacte de l'Art que nous traitons. Or par ce choix d'expressions justes, les langues se renouvellent, & le non-usage, s'il m'est permis de parler ainsi, des méchan-

chantes manieres de parler établit l'usage de celles qui sont raisonnables. C'est de cette maniere que la langue Grecque s'est polie, & qu'elle est devenue, sans contredit, la plus belle & la plus parfaite de toutes les langues. On fait que les Grecs s'adonnerent entierement à la science des mots; leurs Philosophes mêloient la Grammaire avec la Philosophie, & en faisoient une partie de leur étude. Ainsi remarquant dans leur langue ce qui choquoit la Raïson & les oreilles, ils tâchoient de l'éviter en cherchant des expressions plus raisonnables & plus commodes. Ce langage qu'ils se formoient dans leur cabinet & dans leurs écoles, passoit bien-tôt dans les conversations du peuple; car les Grecs, sur tout les Atheniens, avoient une passion prodigieuse pour l'éloquence. Ceux qui leur préparoient des discours étudiez, étoient écourez favorablement. C'étoit là un des grands divertissemens d'Athenes. Ainsi ce peuple étant accoutumé à entendre parler d'une maniere belle & polie, ne parloit que poliment.

Dans l'établissement du langage, la Raïson, comme nous l'avons vû dans les Chapitres précédens, ne prescrit qu'un petit nombre de loix; les autres dépendent de la volonté des hommes. Tout le monde ne se propose qu'une même fin en parlant; mais comme on y peut arriver par differens chemins, la liberté de choisir ceux qui plaisent, cause les differences qui se remarquent entre les manieres de s'exprimer d'une même langue. Néanmoins quelque liberté que les peres de cette langue ayent pris en la formant, on y apperçoit une certaine uniformité qui regne dans toutes ses expressions, & des regles constantes qui y sont observées. Les hommes suivent ordinairement les coutumes qu'ils ont une fois embrassées; c'est pourquoi, bien que la parole dépende presque entierement du caprice des hommes,

mes, on remarque, comme il a été dit, une certaine uniformité dans son usage. Si on fait donc que les noms qui ont un tel son, sont de tel genre, quand on doutera du genre de quelqu'autre nom, il faudra le comparer avec ceux qui se terminent de la même manière, & dont le genre est connu. Lorsque je veux être assuré si la troisième personne du parfait simple d'un verbe qui est proposé, si doit terminer en *a*, je considère son infinitif. Si est en *er*, je n'ai plus de difficulté, sachant que dans notre langue tous les verbes qui ont un semblable infinitif, terminent en *a* la troisième personne de ce tems. Nous voyons que les noms en *a* ont au pluriel *aux*, comme *cheval, chevaux; animal, animaux*.

Cette manière de connoître l'usage d'une langue par la comparaison de plusieurs de ses expressions & par le rapport que l'on suppose qu'elles ont entr'elles, s'appelle *Analogie*, qui est un mot Grec qui signifie proportion. C'est par le moyen de l'Analogie que les langues ont été fixées. C'est par elle que les Grammairiens ayant connu les règles & le bon usage du langage, ont composé des Grammaires qui sont très-utiles, lorsqu'elles sont bien faites, puisque l'on y trouve ces règles que l'on seroit obligé de chercher par le travail ennuyeux de l'Analogie.

De tous les trois moyens pour reconnoître le bon usage, le plus assuré est l'expérience. L'usage est toujours le maître. On doit choisir les expressions les plus raisonnables; & c'est par ce choix que les langues se purifient de ce qu'elles ont d'impur. Mais lorsque l'usage ne nous présente qu'un seul terme & qu'une seule expression pour exprimer ce que nous sommes obligés de dire, la Raison même veut que nous cedions à la coutume qui lui est contraire, & nous ne pechons point en employant cette
 expres-

effion, quoique mauvaise. Car en cette occasion la maxime des Jurisconsultes se trouve véritable *Communis error facit jus*. L'Analogie n'est pas aîtresse du langage. Elle n'est pas descendue du pour en établir les loix. Elle montre seulement s de l'usage. *Non est lex loquendi, sed observatio* comme le dit Quintilien.

pour apprendre parfaitement l'usage d'une langue, il en faut étudier le génie, & remarquer les manières, ou manieres de parler qui lui sont particulières. Le génie d'une langue consiste en de certaines qualitez que ceux qui la parlent affectent de leur à leur stile. Le génie de notre langue est la clarté & la naïveté. Les François recherchent ces choses dans le stile, & sont fort differens en cela des Orientaux, qui n'ont de l'estime que pour les expressions mystérieuses, & qui donnent beaucoup à penser. Les idiomes distinguent les langues les uns des autres aussi-bien que les mots. Ce n'est pas pour parler François de n'employer que des termes François; car si on tourne les termes, & qu'on se dispose, comme feroit un Alleman ceux de sa langue; c'est parler Alleman en François. L'on appelle *Hebraïsmes* les idiomes de la langue Hébraïque, *Hellenismes* ceux de la langue Grecque; ainsi des autres langues. C'est un Hebraïsme de dire *vanité des vanitez*, au lieu de dire plus grande de toutes les vanitez; & de marquer une distribution par la repetition d'un même mot, comme dans ce discours: Noë fit entrer dans l'Arche *septs, & septs*, de tous les animaux: pour dire Noë fit entrer *septs paires* de tous les animaux. C'est un Hellenisme que de se servir de l'infinitif au lieu des noms; mais cet idiome se trouve aussi dans notre langue, qui a une très-grande conformité avec la Grecque. Les expressions qui ont été rejettées par l'usage nouveau, & qui

sont ainſi particulieres aux anciens Auteurs, ſe nomment *Archaïſmes*. Chaque Province a ſon idioſme qu'il n'eſt pas facile de quitter. Tite-Live de l'éloquence eſt ſi pure, n'a pû purger ſon ſtile de ces manières de parler de Padouë, comme l'a remarqué Afinius Pollio, ſelon Quintilien. *In Tito Livio mira facundia viro, putat inefſe Pollio Afinius quædam Patavinitatem.*

CHAPITRE XVIII.

*De la pureté du langage. En quoi elle conſiſte.
Ce que c'eſt que l'élegance.*

PUISQU'IL ſe faut ſoumettre à la tyrannie de l'uſage, nous devons étudier avec ſoin ſes loix pour les obſerver religieufement. La première étude doit être des mots particuliers, dont il faut rechercher avec exactitude les idées, pour ne les employer que dans leur propre ſignification; c'eſt-à-dire, pour ſignifier exactement les idées auxquelles ils ont été attachez par l'uſage. Outre cela, il faut faire attention à toutes celles qui ſont accessoires de cette principale idée qu'ils ont, de craindre de prendre le noir pour le blanc, en donnant une idée baſſe d'une choſe qu'on a deſſein de relever de faire paroître.

Pour bien parler il ne ſuffit pas ſeulement d'employer des mots qui ſoient autorizez par l'uſage; il faut que ce ſoit dans la ſignification précise qu'on leur donne l'uſage, comme nous venons de le dire. Pour faire le Portrait du Roi, ce n'eſt pas aſſez de représenter un viſage avec deux yeux, un nez, une bouche; il faut exprimer les traits du viſage du Roi. On ſ' imagine devenir éloquent pour ſeulement qu'on charge ſa mémoire de phraſes ramassees

dans les Livres de ceux dont l'éloquence est estimée. On se trompe fort, & ceux qui suivent cette méthode, ne parlent jamais juste. Car ils accommodent les choses qu'ils traitent à ces phrases, sans se souvenir du lieu où les Auteurs de qui ils les ont prises, les avoient appliquées: ainsi leur discours est semblable à ces habits qu'on achete chez les fripiers, qui ne sont jamais si justes que ceux que l'on fait faire pour soi. Leur stile est bizarre, semblable à ces grotesques qui sont faits de mille piéces rapportées, de coquillages de différentes figures, de différentes couleurs, de rocailles qui n'ont aucun rapport naturel avec la figure qu'elles représentent.

Les phrases sont une marque de pauvreté dans le stile, comme les piéces dans un habit; elles y remédient en remplissant les places vuides du discours; car enfin, quand on est garni de phrases, on ne demeure jamais court. C'est pourquoi un de nos Poëtes se plaint agréablement du chagrin de sa Muse qui rejettoit un secours si favorable.

*Encor si pour rimer dans ma verve indiscrete
Ma Muse au moins souffroit une froide épithete;
Je serois comme un autre, & sans chercher si loin,
J'aurois toujours des mots pour les coudre au besoin;
Si je louois Philis en miracles seconde,
Je trouverois bien-tôt: A nulle autre seconde.
Si je voulois vanter un objet nonpareil,
Je mettrois à l'instant: Plus beau que le Soleil.
Enfin parlant toujours & d'Astre & de merveilles,
De Chef-d'œuvres des Cieux, de beautez sans pareil-
les,*

*Avec tous ces beaux mots souvent mis au hazard,
Je pourrois aisément, sans génie, & sans Art,
Et transposant cent fois & le nom, & le verbe,
Dans mes Vers recousus mettre en piéces Malberbe.*

Ce n'est pas assez de choisir des termes usitez & propres, leur liaison doit être raisonnable; sans cela un discours n'aura aucune forme, non plus que les lettres d'Imprimerie qu'on jetteroit au hazard sur une table; car les idées de chaque mot en particulier peuvent être très-claires, & ne faire cependant aucun sens jointes ensemble; parce que les idées auxquelles ils ont été joints par l'usage, sont incompatibles. Ces deux mots *quarré*, & *rond*, sont très-bons, leurs idées sont claires. On conçoit bien ce que c'est qu'être quarré, ce que c'est qu'être rond; mais unissant ces deux mots en disant un *quarré rond*, on dit une chose qui ne peut pas être conçue. On ne peut pas comprendre qu'on chauffe des gans, cependant ces deux mots *chauffer*, & *gans*, sont très-François; ni qu'on *descende à cheval*, quand on y monte. Lorsque la repugnance de deux idées n'est pas si manifeste, & que la liaison de deux termes n'est pas si clairement condamnée par l'usage que celle de ceux-ci, *chauffer des gans*, *descendre à cheval*, elle n'est apperçue que par un petit nombre de personnes. La plupart de ceux qui entendront prononcer ces paroles suivantes, seront surpris par leur éclat, & n'appercevront pas qu'elles ne forment aucun sens raisonnable. *De nobles journées qui portent de hautes destinées au delà des mers*. N'est-ce pas là une confusion de belles paroles qui ne signifient rien? Le Vers suivant est encore un galimatias.

Le comble des grandeurs sappe leur fondement.

Qui pourroit s'imaginer ce que dit l'Auteur de ce Vers? Les idées de *comble*, & de *sapper*, se combattent, il est impossible de les allier. On fait bien ce que veut dire le Poète, mais assurément il ne le dit pas. Cette faute est plutôt une faute de jugement, qu'une ignorance du langage; ce qui fait voir que

pou

ur parler juste, on doit travailler pour le moins
ant à former son jugement que sa langue.
our le rang qu'il faut donner aux mots lors-
on les lie ensemble, les oreilles instruisent si
iblement de ce qu'il y faut observer, qu'il n'est
besoin que j'en parle. L'Usage ne garde pas
jours l'ordre naturel dans certains mots : il
it qu'on place les uns les premiers, il veut qu'on
igne les autres. Les oreilles qui sont accoûtus
es à cet arrangement, en apperçoivent les moins
changemens, & elles en sont blessées. Nous
mmes plus touchés de ce qui choque nos sens,
ue de ce qui choque la raison. On sera moins cho-
té d'un mauvais raisonnement, que de cette trans-
position *tête ma*, pour *ma tête*. Ce défaut est si visi-
ble, qu'il n'est pas besoin d'avertir que l'on y prenne
garde.

Le discours est pur lorsque l'on suit le bon usa-
ge : se servant de ce qu'il approuve, & rejetant
ce qu'il condamne. Les vices opposés à la pureté
sont le *barbarisme* & le *solecisme*. Les Grammai-
ciens ne sont pas d'accord touchant la définition de
ces deux vices. Vaugelas dit que le barbarisme est
aux mots, aux phrases & aux particules, & que le
solecisme est aux déclinaisons, aux conjugaisons,
& en la construction. On commet un barbarisme
en disant un mot qui n'est point François, comme
pacbe, pour *pacche*; ou un mot qui est François en
un sens, & non pas en l'autre, comme *lent*, pour
humide; en se servant d'un adverbe pour une pré-
position; comme *dessus la table*, pour *sur la table*;
en usant d'une phrase qui n'est pas Françoisise, com-
me *élever les mains vers le Ciel*, au lieu de dire *lever*
les mains au Ciel; *je m'en suis fait pour cent pistoles*
à jeu, comme disent les Gascons, au lieu de dire,
j'ai perdu cent pistoles au jeu. C'est un barbarisme de
interposer les particules qu'il faut mettre, ou de met-

tre celles qu'il faut laisser. Pour le solecisme qui se trouve dans les déclinaisons, dans les conjugaisons dans la construction; voici des exemples de ces trois. *Les émaux, pour les émaux: il alla, pour il alla: je n'ai point de l'argent, pour je n'ai point d'argent: Un grand erreur, pour une grande erreur: j'avons fait cela, pour nous avons fait cela.*

Vaugelas remarque qu'il y a bien de la différence entre la netteté dont nous avons parlé dessus, & la pureté dont nous parlons présentement. Un langage pur est ce que Quintilien appelle *emendata oratio*; & un langage net ce qu'il appelle *dilucida oratio*. Ce sont deux choses différentes, dit Vaugelas, qu'il y a une infinité de gens qui écrivent nettement; c'est-à-dire, s'expliquent si bien, qu'à la simple lecture on conçoit leur intention: & néanmoins il n'y a rien de si impur que leur langage: comme au contraire y en a qui écrivent purement; c'est-à-dire, sans barbarisme & sans solecisme; & qui néanmoins rangent si mal leurs paroles & leurs périodes, embarrassent tellement leur style, qu'à peine conçoivent ce qu'ils veulent dire.

Les plus belles expressions deviennent basses lorsqu'elles sont prophénées par l'usage de la populace qui les applique à des choses basses. L'application qu'elle en fait, attache à ces expressions une certaine idée de bassesse, de sorte qu'on ne peut s'en servir sans souiller, pour ainsi dire, les choses que l'on revêt. Ceux qui écrivent poliment, évitent avec soin ces expressions, & c'est de là en partie que vient ce changement continuel dans le langage.

*Us sylvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt; ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modò nata, vigentque.*

Les personnes de qualité, & les favans tâchent de s'élever au dessus de la populace. Pour cela ils évitent de parler comme elle, & ils n'employent jamais ces expressions qu'elle gâte par le mauvais usage qu'elle en fait. Les hommes imitent volontiers ceux dont ils estiment la qualité; ainsi on voit qu'en très-peu de tems les mots que les riches ou les favans bannissent de leur conversation, ne sont ensuite reçus de personne. Ils sont obligez de quitter la Cour & les villes, & de se retirer dans les villages pour n'être plus que le langage des païsans.

Mais enfin, outre cette exactitude à garder les loix de l'usage, & ce soin à n'employer que des façons de parler pures; il faut avouër que ce qui élève au dessus du commun ceux qu'on admire, est un certain Art, ou un bonheur qui leur fait trouver des expressions riches & ingénieuses pour dire ce qu'ils pensent. Avec un peu de soin & d'étude on évite la censure des Critiques; mais on ne peut plaire que par un bonheur qui est très-rare. Que peut-on blâmer dans les paroles suivantes: *C'est à Cadmus que la Grece est redevable de l'invention des caractères; c'est de lui qu'elle a appris l'Art de l'écriture.* On ne peut, dis-je, blâmer cette expression, mais on est charmé lorsqu'on entend la même chose exprimée de cette manière noble & spirituelle:

*C'est de lui que nous vient cet Art ingénieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.*

Ce choix d'expressions riches & heureuses, fait ce qu'on appelle l'élegance; mais outre cela, pour rendre un discours élégant, il est nécessaire que l'on y fasse appercevoir une certaine facilité qu'on remarque dans ces belles statues qu'on appelle en La-

tin *Elegantia signa*. Cette facilité plaît à la vûe, et ce qu'elle imite de plus près la Nature, dont les opérations n'ont rien de gêné. Ces statues grossières dont les membres sont roides, & collez les uns contre les autres, *rigentia signa*, choquent les yeux. Quand un homme a peine à s'exprimer, on travaille avec lui, & on ressent une partie de sa peine. S'il s'exprime d'une manière naturelle & facile, de sorte qu'il semble que chaque mot soit venu prendre sa place, sans qu'il ait eu la peine de l'aller chercher, cela plaît infiniment. La vûe d'un homme qui se joue, relâche en quelque manière l'esprit de ceux qui le voyent.

Cette facilité se fait sentir dans un ouvrage lorsque l'on se sert d'expressions naturelles; que l'on évite celles qui semblent recherchées, & qui portent les marques sensibles d'un esprit qui fait les choses avec peine. Ce n'est pas que pour se servir de termes naturels & propres, il ne soit besoin de travail; mais ce travail ne doit pas paroître. Il faut se donner la torture en composant si l'on veut bien faire, mais il faut que le Lecteur conçoive à la facilité qu'il trouve d'entendre ce qu'on lui dit, qu'on étoit de fort bonne humeur lorsqu'on écrivoit. *Ludentis speciem dabit, & torquebitur*. Autant qu'on le peut, & que la matière qu'on traite le permet, il faut donner à son discours le tour libre des conversations. Lorsqu'une personne parle avec un air facile & enjoué, cela ne sert pas peu à faire entrer dans ses sentimens; le plaisir de sa conversation rend les choses aisées.

C H A P I T R E XIX.

De la perfection des langues. L'Hebraïque a été parfaite dès sa premiere origine: C'est à elle que toutes les autres doivent leur premiere perfection. Quand, & comment la Grecque s'est perfectionnée.

NOUS avons compris dans ce premier Livre ce qu'il y a de plus essentiel à l'Art de parler; ses principales regles sont fondées sur la Raison; ce n'a donc été que lorsque les hommes ont commencé d'être raisonnables, que les langues se sont polies & perfectionnées: qu'il s'est trouvé des personnes d'esprit qui les ont cultivées; qui ont consulté la Raison sur les manieres de s'exprimer clairement & noblement. Puisqu'Adam avoit été créé raisonnable, sage, on ne peut pas douter qu'il n'ait parlé raisonnablement & sagement; ainsi sa langue qui est l'Hebraïque, fut parfaite dès sa premiere origine.

Dans le temps que Moïse écrivoit en Hebreu, le Grece étoit un país barbare, & tel que pouvoit être l'Amérique lorsque nos Navigateurs la découvrirent. Toute l'Antiquité témoigne que ce fut Cadmus qui apprit aux Grecs l'usage des lettres. Les uns le font Egyptien, les autres Phenicien; mais tous conviennent que ce fut de la Phenicie qu'il alla en Grece, & que les lettres qu'il donna aux Grecs étoient Pheniciennes. Il auroit fallu dire qu'elles étoient Hebraïques, car les noms des lettres de l'Alphabet Grec sont les mêmes que ceux de l'Alphabet Hebreu; & ce qui démontre que ce ne sont pas les Grecs qui ont donné cet Alphabet aux Hebreux, c'est que ces noms en Grece ne signi-

fient rien, & qu'en Hebreu, ou dans la langue Phenicienne, ils ont une signification; comme Plutarque le remarque. Ainsi ils sont barbares au regard des Grecs, & naturels aux Hebreux. Une autre preuve, c'est que les Grecs s'étant servis de l'Alphabet pour compter, quand ils ont cessé de se servir de quelques-unes des lettres Hebraïques pour conserver aux autres leur valeur, ils ont substitué un signe en la place de l'ancienne lettre; par exemple, après avoir rejeté *le vau*, qui est le digame Eolique, & la lettre *F* des Latins, ils ont mis en sa place cette notte ϵ pour signe du nombre six, dont le *vau* Hebreu est le signe, étant la sixième lettre de l'Alphabet Hebraïque. De même ayant rejeté le *Tzade*, & le *Koph* des Hebreux, ils ont substitué des signes des nombres que marquoient ces lettres, afin que les suivantes conservassent leur première valeur. C'est donc une vérité constante que l'Alphabet Grec a été formé sur l'Alphabet Hebreu. Or, comme nous l'avons remarqué, les langues ne se sont perfectionnées que quand on a commencé de les écrire; c'est donc à l'Hebreu que les Grecs doivent la première perfection de leur langue, qui ne pouvoit être que très-groffière avant l'arrivée de Cadmus dans la Grece, vers le tems que la République Judaïque étoit gouvernée par des Juges. La Grece avoit été entièrement barbare jusques à ce tems-là, pendant deux mille cinq-cens ans, ou deux mille six-cens.

Cadmus porta la Science des Egyptiens chez les Grecs; au moins leur donna-t-il plusieurs connoissances qu'ils n'avoient point; il leur donna des loix il les assembla; il les gouverna. Ce fut vers ce tems là qu'ils commencerent d'obéir à des Princes, de bâtir des Villes. L'Histoire Grecque nous apprend que la Grece eut differens Princes, qu'il se form differens Etats, differentes Républiques.

De là est venu que tous les Grecs ayant conçu de l'amour pour l'éloquence, & chacun travaillant à polir la langue de son pays, la langue Grecque se parla différemment. Il se forma plusieurs dialectes, ou différentes manières de parler: chaque peuple se fit des termes. Les principales dialectes furent l'Attique, l'Ionique, la Dorique, l'Eolienne. La Grèce n'est pas fort étendue: les Atheniens, les Ioniens, les Doriens, les Eoliens ne sont pas éloignés les uns des autres; ainsi le commerce qu'ils avoient ensemble faisoit que toutes ces dialectes, ou manières de parler ne leur étoient pas inconnues; leurs Ecrivains purent donc prendre la liberté de se servir de toutes les dialectes, de tous les termes de chaque Etat; ce qui donna une merveilleuse fécondité à leur langue.

Ce qui contribua particulièrement à dégrossir & à polir la langue Grecque, & la rendre la plus capable de toutes les langues d'exprimer toutes choses avec énergie, & harmonieusement, ce fut l'amour qu'ils eurent pour la Musique. Les instrumens de Musique furent en usage parmi eux de fort bonne heure. Ce n'étoient pas seulement des airs qu'ils chantoient en pinçant leurs Luts, ou Guitares. En touchant les cordes ils prononçoient des paroles, & il paroît que leurs premiers Docteurs, Philosophes, Théologiens, Historiens étoient des Poètes ou des Chantres. Dans le premier Livre de l'Odyssée Phoenix chanta sur sa Guitare les actions des Dieux & des hommes, comme le font les Chantres:

Ἐγὼ ἀνδράων τι θιᾶντι, πᾶσι κλείουσιν αἰετοί.

Les Musiciens chantoient ainsi les faits des Heros. Ils expliquoient la Religion, ses Myfteres, la Genealogie des Dieux. Ils rendoient raison de ce qui s'observe dans le Ciel. Ce n'est point une con-

Jecture en l'air. Strabon en parlant d'Homere
 „ le premier Livre de sa Géographie, ~~aptes~~
 „ dit qu'il y a deux especes ou fortes de discou
 „ diez, l'un mesuré, & l'autre libre, c'est-à-di
 „ tout discours est Vers ou Prose: il soutient, e
 „ premieres pieces étudiées furent des Vers: α
 „ γάρ η ποιητικὴ γραμματικὴ παρῆλθεν εἰς τὸ
 „ Que les Vers ayant plù, Cadmus, Pherec
 „ Hecatœus qui écrivirent en Prose, con
 „ rent les manieres des Poètes, à la reserve d
 „ fures. Strabon ajoûte que ceux qui écriviren
 „ eux, quittant davantage les manieres Poët
 „ changerent enfin entièrement le premier sti
 „ reduisirent la Prose à l'état où elle est, l'aya
 „ gradée, comme si on changeoit le stile Tr
 „ dans celui de la Comédie. Dire & chanter
 „ toit autrefois la même chose, ce qui mont
 „ la Poésie est la source de l'éloquence. (C'e
 „ jours Strabon qui parle.) Tous les Vers é
 „ des chants, on ne les recitoit qu'en chantant
 „ vient que toutes les pieces de Poésies se non
 „ chant, *Rapsodie, Tragedie, Comedie*, ce mo
 „ ὠδὴ signifiant *chant*. Enfin Strabon dit que l
 „ Grec *πεζός* qu'on donne à la Prose (en Lat
 „ se nomme *pedestris*,) est une preuve que l
 „ cours écrits, de Poétiques qu'ils étoient aut
 „ élevez, & comme portez dans un chariot, c
 „ abaissez, & reduits à marcher à pied.

Ce passage de Strabon étoit trop considérabl
 ne le pas rapporter tout entier. Il est facile de
 prendre comment les Poètes purent chan
 langue Grecque, en la perfectionnant, & e
 comme une nouvelle langue toute différente
 qu'elle étoit dans sa premiere origine. Le pla
 la Musique rend indulgents ceux qui écouten
 souffre que les Musiciens prennent la libe
 couper, d'allonger le discours, selon que cel

commode avec leur chant. Ces premiers Historiens, Theologiens, Philosophes, qui étoient ensemble Poètes & Musiciens, furent les maîtres de la langue. Ils la polirent comme il leur plût ; ainsi en peu de tems ils en firent le langage le plus parfait. Ailleurs c'est l'usage qui a été le maître de la langue. C'est un tyran, comme nous l'expérimentons en France, qui souvent commande sans raison, à qui il faut obéir aveuglément. Pour bien parler François il faut parler comme on parle. Nos Poètes mêmes n'ont guère plus de liberté que ceux qui écrivent en prose. D'abord qu'on s'apperçoit qu'un Poète employe dans ses vers un terme, une expression hors de l'usage, & qu'il paroît que c'est pour attraper une rime, on ne peut le souffrir ni lui, ni ses vers.

Ce n'étoit pas cela dans la Grece, sur tout dans les premiers tems. Les savans furent les maîtres d'ajouter à un mot des lettres, d'en retrancher, de l'allonger, de le couper. La Grece eut des esprits excellens qui voyageoient en Egypte, en Phenicie, de tous côtez, pour profiter de la doctrine & des experiences de tous les peuples. En toutes choses ils étudioient la Raison ; ils écoutoient ce qu'elle prescrit. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils réussirent. Ils se formerent un goût admirable pour l'éloquence, pour les arts. Aussi tout ce qu'on a pu faire dans la suite des tems, c'est de les imiter. Nous n'avons ni Peintre, ni Sculpteur qui les ait surpassé. Les Architectes n'ont réussi qu'autant qu'ils ont suivi les belles proportions que la Grece avoit trouvées. On voit dans la conduite des poèmes Epiques & Dramatiques, combien les Grecs sont raisonnables. Toute la Grece avoit un amour, une estime infinie pour ceux qui réussissoient, & une déférence entiere. Une langue qui a donc été formée avec une pleine liberté & autorité par

des Maîtres si raisonnables, comment n'auroit-elle pas été la plus parfaite?

Toutes les autres langues ne se sont perfectionnées dans la suite, que lorsque les Ecrivains ont pris les Grecs pour modeles de l'art de bien écrire. On peut dire que la langue Grecque étoit déjà dans sa perfection du tems d'Homere, trois mille ans après la création du monde, lorsque Salomon regnoit en Judée. Rome fut bâtie environ deux-cens cinquante ans après ce tems-là. Alors la langue Latine étoit fort grossiere. Ce ne fut que dans le sixième siecle depuis que cette ville fut bâtie, qu'elle eut des Poètes considerables, Livius, Nevius, Plaute. Ils tâchoient d'imiter les Grecs; ils ne faisoient presque que traduire en Latin leurs ouvrages. Ceux qui vouloient profiter voyageoient dans la Grece, y demeuroient long-tems pour y acquerir la connoissance des arts, c'étoit la fin de leur voyage: *Ad mercaturam bonarum artium*, comme parle Ciceron. Enfin la langue Latine a acquis sa perfection sous ce Prince des Orateurs, & sous le siecle d'Auguste, après la mort duquel la langue ne fit plus que se gâter, & perdit son éclat, aussi-bien que l'Empire Romain son lustre & sa grande puissance. On n'eut plus le bon goût de Ciceron, de Virgile, d'Horace. On ne consulta plus, comme ils le faisoient, le bon sens; au moins on ne le fit pas avec tant de soin, ni tant de succès. Les Peuples qui ruinèrent l'Empire Romain, & se mirent en leur place, étoient grossiers, barbares. Ce fut Uphilas qui apprit aux Goths l'usage des lettres vers la fin du quatrième siecle. Ils étoient encore barbares quand ils se jetterent sur l'Empire Romain. Vers ce tems-là il se fit plusieurs Etats, plusieurs Royaumes du débris de cet Empire. Il s'y forma des langues particulieres que chacun tâcha de polir. Dans le siecle passé, communément nos habiles ne s'ap-
pli-

pliquoient qu'à bien écrire en Latin. Nôtre langue ne s'est perfectionnée que dans ce siècle, où nos écrivains s'étant défaits des mauvais préjugés qu'on avoit contre la bonne éloquence, & formé le goût, lisant les Auteurs Grecs & Latins, ils ont rendu le François si beau, si clair, si coulant, que quoiqu'il n'ait pas tous les grands avantages de la langue Grecque & de la Latine, il engage tous les étrangers à l'étudier. On imprime, & on lit hors de France nos bons Auteurs François. A quoi doit-on cette perfection de nôtre langue, qu'à ce soin qu'ont eu enfin nos Auteurs d'examiner leurs compositions à la lumière de la Raïson, & de chercher les véritables fondemens de l'Art de parler?

Il est important pour l'honneur de la Religion, qu'on soit bien persuadé que c'est aux Hebreux que les Grecs doivent leur première politesse. Herodote le declare nettement; car après avoir dit que ce fut Cadmus qui apporta les Lettres & les Sciences dans la Grece, il ajoute qu'ayant lui les Grecs n'avoient point l'usage des lettres: que les premières dont ils se servirent étoient Pheniciennes; & qu'ils en changerent le son & la figure dans la suite du tems. Selon Pausanias les Grecs écrivoient de droit à gauche, preuve que c'est des Hebreux qu'ils avoient appris l'écriture. Il parle (*Liv. 5.*) d'une Statuë ancienne où le nom d'Agamemnon étoit ainsi écrit de droit à gauche. Cette ancienne maniere n'avoit donc changé que depuis la prise de Troie. Il dit avoir vû dans une ancienne Arche ou Coffre, qui se gardoit religieusement dans un Temple, une Inscription dont les caractères étoient rangez comme des filets, qui recommençoient où ils finissoient, tantôt de droit à gauche, tantôt de gauche à droit; maniere dont nous avons parlé ci-dessus.



LA
RHETORIQUE
 OU
L'ART DE PARLER.
 LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

*Les mêmes choses peuvent être conçues différemment :
 ce que la parole, qui est l'image de l'esprit,
 doit marquer.*



Si les hommes concevoient toutes les choses qui se présentent à leur esprit simplement comme elles sont en elles-mêmes, ils en parleroient tous de la même manière. Tous les Geometres tiennent le même langage, quand ils démontrent ce Theorème : *Les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits.* Ils se servent des mêmes expressions, parce que la nature nous détermine à parler comme nous pensons, & que quand on pense de même, on tient le même langage. Mais il s'en faut bien que toutes les pensées des hommes soient semblables, c'est-à-dire qu'ils re-
 gar-

gardent toutes choses d'une même façon. Ils en jugent différemment, & selon le bien ou le mal qu'ils y découvrent, ou qu'ils croient y découvrir, ils ont différens mouvemens de mépris ou de haine, d'amour ou d'aversión, qui font que chacun a des idées différentes. La même chose ne paroit jamais la même à toutes les hommes. Elle est aimable aux uns, les autres ne la peuvent regarder qu'avec des sentimens d'aversión. Après qu'on a une fois regardé un homme comme son ennemi, on ne prend plus plaisir à considérer ses bonnes qualitez. Cette considération augmenteroit la douleur qu'on a de le voir opposé à ses prétentions, parce qu'elle feroit voir sa puissance. On prend donc plaisir au contraire de se former des idées extraordinaires de ses défauts. On trouve de la satisfaction à le concevoir foible & méchant. Ses moindres défauts se présentent sous une forme monstrueuse; comme ses vertus paroissent toutes petites & imparfaites: l'on ne fait attention qu'à ce qui peut en donner du mépris. Ce n'est pas encore assez; à l'occasion de ses imperfections dont on s'occupe volontiers, parce que nous voulons toujours justifier nos passions, on se représente tous ceux qui se sont signalez par leurs crimes: joignant ainsi dans sa pensée cet ennemi avec tous les criminels qui ont jamais été. La finesse des renards, la malice des serpens, l'avidité des loups, la cruauté des tygres, la fureur des lions ne manquent point de venir à l'esprit; de sorte qu'on se forme une image terrible de cette personne dont on a fait l'objet de son aversión & de sa colere.

Je fais ici ce que feroit un Peintre qui n'enseigne pas à son élève ce que les choses doivent être pour qu'elles soient parfaites, mais qui ne s'applique qu'à les lui faire bien représenter telles qu'elles sont. Ce n'est pas à un Rheteur à former l'esprit & le cœur
de

de celui qui étudie la Rhetorique, & à lui apprendre qu'il ne doit pas concevoir les choses autres qu'elles sont, qu'il n'en doit avoir que des idées raisonnables, & qu'il ne lui est pas permis d'entretenir dans son cœur des mouvemens injustes. Cela n'est pas du ressort de sa profession. Tout ce qu'il doit faire c'est de l'avertir que si ses pensées ne sont pas réglées, si le jugement qu'il fait des choses est extravagant, le discours qui en fera la peinture, fera paroître son extravagance. Je puis néanmoins faire cette reflexion, qu'il n'est pas possible que nous regardions indifféremment toute sorte de choses. Les passions ne sont mauvaises que par le mauvais usage qu'on en fait. Elles nous ont été données par l'Auteur de la Nature pour nous mouvoir vers le bien, & pour fuir le mal. C'est une lâcheté de regarder le bien froidement sans s'y porter, & de considérer le mal sans horreur & sans un violent desir de le fuir. Ainsi il n'y a qu'une ame molle, & qui n'a aucun sentiment de la Nature, qui puisse être indifférente à l'égard de toutes choses bonnes ou mauvaises. Une ame genereuse qui a du feu, s'excite selon la qualité de l'objet qui l'occupe; elle en conçoit les idées qu'il en faut avoir, & elle ressent les mouvemens qui ne manquent point de suivre lorsque la nature est vive, & qu'elle est bien réglée; de sorte qu'il se fait une image dans son esprit, où les choses se trouvent représentées avec les traits qui leur sont propres, & avec leurs couleurs naturelles.

Les hommes qui ont été faits les uns pour les autres, imitent ce qu'ils voyent faire. Il y a une merveilleuse sympathie entre eux. Ils sont comme liez les uns aux autres. Un enfant prononce sans peine les mots qu'il entend prononcer. Si on entend chanter, on prend le ton que celui qui chante le plus fort, oblige les autres de prendre. Il faut faire

faire des efforts pour ne pas suivre ceux qui vont devant nous , & pour ne pas marcher avec eux de compagnie. Je dis cela pour faire comprendre que tout le secret de la Rhetorique , dont la fin est de persuader , consiste à faire paroître les choses telles qu'elles nous paroissent ; car si on en fait une vive image semblable à celle que nous avons dans l'esprit , sans doute que ceux qui la verront , auront les mêmes idées que nous ; qu'ils concevront pour elles les mêmes mouvemens , & qu'ils entreront dans tous nos sentimens. Il s'agit donc maintenant d'apprendre comment par le secours de la parole on peut faire une image de nôtre esprit , où l'on voye la forme de nos pensées , c'est-à-dire , comment on peut faire que les choses qui sont la matière du discours , soient représentées avec les traits & avec les couleurs sous lesquelles nous voulons qu'elles soient vûes.

Il est certain que nous parlons selon que nous sommes touchés. Les mouvemens de l'ame ont leurs caractères dans les paroles comme sur le visage. Le ton de la voix , & le tour qu'on prend , fait connoître de quelle manière on regarde les choses dont on parle , le jugement qu'on en fait , & les mouvemens dont on est animé à leur égard. Ce sont ces caractères qu'il faut étudier & dans la pratique du monde , & dans les livres. Les Auteurs qui excellent dans ces manières vives de peindre les mouvemens de l'ame , n'ont réussi que parce qu'ils ont observé ce que chacun fait , & de quelle manière on parle dans l'émotion. On donne de grandes louanges à Aristote pour avoir marqué dans sa Rhetorique le caractère de chaque passion , & les mœurs de chaque âge , de chaque condition. Je consens qu'il mérite ces louanges ; mais je soutiens qu'il est plus utile de s'étudier soi-même , & remarquer comme chacun parle & agit. On pro-
fite.

site bien davantage lorsqu'on lit le quatrième Livre de l'Eneide, où l'on voit des peintures naturelles des passions ; ou que sans s'amuser à lire des Livres on étudie le monde même. On ne peint jamais bien une passion qu'après l'avoir vûe en original, c'est-à-dire, qu'après avoir étudié ceux qui étoient animez de cette passion. Les Auteurs se trompent, & ce qui fait qu'on est peu touché en lisant leurs Livres, c'est qu'ils ne peignent pas les mouvemens qu'ils veulent inspirer, avec des traits naturels. Ils ne veulent employer que de riches couleurs, des paroles magnifiques, ils rejettent les expressions ordinaires qui sont pourtant les traits naturels de ces mouvemens ; c'est-à-dire, que lorsqu'on est ému, on ne parle point comme ils le font. Il en est des figures que les Déclamateurs employent, comme de ces raisonnemens en forme des Philosophes, qui dégoûtent, parce que ce n'est point la maniere naturelle de raisonner. Il faut encore remarquer que quoique les hommes sages n'entrent pas sans de grands sujets en des mouvemens de colere impetueux, que cependant ils ne parlent jamais sans quelque feu ; c'est pourquoi dans l'Histoire même, l'on ne doit point raconter les choses froidement. Il y a des tours figurez de conversation : quand on les fait prendre, le Lecteur ne croit pas lire un Livre ; il croit voir les choses, ou qu'un homme vivant lui raconte ce qu'il lit.

Tous ces traits qui peignent les mouvemens de nôtre ame, l'estime, le mépris, la haine, l'amour, consistent en trois choses : Premièrement, dans le ton ; il y a un ton railleur & de mépris ; il y a un ton d'admirateur. Dans l'empressement de trouver la verité, ou de la faire connoître, on presse ceux à qui on parle, de la déclarer. On leur fait de vives interrogations d'un ton animé. En second lieu,

lieu, on donne un tour extraordinaire, tout différent de celui qu'ont les paroles d'un homme tranquille. Enfin, comme nous allons voir dans le Chapitre suivant, dans les grands mouvemens on employe des mots extraordinaires, parce que la passion nous fait concevoir les choses tout autres qu'elles ne paroissent quand on les considère tranquillement.

C H A P I T R E II.

Il n'y a point de langue assez riche & assez abondante pour fournir des termes capables d'exprimer toutes les différentes faces sous lesquelles l'esprit peut se représenter une même chose. Il faut avoir recours à de certaines façons de parler qu'on appelle Tropes, dont on explique ici la nature & l'invention.

LA fécondité de l'esprit des hommes est si grande, qu'ils trouvent stériles les langues les plus fécondes. Ils tournent les choses en tant de manières, ils se les représentent sous tant de faces différentes, qu'ils ne trouvent point de termes pour toutes les diverses formes de leurs pensées. Les mots ordinaires ne sont pas toujours justes, ils sont ou trop forts, ou trop foibles. Ils n'en donnent pas la juste idée qu'on en veut donner. C'est néanmoins ce que ceux qui parlent avec art recherchent avec plus d'empressement ; car c'est en cela que consiste l'éloquence. On prend les sentimens de ceux qui nous parlent, lorsque leurs paroles les marquent vivement, comme nous l'avons remarqué. Si l'on veut donc exprimer les sentimens d'estime & d'amour qu'on a pour la chose dont on parle, il ne faut employer aucun terme qui ne con-

tri-

tribué à donner des idées de grandeur & de perfection ; c'est-à-dire qu'il faut choisir des termes qui fassent paroître cette chose grande & parfaite. Ce choix demande un grand discernement ; ceux qui n'ont qu'un mediocre genie , se contredisent à tous momens. Il y a dans leurs discours cent choses qui sont contraires à leur dessein , qui font pleurer lorsque leur principal dessein est de faire rire , & qui ne donnent que du mépris de ce qu'ils avoient entrepris de faire estimer. Celui qui fait attention à ce défaut , & qui tâche de l'éviter , trouve stériles les langues les plus fécondes. Ainsi pour exprimer exactement ce qu'il pense , il est obligé de se servir de cette adresse dont on use quand ne sachant pas le nom propre de celui que l'on veut indiquer , on le fait par des signes & par des circonstances qui sont tellement attachées à sa personne , que ces signes & ces circonstances excitent l'idée qu'on n'a pû signifier par un nom propre. C'est un soldat , dit-on , c'est un Magistrat , c'est un petit homme.

Crine ruber , niger ore , brevis pede , lumine laesus.

Les objets qui ont entre eux quelque rapport & quelque liaison , ont leurs idées en quelque maniere liées les unes avec les autres. En voyant un soldat , on se souvient facilement de la guerre. En voyant un homme , on se souvient de ceux dans le visage desquels on a remarqué les mêmes traits. Ainsi l'idée d'une chose peut être excitée par le nom de toutes les autres choses avec lesquelles elle a quelque liaison.

Quand pour signifier une chose on se sert d'un mot qui ne lui est pas propre , & que l'usage avoit appliqué à un autre sujet ; cette maniere de s'expliquer est figurée ; & ces mots qu'on transporte de
la

la chose qu'ils signifient proprement , à une autre qu'ils ne signifient qu'indirectement , sont appellez Tropes , c'est-à-dire termes dont on change & on renverse l'usage ; comme ce nom *Tropes* , qui est Grec , le fait assez connoître , *τροπος* , *verto*. Les Tropes ne signifient les choses auxquelles on les applique , qu'à cause de la liaison & du rapport que ces choses ont avec celles dont ils sont le propre nom ; c'est pourquoi on pourroit compter autant d'especes de Tropes , que l'on peut marquer de differens rapports ; mais il a plu aux premiers Maitres de l'Art de n'en établir qu'un petit nombre.

C H A P I T R E III.

Liste des especes de Tropes qui sont les plus considerables.

M E T O N Y M I E.

J'E donne entre les especes de Tropes , la premiere place à la *Metonymie* , parce que c'est le Trope le plus étendu , & qui comprend sous lui plusieurs autres especes. *Metonymie* signifie un nom pour un autre. Toutes les fois qu'on se sert d'un autre nom que de celui qui est propre , cette maniere de s'exprimer s'appelle une *Metonymie* ; comme quand on dit : *Cesar a ravagé les Gaules ; tout le monde lit Ciceron ; Paris est allarmé* : il est évident que l'on veut dire que l'armée de Cesar a ravagé les Gaules ; Que tout le monde lit les ouvrages de Ciceron ; Que le peuple de Paris est dans une grande crainte. Il y a une si grande liaison entre le Chef & son armée , entre un Auteur & ses écrits , entre une ville & ses citoyens , qu'on ne peut

peut penser à l'un, que l'idée de l'autre ne se présente aussi-tôt. Ainsi ce changement de nom cause aucune confusion.

SYNECDOCHE.

LA *Synecdoche* est une espece de Metonym par laquelle on met le nom du tout pour ce de la partie, ou celui de la partie pour le nom tout: comme quand on dit *l'Europe*, pour la France, ou la *France* pour *l'Europe*: le *rossignol* pour un oiseau en general, ou *oiseau* pour *rossignol* arbre pour une espece d'arbres en particulier, une espece d'arbres pour toutes sortes d'arbres. On dira: La peste est en Angleterre, quoi qu'elle soit qu'à Londres; qu'elle est à Londres, qu'elle soit dans toute l'Angleterre. On dit en parlant d'un rossignol en particulier, d'un chêne en particulier: Voilà un bel oiseau: voilà un bel arbre: servant avec cette liberté du nom de la partie pour signifier le tout, & du nom du tout pour signifier la partie.

On rapporte à cette espece de Trope la liberté que l'on prend de mettre un nombre certain & déterminé pour un nombre qu'on ne fait pas précisément. On dira: Cette maison a cent belles avenues lorsqu'elle en a plusieurs, & qu'on n'en fait pas nombre. Quand aussi pour faire un compte rond on ajoute ou l'on retranche ce qui empêcheroit que le compte ne fût rond. S'il y a quatre-vingts dix-neuf ans, trois mois, quinze jours: on dira librement, il y a cent ans.

ANTONOMASE.

L'Antonomase est une espece de Metonymie Elle se fait lorsqu'on applique le nom propre d'un

de chose à plusieurs autres ; ou au contraire que l'on donne à quelque particulier un nom commun à plusieurs. Sardanapale étoit un Roi voleur. Neron un Empereur cruel ; c'est par Antonomase qu'on appellera un voluptueux un *Sardanapale*, & que l'on donnera le nom de *Neron* à un Prince cruel. Ces mots d'Orateur, de Poète, Philosophe sont des noms communs, & qui se donnent à tous ceux qui sont d'une même profession : cependant on applique ces mots à des particuliers, comme s'ils leur étoient propres. On dit, tant de Cicéron, l'Orateur donne ce précepte dans sa Rhétorique. Le Poète a fait la description de la tempête dans le premier Livre de son *Énéide* pour dire : Virgile a fait, &c. Le Philosophe est démontré dans sa Métaphysique, au lieu de dire, il l'a démontré. Dans chaque état ceux qui excellent par-dessus le commun, s'en approprient la gloire & le nom. Toutes les fois qu'on parle de l'éloquence, on pense facilement à Cicéron, & par conséquent l'idée d'Orateur & de Cicéron se lient, de sorte que l'une suit l'autre.

M E T A P H O R E.

Les Tropes sont des noms que l'on transporte de la chose dont ils sont le nom propre, pour appliquer à des choses qu'ils ne signifient qu'indirectement ; ainsi tous les Tropes sont des *Metaphores* ; car ce mot qui est Grec, signifie translation. Cependant on donne le nom de *Metaphore* à l'Antonomase à une espèce de Trope, & pour définir la *Metaphore* un Trope, par lequel on met un nom étranger pour un nom propre, que l'on emprunte d'une chose semblable à celle dont on parle. On appelle les Rois les Chefs de leur royaume, parce que, comme le Chef commande

à tous les membres du corps, les Rois com-
dent à leurs sujets. L'Écriture Sainte appelle
gamment le Ciel durant une sécheresse, un
d'airain. On dit d'une maison qu'elle est ri-
lorisque la vûe en est agréable, & semblable en-
que maniere à cet agrément qui paroît sur le v-
de ceux qui rient.

ALLEGORIE.

L'Allegorie se fait lorsqu'en parlant on se
dit toute autre chose que ce que l'on di-
effet; comme l'étymologie de ce mot le mai-
C'est une continuation de plusieurs Metapho-
comme dans cette Allegorie que fait Isaïe cha-
*Mon bien aimé avoit une vigne sur un lieu él-
gras & fertile. Il l'environna d'une baie, il en
les pierres, & la planta d'un plan très-rare &
cellent: il bâtit une Tour au milieu, & il y fit
pressoir: il s'attendoit qu'elle porteroit de bons fr-
& elle n'en a porté que de sauvages. Mainte-
donc, vous habitans de Jerusalem, & vous ho-
de Juda, soyez les juges entre moi & ma vigne. Q-
je dû faire de plus à ma vigne que je n'aye point.
Est-ce que je lui ai fait tort d'attendre qu'elle p-
de bons raisins, au lieu qu'elle n'en a produi-
de mauvais? Mais je vous montrerai maintena-
que je m'en vas faire à ma vigne. Fen arrac-
la baie, & elle sera exposée au pillage: je di-
rai tous les murs qui la défendent, & elle sera
lée aux pieds. Je la rendrai toute deserte, &
ne sera point saillée, ni labourée: Les ronces &
épines la couvriront, & je commanderai aux
de ne pleuvoir plus sur elle. Ce qu'Isaïe a
fait assez connoître que ce discours est une
gorie. La vigne, dit-il, du Seigneur des arm-
la maison d'Israël, & les hommes de Juda i*

le plan auquel il prenoit ses délices : *J'ai attendu qu'ils fissent des actions justes.* Saint Prosper nous donne l'exemple d'une Allegorie qui est encore fort éloquente , lorsqu'il décrit les effets de la Grace.

*C'est elle qui suivant son immuable loi,
Seme en l'esprit ce grain dont doit naître la foi,
Lui fait prendre racine, & par ses douces flâmes
Fait pousser puissamment son germe dans nos ames.
C'est elle qui d'enbaut veille pour le nourrir,
Qui le garde sans cesse, & qui le fait meurir.
Elle a soin que l'yvraie, ou les âpres épines
N'étouffent en croissant ses semences divines;
Qu'un vent de complaisance, un soufle ambitieux
Ne renverse l'épi qui monte vers les cieus;
Que le torrent bourbeux des charnelles délices
Ne l'entraîne avec soi dans le torrent des vices:
Qu'un lâche amour de l'or ne le seche au dedans
Par l'invisible feu de ses desirs ardens;
Ou que, lorsqu'élevé sur sa tige superbe,
Il dédaigne de loin la bassesse de l'herbe,
Un tourbillon d'orgueil, comme un foudre soudain,
Ne lui donne en sa chute une bonteuse fin.*

Prenez garde que dans l'Allegorie il faut finir comme l'on a commencé, & prendre toutes les Metaphores des mêmes choses dont on a emprunté les premières expressions. Ce que vous voyez que Saint Prosper observe exactement, prenant toutes ces Metaphores des choses qui regardent les bleds. Quand ces Allegories sont obscures, & qu'on n'aperçoit pas d'abord le sens naturel des paroles de l'Auteur, elles peuvent être appellées Enigmes, celle qu'est celle-ci. Le Poète décrit les agitations du sang pendant la fièvre.

*Ce sang chaud & bouillant, cette flâme liquide,
 Cette source de vie à ce coup homicide,
 En son lit agité ne se peut reposer,
 Et consume le champ qu'elle doit arroser.
 Dans ses canaux troublez sa course vagabonde
 Porte un tribut mortel au Roi au petit monde.*

Ce dernier Vers particulièrement est fort Enigmatique, & tout d'un coup on ne découvre pas que ce Roi est le cœur qui est le principe de la vie, par lequel tout le sang du corps passe continuellement Il faut faire reflexion sur ce qu'on dit que l'homme est un petit monde.

L I T O T E.

LItote ou diminution est un Trope par lequel on dit moins qu'on ne pense, comme quand on dit : *Je ne puis vous louer* : laquelle expression est la marque d'un reproche secret. *Je ne mépris pas vos présens* : au lieu de dire : Je les reçois volontiers.

On peut rapporter à cette figure les manières extraordinaires de représenter la bassesse d'une chose, comme le fait Isàïe en représentant ce qu'est le monde entier au regard de la grandeur de Dieu chap. 40. *Qui est celui, dit-il, qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main; & qui la senant étendue, a pesé les cieux? Qui s'assied de trois doigts toute la masse de la terre, qui pese les montagnes, & met les collines dans la balance? Et dans le même Chapitre ce Prophete parlant encore de la grandeur de Dieu : C'est lui, dit-il, qui s'assied sur le globe de la terre, & qui voit sous les hommes qu'elle renferme comme des sauterelles; qui a suspendu les cieux comme une soie, &*
 qu

qui les étend comme un pavillon qu'on dresse pour s'y retirer.

H Y P E R B O L E.

L'Hyperbole est un Trope qui représente les choses ou plus grandes, ou plus petites qu'elles ne sont dans la vérité. On employe les Hyperboles lorsque les termes ordinaires sont ou trop foibles, ou trop forts; & qu'ils ne se trouvent pas proportionnez à nôtre idée: ainsi craignant de ne pas assez dire, on dit plus. Comme si je veux exprimer la vitesse d'un excellent coureur; je dirai qu'il va *plus vite que le vent*. Si je parle d'une personne qui marche avec une extrême lenteur; je dirai qu'il marche *plus lentement qu'une tortuë*. On peut dire que ces expressions sont des mensonges; mais ces mensonges sont fort innocens, puisque leur fin c'est la vérité; comme le dit Seneque: *In hoc omnis hyperbole extenditur ut ad verum mendacio veniat*. Ces Hyperboles, comme il paroît dans les exemples que nous venons de proposer, sont concevoir que la vitesse de l'un est bien grande, & que la lenteur de l'autre est extrême, puisque l'on dit du premier, qu'il va *plus vite que le vent*; & de l'autre, qu'il *marche plus lentement qu'une tortuë*. On pardonne ces excès; parce qu'en se servant de termes ordinaires, on ne diroit pas assez, il est à propos de dire plus que moins. *Conceditur amplius dicere, quia dici quantum est, non potest, meliusque ultra, quam citra stat oratio*. C'est pourquoi Saint Jean n'a pas fait de difficulté de dire à la fin de son Evangile: *Jesus a fait tant d'autres choses, que si on les rapportoit en détail, je ne crois pas que le monde entier pût contenir les Livres qu'on en écriroit*.

I R O N I E.

IRonie est un Trope par lequel on dit tout le contraire de ce que l'on pense ; comme quand on appelle *homme de bien* une personne dont les vices sont connus. Le ton de la voix avec lequel on prononce ordinairement les Ironies, & la qualité de la personne à qui on fait que le titre qu'on lui donne ne convient pas, font connoître la persée de celui qui parle, comme lorsque le Prophète Elie disoit aux Prêtres de l'Idole de Baal, qui invoquoient à haute voix cette Idole qui ne le pouvoit entendre : *Criez plus haut , car vobis Dieu Baal parle peut-être à quelqu'un , ou il est en chemin , ou dans une Hôtellerie : il dort peut-être , & il a besoin qu'on le reveille.* L'effet de l'Ironie c'est de faire faire attention à la bassesse de celui qu'on veut faire mépriser , en lui donnant des louanges , & disant des choses qui ne lui conviennent point , & ne font que préparer à sentir sa bassesse. Ce seroit un mensonge que l'Ironie , si le faux à sa faveur ne devenoit vrai , dit un célèbre Auteur. C'est elle qui a introduit ce que nous appellons , *contre-verité* , & qui fait que quand on dit d'une femme libertine & scandaleuse , que c'est une très-honnête personne ; tout le monde entend ce qu'on dit , ou plutôt ce qu'on ne dit pas , *intelligitur quod non dicitur.* Les *contre-veritez* sont ce que les anciens Rheteurs nommoient *Antiphrase*.

C A T A C H R E S E.

CAtachrese est le Trope le plus libre de tous : on prend la liberté d'emprunter le nom d'une chose toute contraire à celle qu'on veut signifier ,

ne

ne le pouvant faire autrement; comme lorsqu'on dit, *un cheval ferré d'argent*. La Raïson rejette cette expression; mais la nécessité oblige de s'en servir. *Aller à cheval sur un bâton; Equitare in arundine longa*. Un bâton n'est pas un cheval. Ces expressions enferment une contradiction, mais s'entend bien.

Voilà les especes de Tropes les plus considerables; & c'est à ces especes que les Maîtres rapportent tous les Tropes dont on se peut servir. Je n'ai pas prétendu enseigner la maniere d'en trouver. Outre que l'usage en fournit un très-grand nombre, dans la chaleur du discours, on sait se servir de tout ce que l'imagination présente: & comme dans la passion on ne manque jamais d'armes, parce que la colere donne l'adresse de s'armer de tout ce que l'on rencontre, *Furor arma ministrat*; lorsque l'on a l'imagination échauffée, on se sert de tous les objets qui se trouvent dans la memoire pour signifier ce que l'on veut dire. Il n'y a rien dans la Nature que l'on n'applique à la chose dont on parle, & qui ne fournisse des Tropes au besoin, lorsque les termes propres manquent.

C H A P I T R E IV.

Les Tropes doivent être clairs.

C'EST particulièrement dans les Tropes que consistent les richesses du langage. Aussi comme le mauvais usage des grandes richesses cause le dérèglement des Etats; le mauvais usage des Tropes est la source de quantité de fautes que l'on commet dans le discours; c'est pourquoi il est important de le bien regler. Premièrement l'on ne doit employer les

les Tropes que pour exprimer ce qu'on n'auroit pu représenter qu'imparfaitement avec des termes ordinaires; & lorsque la nécessité oblige de s'en servir, il faut qu'ils ayent ces deux qualitez; en premier lieu qu'ils soient clairs, & fassent entendre ce qu'on veut dire, puisque l'on ne s'en sert que pour rendre le discours plus expressif. La seconde qualité, c'est qu'ils soient proportionnez à l'idée qu'ils doivent reveiller.

Trois choses empêchent les Tropes d'être clairs, la première s'ils sont tirez de trop loin, & pris de choses qui ne donnent pas occasion à l'ame de penser d'abord à ce qu'il faut qu'elle se représente pour découvrir la pensée de celui qui parle: comme si on appelloit une maison de débauche, les Syrtes de la jeunesse, on ne pourroit pénétrer le sens de cette Metaphore, qu'après avoir rappelé dans sa memoire que les Syrtes sont des bancs de sable proche de l'Afrique fort dangereux, ce que tout le monde ne fait pas; au lieu qu'en nommant cette maison l'écueil de la jeunesse, ce que l'on a voulu signifier, est aussi-tôt apperçû. Il n'y a personne qui ne comprenne d'abord ce qu'on a voulu dire.

Pour éviter ce défaut, on doit tirer les Metaphores de choses sensibles qui soient sous les yeux, & dont l'image par conséquent se présente d'elle-même sans qu'on la cherche. En voulant indiquer une personne, dont le nom ne m'est pas connu, je me rendrois ridicule si je me servois de certains signes obscurs qui ne donneroient aucune occasion facile à ceux qui m'écouteroient, de se former une idée de cette personne. Mais ce défaut que l'on évite avec tant de soin dans la conversation, est recherché comme une vertu par un très-grand nombre d'Auteurs. Il y a des personnes qui prennent plaisir à faire venir de loin toutes leurs Metaphores,

phores, & qui les empruntent de choses inconnuës, pour faire paroître leur érudition. S'ils parlent d'une Province, ils lui donnent par *Synecdoche* le nom d'une de ses parties qui sera la moins connuë. Leurs Tropes viennent tous du fond de l'Asie, de l'Afrique. Il faut pour les entendre favoir le nom des plus petits villages, de toutes les fontaines, de toutes les collines du païs dont ils parlent. Ils ne nomment jamais une personne par son nom, mais par celui de l'ayeul de ses ayeuls, faisant une vaine montre des connoissances qu'ils ont de l'Antiquité.

La Sageffe divine qui s'accommode à la capacité des hommes, nous donne un exemple dans les divines Ecritures de ce soin qu'on doit avoir de se servir des choses connuës à ceux qu'on instruit, lorsqu'il est question de leur faire comprendre quelque chose de difficile. Ceux qui ont l'esprit petit, & qui cependant osent critiquer l'écriture, condamnent les Metaphores & les Allegories qui y sont prises des champs, des pâturages, des brebis, des chaudieres & des marmites. Ils ne prennent pas garde que les Israélites étoient tous bergers, & qu'ainsi il n'y avoit rien qui leur fût plus connu que le ménage de la campagne. Les Prêtres, à qui l'écriture s'adressoit particulièrement, étoient perpétuellement occupez à tuer des bêtes dans le Temple, à les écorcher, & à les faire cuire dans les grandes cuisines qui étoient autour du Temple. Les Ecrivains sacrez ne pouvoient donc pas choisir des choses dont les images se présentassent plus facilement à l'esprit des Israélites.

2. L'idée du Trope doit être tellement liée avec celle du nom propre, qu'elles se suivent, & qu'en excitant l'une des deux, l'autre soit renouvelée. Ce défaut de liaison est la seconde chose qui rend

les Tropes obscurs. Cette liaison est ou naturelle, ou artificielle. J'appelle liaison naturelle celle qui se trouve lorsque les choses signifiées par les noms propres, & par les Metaphoriques, ont un rapport si naturel, qu'elles se ressemblent, & qu'elles dépendent les-unes des autres: comme quand on dit d'un homme, qu'il a les bras d'airain, pour dire que ses bras sont forts: on peut appeller naturelle la liaison qui est entre ce Trope & son nom propre. J'appelle liaison artificielle celle qui a été faite par l'usage. C'est la coutume d'appeller un Arabe un homme avec lequel on ne peut traiter: c'est un terme usité, la coutume qu'on a de s'en servir dans ce sens, fait que l'idée de ce mot *Arabe*, réveille celle d'un homme intraitable. Une liaison artificielle est plutôt apperçue qu'une liaison naturelle, parce que cette première ayant été établie par l'usage, on y est accoutumé.

3. L'usage trop fréquent des Tropes est la troisième chose qui les rend obscurs. Les Metaphores les plus claires ne signifient les choses qu'indirectement. L'idée naturelle de ce que l'on n'exprime que par Metaphore, ne se présente point à l'esprit qu'après quelque reflexion; on s'ennuye de toutes ces reflexions, & l'on souhaite que celui que l'on écoute épargne la peine de deviner ses pensées. Mais quand nous condamnons le trop fréquent usage des Tropes, nous parlons de ceux qui sont extraordinaires. Il y en a qui ne sont pas moins usitez que les termes naturels; ainsi ils ne peuvent jamais obscurcir le discours.

L'on ne doit jamais se servir d'expressions Metaphoriques qui ne soient pas ordinaires, sans y avoir préparé les Lecteurs. Un Trope doit être précédé de choses qui les empêchent de prendre le change; & la suite du discours leur doit faire connoître qu'il ne faut pas s'arrêter à l'idée naturelle

elle que présentent les termes que l'on employe. A moins que d'être extravagant, ou de vouloir prendre plaisir à n'être pas entendu, on ne continue point depuis le commencement d'un discours ou d'un livre jusqu'à la fin, dans de perpetuelles Allegories. Nous ne pouvons connoître la pensée d'un homme que lorsqu'il nous en donne, au moins quelquefois, des signes naturels, & qui ne sont point équivoques. Comment savons-nous qu'une personne se joue, & ne parle pas sérieusement, sinon parce que nous l'avons vû sérieux dans d'autres occasions? Comment distingue-t-on un bateleur qui fait le fou, d'avec un fou véritable? N'est-ce pas parce que l'on voit que ce bateleur ne joue ce personnage que pendant un peu de temps, & qu'un fou est toujours fou? Quand donc on prétend qu'un Auteur n'a jamais exprimé ses pensées que par des Metaphores, on le juge capable d'une extravagance qui est presque inouïe, à moins que quelque trait de politique ne l'obligeât à obscurcir son discours.

C H A P I T R E V.

*Les Tropes doivent être proportionnez à l'idée
qu'on veut donner. Cette idée doit être
raisonnable.*

L'USAGE des Tropes est absolument nécessaire, parce que, comme nous avons dit, les mots ordinaires ne suffisent pas toujours. Si je veux donner l'idée d'un rocher dont la hauteur est extraordinaire; ces termes grand, haut, élevé, qui se donnent aux rochers d'une hauteur commune, n'en feront qu'une peinture imparfaite :

mais disant que ce rocher semble *menacer le Ciel* l'idée du *Ciel* qui est la chose la plus élevée & toute la Nature, l'idée de ce mot *menacer*, qui convient à un homme qui est au-dessus des autres, forme l'idée de la hauteur extraordinaire que je ne pouvois exprimer d'une autre manière que par cette hyperbole. On dit plus, & crainte de ne pas dire assez. Mais il faut apporter beaucoup de temperament dans ces expressions, & prendre garde qu'il y ait toujours que proportion entre l'idée naturelle du Trope, & celle que l'on a dessein de donner; autrement ceux qui écoutent s'imaginent toute autre chose que ce que pense l'Auteur. Si en parlant d'une vallée médiocrement profonde, on dit qu'elle va *jusques aux Enfers*; si en parlant d'un rocher qui est peu élevé, on dit *qu'il touche le Ciel*; qui ne croira pas que l'on parle d'une vallée d'une profondeur prodigieuse, & d'un rocher d'une merveilleuse hauteur? Il faut donc tout prendre garde que le Trope ne donne une idée toute contraire à celle qu'on veut donner, & que voulant faire pleurer, on ne fasse rire, la Metaphore dont on se fert donnoit une idée ridicule, comme celle-ci: *Morte Catonis Respublica castrata est.*

Il y a mille moyens de temperer les expressions hardies dont on est quelquefois contraint de se servir. On y peut apporter ces adoucissimens: *Pour ainsi dire*; *si j'ose me servir de ces termes*; *pour m'exprimer plus hardiment*; prévenant ainsi le Lecteur, lorsqu'on a soin de sa réputation: car il est évident que le mauvais usage des Tropes est une marque d'une imagination déréglée. Ces grandes expressions sont les marques de nos jugemens & de nos passions. Lorsque les objets nous paroissent rares, & qu'on

nous les jugeons tels , soit pour leur bassesse , soit pour leur extrême grandeur , pour lors nous ressentons des mouvemens d'estime ou de mépris , de haine ou d'amour , que nous exprimons par des paroles proportionnées à notre jugement & à notre passion. Si le jugement que nous avons formé de ces objets est donc mal fondé , si les sentimens que nous en avons conçus sont déraisonnables , notre discours nous trahit , & découvre notre foiblesse. Ainsi ce n'est pas assez que les Tropes soient proportionnez à nos idées ; mais il faut que ces idées soient justes. Les hommes n'aiment que les grandes choses ; c'est pourquoi les Auteurs qui prennent pour fin & pour regle de leur art la satisfaction de leurs Lecteurs , affectent de n'employer que de grands mots , que de riches Metaphores , que des Hyperboles hardies ; mais ils paroissent ridicules à ceux qui savent juger. Les personnes raisonnables ne peuvent souffrir qu'un homme regarde d'un même œil les petites & les grandes choses ; que tout lui paroisse grand ; qu'il estime aussi-bien une bagatelle , que la chose la plus serieuse & la plus importante , & qu'il parle de tout avec un stile égal.

Il faut néanmoins distinguer si c'est dans la passion qu'il parle ; car c'est avec sujet que Plutarque l'a dit , que la passion est comme un nuage , au travers duquel les choses paroissent plus grandes. Ainsi les Hyperboles les plus hardies peuvent être proportionnées à l'idée de celui que la passion fait parler. Mais encore une fois , son idée doit être raisonnable ; c'est pour cela qu'on ne peut excuser l'Hyperbole de l'Epigramme suivante de Martial sur le Palais de Domitien : c'est une flatterie déraisonnable.

*Quand je vois ce Palais que tout le monde admire,
Loin de l'admirer, je soupire
De le voir ainsi limité.*

*Quoi ! prescrire à mon Prince un lieu qui le resserre ?
Une si grande Majesté
A trop peu de toute la terre.*

CHAPITRE VI.

Utilité des Tropes.

× **L**ES Tropes font une peinture sensible de la chose dont on parle. Quand on appelle un grand Capitaine *un foudre de guerre*, l'image du foudre représente sensiblement la force avec laquelle ce Capitaine subjugué des Provinces entières, la vitesse de ses conquêtes, & le bruit de sa réputation & de ses armes. Les hommes pour l'ordinaire ne sont capables de comprendre que les choses qui entrent dans l'esprit par les sens. Pour leur faire concevoir ce qui est spirituel, il se faut servir de comparaisons sensibles, qui sont agréables, parce qu'elles soulagent l'esprit, & l'exemptent de l'application qu'il faut avoir pour découvrir ce qui ne tombe pas sous les sens. C'est pourquoi les expressions Metaphoriques prises des choses sensibles, sont très-frequentes dans les saintes Ecritures. Lorsque les Prophetes parlent de Dieu, ils se servent continuellement de Metaphores tirées de choses exposées à nos sens, comme nous l'avons déjà remarqué. Ils donnent à Dieu des bras, des mains, des yeux, ils l'arment de traits, de carreaux, de foudres, pour faire comprendre au peuple sa puissance invisible & spirituelle par des choses sensibles & corporelles. Saint Augustin dit pour cette raison, que

que la sagesse de Dieu n'a pas dédaigné de jouer en quelque maniere avec nous qui sommes des enfans, aux paraboles & aux similitudes. *Sapientia Dei quæ cum infantia nostra parabolis & similitudinibus quodammodo ludere non dedignata est, Prophetas voluit humano more de divinis loqui, ut hebetes hominum animi divina & cælestia, terrestrium similitudine intelligerent.*

Une seule Metaphore dit souvent plus qu'un long discours. Quand on dit, par exemple, que *les sciences ont des recoins & des enfoncemens fort peu utiles.* Cette seule Metaphore renferme un sens que plusieurs expressions naturelles ne peuvent faire comprendre d'une maniere aussi sensible. Outre cela par le moyen des Tropes on peut diversifier le discours. Parlant long-tems sur un même sujet, pour ne pas ennuyer par une repetition trop frequente des mêmes mots, il est bon d'emprunter les noms des choses qui ont de la liaison avec celle qu'on traite, & de les signifier ainsi par des Tropes qui fournissent le moyen de dire une même chose en mille manieres differentes.

La plupart de ce qu'on appelle expressions choisies, tours élégans, ne sont que des Metaphores, des Tropes, mais naturels, & si clairs, que les mots propres ne le feroient pas davantage. Aussi nôtre langue, qui aime la clarté & la naïveté, donne toute liberté de s'en servir; & on y est tellement accoutumé, qu'à peine les distingue-t-on des expressions propres, comme il paroît dans celles-ci qu'on donne pour des expressions choisies: Il faut que la complaisance *ôte à la severité ce qu'elle a d'amer*; & que la severité *donne quelque chose de piquant à la complaisance*, &c. La sagesse la plus austere *ne tient pas long-tems contre de grandes largesses*; & les ames venales se laissent *éblouir* par l'éclat de l'or. Les dépits *déliant* la
lan-

langue des amans. Ces Metaphores sont un grand ornement dans le discours ; mais , comme je l'ai dit , il faut en user avec retenuë , autrement on tombe en ce qu'on appelle discours précieux , affecté , qui ne consiste que dans un mauvais usage des Tropes , comme dans cette expression d'une précieuse ridicule , qui en parlant de ceux qui ont du goût & du discernement , disoit *des gens qui savent faire un doux accueil aux beautez d'un ouvrage , & par de chatouillantes approbations vous regaler de vôtre travail*. C'est le vice des petits genies , qui ne se pouvant distinguer par des pensées nobles , tâchent de le faire par des manieres de parler extraordinaires.

C H A P I T R E VII.

Les passions ont un langage particulier. Les expressions qui sont les caractères des passions , sont appellez figures.

OUTRE ces expressions propres & étrangères que l'usage & l'art fournissent pour être les signes des mouvemens de nôtre volonté aussi-bien que de nos pensées , les passions ont des caractères particuliers avec lesquels elles se peignent elles-mêmes dans le discours. Comme on lit sur le visage d'un homme ce qui se passe dans son cœur ; que le feu de ses yeux , les rides de son front , le changement de couleur de son visage , sont les marques évidentes des mouvemens extraordinaires de son ame ; les tours particuliers de son discours , les manieres de s'exprimer éloignées de celles que l'on garde dans la tranquillité , sont les signes & les caractères des agitations dont son esprit est émû dans le tems qu'il parle.

Les

Les passions font que l'on considere les choses d'une autre maniere que l'on ne fait dans le repos & dans le calme de l'ame : Elles grossissent les objets, elles y attachent l'esprit ; ce qui fait qu'il en est entierement occupé, & que ces objets font presque autant d'impression sur lui, que les choses mêmes. Les passions produisent souvent des effets contraires ; elles emportent l'ame, & la font passer en un instant par des changemens bien differens. Tout d'un coup elles lui font quitter la consideration d'un objet pour en voir un autre qu'elles lui presentent ; elles la précipitent ; elles l'interrompent ; elles la tourment ; en un mot, les passions font dans le cœur de l'homme ce que font les vents sur la mer, qui tantôt poussent ses eaux vers le rivage, tantôt les font rentrer dans son sein ; & presque dans le même instant l'élevent jusqu'au Ciel, & semblent la faire descendre jusques au centre de la terre.

Ainsi les paroles répondant à nos pensées, le discours d'un homme qui est ému ne peut être égal. Quelquefois il est diffus, & il fait une peinture exacte des choses qui sont l'objet de sa passion : il dit la même chose en cent façons differentes. Une autre fois son discours est coupé, les expressions en sont tronquées ; cent choses y sont dites à la fois : il est entrecoupé d'interrogations, d'exclamations ; il est interrompu par de frequentes digressions ; il est diversifié par une infinité de tours particuliers, & de manieres de parler differentes. Ces tours & ces manieres de parler sont aussi faciles à distinguer d'avec les façons de parler ordinaires ; que les traits d'un visage irrité d'avec ceux d'un visage doux & tranquille.

On voit facilement dans le discours de Didon combien elle est animée. Cette Reine parle à Enée après qu'il lui a déclaré sa resolution de quitter
Car-

Carthage, que les Dieux l'avoient obligé de prendre. Un de nos Poètes la fait ainsi parler en François. *

Pendant qu'il parle ainsi, Didon de toutes parts
 Jette confusément mille incertains regards,
 Et sans daigner jamais baisser sur lui la vuë,
 Elle entrevoit pourtant son ame toute nuë;
 Mais ne voyant plus rien qui le pût arrêter,
 Le dépit en ces mots la force d'éclater.
 Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déesse,
 Tu suças en naissant le lait d'une tygresse:
 Et Je Caucaise affreux t'engendrant en couroux,
 Te fit l'ame & le cœur plus durs que ses cailloux.
 Car qu'ai-je à menager, & qu'ai-je plus à crain-
 dre?

A quoi bon deguifer, & pourquoi me contrain-
 dre?

Mes plaintes, mes regrets, & tout mon déplaisir
 Ont-ils pû de son cœur arracher un soupir?
 Mes yeux noyez de pleurs pour toutes mes allar-
 mes

Ont-ils vû de ses yeux couler les moindres larmes?
 Et son ame insensible aux traits de la pitié
 A-t-elle d'un regard flatté mon amitié?
 Grands Dieux, pourrez-vous voir de la voute étoi-
 lée

La Foi si lâchement à vos yeux violée?
 Helas! en qui peut-on s'assurer désormais?
 Ah! qu'on se fie à tort à la foi des bienfaits!
 Qui l'eût jamais pensé qu'un traitement si rude
 Eût payé mes faveurs de tant d'ingratitude?
 Ne te souvient il plus, perfide, de ce jour
 Que pâle & tout tremblant tu parus à ma Cour;
 Qu'e

* Boileau, Contrôleur de l'Argenterie du Roi, frere
 celui qui a composé les Satyres.

*Qu'encor tout effrayé des borreurs du naufrage,
Ma pitié mit ta flotte à l'abri de l'orage ;
Et que me demandant secours en ton malheur,
Avecque ce secours je te donnai mon cœur ?
O ciel ! qui ne seroit transporté de furie,
Quand à l'impieté joignant la raillerie ,
Il veut pour colorer son départ de ces lieux
Rendre de son forfait coupables tous les Dieux ;
Et lorsque pour aider à couvrir l'imposture
Il vient nous effrayer des ordres de Mercure ?
Certes, les Dieux là-haut seroient bien de loisir
Si des soucis si bas ateroient leur plaisir.
Hé bien, ingrat, hé bien, suis donc ces vains Ora-*

cles.

J'y consens de bon cœur, & n'y fais plus d'obsta-

cles.

*Va malgré les byvers & tes lâches sermens,
Exposer ta fortune à la merci des vents.
Peut-être que la mer ouvrant cent precipices,
A ta punition offrira cent supplices.
Alors en vain, alors, sur la fin de tes jours
Tu voudras appeller Didon à ton secours.
Des feux de mon bûcher j'irai jusqu'en l'abîme
Allumer dans ton cœur les remords de ton crime,
Et mon ombre par tout te suivant pas à pas,
Te montrera par tout ton crime & ton trespas ;
Et jusques dans l'Enfer faisant vivre ma baine,
Mon ame chez les morts jouira de ta peine.*

Ces Tours qui sont les caractères que les passions tracent dans le discours, sont ces figures celebres dont parlent les Rheteurs, & qu'ils définissent des manieres de parler éloignées de celles qui sont naturelles & ordinaires : c'est-à-dire différentes de celles qu'on employe quand on parle sans émotion. Cette définition n'a rien d'obscur, & qui merite une plus longue explication. Nous allons voir

voir l'avantage & la nécessité de l'usage de ces figures.

C H A P I T R E VIII.

Les figures sont utiles & nécessaires.

TROIS raisons obligent particulièrement à s'en servir. Premièrement, quand on fait parler une personne émue de quelque passion, si on veut faire une peinture exacte de cette passion, on doit donner à son discours toutes les figures propres, & le tourner en la manière qu'une personne animée d'un mouvement semblable, figure & tourne son discours. Les habiles Peintres, pour exprimer les pensées & les mouvemens de ceux dont ils font le portrait, donnent à leurs images tous les traits qui ne manquent jamais de suivre ces pensées, & ces mouvemens, dont par conséquent ils sont les indices.

Les passions, comme nous avons dit, se peignent elles-mêmes dans les yeux & dans les paroles. Les expressions de la colere & de la gaieté ne peuvent être semblables: ces passions ont des caractères différens. C'est donc en vain qu'on prétend les représenter ou par des couleurs, ou par des paroles, si l'on n'exprime dans la peinture & dans le discours les traits & les figures par lesquelles elles se distinguent elles mêmes les unes des autres.

La seconde raison est encore plus forte pour prouver l'avantage & la nécessité de l'usage des figures. On ne peut pas toucher les autres, si on ne paroît touché.

— *Si vis me flere dolendum est
Primum ipsi tibi.*

La

Les hommes ne peuvent remarquer que nous nous touchent, s'ils n'apperçoivent dans nos paroles les marques des émotions de nôtre ame. Jamais on ne concevra des sentimens de compassion pour une personne dont le visage est riant : il faut voir des yeux abbatués ou baignés de larmes pour sentir ce sentiment. Il faut par la même raison que le discours porte les marques des passions que nous sentons, & que nous voulons communiquer à ceux qui nous écoutent.

Les hommes sont liés les uns avec les autres par une merveilleuse sympathie, qui fait que naturellement ils se communiquent leurs passions, comme nous l'avons déjà observé. Nous nous revêtons des sentimens & des affections de ceux avec qui nous vivons, à moins qu'il n'y ait quelque obstacle qui arrête le cours de la nature ; & cela se fait, parce que nôtre corps est tellement disposé, que la seule idée d'une personne en colere réveille nôtre sang, & nous donne quelque mouvement de colere. Une personne qui fait paroître de la tristesse sur son visage, donne de la tristesse ; si elle donne quelque marque de joie, ceux qui s'en aperçoivent prennent part à sa joie. C'est un effet merveilleux de la sagesse de Dieu, qui nous a fait premierement pour lui ; & en second lieu, les uns pour les autres. Car comme les passions font agir l'ame pour rechercher le bien & éviter le mal, la nature par cette sympathie nous porte à combattre le mal qui attaque ceux avec qui nous vivons, & à leur procurer le bien qu'ils souhaitent. Ainsi puisque nous ne parlons presque jamais que pour communiquer nos affections aussi-bien que nos idées, il est évident que pour rendre nôtre discours efficace il faut le figurer ; c'est-à-dire qu'il faut donner les caractères de nos affections, qui se communiquent, comme nous venons de

le

le dire , à ceux qui nous entendent parler qu'elles paroissent. Outre cela , comme les rememens des passions sont toujours agreables , qu'ils sont moderez , c'est-à-dire , qu'ils ne sont accompagnez de quelque grande douleur , ou me un discours animé , qui remuë l'ame , & inspire differens mouvemens. Un discours pouillé de toutes fortes de figures , est froid & languissant.

Une troisiéme raison considerable prouve l'utilité des figures. Les animaux savent se défendre & acquérir ou conserver par la force ce qui est utile. Ceux qui croient que ce ne sont que des machines , montrent ingenieusement comment leur corps est tellement organisé , que sans besoin d'un esprit qui les dirige , ils peuvent se défendre , & combattre pour leur conservation. Nous-mêmes nous experimentons que nos membres , sans la participation de l'ame , se disposent en la maniere qui est propre pour éviter les blessures. Le corps prend des postures propres à attaquer & à se défendre : les mains & les pieds s'exposent pour conserver la tête. Les pieds s'affermis pour soutenir le corps & le rendre capable de résister aux efforts de notre adverfaire : Les bras se raidissent pour frapper avec force : Tout le corps se plie , se courbe , se ramasse , soit pour éviter les coups qu'on lui porte , soit pour se présenter lui-même sur son ennemi , & le terrasser. Tout cela se fait naturellement , & presque sans aucune reflexion.

Il ne faut pas s'imaginer que les figures de rhétorique soient seulement de certains tours que les Rheteurs ayent inventez pour orner le discours. Dieu n'a pas refusé à l'ame ce qu'il a accordé au corps : si le corps fait se tourner , & se défendre adroitement pour repousser les injures , l'ame

iffi se défendre : la nature ne l'a pas fait immobile lorsqu'on l'attaque. Toutes les figures qu'elle emploie dans le discours quand elle est émue, font même effet que les postures du corps ; si celles-ci sont propres pour se défendre des attaques des hofes corporelles , les figures du discours peuvent aindre ou fléchir les eiprits. Les paroles font les armes spirituelles de l'ame , qu'elle emploie pour persuader ou pour dissuader. Je ferai voir l'efficacité & la force de ces figures dans ce combat , après que j'aurai donné la définition de chacune en particulier. L'on ne peut pas marquer toutes les postures que les passions font prendre au corps. Il est aussi impossible d'exprimer toutes les figures dont un homme se sert dans la passion pour tourner son discours. Je parlerai seulement des plus remarquables , qui font celles dont les Maitres de l'art traitent ordinairement.

C H A P I T R E IX.

Liste des figures.

POUR entrer dans une véritable connoissance de toutes les figures dont nous allons faire la liste , il suffit de remarquer que ce sont des tours ou manieres de parler que la passion fait prendre , comme nous venons de le dire. Ces tours étant differens , les Maitres de l'art leur ont donné des noms differens. Il est peu important pour la pratique de l'éloquence de savoir le nom de toutes ces figures , comme il n'est pas nécessaire pour bien combattre que l'on sache le nom de toutes les postures qu'un corps adroit & bien exercé prend dans le combat. Cependant comme c'est un langage ordinaire dans les Sciences , il y a quelque nécessité de
ne

ne pas ignorer ce que veulent dire tous ces noms ; ainsi l'on ne doit pas trouver mauvais si je m'arrête à les expliquer. Les reflexions que j'ajoute à ces explications ne seront pas inutiles.

EXCLAMATION.

L'EXCLAMATION doit être placée, à mon avis, la première dans cette suite des figures, puisque les passions commencent par elle à se faire paroître dans le discours. L'exclamation est une voix poussée avec force. Lorsque l'ame vient à être agitée de quelque violent mouvement, les esprits animaux courans par toutes les parties du corps, entrent en abondance dans les muscles qui se trouvent vers les conduits de la voix, & les font enfler ; ainsi ces conduits étant retrecis, la voix sort avec plus de vitesse & d'impetuosité au coup de la passion dont celui qui parle est frappé. Chaque flot qui s'éleve dans l'ame est suivi d'une exclamation. Le discours d'une personne passionnée est plein d'exclamations semblables ? *He-las ! ah ! mon Dieu ! ô Ciel ! ô terre !* Il n'y a rien de si naturel. Nous voyons qu'aussi-tôt qu'un animal est blessé, & qu'il souffre, il se met à crier, comme si la nature lui faisoit demander du secours.

DOUTE.

Les mouvemens des passions ne sont pas moins changeans & inconstans que les flots d'une mer agitée : ainsi ceux qui s'abandonnent à la violence de leurs passions, sont dans une perpetuelle inquietude. Tantôt ils veulent, tantôt ils ne veulent pas. Ils prennent un dessein, & puis ils le quittent ; ils l'approuvent, & ils le rejettent presque en même tems.

ems. En un mot, l'inconstance des mouvemens de leur passion pousse leurs esprits de differens côtez. Elle les tient suspendus dans une irrésolution continuelle, & se jouë d'eux comme les vents se jouënt des vagues de la mer. La figure qui représente dans le discours ces irrésolutions, est appellée **Doute**, dont vous avez un bel exemple dans la peinture que fait Virgile des inquiétudes de Didon sur ce qu'elle devoit faire quand elle se vit abandonnée par Enée.

*Helas ! s'écria-t-elle au fort de sa misere ,
 Quel projet désormais me reste t il à faire ?
 Chez les Rois mes voisins mon cœur humble & confus
 Ira-t-il s'exposer au hazard d'un refus :
 Eux dont j'ai tant de fois avec tant d'insolence
 Méprisé la recherche , & bravé la puissance ?
 Irai-je en suppliant , à la honte des miens ,
 Implorer la pitié des superbes Troyens ?
 Trop aveugle Didon , puis-je après cette injure
 Ne pas connaître encor cette race parjure ?
 Et comment mes soupirs pourroient-ils retenir
 Ceux de qui mes bien-faits n'ont pû rien obtenir ?
 Ou bien irai-je enfin jusqu'au bout de la terre
 Avec tous mes sujets leur déclarer la guerre ?
 Mais comment voudroient-ils à travers les dangers
 Poursuivre ma vengeance en des bords étrangers ,
 Eux que leur intérêt , & que leur propre vie
 Ont à peine arrachez du sein de leur patrie ?
 Mourons donc , puisqu'enfin en l'état où je suis
 La mort est l'espoir seul qui reste à mes ennuis.*

On feint quelquefois de douter afin d'obliger ceux à qui l'on parle de considerer les veritez auxquelles ils ne font point d'attention. C'est ainsi qu'Isaïe , pour faire ressouvenir les Israélites de la protection que Dieu leur avoit donnée , leur de-

mande, chap. 63. Où est celui qui les a tirez de la mer avec les Pasteurs de son troupeau? Où est celui qui a mis au milieu d'eux l'Esprit de son Saint? Qui a pris Moïse par la main droite, & l'a soutenu par le bras de Sa Majesté; qui a divisé les flots devant eux pour s'acquiescer un nom éternel? Qui les a conduits dans le fond des abîmes comme un chevre qu'on mène dans une campagne sans qu'il fasse faux pas.

E P A N O R T H O S E.

UN homme irrité ne se contente jamais de ce qu'il a dit & de ce qu'il a fait; l'ardeur de son mouvement le pousse toujours plus loin: ainsi les mots qu'il employe ne lui semblent point assez dire ce qu'il fouhaite, il condamne ses premières expressions, comme trop foibles, & corrige son discours, y ajoutant des termes plus forts.

*Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déesse,
Tu suças en naissant le lait d'une tygresse:
Et le Caucase affreux s'engendrant en courroux,
Te fit l'ame & le cœur plus durs que ses cailloux.*

Le nom de cette figure est Grec, & signifie *correction*.

C'est une espece d'Epanorthose que ces paroles du Fils de Dieu aux Juifs touchant Saint Jean. *Qu'êtes-vous donc allé voir? Un Prophete? Oui certes je vous le dis, & plus que Prophete.*

E L L I P S E.

UNE passion violente ne permet jamais de dire tout ce que l'on voudroit dire. La langue est trop lente pour suivre la vitesse de ses mouvements.

insi dans le discours d'un homme que la colere nime, l'on ne trouve qu'autant de mots que la langue en a pû prononcer dans la promptitude de la passion. Quand le mouvement de cette passion est interrompu, ou tourné d'un autre côté, la langue si le suit profere d'autres paroles qui n'ont plus de liaison avec celles qui précédent. Dans Terence, ce pere irrité contre son fils, ne lui dit que ce mot *omnium*, que le Traducteur François a rendu heureusement par ce mot *le plus*. Car la colere de ce pere est si forte, qu'il n'acheve pas ce qu'il vouloit dire; que son fils étoit le plus mechant de tous les hommes. *Omnium hominum pessimus*. *Ellipse* dit la même chose qu'*Omission*.

A P O S I O P E S E.

Aposiopese est une espece d'Ellipse ou d'omission. Elle se fait lorsque venant tout d'un coup à changer de passion, ou à la quitter entièrement, on coupe tellement son discours, qu'à peine ceux qui écoutent peuvent-ils deviner ce que l'on vouloit dire. Cette figure est fort ordinaire dans les menaces. *Si je vous, &c. Mais, &c.*

Quos ego. Sed motos præstat componere fluctus.

H Y P E R B A T E.

L'*Hyperbate* n'est autre chose que la transposition des pensées ou des paroles dans l'ordre & la suite d'un discours. Nous en avons parlé dans le premier Livre comme d'une figure de Grammaire; mais nous la devons regarder ici comme une figure qui porte le caractère d'une passion forte & violente. En effet, comme le dit Longin, voyez sous ceux qui sont émus de colere, de frayeur, de dépit, de jalousie,

ou de quelqu'autre passion que ce soit: car il y en a tant que l'on n'en fait pas le nombre, leur esprit est dans une agitation continuelle. A peine ont-ils formé un dessein, qu'ils en conçoivent aussi-tôt un autre, & au milieu de celui-ci s'en proposent encore de nouveaux où il n'y a ni raison, ni rapport, ils reviennent souvent à leur première résolution. La passion en eux est comme un vent léger & inconstant qui les entraîne & les fait tourner sans cesse de côté & d'autre: bien que dans ce flux & ce reflux perpétuel de sens mens opposez ils changent à tous momens de pensée & de langage, & ne gardent ni ordre, ni suite dans leurs discours.

P A R A L I P S E.

Cette figure n'est qu'une feinte que l'on fait de vouloir omettre ce que l'on dit, mais une feinte qui est naturelle. Quand on est animé, les raisons se présentent en foule à l'esprit. Il desireroit se servir de toutes, mais il craint d'ennuyer, outre que l'activité de ses agitations empêche qu'il ne s'arrête à toutes; ainsi il produit en foule les raisons qu'il propose, témoignant qu'il ne prétend pas en parler, c'est-à-dire, s'y arrêter autant de tems qu'elles le demanderoient. *Je ne veux pas parler, Messieurs, du sort que m'a fait mon ennemi. J'oublie volontiers les injures que j'ai reçues de lui. Je ferme les yeux à tout ce qu'il machine contre moi.* Paralipse est un mot Grec qui signifie Omission. Il y en a un bel exemple dans l'Épître aux Hébreux, où Saint Paul en faisant le dénombrement de ceux dont la foi avoit été forte, après-en avoir nommé plusieurs, il ajoute; *Que dirai-je davantage? le tems me manquera si je veux parler encore de Gedeon, de Barac, de Samson, de Jephthé, de David, de Samuel, & des Prophètes.*

R E P E T I T I O N.

Repetition est une figure fort ordinaire dans discours de ceux qui parlent avec chaleur, si desirent avec passion qu'on conçoive les s qu'ils veulent faire concevoir. Quand on ix prises avec son ennemi, on ne se contente le lui faite une seule blessure, on lui porte ours coups, & de crainte qu'un seul ne fasse effet qu'on attend, on lui en donne plusieurs. i en parlant, si l'on craint que les premieres les n'ayent pas été entenduës, on les repete, sien on dit les mêmes choses en différentes ieres. La passion occupe l'esprit de ceux dont s'est renduë maîtresse. Elle imprime fortement hoses qui l'ont fait naître dans l'ame; ainsi il ut pas s'étonner qu'en étant plein, on reparable ent des choses. La repetition se fait en deux ieres, ou en repétant les mêmes mots, ou en tant les mêmes choses en differens termes. Ces : de David, où il parle de l'assurance qu'il a : les promesses que Dieu lui a faites de le secou- ferviront d'exemple dé la premiere espece de tition.

*es loix de son amour sont des loix éternelles :
jours dans mon malheur je l'aurai pour appui :
jours son bras puissant vangerà mes querelles ;
e sera toujours ce qu'il m'est aujourd'hui.*

our exemple de la seconde espece, j'ai choisi beaux Vers de Saint Prosper, dans lesquels il ime en différentes manieres cette seule verité, nous ne faisons aucun bien que par le secours : Grace divine.

Grand Dieu , quoi que t'oppose une erreur temerairre ,

Si l'homme fait le bien , Toi seul le lui fais faire :

Ton esprit penetrant dans les replis du cœur

Pousse la volonté vers son divin Moteur.

Ta bonté nous donnant ce que tu nous demandes ,

Pour accomplir nos vœux forme encor nos demandes.

Tu conserves tes dons par ton puissant secours ,

Tu fais notre mérite , & l'augmentes toujours :

Et dans ce dernier prix qui tout autre surpasse ,

Couronnant nos travaux , tu couronnes ta Grace.

En repetant les mêmes paroles , on les peut disposer avec tant d'art , que se répondant les unes aux autres , elles fassent une cadence agréable aux oreilles. Je reserve à parler dans le Livre suivant de ces repetitions , qu'on peut nommer des repetitions harmonieuses.

P A R O N O M A S E.

C'Est une repetition du même nom , mais après y avoir fait quelque changement , soit en ajoutant , soit en retranchant. L'exemple suivant est une Paronomase très-belle & très-vive. Elle est tirée de Ciceron. Après avoir dit à César : *Vous avez déjà vaincu tous les autres vainqueurs par votre équité & par votre clemence , mais vous vous êtes aujourd'hui vaincu vous-même :* il ajoute : *Vous avez , ce semble , vaincu la victoire même , en remettant aux vaincus ce qu'elle vous avoit fait remporter sur eux : car votre clemence nous a tous sauvez , nous que vous aviez droit , comme victorieux , de faire périr. Vous êtes donc le seul invincible , par qui la victoire même , toute fiere & toute violente qu'elle est de sa nature , a été vaincûe.*

P L E O.

P L E O N A S M E.

onafme, c'est quahd on dit plus qu'il n'étoit
 ecessaire, comme quand on dit: *Je l'ai enten-*
mes oreilles. Ce mot vient d'un verbe Grec
 gnifie *surabonder.* Or il ne faut pas que ce
 ajoute soit entièrement superflu. Un Pleo-
 qui ne feroit pas une plus grande impression,
 n'est pas nécessaire d'en faire une plus gran-
 vicieux: ainsi dans ce discours: „ Comme je

Auteur, il faut que je réponde en homme
 métier; c'est-à-dire que j'examine selon les
 les que nous ont donné nos Maîtres; sans
 on ne me distingueroit pas du *commun peu-*

L'Auteur des Reflexions sur l'élegance &
 itesse du stile, remarque fort bien que *com-*
 cet endroit est un Pleonafme inutile, puis-
 couple tout court fait le même effet que *com-*
uple.

rsque ce que l'on ajoute dit plus, & qu'on
 : comme par degrez, cela fait une figure que
 on appelle *Climax*, tantôt *Auxese*, qui sont
 mots Grecs. Le premier signifie *gradation*,
 ion qui se fait de degré en degré. Le second
utation.

S Y N O N Y M E.

onyme, c'est quand on exprime une même
 ose par plusieurs paroles qui n'ont qu'une mê-
 gnification: ce qui arrive quand la bouche ne
 nt pas au cœur, on se fert de tous les noms
 fait pour exprimer ce que l'on pense. *Abiit*,
 , *erupit*: *Il s'en est allé, il a pris la fuite, il*
happé.

: Synonymes sont comme autant de coups

de pinceau. Mais quand ils sont inutiles ils sont vicieux, comme le second pinceau ne fait que gâter ce qui est fini. Aussi on critique ce vers :

Fuir d'un si grand fardeau la charge trop pesante.

Parce qu'il n'y a pas de différence entre *fardeau & charge*. Si ces sortes de Synonymes sont vicieux, il faut condamner ce grand nombre d'épithètes inutiles dont les mauvais Orateurs chargent leurs discours; comme sont ces épithètes: *L'éclatant embaras* des plus superbes équipages. *Le pompeux fracas* de ces grands divertissemens.

HYPOTYPOSE.

Les objets de nos passions sont presque toujours présens à l'esprit. Nous croyons voir & entendre ceux à qui l'amour nous attache.

— *Illum absens absentem auditque videtque.*

Nous pensons aussi fortement à ceux que nous croyons nous vouloir nuire.

*Je les vois, je les vois s'apprêter au carnage,
Comme des lions rugissans, &c.*

C'est pourquoi toutes les descriptions que l'on fait de ces objets sont vives & exactes, comme celle que fait Oreste dans Euripide, des furies de l'Enfer qu'il craint.

*Mère cruelle, arrête, éloigne de mes yeux
Ces filles de l'Enfer, ces spectres odieux.
Ils viennent, je les vois: mon supplice s'apprête,
Mille horribles serpens leur fissent sur la tête.*

Ces

Ces descriptions qui sont si vives, se distinguent des descriptions ordinaires. Elles sont appellées hypotyposes, parce qu'elles figurent les choses, & en forment une image qui tient lieu des choses mêmes; c'est ce que signifie ce nom Grec *Hypotypose*. David parlant du secours que Dieu lui devoit donner contre ses ennemis, & que sa foi & son esperance lui rendoient présent, il s'explique, comme si ses ennemis étoient déjà abatus à ses pieds.

Tu m'entens, les voilà qui tombent

Ces hommes pleins d'iniquité:

Tu confonds leur temerité,

Et malgré leur orgueil sous ta main ils succombent.

DESCRIPTION.

L'Hypotypose est une espece d'enthousiasme qui fait qu'on s'imagine voir ce qui n'est point présent, & qu'on le représente si vivement devant les yeux de ceux qui écoutent, qu'il leur semble voir ce qu'on leur dit. La description est une figure assez semblable, mais qui n'est pas si vive. Elle parle des choses absentes comme absentes, cependant elle le fait d'une maniere qui fait une grande impression, comme il paroît dans cette description qu'Isaïe fait d'une Nation que Dieu devoit appeler pour punir les Juifs de leur rebellion. Ce Prophete parle ainsi, chap. 5. *Dieu élèvera son étendard pour servir de signal à un peuple très-éloigné: il l'appellera d'un coup de sifflet des extrémités de la terre, & il accourra aussi tôt avec une vitesse prodigieuse. Il ne sentira ni la lassitude ni le travail; il ne dormira ni ne sommeillera point; il ne quittera jamais le baudrier dont il est ceint, & un seul cordon de ses souliers ne se rompra dans sa marche. Toutes ses flèches ont une pointe perçante, &*

tous ses arcs sont toujours bandez. La corne du pie de ses chevaux est dure comme les cailloux, & le roué de ses chariots est rapide comme la tempête. Il rugira comme un lion, il poussera des hurlemens terribles comme les lionceaux. Il fremira, il se jettera sur sa proie, & il l'emportera sans que personne la lui puisse ôter.

Voilà l'exemple d'une description fort vive à qu'on pourroit donner le nom d'*hypotypose*. C'est le Soleil qui décrit à Phaëton la route qu'il devoit tenir.

*Aussitôt devant toi s'offriront sept étoiles :
Dresse par-là ta course, & suis le droit chemin.
Phaëton à ces mots prend les rênes en main :
De ses chevaux aîlez il bat les flancs agiles.
Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles.
Ils vont ; le char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair,*

*Penètre en un moment les vastes champs de l'air,
Le pere cependant plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine cefte,
Lui montre encor sa route, & du plus haut des cieux
Le suit autant qu'il peut de la voix & des yeux.
Va par-là, lui dit-il ; reviens ; détourne : arrête.*

Ne diriez-vous pas, dit Longin, que l'ame du Poëte monte sur le char avec Phaëton ; qu'elle partage tous ses perils, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux ? Car s'il ne les suivoit pas dans les Cieux s'il n'assistoit à tout ce qui s'y passe, pourroit-il peindre la chose comme il le fait.

D I S T R I B U T I O N.

LA Distribution est encore une espece d'*Hypotypose* ; l'on s'en fert lorsque l'on fait un **discours**

nombrement des parties de l'objet de sa passion. David nous en fournit un exemple, lorsque dans le mouvement de son indignation contre les pecheurs, il fait une vive peinture de leur iniquité. *Leur gosier est comme un sepulcre ouvert, ils se sont servis de leur langue pour tromper avec adresse, ils ont sur leurs lèvres un venin d'aspic, leur bouche est remplie de malediction & d'aigreur, leurs pieds sont vites & legers pour répandre le sang.*

Voici un exemple fort animé tiré de Saint Paul. *J'ai été battu de verges par trois fois; j'ai été lapidé une fois; j'ai fait naufrage trois fois; j'ai passé un jour & une nuit au fond de la mer; j'ai été souvent dans les voyages, dans les perils sur les fleuves, dans les perils des voleurs, dans les perils de la part de ceux de ma Nation, dans les perils de la part des Payens, dans les perils au milieu des villes, dans les perils au milieu des deserts, dans les perils sur la mer, dans les perils entre les faux freres, &c.*

ANTITHESES, ou OPPOSITIONS.

Les Antitheses ou oppositions, les comparaisons, les similitudes qui sont des figures propres à représenter les choses avec clarte, sont les effets de cette forte impression que fait sur nous l'objet de la passion qui nous anime; & dont par conséquent il est facile de parler clairement & exactement, l'ayant présent devant les yeux de l'ame. On fait que les choses opposées se font appercevoir les unes les autres: la blancheur éclate auprès de la noirceur. Voici un exemple d'une Antithese que je tire de Saint Prosper, qui dit, en parlant de ceux qui agissent sans être poussez par le Saint Esprit :

*Leur ame en cet état recule en s'avancant ,
En voulant monter tombe , & perd en amassant .
Comme elle suit l'attrait d'une lueur trompeuse ,
Sa lumiere l'effusque , & la rend tenebreuse .*

Ce passage du Chapitre troisiéme d'Isaïe vous allez lire , contient de fort belles Anti-Parce que les filles de Sion se sont élevées , qu'elles ont marché la tête haute en faisant des signes des y des gestes des mains , qu'elles ont mesuré tous leurs & étudié toutes leurs démarches , le Seigneur chauve la tête des filles de Sion , & il arrache leurs cheveux . En ce jour-là le Seigneur leur chausseurs magnifiques , leurs croissans d'or colliers , leurs filets de perle , leurs brasses , leurs rubans de cheveux , leurs jarr , leurs chaînes d'or , leurs boîtes de parfum , les dans d'oreilles , leurs bagues , les pierreries qui pendent sur le front , leurs robes magnifiques escharpes , leurs beaux linges , leurs poignons mans , leurs miroirs , leurs chemises de grande leurs bandeaux , & leurs habillemens légers et ebaud de l'été . Et leur parfum sera changé en leur ; leur ceinture d'or en une corde ; leurs et frisez en une tête nuë & sans cheveux , & leur corps de juppe en un cilice .

Le Sonnet fameux de l'Avorton contient belles Antitheses ou oppositions . Une fille qui pour sauver son honneur fit mourir son fruit son sein . Le Poëte parle . On fait parler cet Avorton :

*Toi qui meurs avant que de naître ,
Assemblage confus de l'être & du néant ,
Triste Avorton , informe enfant ,
Rebut du néant & de l'être .*

*Toi que l'Amour fit par un crime ,
 Et que l'Honneur défait par un crime à son tour ,
 Funeste ouvrage de l'Amour ,
 De l'Honneur funeste victime ,
 Laisse-moi calmer mon ennui ,
 Et du fond du neant où tu rentre aujourd'hui ,
 Ne trouble point l'horreur dont ma faute est suivie .
 Deux tyrans oppofez ont décidé ton fort :
 L'Amour malgré l'Honneur te fait donner la vie ,
 L'Honneur malgré l'Amour te fait donner la mort .*

Je ne voudrois pas foutenir que ce Sonnet foit également beau en toutes fes pensées, & à couvert d'une critique raifonnable.

S I M I L I T U D E .

Pour la Similitude , je ne puis choifir un plus bel exemple que celui que je rencontre dans la Paraphrafe qu'a faite Monfieur Godeau du premier des Pfeaumes de David ; où il eft parlé du bon-heur des Juftes.

*Comme fur le bord des ruisseaux
 Un grand arbre planté des mains de la Nature ,
 Malgré le chaud brûlant conferve fa verdure ,
 Et de fruit tous les ans enrichit fes rameaux :
 Ainfi cet homme heureux fleurira dans le monde ,
 Il ne trouvera rien qui trouble fes plaiſirs ;
 Et qui conftamment ne réponde
 A ſes nobles projets , à ſes juſtes deſirs .*

C O M P A R A I S O N .

I L n'y a pas grande différence entre la fimilitude & la comparaifon , ſi ce n'eſt que celle-ci eſt plus animée , comme il paroît dans cette compa-

raison où David fait connoître qu'il préfère les Loix de Dieu à toutes choses.

*L'or me paroît moins defrable
Que ses divins Commandemens :
Pour moi les riches diamans
N'ont rien qui leur soit comparable ;
Et le miel le plus doux est sans douceur pour moi
Après de sa divine Loi.*

Voici plusieurs exemples de cette figure tirez d'Isaïe ; on ne peut rien voir de plus animé, ch. 1. *Le bœuf connoît celui à qui il est , & l'âne l'estable de son maître ; mais Israël ne m'a point connu , & mon peuple a été sans entendement.* Et dans le chap. 10. ce Prophete reprime l'insolence de ceux qui s'élevent contre Dieu même, à cause de la puissance qu'il leur a donnée pour châtier son peuple. *La coignée se glorifie-t-elle contre celui qui s'en sert ? La scie se souleve-t-elle contre la main qui l'emploie ? C'est comme si la verge s'élevoit contre celui qui la leve ; & si le bâton se glorifioit, quoique ce ne soit que du bois.* Et chap. 45. *Malheur à l'homme qui dispute contre celui qui l'a créé, lui qui n'est qu'un peu d'argile, & qu'un vase de terre. L'argile dit-elle au Potier : Qu'avez-vous fait ?*

Remarquez deux choses dans les comparaisons ; La première, que l'on ne doit pas rechercher un rapport exact entre toutes les parties d'une comparaison & le sujet dont on parle. On y fait entrer de certaines choses qui n'y sont placées que pour rendre ces comparaisons plus vives, comme dans la comparaison que Virgile fait de ce jeune Ligurien vaincu par Camille, avec une Colombe qui est entre les terres d'un Epervier : après avoir dit ce qui est de principal, & sur quoi tombe la comparaison, il ajoute :

Tum.

Im cruor, & vulsa labantur ab aethere plume.

Il n'étoit pas nécessaire de dire qu'on voit le sang qui coule, & les plumes qui tombent, cela n'est point de la comparaison, & ne sert qu'à faire une peinture sensible d'une Colombe qui est déchirée par un Epervier. Je fais la seconde remarque en faveur de cet admirable Poète, pour le défendre contre la critique de ceux qui condamnent ses comparaisons comme étant basses. Mais c'est avec bien de l'art que dans son Eneïde il tire ses comparaisons de choses simples : il veut délasser l'esprit de son Lecteur, que la grandeur & la dignité de sa matière avoit tenu dans une trop forte application. Et pour reconnoître qu'il a eu ce dessein, on n'a qu'à considérer les comparaisons de ses Georgiques, qui sont au contraire grandes & relevées.

S U S P E N S I O N.

Lorsqu'on commence un discours de telle sorte que l'Auditeur ne fait pas ce que doit dire celui qui parle, & que l'attente de quelque chose de grand le rend attentif, cette figure est appelée *Suspension*. En voici une de Brebœuf dans ses Entretiens Solitaires. Il parle à Dieu.

*Les ombres de la nuit à la clarté du jour,
Les transports de la rage aux douceurs de l'amour ;
A l'étroite amitié la discorde ou l'envie ;
Le plus bruyant orage au calme le plus doux :
La douleur au plaisir, le trépas à la vie
Sont bien moins oppozéz que le pecheur à vous.*

Autre exemple. *L'œil n'a point vû, l'oreille
N'a point entendu ; & le cœur de l'homme n'a ja-
mais*

mais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.

PROSOPOPEE.

Quand une passion est violente, elle rend insensé en quelque façon ceux qu'elle possède ; pour lors on s'entretient avec les morts & avec les rochers, comme avec des personnes vivantes : on les fait parler comme s'ils étoient animés. C'est de là que cette figure s'appelle *Prosopopee*, parce qu'on fait une personne de ce qui n'en est pas une : Comme dans l'exemple suivant, où un Etranger ayant été accusé d'homicide, parce qu'on le trouva seul enterrant un homme mort, ce que la charité lui avoit fait faire : *Juste Dieu, dit-il, protecteur des innocens, permettez que l'ordre de la nature soit troublé pour un moment, & que ce cadavre déliant sa langue, reprenne l'usage de la voix. Il me semble que Dieu accorde ce miracle à mes prieres : Ne l'entendez-vous pas, Messieurs, comme il publie mon innocence, & déclare les auteurs de sa mort ? Si c'est un juste ressentiment, dit-il, contre celui qui m'a mis dans le tombeau, qui vous anime, tournez vobis colere contre ce calomniateur qui triomphe maintenant dans une entière assurance, après avoir chargé cet innocent du poids de son crime.*

Quintilien dit que cette figure doit se faire avec beaucoup d'art, & qu'il faut qu'elle touche beaucoup, ou qu'on en soit extrêmement rebuté : *Magna quedam vis eloquentia desideratur. Falsa enim & incredibilia natura necesse est, aut magis moveant, quia supra vera sunt, aut pro vanis accipiantur quia vera non sunt.* Ce Maître des Orateurs dit qu'il faut adoucir cette figure, comme le fait Cicéron dans cet exemple. *Es enim si mecum patria,*

patria, que mihi visâ meâ multò est charior, si cuncta Italia, si omnis Respublica sic loquatur, M. Tullî, quid agis?

La figure que l'on appelle en Latin *sermocinatio*, c'est-à-dire *dialogue*, *entretien*, est une espece de *Prosopopée*. L'Orateur feint de se taire pour faire parler celui qui est le sujet de son discours. En voilà un riche exemple : ce sont des vers que *Patris* composa peu de jours avant sa mort.

*Je songeois cette nuit que de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et que n'en pouvant pas souffrir le voisnage,
En mort de qualité je lui tins ce langage:
Retire toi, coquin, va pourrir loin a'ici:
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin, ce me dit-il, d'une arrogance extrême;
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même.
Ici tous sont égaux; je ne te dois plus rien:
Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien.*

S E N T E N C E.

Les Sentences ne sont que des reflexions que l'on fait sur une chose qui surprend, & qui merite d'être considerée. Une sentence se fait en peu de paroles, qui sont énergiques, & qui renferment un grand sens; comme est celle-ci : *Il n'y a point de déguisement qui puisse long-tems cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas.*

On peut mettre au nombre des sentences toutes ces expressions ingénieuses, qui renferment en peu de paroles de grands sens, ou qui disent plus de choses que de paroles. Néanmoins leur prix ne consiste pas tant dans les choses que dans le tour des paroles, ou l'art avec lequel on peut avec peu de paroles dire beaucoup. Il y a des sentences dont le
sens

sens fait la beauté ; n'importe que ce sens soit exprimé avec étendue. La reflexion que Lucain fait sur l'erreur des anciens Gaulois ; qui croyoient que les ames ne sortoient d'un corps que pour rentrer dans un autre , servira d'exemple d'une espece de sentence qui est plus étendue.

*Officieux mensonge ! agreable imposture !
La frayeur de la mort , des frayeurs la plus dure ,
N'a jamais fait pâlir ces fieres Nations
Qui trouvent leur repos dans leurs illusions.
De là naît dans leur cœur cette bouillante envie
D'affronter une mort qui donne une autre vie ,
De braver les perils , de chercher les combats
Où l'on se voit renaître au milieu du trepas.*

E P I P H O N E M E .

Epiphonème est une exclamation qui contient quelque sentence ou quelque grand sens que l'on place à la fin d'un discours : c'est comme le dernier coup dont on veut frapper les Auditeurs, & une reflexion vive & pressante sur le sujet dont on parle. Cet Hemistiche de Virgile est un Epiphonème.

— *Tantene animis cœlestibus ira ?*

Lucain finit par une espece d'Epiphonème cette plainte qu'il fait faire aux habitans de Rimini contre la situation de leur ville , qui étoit exposée aux premiers mouvemens de toutes les guerres civiles & étrangères.

*Et Rome n'a jamais vu tonner de tempêtes,
Que leur premier éclat n'ait fondu sur nos têtes.*

INTERROGATION.

L'Interrogation regne presque par tout dans un discours figuré. La passion porte continuellement vers ceux que l'on veut persuader, & fait qu'on leur adresse tout ce que l'on dit. Aussi cette figure est merveilleusement utile pour appliquer les Auditeurs à ce qu'on veut qu'ils entendent. Voici l'exemple d'une interrogation très-animée; c'est David qui se plaint à Dieu dans le neuvième l'ſeau-me, de ce qu'il semble avoir abandonné les innocens affligez.

*Quoi ? Seigneur, est-ce ainsi que tu veux t'éloigner
Du Juste en sa misere ?*

*Est-ce ainsi que tu veux d'un Sauveur & d'un
Pere*

Les tendres soins lui témoigner ?

Il gemit sous le faix de ses vives douleurs ;

Son ennui le consume ;

Tandis que le méchant plus fier que de costume,

Rit & triomphe de ses pleurs.

C'est par une figure semblable que J E S U S-CHRIST fait faire attention aux Juifs qu'il est le Messie, puisque Jean Baptiste, qu'ils avoient regardé comme l'Ange du Seigneur, le leur avoit déclaré. C'étoit un fait auquel il étoit important que les Juifs fissent attention; car en leur faisant considerer que Jean étoit le Précurseur, il leur faisoit appercevoir qu'il étoit le Messie, suivant le témoignage que Jean lui avoit rendu. C'est pour cela, dis-je, que Jesus-Christ employe cette figure qui est si propre pour rendre un esprit attentif à la vérité qu'on lui veut faire sentir. *Qu'êtes-vous allé
cher-*

chercher dans le desert ? Un roseau agité du vent ? Qu'êtes vous, dis-je, allé voir ? un homme vêtu avec luxe & avec mollesse ? Vous savez que ceux qui s'habillent de cette sorte, sont dans les maisons des Rois. Qu'êtes vous donc allé voir ? Un Prophete ? Oui certes je vous le dis, & plus que Prophete ; car c'est de lui qu'il a été écrit : J'envoye devant vous mon Ange qui vous preparera la voye. Naturellement quand on parle avec chaleur, dans l'envie qu'on a de persuader & d'être écouté, on agit de la main aussi-bien que de la voix, & on tire celui à qui on parle par ses habits ; on lui frappe le bras afin qu'il soit attentif. C'est là l'effet de l'interrogation.

A P O S T R O P H E.

L'Apostrophe se fait lorsqu'un homme étant extraordinairement ému, il se tourne de tous côtez, il s'adresse au Ciel, à la terre, aux rochers, aux forêts, aux choses insensibles, aussi-bien qu'à celles qui sont sensibles. Il ne fait aucun discernement dans cette émotion ; il cherche du secours de tous côtez : il s'en prend à toutes choses comme un enfant qui frappe la terre où il est tombé. C'est ainsi que David au 1. chapitre du 2. Livre des Rois, étant vivement affligé de la mort de Saül & de Jonathas, fait des imprecations contre les montagnes de Gelboë, qui avoient été le théâtre funeste de cet accident.

Et vous, montagnes de Gelboë, que jamais la rosée & la pluye ne vous rafraichissent, que jamais on ne trouve de moissons sur vos funestes coteaux qui ont vu la fuite de tant de Capitaines d'Israël, & qui ont été teints de leur sang. L'Apostrophe signifie conversion.

Isaïe apostrophe le Ciel & la terre pour les prier de donner le Messie qu'il attendoit avec tant d'im-

pa

patience. Cieux, envoyez d'en haut v^{ost}re roste, & que les nuées fassent descendre le juste comme une pluie; que la terre s'ouvre, & qu'elle germe le Sauveur.

EPISTROPHE.

Notre langue n'a point de termes propres pour exprimer le nom que les Rheteurs Grecs donnoient à cette figure.

L'*Epistrophe* est une espece de conversion, ou plutôt d'une reversion ou retour lorsqu'on repete le même mot d'une maniere fort énergique, comme dans ce raisonnement de saint Paul: *Sont-ils Hebreux? Je le suis aussi. Sont-ils Israëlitas? Je le suis aussi. Sont-ils de la race d'Abraham? J'en suis aussi*, &c. Elle a beaucoup de force, & rend sensible ce qu'on veut faire concevoir; comme quand Ciceron veut persuader qu'Antoine étoit la cause de tous les maux de la Republique. *Doletis tres exercitus populi Romani interfectos? Interfecit Antonius. Desideratis clarissimos cives? Eos quoque eripuit vobis Antonius. Auctoritas hujus ordinis afflictata est? Afflixit Antonius, &c. Quis legem tulit? Nullus. Quis majorem populi partem suffragiis privavit? Nullus. Quis comitiis præsuis? Idem Nullus.*

PROLEPSE, ET UPOBOLE.

On appelle *Prolepse* cette figure que l'on fait lorsque l'on prévient ce que les Adversaires pourroient objecter; & *Upobole* la maniere de répondre à ces objections que l'on a prévenues. Je trouve dans saint Paul un exemple de ces deux figures. Ce Saint parlant de la Resurrection future, s'objecte une difficulté qu'on pouvoit lui proposer,

poser , & il y répond : *Mais quelqu'un me dira , en quelle maniere les morts ressuscitent-ils , & quel sera le corps dans lequel ils reviendront ? Insensés que vous êtes , ne voyez-vous pas que ce que vous semez dans la terre ne reprend point de vie s'il ne meurt auparavant ; & quand vous semez , vous ne semez pas le corps de la plante qui doit naître , mais la graine seulement , comme du bled , ou quelque autre chose.*

C O M M U N I C A T I O N .

LA Communication se fait lorsqu'on délibère avec ses Auditeurs , qu'on demande quel est leur sentiment. *Que feriez-vous , Messieurs , dans une occasion semblable ? Quelles mesures prendriez-vous autres que celles qu'a prises celui que je défens.* C'est une espece de communication que fait saint Paul , lorsque dans le sixième Chapitre de l'Épître aux Romains , après leur avoir rapporté les avantages de la Grâce , & les miseres qui suivent le peché , il leur demande : *Quel fruit tiriez-vous donc alors de ces desordres dont vous rougissez maintenant , puisqu'ils n'avoient pour fin que la mort ?*

C O N F E S S I O N .

Cette figure est un aveu de ses fautes , qui engage celui à qui on le fait de pardonner la faute que l'esperance de sa douceur donne la hardiesse d'avouër. C'est une figure fort ordinaire dans les Pseaumes de David ; l'exemple suivant est beau. Il parle à Dieu dans le vingt-quatrième Pseaume :

*Ne regarde point mes forfaits,
 Je fais que du pardon ils me rendent indigne ;
 Regarde ta bonté qui ne tarit jamais.
 Plus les pechez sont grands , plus la Grace est in-
 signe :
 Pour l'amour de toi seul, non pour mon repentir,
 Fais-m'en les effets ressentir.*

EPITROPHE, ou CONSENTEMENT.

Quelquefois on accorde liberalement ce que l'on peut refuser, afin d'obtenir ce que l'on demande. Cette figure est souvent malicieuse, comme celle-ci. C'est l'illustre Poète Satyrique qui répond à ceux qui le reprochoient d'avoir censuré avec trop d'aigreur les vers d'un honnête homme.

*Ma Muse en l'attaquant charitable & discrete,
 Sait de l'homme d'honneur distinguer le Poète :
 Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
 Qu'on prise sa candeur & sa civilité :
 Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere,
 On le veut : j'y souscris, & suis prêt de me taire.
 Mais que pour un modele on montre ses écrits :
 Qu'il soit le mieux venté de tous les beaux Esprits :
 Comme Roi des Auteurs qu'on l'éleve à l'Empire ;
 Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire.*

C'est encore par cette figure que pour toucher un ennemi, & lui donner horreur de sa cruauté, on l'invite quelquefois à faire tout le mal qu'il peut faire. Elle est aussi ordinaire dans les plaintes qui se font aux amis, comme dans celle que fait Aristée dans Virgile à sa mere Cyrene.

*Quin age, & ipsa manu felices erue sylvas.
 Fer stabulis inimicum ignem atque interfice messes.
 Ure sata, & validam in vites molire bipennem:
 Tanta mee si te ceperunt tedia laudis.*

Je puis donner pour exemple de cette figure Sonnet suivant, qui est admirable.

*Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité:
 Toujours tu prens plaisir à nous être propice:
 Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
 Ne me pardonnera sans choquer ta justice.*

*Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété.
 Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice:
 Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
 Et ta clemence même attend que je perisse.*

*Contente ton desir puisqu'il t'est glorieux:
 Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux:
 Tonne, frappe, il est tems; rends-moi guerre pour
 guerre:*

*J'adore en perissant la raison qui s'aigrit.
 Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
 Qui ne soit tout couvert du sang de JESUS-CHRIST*

P E R I P H R A S E .

LA Periphrase est un détour que l'on prend pour éviter de certains mots qui ont des idées choquantes, & pour ne pas dire de certaines choses qui produiroient de mauvais effets. Cicéron étant obligé d'avouer que Clodius avoit été tué par Milon, il se fert d'adresse. *Les serviteurs de Milon, dit-il, étant empêchez de secourir leur Maître, que Clodius se vantoit d'avoir tué, & le croyant*
 il

se firent dans son absence, sans sa participation, & sans son aveu, ce que chacun auroit attendu de ses rivaux dans une occasion semblable. Il évite ces noms odieux de tuer ou de mettre à mort.

La Periphrase est particulièrement d'usage lorsqu'on est contraint de parler de choses qui pourroient salir l'imagination si on les exprimoit naturellement. Il faut les désigner par des circonstances & des qualitez qui leur sont propres, & qui ne fissent point de mauvaises impressions dans l'esprit. Il n'étoit pas fort nécessaire de traduire cet endroit d'une des Odes d'Anacreon, où ce poëte fait le portrait de Venus qui se baigne, ou qui traverse quelque bras de mer à la nage. Mais l'Abbé qui a fait cette traduction, le fait avec toute la circonspection possible, usant de Periphrase.

*Sur la mer il la représente
 Tout aussi belle, aussi charmante
 Qu'elle est là haut parmi les Dieux,
 Sans que de sa beauté celeste
 Il cache aux regards curieux
 Que ce qu'un usage modeste
 Derobe à l'ordinaire aux yeux.*

CHAPITRE X.

Le nombre des figures est infini. Chaque figure se peut faire en cent différentes manieres.

Je n'ai point rapporté dans cette Liste des Hyperboles, les grandes Metaphores, & plusieurs autres Tropes, parce que j'en ai parlé ailleurs: ils sont néanmoins de véritables figures; & quoiqu'il y ait de la difette des langues oblige d'employer assez

H

fou-

souvent ces expressions tropiques , lors même qu'on est tranquille ; cependant on ne s'en sert ordinairement que durant la passion. C'est elle qui fait que les objets nous paroissent extraordinaires , & que par conséquent on ne trouve point de terme dans l'usage ordinaire qui les représentent aussi grands & aussi petits qu'ils nous paroissent. Outre cela , je n'ai pas prétendu parler de toutes les figures ; il faudroit d'aussi gros volumes pour marquer les caractères des passions dans le discours , que pour exprimer ceux que les mêmes passions peignent sur le visage. Les menaces , les plaintes , les reproches , les prières ont en chaque langue leur figures. Il n'y a point de meilleur Livre que son propre cœur ; & c'est une folie de vouloir aller chercher dans les écrits des autres ce que l'on trouve chez soi. Si on desire savoir les figures de la colère , qu'on s'étudie quand on parle dans le mouvement de cette passion.

Enfin , il ne faut pas s'imaginer que les figures doivent être toutes semblables aux exemples que j'en ai donné , & que ces exemples soient comme des modèles sur lesquels on doive former toutes les figures que l'on fera. L'Apostrophe , l'Interrogation , l'Antithèse se peuvent faire en cent manières : ce n'est point l'Art qui les règle ; ce n'est point l'étude qui les doit trouver , ce sont des effets naturels de la passion , comme nous l'avons déjà remarqué. Je le ferai voir encore plus amplement dans le Chapitre suivant.

C H A P I T R E X I.

figures sont comme les armes de l'ame. Parallele d'un Soldat qui combat, avec un Orateur qui parle.

UR faire comprendre encore plus clairement : que j'ai dit ci-dessus, que les figures sont les armes de l'ame, je ferai ici le parallele d'un Soldat combat les armes à la main, & d'un Orateur qui parle. Je considere un Soldat en trois états : le premier est lorsqu'il combat avec forces égales, & son ennemi n'a aucun avantage sur lui : le second, il est environné de dangers : & dans le troisieme, étant obligé de ceder à la force, il a recours qu'à la clemence de son vainqueur. Dans le premier état ce Soldat est appliqué à trouver des moyens de gagner la victoire ; tantôt il attaque, tantôt il repousse, tantôt il recule, tantôt il se fait mine de fuir pour retourner avec plus de force : il fait mine de fuir pour retourner avec plus d'impetuosité ; il redouble ses coups, il met plus de force dans ses efforts de son adversaire. Quelquefois il s'excite lui-même, & combat avec plus de courage. Il prévoit tous les desseins de son ennemi. Il s'empare des lieux qu'il juge lui être avantageux ; en un mot, il est dans un perpetuel mouvement ; toujours disposé, soit à se défendre, soit à attaquer.

Quand l'ame combat par les paroles, les passions dont elle est échauffée ne la portent pas avec la même chaleur à se tourner de tous côtez, pour chercher des raisons & des preuves des veritez qu'elle soutient. Dans l'ardeur que l'on a de se défendre, & de faire valoir ce que l'on dit, on ne dit pas les mêmes choses, on les dit en différentes

manieres: On en fait des descriptions, des hyperbofes; on fe fert de comparaiſons, de ſimilitudes; on prévient ce que l'adverſaire doit objecter & l'on y répond. Quelquefois pour marque de confiance l'on accorde tout ce qu'on demande: l'on témoigne que l'on ne veut pas ſe ſervir de toutes les raiſons que la juſtice de la cauſe pour fournir. Un Soldat tient ſon ennemi en haleine; coups qu'il lui porte continuellement, les aſſaillies qu'il lui livre de tous côtés le tiennent éveillé. Un Orateur entretient l'attention de ſes Auditeurs. Lorsque leur eſprit s'éloigne, il les rapelle à lui par des Apoſtrophes, par des Interrogations, qui obligent ceux à qui elles ſont faites de répondre à qu'on leur demande. Il les réveille, & les fait venir de leur aſſoupiffement par des exclamations fréquentes & réitérées.

Un Soldat environné d'ennemis, ſans ſecours ſ'en plaint, il reproche à ſes ennemis leur lâcheté. La colere le porte contre eux, la crainte rapelle auffi-tôt. Il demeure immobile & plein d'irreſolutions; cependant le deſir d'éviter le péril qui le menace, le preſſe & l'échauffe; il tente toutes ſortes de voyes, il s'anime, il s'exerce; la paſſion le rend adroit & ingenieux; elle lui fait trouver des armes; & il employe tout ce qu'il rencontre pour ſa défenſe. Un Orateur pour ne point étouffer les ſentimens de douleur qu'il reſſent, ne les point témoigner par des exclamations, par des plaintes, par des reproches, lorsqu'il apperçoit que la Verité eſt combattue ou obſcurcie? Dans ces occasions l'ardeur qu'il a de la garantir des tenebres dont on veut l'offuſquer, fait qu'il avance par ſes preuves. Tantôt il les explique, tantôt après les avoir ſeulement propoſées, il les abandonne pour répondre aux objections des adverſaires. Il demeure quelque tems dans le ſilence & dans l'

ition sur le choix de ses preuves. Il avance que chose, aussi-tôt il censure ce qu'il a avancé comme n'étant point assez fort. Quand les armes lui manquent, ou que celles qu'il produit ne sont pas suffisantes, il apostrophe toute la Nature. Il fait parler les pierres, il fait sortir des tombeaux les morts, & il oblige le Ciel & la terre à parler par leur témoignage la vérité pour laquelle il se bat avec tant d'ardeur, & qu'il veut établir.

Pour achever le parallèle que j'ai commencé, je prendrai ce Soldat dans le troisième état auquel il se réduit, lorsqu'il ne dispute plus la victoire, & qu'il est obligé de céder à son ennemi. Pour lors il ne s'employe plus les armes qui lui ont été inutiles; il se baïsse de son visage n'ont plus rien de menaçant; il oppose que des larmes, il s'abaisse encore davantage que son ennemi ne l'a abaissé; il se jette sur ses pieds, & embrasse ses genoux. L'homme est pour obéir à ceux de qui il dépend, & dont il est soutenu, & pour commander à ses inférieurs qui reconnoissent sa puissance. Il fait l'un & l'autre avec plaisir. Deux personnes se lient fort étroitement ensemble, quand l'une a besoin d'être soulagée, & que l'autre la peut soulager.

Dieu ayant fait les hommes pour vivre ensemble, il les a formés avec ces inclinations naturelles. Une personne affligée prend naturellement ces postures humiliées qui la font paroître au-dessous de ceux à qui elle demande du secours; nous ne pouvons sans résister aux sentimens de la nature, refuser à ceux que nous voyons humiliés les secours qu'ils nous demandent. Nous les secourons avec un plaisir secret, qui est comme le prix que nous payons du soulagement que nous leur donnons: Et c'est cette espèce de récompense qui entretient un commerce entre les malheureux & ceux qui soulagent.

Dans le discours il y a des figures qui répondent à ces postures d'affliction & d'humilité, auxquelles les Orateurs ont souvent recours. Les hommes étant libres, il dépend d'eux de se laisser persuader. Ils peuvent détourner leur vûe pour ne pas appercevoir la vérité qui leur est proposée, ou dissimuler qu'ils la connoissent; ainsi un Orateur est presque toujours dans ce troisième état où nous considérons ce Soldat. Lorsqu'un homme se voit contraint de céder, & que le desir qu'il a de se conserver l'oblige à s'abaisser, & à gagner par ses prières ceux qu'il ne peut vaincre par la force de ses raisons; pour lors il est éloquent à persuader le malheur de l'état auquel il est réduit. Les prières ordinairement sont pleines de descriptions de la misère de celui qui les fait. Job dit en parlant à Dieu, qu'il n'est qu'une feuille dont les vents se jouent, une paille sèche. *Contra folium quod vento rapitur ostendis potentiam tuam, & stipulam siccam persequeris.* Et David, —

Je soupire le jour sous les rudes atteintes

De mes longues douleurs:

Le repos de la nuit est troublé par mes plaintes,

Et mon lit agité nage presque en mes pleurs.

En un mot, comme il y a des figures pour menacer, pour reprocher, pour épouvanter; il y en a pour prier, pour fléchir, pour flatter.



C H A P I T R E XII.

*es figures éclaircissent les veritez obscures, & rendent
l'esprit attentif.*

O N ne peut douter d'une verité connuë. On peut bien la combattre de bouche, mais le cœur lui est véritablement assujetti. Ainsi pour triompher de l'opiniâtreté ou de l'ignorance de ceux qui résistent à la Verité, il suffit d'exposer à leurs yeux sa lumière, & de l'approcher de si près, que sa forte impression les réveille, & les oblige d'être attentifs. Les figures contribuent merveilleusement à lever ces deux premiers obstacles qui empêchent qu'une verité ne soit connue, l'obscurité & le défaut d'attention. Elles servent à mettre une proposition dans son jour, à la développer, & à l'étendre. Elles forcent un Auditeur d'être attentif, elles le réveillent, & le frappent si vivement, qu'elles ne lui permettent pas de dormir, & de détourner les yeux de son esprit fermes aux veritez qu'on lui propose.

Comme je n'ai dessein de rapporter dans la Liste que j'ai donnée des figures, que celles que les Rheteurs y placent ordinairement, je n'y ai pas voulu parler des Syllogismes, des Enthymêmes, des Dilemmes, & des autres especes de raisonnemens que l'on traite dans la Logique; cependant il est manifeste que ce sont de véritables figures, puisqu'elles sont des manieres de raisonner extraordinaires, qu'on n'emploie que dans l'ardeur que l'on a de persuader ou de dissuader ceux à qui on parle. Ces raisonnemens ou figures ont une force merveilleuse, qui consiste en ce que joignant une proposition claire & incon-

testable avec une autre qui n'est pas si clair qui est contestée, la clarté de l'une dissij tenebres de l'autre: & comme ces deux pitions sont étroitement liées; si ce raisonne est bon, on ne peut consentir que l'une soit table, que l'on ne demeure d'accord que l'est aussi. Mais la chaleur de la passion ne pe pas que l'on s'affujettisse entièrement aux regle la Logique présente pour faire ces raisonneme forme.

Un raisonnement solide accable & desarr plus opiniâtres: les autres figures n'ont pas verité tant de force, mais elles ne sont pas i les. Les Repetitions & les Synonymes éclairci une verité: si on ne l'a pas comprise par une miere expression, la seconde la fait conce Ce sont comme autant de seconds coups de ceau, qui font paroître les traits qui ne sont assez formez. Quelles tenebres peuvent obsci la verité d'une chose qu'une personne éloqu explique, dont il fait de riches descriptions, dénombremens qui nous menent, s'il est pe de parler de la sorte, par tous les recoins & enfoncemens d'une affaire, des Hypotyposes nous transportent sur les lieux, & qui par un chantement agréable font que nous croyons les choses mêmes? Les Antitheses ne sont pa vains ornemens; les oppositions des choses c traies contribuent à l'éclaircissement d'une v té, comme les ombres relevent l'éclat des c leurs.

Notre esprit n'est pas également ouvert à i tes veritez. Nous comprenons bien plus fa ment les choses qui se présentent à nous tou jours, & qui sont dans l'usage commun des h mes, que celles qui en sont éloignées, & dont i n'entendons parler que très-rarement. C'est p

quoi les comparaisons & les similitudes que l'on tire ordinairement des choses sensibles, font entrer facilement dans l'intelligence des veritez les plus abstraites. Il n'y a rien de si relevé & de si subtil qu'on ne puisse faire comprendre aux esprits les plus petits, pourvû qu'entre les choses qu'ils connoissent, ou qu'ils peuvent connoître, on en trouve adroitement de semblables à celles qu'on veut leur expliquer.

Nous trouvons un exemple merveilleux de cette adresse, dans un discours que fit Monsieur Paschal à un jeune Seigneur, pour le faire entrer dans la véritable connoissance de sa condition. Il lui proposâ cette Parabole.

Un homme est jetté par la tempête dans une Isle inconnüe, dont les habitans étoient en peine de trouver leur Roi qui s'étoit perdu; & ayant beaucoup de ressemblance de corps & de visage avec ce Roi, il est pris pour lui, & reconnu en cette qualité de tout ce peuple. D'abord il ne savoit quel parti prendre; mais il se resolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Il reçût tous les respects qu'on lui voulut rendre, & il se laissa traiter de Roi.

Mais comme il ne pouvoit oublier sa condition naturelle, il songeoit, en même temps qu'il recevoit ces respects, qu'il n'étoit pas ce Roi que ce peuple cherchoit, & que ce Royaume ne lui appartenoit pas. Ainsi il avoit une double pensée; l'une par laquelle il agissoit en Roi, l'autre par laquelle il reconnoissoit son état véritable, & que ce n'étoit que le hazard qui l'avoit mis en la place où il étoit. Il cachoit cette dernière pensée, & découvroit l'autre. C'étoit par la première qu'il traitoit avec le peuple, & par la dernière qu'il traitoit avec soi-même.

Dans cette image Monsieur Paschal fait confi-
 H 5 derer

derer à ce jeune Seigneur, que c'est le hazard de la naissance qui l'a fait grand; que c'est l'imagination des hommes qui a attaché à la qualité de Duc une idée de grandeur, & qu'en effet il n'est pas plus grand qu'un autre. Il lui apprend de la sorte quels sentimens il devoit avoir de sa condition, & lui fait comprendre des veritez qui eussent été au dessus de son âge, s'il ne les avoit rendu sensibles par un tour si ingénieux.

CHAPITRE XIII.

Les figures sont propres à exciter les passions.

SI les hommes aimoient la verité, il suffiroit de la leur proposer d'une maniere vive & sensible pour les persuader; mais ils la haïssent, parce qu'elle ne s'accorde que rarement avec leurs interêts, & qu'elle n'éclate que pour faire paroître leurs crimes; ils fuyent donc son éclat, & ferment les yeux de crainte de l'appercevoir. Ils étouffent cet amour naturel que nous avons pour elle, & ils s'endurcissent contre les blessures salutaires que font les traits dont elle frappe la conscience. Ils ferment toutes les portes des sens, afin qu'elle n'entre pas dans leur esprit; ou ils la reçoivent avec tant d'indifférence, qu'ils l'oublient aussi-tôt qu'ils l'ont apprise.

L'éloquence ne seroit donc pas la maîtresse des cœurs, & elle y trouveroit une forte résistance, si elle ne les attaquoit par d'autres armes que celles de la Verité. Les passions sont les ressorts de l'ame, ce sont elles qui la font agir. C'est ou l'amour, ou la haine, ou la crainte, ou l'esperance,

nce, qui conseillent les hommes, qui les déterminent : ils suivent ce qu'ils aiment, ils s'éloient de ce qu'ils haïssent. Celui qui tient les ressorts d'une machine n'est pas tant le maître de tous les effets de cette machine, que celui-là l'est d'une personne dont il connoit les inclinations, & à qui il fait inspirer la haine ou l'amour, selon qu'il veut le faire avancer vers un objet, ou l'en éloier.

Or les passions sont excitées par la présence de l'objet : le bien présent donne de l'amour, & de la joye. Lorsqu'on ne le possède pas encore, mais qu'on le peut posséder, il brûle l'ame de desirs, dont il entretient le feu par l'esperance. Le mal qui est présent cause de la haine ou de la tristesse; s'il est absent, l'ame est tourmentée par des craintes & par des terreurs qui se changent en desespoir lorsqu'on n'apperçoit point le moyen d'éviter. Pour donc allumer les passions dans le cœur de l'homme, il faut lui en présenter les objets, & c'est à quoi servent merveilleusement les figures.

Nous avons vû comme les figures impriment véritablement une vérité, comme elles la développent, comme elles l'expliquent. Il faut les employer en la même manière pour découvrir l'objet de la passion que l'on desire inspirer, & pour faire une vive peinture qui exprime tous les traits de cet objet. Si on parle contre un scelerat qui inspire la haine de tous les Juges, on ne doit point épargner les paroles, ni éviter les répétitions, & les synonymes pour frapper vivement sur l'esprit de l'image de ses crimes. Les Antitheses sont nécessaires pour faire concevoir l'étrémité de sa vie par l'opposition de l'innocence de ceux qu'il aura persécutés. On peut le comparer aux scelerats qui ont vécu avant lui,

& faire voir que sa cruauté est plus grande que celle des tigres & des lions. C'est dans la description de cette cruauté, & des autres mauvaises qualitez de ce scelerat que triomphe l'éloquence. Ce sont particulièrement les Hypotyposes, ou vives descriptions, qui produisent l'effet que l'on attend de son discours, qui font élever dans l'ame les flots de la passion dont on se sert pour faire aller les Juges où l'on veut les mener. Les exclamations fréquentes témoignent la douleur que cause la vûe de tant de crimes si énormes, & font ressentir aux autres les mêmes sentimens de douleur & d'averfion. Par les Apostrophes, par les Profopopées, on fait qu'il semble que toute la Nature demande avec nous la condamnation de ce criminel.

C H A P I T R E XIV.

Reflexion sur le bon usage des figures.

LEs figures étant, comme nous avons vû, les caractères des passions, quand ces passions sont déréglées, les figures ne servent qu'à peindre leurs déreglemens. Elles sont les instrumens dont on se sert pour ébranler l'ame de ceux à qui on parle. Si ces instrumens sont maniez par un esprit animé de quelque passion injuste, ces figures sont dans sa bouche ce qu'est une épée dans la main d'un furieux. Il ne faut pas s'imaginer qu'il soit permis de noircir par de fausses accusations ceux contre qui on parle, & que pour parler éloquemment il soit nécessaire d'employer contre eux les mêmes figures dont on se serviroit pour porter des Juges à condamner le plus

us criminel & le plus abominable de tous s hommes. Les Déclamateurs , à qui ce défaut est ordinaire , ne trompent jamais deux fois. On s'accoutume à entendre leurs exclamations , & il leur arrive la même chose qu'à ceux qui ont coutume de feindre qu'ils sont malades. Quand ils le sont effectivement , on ne les croit pas.

*Nec semel irrisus triviis attollere curat ,
 tracto crure planum : licet illi plurima manet
 Achryma : per sanctum juratus dicat Osirim ,
 credite : non ludo : crudeles tollite claudum.
 Quare peregrinum , vicinia rauca reclamat.*

Ce défaut dans les uns est une marque de malice , & dans les autres de legereté & d'extravagance. C'est une malice lorsqu'on prend plaisir à combattre la vérité ; que l'on ne desire pas éclairer l'esprit de ses Auditeurs , mais le troubler par les nuages de quelque injuste passion qui leur dérobe la vûe de la vérité. On ne doit pas toujours accuser les Déclamateurs de cette malice : souvent ils ne prennent pas garde aux impressions que peuvent faire leurs figures ; leur dessein n'est pas de persuader , mais seulement de paroître éloquens. Pour cela ils s'échauffent , & ils employent toutes les plus fortes figures de la Rhetorique , quoiqu'ils n'ayent point d'ennemis à combattre ; semblables à un phrénétique qui se sert de son épée pour combattre un ennemi phantastique que son imagination troublée lui fait voir en l'air. Ces Déclamateurs entrent dans des Enthousiasmes , qui leur font perdre l'usage de la Raison , & leur font voir les choses tout d'une autre manière qu'elles ne sont pas.

*Et solem geminum, & duplices se ostendere
bas.*

Ce défaut est le caractère d'un enfant qui che sans sujet : néanmoins les Ecrivains les élevez y tombent , parce qu'on ne croiroi pouvoir passer pour éloquent si on ne faisoit figures. Il faut pour cela parler avec chaleur toutes les matieres, se corrompre l'esprit, & a cevoir toutes les choses autres qu'elles ne son fait faire des reflexions sur tout ce qui se pressent & ne parler que par sentences. Mais ce qui est plus ridicule , c'est que dans toutes ces figures mauvais Orateurs ne tâchent qu'à plaire, & se mettre en peine de combattre , & de terrasser l'ennemi par la force de leurs paroles. On peut dire qu'en cela ils sont semblables à un infâme qui dans un combat ne se soucieroit pas de vaincre son adversaire , & d'en être frappé , pourvu qu'il attirât sur lui les yeux de ses spectateurs qu'il combattît avec grace , avec un air gracieux & agréable. Ce sont ces mauvais Orateurs que Persé raille dans une de ses Satyres en la personne de Pedius.

*Fur es, ait Pedio: Pedius quid? crimina raris
Librat in Antisthetis, doctas posuisse figuras
Laudatur.*

Ces mauvais Orateurs , dis-je , affectent de mesurer toutes leurs paroles , de leur donner une cadence juste qui flatte les oreilles. Ils portionnent toutes leurs expressions : En un mot ils figurent leurs discours , mais de ces figures qui sont au regard des figures fortes & persuasives ce sont les postures que l'on fait dans

ballet, au regard de celles qui se font dans un combat.

L'étude & l'art qui paroissent dans un discours peigné, ne sont pas le caractère d'un esprit qui est vivement touché des choses dont il parle, mais plutôt d'un homme qui est dégagé de toutes affaires, & qui se joue. Ainsi on appelle ces figures mesurées, qui ont une cadence agréable aux oreilles, des figures de Theatre, *Theatrales figure.* Ce sont des armes pour la montre, qui ne sont pas d'assez bonne trempe pour le combat. Les figures propres pour persuader ne doivent point être recherchées, c'est la chaleur dont on est animé pour la défense de la vérité qui les produit, qui les trace elle-même dans le discours, de telle sorte que l'éloquence n'est que l'effet de ce zele. C'est ce que dit saint Augustin du stile éloquent de saint Paul: D'où vient, dit-il, que les Epîtres de ce grand Apôtre sont si animées, qu'il se fâche, qu'il reprend, qu'il fait des reproches, qu'il blâme, qu'il menace? qu'il marque les differens mouvemens de son esprit par le changement de sa voix? L'on ne peut pas dire qu'il se soit étudié puerilement, comme font les Déclamateurs, à faire des figures: néanmoins son discours est très-figuré; c'est pourquoi, comme nous ne pouvons pas dire que saint Paul ait recherché l'éloquence, nous ne pouvons pas nier que l'éloquence n'ait suivi son discours. *Quid sic indignatur Apostolus in Epistolis suis, sic corripit, sic exprobrat, sic increpat, sic minatur? Quid est quod animi sui affectum tam crebra & tam aspera vocis mutatione testetur? Nullus dixerit more Sophistarum pueriliter & caetera, sibi figurasse orationem suam. Tamen multis figuris distincta est; quapropter sicut Apostolum praecepta*

cepta eloquentia non secutum esse dicemus, ita quod ejus sapientiam secuta sit eloquentia non denegamus.

Mais ce n'est pas seulement dans les grandes occasions que les figures doivent être employées. Les passions ont plusieurs degrez. Toutes les coleres ne sont pas également grandes : Toutes les figures n'ont pas aussi la même force. Il y a des Antitheses pour les grands mouvemens, il y en a pour de legeres émotions ; c'est pourquoi on ne doit pas condamner toutes sortes de figures dans un discours qui est fait sur une matiere qui semble ne donner aucune occasion d'émotions justes & raisonnables. L'ardeur que l'on a de se bien exprimer, & de faire concevoir les choses que l'on enseigne, a ses figures comme les autres passions. Dans la conversation la plus douce, quoiqu'on ne trouve aucune resistance dans l'esprit de ceux avec qui l'on s'entretient, cela n'empêche pas que pour une plus grande explication on ne repete quelquefois les mêmes mots, qu'on ne se serve de différentes expressions pour dire la même chose. Il est permis d'en faire des descriptions exactes, de chercher dans les choses naturelles & sensibles des comparaisons & des images de ce que l'on dit. On peut demander le sentiment de ceux qui écoutent, les interroger pour les rendre plus appliquez, ou pour retenir leurs esprits dans l'attention nécessaire, & leur faire faire des reflexions sur ce que l'on a dit. Ainsi la conversation, comme nous avons dit, a ses figures aussi-bien que les harangues & les déclamations.

On appelle froid le stile de ces Orateurs qui font un mauvais usage des figures, parce que quelques efforts qu'ils fassent pour animer leurs Auditeurs, on les écoute avec une certaine froidur.

eur, qui est d'autant plus sensible, que l'on n'est
 tité d'aucune des émotions qu'ils avoient voulu
 xciter. Car enfin on se rit d'un homme & de ses
 rmes quand on le voit pleurer sans sujet. S'il
 ntre en colere sans que personne s'oppose à ses
 esseins, cette passion passe pour une veritable
 olie. On ne peut donc être touché quand on
 voit quelqu'un émû, si l'on ne trouve qu'il y
 a sujet de l'être. Un homme qui pleure dans
 un peril évident, oblige ceux qui le voyent de
 pleurer avec lui. La colere d'un miserable qu'on
 voit accablé injustement, engage dans son parti
 ceux qui sont témoins de cette injustice. Ainsi
 pour toucher, ou pour faire que les figures qu'on
 employe fassent leur effet, il faut que les passions
 qu'elles peignent soient raisonnables, c'est-à-dire,
 que l'Orateur doit faire paroître les choses qu'il
 traite sous une telle forme, qu'on ne les puisse
 voir sans en être émû. Il faut disposer le cœur du
 Lecteur, n'entreprenant jamais d'y exciter au-
 cun mouvement qu'après l'y avoir préparé. Si on
 veut le porter à la compassion, il faut lui faire
 voir une grande misere, gardant ce tempera-
 ment que la passion qu'on exprime par des figu-
 res ne soit pas plus grande que ne le merite le su-
 jet, & que ce soit toujours la passion qui fasse
 produire les figures extraordinaires au milieu de
 quelque grande circonstance. Cela demande une
 grande prudence; c'est aussi, comme nous di-
 sons très-souvent, le jugement qui fait les grands
 Orateurs. Les François sont particulierement en-
 nemis de ces figures qui sont trop fortes. On a
 en France de la douceur & de la politesse; on
 ne peut souffrir les humeurs chaudes & violentes.
 On estime & l'on aime ceux qui savent se mo-
 derer; c'est pourquoi les figures extraordinaires
 nous

186 LA RHETORIQUE, OU L'ART

nous paroissent ridicules , si ce n'est dans certaines occasions qui sont rares. Car il n'arrive pas souvent que la Raison permette de laisser agir les mouvemens d'une passion. Cet avis bien médité donnera de grandes lumieres pour l'éloquence.





L A
R H E T O R I Q U E
 O U
L'ART DE PARLER.
 LIVRE TROISIE'ME.

C H A P I T R E P R E M I E R.

Deſſein de ce Livre. On y traite de la partie matérielle de la parole, c'eſt-à-dire, des ſons dont les paroles ſont compoſées. On décrit comment ſe forment ces ſons.



JE donne beaucoup plus d'étenduë à l'ouvrage que j'ai entrepris, que n'en ont pas les Rhetoriques ordinaires. Mon but eſt de découvrir les fondemens de l'Art que je traite. Je tâche de ne rien oublier pour cela. Nous avons vû comme ſe forme la voix. Nous avons dit que nous avons une orgue naturelle ; que les poumons en ſont les ſoufflets ; & que ce canal par lequel nous respirons, qu'on appelle la Trachée artère, ou l'âpre-artère, eſt comme le tuyau de l'orgue. A préſent que nous entrepre-
 nons

nons de traiter à fond de la partie matérielle de la parole, c'est-à-dire des sons dont elle est composée, il faut expliquer avec plus d'exactitude comment se fait la voix, & comment se forme le son de chaque lettre. Il faut donc confiderer en premier lieu, que le larynx, c'est ainsi qu'on nomme le haut de l'apre-artere, est entouré de muscles. L'ouverture du larynx se nomme *glotte*, ou languette qui s'ouvre & se ferme plus ou moins par le moyen des muscles qui la font mouvoir. Cette glotte est composée de deux membranes cartilagineuses. Lorsque ces membranes sont tendues, & qu'elles ne laissent qu'un petit passage, comme une fente, l'air qui sort soudainement des poudmons, les secouë; ce qui fait le son de la voix, de la même maniere que se fait le son d'une musette & d'un haut-bois. Les anches de ces instrumens font le même effet que la glotte. Les cartilages dont elle est composée, reçoivent un tremouffement de l'air qui les separe avec contrainte quand nous parlons. Les bons Anatomistes en distinguent cinq assez solides, polis, & faisant ressort. Ils sont entourez de plusieurs petits muscles qui ont une admirable liaison avec les oreilles, les yeux, les parties du visage, avec le cœur, la poitrine; ce qui fait que le seul son de la voix fait connoître l'état de celui qui parle, & qu'on lit sur son visage ce qu'il dit aux oreilles.

C'est ainsi que se forme la voix, qui nous seroit commune avec plusieurs animaux, si elle ne recevoit point d'autres formes que celle qu'elle prend en sortant du larynx. Les muscles qui sont attachez à cette partie, servent à la modifier. Elle est douce ou rude, selon la qualité des membranes de la glotte; & elle reçoit plusieurs degrez, ou tons, selon que l'ouverture du larynx est plus ou
moins

moins grande : quand elle est petite le son en est aigu ; mais ce n'est pas ici le lieu de faire ces considérations qui regardent la Musique. Considerons que la voix, après être sortie du larynx, reçoit d'autres modifications différentes, selon qu'on dispose le lieu où elle est reçue, que la langue la porte contre différentes parties de la bouche qui s'ouvre ou se ferme différemment par le moyen des dents & des lèvres. Ainsi qu'on voit dans les orgues que les tuyaux ont des sons tout différens, selon leurs différentes formes. Ces différentes modifications font les sons qui composent les paroles : les lettres sont les signes de ces sons.

On voit par l'expérience qu'on en fait dans les orgues, qu'on peut imiter toutes sortes de sons. On imite avec un appeau le chant des cailles, dans lequel on entend le son de quelques syllabes ; ce qui a fait croire qu'on pourroit faire parler une machine. Il n'y auroit, dit-on, qu'à remarquer la disposition particulière des organes de la voix, & la disposition de la bouche qui est nécessaire pour faire le son de chaque lettre. En faisant autant de tuyaux qu'il en faudroit pour prononcer toutes les lettres, on feroit une orgue parlante, qui prononceroit des paroles selon qu'elle seroit touchée. Remarquons combien la difficulté de cette entreprise est grande, afin qu'on comprenne l'habileté de celui qui nous a fait, ce que nous ne pouvons assez considerer. S'il s'agissoit de faire parler François à une orgue, comme nous avons cinq voyelles, & dix-sept consonnes, il faudroit déjà vingt-deux machines différentes, & il ne faut pas croire qu'elles fussent toutes également simples, que ce ne fussent que des tuyaux. Il y a des lettres qui demandent, que la machine qui les seroit sonner, se fermât & s'ouvrit, ce qui ne se pourroit faire qu'avec plusieurs

refforts. Il y a bien de la différence entre le *ſ* de deux lettres qu'on prononce ſeparément, & *ſ* de la ſyllabe qu'elles compoſent. Ces deux ſ'alient pour n'en faire qu'un ; ainſi deux *m* *nes*, dont l'une feroit, par exemple, *a*, l'autre ne feroient pas *ab*, ni *ba*. Combinant donc ces deux manieres avec les dix-ſept conſonnes faudroit trente-quatre différentes machines marquer ces ſyllabes, & comme il en faudroit tant pour chacune des cinq voyelles, qui demandoient pareillement trente-quatre machines différentes, il en faudroit par conſéquent pour toutes ſoixante-dix.

Il y a des ſyllabes de trois lettres, dont unes ont une voyelle entre deux conſonnes, comme *bab*, & les autres une conſonne entre deux voyelles, comme *aba*. La voyelle *a* ſe peut combiner avec les conſonnes pour faire une ſyllabe de trois lettres pour le moins en deux-cents tre-vingts neuf manieres différentes. Multipliant le nombre par le nombre des voyelles, c'eſt-à-dire par cinq, cela fait mille quatre cents quatre-vingt-cinq ; il faudroit autant de différens inſtrumens. Les ſyllabes de trois lettres ſe font encore d'une autre maniere. On peut à la ſyllabe *ab* ajouter une conſonne, comme *abb*, *abc*, *abd* ; ce qui demanderoit encore une infinité de machines. Je n'ai point voulu remarquer ici que nous avons plus de cinq voyelles, comme nous le ferons voir. Nous avons deux fortes de *a*, trois fortes de *e*, deux fortes de *o*, deux de *u*, ce qui augmenteroit infiniment l'orgue dont nous parlons. quand auroit-on inventé un ſi grand nombre de machines qui pût les faire jouer avec la violence néceſſaire ? Car comme les ſons de deux ou de trois lettres qui font une ſyllabe, doivent être unis, il faut que les ſons des ſyllabes qui ſont

t, soient liées ensemble, autrement on entend syllabes, & non point des mots. Il faudroit un rier d'une infinité de touches, & on est embarqué quand un clavier n'en a qu'un certain nombre est assez petit.

Admirons donc ici la disposition merveilleuse organes de la parole qui n'ont rien d'embarquant, & qui sont tellement placez, qu'on s'en plus facilement qu'on ne peut remarquer comme ils sont faits. Dieu dont nous sommes l'ouvrier, nous fait faire, sans que nous appercevions il y ait de la difficulté, ce qui est impossible à t. Nous faisons avec la bouche ce que ne pourrions pas faire un million de machines; car ce nombre ne suffiroit pas encore. Il y a plusieurs millions de differens mots qui demandent des dispositions particulieres dans les organes de la voix; si la langue qui en est un des principaux, est posée d'un nombre innombrable de petits traits, qui sont comme autant d'instrumens par lesquels elle se tire, elle s'allonge, elle se replie, elle se tourne en tant de manieres qu'on ne les peut compter.

Les levres ont pareillement plusieurs muscles qui les font jouer en différentes manieres. La bouche se peut ouvrir différemment; de sorte que ce n'est point une exagération de dire qu'on ne pourroit pas avec un million de machines ce que nous faisons avec la bouche. Après quoi qu'on se vante tant qu'on voudra ces têtes parlantes, je suis persuadé que ce n'étoient que des marionnettes. On trompoit avec esprit ceux à qui on ne donnoit pas le tems de remarquer l'artifice dont on se servoit. Les Historiens qui nous parlent d'une tête semblable faite par Albert le Grand, nous content ce qu'ils veulent. Il n'y a que ceux qui n'ont pas fait attention à la maniere dont

nous

192 LA RHETORIQUE, OU L'ART
nous parlons, qui croient qu'on puisse i
un ouvrage aussi admirable qu'est la tête de l'
me.

Mais il est très-vrai que si on ne peut pa
re parler une tête artificielle, on peut faire
ler un muet avec artifice. Il n'y a qu'à lui
prendre garde à la disposition qu'il voit
prennent les organes de la voix de ceux qui
lent pour faire sonner chaque lettre, reit
souvent la prononciation d'une même le
dont on lui fait voir en même tems le carac
afin qu'il remarque les mouvemens de la lan
l'ouverture de la bouche, comment les dents
pent les sons, comment les levres battent
contre l'autre pour faire ensuite ce qu'il
faire. Les muets ne font muets que parce
n'entendent pas; ainsi ils ne peuvent pas ap
dre à prononcer le son de chaque lettre a
ment que par cet artifice, qui leur fait vo
qu'ils ne peuvent pas entendre. Monconis
porte dans son voyage d'Angleterre, qu'un
cellent Mathematicien d'Oxford fit lire en sa
sence un muet, & que c'étoit le second
avoit fait parler. Il avoue néanmoins qu'il ne
foit que faire sonner les lettres séparément
qu'il ne pouvoit lier leurs sons. J'ai sou
entendu parler de plusieurs sourds qui au mo
ment des levres, & à la maniere qu'ils voyo
qu'on ouvroit la bouche, connoissoient tou
qu'on disoit. Je le crois; car j'ai vu dans le l
cese de Grenoble, dans la Paroisse de Besse,
femme sourde, à qui ses parens faisoient ente
tout ce qu'ils vouloient. Ils lui parloient fort
de maniere qu'elle ne pouvoit remarquer que
mouvemens de leurs levres, & la disposition d
bouche; j'en fis faire plusieurs experiences en
presence.

ette quatrième Edition étoit commencée lorsqu'ai vû une excellente Differtation d'un Me-n Suisse qui reside en Hollande, & se nom-Amman. Il assure qu'il a appris à plusieurs onnes sourdes & muetes à parler, lire & écri-Il explique sa methode, qui consiste en deux ses, dont la premiere est d'observer avec les & les differens mouvemens des organes de ronceiation. Il décrit les dispositions parti-eres à chaque lettre, & comment il les fait re-quer & distinguer à ceux qu'il instruit. Pour il les oblige, en se regardant dans un mi-, de s'habituer à faire les mêmes mouve-ils qu'ils lui voient faire. L'autre partie de sa hode, c'est de donner lui-même au gosier de disciple la disposition qu'il doit avoir pour aines lettres, comme peut faire un Maître crier, qui prend la main de son disciple, & la duit, ou comme un Maître à danser qui tour-les pieds de son écolier, & lui fait faire les qu'il veut qu'il fasse. Cet admirable Maître muets, quand il leur donne ses premieres le-s, forme avec ses mains dans leurs organes la osition qui est nécessaire pour prononcer cha-ette lettre. Il presse leurs levres l'une contre l'au-, ou il les separe; il leur fait étendre la lan-; ou la replier, l'enfler, selon que cela est ne-aire. Dans les lettres à la prononciation des-elles le nez contribuë, il leur presse cette par-de la maniere qu'il convient. Sans doute l faut pour cela beaucoup d'adresse & d'exer-: Car si nous avons tant de peine à faire des uvements extraordinaires, qu'il y a des lettres e chaque langue qu'on ne peut prononcer qu'on n'y a point été habitué dès sa naissan- il ne faut pas s'étonner qu'il se trouve de la culté à faire prendre la coûtume à ceux qui
I n'ont

n'ont point d'ouïe, de prononcer des lettres n'ont jamais entendues.

C'est une excellente remarque de ce sçava ingénieur Medecin, que si Dieu n'avoit donné la parole au premier des hommes, l'en auroit été ignoré. Je reconnois volontiers la possibilité de la supposition que j'ai faite d'une nouvelle troupe d'hommes nouvellement de la terre, ou descendus du Ciel. Ces hommes n'auroient point pû se former un langage articulé non plus que des muets. L'expérience le fait nôtre, que des muets, qui, étant instruits de nous venons de le dire, peuvent apprendre à parler, ne le peuvent faire sans Maître. Tout langage n'est qu'un assemblage des sons simples, les lettres que nous appellons les élémens du discours, sont les signes. On n'a point vû qu'un muet ait inventé de lui-même la prononciation de ces lettres. La chose est aisée à ceux qui tendent parler; car naturellement nous imitons ce que nous entendons. Mais un sourd, que je, un sourd? un enfant, un homme, quel âge qu'il eût, quand il auroit de bonnes oreilles, s'il ne conversoit point avec des hommes qui sçussent parler, il ne parleroit jamais, à-dire, qu'il ne formeroit jamais aucune parole articulée. C'est un conte que ce qu'on nous dit de ces enfans, qui nourris avec des animaux prononcèrent naturellement de certains sons. Aussi les miracles que faisoit Notre-Seigneur les sourds & sur les muets étoient grands, en premier lieu, parce qu'il leur rendoit l'ouïe, & l'instant même ils entendoient ce qu'on leur disoit; chose aussi surprenante que si transportés en Chine, nous connoissions à la même heure tout ce qu'ils nous diroient. En second lieu, ce qui rendoit les miracles de Notre

plus admirables, c'est que sans instruction muets parloient distinctement, ce qui ne se fait pas faire naturellement, puisqu'en mille s plus aisées, il est impossible de faire certains mouvemens qu'après un long exercice. Je vois pas que jamais les hommes eussent prononcé les différentes lettres de l'alphabet, s'ils ne voient entendues prononcer. Ils peuvent bien changer, les alterer, & faire de nouvelles langues; mais je ne conçois pas que s'ils n'avoient pas entendu parler distinctement, ils eussent appris d'eux-mêmes le son de chaque lettre. L'existence le prouve comme je l'ai dit, puisqu'on n'a jamais vu de muet parler de lui-même.

seroit à souhaiter que la methode dont nous nous servons, fut connue, qu'en tous pays il y eût des personnes qui en fussent parfaitement instruits. Il y a des muets par tout, & des enfans à qui il ne peut pas d'entendre parler pour parler eux-mêmes: Il y a des lettres qu'ils ne peuvent prononcer. Cette methode s'emploie avec succès pour enseigner à parler. La facilité avec laquelle nous parlons, est due à la disposition des organes de la parole. On croit que c'est inutile de le faire. Un fameux Comedien en a fait un sujet de raillerie dans l'une de ses Comedies, où il joua un Bourgeois, qui avoit eu l'air d'avoir amassé du bien, vouloit passer pour homme de qualité, & en avoir les airs. Pour cela il vouloit qu'il falloir sçavoir quelque chose; il prit donc un Maître. Ce Bourgeois étoit si grossier & si sot, que l'idée qu'il avoit de la science se réduisoit à vouloir apprendre l'Orthographe & l'Almanach, pour sçavoir quand il y a de la Lune & quand il n'y en a point. Il falloir donc que son Maître philosophe qui l'instruit sur le Theatre, choisit une leçon accommodée à sa capacité & à celle

196 LA RHETORIQUE, OU L'ART
du peuple. Il lui apprend donc seulement comment se forme chaque lettre, les voyelles & les consonnes.

Un homme seroit ridicule qui croiroit que c'est là une grande science ; qui s'écriroit en écoutant de semblables leçons : *Ab ! que cela est beau ! vive la science* ; comme fait le Bourgeois qui traite sa servante d'ignorante, parce qu'elle ne fait pas ce qu'elle fait quand elle prononce un *U*. Un homme, dis-je, qui s'imagineroit que cela est nécessaire pour parler, seroit aussi ridicule que celui qui croit ne pouvoir manger à moins que de savoir tout ce que les Anatomistes disent de curieux sur la manière dont les viandes se broient dans la bouche, & se mêlent avec le suc salivaire qui en fait la première digestion. Cette connoissance si facile de la manière dont chaque lettre se forme, est le fondement de presque tout ce qu'on peut dire de curieux sur les irregularitez de la Grammaire. Elle sert à rendre raison d'une infinité de choses qui regardent la manière de décliner les noms, de conjuguer les verbes ; ainsi quoi qu'on en puisse penser & dire, je m'arrêterai ici quelques momens. Outre qu'à présent on ne peut plus mépriser une recherche qui a appris le secret de faire parler les muets, & de faire que les sourds peuvent lire sur le visage de celui qu'ils voient parler, ce qu'ils ne peuvent entendre ; car sans doute que ceux qui ont observé les dispositions que prend la bouche propres à la prononciation de chaque lettre, & il ne faut avoir qu'un miroir pour Maître, peuvent au seul mouvement des levres concevoir tout ce que l'on dit en leur présence, quoiqu'ils ne l'entendent pas. C'est un fait dont j'ai fait des expériences certaines.

C H A P I T R E II.

Des lettres dont les mots sont composez. Premièrement des voyelles. Comment leur son se forme.

P

ersonne n'a recherché plus utilement que ce sçavant Medecin dont nous venons de parler, la maniere dont se forment les lettres. Il en traite dans deux Ouvrages qu'il a faits. Le premier a pour titre *Surdus & mutus loquens*. Le dernier qui vient de paroître est une excellente Dissertation sur cette même matiere. Je n'ai pas vû le premier Ouvrage. Voilà ce que j'avois écrit dans l'Edition précédente avant que d'avoir vû cette Dissertation.

La voix , comme on l'a dit, n'est que le son que fait l'air qui sort des poulmons lorsqu'il passe avec contrainte par l'ouverture du larynx entre les deux membranes de la glotte. Cette voix se modifie differemment dans la bouche; il s'en fait differens sons dont on compose les paroles , & qui sont comme les membres , *artus*, du discours, ce qui fait qu'on dit que la voix est articulée , après qu'elle a reçu ces différentes formes. Les caractères qu'on a choisis pour être les signes de chacun de ces differens sons , s'appellent *lettres*. Les lettres qui marquent les differens sons qui se font seulement par les différentes ouvertures de la bouche , s'appellent *voyelles* , parce que leur son n'est presque que la seule voix qui n'a pas encore reçu de grands changemens. La voix est la matiere du son de toutes les lettres. Si l'on ne faisoit que faire battre les levres l'une contre l'autre, ou remuer la langue, on ne feroit point

point entendre le son d'aucune lettre ; de même qu'une flute ne dit rien quand on n'y pousse point d'air, & qu'on ne fait que remuer les doigts. Il faut que la voix précède ou accompagne le mouvement des organes qui font les lettres qu'on appelle *consones*, qui sont ainsi nommées, parce qu'elles ne sont point entendues qu'on n'entende en même temps le son d'une voyelle, c'est-à-dire, qu'on n'entende une voix qui leur tient lieu de matiere, à qui elle donne une forme particulière.

Il faut donc parler des voyelles avant que de venir aux consones. Les différentes manieres dont on ouvre la bouche, font qu'il y a différentes voyelles. Ce passage de la glotte où se forme la voix, peut s'ouvrir ou se resserrer. Les poulmons peuvent renvoyer plus ou moins de cet air qui fait la voix ; outre que selon qu'on ouvre la bouche plus ou moins, on y fait retentir la voix dans ses différentes parties, ce qui la diversifie. Alors la langue ne fait rien, si ce n'est dans sa racine, comme nous l'allons voir en examinant comme se forme chaque voyelle. Elles ont une grande affinité entr'elles ; parce que les manieres dont elles se forment sont peu différentes, ce qui fait que dans toutes les langues on change facilement une voyelle dans une autre voyelle.

A. Lorsqu'on ouvre la bouche, la voix qui sort fait ce son qu'on appelle *A*, lequel son retentit dans le fond du gosier. La langue ne fait rien. Elle demeure suspendue sans toucher aux dents, laissant ainsi couler la voix qui est portée en haut.

E. Quand le larynx se resserre, que les poulmons poussent moins d'air, que la bouche est moins ouverte, & que les lèvres se replient en dedans, la
voix

ix qu'on entend est la lettre E. Il semble que le gosier retienne le son de cette lettre, & que ce son s'appuie sur la racine de la langue dont la pointe touche pour lors les dents qui sont médiocrement parées.

I. La voyelle I se prononce avec moins de travail. Il faut peu d'air pour la former. Le son en est point retenu dans le gosier. Il est porté sur les dents qui contribuent à le distinguer. La bouche est un peu ouverte, & les lèvres s'écartent. Nous verrons qu'il y a un J consonne.

O. Le contraire arrive lorsqu'on prononce la voyelle O. Le larynx s'ouvre, le gosier s'enfle, & se fait creux : on y entend sonner cette lettre. Toute la bouche s'arondit, & les lèvres sont en cercle ; au lieu que dans la prononciation d'un A elles sont comme une ligne droite. Le son de cette lettre approche de celui de la lettre A ; c'est pourquoi il y a des nations qui les confondent, comme le font les Allemans. Le son de la Diphthongue ou diffère de l'O seulement parce qu'il est plus obscur.

U. La prononciation de l'U est douce. Le larynx contraint moins la voix qui sort des poumons, ainsi cette voix est moins forte. Le gosier ne s'ouvre pas, ainsi l'on n'y entend pas la voix raisonner. Les lèvres avancent en dehors, & se rassemblent pour faire une très-petite ouverture. C'est ce qui fait que les Hebreux rangent cette lettre entre les consonnes qu'ils appellent *obiales*.

Le son de l'u, quand il est adouci, approche du son de l'i. C'est pourquoi les Latins confondent autrefois ces deux voyelles. Ils disoient *optimus*, & *optumms*. Ce son adouci de l'u, que les Grecs appellent *upsilon*, c'est-à-dire u petit, est bien différent du son de la diphthongue

ou. Cette voyelle se range comme l'*i* entr' consones, comme nous le verrons ; c'est-à-d qu'il y a un *v* consonne.

Chacune de ces cinq voyelles peut se prononcer différemment, selon la mesure du temps qu'elle s'arrête à les faire sonner, afin qu'elles se fassent mieux entendues, ce qui les distingue en voyelles longues & en voyelles breves. Nous n'avons point de caractères, non plus que les Latins, pour marquer ces différences, comme en ont les Grecs qui pour cela comptent sept voyelles. Il dépend du temps qui parle de s'arrêter plus ou moins sur les voyelles, & ainsi de mettre en elles plus ou moins de différence.

C'est pourquoi le nombre des voyelles comptées selon le temps qu'on met à les prononcer n'est pas le même dans toutes les langues. Les Hébreux en comptent jusques à treize, parce qu'ils ont, par exemple, un *a* long, un *a* bref, un *a* très-bref.

C'est une question que nous examinerons dans la suite, si en nôtre langue une même voyelle se prononce toujours dans des temps égaux, c'est-à-dire, si quelquefois elle est longue, & quelquefois brève. Mais il est certain que nous prononçons différemment une même voyelle, sans que nous mettions de différence dans le temps que nous employons à la prononcer. Lorsqu'on ouvre la bouche davantage, le son en est plus fort & plus clair, quand on l'ouvre moins, le son est plus faible & moins clair. Ces différens degrés de force causent cette différence qui est entre un *e* ouvert, & un *e* fermé, & un *e* muet. Il est ouvert dans *progrès*, *excès*, *fer*, *enfer*. Il est fermé dans *bonté*, *place*. Il est muet dans *grace*, *place*. Il y a de la différence entre *place* en Latin *sedes*, & *placé* qu'on dit en Latin *locatus*. La différence de

ly Grec vient de la même cause. Nous us servons pas de differens caracteres pour ces differences; on met seulement sur la ordinaire une note qu'on appelle *accent*, vertit qu'il faut élever la voix. Nos voyelles ont une prononciation toute differente quand ont accentuées. On prononce differemment une espece de coffre, & *mâle* en Latin *lus*: ce mot *bôte* en Latin *bospes* & *buse* t une espece de panier. On compte jusques à voyelles differentes dans notre langue. Outre erence que le temps qu'on employe à les pro- r peut mettre entr'elles, il est certain qu'el- it differens sons, selon qu'on les retient dans fier, qu'on les pouffe vers le palais, qu'on rte vers differentes parties de la bouche. De nt que les mêmes voyelles n'ont pas le même ans la bouche de differentes nations.

remarque qu'entre les voyelles celles qui an son plus fort, sont particulièrement l'*e*, ensuite l'*o*. Le son de l'*e* est sourd, par- il se fait dans la bouche qui en retient le Ceux qui ont aimé les voyelles sonnantes, vité cette voyelle *e*, lorsqu'elle ne se ren- oit pas avec des consones qui en relevaf- le son. Quoique l'*o* soit plus fort, quel- uns ont mieux aimé l'*ou* que le simple *o*. ju'on lie le son de deux voyelles, il s'en a troisiéme, ce qu'on nomme une diphthon- c'est-à-dire, une lettre qui a deux sons, ne *e, a*.

omme chaque voyelle a un son qui lui est ulier, plus fort ou plus foible; chaque na- , selon son inclination dominante, affecte : servir des voyelles qui conviennent plus à umeur; & c'est ce qui a fait les differentes etes de la Grece. Cela se voit dans les lan-

gues vivantes; car les Espagnols qui sont naturellement graves & fiers, se sont servis de mots qui remplissent la bouche, qui demandent une grande ouverture, de grands mots, qui sonnent beaucoup. Ainsi ils repètent beaucoup l'*A*, voye magnifique, qui se fait par une grande ouverture. Ils terminent plusieurs de leurs mots en *& Os*, terminaison qui est fort sonnante. Les François qui n'aiment point l'affectation, se servent volontiers de l'*E*, dont la prononciation est plus douce; & c'est pour cela que les élisions, qui sont rudes dans les autres langues, n'ont rien de désagréable dans la nôtre, parce que plusieurs de nos mots se terminent en *E*, dont l'élision est douce, comme il paroît dans le vers suivant.

*J'aime une amante ingrate, & n'aime qu'elle
au monde.*

C'est ce que montre fort bien l'Auteur des *Avantages de la langue Française*, qui remarque qu'un François n'est point obligé de parler de travers la gorge, d'ouvrir beaucoup la bouche, de frapper de la langue contre les dents, ni faire de grands signes & des gestes, comme il paroît que font la plupart des étrangers, quand ils parlent le langage de leur pays, & comme nous sommes contraints de faire lorsque nous voulons parler le même langage.

C H A P I T R E III.

Des Consonnes. Comment elles se forment.

ON peut dire que les voyelles sont au regard des lettres qu'on appelle consonnes, ce qu'

n d'une flûte aux différentes modifications de même son que font les doigts de celui qui joue et instrument. Dans le son des voyelles, la langue, comme on l'a dit, ne fait presque rien; elle entend une voix continuë. Au contraire dans les consonnes la voix est interrompue: tantôt la langue l'arrête, & tantôt la laisse couler; elle est arrêtée par les dents, & battue par les lèvres. La langue est un des principaux organes de la parole. C'est elle qui conduit la voix, qui la détermine, & la change selon qu'elle se replie ou qu'elle déploie, & qu'elle frappe certaines parties de la cavité de la bouche. La capacité du gosier fait que la voix se forme dans cette partie. Les lèvres donnent aussi une forme particulière à la voix, selon qu'elles se ferment les unes contre les autres, qu'elles se ferment ou qu'elles s'ouvrent. Les dents contribuent pareillement à articuler la voix. Il y a des consonnes dont le son se forme dans le palais. Nous avons dit qu'on entend toujours lorsqu'on prononce une consonne, le son d'une voyelle, qui est entendu dans le lieu de l'organe qui la produit pour en faire une consonne, soit dans le gosier, soit dans le palais, soit sur la langue, entre les dents, sur les lèvres. D'où vient que les Hebreux distinguent les consonnes en différentes classes, à savoir ils donnent le nom des organes qui servent à former, c'est-à-dire qu'ils les distinguent en lettres du gosier, ou gutturales; lettres des lèvres, ou labiales; lettres de la langue, lettres du palais; & lettres des dents.

Il y a des peuples dans l'Orient qui ont des lettres que leurs Grammairiens appellent *Uvales*, parce qu'elles s'entendent dans cette partie de la cavité où est la luette, qu'on nomme en Latin *Uvula*. Ils ont des lettres qu'ils ne prononcent qu'en soufflant,

fiffant, d'autres qu'ils prononcent en begay *balbusièdo*. Il y a des lettres dans leurs abets qui se prononcent la langue repliée proche la racine des dents.

Les Grammairiens Grecs distinguent leurs lettres en voyelles, c'est-à-dire lettres qui font son, & en lettres *muettes*, qui sont celles qui elles-mêmes n'ont point de son, & en lettres qui ont un demi-son. Ils comptent sept voyelles, comme nous avons vu, & neuf muettes qu'ils distinguent en trois classes, chacune de trois lettres. La première classe comprend celles qu'ils appellent *tes* dont le son est foible, savoir, π. κ. τ. qui correspondent à nos lettres p. k. t. La seconde classe contient les lettres qui ont un son qui n'est ni ni foible, qu'ils nomment pour cela moyen & qui sont ς. γ. δ. b. g. d. La troisième classe comprend les aspirées qu'on ne prononce qu'avec aspiration, savoir φ. χ. θ. que nous exprimons ph. ch. th. ajoutant h. qui est la marque de l'aspiration aux lettres tenues.

Les lettres d'un demi-son sont celles que les Grammairiens appellent *liquides*, qui ont une prononciation coulante. On compte quatre de ces lettres, savoir, λ. μ. ν. ρ. l. m. n. r. Les lettres d'un demi-son sont en second lieu toutes les lettres qu'on appelle doubles, parce qu'elles ont la force de deux lettres, comme sont ψ. ξ. ζ. qui enferment une muette avec un stigma, c'est-à-dire avec une lettre double ψ. vaut βσ. πσ. φσ. La lettre ξ. vaut γσ. χσ. & ζ. vaut δσ.

Il y a des lettres fort opposées à ces lettres doubles, qui sont celles que les Hebreux appellent *quiescentes*, parce qu'elles semblent se reposer & ne rien faire dans la prononciation. Nous avons de ces lettres dans notre langue, dans ce mot *fust*, comme quand nous disons *qu'il fust* 1

lettre *s*. ne se prononce pas. Cependant elle n'est pas inutile, non plus que dans ce mot *paon* la lettre *o*. Ces lettres qu'on appelle *quiescentes*, ne font pas une classe à part, parce qu'en general une lettre est *quiescente* ou de repos dans le mot où elle se trouve, lorsqu'elle n'y conserve pas toute sa force: ce qui arrive souvent dans les langues qui aiment une grande douceur dans la prononciation. Il y a des rencontres, où si l'on n'adoucissoit pas certaines lettres, la prononciation seroit fort rude.

Avant que nous considerions comme se forme chaque consone, il sera bon de remarquer que les organes de la parole peuvent diversifier la voix en tant de manieres differentes, que si on marquoit ces manieres par autant de caracteres particuliers, on seroit des alphabets qui auroient une infinité de differentes lettres. On le voit par experience; chaque nation a des manieres si particulieres de prononcer certaines lettres, que s'il leur falloit donner un signe propre, il faudroit leur en donner un tout different de ceux qui sont ordinaires. C'est ce qui fait que les alphabets ne sont pas les mêmes dans toutes les langues. Il y a des peuples qui ont plus de lettres que nous, comme nous avons des lettres qu'ils n'ont point, La prononciation se peut diversifier, comme nous venons de le dire. Lorsque cette diversité est notable, on est obligé de la marquer par un signe particulier, c'est-à-dire, par une lettre ou caractere particulier, qui ne peut être bien prononcé que par ceux du pais, parce que la prononciation de cette lettre consiste dans une maniere à laquelle il faut être habitué. On ne peut pas non plus l'exprimer avec nos caracteres, qui sont les signes d'une prononciation differente. Nous le voyons lorsque nous voulons exprimer avec nos caracteres

Grecs ou Latins les caractères Hebreux. Personne ne s'accorde : les uns les expriment d'une manière, les autres d'une autre ; & tous se trompent , parce que les Hebreux prononçoient ces lettres d'une manière qui leur étoit si particulière, que nous n'avons point de lettres qui en puissent être un signe propre.

L'ordre qu'on peut garder en examinant comme se forment ces consonnes, c'est de suivre la distribution que les Hebreux en font selon les organes où elles s'entendent. Commençons par les consonnes du gosier ou gutturales, qui sont dans la langue Hebraïque, *aleph*, *be*, *gbet* ou *chet*, *bgain* ou *gnaim* ou *aïm* ; car les Grammairiens ne s'accordent pas entr'eux touchant la prononciation de ces lettres que les anciens Grecs ne regardoient que comme des aspirations ; c'est pourquoi en exprimant les noms Hebreux ou Grecs, ils ne marquoient point ces lettres. Elles sont appellées gutturales, parce qu'elles se prononcent *in gutture*, dans le fond du gosier, c'est-à-dire que pour les prononcer il faut ouvrir le gosier plus qu'on ne fait pas pour les autres lettres. C'est ce qu'on appelle aspirer une lettre. Nous avons en Latin & en notre langue un caractère particulier pour marquer l'aspiration, qui est H. qui n'a point d'autre usage. *Spiritus magis quàm littera*. Nous n'avons point d'autres lettres aspirées. Pour exprimer les aspirées des Grecs nous joignons aux lettres tenues, comme nous l'avons dit, une h. Ainsi pour ϕ . nous mettons *ph*, pour χ . nous mettons *ch*, & *th* pour θ . Le ϕ . est un *p*. prononcé avec aspiration. Le χ . un *c*. avec aspiration, & θ un *t* avec aspiration ; mais l'aspiration de l'*b* est douce. On voit dans les mots Latins qui viennent du Grec, & qui commencent par une voyelle qui s'aspire, qu'on met une *b* de-

devant cette voyelle. Comme de *ἀεμῶνα* on fait *harmonia*, *harmonie*. Les Orientaux aspirent plus fortement que les Grecs; & ils aspirent des lettres que nous prononçons doucement. Les Hebreux prononcent leur *aleph* dans le fond du gosier d'une manière si particulière, que leurs Grammairiens prétendent qu'on n'en peut exprimer le son par aucune lettre des langues Européennes. L'*aleph* tient le milieu entre *a* & *e*. Le *be* & le *chet* ne sont que des aspirations. L'aspiration de *be* est douce, c'est l'epfillon des Grecs, qui en traduisant les mots Hebreux, oublie cette lettre. Le *chet* c'est l'*etba* du Grec. Le *guim* ou *aiim* leur *omicron*. Cette dernière lettre a cela de particulier, que la voix est portée vers les narines où elle sonne. Nous n'avons point de gutturales que notre *b*, qui est la marque de l'aspiration.

Les lettres des lèvres sont en Hebreu *beth*, *vau*; *mem*, *pe*; dans le Latin & dans le François, *b*, *p*, *m*, *v*, *f*. On entend ces lettres sur l'extrémité des lèvres, aussi voit-on qu'elles se confondent facilement, parce qu'elles se prononcent à peu près de la même manière, qu'elles sont entendues dans un même organe; ce qu'il est bon de remarquer pour appercevoir comment il se fait que certains peuples prononcent une lettre pour une autre, ce qui change tellement une langue, qu'à peine peut-on connoître son origine. Les Allemands confondent ces lettres labiales; ils disent *ponum* pour *bonum*, & *finum* pour *vinum*. Les Gascons *binum* pour *vinum*. Les Latins ont de même confondu l'*v* avec *f*. de *βίτα* ils ont fait *vita*. Nous avons changé *v* en *b*, de *corvus* nous avons fait *corbeau*, & le *p* en *v*, d'*Aprilis*, *Avril*, de *cuppa*, *cuve*, de *nepos*, *neveu*. Chez les Hebreux le *beth* a tantôt le son de *b*, & tantôt

tôt celui de *v*. Voyons comme chacune de ces lettres labiales se forme.

B. La lettre *b*. s'entend lorsque la voix sortant du milieu des lèvres, elles les oblige avec une médiocre force de se separer.

P. La lettre *p*. se prononce en étendant les lèvres, de sorte qu'elles ne sont pas si grosses; elles se compriment plus fortement que dans la prononciation du *b*. ainsi la voix fait plus d'effort pour les separer.

M. Le son de la lettre *m*. est sourd, *mugiens littera*. On ouvre d'abord la bouche en la prononçant, & on entend une voix qui prend la forme du son de cette lettre lorsque les lèvres viennent à s'approcher sans se battre, & qu'elles ferment la bouche; ce qui fait qu'on entend un bruit obscur comme dans une caverne.

V. L'*v* consone est le Vau des Hebreux. Les Grecs l'avoient dans les commencemens, l'ayant reçû des Hebreux avec le reste de leur alphabet. C'étoit leur fixième lettre comme elle l'est dans l'Hebreu. C'est pourquoi après qu'ils l'eurent retranchée, comme ils s'en étoient servi, comme de leurs autres lettres, pour notes numeriques, ils mirent en sa place ν , qui n'est point une lettre. Cette consone *v* est proprement une aspiration; les Latins l'ont prise pour cela, faisant, par exemple, *vesper* de $\nu\epsilon\sigma\pi\epsilon\rho$. Ce qui fait que *v* differe de *b*, c'est que les lèvres ne battent pas quand on le prononce. La voix fort du milieu des lèvres, au lieu que dans la prononciation du *b* les lèvres battent l'une contre l'autre.

F. Le son de *f* est encore une aspiration. Quand on commence de prononcer cette lettre, la bouche s'ouvre, ensuite elle se ferme un peu, la lèvre inferieure se colant par son extremité sur les dents. Le *p* avec l'aspiration tient lieu de cette lettre

tre chez les Hebreux comme chez les Grecs. Les Latins ont mis quelquefois *f* au commencement des mots Grecs qui commençoient par une aspiration. Ils ont dit *frango* de *ράγω*. Les Espagnols *f* en *h*, d'où ils font *barina* de *βαρίνα*, leur *bablar* de *fabulare*. On voit assez l'utilité des remarques que nous faisons ici, & qu'elles donnent de grandes lumieres pour découvrir l'origine des langues. On voit comment les Romains ont fait *forma* de *μορφή*, *pasco* de *βόσχω*, *fremo* de *βρέμω*. Quintilien, ce grand Maître de Rhetorique, veut qu'on fasse faire ces reflexions aux jeunes gens. *Difcat puer quid in litteris proprium, quid commune, quae cum quibus cognatio: nec miretur cur ex scamno fas scabellum.*

Les lettres du palais chez les Grecs sont *gimel*, *iod*, *kaph*, *kuph*; en Latin, & parmi nous *g*, *i*, *c*, *k*. d'où l'on apprend pourquoi ces lettres se mettent si facilement les unes pour les autres, comment de *serviens* on a fait *sergeans*, de *κλίση* *gloria*, *gubernator*, de *κυβερνήτης*, & que de l'Hebreu *gamal* on a fait *γαμήλη*. Dans la prononciation de ces lettres la langue en se repliant porte la voix contre le palais.

G. Quand on prononce un *g*, la pointe de la langue s'approche du palais; les lèvres s'avancent & se replient un peu en dehors.

J. Quand on prononce *j* consone, la voix s'entend au milieu de la langue & du palais. La bouche ne s'ouvre qu'un peu.

C. En prononçant *c* la langue se replie en dedans, & porte la voix contre le palais, où elles s'arrête, ce qui oblige de la pousser avec force. Les lèvres sont étenduës, & ainsi elles ne s'ouvrent que mediocrement.

K. Les Hebreux ont deux sortes de *c*, sçavoir le *Kaph* & le *Khoph*. Il nous seroit bien difficile de

distinguer ces deux lettres en les prononçant que nous n'y sommes pas faits. Le *k* ne guere du *c* que par une aspiration. Nous ciffons en plusieurs rencontres le son du *c*, de qu'il approché du son de l'*s*, comme en ce *commença* : alors on met deffous ce *c* une *n* que les Espagnols appellent *cedille*.

Q. Le *q* est proprement une lettre double a la force du *c* & de l'*u* voyelle. Les Grecs point cette lettre. Le *x* Latin qui répond a Grecs, est aussi une lettre double compo *e* & de *s*.

Les lettres de la langue font en Hebreu *leth*, *Teth*, *Lamed*, *Nun*, *Tau*, *D*, *T* *H* *N*, *T*. Ceux qui ont la langue épaisse ou de ont peine à prononcer ces lettres, qui s'fondent facilement *propter cognationem*. I on a fait sans peine *Deus*.

D. Lorsqu'on appuye l'extrémité de la sur la racine des dents de dessus, & qu'en voix l'en separe pour couler entr'elle & les on entend sur l'extrémité de la langue le so lettre *d*.

T. s'entend pareillement sur l'extrémité langue qui alors touche les dents de dessus plus près de leur trenchant. Les Hebreux Grecs ont deux *t* qui se distinguent par l'as que nous marquons en Latin & en François lettre *b*.

L. En commençant de prononcer *l*, on bouche, ainsi cette lettre n'est pas muette rement. La langue travaille peu : elle port ment la voix contre le palais, contre lequ s'appuye par son extrémité. La machoire d contribué à la prononciation de cette lettre tant la voix en haut. La Trachée-artere aussi la voix, de sorte que cette lettre se pr

rite, parce que le larynx se ferme promptement, ut à coup, & qu'on ne fait point d'effort pour cr la voix.

La bouche s'ouvre aussi en prononçant *n*, pourquoi elle n'est pas muette entièrement. la langue se replie, & porte la voix dans cette : du dedans de la bouche où est la communin des narines. Le son de cette lettre resonne : lieu, parce que la bouche se ferme sur la fin prononciation, ce qui fait qu'on appelle cette : *littera tinniens*.

Nous adouciſſons le son de cette lettre dans ces *gagner, agnès, ignorer*, comme nous le is de la lettre *l*, particulièrement quand est double, comme dans ce mot *fille*, dont eux lettres ne se prononcent pas comme dans . C'est de là que de *sol* on fait *son*, de *col* de *mala maux*, de *mel miel*, de *sel fiel*. Ces ll ont en notre langue un son particulier qu'on t pû marquer avec un signe particulier pour ire une lettre distinguée de *l*, quand cette let- la prononciation ordinaire.

Les lettres des dents chez les Hebreux sont , *samech, tsade, resch, ischin*. Nous n'a- que *s, z, r*, qui se changent facilement les dans les autres. Les Latins ont dit *Valeſius ilerius. bonos & honor*. Il y a des lieux en e où l'on dit *courin* pour *cousin*. *Nausen* de *vautia*.

La lettre *s* se prononce lorsque les dents ap- ant les unes des autres, coupent la voix oule sur la langue, laquelle s'appuye dans son nité contre les dents de dessus, & demeure ; c'est pourquoi la voix n'étant point arrê- au contraire étant contrainte de passer avec : entre les dents, on entend un siffement fem- à celui d'un vent qui passe avec violence
par

par une fente. Il faut pousser la voix fortement pour faire sonner cette lettre; c'est ce qui la faisoit éviter aux Grecs, qui aimoient mieux dire *πλάττω* que *πλάσσω*. Ils faisoient des piéces de vers où il n'y avoit pas une seule *s*, qu'on appelloit pour cela *ἀσιγμοει αἶμας*. Nous adoucissons cette lettre en ces mots *cause, desir, plaisir*. Nous la prononçons comme le tsade des Hebreux. Nous la doublons quand nous lui conservons le son qu'elle a, comme dans ces mots, *aussi, baisser, laisser*. Les Latins se sont servi de cette lettre pour marquer l'aspiration. Ainsi de *ts*, ils ont fait *sus*, de *ὕλη* *sylna*. Nous avons mis un *e* devant *s*, pour en faciliter la prononciation, disant *établir* de *stabilire*, & *écrire* de *scribere*. Dans plusieurs Provinces au-delà de la Loire, on ne prononce point cette lettre quand elle commence le mot, qu'on ne mette un *e* devant; on dit *estaisi, spectacle*.

Le Samech & le Schin des Hebreux ne se distinguent que par la force de la prononciation.

Le Z des Latins & le nôtre, comme le zain des Hebreux, & le zeta des Grecs, est une lettre double, qui vaut un *d* avec *s*, comme le tsade vaut un *t* avec *s*. Nous donnons au *z* une prononciation douce dans ces mots, *ouze, douze, treize*.

R. Cette lettre n'est pas entièrement muette, parce qu'on commence par ouvrir la bouche. On pousse ensuite fortement la voix, qui étant arrêtée par les dents qui ferment le passage, elle est obligée de rouler dans le palais, à quoi contribué la langue qui se replie un peu dans son extrémité. Il faut pousser la voix fortement; ce qui rend la prononciation de cette lettre assez rude & difficile. Ceux qui ne la peuvent pas prononcer, mettent *l* en sa place. Au lieu de *roturier* ils di-

issent *lotulier*, d'où l'on a dit *καλιαν* pour *καλιαν*, & que pour soutenir la voix on a mis *b* devant cette lettre, comme *βεδον* pour *βεδον*, *bruscus* pour *rufcus*, & qu'on a fait *braire* de *rugire*, *chambre* de *camera*.

On comprend aisément que selon la disposition des organes il y a des lettres qu'on ne prononce qu'avec peine; ce qui oblige d'en substituer d'autres. C'est quelquefois par affectation, comme le fait cette *Grassayeuse* de la Comédie le l'Après souppé des Auberges, qui change tous les *G* en *D*, tous les *K* en *T*, tous les *J* en *Z*, tous les *Ch* en *S*. Elle dit *Dalant* pour *Galant*, *Tour* pour *Cour*, *Zoli* pour *Joli*. *Soux* pour *choux*. Cela vient aussi de l'inclination naturelle; & c'est ce qui change entièrement une langue, lorsqu'elle passe d'un peuple à l'autre, & d'une langue en fait plusieurs, comme on le voit dans les différentes dialectes de la langue Grecque. Aussi tous ceux qui travaillent sur les Etymologies, mettent à la tête de leurs Ouvrages de longs Traitez des changemens des lettres; & font remarquer comme les lettres d'un même organe, par exemple les dentales, se mettent facilement les unes pour les autres: que selon les différentes dispositions, les habitudes qu'on a prises, on évite les lettres labiales, ou on les affecte; on change les tenuës en aspirées, ou les aspirées en tenuës pour adoucir la prononciation, pour l'égaliser, pour la fortifier. Ainsi au lieu de *scribum* de *scribo*, on a fait *scriptum*: pour *scripsi* on a dit *scripsi*. On en pourroit donner un million d'exemples. Ces deux lettres *V* & *F* ayant quelque liaison, du Latin *captivus*, au lieu de *captiv*; nous avons fait *captif*; de *brevis* on n'a pas fait *brev*, mais *bref*; on conserve *V* dans ces noms, *breve*, *captivité*.

CHAPITRE IV.

De l'arrangement des mots. Ce qu'il y faut observer ou éviter.

C'Est un effet de la Sageſſe de Dieu qui a créé l'homme pour être heureux, que ce qui eſt utile à ſa conſervation lui eſt agréé. Le plaſir qui eſt attaché à toutes les actions peuvent lui conſerver la vie, fait qu'il ſ'y procure volontairement. Nous n'avons pas de peine à manger, le goût que nous trouvons dans les viandes nous faiſant trouver la neceſſité de manger agréable. Et ce qui autorſe cette remarque que Dieu joint l'utilité avec le plaſir, c'eſt que toutes viandes qui ſervent d'alimens ont du goût : les autres choſes qui ne peuvent être changées en notre ſiſtance, ſont inſipides.

Cet aſaiſonnement de l'utile avec le délectable, ſe rencontre dans l'uſage de la parole : il y a une ſympathie merveilleuſe entre la voix de ceux qui parlent, & les oreilles de ceux qui tendent. Les mots qui ſe prononcent avec précipitation choquent ceux qui les écoutent : les organes de l'oreille ſont diſpoſez de telle forte, qu'ils ſont bleſſez par un diſcours dont la prononciation bleſſe les organes de la voix. Le diſcours ne peut être agréable à celui qui écoute, ſ'il n'eſt facile à celui qui prononce, & il ne ſe peut prononcer facilement qu'il ſoit écouté avec plaſir.

On mange plus volontiers les viandes délicieuſes qui conſervent la ſanté, & qui ſont agréables au goût. On prête auſſi plus facilement les oreilles à un diſcours dont la douceur diminue le travail de l'attention. Il en eſt des ſciences comme des vi-

dit saint Augustin ; il faut tâcher de rendre à
 le ce qui est utile. *Quoniam nonnullam inser-
 ent similitudinem vestemur atque discentes, pro-
 fastidia plurimarum ; etiam ipsa sine quibus
 non potest, alimenta conducenda sunt.* Le plai-
 re après lui tous les hommes , c'est lui qui
 principe de tous leurs mouvemens, & qui
 it agir. La prudence demande qu'on se ser-
 : ce penchant pour les conduire là où l'on
 qu'ils aillent ; & afin que nos paroles reçoiv-
 un favorable accueil , qu'on gagne les oreil-
 qui en fait de sons sont comme les portières
 ame , outre que le plaisir que nous donnons
 urant est précédé de notre propre utilité , le
 gement de celui qui parle faisant le contente-
 : de celui qui écoute.

ins toutes les langues polies , c'est-à-dire dans
 des peuples qui ont écouté la Raison , on y
 jours évité ce qui pouvoit choquer les oreil-
 ce qui a causé ces grandes irregularitez qu'on
 dans leurs Grammaires ; car si on n'avoit
 l qu'à se faire entendre , on le feroit d'une
 ere uniforme, comme le font les Barbares,
 les Grammaires sont extrêmement simples.
 nt peu de société entr'eux , ils vivent presque
 me des bêtes farouches ; ainsi faisant peu d'u-
 de la parole , ils ne pensent pas à polir leur
 age ; & ils ne s'apperçoivent pas de ce qu'il
 rude. Les Hebreux, les Grecs & les Latins
 ouffrent point d'expressions rudes. Ils les chan-
 , quoiqu'elles soient conformes à l'analogie
 la langue, c'est-à-dire à la manière commune.
 Hebreux doublent quelquefois une consonne,
 ils la changent ; ou ils l'accompagnent de
 velles longues ou breves. On découvre assez
 lement que ce n'est que pour rendre la pro-
 nciation plus aisée. Pourquoi change-t-on dans
 le

le Grec les lettres douces en fortes, ou celles font fortes en douces; & pourquoi tantôt ajoûte-t-on, & d'autres fois on retranche, que de ces voyelles on n'en fait qu'une, lesquelles on se en d'autres lieux? cela ne se fait que pour la douceur de la prononciation. Les irregularitez n'ont point d'autres causes. Tous les noms se déclinent de la même maniere, & tous les verbes ont les mêmes inflexions, si la douceur de la prononciation n'obligeoit point d'éviter les inflexions dinaires à cause du concours de quelques consonnes qui ne s'accroissent pas ensemble. Il faut remarquer que les Grecs, aussi-bien que les Orientaux, ont aimé des sons distincts & forts; ils ont, par exemple, préféré, selon Denys d'Halicarnasse, les lettres doubles aux lettres simples, ce qui seroit la rudesse seroit plus sensible dans leurs langues s'ils n'avoient eu soin de l'éviter; car les faux sons d'une trompette sont plus remarquables que ceux d'une flûte douce. Dans la langue Françoisé les sons ne sont pas si forts; c'est pourquoi si elle n'est pas capable d'une si grande harmonie, elle n'est pas sujette à une si grande rudesse, qu'il seroit très-difficile d'éviter à cause qu'elle est assujettie à l'ordre naturel que nous ne pouvons pas renverser, non plus que celui que l'usage a une fois consacré; car quoique *blanc bonet* & *bonet blanc* ce sont une même chose, on ne dira jamais le premier qu'en riant.

Avant que d'entreprendre la recherche de ce qui peut rendre un discours harmonieux, tâchez d'abord de découvrir ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots; quelles fautes on peut commettre, & qu'est-ce qui rend la prononciation difficile. Le premier pas qu'on doit faire pour arriver à la sagesse, est de s'éloigner du vice. *Sapientia prima stultitiâ caruisse.*

tre cela, dans ce qui regarde les sens, tout ce qui ne choque pas est agréable, comme dit saint Augustin : *Id omne delectat quod non offendit.*

Entre les lettres, les unes se prononcent avec plus de facilité, les autres avec peine : celles dont la prononciation est facile, ont un son agréable : celles qui se prononcent avec difficulté écorchent les oreilles. Les consonnes se prononcent avec plus de difficulté que les voyelles ; aussi leur son est moins doux & moins coulant. Il est bon de tempérer la rudesse des unes par la douceur des autres, plaçant des voyelles entre les consonnes, afin qu'elles ne se trouvent pas plusieurs ensemble. Quintilien dit agréablement, qu'il en est comme des pierres raboteuses, irrégulières, qui trouvent leur place dans une muraille, quand elles sont employées par un artisan.

La rudesse du concours des consonnes est sensible dans les langues du Nord. Le Polonois, l'Allemand, l'Anglois sont insupportables à ceux qui n'ont point encore endurci leurs oreilles à la rudesse de ces langues. La coutume fait qu'on ne s'apperçoit pas de ce que les mots ont de rude ; néanmoins on remarque, que selon les differens degrez d'inclination que les peuples ont eu pour la délicatesse, ils ont composé leurs mots de lettres ou plus ou moins douces : ils ont eu moins d'égard à suivre la Raison, qu'à flatter les oreilles : c'est pour cette douceur de la prononciation que les Latins ont dit *ausero* pour *absero*, *colloco* pour *cumloco*, comme l'analogie les obligeoit de parler. On a obtenu de l'analogie qu'elle relâchât de ses droits en faveur de la douceur de la prononciation. *Imperatum est à consuetudine ut suavitatis causa peccare liceret.*

Lorsque les consonnes sont aspirées, ou qu'elles

K

se

se prononcent d'une manière toute contraire, on doit particulièrement en éviter le concours. Il y a des consonnes qui se prononcent la bouche fermée, comme est le P. Il faut pour prononcer les autres ouvrir la bouche : le C est de ce nombre. Ces consonnes ne peuvent marcher de compagnie ; elles ne s'accordent pas, & on ne peut les prononcer immédiatement les unes après les autres sans quelque difficulté, parce qu'on est obligé presque en même temps de disposer les organes de la prononciation d'une manière différente.

Le concours de deux ou de plusieurs voyelles est désagréable pour une raison toute contraire. Les consonnes se prononcent avec peine, les voyelles avec facilité ; mais cette grande facilité qui est accompagnée d'une grande vitesse, fait que l'on ne distingue pas assez nettement leur son, & que l'une de ces voyelles ne s'entend pas ; ainsi il se fait un vuide dans la prononciation, & une confusion qui est désagréable. En prononçant plusieurs voyelles de suite, il arrive presque la même chose que lorsque l'on marche sur du marbre poli ; la trop grande facilité donne de la peine ; on glisse, & il est difficile de se retenir. En prononçant ces deux mots, *bardi*, *Ecuyer*, si l'on ne fait quelque effort pour s'arrêter un temps considérable sur la dernière lettre du premier mot, *ni intersistat, & laboret animus*, le son de I, fin du mot *bardi*, se confond avec la voyelle E, par où commence le mot suivant, *Ecuyer* ; ce qui empêche que les oreilles ne soient satisfaites, ne pouvant distinguer assez clairement ces deux différens sons.

Pour empêcher ce concours, ou l'on retranche une des voyelles qui se trouvent ensemble, ou bien l'on infère une consonne pour remplir le vuide

de qui se feroit sans cet artifice ; c'est pour cette raison que nous difons en notre langue , *qu'il fit pour que il fit : a-t-il fait pour a il fait : fera-t-il pour fera il.* Quand une des deux voyelles a un son assez fort pour se faire distinguer, cet artifice est inutile. Ce soin d'arranger les mots doit être sans inquiétude : on ne doit pas considérer comme des fautes considérables, les manquemens qui se font dans cette partie de l'Art de parler : *Non id ut crimen ingens expavescentibus est , ac nescio an negligentia in hoc , an sollicitudo sit peior.* Je ne sai ce que l'on doit éviter davantage de l'inquiétude, ou de la négligence, lit Quintilien. La négligence a cet avantage, qu'elle fait juger qu'on s'applique plus aux choses qu'aux paroles : *Indicium est hominis de re magis quàm de verbis laborantis.* Mais enfin naturellement, selon qu'on a plus de politesse, on évite ce qui est rude, ou on l'adoucit ; on supprime quelque lettre, ou l'on en infere. Les personnes polies prononcent *nous marchons*, comme s'il y avoit *nou marchons* ; *il parle*, comme s'il y avoit *i parle*. Pour éviter le bâillement on fait sonner la consone dans ces mots, *Nous allons* ; *vous irez*. On infere des lettres, comme au lieu de *mon ami*, on prononce *mon nami* ; au lieu de *ton ame*, on prononce *ton name*, selon la remarque d'un savant Academicien.

La prononciation change continuellement, soit parce qu'on la veut adoucir, soit par caprice ; car en toutes choses il y a des modes. Cependant on ne change pas d'abord la maniere d'écrire ; ainsi l'orthographe ne s'accorde plus avec la maniere usitée de prononcer ; ce qui trompe les étrangers, & ceux qui ignorent les Etymologies des noms. Nous écrivons toujours avec un PH, les noms qui viennent du Grec, & qui commencent

par un ϕ . Ceux qui savent quelque chose l'ignorent pas, & prononcent PH, comme Une Dame qui n'en favoit pas tant, lisant un Livre où l'ancienne orthographe étoit observé & *phisans* étoit écrit pour *faisans* : croyant donc que la lettre H étoit inutile dans ce mot *phisans*, comme elle l'est souvent, & prenant *phisans* & *paysans* pour un même nom, s'écria qu'il étoit bien cruel de se faire faire des pertes de langues de *paysans*; ce qu'elle croyoit li dans son Livre.

C'est une question s'il faut écrire comme on prononce. Il y a un temperament à prendre. Il faut que la nouvelle prononciation soit bien établie, & confirmée par un long usage, avant qu'on change l'ancienne maniere. Mais après ce que je ne vois pas par quelle raison on retient l'ancienne orthographe. Si c'est pour conserver les marques de l'origine de certains mots, pourquoi n'écrit-on pas *estudier*, *establir*, pour marquer que ces verbes viennent du Latin *studere* & *stabilire*. On voit dans les anciennes langues dans le Grec, dans le Latin, qu'on n'a point gardé cette regle; au contraire il semble que les langues n'acquiescent leur perfection que lorsqu'elles sont tellement changées, qu'il est difficile de connoître leur origine.

CHAPITRE V.

En parlant la voix se repose de temps en temps. On peut commettre plusieurs fautes en plaçant mal les repos de la voix.

LA nécessité de reprendre haleine oblige d'interrompre le cours de la prononciation; & il se

desir de s'expliquer distinctement fait qu'on choisit pour le repos de la voix la fin de chaque sens, pour distinguer par ces intervalles les différentes choses dont on parle. Naturellement quand on a commencé une action, on ne se repose qu'après qu'elle est faite, au moins on diffère à se reposer, qu'une partie soit achevée. Ainsi ayant commencé de dire une chose, de l'exprimer, on continue jusqu'à ce qu'on achève cette expression. Il est donc naturel de ne reprendre haleine, ou de ne se reposer considérablement qu'à la fin d'un sens complet, & de ne s'arrêter en aucune manière qu'après une partie de l'expression qui renferme un sens. L'on peut commettre deux fautes en distribuant mal ces intervalles. Si les expressions de chaque sens sont trop courtes, & par conséquent que la prononciation soit souvent interrompue, cette interruption diminuant la force de la voix, & la faisant tomber, l'esprit du Lecteur qu'on devoit tenir en haleine, se relâche, l'ardeur qu'il a se refroidit. Il n'y a rien qui fasse plus ralentir le feu d'une action, que de la discontinuer, & de la faire à trop de reprises. Le travail rend l'ame vigoureuse & attentive; l'oisiveté la plonge dans le sommeil & dans l'assoupissement; *Fit attentior ex difficultate*, dit St. Augustin.

Lorsque les sens ne sont point trop coupés, & qu'il faut que l'esprit du Lecteur attende quelque temps pour concevoir, ce retardement le tient en haleine: ce qui fait qu'étant plus attentif, il conçoit mieux le sens du discours. Nous avons dit dans le premier Livre, que les Latins pour ce sujet rejettoient à la fin de la sentence quelque mot, duquel dépend l'intelligence des premiers termes. Mais sans cette transposition & ce renversement de l'ordre naturel, il suffit pour

empêcher que la prononciation ne soit trop souvent interrompue, de choisir des expressions un peu étendues qui contiennent un assez grand nombre de mots; où bien il faut que les choses qu'on exprime soient liées si étroitement, que les premiers mots excitent le desir d'entendre les derniers, & que la voix se repose après chaque sens, de telle sorte que l'on connoisse qu'elle doit aller plus loin.

Si une pensée est exprimée par un trop grand nombre de paroles, on tombe dans un autre excès. Comme on continuë l'action qu'on a commencée, la voix ne se repose qu'à la fin du sens dont elle a commencé de prononcer l'expression. Si ce sens comprend donc trop de choses, la longue suite de paroles qu'il demande, & auxquelles il est enchaîné, échauffe les poumons, & épuise les esprits; ainsi la prononciation en est incommode & à ceux qui parlent, & à ceux qui écoutent.

X X) Une des plus grandes difficultez de l'éloquence, est de savoir tenir un milieu, & de s'éloigner de ces deux défauts. Ceux qui parlent sans art, & qui n'ont qu'un foible genie, tombent ordinairement dans le premier défaut; à peine peuvent-ils dire quatre mots qui soient liez: chaque sens finit aussi-tôt qu'il commence. L'on n'entend que des *car, enfin, après cela, ce dit-il,* & autres semblables expressions dont ils se servent pour coudre leurs paroles détachées. Il n'y a point de défaut dans le langage si méprisable & si insupportable que celui-là. Ceux qui veulent s'élever, passent dans une autre extrémité. Les premiers marchent comme des boiteux; ceux-ci ne vont que par bonds & par saults; de crainte de s'abaisser ils montent toujours: ils n'employent que de grands mots, *sesquipedalia verba*. Ils ne se servent que de longues phrases, capables de met-

tre hors d'haleine les plus forts.

est facile d'abreger ou d'allonger le corps d'une ence : on peut lier deux ou plusieurs sens , faire qu'un , & ainsi soutenir le discours par longue suite de mots qui ne fassent qu'un seul : il n'est pas besoin pour cela d'avoir recours à phrases creuses & vuides , & d'enfler son discours paroles vaines. Au contraire si une sentence contient trop de choses qui demandent un trop grand nombre de paroles , il est facile de couper les ; de cette sentence , les separer , & les signifier des expressions détachées , qui soient par conséquent plus courtes que celle qui exprimoit tout le ps de cette sentence.

Nous prenons naturellement des dispositions comme à l'action que nous allons faire. Nous al- s vite sur un mot quand nous en devons pro- acer un second ; c'est pour cela que les Hebreux angent les points , c'est-à-dire les voyelles d'un t , lorsqu'en le prononçant on le doit lier avec mot qui suit , avec lequel il a un certain rapport. changent , dis-je , les points qui sont longs dans ; points brefs : ils l'abregent afin qu'il se pronon- vite. Ainsi au lieu de dire *debarim Jebova, ver- Dei* , ils disent *dibre Jebova*. C'est la douceur la prononciation qui fait dire grand' peine , and' chere , Grand' Messe , contre la Grammaire i voudroit qu'on dît , *grande peine , grande cbe- Grande Messe*. On ne fait point ce retranche- nt lorsque le mot suivant est composé de plu- ms syllabes . & qu'il est nécessaire que la voix ppuye pour les prononcer. On dit *grande cle- nce , grande misericorde*.

On peut encore commettre une troisième faute ntre la juste distribution des repos de la voix. i commençant une sentence on eleve la voix seniblement , ce que les Grecs appellent *νίσις* , &

à la fin du sens on la rabaisse ; ils appellent ce rabaissement *γῆσις*. Les oreilles jugent de la longueur d'une phrase par l'élément de la voix : un grand élèvement de voix leur fait attendre plusieurs paroles ; si ces paroles attendues ne suivent pas, ce manquement qui les trompe leur fait de la peine, aussi-bien qu'à celui qui parle. Il est difficile de s'arrêter au milieu d'une course ; quand la nuit on est arrivé au plus haut degré d'un escalier sans s'en appercevoir, & que l'on croit pouvoir monter encore, le premier pas qu'on fait après on chancelle, & on ressent la même peine que si le plancher sur lequel on est, se déroboit de dessous les pieds. Toutes les particules expletives, comme sont notre *pas*, notre *point*, & les autres, ont été trouvées pour tenir la place des mots que l'oreille attendoit. Les Grecs ont un tres-grand nombre de ces particules, qui n'ont point d'autre usage que d'allonger le discours, & d'empêcher qu'il ne tombe trop tôt. Les oreilles sont aussi choquées d'un discours qui va trop loin : tous les mots qu'elles n'attendoient pas sont importuns. Cicéron comprend tout ce que nous venons de dire, dans le passage que je vais rapporter entier ; car il le merite. *Aures quid plenum, quid inane sit judicant : & nos admonent complere verbis que proposuerimus, ut nihil desiderent, nihil amplius expectent. Cùm vox ad sententiam expromendam attollitur, remissa donec concludatur arrecta sunt, quo perfecto completoque ambitu gaudent ; & curta sentiunt, nec amant redundans. Idcirco ne mutila sint & quasi decurata sententia, hoc est non ante tempus cadant cavendum, ne quæ promissis aures fraudentur, aut productioribus, aut immoderatiùs excurrentibus ledantur.*

Entre les défauts de l'arrangement des mots, on compte la similitude, c'est-à-dire une répétition trop

trop fréquente d'une même lettre, d'une même terminaison, d'un même son, & d'une même cadence. La diversité plaît ; les meilleures choses ennuyent lorsqu'elles sont trop communes. Ce défaut est d'autant plus considérable, qu'il se corrige facilement ; il ne faut que passer les yeux par-dessus son ouvrage, changer les mots, les syllabes, les terminaisons qui reviennent trop souvent. On peut exprimer les mêmes choses en cent manières ; l'usage fournit des expressions différentes pour exprimer une même pensée.

On rend le discours égal & coulant lorsqu'on évite les défauts dont nous avons parlé. On marche avec peine par un chemin raboteux ; on ne peut manier un corps plein d'inégalité sans souffrir quelque douleur : une prononciation est aussi incommode & aussi importune, lorsque sans aucune proportion, il faut tantôt élever la voix, tantôt la rabaisser, allant d'une extrémité à l'autre. Les mots, les syllabes qui entrent dans la composition du discours, ont des sons différens : le son des uns est clair, le son des autres est obscur : les uns remplissent la bouche, les autres se prononcent avec un ton foible. Tous ne demandent pas une même disposition des organes de la voix : cette différence fait l'inégalité de la prononciation. Pour soutenir le discours, & le rendre égal, il faut relever la cadence d'un mot trop foible par celle de celui qui aura une forte prononciation, tempérer la trop grande force des uns par la douceur des autres, faire que la prononciation des mots qui précèdent, dispose la voix pour prononcer les suivans, & que dans ceux-là la voix se rabaisse par degrez.

Je pourrois donner quelques autres préceptes ; mais ce que j'ai dit suffit pour faire faire réflexion à ceux qui veulent écrire avec soin sur ce

qu'il est nécessaire de confiderer dans l'arrange-
des mots. La principale utilité, & presque la
qu'on retire des preceptes, c'est qu'ils nous
prendre garde à de certaines choses auxquelles
ne pense pas. Pour vous persuader encore de l'uti-
lité des confiderations que nous venons
faire sur l'arrangement des mots, remarquez
vous prie, encore une fois, que les anomalies
irregularitez qui se font gliffées dans les lan-
y font souffertes pour éviter les défauts que
venons de censurer. Pourquoi dans l'Hebreu
te multitude de points qui tiennent lieu de voyel-
les dans cette langue ? Pourquoi cette diffé-
rence de points longs, de points tres-brefs, qui se
gent selon les différentes inflexions des voyelles
& la disposition des notes qui marquent les
vations, les rabaissemens, & les repos de la
Pourquoi enfin un *Scheva* qui est un point qui
tôt se prononce, & tantôt ne se prononce point
ce n'est pour rendre égale la prononciation, l'ac-
tifier par des points longs quand il en est besoin
& diminuer sa force par la brièveté des points
dont on se sert quand l'égalité de la prononciation
le demande ?

La délicatesse des Grecs est connue de tout
monde. Confidez en passant comment pour évit-
ter le concours trop rude de deux consonnes
rées, ils changent la première dans une
qui lui répond, disant, par exemple, *πίφαγγε*
πίφαγγα : comment pour remplir ce vuide
se rencontre entre deux voyelles de deux
ils n'en font qu'un ; par exemple, de *κί έγι*
fant *κ'αγώ* ; ou ils inserent une consonne *διδωνε*
pour *διδωνε αυτῶ* : comme ils ne se servent
de cet artifice lorsque l'une de ces voyelles est
gue, & qu'elle a un son assez fort pour se
distinguer, comme dans *μη αυτῶ*. Vous

ue pour fortifier la prononciation, lorsque le mot vivant commence par une voyelle aspirée, ils hangent les tenuës en aspirées dans la fin du mot qui précède, comme dans cet exemple, *νύχθ' ἄλλω*, pour *νύκτ' ἄλλω*, cet ἄλλω ayant un esprit rude, il demande une forte prononciation, qu'il seroit difficile de faire après avoir prononcé les tenuës κ & τ dont le son est foible. Les Grammairiens remarquent que les Grecs disent *ἴδοικα* au preterit du medion, pour *ἴδοιδα*, afin d'éviter la triple repetition de la même consonne δ.

Chacun peut faire les mêmes reflexions sur la langue Latine, & généralement sur toutes les langues qui lui sont connues. Cette grande multitude de termes qu'a chaque langue, differens par leurs terminaifons, & par le nombre de leurs syllabes; & cette abondance d'expressions, dont les unes sont courtes, les autres longues, n'ont été inventées que pour rendre le discours égal, & donner le moyen de choisir dans cette variété les paroles & les phrases les plus commodes, rejetant celles qui ne pourroient pas s'allier avec les autres, *in compositione rixantes*, & mettant en leur place celles qui sont plus accommodantes. Ce qui donne encore le moyen d'éviter la repetition trop frequente des mêmes mots, & de diversifier le stile, en quoi consiste en partie l'éloquence. Outre que c'est une marque de pauvreté d'employer toujours les mêmes expressions; lorsque le discours est soit varié, on ne s'apperçoit presque pas qu'on entend parler; il semble qu'on voit les choses mêmes, ce qui n'arrive pas si les mêmes expressions reviennent trop souvent. Aussi les bons Ecrivains, après s'être servis d'un mot remarquable, ils ne l'employent que lorsqu'ils croyent que le Lecteur ne s'en souvient plus. Les Grecs & les Latins ont plus de facilité & d'avantage pour cela que nous

228 LA RHÉTORIQUE, OU L'ART

n'en avons pas. Il ne nous est point permis de faire de nouvelles phrases. Nous sommes tellement assujettis à l'usage, que pour parler François ce n'est pas assez de se servir des termes ordinaires, il faut prendre les tours qu'on prend ordinairement.

CHAPITRE VI.

Les mots sont des sons. Conditions nécessaires aux sons pour être agréables.

I.

Un son violent est désagréable : un son modéré plaît.

Nous venons de voir ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots pour ne pas choquer les oreilles; voyons ce qu'il faut faire, afin que les sons qui composent les mots soient agréables. Tout sentiment, lorsqu'il est modéré, cause quelque plaisir; les viandes qui remuent doucement les nerfs de la langue, font ressentir à l'ame le plaisir de la douceur; celles qui la coupent & qui l'agitent avec violence, sont aigres, piquantes & ameres. L'ardeur du feu cause de la douleur; la rigueur du froid est insupportable; une chaleur modérée est utile à la santé; la fraîcheur a ses agrémens. Dieu, pour rendre à l'esprit de l'homme la prison du corps agréable, & la lui faire aimer, a voulu que tout ce qui arrive au corps, & qui n'en trouble point la bonne disposition, lui donnât du contentement. On prend plaisir à voir, à sentir, à toucher, à goûter: il n'y a point de sens dont la privation ne soit fâcheuse. Le sentiment d'un son doit donc être agréable, & plaire aux oreilles, lorsque ce son les frappe avec modé-
déra-

ration. Les sons doux sont ceux qui frappent avec cette moderation les organes de l'ouïe; ceux qui les blessent, sont rudes & desagréables.

I I.

son doit être distinct, par consequent assez fort pour être entendu.

¶ Mais aussi un son doit avoir assez de force pour se faire entendre; les viandes qui sont épicées sont plus capables de faire perdre l'appétit, que de l'exciter. L'on est obligé de les assaisonner, & d'en relever le goût avec du sel & du poivre. Il en est des sensations comme des connoissances qui ne dépendent point du corps; une ignorance imparfaite ne fait que mortifier la curiosité; elle fait seulement connoître qu'on ignore quelque chose. On ressent aussi une espece de plaisir quand on apperçoit obscurément un objet: la vue d'une campagne que le Soleil éclaire, donne une idée du plaisir. Tout ce qu'on apperçoit avec netteté, soit par les sens, soit par l'esprit, donne du plaisir. Voilà donc deux conditions nécessaires aux sons, afin qu'ils puissent être agréables. La première, qu'ils ne soient pas si violens qu'ils blessent les oreilles: la seconde, qu'ils soient clairement & distinctement entendus. C'est pourquoi, comme nous l'avons remarqué, les Grecs estimoient plus les lettres doubles, que celles qui sont simples: ils préféreroient leur *betta* à leur *epilon*.

I I I.

l'égalité des sons contribue à les rendre distincts.

¶ Ce n'est pas toujours le manque de force qui rend les sons confus, mais leur inégalité. Les sons inégaux qui frappent les organes fortement

& foiblement, avec vitesse & avec lenteur, sans aucune proportion, troublent l'ame, comme la diversité des affaires trouble un homme qui ne peut s'appliquer à toutes en même temps. La vûe d'une multitude de différens objets disposés sans ordre, est confuse. Voyez un cabinet enrichi de bijoux, orné de Tableaux, de Bronzes, d'Estampes, de Médailles: la vûe de toutes ces richesses n'est point agréable si elles ne sont disposées avec ordre. Pourquoi est-ce que les arbres plantés en échiquier plaisent davantage que lorsqu'ils se trouvent rangés sans art comme la nature les a fait naître? Pourquoi une armée rangée en bataille, plaît-elle à la vûe en même temps qu'elle épouvante? On peut assigner plusieurs causes de ce plaisir: pour moi je crois que la principale est que l'égalité & l'ordre rendent une sensation plus distincte. Cette clarté avec laquelle l'ame aperçoit les choses entre lesquelles il y a de l'égalité & de l'ordre, lui donne une secrète satisfaction. Elle jouit pleinement de ce qu'elle desire. Si n'y a quelque ordre entre les impressions des sons, elles ne peuvent être distinguées par l'ame. Dans une assemblée de plusieurs personnes qui parlent toutes à la fois, on ne peut discerner aucune parole. Dans un concert réglé & composé de plusieurs voix, & de différens instrumens, on entend sans confusion & sans peine le son de chaque instrument, & le chant de chaque Musicien; & c'est cette distinction qui plaît aux oreilles. Elles seroient choquées si ces voix & ces instrumens ne s'accordoient. Je ne m'en étonne pas, puisqu'en sonnant mal une cloche, si on lui fait faire un faux son, quelque solide & forte qu'elle soit, elle se casse aussi facilement que si elle n'étoit que de verre.

I V.

Diversité est aussi nécessaire que l'égalité pour rendre les sons agréables.

Cicéron dit agréablement, que les oreilles sont difficiles à contenter: *Fastidiosissima sunt*: souvent on leur déplaît en pensant leur être. L'égalité est nécessaire, & sans elle aucun sentiment n'est distinct: l'on n'apperçoit rien confusément, & avec un chagrin semblable à celui que l'on reçoit lorsqu'on ne jouit pas pleinement des choses qu'on aime & qu'on desire; mais quand cette égalité devient insupportable lorsque continuë trop long-temps. Les oreilles sont inconstantes, comme tous les autres sens. Les plus grands plaisirs sont suivis de près de quelque dégoût: *Omnis voluptas habet finitimum tempus*. Ceux qui savent l'art de plaire, présentent ces dégoûts; & font goûter successivement differens plaisirs, surmontant par la variété l'humour difficile des hommes qui s'ennuient de toutes choses. Ce n'est pas néanmoins le caprice qui rend la variété nécessaire: la nature aime le changement, & en voici la raison. On laisse les parties de l'organe de l'ouïe qu'il ne travaille pas trop long-temps; c'est pourquoi la diversité est nécessaire dans toutes les actions, parce que le travail étant partagé, chaque partie d'un organe ne est moins fatiguée.

La musique suppose donc de la variété. Le mélodieux, quoique doux & agréable, ennuyeroit s'il étoit trop long-temps. Au contraire les sons des instruments d'eux-mêmes, pourvu qu'ils frappent l'oreille avec ordre, deviennent agréables; ce qui se voit dans la chute des gouttes d'eau qui tombent lorsqu'elles tombent differemment, & par conséquent on les appelle, comme Cicéron le dit élégamment:

ment: *Numerus in continuatione nullus est, di-
ctio & aequalium intervalloꝝ percussio, nume-
rificat, quem in cadentibus guttis, quodã interv-
distinguantur notare possumus, in omni precipit-
non possumus.*

V.

Il faut allier les conditions précédentes.

IL semble que les deux dernières condi-
tions soient incompatibles, & que l'une détruise l'au-
tre; mais elles s'accordent fort bien, & l'on peut
allier l'égalité avec la variété sans aucune o-
mbre de ces deux qualités. Il n'y a rien
plus diversifié qu'un parterre de fleurs. On
voit des œillets, des tulipes, des violettes,
roses. Les compartimens en sont fort différens
il y en a de circulaires, il y a des ovales,
quarrez, des triangles; cependant si ce parterre
a été tracé par un habile homme, l'égalité
rencontre avec la variété, étant partagé en des
parties proportionnées entr'elles, & ornées de fig-
ures semblables.

Nous allons faire voir comment l'on peut al-
liar l'égalité & la variété dans les sons: c'est cette
harmonie qui fait la beauté & l'agrément des con-
certs de musique: car, comme dit S. Augustin, les or-
ganes ne peuvent recevoir un contentement plus grand
que celui qu'elles ressentent lorsqu'elles sont oc-
cupées par la diversité des sons, & que cependant
elles ne sont pas privées du plaisir que donne l'é-
galité. *Quid enim auribus jucundius potest esse qu-
cum & varietate mulcentur, nec equalitate. fr-
dantur?*

V I

*née de l'égalité & de la diversité doit
sensible: ce qu'il faut observer pour cela.*

Union de l'égalité avec la variété doit
sensible; il faut que les oreilles apperçoi-
vement; c'est pourquoi tous les sons
qu'elle se trouve, doivent être liés en-
ce il est nécessaire que les oreilles les en-
tendent sans aucune interruption notable. La sym-
phonie ne peut être remarquée lors-
qu'elle découvre qu'une petite partie de ce bâ-
timent habiles Architectes réunissent pour ce
ouvrage, de manière qu'il puisse être
d'une seule vue. Afin que les oreilles
sentent l'ordre & la proportion de plusieurs
qu'elles les comparent. Or toute com-
position suppose que les termes de la comparaison
sont joints les uns avec les autres; il
faut unir ces sons: ce qui les rend plus agréables
lorsqu'ils sont séparés; parce que cette
union faisant sentir tous en même temps, l'im-
pression qu'ils font est plus forte, & par conséquent
qu'ils causent est plus grand. *Plus delecta,
quàm singula, si possent sentiri omnia,*
Augustin. Seneque exprime élégamment
ce que nous voulons marquer ici, qu'il faut unir
la diversité des sons, & rendre cette union
sensible, comme elle l'est dans un concert de
voix & de plusieurs instrumens. Chaque son
est tellement unie avec les autres, qu'elle
est ainsi dire, cachée dans toutes les autres
qu'elle sent toutes ensemble. *Non vides quàm
vocibus chorus constat? Unus tamen ex
sonus redditur. Aliqua illic acuta est,
ravis, aliqua media. Accedunt viris
se-*

*femina, interponuntur tibia, fingulorum ibi la-
sent voces, omnium apparent.*

C H A P I T R E ° VII.

*Ce que les oreilles distinguent dans le son des
paroles, & ce qu'elles y peuvent appercevoir
avec plaisir.*

CEs conditions dont nous venons de parler dans le Chapitre précédent, sont nécessaires à tous les sons pour être agréables, soit aux sons de la voix, soit aux sons des instrumens : cependant je n'ai prétendu parler que des sons de la voix humaine. Encore je distingue deux sortes de voix, une que j'appelle contrainte, l'autre que je nomme simple & facile. La voix contrainte est celle dont on se sert en chantant, lorsque l'air qui fait le son, sort avec violence des poumons. La voix simple est celle que l'on forme en parlant, qui se fait avec facilité, & qui ne lasse point les organes comme la première. Ce que je dirai dans la suite de ce traité ne regarde que le son de la voix simple : il faut voir maintenant comment on peut faire que les sons ou les mots ayent les conditions qui les doivent rendre agréables aux oreilles.

L'on peut facilement arranger son discours de telle maniere que la prononciation n'en soit ni violente, ni trop foible; qu'elle soit modérée & distincte, & que ce discours ait par consequent les deux premières conditions. On a vû ce que l'on doit faire ou éviter, afin que le discours n'écorche point les oreilles, & qu'il puisse être entendu. L'on a fait voir avec quel soin il faut éviter la rencontre des consones rudes, comme il faut remplir les vuides qui se rencontrent entre les
mots,

ots, où le cours de la prononciation seroit arrêté; avec quelle prudence on doit moderer la ru-
 sse de certaines syllabes par la douceur de celles
 si font plus douces; en un mot, comment l'on
 ut égaler la prononciation, & soutenir le son
 s lettres foibles, en les faisant accompagner de
 ttes plus fortes.

Les quatre autres conditions se peuvent trouver
 i différentes manieres dans le discours; les oreil-
 s apperçoivent dans la prononciation plusieurs
 oses outre le son des lettres. Premièrement elles
 gent de la mesure du temps dans lequel on pro-
 nce chaque lettre, chaque syllabe, chaque mot,
 aque expression. En second lieu, elles apper-
 ivent les elevemens & les rabaissemens de voix,
 r lesquels on distingue en parlant chaque mot,
 aque expression. En troisiéme lieu les oreilles
 marquent le silence ou le repos de la voix à la
 i des mots & du sens: quand on lie deux mots,
 i qu'on les sépare: si on mange quelque voyelle;
 plusieurs autres choses qui sont comprises sous
 nom d'accens, dont la connoissance est absolu-
 ent necessaire pour la prononciation. Ces accens
 uvent être en tres-grand nombre. L'on en compte
 us de trente dans les Grammaires Hebraïques. Il y
 a huit chez les Latins, selon Servius Honoratus,
 voir *l'aigu* ainsi figuré (´) qui montre quand
 faut hausser la voix: *le grave* (˘) quand il la
 ut abaisser; *le circumflexe*, composé de l'aigu
 du grave (^ ou ˇ) *L'accent long* figuré ainsi
 ~) qui avertit que la voix doit s'arrêter sur la
 yelle qui a cette marque: *le bref* (˘) que le
 mps de la prononciation doit être court. *Hy-*
phens, ou jonction (-) qu'il faut joindre deux
 ots ensemble, comme dans *male-sanus*, qu'on
 e sépare pas dans la prononciation. *Diastole*, ou
 ivision marque qu'il faut separer les mots entre
 les.

lesquels elle se trouve. *L'Apostrophe* montre qu'on a rejeté une voyelle. La *Diaftole* & l'*Apostrophe*, ont une même marque (') mais dans l'*Apostrophe* elle se met au haut de la lettre, *ad caput litteræ*; dans la *Diaftole* au bas, *ad pedem*.

Il ne faut pas oublier ce que les Grecs appellent *esprit*, qui est une note qui se met au commencement d'une voyelle. Il y a deux sortes d'esprits, l'un doux & l'autre âpre, qui ont chacun leur note qui marque s'il faut aspirer fortement ou doucement cette voyelle. Il ne faut pas juger de toutes les langues par la nôtre; nous ne concevons pas qu'on puisse distinguer tant de différentes choses en prononçant, parce que nous sommes accoutumés à prononcer d'une manière fort unie; ce qui fait que nous ne pouvons point comprendre comment les Chinois prononcent un même mot monosyllabe avec cinq tons différens, & qu'on les distingue assez pour donner à ce même mot cinq différentes significations.

Or l'on peut faire que les oreilles apperçoivent toutes ces choses avec plaisir, y faisant trouver les conditions que j'ai proposées ci-dessus. Disposant, par exemple, le mots avec cet artifice, que les mesures du temps de la prononciation soient égales, que les pauses de la voix; ou les intervalles de la respiration se répondent, que la voix s'éleve & se rabaisse par des degrez égaux. On y peut allier l'égalité avec la variété, faisant que plusieurs mesures liées ensemble soient égales, quoique les parties dont elles seront composées soient inégales, & que les oreilles apperçoivent ce temperament avec plaisir. Mais avant que de passer outre, à présent que nous parlons de l'art de plaire, & que nous sommes tout occupés à chercher dans le discours ce qui peut divertir l'oreille, il est bon de faire quelque reflexion sur cette maxime de l'art
de

laire, que les choses les plus agréables sont agréables en certaines rencontres. Le divertissement n'est pas toujours de saison, le travail & les affaires ne s'accrochent pas ensemble, personne ne marche en cadence pour aller à ses affaires, qu'il s'agit de découvrir simplement sa pensée, qu'il est utile de faire connoître aux autres ce qu'on a dans l'esprit, un homme de bon sens ne s'efforcera jamais à compasser ses paroles, à mesurer ses mots, & à placer avec justesse les pauses de la prononciation. Le plaisir n'est plaisir que lorsqu'on s'y attend; s'il vient à contre-temps, il déplaît, & qu'il détourne & divertit de l'application sensible où l'on étoit.

Il faut donc distinguer le discours en deux espèces, il est naturel, ou artificiel. Le naturel est ce qu'on doit se servir dans la conversation pour s'exprimer, pour instruire, & pour faire connoître les mouvemens de sa volonté, & les pensées de son cœur. L'artificiel est celui que l'on employe pour s'acquiescer, & dans lequel s'éloignant de l'usage ordinaire & naturel, on se sert de tout l'artifice possible pour charmer ceux qui l'entendent prononcer. Le discours naturel, il suffit d'observer avec attention ce qui a été prescrit dans les premiers principes de ce Livre. Ce n'est pas qu'on n'y puisse joindre l'art à son secours; car les matières ne sont pas toujours si austères qu'elles ne permettent un petit divertissement.

Personne n'ignore la différence qui est entre la prose & les Vers, elle est trop sensible. Le discours qui est lié par les règles étroites de versification est entièrement éloigné du discours libre, & est celui que l'on employe lorsque l'on parle avec pompe & sans art; c'est pour cette raison que les discours en Vers sont appellez particulièrement artificiels. Nous sommes obligez de com-

men-

mencer l'art que nous traitons, par enseigner, comme l'on peut donner à un discours libre & naturel, c'est-à-dire à la prose, les conditions qui rendent les sons agréables, sans que ces conditions lui ôtent sa liberté; après cela allant par ordre, nous viendrons aux discours artificiels, tels que sont les Vers. Cet art dans la Prose se réduit à deux choses, ou à rendre la Prose Periodique, ou à la figurer. Voyons ce que c'est que période, ce que c'est que figure, comment l'on peut rendre le discours periodique, comment on le peut figurer. Nous verrons ensuite comment on le peut mesurer pour faire des vers.

Avant que de passer outre, remarquons, 1. que ce n'est pas l'esprit, mais les oreilles qui jugent de cet arrangement. Or elles sont fastidieuses, & ce qui leur plaît une fois ne leur plaît pas toujours, comme on l'experimente: ce qui nous paroït bien rangé dans un temps, dans un autre paroïssant rude. 2. La Raison demande bien qu'on travaille à ranger un discours, afin qu'il ne soit ni rude ni obscur; mais elle n'approuve ni les affectations, ni cette grande application à ordonner tous les mots, comme pour les faire marcher en cadence, & par leur disposition & arrangement en faire des figures qui plaisent. C'est la marque d'un petit genie qui s'occupe de rien, comme le dit Quintilien dans son neuvième Livre à la fin, où il donne d'excellens avis pour l'arrangement. *Totus verò hic locus non ideo tractatur à nobis, ut oratio que ferri debet ac fluere, dimetiendis pedibus, ac perpendendis syllabis consenscat: nam id tum miseri, tum in minimis occupati est. Neque enim qui se totum in hac cura consumpserit, posterioribus vacabit: si quidem relicto rerum pondere, ac nitore contempto, tesseras, (ut ait Lucilius) struet, & vermiculatis inter se lexeis committet. Nonne ergo refrigeretur, si calor & iniq*

DE PARLER. Liv. III. Ch. VIII. 259
percat, ut equorum cursum, qui dirigit, mi-
it; & passus qui aequat, frangit.

CHAPITRE VIII.

Comment il faut distribuer les intervalles de la respiration, afin que les repos de la voix soient proportionnez. Composition des Perodes.

Vous sommes obligez de prendre haleine de temps en temps. La nécessité qu'il y a de se re entendre, fait que l'on s'arrête ordinairement la fin de chaque expression pour respirer, afin que ces repos de la voix servent en même temps rendre le discours plus clair, & à reprendre de nouvelles forces pour parler plus long-temps. La voix ne se repose pas également à la fin de tous les sens. Dans une sentence qui a beaucoup de sens, on se repose un peu à la fin de chaque sens; mais ce repos n'empêche pas qu'on ne s'apperçoive fort bien qu'on a dessein d'aller plus loin.

La partie d'un sens parfait qui fait partie d'un autre plus grand sens, est appelée des Grecs *κέρμα*, et des Latins *incisum*. Quand on entend prononcer la partie d'un sens entier, l'oreille n'est point contente, parce que la prononciation demeure suspendue jusques à ce que le sens soit achevé. Par exemple lorsqu'on commence en Latin: *Cùm regnum sit bene facere, & audire malè*; ou en François: *Puisque c'est une vertu royale de faire le bien, lors même qu'on est méprisé*; les oreilles sont attentives & appliquées à entendre la suite. Les Grecs appellent un sens parfait, mais qui fait partie d'un sens plus achevé, *μέλος*; les Latins *membrum*, membre. Les oreilles sont satisfaites après avoir entendu le membre d'une sentence:
πεαν-

neanmoins elles desirent encore quelque chose de plus parfait, comme on le sent dans ces paroles Latines. *Si quantum in agris, locisque desertis audacia potest, tantum in foro atque judiciis impudentia valet.* Cela est aussi dans la Traduction. *Si l'effronterie étoit aussi avantageuse à ceux qui parlent dans le Barreau devant les Juges, que l'est la hardiesse aux voleurs dans les lieux écartez.* Vous pouvez juger par vos oreilles que ce sens parfait contente, mais qu'il n'ôte pas le desir de quelque chose de plus accompli, & que l'on desire entendre le corps de la sentence après avoir entendu ce membre.

La voix ne peut se reposer qu'en se rabaissant, ni recommencer sa course qu'en s'élevant; c'est pourquoi dans chaque membre il y a deux parties, une élévation & rabaissement de voix: *ἀνάσσις* & *κατάσσις*. La voix ne se repose entièrement qu'à la fin de la sentence, & elle ne se rabaïsse qu'en achevant de prononcer cette sentence qu'elle avoit commencée. Lorsque les membres qui composent le corps d'une sentence sont égaux, & que la voix en les prononçant se repose par des intervalles égaux, & s'éleve & se rabaïsse avec proportion l'expression de cette sentence se nomme *Periode*: c'est un mot qui vient du Grec, & qui signifie *circuit*. Les périodes entourent & renferment tous les sens qui sont les membres du corps de la sentence qu'elles comprennent. L'artifice dont nous parlons ici consiste à rendre égales les expressions de chaque membre d'une sentence; à proportionner ces parties du discours où l'on reprend haleine; où l'on finit un sens pour en recommencer un autre. *Claudendi inchoandique sententias ratio.*

Pour composer une periode, ou, ce qui est la même chose, pour exprimer une sentence qui est composée de deux ou de plusieurs sens particuliers,

ec cet art, que les expressions de cette sentence
ent les conditions nécessaires pour plaire aux
ailles; il faut premièrement que ces expressions
soient point trop longues, & que toute la pe-
ode soit proportionnée à l'haleine de celui qui la
it prononcer, τὸ πικύρωσι λίγιστὸ συμμιτρωμί-
. Il faut envisager tout ce que contient la senten-
: que l'on veut comprendre dans une période,
oisir des expressions serrées ou étenduës; retran-
cher ou ajouter, afin qu'elle ait sa juste longueur.
ais on doit prendre garde de ne point inserer
s paroles inutiles & sans force pour remplir le
ide de la période, & en achever la cadence,
omnia complementa, & ramenta numerorum.

2. Les expressions des sens particuliers qui sont
s membres du corps de la sentence, doivent é-
e renduës égales, afin que la voix se repose à la
ide ces membres par des intervalles égaux. Plus
ette égalité est exacte, plus le plaisir en est sensi-
e, comme on le peut voir dans cet exemple.
*ec est enim non facta, sed nata lex; quam non
dicimus, accepimus, legimus; verùm ex natura
sã arripimus, hausimus, expressimus: ad quam
m docti, sed facti; non instituti, sed imbuti su-
us.*

3. Une période doit avoir tout au moins deux
membres, & quatre pour le plus. Les périodes
oivent avoir au moins deux membres, puisque
ur beauté vient de l'égalité de leurs membres.
Or l'égalité suppose pour le moins deux termes.
es Maîtres de l'art ne veulent pas qu'on fasse en-
ter dans une période plus de quatre membres,
arce qu'étant trop longue, la prononciation en
est trop forcée; par conséquent elle déplairoit aux
oreilles, puisqu'un discours qui incommode celui
qui parle ne peut être agréable à celui qui l'écoute.

4. Les membres d'une période doivent être liez

fi étroitement, que les oreilles apperçoivent l'égalité des intervalles de la prononciation. Pour cela les membres d'une période doivent être unis par l'unité d'une seule sentence, du corps de laquelle ils sont membres. Cette union est très-sensible, car la voix ne se repose à la fin de chaque membre, que pour continuer plus loin sa course : elle ne s'arrête entièrement qu'à la fin de toute la sentence. On peut dire que la voix roule en prononçant une période, qu'elle fait comme un cercle qui renferme tout le sens d'une période : ainsi les oreilles sentent facilement la distinction, & l'union de ses membres.

5. La voix s'éleve & se rabaisse dans chaque membre : les deux parties où se font les inflexions doivent être égales, afin que les degrez d'élevation & de rabaissement se repondent. En prononçant une période entière on éleve la voix jusqu'à la moitié de la sentence, & elle se rabaisse dans l'autre moitié. Ces deux parties qui sont appelées *πίσις* & *ἀπιδόσις*, doivent se repondre par leur égalité.

6. Pour la variété, elle se trouve dans une période en deux manieres; dans le sens, & dans les mots. Premièrement, les sens de chaque membre de la période doivent être differens entr'eux. Dans le discours la variété s'y rencontre d'elle-même : on ne peut exprimer les différentes pensées de son esprit, qu'on ne se serve de differens mots. Outre cela on peut composer une période de deux membres, tantôt de trois, tantôt de quatre membres. Les périodes égales ne doivent pas se suivre de fort près ; il est bon que le discours coule avec plus de liberté. Une égalité trop exacte des intervalles de la respiration, pourroit devenir ennuyeuse.

Voici quelques passages de Ciceron que j'ai pris
pour

r exemples des périodes Latines, parce que la force de nos François n'est pas si sensible. Exemple d'une période de deux membres. 1. *Quid est admirabile, quàm ex infinita multitudine bonum existere unum*, 2. *Qui id quod omnibus nati sit datum, vel solus, vel cum paucis facere solet*. La période suivante a trois membres. *Nam cum antea per etatem, bujus auctoritatis loci contingere non auderem*, 2. *Statueremque illi buc nisi perfectum industriam, elaboratum incho adferri oportere*; 3. *Meum tempus omne amicum temporibus transmittendum putavi*. Celle est de quatre membres. 1. *Si quantum in arboribus, locisque desertis audacia potest*, 2. *Tantum in rebus ac in judiciis impudentia valeret*; 3. *Non minus in causa cederet Aulus Cæcina Sexti Æbutii impudentia*, 4. *Quantum in vi facienda cessit audentia*.

Quelquefois l'on termine la fin de chaque membre d'une période par des terminaisons presque semblables; ce qui fait qu'il se trouve une égalité dans les chutes de ces membres, & que l'harmonie de la période est plus sensible, comme vous pouvez remarquer dans les exemples que nous venons de rapporter. Toutes les périodes ne sont pas également étudiées.

Le soin que l'on a de placer à propos les repos de la voix dans les périodes, fait qu'elles se prononcent sans peine. Nous avons remarqué que les choses les plus aisées à prononcer, sont aussi les plus agréables à l'oreille: *Id auribus nostris gratum est inventum, quod hominum lateribus non tam tolerabile, sed etiam facile esse potest*. C'est pour cette raison qui oblige les Orateurs à parler périodiquement. Les périodes soutiennent le discours: elles se prononcent avec une majesté qui donne du poids aux paroles. Mais il est bon de remar-

quer que cette majesté est hors de saison lorsqu'on suit le mouvement de sa passion, dont la précipitation ne souffre aucune manière réglée de ranger & de composer ses mots. Un discours périodique ne peut se prononcer qu'avec froideur. Les périodes, comme j'ai dit, ne sont bonnes que lorsque l'on veut parler avec majesté ou plaire aux oreilles. On ne peut pas courir en même temps marcher en cadence.

X X X C'est dans cette juste mesure des intervalles que le sens finit, qu'il paroît si un homme sait en user. C'est le fin de l'art de savoir couper les périodes à propos, & de donner une juste étendue à l'expression. C'est autre chose d'écrire que de parler. Le ton de la voix, l'air du visage, les gestes font connoître ce qu'on veut faire entendre & suppléent à tout; ôtent les équivoques, empêchent que le discours ne paroisse sans force & sans son, rude, embarrassé. Un discours écrit n'a pas les mêmes avantages. Il est obscur, il est ennuyeux, il est insupportable si la composition est sans ordre si les mots sont mal rangez, composez de verbes qui se mangent, qui se confondent, & de phrases qui ne peuvent s'allier, qui se choquent tantôt on perd haleine, parce qu'il y a trop de paroles pour chaque sens, ou que les sens sont trop coupez, & finissent trop tôt, de sorte qu'il est difficile que ce discours ne sorte de la bouche par secousses, comme une liqueur fort d'une bouteille; il n'y a point de Lecteur qui n'en soit rebuté. Le stile doit être égal, doux. Pour ce qui est de l'articulation; mais sur toutes choses il faut avoir égard à la juste mesure des intervalles, dans lesquels la voix se repose à la fin de chaque période étendant ou resserrant l'expression, afin que tout se fasse avec proportion; que ces intervalles

soient ni trop éloignez , ni trop proches , que le discours se soutienne , & qu'il ne tombe pas. C'est en cela que consiste l'art.

C H A P I T R E IX.

*De l'arrangement figuré des mots. En quoi
celu consiste.*

NOUS avons dit fort au long dans le second Livre , que les figures du discours étoient les caracteres des agitations de l'ame ; que les paroles suivoient ces agitations ; & que lorsque l'on parloit naturellement , la passion qui nous faisoit parler , se peignoit elle-même dans nos paroles. Les figures dont nous allons parler sont bien différentes : elles se tracent à loisir par un esprit tranquille. Les premières se font par faillies ; elles sont violentes , elles sont fortes , propres à combattre , & à vaincre un esprit qui s'oppose à la vérité : celles-ci sont sans force ; elles ne sont capables que de donner quelque divertissement. Je parle de celles qui sont étudiées ; car il se peut faire que les conditions de ces dernières figures dont on orne le discours pour le divertissement , se trouvent par hazard dans ces figures qu'on employe pour le combat.

Nous avons dit que la repetition d'un même mot , d'une même lettre , d'un même son étoit désagréable : mais aussi nous avons remarqué que lorsque cette repetition se fait avec art , elle se choqe point. En effet les sons les plus désagréables plaisent lorsque l'on les entend par de certains intervalles mesurez. Le bruit des marteaux étourdit ; cependant lorsque les forgerons frappent sur leurs enclumes avec proportion , ils font

une espece de concert où les oreilles trouvent l'agrément. La repetition d'une lettre, d'une terminaison, d'un même mot, par des mesures, & par des intervalles égaux, doit être agréable. Cette repetition se fait tantôt au commencement, tantôt à la fin, tantôt au milieu d'une sentence, comme vous l'allez voir par les exemples que j'ai donné de ces figures, & qui sont tirées pour la plûpart de nos Poètes; il est facile d'en trouver dans notre Prose. Ne faites attention dans ces Vers qu'aux figures dont nous nous servons. Dans la suite je ferai remarquer l'usage de la Poësie.

Ces figures peuvent être infinies, puisqu'il y a une infinité de manieres qui les font, & de manieres toutes differentes. On peut faire une repetition simplement le même nom, sans lui faire autre signification, comme dans cet exemple *Dieu, mon Dieu, regardez-moi*; ou en changeant la signification de ce mot.

*Un pere est toujours pere, & malgré son cos
Quand il nous veut frapper l'amour retient s*

Le mot de pere est pris la seconde fois pour les mouvemens de tendresse que ressentent les enfans pour leurs enfans. En voici un autre exemple merveilleux des Entretiens Solitaires de l'auteur de ce bœuf, d'où j'ai tiré plusieurs autres exemples.

*L'instinct regle bien mieux les plus vils animaux
Ils usent mieux que nous & des biens & des maux
Aux noirs deveglemens ils ne sont point en proie
Et sans autre secours que ce léger appui,
La brute ne fait rien d'indigne de la brute:
Et tout ce que fait l'homme est indigne de lui.*

On repete la même expression au commencement de chaque membre du discours.

*Il n'est crimes abominables,
Il n'est brusales actions,
Il n'est infames passions,
Doni les mortels ne soient coupables.
En ce seclé maudit à peine un seulement
A soin de vivre justement.*

On place le même mot à la fin & au commencement d'une sentence.

*Vengez-vous dans le temps de mes fautes passées,
Mais dans l'Eternité ne vous en vengez pas.*

On place le même mot à la fin d'un membre, & au commencement du suivant, ou au commencement d'un membre, & à la fin du suivant: comme vous voyez dans les Vers suivans.

*Se voyant l'ennemi de son Juge suprême,
L'esprit plein de son crime, ennemi de soi-même,
A soi-même à toute heure il devient odieux,
Voyant souvent qu'en lui tout contre lui s'irrite,
En tous lieux il s'évite,
Et se trouve en tous lieux.*

A U T R E E X E M P L E .

*Bien-tôt, vous disoit-il, je veux suivre vos traces,
Bien-tôt vous me verrez consentir à ces graces
Que vôtre bonté me départ;
Ce bien-tôt toutefois est arrivé bien tard.*

248 LA RHETORIQUE, OU L'ART

Cette repetition de mêmes mots se fait d milieu des membres d'une sentence.

*Le désir des bonheurs, des biens, & des délices
Produit seul ses vertus, comme il produit ses vices
Es l'aveugle Intérêt qui regne dans son cœur,
Va d'objet en objet, & d'erreur en erreur:
Le nombre de ses maux s'accroît par leur remède
Au mal qui se guerit un autre mal succede.
Au gré de ce tyran dont l'empire est caché, -
Un peccé se détruit par un autre peccé.*

On repete le même mot dans toutes les parties du discours, comme il paroît dans la description suivante de l'inconstance d'un homme qui quitte l'unique & le véritable bien, pour s'abandonner à la poursuite des faux biens qui ne peuvent contenter.

*Il veut, il ne veut pas: il accorde, il refuse
Il écoute la haine, il consulte l'amour:
Il assure, il retracte; il condamne, il excuse;
Et le même objet plaît, & déplaît à son tour.*

On met dans le même membre les mêmes mots au commencement, & puis changeant cet ordre on les place à la fin.

*Ainsi l'homme insensé, sans trêve & sans relâche
Va du remords au crime, & du crime au remords
Il peccé, il s'en repent; il s'emporte, il s'en satisfait
Mais ces vaines douleurs n'ont que de vains efforts*

AUTRE EXEMPLE.

Dieu s'unite en Pere qui veut guerir ses enfants

ls aime lors même qu'il les châtie , puisqu'il ne les châtie que parce qu'il les aime.

AUTRE EXEMPLE.

*Dieu n'a que deux voyes pour sauver le riche :
ou de briser & de ruiner son cœur dans ses biens :
ou de ruiner ses biens dans son cœur. La main
de Dieu n'est pas moins adorable lorsqu'elle suë,
que lorsqu'elle ressuscite , puisqu'elle ne tuë ses Elûs
que pour les ressusciter ; & que comme ce qui pa-
roit vie dans les méchans est une véritable mort ,
ainsi ce qui paroît mort dans les Justes , est une
véritable vie.*

Il y a une espece de repetition qui se fait en changeant un peu le mot que l'on repete.

*Les traverses qu'il endure ,
Contre leur propre nature ,
Lui sont un don précieux ;
Et quoique vous puissiez faire ,
Rien ne déplaît à ses yeux ,
Que ce qui peut vous déplaire.*

AUTRE EXEMPLE.

*Le temps d'un insensible cours
Nous porte à la fin de nos jours :
C'est à notre sage conduite ,
Sans murmurer de ce défaut ,
De nous consoler de sa fuite
En le ménageant comme il faut.*

Ensuite l'on peut en même temps faire toutes les sortes de repetitions, comme dans ce bel exemple pris de la traduction du Poëme de S. Prosper.

*Nul ne prévient la Grace, & lorsqu'on la desire
 C'est par le saint desir que son feu nous inspire:
 Il faut pour la chercher qu'elle guide nos pas;
 Si l'on ne va par elle on ne la trouve pas:
 Ainsi c'est le chemin qui meine au chemin même,
 Nul sans un jour du Ciel ne voit ce jour suprême.
 Qui tend à Dieu sans Dieu, fait un superbe effort
 Et mort cherchant la vie, il trouvera la mort.*

Les Rheteurs donnent à ces différentes figures qui sont des espèces de répétition, des noms particuliers qu'ils trouvent dans la langue Grecque. Ils nomment *Anaphore* la répétition d'un même mot qui recommence une période ou un verset. *Epistrophe*, c'est quand on finit par les mêmes paroles. *Symploque*, l'union de l'*Anaphore*, de l'*Epistrophe*. Ils nomment *Epanalepse* la répétition qui se fait au commencement d'une période précédente, & à la fin de celle qui suit. L'*Anadiplose*, c'est tout le contraire. Lorsque l'on repète tout de suite le même mot, qu'on joint, c'est ce qu'on nomme *Conjunctum* en Latin, & en Grec, *Epizeuxis*. Si on repète, & qu'il augmente, c'est une *Gradation*. Quand on tourne au même mot, c'est *Epanode*, ou *tour*. Il y a des répétitions où ce n'est pas le même mot qui est repété, mais seulement le même son, ou la même terminaison, ou la même syllabe, ou la même lettre; ce qui se peut faire en différentes manières auxquelles ces Rheteurs donnent des noms. Il n'est pas nécessaire de charger sa mémoire. Vossius les explique, & il donne des exemples dans ses Commentaires Rhétoriques.

Je n'ai pas dessein de comprendre toutes les espèces possibles de ces Figures dont nous parlerons la

lons ; j'ai crû qu'il suffiroit d'en donner quelques exemples. Ces expressions qui sont figurées en cette maniere, peuvent être estimables, à cause du sens qu'elles renferment ; mais il est évident que ces figures ne méritent par elles-mêmes qu'une médiocre estime. L'artifice qu'on employe pour les produire, est trop sensible, & pour parler franchement, trop grossiere ; aussi notre langue, qui est naturelle, ne les aime pas, & nos excellens Auteurs les évitent avec plus de soin que quelques Ecrivains ne les recherchent. À peine les souffrent-ils, lorsqu'elles se ressentent elles-mêmes, & qu'elles se placent dans qu'ils s'en apperçoivent. Les petits esprits aiment ces figures, parce que ce foible artifice est assez proportionné à leur force, & conforme à leur génie. *Puerilibus ingeniis hoc gratius, quod proprius est.*

Il n'y a rien de si facile que de figurer un discours de cette maniere ; c'est pourquoi ceux qui ne sont pas capables d'une véritable éloquence, s'attachent à ces figures. Ils les aiment, parce qu'ils les remarquent, & qu'ils les imitent facilement. Un esprit solide examine de quoi il s'agit, & après il s'y applique. Les choses ne sont belles que par rapport à leur fin ; c'est cette fin qu'il considère. Que sert un jeu de paroles à la bonté du discours ? Si la matiere est serieuse, il est hors de saison : on ne joue point quand on a en tête une affaire importante. Cependant je ne suis pas si critique que je condamne toutes ces figures. Elles sont belles quand elles ne sont pas recherchées, qu'il ne paroît pas que l'Auteur, au lieu de s'appliquer à la vérité, s'est amusé à badiner. Il y a des répétitions figurées qui sont naturelles & élégantes, comme celles-ci.

*Les Grands se plaisent dans les défauts dont il s'
a que les Grands qui soient capables.*

*L'amour propre est plus habile que le plus hab
homme du monde.*

*Oublie que je suis malheureux, quand je son
que vous ne m'avez pas oublié.*

*Il s'est efforcé de connoître Dieu, qui par
grandeur est inconnu aux hommes, & de con
re l'homme, qui par sa vanité est inconnu à l
même.*

Nous pouvons comparer toutes ces figures a figures d'un parterre. Comme celles-là plaisent la vûe par leur variété, & par cet ordre avec quel elles sont disposées ingénieusement; les figures ou les mots dont un discours est composé ét figurez de la maniere que nous venons de le dire ils sont agréables aux oreilles. On les peut au comparer à ces figures qu'on voit sur les ouvrages de la nature, où il semble qu'elle ait voulu jouer en prenant plaisir à les diversifier. Un voyageur se délasse quelquefois en considerant une o quille, une fleur. Un Lecteur mélancolique (aussi reveillé par cet arrangement figuré de mots. Ces figures renouvellent son attention, & ces petits jeux ne lui sont pas desagréables. J'ai remarqué quelques-unes de ces figures dans les Livres sacrez, particulièrement dans le texte original d'Isaïe, qui est le plus éloquent de tous les Prophetes. Les Peres ne les rejettent point, soit pour s'accommoder à leur siècle qui y prenoit plaisir soit parce que l'on retient mieux une sentence dont l'expression a quelque cadence.

C H A P I T R E X.

la mesure du temps qu'une syllabe se peut prononcer. De la structure des Vers.

La voix s'arrête nécessairement quelque temps sur chaque syllabe pour la faire sonner & la entendre. Nous cherchons maintenant les moyens de mesurer la quantité de ce temps de la prononciation, de le proportionner, & de lui donner les conditions que doivent avoir les choses que nous aperçoivent dans la prononciation. La mesure de prononcer n'est pas la même chez tous les peuples. La prononciation des langues vivantes d'Europe est entièrement différente de celle des langues mortes qui nous sont connues, comme le Latin, le Grec, l'Hebreu. Dans les langues vivantes on s'arrête également sur toutes les syllables ; les temps de la prononciation de toutes les syllables sont égaux, comme nous le ferons voir ; dans les langues mortes les voyelles sont distinguées entr'elles par la quantité du temps de leur prononciation. Les unes sont appelées longues, & qu'elles ne se prononcent que dans un espace de temps considérable, les autres sont brèves, & se prononcent fort vite.

Nous ne devons pas nous imaginer que nous ne prononcions aujourd'hui le Grec & le Latin comme les anciens Grecs & les Latins prononçoient ces langues : ils distinguoient en parlant la quantité de chaque voyelle. Nous ne marquons en prononçant un mot Latin, que la quantité de la dernière voyelle de ce mot. Nous ne prononçons pas une finale brève d'une autre manière qu'une finale longue. Cependant saint Augustin

Justin dit, que celui qui lisant ce Vers de Virgile,

Arma, virumque cano; Troje qui primus ab oris,

prononceroit *primis* pour *primus*, cette syllabe *is* étant longue, & *us* bref, il troubleroit toute l'harmonie de ce Vers. Qui de nous autres a des oreilles assez délicates pour appercevoir cette différence; *Quis se sensit deformitate soni offensum*; comme les oreilles des Romains du temps de S. Augustin étoient choquées par ce changement? Quelle étoit donc cette délicatesse sous l'Empire d'Auguste? Cicéron dit que le plus petit peuple s'apercevoit des fautes qu'on faisoit dans la recitation d'un Vers. La véritable prononciation du Grec & du Latin est perdue depuis long-temps. Il y a plusieurs siècles qu'on n'a plus d'égard à la longueur & à la bréveté des syllabes, mais aux accens qui se sont introduits dans la prononciation, différens de ceux que les plus habiles & anciens Grammairiens ont marqué en certains noms; ce qui change entièrement la cadence du vers. Isaac Vossius le montre en quelques vers d'Homere, dans lesquels il rétablit les accens qu'ils devoient avoir. Cette remarque est de la dernière importance pour ne pas juger de l'harmonie de l'ancienne poésie par ce que nous y faisons aujourd'hui.

On nomme mesure un certain nombre de syllabes que les oreilles distinguent & entendent séparément d'un autre nombre de syllabes. L'union de deux ou de plusieurs mesures fait un vers. Ce mot qui vient du Latin, *versus*, signifie proprement rangée; & on donne ce nom aux vers; parce que dans l'écriture ils sont distinguez de la Prose qu'on n'écrit point par rangs, mais tout de suite, d'où elle est appelée *Prosa Oratio, quasi prorsa oratio.*

Marius

Marius Victorinus prétend que ce mot Latin, *versus*, vient à *versuris*, id est à *repetitâ scripturâ ea ex parte in quam desinit*. Les anciens Latins écrivoient par sillons, ayant commencé de la gauche à la droite, ils écrivoient le second vers commençant de la droite à la gauche, comme les bœufs font en sillonnant la terre; c'est pourquoi, comme remarque le même Auteur, cette maniere d'écrire étoit nommée *Buſtrophe*, à *boum versatione*. C'est ce que nous avons dit de la première maniere dont les Grecs écrivoient.

L'égalité des mesures du temps de la prononciation, ne peut être agréable, comme nous avons dit, si elle n'est sensible. Pour cela il faut que les oreilles distinguent ces mesures, & qu'en même temps qu'elles sont entendues séparément, elles soient liées ensemble, de sorte que les oreilles puissent les comparer les unes avec les autres, & appercevoir leur égalité qui suppose tout au moins deux termes, & quelque distinction entre ces termes. Car on ne dit point de deux grandeurs qu'elles sont égales, que lorsqu'elles sont toutes deux présentes à l'esprit. Outre cela l'égalité des mesures doit être alliée avec la variété, comme nous l'avons fait voir avec étendue dans le Chapitre huitième; d'où nous apprenons que l'artifice & la structure des Vers consiste dans l'observation de ces quatre choses.

1. Chaque mesure doit être entendue distinctement, & séparément de toute autre mesure.

2. Ces mesures doivent être égales.

3. Ces mesures ne doivent pas être les mêmes. Il faut qu'il y ait quelque différence entr'elles afin que la variété & l'égalité y soient alliées l'une avec l'autre

4. Cette alliance de l'égalité avec la variété ne peut être sensible dans ces mesures, si elles ne sont liées

liées les unes avec les autres. Il faut que les les les entendent toutes ensemble, qu'elles les parent, & que dans cette comparaison elles açoivent l'égalité qu'elles ont dans leur differ

La prononciation des langues étant differ la structure des Vers ne peut être la même toutes les langues. Toute cette difference r moins se réduit à deux chefs; car la Poësie ne & la Poësie Grecque ne different de la P Françoisie, Italienne, & Espagnole, que par dans ces dernieres langues on prononce toutes syllabes également, & qu'elles n'ont point distinction de voyelles brèves & de voyelles gues; c'est pourquoi je ne serai point obligé parler en particulier de la structure des Vers chaque langue; il suffira pour mon dessein découvrir les fondemens des regles de la P Latine, & de celles de la Poësie Françoisie. . prétens pas qu'on devienne Poëte en lisant ce je vais dire. Mon dessein est de faire con les principes de l'art, ce qui doit plaire à qui sont spirituels, beaucoup plus que l'harm de la Poësie; les plaisirs de l'esprit étant plus gr que ceux du corps, certainement ils sont p rables; d'où S. Augustin conclut que ce sero déreglement d'aimer mieux un vers que la noissance de l'artifice avec lequel il est com Ce seroit une marque qu'on fait plus d'état oreilles que de l'esprit. *Nonnulli perverse n amant versum, quàm artem ipsam quâ con sur versus, quia plus auribus quàm intellig se se dederunt.* Lorsque Cyrus faisoit voir à sander ses jardins, ses vergers, ses bocages tous les arbres étoient plantez avec ordre; Cel admirable, dit ce Grec; mais celui qui est l' teur de cette belle disposition, me paroît en plus digne d'admiration. Je tâche par ces r

ns de prévenir ceux qui vont voir le détail dans quel je descends. Il est nécessaire pour connoître l'art de la Poësie Latine. Or, selon ce que je viens de dire, cette connoissance doit plaire à un esprit raisonnable, pour le moins autant que les ouvrages de cette Poësie.

CHAPITRE XI.

Des mesures, ou pieds dont les Grecs & les Latins composent leurs Vers.

Chaque mesure dans la Poësie Latine est entendue séparément & distinctement par une élévation de voix qui se fait au commencement, par un rabaissement de voix qui se fait à la fin. Ces mêmes mesures sont appellées pieds; parce qu'il semble que les vers marchent en cadence par le moyen de leur mesure. Ainsi les pieds d'un vers Latin, comme le remarque Marius Victorinus, se forment par une élévation & par un rabaissement de voix, ἀνάσσησις & ἵσσησις, id est, *alternâ syllabarum sublacione & positione pedes nituntur & mutantur*. Les Romains battoient la mesure en récitant leurs Vers: *Plaudendo recitabant. Percussus ponebatur, tollebaturque*; d'où vient cette maniere de parler, *percutere pedes versûs*, pour dire distinguer les pieds ou les mesures d'un vers.

Pour déterminer combien il peut y avoir de différentes mesures, ou de différens pieds dans la Poësie Latine, il faut faire attention aux règles suivantes, qui sont fondées sur cette nécessité qu'il y a de rendre les mesures nettes & distinctes.

PREMIERE REGLE.

Il est constant qu'un pied doit être com-
tout au moins de deux syllabes, sur la pren-
desquelles la voix s'élevé, & s'abaisse sur la se-
de, afin de la faire remarquer.

SECONDE REGLE.

Les deux syllabes d'un pied ne peuvent pas
toutes deux brèves, parce qu'elles passeroient
vite, & que l'oreille n'auroit pas le temps de
tinguer deux differens degrez dans la voix qu'
prononce; sçavoir, une élévation & un raba-
ment.

TROISIEME REGLE.

Deux brèves dans la prononciation ont la
leur d'une longue, c'est-à-dire, le temps de
prononciation d'une longue est égal à
que l'on employe pour prononcer deux voy
brèves.

QUATRIEME REGLE.

Un pied ne peut être composé de plus de
syllabes longues, ou équivalentes à deux
gues; car celles qui se trouvent entre les es-
mes, sur lesquelles la voix s'éleve & se ral-
se, troublent l'harmonie, & empêchent l'égalité
des mesures, comme nous le dirons. Je ne
le à present que des pieds simples qui peu-
former une harmonie parfaite. On appelle
composés, ceux qui sont faits de deux pieds
ples.

CINQUIÈME REGLE.

Un pied ne peut être composé de plus de trois syllabes: Il ne peut l'être de quatre; car ces syllabes seront ou toutes brèves, ou quelques-unes seront longues. Si elles sont toutes brèves, la prononciation en sera trop glissante, & par conséquent vicieuse, une mesure de quatre brèves ne pouvant être entendue distinctement. Si dans une mesure de quatre syllabes il y a une longue & trois brèves, ces trois brèves valent plus d'une longue: ainsi cette mesure peche contre la quatrième règle.

SIXIÈME REGLE.

Les oreilles rapportent toujours les mesures composées aux plus simples, parce que les choses simples s'entendent plus facilement & plus distinctement. Ainsi d'une mesure composée de quatre syllabes longues, les oreilles veulent qu'on en fasse deux.

Ces règles nous font connoître que tous les pieds simples sont ou de deux syllabes, ou de trois syllabes. Voyons de combien de sortes il peut y avoir de pieds de deux syllabes, de combien de trois syllabes.

Dans un pied de deux syllabes, ou ces syllabes sont deux longues, & ce pied s'appelle *Spondee*.

Ou ces deux syllabes sont deux brèves, & ce pied est nommé *Pyrrbique*.

Ou la première de ces deux syllabes est longue, la seconde brève, ce qui fait le pied qu'on nomme *Trochée*.

Ou la première est une brève, & la dernière

re une longue; ce qui est appelé *Iambe*.

Dans un pied de trois syllabes, ou ces syllabes sont longues, & ce pied est nommé *Molosse*.

Ou ces trois syllabes sont brèves, ce qu'on nomme *Tibraque*.

Ou la première est longue, & les deux brèves; ce qui est un *Dactyle*.

Ou la dernière est longue, & les deux premières brèves, ce qui est nommé *Anapeste*.

Ou la première est brève, & les deux dernières longues: ce qui est nommé *Bacchique*.

Ou les deux premières sont longues, & la dernière est brève, qui est appelé *Antibacchique*.

Ou les deux extrêmes étant longues, elle ferment une brève: on appelle ce pied *macre*.

Ou les deux extrêmes étant brèves, elle ferment une longue; ce pied se nomme *braque*.

Or tous ces pieds ne peuvent pas entrer dans la composition des Vers, parce qu'ils n'ont pas les conditions qui doivent se trouver dans ces mesures. Plusieurs sont exclus de la Poësie par les règles précédentes. Le Pyrrhique par la première règle. Le Molosse par la quatrième. Le Bacchique & l'Antibacchique par la même règle. L'Anapeste & l'Amphibraque par la sixième. Mais cela nous ferons voir que l'égalité ne se garde dans ces deux dernières mesures; qu'il n'y a que six pieds; savoir, le Spondaïque, le Trochée, l'Iambe, le Tribraque, le Dactyle & l'Anapeste. On compte plusieurs autres pieds, mais ils se rapportent naturellement à ces six pieds dont nous venons de parler.

C H A P I T R E XII.

Quoi consiste l'égalité des mesures des Vers Grecs & Latins; ou ce qui fait cette égalité.

Lorsque deux syllabes se prononcent en temps égaux, on dit que la quantité ou le temps de deux syllabes est égal. Cette égalité se trouve entre deux syllabes & une troisième, lorsque dans le temps qu'on prononce une de ces syllabes, on a le loisir de prononcer les deux autres. On dit que le temps d'une syllabe est ou le double, ou le triple du temps d'une seconde syllabe, si dans le temps qu'on prononce l'une, l'autre se peut prononcer dans le même espace de temps ou deux fois, ou trois fois. Ainsi le temps d'une longue est double du temps d'une brève. Lorsque les temps de la prononciation de deux syllabes peuvent être mesurés par une mesure précise; par exemple, que le temps d'une est double de celui de l'autre, cette prononciation empêche la confusion, & fait que les oreilles apperçoivent distinctement la quantité de deux syllabes; ce qui doit plaire infailliblement, puisque l'égalité, comme nous avons vu, est agréable, parce qu'elle rend les sons distincts, & évite la confusion. Il y a dans une mesure, ou pied comme il a été dit, une élévation, & un rabaissement: *Pes habet elevationem & positionem*. Afin donc que l'égalité y soit gardée, le temps de l'élévation doit être égal à celui du rabaissement. Dans un Spondée les temps de l'abaissement & de l'élévation sont parfaitement égaux, puisque ce pied est composé de deux longues. La même chose arrive dans le Dactyle & dans l'Anapeste, le temps de deux brèves étant égal à celui d'une longue.

Spondée & un Iambe : mais, comme nous l'avons dit, la différence n'est pas grande. On peut composer des Vers des six sortes de pieds nous avons parlé, puisqu'ils sont ou égaux presque égaux. Il faut encore remarquer que les mêmes voyelles, quoique toutes brèves, ne se trouvent pas égales dans la prononciation, si on les trouve entre des consonnes qui retardent plus ou moins leur prononciation. Par exemple, les premières voyelles de ces quatre noms Grecs brèves : ἔδος, ῥόδος, τρέπος, ῥόφος ; mais la différence entre les temps de leur prononciation. C'est à quoi il faut faire attention, on veut rendre un vers harmonieux.

CHAPITRE XIII.

De la variété des mesures, & de l'alliance de l'égalité avec cette variété. Comme se trouve l'égalité dans l'autre chose dans les Vers Grecs & Latins.

LA variété est si nécessaire pour prévenir le dégoût qu'on prend des choses les plus agréables, que les Musiciens, qui étudient avec le plus de soin la proportion & la consonance des sons, ne se contentent même de temps en temps quelquefois de se divertir dans leurs concerts. C'est-à-dire, ils ne négligent d'unir leurs voix par un parfait accord afin que la rudesse par laquelle ils piquent les oreilles, soit comme un sel qui leur fait saigner la veille. Quand les Poètes se dispenseront quelquefois des règles dont nous avons parlé, il ne leur en devrait pas ni les reprendre, ni leur en faire un blâme ; mais il faut relever la douceur de l'égalité par l'

e la variété, s'il m'est permis de parler de la sorte.

La variété se trouve en plusieurs manières dans les Vers Latins. Je ne parle point de celle qui consiste dans la différence du sens, & dans la diversité des mots. Premièrement, il est constant que dans le Dactyle, l'Anapeste, le Trochée, l'Iambe, le Tribraque l'élevation est fort différente du abaissement : & quoique le temps de deux voyelles brèves soit égal à celui d'une longue, cependant les oreilles apperçoivent sensiblement la différence qui est entre une longue & deux syllabes brèves. De même, quoique les temps d'un Spondée, d'un Dactyle, d'un Anapeste soient égaux, cependant leur différence est très-sensible. *In Dactylo tollitur una longa, ponuntur duæ breves : in Anapesto tolluntur duæ breves, ponitur una longa : in Spondeo tollitur & ponitur una longa.*

On ne compose pas ordinairement des Vers d'une seule sorte de pieds. Les Vers Hexamètres sont composés de Spondées & de Dactyles, les Vers Pentamètres de Spondées, de Dactyles, & d'Anapestes. L'Iambe reçoit plusieurs pieds. Les Vers Lyriques sont encore plus diversifiés que les autres, parce que non seulement ils reçoivent différents pieds, mais encore le nombre de ces pieds est inégal, tantôt plus grand, tantôt plus petit.

Un Vers composé tout entier de Spondées ou de Dactyles, ne plairoit pas; il faut temperer la vitesse des Dactyles par la lenteur & par la gravité des Spondées. Les Vers Iambes peuvent être composés de purs Iambes, parce que ce Vers passant extrêmement vite, quoiqu'il soit composé de six mesures, il semble qu'il n'en ait que trois. Ainsi la trop grande égalité de ces mesures dans un si petit nombre, ne peut être ennuyeuse, comme il est évident en celui-ci.

Suis & ipsa Roma viribus ruit.

Les mesures de l'Hexametre sont grandement sensibles : ainsi si leur égalité ne se trouve accompagnée de la variété, ce Vers est peu agréable.

Les Vers Lyriques sont composés ordinairement de plusieurs sortes de pieds, parce qu'ils n'étant faits pour être chantés en Musique, n'en seroient pas agréables, si la différence ne donnoit le moyen aux Musiciens de donner à leurs voix.

L'alliance de la variété avec l'égalité est la plus sensible dans la Poésie Latine. Premièrement dans chaque pied ; car il est évident, par exemple dans un Dactyle l'égalité & la variété se trouvent ; l'égalité, puisque le temps de deux brèves est équivalent à une longue ; la variété, comme nous avons dit, les oreilles apprennent bien de la différence entre une syllabe longue et entre deux syllabes brèves. En second lieu l'alliance est sensible dans les vers entiers qui sont composés de pieds qui sont différents, mais au même temps égaux, puisque les temps de prononciation sont égaux.

Ce n'est pas assez, selon ce qui a été dit ci-dessus, que les Vers soient composés de mesures égales, il faut rendre cette égalité agréable, & pour cela lier ces mesures ensemble les Latins le font par la césure, qui est un redoublement de quelques syllabes du mot précédent pour en faire un pied, avec celles qui commencent le mot suivant, comme on voit par l'exemple.

Ille meas errare boves, &c.

Ce mot *césure*, vient du Latin *cado*, qui signifie couper. La syllabe *as* dans *meas*, est une césure, cette syllabe *ar*, avec la syllabe *er*, du mot *errare*, faisant un Spondée. C'est cette césure qui fait un corps des mesures, & qui les présente toutes ensemble aux oreilles; car la voix n'ayant pas coutume de s'arrêter au milieu d'un mot, & de le diviser, elle achève vite de le prononcer. Or la césure fait que les pieds finissent, & recommencent au milieu des mots; ainsi la voix qui se repose point dans ces lieux, & qui lie les syllabes de chaque mot, lie en même temps les vers, & les enchaîne les uns dans les autres. Cette observation se peut rendre sensible aux yeux, en voyant les deux Vers suivans par leurs césures.

*le me | as er | rare bo | ves ut | cernis & | ipsum
videre | qua vel | lem cala | mo per | misit a | gressi.*

La voix distingue chacune de ces mesures, comme nous avons dit, par une élévation au commencement, & par un rabaissement à la fin. Or elle distingue aussi ces mesures par la césure: car quand la voix a prononcé la syllabe *me* dans *meas*, elle fait un onceau de suite *as*, qui fait partie de la mesure suivante; ainsi elle lie & la première mesure, & la suivante. Cette seconde mesure est liée avec la troisième; car la voix ne se reposant point au milieu du mot *errare*, elle poursuit sans interruption, après avoir dit *er*, la prononciation de la fin *rare*; ainsi les oreilles les entendent unies jointes ensemble. La troisième mesure est liée de la même manière avec la quatrième. Les Vers sans césures ne paroissent pas Vers, parce que, comme nous avons dit, l'égalité des mesures qui fait la beauté des Vers, ne peut être sensible si

elles ne sont liées, & si les oreilles n'appellent leur liaison. On liroit le Vers suivant la dre garde que c'est un Vers, parce qu'il y a de césure.

Urbem | fortem | cepit | nuper | fortior |

Il ne me reste plus qu'à parler de nos mesures qui doivent composer les Vers. Ils demandent qu'un Vers demande tout au moins deux mesures. Nous venons de dire que c'est de ces mesures qui plaît aux oreilles, lorsqu'elles leur étant présentées elles en appellent l'égalité en les comparant les unes avec les autres. Or, comme nous avons remarqué, tout cela suppose tout au moins deux termes. Le nombre de ces mesures étoit trop grand & évident que les oreilles qui les doivent compter toutes ensemble, seroient accablées de leur nombre; c'est pourquoi on ne compose jamais un Vers de plus de six grandes mesures, telles sont les Spondées & les Dactyles. Les Vers ne reçoivent jusqu'à huit pieds, parce que celui qui donne le nom à ce Vers, passe fort vite de ces mesures ne font que quatre grandes mesures. Il y a cette différence entre les Vers des Anciens, & les Vers; que les Rythmes sont bien composez de plusieurs pieds; mais le nombre de ces pieds n'étoit point déterminé, c'est celui des *Mètres*, ou des Vers. Ce que nous avons dit ici de la Poésie Latine, est de la Poésie Grecque qui a les mêmes règles.

CHAPITRE XIV.

Les premières Poësies des Hebreux , & de toutes les autres Nations , n'ont été vrai-semblablement que des Rimes dans leur commencemens.

A Poësie n'a pas été d'abord parfaite. La cadence qui se trouva par hazard dans quelque expression, plut, avant même qu'on sût ce que c'étoit que Vers, comme le dit Quintilien; *ut enim carmen ortum est, quàm observatio minis.* Ensuite on affecta de mesurer ses vers, afin qu'ils eussent quelque cadence, ce qui se faisoit d'abord fort grossièrement. Les Grecs s'y appliquèrent avec soin; & ce qui contribua à perfectionner les premiers commencemens de la Poësie, ce fut que long-temps avant la guerre de Troie leurs Poëtes joignirent la Poësie avec la Musique, comme nous l'avons remarqué. Ils chantoient leurs Vers au son des instrumens. Aussi ces deux Arts semblent être nez en même temps; & vient que les Poëtes sont encore appelez Poëtes, Musiciens. Les Vers étoient des chants; & se recitoient en chantant. Dans la suite la Musique s'est distinguée de la Poësie; & , comme le dit Quintilien, la recitation des Vers tient un milieu entre le chant & la maniere de parler ordinaire. Mais dans les commencemens la Poësie étoit une Musique. Isaac Vossius dans un Livre qu'il a fait sur ce sujet, démontre fort bien que cette Poësie n'avoit pas besoin de notes; les longues & les breves en tenoient lieu; d'où vient que tous les Vers d'une Ode tres-longue se chantoient également bien, parce que les mêmes mesures y étoient observées. Nos Musiciens en faisant aujourd'hui

un air sur une Ode Latine, ne s'assu-
ni à la longueur, ni à la breveté des syllab-
cet air qui convient aux premières strop-
s'accorde pas toujours avec les autres stro-
Il est facile de concevoir comment la
Grecque se perfectionna, c'est-à-dire qu
vint plus charmante aux oreilles, les M-
s'en mêlant, & les Grecs leur donnant tou-
té sur le langage, pourvu qu'ils le polissent
rendissent harmonieux. Les Poètes Grecs
Musiciens purent donc assujettir à des p-
Vers, qui dans le commencement n'étoi-
des cadences grossières, imparfaites, con-
Prose rimée. C'est ce que dit Quintilien
*nemo dubitaverit imperito quodam initio
& aurium mensurâ, & similiter decum-
spatiorum observatione esse generatum,
eo repertos pedes.* Les intervalles de la-
tion pouvoient avoir quelques mesures
rimes rendoient sensibles. C'est un artifi-
naturel, & usité de tout temps. Encore
d'hui les Poésies des Perses, des Tartar-
Chinois, des Arabes, des Africains, de
peuples de l'Amérique ne consistent que
rimes, dans des terminaisons, ou chutes
bles. La langue Hébraïque est la pren-
toutes les langues : certainement elle est
cienne que la Grecque. Or, on voit qu
breux avoient des Poésies dans le tem-
sortirent de l'Égypte. Marie après cette si-
cita un Cantique que Moïse rapporte. C
ve dans l'Écriture plusieurs Cantiques. Le
mes sont une véritable poésie. Les Sça-
putent sur la nature de cette poésie. Ce
être constant, c'est qu'on y observe une cade-
intervalles égaux, ou des expressions ég-
quelle égalité est renduë sensible par la re-

mêmes syllabes, ou mêmes lettres. C'est ce que l'Auteur de la Bibliothèque universelle a observé. Il le fait voir dans plusieurs passages qu'il offre, où il montre comme c'est l'égalité des syllabes, & les mêmes chutes ou rimes qui en toute la cadence. Il en donne tant d'exemples qu'on ne peut douter de ses sçavantes observations. On ne les avoit pas faites, parce qu'on n'avoit pas pris garde à la négligence des Hébreux, qui en décrivant les anciens Cantiques & Pseaumes, n'ont pas eu le soin de les décrire comme ils le devoient, en la manière que se font écrire les vers, finissant chaque ligne par la rime. Ainsi une partie de l'industrie de l'Auteur consiste dans le rétablissement de la même écriture, finissant ou commençant chaque ligne comme la rime le demande; en quoi on n'usait si ordinairement, qu'on ne peut pas penser que ces rimes soient un effet du hazard. Au contraire, s'il y a quelque partie d'un Pseaume où cela ne s'observe pas, on peut penser que cela est arrivé par quelque transposition qu'un Copiste habile aura pu faire. L'Auteur en convainc un homme docile qui aime & écoute la vérité, par quelque bouche qu'elle sorte.

Philon & Joseph, & après eux Saint Jérôme, ont avancé que dans la Poësie Hébraïque il y a des pieds comme dans la Poësie Grecque; mais on ne fait pas s'ils ont bien examiné la mesure de cette poësie. On soupçonne Philon & Joseph d'avoir sù peu l'Hébreu. Ce soupçon est fondé. Saint Jérôme les a pu croire sans autre raison que celle qui se retire de leur autorité. Goussier a fait un Traité qu'il a intitulé : *Davidis Lyra*, où il est pour soutenir le même sentiment; mais quand il vient au détail, il ne réussit pas. Louis de la Motte l'a réfuté. Quand on approfondit la chose;

on trouve même que la langue Hebraïque pas capable de mesures ou pieds des vers Latins. Ce qu'il faut considerer ici.

Nous avons dit que les anciens Poëtes Grec formé la langue Grecque, qui dans son commencement fut fort imparfaite. Elle tire sa prorigine de la langue Phenicienne; ce sPoëtes qui l'ont changée. Les Grecs n'avoie bord que des noms & des verbes monos sans temps : leurs noms n'avoient point cxiions ou de cas, comme n'en ont point les ciens ou Hebreux; car c'est la même lang mesure des vers oblige à des transposition causeroient de l'obscurité si les noms n'avoie differens cas de differentes terminaisons, quent leurs rapports. Or, il n'y a pas mo faire des vers qui aient des pieds sans transpo Dans ce Vers de Lucain,

Bella per Emathios plusquàm civilia campi

le mot *civilia*, n'est pas en sa place naturel mais on voit où il se doit rapporter. L'Hebreu souffre point de renversemens semblables. Il point de differens cas en cette langue, ta differentes terminaisons. Le substantif pr toujours l'adjectif lorsqu'on ne sous-entend ri tre deux; comme *ben chacam*, c'est-à-dire, sage : & on ne peut point dire *chacam ben*; me en François on ne peut dire que *mon pere mere*. Dans l'Hebreu le substantif qui est gime, doit toujours précéder; comme, *Scholmo*, Les paroles de Salomon, & mais *Scholmo debarim*. En Latin, *Salomoni ba*, & *verba Salomonis*, c'est la même c Enfin les assujetissemens de cette langue à dre naturel, les terminaisons presque seibles, car tous les noms pluriels masculins s

inent en IM, & les feminins en OT, ont empêché les Hebreux de faire des vers Metriques, & des vers composez de pieds.

Les Hebreux, aussi bien que presque toutes les autres langues du monde, excepté le Latin & le Grec, n'ont donc pû avoir qu'une poésie simple, consistant dans l'égalité des expressions d'un égal nombre de voyelles, & dans la rime qui rend sensible cette égalité. Ce mot *rimes*, vient sans doute de *Rythme*, ῥυθμός *Rythmus*, mot Grec qui signifie un arrangement harmonieux, ou cadence agréable. Ce mot Grec comprend tout ce que l'oreille apperçoit de mesuré, soit prose, soit vers, comme Cicéron le définit. *Quidquid est nimis quod sub aurium mensuram aliquam cadit, etiam si abest à versu, numerus vocatur, qui præcè ῥυθμός dicitur.* La prose même est ainsi capable de *rythme*; car on en peut disposer les mots dont elle est composée, de manière qu'ils aient une cadence lente ou accélérée, douce ou forte, selon que le sujet le demande. Dans les vers ce sont toujours les mêmes mesures: dans la prose il faut une grande variété. Le mot *Rythmus*, signifie beaucoup: selon son idée générale, qui renferme toutes les significations qu'on lui peut donner, c'est une composition réglée, qui se fait avec un certain ordre, raison, proportion du son & du mouvement des paroles.

Dans toutes les langues qui ne sont pas capables d'avoir des vers qui aient des pieds, la poésie consistoit principalement en ce que nous appellons *rimes*. Quand la prononciation de la langue Latine commença à se perdre, qu'on ne distingua plus la longueur & la breveté des voyelles, qu'on se prononça toutes presque également, on se contenta d'une prose rimée, comme sont ces sortes de *antiques*, *Hymnes*, *Proses*, qui se chantent

274 LA RHETORIQUE, OU L'ART
dans nos Eglises, dont l'artifice ne con-
dans des expressions égales, qui se ten-
la même manière. C'est ce que les bons F-
tins évitoient avec autant de soin que
vrais Poètes l'ont recherché depuis la c-
de la langue Latine. On sçait combien
Cicéron a été méprisé,

O fortunatam natam me Consule Rom

Il ne se seroit jamais fait de jaloux
qu'il a dit eût été de ce file, comme]
dit agréablement en raillant ce mauvais

*Antonî gladios potius contemnere, si sic
Omnia dixisset.*

Isaac Vossius observe, que pour évit-
mes Virgile a mieux aimé écrire,

Cum canibus timidi venient ad poculi

que de mettre comme il le pouvoit
Il ajoute qu'on se trompe si on s'imagin-
avoit une rime dans ce vers.

Cornua velatarum obvertimus antennar

Les deux dernières lettres de *velata*
mangeoient, & n'étoient point entend
qu'un Romain prononçoit ce vers. L
Grecque & Latine avoit d'autres char-
les nôtres. Nous l'avons dit, ils recitoi-
vers d'une manière qui ne nous est gue-
difficile de concevoir que les cinq tons
quels les Chinois prononcent différemm-
même mot monosyllabe; c'est pourquoi

encore une fois qu'on a tort de s'imaginer que ces peuples pùssent sentir autre chose dans l'harmonie de leurs vers, que ce que nous y sentons aujourd'hui.

CHAPITRE XV.

De la Poësie Française , & de celle de toutes les autres Nations qui ont des rimes.

NOUS l'avons dit que l'artifice de la poësie Grecque & Latine est si particulier à ces deux langues, qu'aucune autre langue n'a rien de semblable, & que pour toutes les autres poësiennes & nouvelles, elles ne consistoient que dans l'égalité du nombre des syllabes, & dans les rimes. Avoüons néanmoins ici qu'il y a des endroits des Pseaumes & de quelques Cantiques où il n'est pas possible de trouver ces rimes, & qui cependant different de la prose. Les manieres contrainctes & obscures de ces endroits marquent qu'il faut que celui qui en est Auteur se soit assujetti à des mesures que nous ne distinguons pas. Il n'est pas toujours nécessaire que la rime se trouve à la fin du vers; on peut lier des paroles, de sorte qu'elles ayent une cadence, comme on en voit des exemples dans les langues Espagnole, Italienne & Angloise, dans lesquelles on fait de très bons vers sans rimes. Ceux qui possèdent ces langues peuvent examiner ce qui produit cette cadence, & fait que sans rimes quelques-uns de ces vers ont de l'harmonie. Cela peut venir de ce que les terminaisons dans ces langues étant plus simples, elles font plus d'impression; ainsi l'égalité dans les expressions, dans le nombre des syllabes peut faire une harmonie sensible. Il n'en

est pas de même dans notre langue à cause de la douceur. Elle ne frappe pas si fort les oreilles. Cependant on parle d'une pièce qui n'avoient point de rimes, faits par ziriac : c'étoit une traduction des Epitres qui n'a point été imprimée. Nous ne parlons que des vers avec des rimes : & comme il faut tâcher à des exemples ce que nous allons nous les tirerons de la poésie Française.

Ce qui fait la différence essentielle de la poésie d'avec la Latine & la Grecque, c'est la prononciation différente de celle dont on se servoit autrefois le Grec & le Latin. Nous nous servons d'une manière unie, & presque de toutes les voyelles. Il est vrai que nous élévation sur certaines; ce qui a fait croire Estienne que nos voyelles étoient longues comme les voyelles Latines. Il donne pour exemple ces mots, *grace, race, matin au soir, & matin*, le nom d'un chien; *mange*, & la *pâte* d'un chien : il dit que *grace* est trois brèves; *race*, une longue & deux brèves; *maitresse*, trois brèves & une trochée. C'est pourquoi il prétend qu'on ne doit pas faire des vers François, semblables aux vers Latins. Pour exemple il traduit en François ce vers Latin :

*Phosphore, redde diem; cur gaudia nostra
Cesare ventura, Phosphore, redde diem.*

en celui-ci :

*Aube, rebaille le jour : pourquoi notre aise
tu ?
César doit revenir : aube, rebaille le jour.*

Henry Estienne trouvoit ces deux vers François fort beaux. Peu de gens feroient de son goût.

Quand les voyelles en François pourroient faire différentes mesures, & que ce ne seroit pas seulement par l'accent qu'une même voyelle pût différer d'elle-même, mais encore parce qu'elle peut être prononcée différemment, en peu de temps, ou dans un temps plus long, personne ne pourroit disconvenir que pour la plupart elles se prononcent également. Nous les faisons presque toutes breves; ainsi il n'y a pas assez de voyelles longues pour faire différentes mesures. On ne peut pas faire des vers Latins de voyelles toutes breves. Nous sommes donc obligés de donner de l'harmonie à nos paroles d'une autre manière que les Grecs & les Latins. L'art que nous suivons, c'est celui de toutes les nations du monde depuis plusieurs siècles, comme nous l'avons dit: il ne consiste que dans un certain nombre de syllabes: & dans les rimes.

Nous n'élevons la voix qu'au commencement du sens, & nous ne la rabaissons qu'à la fin. C'est pourquoi si une mesure dans notre poésie commençoit au milieu d'un mot, & finissoit au milieu d'un autre mot, la voix ne pourroit distinguer par aucune inflexion cette mesure, comme elle le fait en Latin. Afin donc de mettre de la distinction entre les mesures, & que les oreilles apperçoivent cette distinction par une élévation de voix au commencement, & un rabaissement à la fin, chaque mesure doit contenir un sens parfait: ce qui fait qu'une mesure doit être grande, & que chacun de nos vers n'est composé que de deux mesures, qui le partagent en deux parties égales, dont la première est appelée *Hémistiche*. Les mesures de nos vers se mesurent d'une manière fort naturelle, puisque naturellement & sans art on élève

la voix en commençant l'expression d'un f parfait, & qu'on la rabaisse sur la fin de cette expression. L'égalité de ces mesures dépend du nombre égal de voyelles. Toutes les voyelles notre langue se prononçant en temps égaux, il est évident que si deux expressions ont un égal nombre de voyelles, les temps de leur prononciation se sont égaux.

L'égalité de deux mesures dont chaque vers est composé, ne peut donner qu'un plaisir médiocre. Aussi on lie tout au moins deux vers ensemble, qui font quatre mesures. Cette liaison se fait par l'union d'un même sens. Pour rendre encore cette liaison plus sensible, on fait que les vers qui se ferment un même sens, riment ensemble; c'est-à-dire qu'ils se terminent de la même manière. Il n'y a rien que les oreilles apperçoivent plus sensiblement que le son des mots; ainsi la rime qui n'est que la répétition d'un même son, est très-propre pour faire distinguer sensiblement les mesures de vers. Cette manière est très-simple; aussi elle est nuyable bien tôt, si l'on n'a soin d'occuper l'esprit des Lecteurs par la richesse & par la variété des pensées, afin qu'ils ne s'apperçoivent point de sa simplicité.

Voilà en peu de mots les fondemens de notre poésie: pour rendre plus sensible ce que j'en ai dit j'en ferai l'application aux deux vers suivans.

*Je chante cette guerre | en cruauté seconde,
Où Pharsale jugea | de l'Empire du monde.*

L'oreille n'apperçoit que deux mesures dans chacun de ces vers, & elle les distingue, parce que la voix s'éleve au commencement, & se rabaisse à la fin de chacune de ces mesures qui contiennent deux sens parfaits. Les quatre mesures de ces deux vers sont

sont liées ensemble par l'union d'un même sens dont elles sont les membres, & par la rime. Outre l'égalité du temps, nous pouvons remarquer que l'égalité du repos de la voix, qui se repose entre nos vers par des intervalles égaux, contribué fort à leur beauté. Je ne parle point des différens ouvrages en vers, des vers Alexandrins, des Sonnets, des Stances, &c. Ces vers ne sont différens entr'eux que par le nombre de leurs syllabes. Les uns sont composez de plus grandes, ou de plus courtes mesures; dans les uns les rimes sont entremêlées. Comme chez les Latins on compose des ouvrages de différentes sortes de vers, en François on lie de petits vers avec de grands vers. L'artifice qu'on employe dans ces ouvrages n'a aucune difficulté qui merite que nous nous arrétions à l'expliquer.

Ce n'est pas assez pour donner à un vers la juste mesure, d'avoir égard à la quantité du temps de chaque voyelle, ou au nombre des mêmes voyelles: leurs concours & celui des consonnes avec qui elles se trouvent, augmente ou diminue leurs mesures. Entre les mots qui ont même quantité, ou qui contiennent un égal nombre de voyelles, les uns sont rudes, les autres sont doux, les autres coulans, les autres, languissans: c'est pourquoi pour rendre les mesures d'un vers égales, on doit avoir presque autant égard aux consonnes qu'aux voyelles, comme nous l'avons dit de la poésie Latine. Il faut sur-tout prendre garde aux accens, ou si l'on veut, à la mesure des voyelles, & prendre garde si elles sont breves ou longues; *mâle*, une espece de coffre, ne peut pas rimer avec *mâle*, en Latin *masculus*, comme l'enseignent ceux qui traitent expressément de la Poésie François.



C H A P I T R E X V I.

Il y a une sympathie merveilleuse entre notre ame & la cadence du discours, quand cette cadence convient à ce qu'il exprime.

NOUS avons vû qu'un discours est agréable lorsque les temps de la prononciation des syllabes qui le composent, peuvent être mesurez par des mesures exactes: que le temps, par exemple, d'une syllabe est exactement ou le double, ou le triple de celui d'une autre syllabe. Les mesures exactes sont celles qui s'expriment par des nombres. Dans la Geometrie toutes les raisons exactes sont nommées raisons de *nombre à nombre*; c'est pourquoi les Maîtres de l'Art de parler ont appelé nombres, *numeros*, tout ce que les oreilles apperçoivent de proportionné dans la prononciation du discours, soit la proportion des mesures du temps, soit une juste distribution des intervalles de la respiration. C'est ce que dit Ciceron *Numerosum est id in omnibus sonis atque vocibus quod habet quasdam impressiones, & quod metiri possumus intervallis aequalibus.* En Latin, *Numerosa oratio*, c'est ce que nous nommons en François discours harmonieux.

Que l'harmonie plaise, c'est une chose qui ne demande point de preuves; & nous ne devons pas être surpris si nos oreilles sont choquées d'un ton qui n'est pas réglé, puisque pour rompre les plus grosses cloches il ne faut que les sonner de maniere qu'elles fassent un faux ton. Tous les Auteurs conviennent, & entr'autres S. Augustin, qu'il y a une merveilleuse alliance de notre esprit avec les nombres, que les differens mouve-
ment

mens de l'ame répondent à certains tons de la voix, avec qui elle a je ne sai quelle espece d'habitude. *Mira animi nostri cum numeris cognatio. Omnes affectus spiritus, nostri pro sui diversitate habent proprios modos in voce, quorum nescio quâ occultâ familiaritate connectantur.* D'où Longin, cet excellent Critique, conclut que les nombres sont des instrumens merveilleusement propres à remuer & à faire agir les passions. *ἡμεῖς οὖν παῖδες ὄργανον.*

Pour pénétrer dans les causes de cette merveilleuse sympathie des nombres avec notre esprit, & de leur puissance sur nos passions; il faut savoir que les mouvemens de l'ame suivent ceux des esprits animaux. Selon que ces esprits sont plus lents ou plus vîtes, plus tranquilles ou plus violens, l'ame se sent émue de différentes passions. La plus petite force est capable d'arrêter ou d'exciter ces esprits animaux: ils résistent peu, & leur legereté fait que le plus petit mouvement étranger les détermine; le mouvement, par exemple, d'un son peut les ébranler. Notre corps est tellement disposé, qu'un son rude & violent les fait couler dans les muscles qui le disposent à la fuite, de la même maniere que le fait la vûe d'un objet affreux, comme nous l'experimentons tous les jours; au contraire un son doux & modéré a la force d'attirer. En parlant rudement à un animal, il s'enfuit: on l'appivoise en lui parlant doucement; d'où l'on apprend que la diversité des sons produit des mouvemens différens dans les esprits animaux.

Chaque mouvement qui se fait dans les organes des sens, & qui est communiqué aux esprits animaux, ayant donc été lié par l'Auteur de la nature à un certain mouvement de l'ame, les sons peuvent exciter les passions; & l'on peut dire que cha-

chacun répond à un certain son, qui est celui qui excite dans les esprits animaux le mouvement avec lequel elle est liée. C'est cette liaison qui est la cause de la sympathie que nous avons avec les nombres, & qui fait que naturellement, selon le ton de celui qui parle, nous ressentons différens mouvemens. Un ton languissant nous inspire de la tristesse, un ton élevé nous donne du courage: entre les airs, les uns sont gais, & les autres mélancoliques, selon la passion qu'ils excitent.

Pour découvrir tous les secrets de cette sympathie, & expliquer comment entre les nombres les uns causent plutôt la tristesse que la joye, il faudroit examiner quel est le mouvement des esprits animaux en chaque passion. On conçoit facilement que si l'impression d'un tel son dans les organes de l'ouïe est suivie d'un mouvement dans les esprits animaux, semblable à celui qu'ils ont dans la colere, si, par exemple, ce son les agite violemment & avec inégalité, qu'il pourra exciter la colere, & l'entretenir: au contraire qu'il sera languissant & mélancolique si l'émotion qu'il cause dans les esprits animaux est foible, & languissante, telle qu'est celle qui accompagne la mélancolie. Ce que je dis ne doit pas surprendre, après ce que nous rapportent tant d'Auteurs célèbres des effets de la musique. Ils disent qu'il y a eu des Musiciens qui savoient jouer sur leurs flûtes des airs propres à guérir toutes les maladies, qui pouvoient appaiser les douleurs, & rendre la santé aux malades.

Peut-être qu'on en dit trop; mais nous ne pouvons pas douter de ce que nous expérimentons tous les jours, que lorsque nous entendons quelqu'un chanter, rire, ou pleurer, que nous le voyons sauter, danser, nous sommes invitez à faire la même chose. La nature nous a liez ensemble.

Dans

Dans un Luth, lorsqu'on pince une corde, celle qui est à l'unisson se remuë sans qu'on y touche, quoiqu'elle soit éloignée, & qu'entr'elles il y ait plusieurs autres cordes qui demeurent immobiles. La nature, dis-je, nous a liez ensemble; ainsi nous ressentons les mouvemens que nous appercevons dans les autres: aussi il est indubitable que la seule cadence peut exciter les passions. C'est delà que Platon, dans ses Livres de la Republique, tire cette consequence, que selon qu'on change la musique, les mœurs des Citoyens changent. Cela paroît paradoxé, mais il n'y a rien de plus veritable. Les chants effeminez amollissent. Il y en a de mâles, de graves, de religieux que les Musiciens observent selon les mouvemens qu'ils veulent inspirer. L'experience & l'autorité ne permettent pas d'en douter. *In certaminibus sacris non eadem ratione concitant animos ac remittunt, nec eosdem modos adhibent cùm bellicum est canendum, & cùm posito genu supplicandum; nec idem signorum concertus est procedente ad prælium exercitu, idem receptui carmen.* Ces paroles sont de Quintilien.

On ne peut donc douter que les sons ne soient significatifs, & qu'ils ne puissent renouveler les idées de plusieurs choses. Ainsi comme le son de la trompette fait naturellement penser à la guerre; Thucydide, par la cadence élevée qu'il donne à ses paroles en parlant des combats, fait, comme Cicéron dit de lui, qu'il semble qu'on soit présent à une bataille, & qu'on y entende la trompette: *De bellicis scribens concitatori numero, videtur bellicum canere.* Quand on entend le bruit de la mer on se l'imagine facilement, quoique les yeux ne la découvrent point. Quand on entend parler un homme qui est connu d'ailleurs, on se le représente avant qu'il soit présent aux yeux. Les idées
des

des choses sont liées entr'elles, & s'excitent les unes les autres. Ainsi il eût hors de doute que certains sons, certains nombres, & certaines cadences peuvent contribuer à réveiller les images des choses avec lesquelles ils ont quelque rapport & liaison.

Nous expérimentons qu'en parlant nous prenons un ton conforme à nos dispositions intérieures. Ce n'est pas seulement sur le visage que paroissent les mouvemens dont nous sommes agitez. La seule maniere dont nous parlons fait connoître ces mouvemens, nous prenons un autre ton en raillant que lorsque nous parlons serieusement. Notre voix n'est point la même quand nous louons que quand nous blâmons. En un mot, nous changeons de voix selon nos différens mouvemens: aussi on fait bien mieux connoître ce que l'on pense quand on parle, que lorsqu'on écrit.

Cependant il est certain qu'on peut donner une cadence à ses paroles, qui tienne lieu d'une voix vivante. Virgile réussit admirablement en cela: il donne à ses vers une cadence qui peut elle seule exciter les idées des choses qu'il veut signifier. En lisant ces paroles: *Et altos conscendit furibunda rogos*, qui est-ce qui ne conçoit pas par cette cadence précipitée & élevée, la précipitation avec laquelle Didon, dont il est parlé en ce lieu, monte en furie sur le bûcher qu'elle avoit préparé pour s'y brûler. Quand je lis cette description du sommeil:

*Tempus erat quo prima quies mortalibus agit
Incipit, & dono divûm gratissima serpit;*

la douceur de ce vers qui glisse, me donne l'idée du sommeil qui semble se glisser, & couler dans nos membres, sans que nous nous en apercevions

vions. Ce nombre languissant de cette Harangue du fourbe Sinon :

*Heu! quæ nunc tellus, inquit, quæ me aquoræ
possunt
Accipere; aut quid jam misero mihi demique restat?*

Ce nombre, dis-je, n'étoit-il pas capable d'exciter la compassion dans le cœur des Troyens. La seule cadence du vers suivant exprime le ton languissant avec lequel on parle d'un accident fâcheux ;

Partem opere in tanto, seneret dolor, Icare, haberes.

Ce vers suivant marque la gravité & tranquillité du Roi dont parle le Poëte ,

Olli sedato respondit corde Latinus.

Souvent la maniere de dire les choses, la posture, les habits sont plus éloquens que les paroles. Un habit négligé, une mine triste fléchira plutôt que les prières & les raisons. Aussi la cadence des paroles fait souvent plus que les paroles mêmes, comme nous l'avons vû dans le premier Livre de cet Ouvrage. Un ton ferme imprime la crainte, un ton languissant porte à la compassion. Un discours perd la moitié de sa force lorsqu'il n'est plus soutenu de l'action & de la voix : c'est un instrument qui reçoit sa force de celui qui le manie. Les paroles sur le papier sont comme un corps mort qui est étendu par terre. Dans la bouche de celui qui les profère elles vivent, elles sont efficaces : sur le papier elles sont sans vie, incapables de produire les mêmes effets. Une cadence

286 LA RHETORIQUE, OU L'ART
dence conforme aux choses conserve en quelque
maniere la vie au discours, en conservant le ton
avec lequel il doit être prononcé.

C H A P I T R E XVII.

*Moyens de donner à un discours une cadence qui
réponde aux choses qu'il signifie.*

PLaton, comme nous l'avons dit, prétend que
les noms n'ont point été trouvez par hazard.
Sa preuve c'est que les premieres racines d'où sont
dérivez les autres mots, ont été composées de
lettres dont le son exprimoit en quelque maniere
la chose signifiée. Cela n'est vrai que dans un
petit nombre de racines. Mais il est constant que
la beauté d'un discours consistant dans le rapport
qu'il a avec la chose qu'il signifie, si sa cadence
convient, il est plus significatif, & par conséquent
plus agréable. Or, pour lier son discours par une
cadence conforme au sens; on n'a qu'à con-
sulter les oreilles, & apprendre d'elles quel est le
son de toutes les lettres, des voyelles, des con-
sones, des syllabes, & à quelle chose ce son peut
convenir. Il y a des Auteurs qui se sont appliquez
à remarquer ces usages. Ils observent, par exem-
ple, que la consone F, exprime le vent *Cùm flam-
ma furentibus austris*: que la consone S, réveille
l'idée d'une chose qui coule, d'un courant ou d'eau,
ou de sang, & *plenos sanguine rivos*: comme aussi
les tempêtes,

Luctantes ventos, tempestatosque sonoras.

La lettre L convient aux choses douces;

Mollia

*Mollia luteola pingit vaccinia caltha,
 ——— est mollis flamma medullas.*

Virgile se fert heureusement de plusieurs M, pour un bruit sourd & confus.

*Magno cum murmure montis
 Circum claustra fremunt.*

Le fondement de tout cela est ce que nous avons dit, qu'un son excite naturellement l'idée de la chose qui peut produire un son semblable. Ainsi comme chaque lettre a un son qui lui est particulier, il est certain qu'il y a des lettres qui sont plus propres à marquer de certaines choses, comme le son de la lettre M, & de l'O, pour exprimer un son obscur. Platon dit que ces mots, *σκληροτέρ, τραχός*, qui se prononcent difficilement, marquent bien par cette rudesse ce qu'ils signifient. Au contraire, la prononciation douce & facile de ce mot *γλυκός*, contribué à faire connoître la douceur dont il est le nom. Il est certain qu'en parlant d'une chose douce, on est porté à en parler avec un son doux. Les mots qui sont donc composez de lettres d'une prononciation douce & facile, tiennent lieu sur le papier de ce ton avec lequel on auroit parlé. Il est naturel de prendre les signes qui sont les plus convenables. Il n'y a pas de termes plus propres que ceux dont nous marquons le cri des animaux, parce qu'ils expriment ce cri; ainsi c'est la nature qui a fait trouver *ταύρων μυκήματα, χρομετίσους ἰππων, καὶ φρυγαμίας τράγων*, le mugissement des Taureaux, le bennissement des Chevaux; comme nous disons aussi *aboyer, bêler*. *Βοῦμ*, *πάταγ*, *σύρισμ* sont des noms naturels comme nos noms François, *bourdonnement, sifflement*.
 Nous

Nous avons vû la nature du ton de chaque lettre ; il est facile de juger à quoi elle peut être propre : & par conséquent un Orateur peut connoître entre plusieurs mots qu'il a pour s'exprimer, ceux dont le son est plus propre pour son dessein.

Entre les voyelles, les unes ont un son clair & élevé ; les autres ont un son obscur & foible. On peut faire entrer dans la composition de son discours celles qui sont propres au dessein que l'on a pris de faire une cadence plus foible ou plus forte, plus élevée ou plus basse.

Il faut avoir particulièrement égard aux mesures du temps. Entre les mesures, les Dactyles coulent avec vitesse : le Spondée va gravement, l'Iambe marche vite ; le Trochée semble courir : aussi il prend son nom d'un verbe Grec qui signifie *courir*. L'Anapeste, tout au contraire du Dactyle, coule avec vitesse dans son commencement, & sur la fin il semble qu'il va heurter contre quelque corps qui le repousse & qui l'arrête, d'où il a pris son nom, qui signifie *repercussion*. Les effets de ces mesures sont tout differens. Celui qui veut accorder la cadence de ses paroles avec les choses qu'il traite, doit choisir entre ces pieds ceux qui l'accommodent. Virgile se sert de dactyles pour exprimer la vitesse d'une action.

Illi equore aperto

*Ante Notos, Zephyrumque volant : gemit ultima pulsu
Thrace pedum.*

Fersè citi ferrum, date tela, scandite muros.

Au contraire il évite les Dactyles, & choisit les Spondées ; lorsque la gravité convient mieux à l'expression.

————— *Magnum Jovis incrementum.*

Tante molis erat Romanam condere gentem.

Illi inter sese magnâ vi brachia tollunt, &c.

Cicéron

Cicéron rapporte que Pythagore empêcha des jeunes gens d'entrer par force dans une honnête maison, & qu'il leur fit quitter leur mauvais dessein, ayant commandé à une femme qui chantoit, de faire entrer des Spondées dans son chant. *Pythagoras concitatos ad vim pudica domus inferendam juvenes jussit mutare in Spondeum modos tibicinâ, compefcuit.* Le Spondée & le Dactyle sont les deux grandes mesures. C'est pourquoi les vers Hexamètres sont les plus majestueux. Le Spondée qui se trouve à la fin, fait qu'on les prononce avec un ton ferme, parce qu'il soutient la voix. L'Anapeste qui est à la fin du Pentamètre, fait tomber la voix; c'est pourquoi on employe le Pentamètre pour exprimer les plaintes dans lesquelles la voix tombe à tous momens, & son cours est interrompu. On joint le Pentamètre avec l'Hexamètre, afin que la force de l'un soutienne la foiblesse de l'autre. L'iambe est si vite, que la cadence du vers qui en est composé, n'est pas souvent sensible. Elle passe avec tant de vitesse, qu'on a peine à distinguer ce vers de la Prose; C'est pourquoi on employe ce pied dans les piéces de Theatre, dont le stile doit être fort naturel, & peu différent de la prose.

Il est facile de rendre la cadence du discours douce ou rude. Pour la rendre douce, il faut éviter le concours des voyelles qui cause des vuides dans le discours, & empêche qu'il ne soit uni & égal. Ce concours de voyelles, & celui de plusieurs consonnes, particulièrement de celles qui sont aspirées, ou qui ne s'accordent point, rendent le discours raboteux. Un discours rude convient aux choses rudes & défagréables, * *Rebus atrocibus conveniunt verba autem aspera.* Pour décrire de grandes choses il faut employer de grands mots dont le son soit éclatant, & qui remplissent la bouche. La cadence du discours doit être négligée & languissante, pour ce sujet

* Quintilien.

il est à propos que tous les termes dont on se sert, ayent un son foible.

Plus les périodes sont longues, l'action de la voix est plus forte. Lorsqu'il est important de parler avec douceur, les expressions doivent être courtes & coupées. Si l'action est vehemente, s'il est besoin de donner du poids à ses paroles, comme ceux qui se veulent faire craindre font un grand bruit, il faut se servir de longues périodes, qu'on ne peut prononcer sans prendre un ton plus ferme qu'à l'ordinaire.

Je n'en dis pas davantage : ce seroit abuser du temps que de vouloir donner des regles plus particulieres pour chaque nombre. Cela ne s'acquiert que par une longue habitude, & par une forte application qui fait qu'on s'anime en composant, & que naturellement on choisit des termes rudes ou doux, qui conviennent à ce que l'on veut exprimer. Je ne conseillerois pas à un Auteur de s'opiniâtrer à trouver une cadence significative avec les mêmes gênes que l'on cherche une rime. Il est difficile d'y réussir : souvent c'est tenter l'impossible.

La plupart des Poètes semblent avoir ignoré cet accord des nombres avec les choses. Ils ne cherchent dans leurs vers qu'une douceur qui devient fade dans la suite. Chez eux les affligez & les joyeux, les maîtres & les valets parlent d'un même ton. Un païsan parlera avec autant de délicatesse qu'un courtisan. Cependant ces Poètes ont des adorateurs qui croient fort favoriser Virgile quand ils disent, des vers rudes & négligez, avec lesquels il décrit les choses basses, qu'il s'est négligé dans ceux-là pour faire paroître la douceur des autres. Ils n'estiment pas cette cadence admirable de ces vers, où il décrit le foible coup que le vieillard Priam porta à Neoptolemus, parce qu'elle est foible & languissante, comme elle le doit être.

*Sic fatus senior, solumque imbellis sine ictu
Conjecit.*

J'ai

J'ai honte d'employer l'autorité des Maîtres de l'Art pour les convaincre d'une vérité qui n'a pas besoin de preuve. Cicéron & Quintilien donnent de grandes louanges à ceux qui accordent les nombres avec le sens. Les Historiens, les Poètes, & les Orateurs ont recherché avec soin cette beauté. Ulpien, dans les Commentaires qu'il a faits sur les harangues de Demosthene, remarque que toutes les fois que ce Prince des Orateurs Grecs parloit des progrès de Philippe, il arrêtoit le cours de la prononciation de son discours, y faisant entrer à cette fin plusieurs particules, pour faire voir combien Philippe marchoit lentement dans ses conquêtes, *Quoties tardos Philippi progressus voluit ostendere, tardam multis interjectis particulis orationem faciebat.*

Pour Virgile, on peut dire que c'est en cela qu'il est inimitable, & qu'aucun Poète n'approche de lui. Il ne seroit pas besoin d'en apporter des exemples, parce que chacun a ce Poète entre les mains: néanmoins pour vous faire remarquer l'excellence de ses vers, je rapporterai quelques-uns des plus beaux endroits qui se présentent à ma mémoire. Lorsqu'il fait parler Neptune dans le premier Livre de l'Eneïde, il donne à ses paroles une cadence élevée, majestueuse, & qui convient à la majesté de celui qu'il fait parler.

*Tantane vos generis tenuit fiducia vestri?
Jam cælum, terramque, meo sine numine, venti
Miserere, & tantas audetis tollere moles.*

Remarquez la pompe des suivans, avec lesquels il flatte l'Empereur.

*Nascetur pulchra Trojanus origine Caesar,
Imperium Océano, famam qui terminet astris.*

292 LA RHETORIQUE, OU L'ART

Personne ne lit les vers avec lesquels il décrit Polypheme, cet horrible & difforme Geant, sans ressentir quelque mouvement d'horreur & de crainte.

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum:

comme aussi les suivans :

Tela inter media, atque borrentes marte Latinos:

La cadence de ce vers, *Procumbit bumibos*, qui tombe tout d'un coup, imite la chute de ce pesant animal. Celle de celui-ci :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum:

imite l'allure ou l'ardeur d'un cheval fougueux. Peut-on mieux exprimer la tristesse que par cette cadence interrompue ,

*O pater, ô hominum, divûmque aterna potestas!
O lux Dardania, ô spes fidissima Teucrûm!*

Les vers suivans sont pleins de la douleur d'une personne affligée, qui regrette la perte de son ami :

*Te, amice, nequivi conspicerè, &c.
Implerunt rupes, sterunt Rhodopeie arces.*

Denys d'Halicarnasse que nous citons si souvent ; montre qu'Homere lie ordinairement des nombres propres à sa matiere. Il cite quantité de vers de ce Poète, sur lesquels il fait ses reflexions avec une élégance dont vous pouvez juger par cet échantillon. Il rapporte ces vers, dans lesquels Homere fait

fait raconter à Ulyffe les travaux que souffre Sisyphé dans les Enfers.

Καὶ μὲρ' Σίσυφον εἰσίδον, κροτήρ' ἄλγχι' ἔχοντα,
 Λῆαν βασιζομένη πλάεον ἀμφοτέρησιν.
 Ἦτοι ὁ μὲρ' σκληρὸν ἔργον χερσίν τι, ποσὶν τε,
 Λῆαν ἄνω ᾗτεσκε ποτὶ λόφον. Odyss. l. 11.

Denys d'Halicarnasse fait cette reflexion judicieuse & élégante;

Εἰταῦθα ἡ σύνθεσις ἐστὶν ἡ δηλοῦσα τὸ γινόμενον ἐκάστω, τὸ βάρῳ ἔπιπτον ἐκ τῆ γῆς κίνησιν, ἢ διερεδόμενον τῆς κῶλοισ, ἢ ἀναβαίνοντα ὡς τὸ ἔχον, τῶν μέχρι ἀνωθεμίνω πέτρῃ.

Homere, continuë cet habile Rheteur, se sert dans ses vers de voyelles qui s'entre-choquent, συγκραμίνων, & qui arrêtent le cours de la prononciation. Pour exprimer la longueur du temps que Sisyphé employe dans ce pénible travail, il se sert de syllabes qui ont des arrêts, σκληρῶς καὶ ἐγκραδίσματα; pour signifier la resistance de cette pierre à cause de sa propre pesanteur, & de la rencontre des autres pierres, τῶν ἀνπτύπια καὶ τὸ βαρὺ καὶ τὸ μέγας. Et afin qu'on ne croye pas que ce soit par hazard que les nombres répondent aux choses dans ces vers, il montre comme la cadence des vers suivans est toute differente, dans lesquels il décrit la chute de la pierre de Sisyphé, & comme elle roule du haut du rocher où il l'avoit portée avec peine. Cette cadence est extrêmement vite; il semble, dit-il, que les mots συνολισκίνουσι coulent & roulent avec la même précipitation que cette pierre. Cet Auteur fait les mêmes remarques sur plusieurs passages de Demosthene, & montre que non seulement la poésie, mais encore la prose est

capable d'un cadence qui contribuë à donner de justes idées des choses.

On ne doit pas s'imaginer qu'il soit nécessaire en traitant toutes sortes de matiere, de s'étudier à rendre le son de ses paroles expressif : cette exactitude n'est point nécessaire par tout, mais seulement dans quelque partie d'un Ouvrage qui est la plus en vûë, & dans laquelle on veut toucher plus vivement ses Auditeurs. Outre cela, cette cadence doit être naturelle. Il n'est pas permis de renverser l'ordre naturel, de transposer les mots, de retrancher quelque expression utile, ou d'en inserer d'inutile, pour faire une juste cadence. Quelque prix qu'ait un discours dont le nombre peut exprimer les choses autant que les paroles, on doit bien se donner de garde de préférer cette beauté à une plus solide, qui est celle de la justesse du raisonnement, & de la grandeur des pensées. Notre esprit ne peut pas toujours être attentif à deux différentes choses à la fois ; c'est pourquoi il arrive souvent que lorsqu'il s'applique à contenter les Sens, il déplaît à la Raison. La plus noble partie du discours est le sens des paroles qui en est l'ame ; c'est cette ame qui merite nos premiers soins.





L A
R H E T O R I Q U E
 O U
L'ART DE PARLER.
 LIVRE QUATRIÈME.

C H A P I T R E P R E M I E R.

*Sujet de ce quatrième Livre. Des differens stiles.
 Ce que c'est que stile.*

Nous avons remarqué que tous les mots ne donnent pas la même idée des choses qu'ils signifient, & que pour faire connoître la forme de nos pensées, il falloit choisir ceux qui representent en même temps leurs traits veritables, & leurs couleurs naturelles; c'est-à-dire qui réveillent dans l'esprit des autres les mêmes idées & les mêmes sentimens que nous en avons. Nous ferons connoître dans ce quatrième Livre, que selon la difference de la matiere, il faut employer une maniere d'écrire particuliere, & que comme chaque chose demande des paroles qui lui conviennent, aussi un sujet entier requiert un stile qui lui soit propre. Les

N 4 regles

regles que nous avons données de l'élocution ci-dessus, ne regardent, pour ainsi dire, que les membres du discours. Ce que nous allons enseigner en regarde tout le corps.

Stile, dans sa première signification, se prend pour une espèce de poinçon dont les Anciens se servoient pour écrire sur l'écorce, & sur des tablettes couvertes de cire. Pout dire quel est l'Auteur d'une telle écriture, nous disons que cette écriture est de la main d'un tel: les Anciens disoient, c'est du stile d'un tel. Dans la suite du temps ce mot de stile ne s'est plus appliqué qu'à la manière de s'exprimer: quand on dit qu'un tel discours est du stile de Cicéron, on entend que Cicéron a coutume de s'exprimer de cette manière.

C'est une chose admirable que chaque homme en toutes choses a des manières qui lui sont particulières dans son port, dans ses gestes, dans son marcher. C'est un effet de sa liberté, de ce qu'il fait ce qu'il veut, & qu'il n'est pas déterminé comme les animaux qui agissent également, parce que c'est une même nature qui les fait agir. On voit donc que chaque Auteur doit avoir dans ses paroles ou dans ses écrits un caractère qui lui est propre & qui le distingue. Il y en a qui ont des manières plus particulières & plus extraordinaires, mais enfin chacun a les siennes.

Le sujet de ce quatrième Livre, comme j'en ai dit, est le choix d'un stile qui convienne à la matière que l'on traite: Quel doit être le stile d'un Orateur, d'un Historien, d'un Poète qui veut plaire, & de celui qui instruit. Mais avant que de déterminer avec quel stile il faut traiter chaque chose, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de rechercher les causes de cette différence qui se remarque dans les manières dont s'expriment les Auteurs. Quoiqu'ils parlent la même langue, qu'ils écrivent

sur les mêmes matieres, & qu'ils tâchent de prendre le même stile, chacun a une maniere qui le caractérise. Les uns sont diffus, & quelque retenue qu'ils affectent, on pourroit retrancher la moitié de leurs paroles sans faire tort au sens de leurs discours. Les autres sont secs, pauvres, steriles; & quelque effort qu'ils fassent pour revêtir les choses, ils les laissent demi-nuës. Il y en a dont le stile est fort, les autres sont languissans : les uns sont rudes; les autres sont doux. Enfin comme les visages sont differens, les manieres d'écrire le sont aussi; c'est de cette difference dont nous allons rechercher la cause.

CHAPITRE II.

Les qualitez du stile de chaque Auteur dépendent de celles de son imagination, de sa memoire, & de son esprit.

LOrsqu'on voit les objets extérieurs frapper nos sens, le mouvement que ces objets y excitent, se communique par le moyen des nerfs jusques au centre du cerveau, dont la substance molle reçoit par cette impression de certaines traces. L'étroite liaison qui est entre l'ame & le corps, fait que les idées des choses corporelles sont liées avec ces traces; de sorte que lorsque les traces d'un objet, par exemple celles du Soleil, sont imprimées dans le cerveau, l'idée du Soleil se presente à l'ame; & toutes les fois que l'idée du Soleil se presente à l'ame, ces traces que cause la presence de cet Astre se r'ouvrent. Nous pouvons appeller ces traces les images des objets. La puissance qu'a l'ame de former sur le cerveau les images des choses qu'on a une fois apperçûës, s'appelle imagination; & ce

mot signifie en même temps & cette puissance de l'ame, & ces images qu'elle forme.

Les qualitez d'une bonne imagination sont fort nécessaires pour bien parler: car enfin le discours n'est rien qu'une copie du tableau que l'esprit se forme des choses dont il doit parler. Si ce tableau est confus, le discours ne peut être que confus. Si l'original n'est pas ressemblant, la copie ne le peut être. La forme, la netteté, le bon ordre de nos idées dépend de la netteté & de la distinction des traces que font les impressions des objets sur le cerveau. S'il est propre pour recevoir ces traces, on se forme sans peine les images des choses auxquelles on pense; ainsi on en parle aisément, comme les ayant devant les yeux. C'est ce qui s'appelle avoir une imagination vive. Ceux en qui elle se trouve peuvent faire des peintures vives & naturelles de ce qu'ils s'imaginent, qui font des impressions presque aussi fortes que la vûe des choses mêmes. L'imagination est proprement nécessaire à ceux qui traitent des choses sensibles comme à un Poète, dont une des qualitez est d'être ce que les Grecs appellent *ειδωλασιων*, homme d'imagination. On ne peut donc douter que la qualité du stile ne dépende de la qualité de l'imagination. Tous les hommes n'imaginent pas de la même maniere: la substance du cerveau n'a pas les mêmes qualitez dans toutes les têtes: c'est pourquoi l'on ne doit point s'étonner si les manieres de parler de chaque Auteur lui sont particulieres.

Les mots que nous lisons ou que nous entendons, laissent aussi-bien leurs traces dans le cerveau, que les autres objets. Ainsi, comme ordinairement on pense aux mots & aux choses en même temps, les traces des mots & des choses qui ont été ouvertes de compagnie plusieurs

sieurs fois, se lient; de sorte que les choses se représentent à l'esprit avec leurs noms. Lorsque cela arrive, on dit que la mémoire est heureuse; & son bonheur ne consiste que dans cette facilité avec laquelle les traces des mots & celles des choses avec qui elles sont liées, s'ouvrent en même tems, c'est-à-dire que le nom de la chose suit la pensée que l'on en a. Lorsque la mémoire n'est pas fidele à représenter les termes propres des choses qu'on lui avoit confiées, l'on ne peut parler juste. L'on est obligé de se taire, ou de se servir des premiers mots qui se rencontrent, quoiqu'ils ne soient pas faits pour exprimer ce que l'on est pressé de dire. Les expressions heureuses & justes sont l'effet d'une bonne mémoire.

Enfin il est constant que les qualitez de l'esprit sont cause de cette difference que l'on remarque entre tous les Auteurs. Le discours est l'image de l'esprit: on peint son humeur & ses inclinations dans ses paroles sans que l'on y pense. Les esprits étant donc si differens, quelle merveille que le stile de chaque Auteur ait un caractère qui le distingue de tous les autres, quoique tous prennent leurs termes & leurs expressions dans l'usage commun d'une même langue?

C H A P I T R E III.

Qualitez de la substance du cerveau, & des esprits animaux, nécessaires pour faire une bonne imagination.

DANS l'imagination il y a deux choses; la première est materielle; la seconde est spirituelle. La materielle ce sont ces traces causées par

l'impression que font les objets sur les sens ; la spirituelle est la perception ou connoissance que l'ame a de ces traces , & la puissance qu'elle a de les renouveler ou ouvrir quand elles ont été faites une fois. Il n'est question ici que de la partie materielle ; je ne puis expliquer exactement ces traces sans m'engager dans des discussions philosophiques dont mon sujet m'éloigne : je dirai seulement que ces traces sont faites par les esprits animaux qui sont la partie du sang la plus pure qui monte en forme de vapeur , du cœur au cerveau. Ces esprits sont indéterminez dans leurs cours : lorsqu'un nerf est tiré , ils suivent son mouvement , & c'est par leur cours qu'ils tracent différentes figures sur le cerveau , selon que les nerfs sont différemment tirez. De quelque maniere que cela se fasse , il est constant que la netteté de l'imagination dépend du temperament de la substance du cerveau , & de la qualité des esprits animaux.

Les figures que l'on décrit sur la surface de l'eau n'y laissent aucun vestige ; les traces qu'elles y font étant aussi-tôt remplies. Celles aussi que l'on grave sur le marbre sont ordinairement imparfaites à cause de la resistance que trouve le cizeau sur la durezza de cette matiere. Cela nous fait connoître que la substance du cerveau doit avoir de certaines qualitez , sans lesquelles elle ne peut recevoir les images exactes des choses que l'ame imagine. Si le cerveau est trop humide , & que les petits filets qui le composent soient trop foibles , ils ne peuvent conserver les plis que les esprits animaux leur donnent ; c'est pourquoi les images qui y sont tracées sont confuses , & semblables à celles que l'on tâche de former sur la fange. S'il est trop sec , & que les filets soient trop durs , il est impossible que tous les traits des
objets

objets y soient impriméz : ce qui fait que toutes choses paroissent maigres à ceux qui ont ce temperament. Je ne parle point des autres qualitez du cerveau, de sa chaleur, de sa froideur : quand il est chaud, les esprits animaux le remuent plus facilement : sa froideur rallentit le feu de leur cours, elle fait que l'imagination est pesante, & qu'on ne peut rien imaginer qu'avec peine.

Les esprits animaux doivent avoir ces trois qualitez ; ils doivent être abondans, chauds, & égaux dans leur mouvement. Une tête épuisée d'esprits animaux est vuide d'images, l'abondance des esprits rend l'imagination féconde ; les vestiges que tracent ces esprits par leurs cours étant larges, pendant que la source qui les produit n'est point épuisée, on se represente facilement toutes choses, & sous une infinité de faces qui fournissent une ample matiere de parler. Ceux qui n'ont point cette fécondité que l'abondance des esprits animaux entretient, sont ordinairement secs. Comme les choses ne s'expriment que foiblement sur le siege de leur imagination, elles leur paroissent maigres, petites, décharnées. Ainsi leur discours qui n'exprime que ce qui se passe dans leur interieur, est sec, maigre & décharné. Les premiers sont grands causeurs, ils ne parlent que par hyperboles, toutes les choses leur paroissent grandes. Le discours des derniers est simple & bas ; l'imagination des premiers grossit les choses, celle des derniers les retrecit.

Lorsque la chaleur se trouve avec l'abondance, que les esprits animaux sont chauds, prompts, & en grande quantité ; la langue n'est point assez prompte pour exprimer tout ce qui est représenté dans l'imagination ; car outre, que la premiere qualité fait que les images des choses sont tracées dans toute leur étendue ; la seconde qualité qui est

la chaleur, rendant les esprits animaux vifs & légers; l'imagination est pleine dans un instant de différentes images. Ceux qui possèdent ces deux qualités, sans méditation trouvent sur le champ plus de choses sur un sujet qu'on leur propose, que les autres, après avoir médité long-temps sur ce même sujet. Un esprit froid ne peut remuer son imagination qu'avec des machines. L'expérience fait connoître que le défaut de chaleur est un grand obstacle à l'éloquence. Dans une violente passion, lorsque les esprits animaux sont extraordinairement remués, les plus secs parlent avec facilité, les plus stériles ne manquent point de paroles, & cette diversité d'images dans lesquelles le siège de l'imagination se métamorphose, pour ainsi dire, cause une agréable variété de figures & de mouvemens qui suivent ceux de l'imagination.

Afin que l'imagination soit nette & sans confusion, le mouvement des esprits animaux doit être égal. Lorsque leur cours est déréglé, qu'ils sont tantôt lents dans leur mouvement, tantôt vites, les images qu'ils tracent sont sans proportion, comme il arrive à ceux qui sont malades, & dont la maladie consiste dans un mouvement déréglé de toute la masse du sang. Ceux qui sont gais, & d'un temperament sanguin, s'expriment avec facilité & avec grace. Dans ce temperament les esprits animaux ont un mouvement prompt & égal; ainsi leur imagination étant nette, leur discours qui est une copie des images qui y sont tracées, est nécessairement net & distinct.

C H A P I T R E IV.

De ce qui rend la memoire heureuse.

LA bonté de la memoire dépend de la nature & de l'exercice. Puisqu'elle ne consiste que dans la facilité avec laquelle les traces des objets que l'on a apperçûs se renouvellent ; elle ne peut par conséquent être heureuse, si la substance du cerveau n'est propre à recevoir les traces des choses, & à les conserver, & si ces traces qui ne peuvent pas toujours être ouvertes, ne se rouvrent facilement. L'exercice donne de la memoire ; chaque chose se plie facilement du côté qu'on la plie souvent ; aussi les filets du cerveau s'endurcissent, pour ainsi dire, & l'on se rend incapable d'apprendre par memoire, si l'on ne prévient cet endurcissement en les pliant souvent, c'est-à-dire en repetant souvent ce que l'on a appris, & tâchant tous les jours d'apprendre quelque chose de nouveau. Il faut remplir la memoire de termes propres, & faire que la liaison des images des choses & de leurs noms soit si étroite, que les images & les expressions se presentent de compagnie. Un excellent homme a dit que la mémoire étoit comme une Imprimerie. Un Imprimeur qui n'a que des caracteres Gothiques, n'imprime rien qu'en caractere Gothique, quelque bel ouvrage qu'il mette sous la presse. On peut dire de même, que ceux qui n'ont la memoire pleine que de mauvais mots, n'ayant dans l'esprit que des moules Gothiques, leurs pensées, en se revêtant d'expressions, prennent toujours un air Gothique.

C'est pour cela que les personnes de qualité parlent bien. Ils vivent & conversent avec des per-
son-

sonnes d'esprit, qui s'appliquent à ne dire aucun mot qui ne soit du bel usage. Comment donc diroient-ils de méchans qu'ils ignorent, ou s'ils les ont entendus, c'est si rarement, qu'ils les ont oubliés ? La même chose arrive à ceux qui ne lisent que de bons Livres, à qui la mémoire ne présente que des termes purs. Les enfans parlent la langue de leur pere & de leur païs, qu'ils apprennent entendant parler. En lisant les Auteurs on apprend leur langue; mais si on s'attache également à plusieurs qui aient vécu en differens siecles, comme chaque siecle a, pour ainsi dire, sa langue, on se forme un stile bigarré qui n'est d'aucun siecle. C'est ce qu'on reproche à Erasme, qui ayant beaucoup lû, & conservé dans sa memoire les expressions qu'il avoit lûës, il s'en est fait un stile mêlé, qui n'est pas toujours pur. Heureux néanmoins celui qui peut aussi bien écrire qu'il le fait. Ce que j'ai voulu dire ici, c'est qu'il ne suffit pas de conserver en sa memoire les phrasés ou manieres de parler délicates qu'on a lûës ou entendues de tous côtez. Nous l'avons déjà dit, qu'un stile de phrasés ne vaut rien; qu'il faut imiter les abeilles, qui des differens suc qu'elles cueillent sur les fleurs, en composent leur miel, liqueur simple; de même que la nature forme le chile de differens alimens qu'elle digere. Sans cela ces differentes lectures qu'on fait feront non seulement inutiles, mais même nuisibles, comme le dit Senèque. *Apes debemus imitari, & quæcumque ex diversis congestimus separare. . . . deinde adhibitâ ingenii nostri curâ & facultate, in unum saporem variâ illa libamenta confundere: ut etiam si apparuerit unde sumptum sit, aliud tamen esse quàm unde sumptum est, appareat. Quod in corpore nostro videmus sine ulla opera nostra facere naturam. Alimenta que accepimus, quandiu in sua quali-*

sate perdurant , & solida innatant stomacho , onera sunt : at cum ex eo quod erant , mutata sunt , tunc demum in vires & in sanguinem transeunt. Idem bis , quibus aluntur ingenia , prestemus : ut quacumque haufimus , non patiamur integra esse , ne aliena sint.

C H A P I T R E V.

Qualitez de l'esprit necessaires pour l'éloquence.

CE que nous venons de dire ne regarde que les organes corporels ; les qualitez de l'esprit sont plus considerables & plus importantes. C'est la Raison qui doit regler les avantages de la nature , qui sont plutôt des défauts que des avantages à ceux qui ne savent pas s'en servir. Celui qui a l'imagination féconde , mais qui ne fait pas faire le choix de ses richesses , se perd & s'égaré dans de longs discours. Parmi la multitude des choses qu'il dit , il y en a quantité de mauvaises : & les bonnes sont étouffées par le grand nombre de celles qui ne valent rien. S'il a de la chaleur avec cette fécondité , & s'il suit le mouvement de sa chaleur , il tombe dans une infinité d'autres défauts ; son discours est un tissu perpetuel de figures : il ne parle jamais sans passion , mais presque toujours sans raison. Etant prompt & chaud , les plus petites choses l'excitent , & lui font prendre feu. Sans avoir égard à la bien-séance ; sans considerer si la chose le merite ; il entre en fureur ; il se laisse emporter à la fougue de son imagination , dont ses paroles peignent le déreglement & l'extravagance.

Pour acquerir la perfection souveraine de l'éloquence , il faut que l'esprit soit doué de ces trois

trois qualitez ; la premiere est une capacité , ou une étendue d'esprit qui fait qu'on découvre sur le sujet qui est proposé , tout ce qui se peut dire avec abondance. Un esprit borné est incapable de donner à une matiere l'étendue qui lui est nécessaire.

La seconde qualité consiste dans une certaine délicatesse , une certaine vivacité qui entre d'abord dans les choses , qui les approfondit , & en éclaire tous les recoins. Ceux qui ont l'esprit pesant & grossier ne penetrent pas dans les replis d'une affaire , ils n'en voient que le gros ; ainsi ils ne peuvent qu'effleurer la surface des choses.

La troisième qualité est la justesse de l'esprit , c'est elle qui regle toutes les autres qualitez , soit de l'esprit , soit de l'imagination. Un esprit juste choisit ; il ne s'arrête pas à tout ce que son imagination lui presente ; il fait le discernement de tout ce qui se doit dire , & de ce qui se doit taire. Il n'étend pas les choses selon la grandeur de leurs images ; il amplifie ou abrege son discours , selon que la chose & le bon sens le demandent. Il ne se fie pas à ses premieres idées ; il juge si les choses sont aussi grandes qu'elles lui paroissent , & choisit des expressions qui leur conviennent , selon la lumiere de la Raison , & non pas selon le rapport de son imagination , qui souvent est semblable à ces verres qui font paroître les objets plus grands qu'ils ne le sont. Il l'arrête lorsqu'elle est trop legere : il l'excite , il l'échauffe lorsqu'elle est trop froide : en un mot , il use bien des avantages que la nature lui a donnez ; il les perfectionne ; & si elle ne lui a pas été favorable , il combat ses défauts , & tâche de les corriger.

Les bonnes qualitez de l'esprit ne se rencontrent pas

pas toujours avec celles d'une bonne imagination, & celles d'une memoire heureuse; ce qui met une difference très-grande entre parler & écrire. Souvent ceux qui écrivent bien, lorsqu'on leur donne du temps pour penser, parlent mal si on les oblige de parler sans préparation. Pour écrire il n'est pas besoin d'une imagination si féconde, si chaude & si prompte. Quand on a un genie qui n'est pas entièrement malheureux, en méditant serieusement on trouve ce que l'on doit & ce que l'on peut dire sur un sujet proposé. Ceux qui parlent avec facilité, sans préparation, reçoivent cet avantage d'une imagination abondante & pleine de feu, lequel feu s'éteint & se ralentit dans le repos & dans la froideur avec laquelle on compose une piece dans un cabinet.

Les qualitez de l'esprit sont préférables à celles du corps : l'éloquence de ceux qui ont ces dernieres qualitez, est comme un grand feu de poudre à canon, qui passe en un moment. Cette éloquence fait du bruit d'abord, elle éclate, mais aussitôt on n'en parle plus; au contraire un ouvrage composé avec jugement, conserve sa beauté, & plus il est lû, plus il est admiré, comme remarque Tacite au sujet d'un certain Halerius qui fut celebre pendant sa vie, mais dont les écrits n'eurent pas le même succès que sa personne, parce qu'ayant plus de feu d'imagination que de justesse d'esprit; son talent étoit de parler sur le champ, & non pas d'écrire. Un Ouvrage solide & travaillé, dit Tacite, vit dans l'estime des hommes après la mort de son Auteur : la douceur & l'éclat de l'éloquence d'Halerius s'éteignit avec lui : *Quintus Halerius. eloquentia quoad vixit celebrata, monumenta ingenii ejus baud perinde retinentur. Scilicet impetu magis quam curâ vigeat : utque meditatio aliorum & labor in posterum valefcit, sic*
Ha-

*Halerii canorum illud & profuens cum ipso simul ex-
tinctum est.*

„ Il y a des esprits d'un ordre supérieur, qui ont
 „ une élévation naturelle, nourris au Grand, pleins
 „ & enflés d'une certaine fierté noble & généreuse,
 „ comme parle le Traducteur de Longin. L'éléva-
 „ tion d'esprit, dit-il, est une image de la grandeur
 „ d'âme; & c'est pourquoi nous admirons quelque-
 „ fois la seule pensée d'un homme, encore qu'il ne
 „ parle point, à cause de cette grandeur de courage
 „ que nous voions. Par exemple, le silence d'Ajax
 „ aux Enfers, dans l'Odyssée: car ce silence a je ne
 „ sai quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit
 „ pû dire.

„ La première qualité qu'il faut donc supposer en
 „ un véritable Orateur, c'est qu'il n'ait point l'es-
 „ prit rampant. En effet, il n'est pas possible
 „ qu'un homme qui n'a toute sa vie que des sen-
 „ timens & des inclinations basses & serviles, puisse
 „ jamais rien produire qui soit fort merveilleux,
 „ ni digne de la postérité. Il n'y a vraisemblable-
 „ ment que ceux qui ont de hautes & de solides
 „ pensées qui puissent faire des discours élevez; &
 „ c'est particulièrement aux Grands Hommes qu'il
 „ échappe de dire des choses extraordinaires. Voyez,
 „ par exemple, ce que répondit Alexandre quand
 „ Darius lui fit offrir la moitié de l'Asie avec sa
 „ fille en mariage. *Pour moi*, lui disoit Parme-
 „ nion, *si j'étois Alexandre, j'accepterois ces of-
 „ fres. Et moi aussi*, repliqua ce Prince, *si j'étois
 „ Parmenion*. N'est-il pas vrai qu'il falloit être
 „ Alexandre pour faire cette réponse?

„ Et c'est en cette partie qu'a principalement
 „ excélé Homère, dont les pensées sont toutes
 „ sublimes, comme on le peut voir dans la des-
 „ cription de la Déesse Discorde, qui a, dit-il,
 „ *La tête dans les Cieux, & les pieds sur la terre.*

Car

„ Car on peut dire que cette grandeur qu'il lui
 „ donne est moins la mesure de la Discorde, que
 „ de la capacité & de l'élevation de l'esprit d'Ho-
 „ mere.

C H A P I T R E VI.

*La diversité des inclinations & du tempera-
 ment diversifie le stile. Chaque personne,
 chaque climat a son stile qui lui est parti-
 culier.*

LE discours est le caractère de l'ame; notre
 humeur se peint dans nos paroles; & chacun
 sans y penser suit le stile auquel ses dispositions
 naturelles le portent. Elles sont toutes différentes
 dans chaque homme : c'est pourquoi il y a autant
 de differens stiles qu'il y a de personnes qui par-
 lent ou qui écrivent. De là vient encore que cha-
 que climat a une maniere de parler qui lui est
 particuliere. Car, comme ordinairement ceux qui
 sont d'un même pais, ont beaucoup de rapport dans
 leur temperament, ils ont aussi des manieres de
 parler assez semblables, & conformes à cetempe-
 rament qui leur est commun. Les Espagnols, par
 exemple, qui sont tous graves, choisiront bien
 plutôt des mots dont la cadence sera majestueuse,
 & des expressions nobles, que des mots doux &
 languissans, & des expressions délicates, comme
 seroient les Italiens.

Les Orientaux qui ont l'imagination chaude &
 pleine d'images, ne parlent que par métaphores
 & par allegories; parce que lorsqu'ils se propo-
 sent de traiter quelque sujet, aussi-tôt leur imagi-
 nation leur presente mille images qui ont du rap-
 port à ce sujet, dont ils peuvent tirer plusieurs mé-
 tapho-

taphores. Ainsi si ce sujet est peu sensible, comme ces images sont fort vives, qu'elles frappent fortement leur esprit, & le tournent, pour ainsi dire, vers elles, ils sont bien plutôt portez à se servir du nom de ces images avec lesquelles ce sujet a rapport, que du nom propre. Ils quittent donc les expressions naturelles, pour employer celles qui sont figurées; c'est ce qui rend leur stile obscur à ceux qui n'ont pas une imagination aussi prompte qu'eux; car pour pénétrer dans le véritable sens de leurs paroles, il ne faut presque jamais considérer ce qu'elles signifient naturellement, mais ce qu'elles peuvent signifier prises dans un sens métaphorique qu'il n'est pas facile d'appercevoir, parce que les métaphores dont ils se servent, sont tirées d'objets qui ne nous frappent pas aussi vivement qu'ils en sont frappez; ainsi nous ne pouvons pas découvrir d'abord la liaison qu'ils ont avec la chose qui est le sujet du discours.

Cela se remarque dans les Poësies que nous avons des Orientaux: l'Écriture sainte nous en fournit même des exemples dans les Cantiques de Salomon. Nous sommes surpris d'abord, que ce Prince, en décrivant les beautés de son Epouse, compare son visage au côté de la Tour du mont Liban, qui regardoit la ville de Damas, & ses dents à une troupe de brebis nouvellement tenduës, qui sortent du bain: mais avec un peu d'application on pénètre dans sa pensée, & l'on apperçoit qu'en même temps qu'il pense aux beautés de son Epouse, il est frappé des images de ce qu'il avoit vû de plus beau. La Tour du Liban se presente à son imagination, qui faisoit une face extraordinairement belle du côté de Damas; il est frappé de la blancheur des brebis qui sortent du bain, & qui commencent à se revêtir d'une nouvelle toison. Les Septentrionaux n'ont pas tant de feu: leur imagination ne reçoit pas une si grande

grande variété d'images. Quand ils pensent à un sujet, ils en sont occupés; ainsi s'ils se servent de métaphores; ils ne les prennent que de choses qui ont une liaison fort étroite avec ce qui fait le principal sujet de leur discours. C'est pourquoi leur style est simple, naturel, & s'entend facilement. Ils se donnent tout le temps qui est nécessaire pour expliquer les choses qu'ils proposent. Ce que les Orientaux ne peuvent faire, étant emportés par la vivacité de leur imagination, qui les oblige de quitter ce qu'ils avoient commencé de dire, pour passer tout d'un coup à d'autres choses.

Les anciens Rheteurs distinguent en trois classes les différens styles que les différentes inclinations des peuples leur font aimer. Le premier est l'Asiatique, élevé, pompeux, magnifique. Les peuples de l'Asie ont été toujours ambitieux, leur discours exprime leur humeur, ils aiment le luxe; leurs paroles sont accompagnées de plusieurs vains ornemens qu'une humeur sévère ne peut souffrir. Le second style est l'Attique: Les Athéniens étoient plus réglés dans leurs manières de vivre: aussi sont-ils plus exacts, & pour ainsi dire plus modestes dans leurs discours. Le troisième est le style Rhodien: Les Rhodiens tenoient de l'humeur ambitieuse & passionnée pour le luxe des Asiatiques, & de la modestie des Athéniens: leur style caractérise leur humeur; il garde un milieu entre la liberté du style Asiatique, & la retenue du style Attique.

CHAPITRE VII.

Chaque siècle a son stile.

LA diversité des stiles vient encore des préjugés avec lesquels on parle. Quand on conçoit dans le monde de l'estime pour quelque manière d'écrire, & qu'il s'en fait une mode, chacun tâche de la suivre, & de s'y conformer; mais comme l'on se lasse des modes, & que ceux qui les ont inventés en cherchent de nouvelles après que celles-là sont devenues communes, pour se distinguer de la foule; ainsi il se fait un changement perpétuel dans le langage aussi-bien que dans les habits, comme nous l'avons dit ailleurs. C'est ce qui fait que chaque âge, chaque siècle a sa manière de parler qui lui est particulière. Les bons Critiques reconnoissent le temps auquel un Auteur a écrit en observant sa manière d'écrire, & son goût: c'est-à-dire l'estime qu'il a pour de certains tours, pour de certaines expressions qu'il affecte d'employer.

Seneque a remarqué qu'en chaque siècle il y a toujours quelque Auteur de réputation, qui est le modèle de tous ceux qui écrivent, lequel peut ainsi introduire de certaines manières qui, bien qu'elles soient mauvaises, quand elles ont été une fois applaudies, sont ensuite en usage, & tout le monde les affecte. C'est ainsi qu'on voit de certains défauts autorisés pendant des siècles entiers. *Hac vitia unus aliquis inducit, sub quo tunc eloquentia est: ceteri imitantur, & aliter alteri tradunt.* Il en donne un exemple dans Saluste. On aime, dit-il, de son temps les expressions concises, & une brevété obscure. *Sic Salustii vigenti*

vigente amputata sententia, & verba ante expectatum cadentia fuere pro cultu. Et comme on affecte d'imiter les grands hommes, ce qu'un Auteur de reputation a dit une fois, on le dit à chaque page. Seneque reprend de ce défaut Aruntius: *Qua apud Salustium rara fuerunt, apud hunc crebra sunt & penè continua, nec sine causa. Ille enim in hæc incidebat, at hic illa querebat.*

Le stile de chaque siecle fait aussi connoître quelles en ont été les inclinations & les mœurs. Ordinairement dans les siecles où les peuples ont été sérieux & reglez, le stile est sec, austere, & sans ornement. Le luxe s'est introduit pendant le déreglement des Republicques, aussi-bien dans le langage que dans les habits, dans les tables, & dans les bâtimens. Seneque avoit fait cette observation: *Genus dicendi imitatur publicos mores. Si disciplina civitatis laboravit, & se in deliciis dedit, argumentum est luxuria publica orationis lascivia: si modo non in uno aut in altero sint, sed approbata est & recepta. Non potest alius esse ingenio, alius animo color, si ille sanus est, si compositus, gravis, temperans, ingenium quoque siccum ac sobrium est.* C'est ce qui est arrivé à la langue Latine. Dans les fragmens qui nous restent des premiers Auteurs de cette langue, nous voyons que les Romains se contentoient seulement de se faire entendre, & qu'ils ne cherchoient aucune douceur dans leurs paroles. Elles étoient grossieres, rudes, & ne se pouvoient prononcer ni être entendues qu'avec peine. Aussi on fait qu'en ce temps les Romains ne recherchoient aucune façon, ils ne savoient ce que c'étoit que de cuisiniers, de ragoûts; leurs maisons étoient de briques sans peinture, sans architecture; en un mot, tout ce qui s'appelle

O

agrè-

agrément étoit mal reçu chez eux; ils n'aimoient que l'utile. Lorsqu'ils commencerent de se servir de leurs grandes richesses, après ces grandes victoires qui les rendirent maîtres de presque tout le monde, en même temps qu'ils modererent cette première severité, & qu'ils ne furent plus si ennemis des plaisirs, on voit que leur langue se polit, & s'adoucit par degrez : ce qui continua depuis le siècle des Scipions jusques à celui de l'Empereur Auguste. Elle retint néanmoins encore ce premier air qui étoit simple & naturel, ayant seulement retranché ce qu'elle avoit de dur & de grossier. Ce changement lui fut ainsi avantageux, & la mit dans sa perfection. C'est pourquoy on a toujours regardé comme des modèles achevez les Auteurs Latins qui écrivirent en ce temps-là.

Mais enfin quand les Romains n'eurent plus d'ennemis considérables, & qu'ils ne pensèrent plus qu'à se divertir, leur langue fut pleine d'affectations, de tours étudiés qui ne sont point naturels. Ils ne recherchèrent plus dans leur style que ce qui peut flatter les oreilles; des cadences agréables, des jeux de mots, des allusions; en un mot, comme ils ne recherchèrent plus dans les viandes une nourriture solide, mais des plaisirs qui sont nuisibles à la santé; aussi dans le discours ils quitterent cet air naturel & cette clarté qui sont si nécessaires pour se faire entendre; ils n'aimèrent plus dans les paroles que de vains ornemens qui en couvrent le sens, & empêchent qu'il ne paroisse.

Le même Philosophe que je viens de citer, recherche la cause de ce renversement: c'est, dit-il, la vanité & le luxe, qui ne se contentent point de ce qui est commun & ordinaire. Quand on a de la vanité, l'on n'aime que la nouveauté.

té. *Commendatio ex novitate, ex soliti ordinis commutatione captatur.* L'ambition porte à se faire distinguer, & le luxe, ou l'amour de la volupté fait qu'on n'est point content de ce qui est ordinaire. Cette corruption s'étend sur le stile aussi-bien que sur les mœurs; après quoi on ne peut rien élever de beau dans le discours, qui ne soit éloigné des manières ordinaires. *Cùm assuevit animus fastidire que ex more sunt, & illi pro sordidis solita sunt, etiam in oratione, quod novum querit.* Aussi ceux qui ont le goût bon, se donnent bien de garde d'imiter les Auteurs Latins qui ont écrit en ce temps-là; & ils regardent toutes ces choses que ces Auteurs estiment, comme des défauts qui trompent par quelque agrément, *duclia vitia.* Quand la décadence se mit dans l'Empire Romain, quelque temps même auparavant, lorsque toutes les Nations du monde se mêlèrent avec eux, il se fit un langage mêlé, & tout plein des impuretez des autres langues. Ceux qui écrivirent pour lors, & que l'on appelle les Auteurs de la basse Latinité, ne passèrent que pour la honte & l'infamie de la langue Latine, *dehonefamenta Latinitatis.*

C H A P I T R E VIII.

La matiere que l'on traite doit déterminer dans le choix du stile.

C'Est la matiere qui doit déterminer dans le choix du stile. Ces expressions nobles qui rendent le stile magnifique, ces grands mots qui remplissent la bouche, donnent aux choses un air de grandeur, & font connoître le jugement avantageux qu'en fait celui qui parle d'elles d'une

maniere si relevée. Si donc ces choses ne méritent point cette estime, si elles ne sont grandes que dans l'imagination de l'Auteur, cette magnificence fait remarquer son peu de jugement, en ce qu'il estime des choses qui ne sont dignes que de mépris. Les figures, & ces tours éloignez de l'ordre naturel du discours, découvrent aussi les mouvemens du cœur: or, afin que ces figures soient justes, la passion dont elles sont le caractère doit être raisonnable. Il n'y a rien qui approche plus de la folie, que de se laisser aller à des emportemens sans aucun sujet, de se mettre en colere pour une chose qu'on doit traiter avec froideur. Chaque mouvement a ses figures. Les figures enrichissent le stile, mais elles ne peuvent mériter de louanges si le mouvement qui les cause n'est louable, comme nous l'avons dit ci-dessus.

Je dis donc encore que c'est la matiere qui regle le stile; lorsque les choses sont grandes, & que l'on ne peut les envisager sans ressentir quelque grand mouvement, le stile qui les décrit doit être nécessairement animé, plein de mouvemens, enrichi de figures, de toutes sortes de métaphores. Si le sujet qu'on traite n'a rien d'extraordinaire, si on le peut considerer sans être touché de passion, le stile doit être simple. L'Art de parler n'ayant point de matiere limitée, & toutes les choses qui peuvent être l'objet de nos pensées pouvant être matieres de parler, il y a une infinité de stiles differens, les especes de choses que l'on peut traiter étant infinies. Néanmoins les Maîtres de l'Art ont réduit toutes les manieres d'écrire particulieres sous trois genres. La matiere de tout discours est ou extrêmement noble, ou extrêmement basse, ou elle tient un milieu entre ces deux extrémités; savoir, la noblesse & la bassesse. Il y a trois genres de stiles qui répondent à ces trois genres
de

de matieres; favoir, le sublime, le simple, & le médiocre. L'on appelle quelquefois ces stiles, caractères; parce qu'ils marquent la qualité de la matiere qui est le sujet du discours. Quand on entreprend un ouvrage, on se propose toujours une idée générale. Le dessein, par exemple, d'un Orateur qui fait le Panegyrique d'un Prince, est de relever l'éclat des actions de son Heros, & de porter sa gloire dans un si haut point; qu'on le regarde comme le premier de tous les hommes. Un Avocat qui plaidera la cause d'un pauvre, se contentera de persuader à ses Auditeurs que celui dont il a pris la défense, est un bon homme, fort innocent, & qui parmi ceux de son ordre s'acquitte de tous les devoirs d'un bon citoyen. Ce que je dirai de ces trois caractères regarde la prudence avec laquelle on doit conduire un ouvrage, sans perdre de vûë cette idée générale qu'on s'est proposé d'en donner; car quoique toutes les choses qui entrent dans la composition d'un discours ne soient pas d'une même espece, il faut pourtant faire enforte qu'elles ayent un rapport avec le tout dont elles font partie. On ne doit rien dire qui ne convienne au principal sujet, & qui n'en porte le caractère. On reprit avec raison les Alabandins comme d'une grande indécence, de ce que les Statuës qu'ils avoient placées dans le lieu de leurs exercices, representoient des Avocats qui plaidoient des causes; & que celles de leur Auditoire étoient des personnes qui s'exerçoient à la course, & qui jolioient au palet & à la paume. C'est pour éviter un semblable défaut, que nous recherchons dans les Chapitres suivans ce qui convient à chaque caractère.

CHAPITRE IX.

Regle pour le stile sublime.

APellès pour faire le portrait de son ami Antigonus, qui avoit perdu l'œil gauche à l'armée, le peignit de profil, faisant seulement paroître la partie du visage de ce Prince qui étoit sans difformité. Il faut imiter cet artifice. Quelque noble que soit le sujet dont on veut donner une haute idée, on ne peut réussir qu'en le faisant voir par la plus belle de ses faces. Les plus belles choses ont leurs imperfections; cependant la moindre tache qu'on découvre dans ce qu'on estimoit auparavant, est capable de faire perdre toute l'estime qu'on en avoit conçue. Après avoir dit mille belles choses; si on ajoute quelque chose de bas, il se trouvera des esprits assez malins pour ne faire attention qu'à cette bassesse, & oublier tout le reste. On ne doit rien dire qui démente ce que l'on a dit, & qui détruise la première idée qu'on a donnée. Longin reprend Hésiode de ce que dans le Poëme qu'il a intitulé : *Le Bouclier*; après avoir dit ce qu'il pouvoit pour faire une peinture terrible de la Déesse des Tenebres, il gâte ce qu'il avoit dit en ajoutant ces mots :

Une puante bumeur lui couloit des narines.

Cette circonstance ne rend pas cette Déesse terrible, qui étoit le dessein d'Hésiode, mais odieuse & dégoûtante.

Il faut donc cacher les défauts, ou pour mieux parler, puisque la vérité doit toujours paroître, il faut s'attacher à tourner les choses dont on veut
don-

donner une grande idée, de maniere qu'elles paroissent par leur bel endroit. Zeuxis, pour représenter Helene aussi belle que les Poëtes Grecs la font dans leurs vers, étudia les traits naturels des plus belles personnes de la ville où il faisoit cet ouvrage, & donna à son Helene toutes les graces que la nature avoit partagées entre un grand nombre de femmes bien faites. Lorsqu'on est donc maître de son sujet, qu'on peut ajoûter ou retrancher: qu'un Poëte, par exemple, entreprend de faire une description d'une tempête, il doit considérer tout ce qui arrive dans les tempêtes, les circonstances, les suites, pour rapporter ce qui est de plus extraordinaire & de plus surprenant, comme le fait l'Auteur des vers suivans.

*Comme l'on voit les flots soulevez par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage,
Le vent avec fureur dans les voiles fremit,
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gemit:
Le Matelot troublé, que son art abandonne,
Crois voir dans chaque flot la mort qui l'environne.*

Les expressions du stile sublime doivent être nobles, & capables de donner cette haute idée qu'on envisage comme sa fin. Quoique la matiere ne soit pas également noble dans toutes ses parties: neanmoins il faut garder une certaine uniformité de stile. Dans un Palais il y a des appartemens aussi-bien pour les derniers Officiers, que pour ceux qui approchent de la personne du Prince. Il y a des sales & des écuries. Les écuries ne doivent pas être bâties avec autant de magnificence que les sales, cependant il y a quelque proportion entre tous les compartimens de cet édifice, & chaque partie, pour basse qu'elle soit, fait

assez voir de quel tout elle est partie. Ainsi dans le stile sublime, quoique les expressions doivent répondre à la matiere, il faut neanmoins parler des choses qui ne sont que médiocres avec un air qui les releve de leur bassesse, parce qu'ayant dessein de donner une haute idée de son sujet, il est nécessaire que tout porte s'eslivrées, lui fasse honneur, & que l'ouvrage entier fasse connoître dans toutes ses parties la qualité de ce sujet.

Les Ecrivains ambitieux, pour avoir sujet de n'employer que ce stile sublime, mêlent avec tout ce qu'ils traitent, des choses grandes & prodigieuses, sans prendre garde si l'invention de ces prodiges est fondée sur la Raison. Les Grecs appellent ce vice *παρατολογία*. Florus qui a fait un petit abrégé de l'Histoire Romaine, me fournit un exemple assez remarquable de cette *Teratologie*. Il n'étoit question que de dire, comme fait *Sex-tus Rufus*: *Que l'Empire Romain s'étoit étendu jusques à l'Océan, par la conquête que Decimus brutus avoit faite de toute l'Espagne; ce qu'il exprime ainsi en Latin. Hispanias per Decimum Brutum obtinuimus, & usque ad Gades & Oceanum pervenimus.* Florus prenant un vol plus élevé, dit: *Decimus Brutus aliquanto latius Galilecos, atque omnes Gallecie populos, formidatumque militibus flumen oblivionis, peragratoque victor Oceani littore non prius signa convertit quàm cadentem in maria solem, obrutumque aquis ignem non sine quodam sacrilegii metu & horrore deprehendit.* Il grossit ainsi sa narration de prodiges: il s' imagine que les Romains ayant porté leurs conquêtes jusques aux extrémités des Espagnes, fremirent de peur, appercevans l'Océan, & qu'ils se crurent coupables d'avoir regardé avec des yeux temeraires le Soleil dans son couchant, lorsqu'il semble éteindre

dre ses feux dans les eaux de l'Océan.

Ce défaut est aussi appelé Enflure, parce que cette maniere de dire les choses avec un air sublime qui ne leur convient point, est semblable à ce faux embonpoint des malades qui paroissent gras lorsque la fluxion les rend bouffis. Le caractère sublime est difficile: tout le monde ne peut pas s'élever au dessus du commun, & continuer long-temps le même vol. Il est facile de s'élever par la grandeur des expressions; mais si ces expressions ne sont pas soutenues par la grandeur du sujet, & remplies de choses solides, on les compare justement à ces grandes échasses qui font remarquer la petite taille de ceux qui s'en servent, en même temps qu'elles les élevent. On peut bien par la machine d'une phrase faire monter une bagatelle fort haut; mais elle tombe bien-tôt dans son néant, & cette élévation ne fait que l'exposer aux yeux de ceux qui ne l'auroient jamais apperçûe, si elle étoit demeurée dans son obscurité. Cette affectation de donner un air de grandeur à toutes les choses que l'on propose, & de les revêtir de paroles magnifiques, fait naître ce soupçon aux personnes judicieuses, qu'un Auteur a voulu cacher la bassesse de ses pensées sous cette vaine montre de grandeur. Aussi, comme dit Quintilien, plus un esprit est rampant & borné, plus il affecte de paroître élevé & fécond. Les petites gens affectent de paroître grands en s'élevant sur la pointe de leurs pieds. Ceux qui sont foibles, sont le plus de rodomontades. Cette enflure du ille, ces affectations de mots qui sont du bruit, sont plutôt des témoignages de foiblesse que de force. *Quo quisque ingenio minus valet, hoc se magis attolle & dilatare conatur; & staturâ breves in digitos eriguntur, & plura infirmi minantur; nam & tumidos, & cor-*

ruptos, & tinnulos; & quocumque alto Cacozelia genere peccantes certum habeo non virium, sed infirmitatis vitio laborare.

Longin donne pour exemple de l'enflure l'expression de Gorgias, qui a appelé Xerxès le *Jupiter des Perses*, & les Vautours *des sépulchres animez*. Il compare les Auteurs enflés à ces oiseaux qui s'élevent si haut qu'on les perd de vûë. Il dit qu'ils n'ont que du vent & de l'écorce, qu'ils ressemblent à un homme qui ouvre une grande bouche pour souffler dans une petite sîte. Cet habile Rheteur fait cette reflexion importante, qu'en matiere d'éloquence il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'enflure. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le grand, & que nous craignons sur tout d'être accusé de secheresse, ou de peu de force; il arrive je ne sai comment que la plupart tombent dans ce vice: fondez sur cette maxime commune,

Dans un noble projet on tombe noblement.

Un stile enflé est ordinairement *froid*; car lorsqu'on veut dire une grande chose, & que cependant on ne dit qu'une puerilité, au lieu d'échauffer on refroidit. Qui n'auroit pas été glacé par cet Orateur, qui pour louer Alexandre le Grand, disoit de lui qu'il avoit conquis toute l'Asie en moins de temps qu'Isocrate n'en avoit employé à composer son Panegyrique? Les grandes expressions, les mots magnifiques de plusieurs syllabes, une cadence sonore, élevée, conviennent aux grandes choses qui méritent d'être dites noblement. Le stile sublime demande aussi des reflexions sérieuses, des sentences; c'est-à-dire, des manieres de s'exprimer ingénieuses, courtes, vives, qui par un tour non commun

excitent l'attention. Mais pour cela il faut que le sujet soit digne de ces reflexions. Les figures conviennent au stile sublime, parce que le sujet en étant grand, on ne peut point l'envisager froidement; n'être point touché & ému de ce qu'il y a d'extraordinaire. Ainsi le discours qui exprime ces mouvemens, est nécessairement figuré : mais ces figures marquent l'égarement, & pour ainsi dire, l'ivresse de celui qui entre dans de grandes passions sans raison. C'est assez parlé des défauts où tombent ceux qui emploient le stile sublime mal à propos ; donnons au moins un exemple d'un discours qui en ait les bonnes qualitez sans ces défauts. Monsieur Flechier parle avec ces paroles magnifiques contre les Juges qui ne s'acquittent que négligemment de leur devoir ; *qui renversant l'ordre des choses, se font une occupation de leurs amusemens, & qui ne donnent à leurs Charges que les restes d'une oisiveté languissante, comme s'ils n'étoient Juges que pour être de temps en temps sur les Fleurs de lys, où ils vont peut-être rever à leurs divertissemens passez dont ils ont encore l'imagination remplie, ou reparer par un mortel assoupissement les veilles qu'ils ont donné à leurs plaisirs.*

C H A P I T R E X.

Du stile, ou caractère simple.

C'Est une regle de bon sens, qu'il faut que les mots conviennent aux choses. Ce qui est grand demande des mots qui donnent de grandes idées. Il faut dire simplement ce qui est bas, & rien d'extraordinaire, *Τὰ μὲν μεγάλα μεγάλως, καὶ τὰ μικρὰ μικρῶς.* Or c'est ce qui est difficile

non pour le choix de la matière, mais pour l'élocution. Il faut avoir une connoissance parfaite de la langue dans laquelle on écrit, pour écrire simplement, & se soutenir sans tomber. Il y a des termes & des tours qu'on n'emploie que dans les grandes occasions ; mais ordinairement ce qui fait le stile sublime dont nous venons de parler, ce sont les métaphores, les figures où l'on a une grande liberté. Mais quand il s'agit de dire quelque chose simplement, c'est-à-dire, d'en parler comme l'on parle ordinairement, on est assujetti à l'usage ordinaire, qu'il faut par conséquent posséder en perfection pour réussir dans le stile simple. C'est pourquoi on estime plus pour la pureté de la langue les lettres que Ciceron écrivoit à ses amis, que ses Harangues. Il en est de même de ce que Virgile a écrit dans ce stile, comme sont ses Bucoliques.

Le caractère simple dont nous parlons ici, a donc ses difficultés. Le choix des choses n'y est pas difficile, comme nous l'avons dit, puisqu'elles doivent être communes & ordinaires ; mais c'est ce qui le rend difficile : car la grandeur des choses éblouit & cache les défauts d'un Ecrivain. Quand on parle de choses rares & extraordinaires, on peut employer des métaphores, parce que l'usage ne donne point d'expressions assez fortes. Le discours peut être enrichi de figures, parce que l'on n'envisage gueres ce qui est grand tranquillement, ni sans ressentir des mouvemens d'admiration, d'amour ou de haine, de crainte ou d'esperance. Au contraire, si l'on n'a pour objet que des choses communes, on est obligé de n'employer que les termes propres & ordinaires : il n'est pas permis de figurer son discours ; il faut parler simplement, ce qui n'est pas sans difficulté. Car enfin, ceux qui écrivent ne peuvent ignorer que la
liber-

liberté de recourir aux figures est souvent commode pour s'exempter de la peine de rechercher des mots propres qui ne se trouvent pas toujours. L'expérience fait connoître qu'il est plus facile de faire des figures, que de parler naturellement.

J'ai toujours observé que c'est le caractère des petits genies que l'affectation dans le discours; un esprit élevé, solide, n'établit pas sa réputation sur des phrases, sur des expressions qui n'ont que le tour de rare. Pourquoi ne pas dire les choses d'une manière naturelle? Pourquoi dire obscurément que *nous nous devenons plus chers à mesurer que nous sommes plus près de nous perdre*; pour dire que quand on est vieux, & sur le point de mourir, on ménage davantage la vie? Cette pensée est-elle si rare, si mystérieuse, qu'il la fallût ainsi envelopper? Il en est de même de cette expression: *A parler sainement, nous nous sommes les premiers fâcheux dans un commerce trop long & trop sérieux avec nous-mêmes*. Ne parleroit-on pas plus raisonnablement en disant simplement ce qu'on veut ici marquer: qu'on s'ennuie quand on est seul, si cette solitude dure longtemps? Le fameux Rheteur que je cite souvent, Longin, remarque qu'un discours tout simple exprime quelquefois mieux la chose, que toute la pompe & tout l'ornement: qu'on le voit dans les affaires de la vie; une chose énoncée d'une façon ordinaire se faisant plus aisément croire: car les expressions simples marquent un homme qui dit bonnement les choses, & qui n'y entend point de finesse. Je suppose que ces expressions renferment un sens qui n'a rien de grossier ni de trivial. Cet avis est de la dernière importance pour les conversations & pour les compositions; on doit par tout éviter ce qui s'appelle phrase, & faire consister l'esprit à dire des choses raisonnables,

& à les dire d'une maniere naturelle; en se servant des termes propres que l'usage a établi, sans en affecter d'autres.

C'est donc dans ce que nous appellons le stile simple, qu'un honnête homme doit particulièrement s'exercer. Or, il y a bien de la différence entre la simplicité & la bassesse qui n'est jamais bonne, & qu'il faut éviter. La matiere du stile simple n'a aucune élévation; mais ce n'est pas à dire que le discours qui l'exprime doive être vil & méprisable. Elle ne demande pas les pompes & les ornemens de l'Eloquence, ni d'être revêtuë d'habits magnifiques; mais aussi elle rejette les façons de parler basses; elle veut que les habits que l'on lui donne soient propres & honnêtes; & ce qu'il faut bien remarquer, c'est que dans ce stile on peut être sublime, penser & parler sublimement. Car, comme le remarque le fameux Traducteur de Longin, par le sublime, dont Longin a fait un excellent Traité, on ne doit pas entendre *ce que les Orateurs appellent le stile sublime; mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frappe dans le discours, & qui fait qu'un ouvrage enleve, ravit, transporte. Le stile sublime veut toujours de grands mots, mais le sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Une chose peut être dans le stile sublime, & n'être pourtant pas sublime; c'est-à-dire, n'avoir rien d'extraordinaire, de surprenant.* Le sublime demande donc quelque chose de nouveau & dans le tour, & dans la pensée. On donne ce Quatrain comme un chef-d'œuvre en naïveté. L'expression en est simple, mais la pensée du Poëte surprend, & donne en un mot plus d'idées que ne feroit un long discours.

*Colas est mort de maladie ;
 Tu veux que j'en pleure le sort :
 Hé bien , que veux-tu que j'en die ?
 Colas vivoit , Colas est mort.*

C H A P I T R E XI.

Du stile médiocre.

JE ne dirai rien du caractère médiocre, parce qu'il suffit de savoir qu'il consiste dans une médiocrité qui doit participer de la grandeur du caractère sublime, & de la simplicité du caractère simple. Virgile nous a donné l'exemple de ces trois caractères. Son Eneïde est dans le caractère sublime : il n'y parle que de combats, que de sièges, que de guerres, que de Princes, que de Heros. Tout y est magnifique ; les sentimens & les paroles : la grandeur des expressions répond à la grandeur du sujet. On ne lit rien dans ce Poëme qui soit ordinaire. Ce Poëte ne se sert point de termes que l'usage de la lie du peuple ait, pour ainsi dire, profané. S'il est obligé de nommer les choses communes, il le fera par quelque tour particulier, par quelque Trope, par exemple, pour *panis*, du pain, il mettra *Cerès*, qui étoit parmi les Payens, la Déesse des bleds.

Le caractère des Eclogues est simple. Ce sont des Bergers qui parlent, qui s'entretiennent de leurs amours, de leurs troupeaux, de leurs campagnes d'une manière simple, & qui convient à des Bergers.

Les Georgiques sont d'un caractère médiocre. La matière qu'il y traite n'approche pas de celle de l'Eneïde. Virgile ne parle point dans cet ouvrage

vrage de ces grandes guerres, de ces illustres combats, & de l'établissement de l'Empire Romain, qui font le sujet de son Eneide; mais aussi les Georgiques ne sont pas ravalez jusques à la condition des Bergers. Car dans ces Livres il pénètre dans les causes les plus cachées de la nature, il découvre les mystères de la Religion des Romains; il y mêle de la Philosophie, de la Theologie, de l'Histoire: ce qui l'oblige à tenir un milieu entre la majesté de son Eneide, & la simplicité de ses Bucoliques.

C'est aussi dans le stile dont on parle en ce Chapitre, qu'un honnête homme doit s'exercer. Le stile grand & sublime n'est que pour les choses fort extraordinaires, & par conséquent qui sont hors de l'usage commun. La plupart des choses qui font le sujet de nos entretiens & de nos discours, sont médiocres. La question est donc de les envisager telles qu'elles sont, d'en juger raisonnablement, comme le doit faire un honnête homme. Il y a des esprits de travers qui prennent les choses tout autrement qu'elles ne sont. Tantôt les colines leur paroissent des montagnes. Ils se récrient sur tout; & tantôt ils regardent avec froideur les choses qui sont les plus dignes d'admiration. Il y a aussi des esprits grossiers qui ne découvrent rien, non pas même ce qui leur saute aux yeux. Un honnête homme, c'est-à-dire, un homme qui a du jugement, qui est délicat, voit ce que sont les choses, il ne lui échape rien; & ensuite il s'en forme des idées véritables. S'il en parle, il le fait naturellement, les peignant avec les couleurs naturelles, c'est-à-dire, exprimant les idées qu'il en a avec les termes qui sont faits pour ces idées; de sorte qu'on voit dans son stile un esprit raisonnable & naturel qui n'outré rien, qui juge des choses comme il faut;

faut ; qui ne les fait point plus grandes qu'elles sont, qui ne les fait point plus petites, & qui en parle dans les termes qu'on en parle lorsqu'on n'y cherche point de façon, qu'on n'affecte rien, qu'on fuit la Raïson, la bien-séance, l'usage des honnêtes gens. C'est là le caractère d'un esprit poli, qu'on prend dans la conversation de ceux qui ont l'esprit naturel, bien fait, & que par conséquent on ne se peut empêcher d'aimer & d'honorer ; ce qui leur fait donner le nom d'honnêtes gens, à cause de l'honneur dont ils se rendent dignes. Il y a peu d'Auteurs qui ayent ce caractère ; c'est pourquoi, en lisant les Livres, on y prend le plus souvent un caractère opposé, qui est celui de *Pédant*. En lisant beaucoup Homere, on prend un stile naturel. Les lettres de Ciceron, sur tout celles qu'il a écrites à Atticus, les Satyres & les Epitres d'Horace ; Virgile, Saluste, Cesar donnent cette politesse qui fait ce qu'on appelle un honnête homme. On voit dans ces ouvrages des modeles parfaits du stile dont nous parlons. Peu en jugent bien ; car on n'aime que ce qui a un air de grandeur. On pardonne à un Auteur cent endroits bas, si on en trouve un qui bille. Seneque redresse un de ses amis qui avoit ce mauvais goût, qui n'aimoit que ce qui étoit élevé, & prenoit pour basse l'égalité & la douceur qui sont les qualitez du stile mediocre. Les paroles de Seneque renferment un grand sens. *Humilia sibi videri dicis omnia, & parùm erecta. . . . Non sunt humilia illa, sed placida. Sunt enim tenore quieto compositoque formata, nec depressa, sed plana. Deest illis oratorius vigor, stimulative quos quæris, & subiti ictus sententiarum : sed totum corpus videris, quamvis sit incomptum, honestum est.*

CHAPITRE XII.

Stiles propres à certaines matieres. Qualitez communes à tous ces stiles.

NOUS allons parler des stiles particuliers qui sont affectez à certaines matieres, comme sont les stiles des Poëtes, des Orateurs, des Historiens, &c. Mais il est à propos de faire auparavant quelques observations sur les qualitez qui sont communes à tous ces stiles. Car de plusieurs Ecrivains qui s'exercent dans un même stile, les uns sont plus doux, les autres sont plus forts : les uns sont fleuris, les autres sont austeres. Voions en quoi consistent ces qualitez, & comment on les peut donner à un stile lorsqu'elles conviennent à la nature du sujet.

La premiere de ces qualitez est la douceur. On dit qu'un stile est doux lorsque les choses y sont dites avec tant de clarté, que l'esprit ne fait aucun effort pour les concevoir, comme nous disons que le penchant d'une montagne est doux, lorsque l'on y monte sans peine. Pour donner cette douceur à un stile, il ne faut rien laisser à deviner au Lecteur. On doit débrouiller tout ce qui pourroit l'embarrasser; prévenir ses doutes. En un mot, il faut dire les choses dans l'étendue qui est nécessaire, afin qu'elles soient apperçûes; ce qui est petit se déroband à la vûë. J'ai dit dans le Livre précédent de quelle maniere on adoucissoit la cadence & la prononciation du discours. La douceur du nombre contribue merveilleusement à la douceur du stile. Cette douceur peut avoir plusieurs degrez. On dit d'un Auteur qui écrit avec une douceur extraordinaire, que son

stile est tendre & délicat. Je ne veux pas oublier ici qu'il n'y a rien qui contribue davantage à la douceur du stile, que le soin d'inserer où il faut, toutes les particules nécessaires pour faire appercevoir la suite & la liaison de toutes les parties du discours. On donne pour modele d'un stile doux Herodote dans la langue Grecque, & pour la Latine Tite-Live.

La seconde qualité est la force. Cette qualité est entièrement opposée à la précédente : elle frappe fortement l'esprit, elle l'applique, & le rend extrêmement attentif. Pour rendre un stile fort, il faut se servir d'expressions courtes, qui signifient beaucoup, & qui réveillent plusieurs idées. Les Auteurs Grecs & Latins, comme Thucydide & Tacite, sont pleins d'expressions fortes. Elles sont rares dans le François ces expressions. Notre langue aime que le discours soit naturel, libre, & un peu diffus; c'est pourquoi on ne doit pas s'étonner que les traductions Françoises des Auteurs Grecs & Latins soient plus abondantes en paroles que les originaux, puisqu'on ne peut pas se servir d'expressions si courtes & si serrées, selon le genie de notre langue, qui veut qu'on développe toutes les idées que le mot Grec ou Latin renferme. Saint Paul, par exemple, dit d'une maniere noble, qu'il est prêt de mourir, se servant de cette expression : *ἐγὼ γὰρ ἤδη σπίνδομαι* que la version Latine rend par ces mots : *Ego enim jam delibor* : Pour traduire en François ce passage, il faut nécessairement le faire de cette maniere : *Car pour moi, je suis comme une victime qui a déjà reçu l'aspersion pour être sacrifiée*. Toutes ces paroles ne font que développer les idées que donne le mot Grec *σπίνδομαι* lorsqu'on considère sa force avec toute l'attention nécessaire.

Je le pensois ainsi lorsque j'ai fait imprimer ce Livre les premières fois. Je crois à présent qu'il faut traduire; *Car pour moi, je suis comme une victime, dont le sacrifice va être bien-tôt achevé: déjà on fait l'effusion de mon sang.* Saint Paul fait allusion aux Sacrifices Judaiques. Il n'est point vrai qu'on fit aucune aspersion sur la tête de la victime, comme cela se pratiquoit chez les Gentils. Après la mactation on versoit le sang de la victime au pied de l'Autel; & c'est cette action dont le verbe *σπένδομαι* donne l'idée. Ensuite on coupoit la victime, on la partageoit; & c'est ce que Saint Paul appelle *tempus resolutionis mee*: Le temps de la séparation de son ame d'avec son corps.

† La troisième qualité rend un stile agréable & fleuri. Cette qualité dépend en partie de la première, & elle en veut être précédée, l'esprit ne se divertissant pas lorsqu'il s'applique trop fortement. Les Tropes & les Figures sont les fleurs du stile. Les Tropes font concevoir sensiblement les pensées les plus abstraites. Ils font une peinture agréable de ce que l'on vouloit signifier. Les figures réveillent l'attention, elles échauffent, elles animent les Lecteurs, ce qui lui est agréable; le mouvement étant le principe de la vie & des plaisirs; la froideur au contraire mortifiant toutes choses. Quinte-Curce est fleuri.

La dernière qualité est austère, elle retranche du stile tout ce qui n'est pas absolument nécessaire, elle n'accorde rien au plaisir, elle ne souffre aucun ornement, & comme un Juge de l'ancien Arcopage, elle ne permet pas que le discours soit animé; elle en bannit tous les mouvemens capables d'attendrir les cœurs. Lorsque l'austérité va trop loin, elle dégénère en sécheresse.

L'on doit faire en sorte que le stile ait des qualitez qui soient propres au sujet que l'on traite. Vitruve, cet excellent & judicieux Architecte qui vivoit sous Auguste, remarque que dans la structure des Temples on suivoit l'ordre qui exprimoit le caractère de la Divinité à qui le Temple étoit dédié. Le Dorique qui est le plus solide & le plus simple, étoit employé dans les Temples de Minerve, de Mars & d'Hercule; les delicatesses & les ornemens des autres ordres ne couvenant pas à la Déesse de la Sageffe, au Dieu des combats, ni à l'exterminateur des Monstres. Les Temples de Venus, de Flore, de Proserpine, & des Nymphes étoient bâtis selon l'ordre Corinthien, qui est tendre, délicat, chargé de festons, de feuillages, & paré de tous les ornemens de l'Architecture. L'ordre Ionique étoit consacré à Diane & à Junon, & aux autres Dieux; les regles de cet ordre donnent le caractère de leur humeur. Il tient un milieu entre la solidité de l'ordre Dorique, & la gentillesse du Corinthien. Il en est de même du discours, les fleurs & les gentillesse de l'éloquence ne sont pas propres pour un sujet grave & plein de majesté. L'austerité du stile est importun lorsque la matiere permet de rire: la force des expressions est inutile quand les esprits se gagnent par la douceur, & qu'il n'est pas besoin de les combattre ni de les forcer.

C H A P I T R E XIII.

Quel doit être le stile des Orateurs.

IL semble que ceux qui ont traité jusqu'à présent de l'Art de parler, n'ayent écrit que pour les Orateurs. Ils ne donnent des preceptes que

que pour leur stile; & ceux qui étudient cet art regardent l'abondance & la richesse des expressions que nous admirons dans le discours des grands Orateurs, comme le principal & l'unique fruit de leur étude. Il est vrai que l'éloquence paroît avec éclat dans ce stile, ce qui m'oblige de lui donner la première place.

Les Orateurs parlent ordinairement pour éclaircir des veritez obscures ou contestées; ce qui demande un stile diffus, puisque dans cette occasion il est nécessaire de dissiper tous les nuages & toutes les obscuritez qui cachent ces veritez. Ceux qui entendent parler un Orateur, ne prennent pas autant d'intérêt que lui dans la cause qu'il défend; ils ne font donc pas toujours attentifs, ou n'ayant pas l'esprit assez vif, ils ne conçoivent qu'avec peine ce qu'on leur dit. L'Orateur est donc obligé de redire les mêmes choses en plusieurs manières, afin que si les premières paroles n'ont pas porté coup, les secondes fassent l'effet qu'il fouhaite.

Mais cette abondance ne consiste pas dans une multitude d'épithetes, de mots, & d'expressions entièrement synonymes. Pour persuader une verité, pour la faire comprendre par les plus grossiers, & la faire appercevoir aux esprits les plus distraits; il faut la représenter sous plusieurs faces différentes, avec cet ordre que les dernières expressions soient plus fortes que les premières, & ajoutent quelque chose au discours; de sorte que sans être ennuyeux, on rende sensible & palpable ce que l'on vouloit faire connoître. Un habile homme s'accommode à la capacité des Auditeurs, il s'arrête aux choses qui sont obscures, & il ne les quitte point jusques à ce qu'elles soient entrées dans leur esprit, & qu'elles s'y soient établies.

Les veritez qui se démontrent dans les plaidoyers & dans les harangues, ne sont pas de la nature des veritez Mathematiques. Ces dernieres ne dépendent que d'un tres-petit nombre de principes certains & infaillibles. Les premieres dépendent d'une multitude de circonstances qui, séparées, n'ont pas de force, & qui ne peuvent convaincre que lorsqu'elles sont ramassées & unies ensemble. On ne peut les ramasser sans art, & c'est où paroît l'adresse des Orateurs. Ils ménagent les moindres circonstances, & souvent ils font le fondement de leur preuve d'une particularité qu'un autre auroit rebutée, & n'auroit daigné employer. Pourquoi Ciceron grossit-il ses Oraisons de circonstances qui semblent inutiles & basses? A quoi bon rapporter que Milon changea de souliers, qu'il prit ses habits de campagne, qu'il partit tard, attendant sa femme, laquelle fut long-temps à se préparer, selon la coutume des femmes; C'est que cette peinture simple & naive qu'il fait sans oublier le moindre trait de l'action qu'il veut mettre devant les yeux des Juges, persuade efficacement qu'on ne peut rien appercevoir dans la conduite de Milon qui le fasse soupçonner d'avoir prémedité d'assassiner Clodius, comme prétendoient ses ennemis.

Les grands Orateurs n'emploient que des expressions riches, capables de faire valoir leurs raisons. Ils tâchent d'éblouir les yeux & l'esprit, & pour ce sujet ils ne combattent qu'avec des armes brillantes. L'usage ne leur fournissant pas toujours des mots propres pour exprimer le jugement qu'ils font des choses, & pour les faire paroître aussi grandes qu'elles sont: ils ont recours aux Tropes, qui leur servent encore à donner telle couleur qu'ils desirent à une action, à la faire paroître petite ou grande, louable ou méprisable, juste

juste ou injuste, selon que les termes métaphoriques dont ils se servent, la relevent ou l'abaissent. Mais l'abus qu'ils font de cet art les rend souvent ridicules. On n'a pas droit de déguiser une action, de l'habiller comme l'on veut, de donner le nom de crime à une faute excusable, & d'en parler comme d'une faute légère, si elle est criminelle. Les mots de crimes & de fautes donnent des idées contraires. Si l'on n'applique ces termes avec justesse, on doit passer ou pour n'avoir pas de jugement, ou pour avoir peu de bonne foi. Les personnes sages qui écoutent, s'attachent aux choses, & avant que de se laisser persuader par les mots, ils examinent s'ils sont justes. J'admire ces Déclamateurs qui croient avoir triomphé de leur ennemi, quand ils se sont raillez de ses raisons : ils croient l'avoir terrassé quand ils l'ont chargé d'injures, & qu'ils ont épuisé toutes les figures de leur art pour le représenter tel qu'ils veulent qu'ils paroissent.

Mais aussi un Orateur ne doit pas être froid & indifférent. On ne peut défendre fortement une vérité, si l'on ne s'intéresse dans sa défense. Le discours est languissant qui ne part pas d'un cœur échauffé & ardent à combattre pour la vérité, dont il a pris le parti. Nous avons montré dans le second Livre, que comme la nature fait prendre aux membres du corps des postures propres à attaquer & à se défendre dans un combat singulier, elle fait aussi que l'on figure son discours, & que l'on lui donne des tours propres à soutenir une vérité contestée, à l'établir, & à réfuter ce qu'on lui oppose. Aussi nous voyons qu'il n'y a rien de plus figuré que le discours d'un grand Orateur qui entre dans tous les sentimens de celui dont il plaide la cause, & se revêt de toutes ses affections.

C'est

C'est la qualité des choses dont il parle, qui doit régler son stile : lorsque les choses le méritent, il doit s'échauffer : on attend de lui de la véhémence. Par exemple, quand il déclame contre le vice, contre les crimes énormes, il ne le doit pas faire foiblement, comme le dit Senèque écrivant à un de ses amis. *Desideres, inquires, contra vitia aliquid asperè dici, contra pericula animosè, contra fortunam superbè, contra ambitionem contumeliosè. Volo luxuriam objurgari, libidinem traduci, impotentiam frangi: sit aliquid oratoriè acre, tragicè grande, comicè exile.* Ces paroles Latines disent beaucoup : elles peuvent tenir lieu de plusieurs preceptes.

La clarté est particulièrement nécessaire à un Orateur ; mais il faut prendre garde qu'en voulant trop dire, il ne fatigue ; car on n'aime pas à entendre rebattre ce que l'on fait déjà. Quand on est ferré, on n'est pas entendu : ce qui est étudié & profond, est obscur : ce qui est clair, superficiel, connu, & entendu de tout le monde, est méprisé. La difficulté est de trouver le juste milieu. Aussi il se peut faire que deux Orateurs, après s'être entendus, eurent raison de dire l'un de l'autre ; l'un, après que le premier eut parlé : *Les eaux claires ne sont jamais profondes ; le premier ayant entendu le second : Les eaux profondes ne sont jamais claires ;* se reprochant réciproquement leurs défauts ; à l'un d'être superficiel, à l'autre d'être obscur. Est-il nécessaire que j'avertisse que c'est une extravagance, ou un orgueil mal entendu que d'affecter l'obscurité pour faire mine qu'on dit de grandes choses ? La réputation est facile à acquérir à ce prix-là ; mais il faut parler devant de sottes gens, qui effectivement n'admirent que ce qui est énigmatique, que ce qu'ils n'entendent point. Aussi, comme

P

il

il ne s'en rencontre que trop, je ne m'étonne pas s'il s'est trouvé un mauvais Maître qui donnoit pour preceptes à ses écoliers, de jeter de l'obscurité sur leurs écrits, sans doute pour paroître merveilleux. Son mot ordinaire étoit, *ἀόρατον*; c'est-à-dire, obscurcissez ce que vous dites. Quintilien parle de ce mauvais Rheteur, à qui les choses paroissoient d'autant meilleures, qu'il avoit peine à les entendre: *Tantò melior, ne ego quidem intellexi*: Cela est excellent, je ne l'entens pas moi-même.

Pour le nombre, ou cadence propre à l'Orateur, son discours doit être périodique de temps en temps; les périodes se prononçant avec plus de majesté, elles donnent du poids aux choses.

C H A P I T R E XIV.

Quel doit être le stile des Historiens.

Après les harangues, il n'y a point de sujet où l'éloquence se fasse davantage admirer, que dans l'Histoire; car c'est le métier de l'Orateur d'écrire l'Histoire, comme dit Cicéron: *Historia opus est maximè Oratorium*. C'est par sa bouche que les actions des grands hommes doivent être publiées: c'est son stile qui en conserve la mémoire à la posterité. Les principales qualitez du stile historique sont la clarté & la brièveté. Un Historien éloquent fait une vive peinture de l'action qu'il rapporte; il n'en oublie aucune notable circonstance. Celui qui est sec ou aride, ne represente que la carcasse des choses, il ne les dit qu'à demi: ainsi son Histoire est maigre & décharnée. Quand on rapporte un combat qui a été suivi d'une victoire signalée, ce
n'est

n'est pas être Historien que de dire simplement que l'on a combattu : il faut rapporter les causes de la guerre, dire comment elle s'est allumée, faire connoître quel étoit le dessein des Princes, quelles étoient leurs forces; il faut faire une description du lieu du combat, particulièrement si ce lieu a été cause de quelque accident considerable, & découvrir tous les stratagèmes dont on s'est servi. Mais il faut sur toute chose que l'Histoire soit comme un miroir qui rend les objets tels qu'ils se présentent à lui, sans augmentation ni diminution de leur grandeur naturelle.

La brièveté contribuë à la clarté : je ne parle point de celle qui consiste dans les choses, & dans un choix de ce qu'il faut dire & de ce qu'il faut négliger. Le stile d'un Historien doit être coupé, dégagé de longues phrases, & de ces périodes qui tiennent l'esprit en suspens. Il faut que son cours soit égal, & qu'il ne soit point interrompu par ces figures extraordinaires, par ces grands mouvemens qui sont défendus à un Historien dont le devoir est d'écrire sans passion. Ce n'est pas qu'un Historien qui est bon Orateur, ne puisse faire usage de son éloquence. L'occasion s'en présente assez souvent. Comme il est obligé de rapporter ce qui a été dit, aussi-bien que ce qui a été fait, il y a des harangues à faire dans l'Histoire, où les figures sont nécessaires pour peindre la passion de ceux qu'on fait parler.

CHAPITRE XV.

Quel doit être le stile Dogmatique.

LE zele que l'on a pour la défense d'une vérité contestée, cause dans l'ame des mouvemens qui font qu'elle se tourne de tous côtez, qu'elle cherche par tout des armes, & qu'elle employe toutes les forces de l'éloquence pour triompher de ses adversaires. Dans les matieres dogmatiques, où pour Auditeurs on n'a que des personnes dociles, qui reçoivent ce qu'on leur dit comme ils recevoient des Oracles, ces sujets de zele & de chaleur ne se presentent point. Dans un Traité de Geometrie, quel sujet auroit-on de s'échauffer? Les veritez qu'on y démontre sont évidentes. Elles n'empruntent point leur clarté des lumieres de l'éloquence: il ne faut que les proposer. Ce n'est pas comme dans les procès, où la verité est fâcheuse aux uns, & avantageuse aux autres, & où étant reconnuë, elle enrichit l'un, & apauvrit l'autre. Qui est celui qui prend intérêt à contester ou à défendre une proposition de Geometrie? Les Geometres démontrent que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits. Que cela soit vrai ou faux, cela ne fait ni bien ni mal à personne, l'on ne s'y oppose point. C'est pourquoi le stile d'un Geometre doit être simple, sec, & dépouillé de tous les mouvemens que la passion inspire à l'Orateur. Outre que plus une verité est claire, & conçûë avec évidence, on est plus déterminé à l'exprimer d'une même façon, & en peu de paroles.

En traitant la Physique & la Morale, on peut pren-

prendre une matiere d'écrire moins feche que ce stile des Geometres. Un homme qui s'applique avec contention à résoudre un problème de Geometrie, à trouver une Equation d'Algebre, est chagrin & austere; il ne peut souffrir ces paroles qui ne sont placées dans le discours que pour l'ornement. Mais la Physique & la Morale ne sont pas des matieres si épineuses, qu'elles rendent de mauvaise humeur les Lecteurs. Il n'est donc pas nécessaire que le stile de ces Sciences soit si severe.

Les veritez qui se démontrent dans les Sciences profanes, sont steriles, & peu importantes. Les passions ne sont justes & raisonnables que lorsqu'elles portent l'ame, & la poussent à chercher un bien solide, & à fuir un mal veritable; c'est donc une chose assez ridicule de se passionner pour soutenir ces veritez qui ne sont ni bien ni mal, d'en parler avec des emportemens, des transports & des figures que le bon sens veut qu'on reserve à d'autres occasions. Je ne puis souffrir ceux qui se passionnent pour défendre la reputation d'Aristote, qui disent des injures à ceux qui n'estiment pas assez Ciceron, qui font des exclamations & des figures contre ceux qui se trompent en parlant des habits des Grecs & des Latins. Mais aussi je ne puis dissimuler que c'est avec peine que je lis les ouvrages de ces Theologiens qui parlent avec autant de froideur & de secheresse, des principales veritez de notre Religion, que si elles n'étoient importantes à personne. C'est une espece d'irreligion que d'envisager les choses de Dieu sans des mouvemens d'amour, de respect & de veneration qui se fassent paroître au dehors. On ne peut assister aux saints Mysteres que dans une posture respectueuse. Ceux qui se mêlent de parler de Theologie, qui veulent

dans la poésie, l'usage ne fournissant pas des termes assez forts. Le tour du discours poétique doit être aussi figuré pour la même raison; car la dignité de la matière remplissant l'ame du Poëte de transports d'estime & d'admiration, le cours de ses paroles ne peut être égal; il est nécessairement interrompu par les flots de ces grands mouvemens dont son esprit est agité. Aussi lorsque le sujet de ses vers n'a rien qui puisse causer ces fougues & ces transports, comme dans les Comedies, dans les Eclogues, & dans quelques autres especes de vers dont la matière est basse, son stile doit être simple & sans figures. C'est la qualité des choses qui sont grandes & rares, qui excuse & autorise la manière de parler des Poëtes; car si ces choses sont communes, il ne leur est pas plus permis qu'à un Historien de s'éloigner de l'usage commun.

On n'aime pas ordinairement les veritez abstraites, qui ne s'apperçoivent que par les yeux de l'esprit. Nous sommes tellement accoutumés à ne concevoir que ce que les sens nous presentent, que nous sommes incapables de comprendre un raisonnement s'il n'est établi sur quelque experience sensible: de là vient que les expressions abstraites sont des Enigmes à la plupart des gens, & que celles-là plaisent, qui forment dans l'imagination une peinture sensible de ce qu'on leur veut faire concevoir. C'est pourquoi les Poëtes dont le but principal est de plaire, n'emploient que ces dernières expressions; & c'est pour cette même raison que les Metaphores, qui rendent toutes choses-sensibles, comme nous avons vû, sont si frequentes dans leur stile.

Ce desir de frapper vivement les sens, & de se faire entendre sans peine, a porté les anciens Poëtes à user si souvent de fictions, donnant à

chaque chose un corps fait comme le nôtre, une ame & un visage. Lorsqu'un Poète est une fois échauffé, il ne considère plus les choses dans leur état naturel.

*Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre :
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots,*

Cela touche d'une autre manière que les expressions communes. Quand un Poète vient à parler de la guerre, & qu'il dit que Bellonne, Déesse de la guerre, porte la terreur & l'épouvante dans toute une armée, que le Dieu Mars anime l'ardeur des soldats; ces manières de dire les choses font bien une autre impression sur les sens, que celles-ci dont on se sert dans l'usage ordinaire. *Toute l'armée fut épouvantée : Les soldats étoient animez au combat.* Chaque vertu, chaque passion est une Divinité dans la Poésie. Minerve est la Prudence. La Crainte, la Colere, l'Envie sont des Furies. Ces noms de crainte, de colere, d'envie, quand on ne considère que les idées que l'usage y a jointes, ne font pas grande impression. Mais on ne peut se représenter la Déesse de la colere avec ses yeux pleins de fureur, ses mains teintes de sang, ces flâmes qui sortent de sa bouche, ces serpens siffians autour de sa tête, cette torche allumée qu'elle tient à la main, sans fremir & sans s'effrayer.

Dans les Poésies saintes. c'est-à-dire, dans celles mêmes qui se chantoient devant le Sanctuaire, les Prophetes se servoient de manières à peu près semblables pour se rendre intelligibles à la populace. David fait concevoir comme Dieu l'avoit secouru & protégé contre ses ennemis, d'un
stile

stille qui est aussi vif & aussi hardi que celui des Poètes profanes dont nous venons de parler. Il représente Dieu qui descend du Ciel, & vient combattre pour sa défense.

*En cette extrémité dernière
J'invoquai le Seigneur, j'eus recours à mon Dieu ;
Et voilà que de son haut lieu.
Il entendit ma voix, il ouït ma prière.*

*Pour moi ses forces il assemble :
Ces hauts monts dont l'orgueil s'éleve jusqu'aux
Cieux
Agitent leurs fronts glorieux ;
Et jusqu'au fondement toute la terre tremble.*

*De courroux son visage fume,
De ses yeux irritez sort un feu dévorant.
Qui court comme un affreux torrent,
Et tout ce qu'il rencontre aussitôt il l'allume.*

*Les Cieux pour le laisser descendre
Abaissent par respect leurs grands cercles voutez ;
Et sous ses pas de tous côtés
Les nuages épais commencent de s'étendre.*

*Les Cherubins qui de sa gloire
Sont avec tant d'ardeur les Ministres savans ;
Tirent sur les ailes des vents,
Son char, où sa puissance attache la victoire.*

*Il cache sa Majesté sainte
Sous un noir pavillon fait de sombres brouillards ?
Qui comme de fermes remparts,
Font autour de son trône une effroyable enceinte.*

La prose endort, la poésie réveille. Les narra-

tions que font les Poètes font interrompuës par des exclamations , par des apostrophes , par des digressions , & par mille autres figures qui entretiennent l'attention. Ils ne regardent jamais les choses que par les endroits capables de charmer. Ils n'en apperçoivent que la grandeur & que la rareté : ils ne considèrent rien de tout ce qui pourroit refroidir la chaleur de leur admiration ; ce qui fait qu'ils sortent , pour ainsi dire , d'eux-mêmes , & que se laissant aller au feu de leur imagination , ils deviennent semblables à une Sibylle , qui étant pleine d'un esprit extraordinaire , ne parloit plus le langage ordinaire des hommes.

*Sed pectus anhelat ,
Et rabie fera corda tument ; majorque videri ,
Nec mortale sonans , afflata est numine quando
Jam propiore Dei.*

La cadence des vers leur donne une force particulière , d'où vient que les mêmes choses insipides en prose , sont picquantes en vers. *Eadem negligentius audiuntur , minusque percipiunt , quandiu solutâ oratione dicuntur : ubi accessere numeri , & egregium sensum astringere certi pedes , eadem illa sententia velut lacerto excussa torquetur.* Mais pecez bien ce que dit ici Seneque , qu'il faut que les vers renferment quelque beau sentiment : car il en est de la poésie comme de toutes les autres choses que le seul plaisir fait rechercher. Ce n'est pas assez qu'elles soient bonnes , il faut qu'elles soient agréables. Aussi on ne peut lire un Poète qui n'est que mediocre.

C H A P I T R E XVII.

Des ornemens, premierement de ceux qu'on peut nommer naturels.

IL semble que nous n'aions travaillé jusqu'à présent qu'à rendre solides les ouvrages qu'on a entrepris, sans penser à leur embellissement. On se trompe; car la beauté, ainsi que l'a dit un Ancien, n'est autre chose que la fleur de la santé. Les fleurs sont un effet & une marque du bon état de la plante qui les a produites. Les ornemens du discours naissent pareillement de sa santé; c'est-à-dire, de la justesse avec laquelle il a été composé. Ainsi il ne faut point d'autres regles pour parler avec ornement, que celles que nous avons données pour parler juste.

La même chose reçoit differens noms, selon les différentes faces par lesquelles on la regarde. Quand on considère la beauté en elle même, c'est la fleur de la santé; mais quand on la considère par rapport à ceux qui jugent de cette beauté, on peut dire que la véritable beauté est ce qui plaît aux honnêtes gens, qui sont ceux qui jugent raisonnablement des choses. Il n'est pas difficile de déterminer ce qui plaît, & en quoi consiste ce que l'on appelle, *un je ne sai quoi*, que l'on sent dans la lecture des bons Auteurs; car si on réfléchit un peu sur ce sentiment, on trouvera que le plaisir que l'on sent dans un discours bien fait, n'est causé que par cette ressemblance qui se trouve entre l'image que les paroles forment dans l'esprit, & les choses dont elles sont la peinture. De sorte que c'est la vérité qui plaît; car la vérité d'un discours n'est

autre chose que la conformité des paroles qui le composent avec les choses. Ainsi lorsque cette conformité est extraordinairement parfaite, le discours est extraordinairement parfait. Il en est comme de la peinture, lorsqu'elle est ressemblante, elle plaît, quoique les choses qu'elle représente, soient en elles-mêmes desagréables & horribles. Le plus affreux serpent plaît dans un Tableau. De même quelque mediocres que soient les choses qu'un Ecrivain raconte, s'il le fait clairement & vivement, il se fait lire.

L'harmonie contribuë à la beauté. Le discours est un instrument qui est fait pour signifier ce que l'on pense : cet instrument plaît quand il rend le service que l'on en attend, & qu'il le fait d'une manière facile. Nous avons fait voir ailleurs qu'un discours qui se prononce facilement, donne du plaisir. D'où l'on peut conclure qu'il n'y a rien de véritablement beau dans un discours, que ce qui est utile, soit pour la clarté des expressions, soit pour la facilité de la prononciation. Il est constant que dans les ouvrages de la nature, tout ce qui est beau, est accompagné d'une grande utilité. Dans un verger la disposition des arbres qui sont plantez à la ligne, & en échiquier, est agréable & utile ; car elle fait que la terre communique également son suc à tous ces arbres. *Arbores in ordinem certa que intervalla redacta placent ; quincunce nihil speciosus est, sed id quoque prodest, ut succum terra equaliter trahant.* Dans un bâtiment les colonnes qui en font le principal ornement, y sont si nécessaires, & leur beauté est si étroitement liée avec la solidité de tout l'édifice, qu'on ne peut les renverser sans le ruïner entierement.

Cependant nous sommes obligez de reconnoître qu'outre cette beauté naturelle, il y a de certains

tains ornemens que nous pouvons appeller artificiels, en les comparant à ceux dont les personnes bien-faites, accompagnent les graces naturelles de leur visage. Il faut avouer que dans les ouvrages des Ecrivains les plus judicieux, on trouve de certaines choses qu'on pourroit retrancher sans faire tort au sens de leur discours, sans en troubler la clarté, sans en diminuer la force. Elles n'y sont placées que pour l'embellissement, & elles n'ont point d'autre utilité que celle d'arrêter l'esprit du Lecteur par le plaisir qu'il reçoit de sa lecture, & de faire qu'il s'applique plus volontiers. Souvent après avoir dit tout ce qui est nécessaire, on ajoute quelque chose d'agréable. Après que les mots & les expressions sont assez bien arrangées, & qu'elles se peuvent prononcer commodément, on fait davantage, on les mesure, & on leur donne une cadence agréable aux oreilles. La Nature se joue quelquefois dans ses ouvrages, toutes les plantes ne portent pas des fruits, quelques-unes n'ont que des fleurs.

C H A P I T R E XVIII.

Des ornemens artificiels.

LEs ornemens artificiels consistent dans les Tropes, dans les Figures, dans un arrangement harmonieux des paroles qui composent le discours, dans des pensées spirituelles conçues en des termes rares, dans des allusions, & des applications ingenieuses de passages de quelque Auteur fameux. Allons jusqu'à la source du plaisir que donnent ces ornemens. L'homme étant fait pour la grandeur, tout ce qui en porte les marques

ques, donne du plaisir. Ainsi la fécondité, la richesse des expressions, les grandes périodes, les grands mots, les figures hardies, les pensées relevées sont agréables. De cette inclination que nous avons pour la grandeur, vient cet amour que nous avons pour tout ce qui est rare & extraordinaire. La capacité de notre cœur est infinie, il n'y a que Dieu qui la puisse remplir. Toutes les choses communes, & que nous avons mesurées, pour ainsi dire, avec cette capacité, nous doivent donc paroître petites, & nous dégoûter. Ce qui n'arrive pas si-tôt quand les choses sont extraordinaires, parce que nous n'en avons point encore trouvé les bornes, ainsi elles nous plaisent. Il semble que tout ce qui se présente à nous d'extraordinaire, est ce qui nous va satisfaire. C'est pour cette raison que les Métaphores & les Figures, qui sont des manières de parler extraordinaires, & généralement toutes les expressions qui ne sont pas communes, nous sont agréables.

Nous avons aussi naturellement de l'estime & de l'amour pour ce qui est fait avec esprit, & ce qui marque quelque rare perfection. Ainsi quand un Auteur dit sur un sujet quelque chose qui ne vient pas dans la pensée de tout le monde, quand il se sert adroitement d'un passage de quelque Auteur, qu'il l'applique bien, qu'il fait quelque allusion spirituelle, qu'il trouve un moyen fin de s'exprimer, il plaît, parce que ce sont là des marques de son esprit qui brille dans son ouvrage.

De là vient encore que les imitations ingénieuses sont souvent aussi agréables que la vérité même. Ne prend-on pas autant de plaisir à entendre un homme qui imite fort-bien la voix d'un rossignol, que le rossignol même ? Quand

un Orateur se sert de quelque expression qui n'est pas naturelle, & qui néanmoins fait concevoir les choses, cette imitation est agréable, l'adresse avec laquelle il s'est servi de cette expression, qui n'étoit pas faite pour cet usage, plaît. C'est pour cela que les allusions sont agréables; mais ce n'est pas la seule beauté de l'esprit de l'Auteur qui charme dans ces occasions; un Lecteur spirituel prend part à sa gloire, parce qu'il remarque qu'il a lui-même de l'esprit, puisqu'il a pu appercevoir sa pensée au travers du voile de l'allusion dont il l'avoit couverte.

Les emblèmes doivent être mises dans le rang de ces expressions ingénieuses, qui sont conçues d'une manière courte & rare ce que veut dire celui qui les propose. Il plaît, parce qu'il se sert adroitement de quelque peinture sensible pour faire concevoir une pensée spirituelle. Comme dans cet emblème qu'un Sujet prit pour Symbole de sa fidélité à son Prince, auquel il demeura attaché après que ce Prince fut tombé dans une disgrâce fâcheuse. Le corps de cet emblème étoit un lierre qui embrassoit le tronc d'un chêne, & qui demuroit enlissé après que le chêne avoit été renversé par terre, avec ces mots : *Heretique cadenti*. Les hommes ne conçoivent qu'avec une application pénible les choses spirituelles; les expressions sensibles qui leur épargnent cette peine, leur sont agréables; c'est pourquoi les emblèmes qui sont des peintures sensibles, plaisent. Pour cette même raison, comme nous l'avons dit souvent, les *Metaphores* qui sont prises de choses sensibles, sont mieux reçues, & quelquefois sont plus claires que les expressions ordinaires.

Enfin un discours figuré, & qui porte les caractères d'un esprit animé, doit causer un plaisir
se-

secret : car, comme nous avons vû, la Nature a mis les passions dans le cœur de l'homme, comme des armes dont il se peut servir pour repouffer le mal, & acquérir ce qui lui est avantageux. Ainli le mouvement de ces passions qui sont si utiles pour sa conservation, est toujours accompagné de quelque plaisir secret. Une trop grande tranquillité de l'ame cause de l'ennui. On aime à ressentir quelques petites émotions, quand on ne craint point d'ailleurs aucune fâcheuse suite. Selon ce qu'on a dit, les figures impriment dans l'esprit des Lecteurs les passions dont elles sont les caractères. Un discours figuré doit donc être beaucoup plus agréable qu'un discours uni. On ne lit jamais les vers suivans sans ressentir des mouvemens de tendresse & de douleur. Virgile fait dans ces vers la peinture de Nifus, lorsque Volcens s'avançant l'épée à la main contre Euriale qu'il croioit avoir mis à mort Tagus : Nifus, pour mettre à couvert de ce danger Euriale son ami, se déclare auteur de cette action : il dit que c'est lui qui a tué Tagus, il se presente pour recevoir le coup dont Volcens alloit frapper Euriale.

*Me me, adsum qui feci, in me convertite ferrum,
O Rutuli : mea fraus omnis, nihil iste nec ausus,
Nec potuit : cælum hoc & conscia sidera testor;
Tantum infelicem nimium dilexit amicum.*

CHAPITRE XIX.

Des faux ornemens.

L'On trouve peu de personnes qui examinent avec jugement les choses qui se présentent.

Or

On se laisse surprendre par les apparences. Ainsi, parce que les grandes choses sont rares & extraordinaires, les hommes se forment une telle idée de la grandeur, que tout ce qui a un air extraordinaire, leur paroît grand. Ils n'estiment ensuite que ce qui n'est pas commun; ils méprisent les manières de parler naturelles, parce qu'elles ne sont pas extraordinaires. Ils aiment les grands mots, les phrases enflées, *Sesquipedalia verba & ampullas*. Pour les éblouir, il faut seulement revêtir d'un habit étranger & magnifique ce qu'on leur propose. Ils ne rechercheront pas si sous cet habit extraordinaire il y a quelque chose de caché, qui soit effectivement grand & extraordinaire. Ce qui fait remarquer encore plus sensiblement leur sottise, c'est qu'ils admirent ce qu'ils n'entendent pas, *mirantur quæ non intelligunt*; parce que l'obscurité a quelque apparence de grandeur, & que les choses sublimes & relevées sont ordinairement obscures & difficiles.

Les hommes ayant donc une si fautive idée de la grandeur, il ne faut pas s'étonner si les ornemens dont ils chargent leurs ouvrages, sont faux, & en si grand nombre; car enfin, comme nous avons dit ailleurs, ils ne veulent rien dire que de grand. Leur ambition les porte plus loin qu'ils ne peuvent aller, ainsi ils tombent en voulant s'élever, & crevent en voulant s'enfler. La fécondité est une marque de grandeur; l'ardeur qu'ils ont de paroître féconds, fait qu'ils étouffent leurs pensées par une trop grande abondance de paroles. Quand quelque chose leur plaît, ils s'y arrêtent, ils la répètent: *Nesciunt quod bene cessit relinquere*. Ils sont comme ces jeunes chiens qui ne peuvent quitter leur proie, & qui s'en jouent long-temps. Il faut donner à chaque chose son étendue naturelle. Une statue dont les parties ne sont pas proportionnées,

qui

qui a de grandes jambes & de petits bras, un petit corps & une grosse tête, est monstrueuse: Le plus grand secret de l'éloquence est de tenir les esprits attentifs, & d'empêcher qu'ils ne perdent de vue le but où il faut les conduire. Quand on s'arrête trop long-temps à de certaines parties, le Lecteur en est si occupé, qu'il ne se souvient plus du sujet principal. La fécondité n'est donc pas toujours bonne. Les repletions, aussi-bien que le jeûne, causent des maladies.

Entre les savans, on estime ceux qui ont plus de lecture; la difficulté des Sciences en releve le prix; on a de l'estime pour ceux qui savent l'Arabe & le Persan. On n'examine pas si par le moyen de ces langues on acquiert quelque rare connoissance qui ne se puisse trouver dans nos Auteurs. Il suffit que ceux qui ont chargé leur memoire de ces langues, sachent ce qu'il est difficile de savoir, & ce qui n'est sù que d'un très-petit nombre de personnes. L'ambition qu'on a de paroître savant, & de faire remarquer son érudition, fait donc qu'en parlant ou en écrivant on allègue continuellement les Auteurs, quoique leur autorité ne soit nécessaire que pour faire savoir qu'on les a lus, & pour passer pour docteur, comme saint Augustin le reproche à Julien.

Quis hæc audiat, & non ipso nominum jellurumque conglobatarum strepitu terreatur, si & ineruditus qualis est hominum multitudo, & existimet te aliquem magnum qui hæc scire potuerit

On entasse du Grec sur du Latin, de l'Hebreu sur l'Arabe. Une sottise, lorsqu'elle est dite en Grec, est souvent bien reçûe: un mot Italien dans un discours, quelque application qu'on en fasse, fait passer son Auteur pour galand & poli. Si cette coûtume n'étoit point ordinaire, nous serions aussi étonnez de cette maniere bizarre de

parler, que d'entendre un phrenetique. Ce défaut gâte un stile, & empêche qu'il ne soit net & coulant. Si c'est pour donner du poids à ses paroles qu'on allegue les Auteurs, on ne le doit faire que dans la necessité d'appuyer ce que l'on avance de l'autorité d'un Auteur de reputation. Qu'est-il besoin d'alleguer Euclide pour prouver que le tout est égal à ses parties : de citer les Philosophes pour persuader le monde qu'il fait froid l'hiver. Je ne blâme pas toutes les citations : au contraire, je les approuve lorsque les paroles sont belles, & qu'il est à propos de réveiller l'esprit du Lecteur par quelque diversité; le seul excès en est blâmable.

Les sentences trop frequentes troublent aussi l'uniformité du stile. Par sentences on entend ces pensées relevées qu'on exprime d'une maniere concise, ce qui leur fait donner le nom de pointes. Je ne parle point de ces sentences puériles & fausses qui ne contiennent rien d'extraordinaire & de particulier qu'un tour forcé, & qui n'est point naturel. Les plus belles, si elles sont placées trop près-à-près, s'étouffent, & rendent le stile raboteux : & comme elles sont détachées du reste du discours, on peut dire d'un stile qui est chargé de ces pointes, qu'il est hérissé d'épines. Ces pensées détachées sont comme des piéces cousues & rapportées, qui étant d'une couleur différente du reste de l'étoffe, font une bizarrerie ridicule; ce qu'il faut éviter avec grand soin; *Curandum est ne sententia emineant extra corpus orationis expresse, sed intexto vestibus colore niteant.* On aime à parfumer ses ouvrages de sentences, parce qu'on croit qu'on passera pour un homme d'esprit. *Facie ingenii blandiuntur.*

En effèt, comme on l'experimente en ouvrant Senèque, on est charmé de cette maniere ingenieuse.

nieuse de dire beaucoup de choses en si peu de paroles, & d'un tour rare & nouveau, comme quand pour exprimer l'entière ruïne de la Ville de Lyon, qui avoit été réduite en cendre, il dit, *Lugdunum quod ostendebatur in Gallia, queritur*. On cherche à présent dans les Gaules où étoit autrefois la Ville de Lyon. Et pour marquer en peu de paroles la rapidité de son incendie, il dit : *In hac, una nox fuit inter urbem maximam, & nullam*. On rencontre dans cet Auteur à chaque page des choses admirablement dites, d'un grand sens, exprimées en peu de mots : *Quid est Eques Romanus, aut libertinus, aut servus? Nomina ex ambitione aut ex injuria nata*. Mais afin que ces expressions plaisent, il faut les lire détachées de l'ouvrage; car il en est comme de toutes les choses où l'on ne cherche que le plaisir : on s'en dégoûte bien-tôt. Aussi ces pensées & ces expressions ingénieuses, qui d'ailleurs ornent un stile, le gâtent, si elles ne sont si bien enchassées qu'elles y soient comme naturelles, & ne paroissent point étrangères : que ce soit la nature même qui les présente, qui les fasse naître. Tout ce qui est recherché, ou semble l'être, qui est tiré de loin, n'a point une certaine naïveté qui se fait aimer & estimer. Faites attention aux paroles Latines suivantes du Maître des Rheteurs, Quintilien. *Nihil videatur fictum, nihil sollicitum : omnia potius à causa quam ab Oratore profecta videantur*. Ces paroles sont du même Rheteur : *Optima minimè accersita, & simplicibus, atque ab ipsa veritate profectis similia*. Ces paroles contiennent un grand sens; ce sont des règles qu'il faut avoir toujours présentes pour se défendre de la corruption qui s'introduit dans l'éloquence, qu'on gâte par des affectations dans la trop-

gran-

grande passion de s'exprimer avec esprit.

En parlant des ornemens, il ne faut pas oublier les portraits dont on embellit un discours, comme on fait une sale & une gallerie en y plaçant les images des Princes, des Rois, des Grands-hommes; car comme les images se peuvent détacher du lieu où elles ont été mises, aussi ce qu'on entend par portraits dans le discours, ce sont des descriptions sur lesquelles on s'arrête, & qu'on auroit pu passer. Voilà le portrait de ces flatteurs qui affiegent les Princes, & corrompent leur vertu.

Par de lâches adresses

*Des Princes malheureux nourrissent les foibleses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin
Et leur osent du vice applanir le chemin:
Detestables flatteurs, presents le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la colere celeste.*

CHAPITRE XX.

*Regles qu'on doit suivre dans la distribution
des ornemens artificiels.*

L'On ne peut pas condamner absolument les ornemens artificiels, qui ne sont inferez dans les ouvrages que pour divertir & délasser les Lecteurs, comme nous l'avons dit ci-dessus. Ils ont leur prix; mais c'est le bon usage qu'on en fait qui le leur donne. Les regles suivantes ne seront pas inutiles pour bien user de toutes ces richesses du langage, & pour les ménager avec prudence. La premiere regle que l'on doit suivre dans la distribution des ornemens artificiels, c'est de les appliquer en temps & lieu. Les jeux

font importuns , quand on est accablé d'affaires. Quand une matiere est difficile , & que la difficulté rend le Lecteur chagrin , il faut éviter tous les jeux de paroles qui ne feroient qu'augmenter son travail , le détournant de son application ferieufe. Si on ne cherche que l'utilité , l'agréable déplaît. Il y a des matieres qui ne souffrent aucun ornement , telles que font celles qu'on appelle dogmatiques.

Ornari res ipsa negat , contenta doceri.

Lorsque la matiere du discours est simple , tout doit être simple. Les habits chargez de pierrieres , & extraordinairement ornez , ne se portent qu'à certaines Fêtes dans les cérémonies extraordinaires. Il faut proportionner les paroles aux choses , & avoir toujours égard à la bien-seance. C'est pourquoi , comme le remarque saint Augustin , lorsqu'on traite quelque matiere serieufe , comme font celles qui regardent la Religion , il ne faut pas donner à ces paroles une cadence qui leur fasse perdre beaucoup de ce poids & de cette gravité qui les doit rendre venerables. *Cavendum ne divinis gravibusque sententiis dum additur numerus , pondus detrahatur.*

Les ornemens doivent être raisonnables , c'est-à-dire , qu'il ne faut rien dire qui choque le sens commun. Vous trouverez de petits esprits qui ne se mettent pas en peine de dire une impertinence , & d'avancer une chose fausse , pourvu que ce qu'ils disent ait l'air d'une sentence ; de parler sans jugement , pourvu qu'ils fassent entrer une métaphore & une figure dans leur discours. Ils ne font pas de reflexion si ce qu'ils disent est pour ou contre eux. S'ils peuvent faire une antithese , une repetition , une cadence qui

flate les sens, n'importe qu'ils blessent la Raison, ils sont satisfaits de leur esprit. On doit être convaincu qu'il n'y a rien de beau qui ne soit raisonnable, & si on estime quelquefois ces faux ornemens, c'est qu'on se laisse éblouir par leur faux brillant, & étourdir par un certain bruit qui ne signifie rien; ou pour le dire franchement c'est qu'on a l'esprit petit. Une ame élevée aime, & cherche dans le discours la vérité, & non pas des paroles. *Bonorum ingeniorum insignis est in-
doles, in verbis verum amare non verba.* Je ne puis estimer un discours dont le son flate les oreilles, lorsque les choses choquent le bon sens, disoit S. Augustin. *Nullomodo mihi sonat disertè,
quod dicitur ineptè.*

Les ornemens sont raisonnables lorsque la vérité n'est point choquée, c'est-à-dire, que toutes les expressions dont on se sert, ne donnent que des idées véritables. Ceux qui veulent éblouir, ne parlent jamais naturellement; leurs paroles font paroître tout ce qu'ils disent si extraordinaire, qu'il n'y a point de vraisemblance. Pour rendre ce défaut sensible, je rapporterai ici un passage de Vitruve, qui est admirable pour cela. Ce judicieux Architecte se plaint de ce que dans la peinture l'on ne prenoit plus pour modele les choses comme elles sont dans la vérité. On met, dit-il, pour colonnes des roseaux: on peint des chandeliers qui portent de petits châteaux, desquels, comme si c'étoient des racines, il s'éleve quantité de branches délicates, où l'on voit des figures assises, & sortir de leurs fleurs des demi-figures, les unes avec des visages d'hommes, les autres avec des têtes d'animaux, qui sont des choses qui ne sont point, & qui ne peuvent être, comme elles n'ont jamais été. Les nouvelles fantaisies prévalent de telle sorte, qu'il ne se trouve presque per-

personne qui soit capable de découvrir ce qu'il y a de bon dans les Arts, & qui en puisse juger. Car quelle apparence y a-t-il que des roseaux soutiennent un toit ; qu'un chandelier porte des châteaux ; que de foibles branches portent les figures qui y sont comme à cheval, & que d'un fleur il puisse naître des moitiés de figures ? Pour moi (dit Vitruve) je crois qu'on ne doit point estimer la peinture si elle ne représente la vérité. Ce n'est pas assez que les choses soient bien peintes, il faut aussi que le dessein soit raisonnable, & qu'il n'ait rien qui choque le bon sens. Il faut appliquer à l'éloquence ce que Vitruve dit ici de la peinture. Quand on parle, il faut prendre la vérité pour modèle, & il ne faut pas pour donner plus d'éclat aux choses, les représenter autrement qu'elles sont.

C'est donc à quoi il faut travailler, que les choses paroissent ce qu'elles sont ; simples, si elles sont simples. Philostrate louant un tableau où étoient représentés les chevaux d'Amphiraüs, dit que le Peintre les avoit représentés baignés de leur sueur, & couverts d'une poussière qui les rendoit moins agréables, mais plus ressemblans à ce qu'ils étoient ; *Deformiores, sed veriores*. Il y a des personnes à qui tout est égal, qui habillent tout le monde magnifiquement ; c'est-à-dire, qu'ils parlent sur un même ton des grandes & des petites choses, & prodiguent partout les ornemens de l'élocution. D'où vient cela ? C'est qu'il est aisé d'employer de riches couleurs, & qu'il est difficile de tirer les traits propres d'un objet qu'on veut peindre. C'est ce qu'Apellés disoit à un jeune Peintre : N'ayant pu faire Helene aussi belle qu'elle est, vous l'avez fait riche.

Je dis donc encore, qu'il ne faut rien estimer ni dire que ce qui est véritable : il le faut faire d'une

d'une maniere noble, rare, nouvelle, qui attire l'attention; mais que la verité s'y trouve. C'est en quoi pechent les Vers suivans de Racan sur Marie de Medicis.

*Paissez, cheres brebis, jouïſſez de la joye
 Que le Ciel vous envoie.
 A la fin ſa clemence a pitié de nos pleurs.
 Allez dans la campagne, allez dans la prairie,
 N'épargnez point les fleurs;
 Il en revient aſſez ſous les pas de Marie.*

Cela n'eſt fondé ſur aucune verité. C'eſt une flaterie ridicule. Je ſai qu'on dit que c'eſt une alluſion à ce que quelques anciens Poètes ont dit: Cette alluſion ne me paroît pas fort ingénieufe, ni à propos; car ce n'eſt pas louer une Reine que de lui attribuer ce qu'elle fait ne lui pouvoir convenir. On dit que dans l'Epigramme ſuivante ſur l'incendie du Palais; le faux y domine, & que le vrai n'y a nulle part: cela ne me paroît pas.

*Certes l'on vit un triſte jeu,
 Quand à Paris Dame Juſtice
 Se mit le Palais tout en feu
 Pour avoir trop mangé d'épices.*

Cette alluſion fait appercevoir un reproche réel qu'on fait aux Juges de prendre trop d'Épices.

Avant que de penſer en aucune maniere aux ornemens, il faut travailler à rendre utile ce qu'on doit dire, choiſſant des expreſſions qui puiſſent imprimer dans l'ame les penſées & les mouvemens qu'on en veut donner. Après, ſi la bien-ſéance le permet, on peut travailler à rendre agréable ce qu'on a dit utilement. Un ſage Architecte ſonge premié-

rement à jeter de bons fondemens : il élève des colonnes capables de soutenir le faite de la machine. S'il veut que son ouvrage soit agréable, il y ajoute des ornemens. Mais remarquez ces ornemens qui pourroient être retranchés, à-dire, qui ne sont pas absolument utiles. Les colonnes de marbre qui ne servent que pour l'ornement, ne se placent que lorsque l'ouvrage est achevé. Ce n'est qu'après que l'on taille les ornemens, & qu'on pose

Nous pouvons prouver la même chose par une comparaison du corps humain, dans lequel il semble que la nature établit les os pour soutenir & fortifier, avant que de le couvrir de la peau qui le rend agréable. C'est ce que dit

In corpore nostro ossa, nervique & articula sunt menta totius & vitalia, minimè speciosa ordinantur; deinde hæc, ex quibus omnis aspectumque decor est: post hæc omnia, quæ oculos rapit color, ultimus perfectoque jam conditur.

Enfin, la raison demande qu'on garde qu'on ne se laisse aller à une profusion dans les ornemens. Ils ne doivent être trop fréquens. Les grandes douceurs font qu'on n'y a rien de plus beau que les yeux; mais dans un visage il y en avoit plus de deux, au lieu d'un il seroit peur. La confusion des ornemens dans un discours ne doit être que de nécessité. Ce que je vous remarque comme un des plus importants, j'aye donné dans ce Traité, c'est que l'excès des ornemens fait que l'esprit des Auditeurs, qui est continuellement occupé, ne s'applique point à rien. Cela arrive assez souvent dans les Panegyriques. Les Orateurs prodigent leur éloquence, à pleines mains toutes les fleurs de l'art. Le lecteur se retire plein d'admiration pour ce

parlé, & à peine pense-t-il à celui dont on a fait le Panegyrique. On doit toujours dans chaque chose en rechercher la fin. Quand on veut arriver où l'on s'est proposé d'aller, on choisit un beau chemin, mais qui y conduise. Lorsque les feuilles couvrent les fruits, & les empêchent de mûrir, on les ôte, sans avoir égard qu'on dépouille l'arbre de ses ornemens.

Il y a des esprits si petits, qu'ils n'estiment que les bagatelles: ils ne font point d'attention à ce qui est solide, si on ne retire de devant leurs yeux ce qui les amuse, comme on ôte aux enfans les jouets qui les arrêtent trop. C'est ce que fit Protogene, qui ayant apperçû qu'une perdrix qu'il avoit peinte dans un de ses Tableaux pour ornement, attiroit les yeux du peuple, & l'empêchoit de considerer ce qui le meritoit plus, résolut de l'effacer. Elle étoit si bien peinte, cette perdrix, que les veritables perdrix s'approchoient d'elle comme d'une de leurs compagnes. Mais il voulut ôter au peuple cet amusement, pour tourner ailleurs ses yeux. Il gagna les Officiers du Temple où étoit placé son Tableau, & y étant entré secrettement, il l'effaça.

C'est pour cette même raison que le Saint-Esprit qui conduisoit la plume des Ecrivains sacrez, n'a pas permis qu'ils employassent cette éloquence pompeuse des Orateurs profanes, qui arrête les yeux, & fait que l'on ne considere que les superbes paroles dont les choses sont revêtues. Les saintes Ecritures ne nous ont pas été données pour entretenir notre vanité, mais pour remplir le vuide de notre ame. Ceux qui ne recherchent dans les Livres qu'un divertissement sterile, les méprisent; ceux qui aiment les choses, trouvent de quoi se remplir dans ces Livres divins. Un seul Pseaume de David vaut mieux que toutes les Odes de Pindare, d'Anacreon, & d'Horace: Demosthene & Ciceron ne méritent

pas d'être comparez à Isaïe. Tous les Livres de Platon & d'Aristote n'égalent pas un seul Chapitre de S. Paul. Car enfin, les paroles ne sont que des sons: on ne doit pas préférer le plaisir que peut donner l'harmonie de ces sons, à celui de la connoissance solide de la Verité. Pour moi, je n'estime l'Art de parler, que parce qu'il contribue à la faire connoître, qu'il la tire, pour ainsi dire, du fond de l'esprit où elle étoit cachée; qu'il la développe, qu'il l'expose aux yeux. C'est ce qui m'a porté à travailler avec soin à cet Art qui pour cette raison m'a paru si utile & si necessaire.





L A
R H E T O R I Q U E
O U
L'ART DE PARLER.
LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

C'est un Art que de savoir parler de maniere qu'on persuade. Ce qu'il faut faire pour cela. Projet de ce Livre.

L Idée de la Rhetorique comprend l'Art de persuader, aussi-bien que celui de parler. L'on n'étudie la Rhetorique que pour parler de maniere qu'on fasse ce qu'on desire en parlant; & ce qu'on desire, c'est de persuader. Ainsi il est évident que la Rhetorique, qui est l'Art de parler, doit enseigner les moyens de persuader. Ces moyens ne consistent pas seulement en des paroles. Il y a des manieres de gagner les cœurs, & de les remuer. C'est particulièrement de ces manieres que je dois traiter dans ce dernier Livre, où je renfermerai les choses qui

qui se trouvent dans les Rhetoriques ordinaires, & dont je n'ai point encore parlé.

Ce n'est pas seulement en prêchant & en plaidant qu'on veut persuader; on a cette intention dans toutes les occasions où l'on parle. Car nous desirons qu'on croye que les choses sont comme nous le disons, ou au moins si nous rapportons les jugemens des autres, nous voulons qu'on soit persuadé que le rapport que nous faisons est fidele. C'est pour cela que la Rhetorique est tres-utile; & si effectivement elle pouvoit donner des moyens sûrs pour persuader, il n'y auroit aucun autre art qui fût d'un plus grand usage dans la vie. Mais je fais voir qu'il faut plus de connoissance que la Rhetorique n'en donne, pour persuader les hommes en toutes rencontres. Les Maîtres de Rhetorique ne se sont appliquez qu'à donner quelques preceptes pour persuader des Juges en plaidant dans un Barreau. Ils ne se sont attachez qu'à suivre ce que les anciens Payens ont écrit, qui n'ayant point d'autres Orateurs que des Avocats, leur Rhetorique n'étoit occupée qu'à leur donner des preceptes. Quoique je ne juge pas ce qu'ils disent là-dessus fort utile aux Avocats mêmes, je le rapporte sommairement, mais de telle sorte que si on compare cette Rhetorique avec les autres, on trouvera que ce que j'en dis, est plus que suffisant, & que je m'applique plus qu'aucun autre à donner les veritables moyens de persuader. Ce qu'on trouve en ces Rhetoriques, ne sert presque point pour cette fin. Voilà les preceptes que les Rheteurs donnent pour persuader.

Il faut trouver les moyens de faire tomber dans son sentiment ceux qui sont dans un sentiment contraire; mettre en ordre ce que l'on a trouvé, & employer les paroles propres pour s'exprimer. Il faut enfin apprendre par mémoire ce que l'on a écrit, pour

pour le prononcer ensuite. Ainſi l'Art de perſuader a, dit-on, cinq parties. La premiere eſt l'invention des moyens propres pour perſuader : la ſeconde la diſpoſition de ces moyens : la troiſieme l'élocution : la quatrième la memoire : la cinquième la prononciation.

Si on conteſte une verité de bonne foi , ſi ce n'eſt point l'interêt , ni la mauvaiſe humeur , ni la paſſion qui aveuglent , & qui empêchent qu'on ne ſe rende , il n'eſt beſoin que de bonnes preuves , qui levent toutes les difficultez , & qui diſſipent par leur clarté les obſcuritez qui cachoient la verité. Mais lorsqu'on a affaire à des gens qui ne l'aiment pas , qu'il s'agit de leur perſuader une choſe qui choque leur inclination , & dont leurs paſſions les éloignent , la Raiſon ſeule ne ſuffit pas : l'adreſſe eſt neceſſaire. Dans cette occaſion il faut faire deux choſes. Premièrement , il faut étudier leur humeur & leur inclination pour les gagner. En ſecond lieu , puisſque chacun juge ſelon ſa paſſion , qu'un ami a toujours raiſon , qu'un ennemi eſt toujours coupable , il faut leur inſpirer des mouvemens qui les faſſent tourner de nôtre côté. Ainſi les Maîtres de l'Art reconnoiſſent trois moyens de perſuader , les argumens ou les preuves , les mœurs , & les paſſions. Il faut trouver des preuves , il faut parler conformément à l'inclination de ceux que l'on veut gagner , il faut exciter les paſſions dans leur eſprit , qui les faſſent pancher du côté où l'on veut les conduire. C'eſt ce que nous allons voir en détail. Nous parlerons premierement de l'invention des preuves.

C H A P I T R E II.

Première partie de l'Art de persuader, qui est l'Invention.

LA clarté est le caractère de la Verité, l'on ne peut douter d'une verité claire. Lorsque son évidence est dans le dernier degré, les plus opiniâtres sont obligez de quitter les armes, & de s'y soumettre. Personne osera t-il nier que le tout ne soit plus grand que sa partie: que les parties prises ensemble n'égalent leur tout? Quelquefois on détourne la vûe pour ne pas appercevoir des veritez claires qui blessent. Mais enfin, lorsque leur éclat, malgré toutes nos fuites, vient à frapper nos yeux, il faut se rendre, & la langue ne peut démentir l'esprit: Pour persuader ceux qui nous contestent quelque proposition, parce qu'elle leur semble douteuse & obscure, il faut se servir d'une ou de plusieurs propositions, qui ne souffrent aucune difficulté, & leur faire voir que cette proposition contestée est la même que celles qui sont incontestables. Les Juges de Rome doutoient si Milon avoit commis un crime en tuant Claudius. Ils ne doutoient point qu'il ne fût permis de repousser la force par la force. Cicéron voulant donc prouver l'innocence de l'accusé, il leur étale ces deux propositions: *qu'on peut tuer celui qui nous veut ôter la vie; que Claudius vouloit ôter la vie à Milon.* L'une est claire, l'autre est obscure; l'une contestée, l'autre reçûe; étant bien éclaircies, la conséquence étoit claire & certaine, que Milon en tuant Claudius, n'avoit fait que repousser la force par la force, ce qui étoit excusable.

C'est

C'est à la premiere partie de la Philosophie, qu'on appelle *Logique*, à donner les regles du raisonnement. C'est pourquoi, vous pouvez commencer à reconnoître dès l'entrée de ce discours, que pour traiter l'Art de persuader dans toute son étendue, il faudroit embrasser plusieurs autres Arts, ce qui ne se pourroit faire sans confusion. La matiere de l'Art de persuader n'est point limitée. Cet Art se fait paroître dans les Chaires de nos Eglises, dans le Barreau, dans toutes les negociations, dans les conversations. En un mot, le but que nous avons dans tout le commerce de la vie, est de persuader ceux avec qui nous traitons, & de les faire tomber dans nos sentimens. Pour être donc parfait Orateur, & parler utilement sur toutes les matieres qui se presentent, comme les Rheteurs prétendent que leurs disciples le peuvent faire, il faudroit posséder toutes les connoissances, & n'ignorer rien. Car enfin, un homme n'est capable de raisonner que lorsqu'il connoît à fond le sujet sur lequel il parle, & qu'il a l'esprit plein de veritez constantes, de maximes indubitables, dont il peut tirer des conséquences propres à décider la question qui est agitée. Par exemple, un Theologien raisonne bien, & persuade lorsqu'il tire des saintes Escritures, des Peres, des Conciles, & de la Tradition, les témoignages propres pour faire voir que son sentiment a toujours été celui de l'Eglise.

CHAPITRE III.

Des lieux communs d'où l'on peut tirer des preuves generales.

ON ne se remplit l'esprit de veritez certaines sur les matieres qu'on est obligé de traiter que par de serieuses meditations, & par de longues études, dont peu de gens sont capables. La science est un fruit environné d'épines, qui éloigne de lui presque tous les hommes. Ainsi s'il n'étoit permis de parler que de ce que l'on fait, la plupart de ceux mêmes qui font métier de haranguer, seroient obligez de se taire. Pour remédier à une necessité qui seroit si fâcheuse à plusieurs Déclamateurs, on a trouvé des moyens courts & faciles de discourir sur des sujets entièrement inconnus. On distribue ces moyens en certaines classes qu'on appelle lieux communs, parce qu'ils sont exposez au public, & que chacun y peut prendre librement des preuves, pour prouver avec abondance tout ce qui lui sera contesté, quoiqu'il ignore d'ailleurs la matiere sur laquelle il dispute. Les Logiciens parlent de ces lieux communs dans la partie de la Logique qu'ils appellent la *Topique*. J'expliquerai en peu de paroles l'artifice de ces lieux. Ensuite nous verrons quel jugement on en doit faire.

Les lieux communs ne contiennent proprement que des avis généraux, qui font ressouvenir ceux qui les consultent, de toutes les faces par lesquelles on peut considerer un sujet : ce qui peut être utile, parce qu'envisageant une matiere de tous côtez, on trouve sans doute avec plus de facilité tout ce que l'on en peut dire. On peut re-

garder une chose par cent endroits differens : cependant il a plû aux Auteurs de la Topique de n'établir que seize lieux communs.

Le premier de ces lieux est le *Genre*; c'est-à-dire, qu'il faut considerer dans un sujet ce qu'il a de commun avec tous les autres sujets semblables. Si on parle de faire la guerre contre le Turc, on pourra considerer la guerre en general, & tirer des preuves de cette generalité.

Le second lieu est appelé *Difference*, il faut examiner ce qu'une question a de particulier.

Le troisieme est la *Définition*; c'est-à-dire, qu'il faut considerer toute la nature du sujet. Le discours qui exprime la nature d'une chose, est la définition de cette chose.

Le quatrième lieu est le *Dénombrément des parties*, que le sujet que l'on traite contient.

Le cinquieme, l'*Étymologie* du nom du sujet.

Le sixieme, les *Conjugez*, qui sont les noms qui ont liaison avec le nom du sujet, comme ce nom, *amour*, a liaison avec tous ces autres noms, *aimer*, *aimant*, *amitié*, *aimable*, *ami*, &c.

On peut considerer que les choses dont il est question, ont quelque *ressemblance*, ou *dissémbance*. Ces deux considerations sont le septieme & le huitieme lieu.

On peut faire quelque comparaison, & dans cette comparaison remarquer toutes les choses auxquelles le sujet dont on parle est opposé : *Cette comparaison & cette opposition*, sont le neuvieme & le dixieme lieu.

L'onzieme lieu est la *Repugnance*; c'est-à-dire, qu'en examinant une chose, il faut prendre garde à celles qui lui repugnent, pour découvrir les preuves que cette vûe peut fournir.

Il est très-important de considerer toutes les *circonstances* de la matiere proposée. Or, ces

circonstances ont ou précédé, ou accompagné, ou suivi la chose dont il est question : ainsi ces circonstances sont distribuées en trois lieux, qui sont le douzième, le treizième, & le quatorzième lieu. Toutes les circonstances qui peuvent accompagner une action, sont comprises dans ce vers Latin.

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

C'est-à-dire qu'il faut examiner quel est l'auteur de l'action ; quelle est cette action ; où elle s'est faite ; par quels moïens, pourquoi, comment, quand.

Le quinzième lieu est *l'Effet* ; le seizième, *la Cause* ; c'est-à dire, qu'il faut avoir égard aux effets dont la chose que vous traitez, peut être la cause, & aux choses dont elle-même est l'effet.

Ces lieux communs fournissent sans doute une ample matière de discourir. Ces considérations différentes font que l'on apperçoit plusieurs preuves : & cette méthode pourroit rendre féconds les esprits les plus stériles. Je n'examine pas à présent si cette fécondité est louable ou inutile. Selon cette méthode, si on parle contre un parricide, on s'étend sur le parricide en général, & on rapporte ce qui est commun à l'accusé, & à tous les autres parricides : & après on descend aux circonstances du parricide : on en représente la noirceur d'une manière étendue, par des définitions, par des descriptions, par des dénombremens. Quelquefois l'Étymologie du nom de la chose sur laquelle on parle, & les autres noms qui ont liaison avec celui-là, donnent sujet de parler, & font trouver de bonnes preuves. On peut discourir long-temps de l'obligation que les

Chrè-

Chrétiens ont de bien vivre, en les faisant ressouvenir du nom qu'ils portent.

Les grands discours sont grossis par les similitudes, les dissimilitudes, les comparaisons, qui servent à éclaircir une difficulté, & mettre une vérité obscure dans un grand jour. En un mot, quand on veut circonstancier une action, rapporter ce qui l'a précédé, & ce qui s'en est ensuivi, les circonstances qui l'ont accompagnée, ce qui l'a causé, ce qu'elle a produit : on laisseroit plutôt ses Auditeurs, qu'on ne manqueroit de matière.

CHAPITRE IV.

Des lieux propres à certains sujets d'où se peuvent tirer des preuves.

Les lieux dont nous venons de parler, sont appelés communs, parce qu'ils fournissent des preuves pour toutes les causes : il y a d'autres lieux qui sont propres à certains sujets. Avant que de parler de ceux-ci, il faut considérer qu'il y a deux sortes de questions : la première s'appelle Thèse ; la seconde Hypothèse. Thèse, c'est une question qui n'est point déterminée par aucune circonstance, soit du lieu, soit du temps, soit de la personne, comme si on doit faire la guerre. Hypothèse, c'est une question finie & circonstanciée, comme est celle-ci, s'il faut faire la guerre avec le Turc en Hongrie cette année, &c. Or, toutes ces questions se peuvent rapporter à trois genres. Car l'on délibère si on doit faire une action, ou l'on examine quel jugement on doit faire de cette action, ou on loue, ou on blâme cette action. Le premier genre

s'appelle *Délibératif* : le second genre *Judiciaire* : le troisième genre *Démonstratif*. Chacun de ces genres a ses lieux propres, c'est-à-dire, comme nous avons dit pour chacun de ces genres, on donne de certains avis : comme pour le *Délibératif*, selon qu'on voudra conseiller d'entreprendre une action ou de la quitter, il faut faire voir quelle est utile ou inutile ; nécessaire, ou qu'elle ne l'est pas ; qu'elle est possible ou impossible ; que l'événement en sera avantageux, ou fâcheux : que l'entreprise est juste ou injuste.

Une question dans le genre judiciaire peut être considérée en l'un de ces trois états. Ou l'on ne connoît pas l'auteur de l'action qui fait le sujet du discours : & pour lors, parce que l'on tâche de découvrir cet auteur par des conjectures ; cet état est appelé état de *conjectures*. Si l'Auteur est connu, on examine qu'elle est la nature de l'action : par exemple, un voleur a pris dans un Temple les coffres qu'un particulier y avoit mis en dépôt, on examine si cette action doit être appelée ou sacrilège, ou un simple vol : on cherche la définition de ce crime : ainsi cet état s'appelle l'état *de la définition*. Le troisième état est appelé l'état *de la qualité*, parce qu'on examine la qualité de l'action, si elle est juste, ou injuste.

Pour le premier état, il faut considérer si celui qu'on soupçonne a voulu faire une telle action, s'il l'a pu, & si on en a quelque marque. On considère quelle est sa volonté, en considérant s'il avoit quelque intérêt à commettre cette action ; sa puissance, par la considération de sa force, de ses moyens. On reconnoît s'il est effectivement auteur de l'action proposée, par les circonstances de cette action, comme s'il a été trouvé seul dans le lieu où elle s'est faite ; si avant ou après cette action il a fait ou dit quelque chose qui le puisse faire
soup-

fouçonner raisonnablement. Pour le second état, il faut simplement confiderer la nature de cette action. Tout ce qu'on en peut dire, dépend de la connoiffance particuliere que l'on en a. Pour le troifiéme état, on confulte la raifon, les loix, la coûtume, les préjugez, les conventions, l'équité.

Dans le genre Démonftratif, pour louer ou blâmer, il faut rapporter le bien ou le mal. Il y a trois fortes de biens dans l'homme; les uns regardent le corps, les autres l'efprit, les autres dépendent de la fortune. Les biens du corps font, une patrie glorieufe, une naiffance noble, une bonne éducation, la fanté, la force, la beauté. Les biens de l'efprit font, les vertus, la fageffe, la prudence, la fcience, & les autres vertus & bonnes qualitez. Les biens de la fortune font, les richesses, les dignitez, les charges, &c. Remarquez que dans ces dénombremens je rapporte les fentimens des autres.

Tous les lieux propres & communs à chacun des trois genres dont nous avons parlé, font appellez interieurs ou intrinfeques, pour les diftinguer de ceux qu'on nomme extérieurs ou extrinfeques, qui font quatre; fçavoir, les loix, les témoignages, les tranfactions, les réponfes de ceux que l'on met à la torture. L'Orateur n'a pas befoin de chercher ces preuves; celui qui donne une caufe à plaider, met entre les mains de fon Avocat fes piéces, fes contrats, fes tranfactions; produit les dépositions des témoins, & les réponfes de ceux qui ont été appliquez à la torture.

C H A P I T R E V.

Reflexion sur cette Methode des lieux.

VOilà en peu de paroles quel est l'art de trouver des argumens sur toutes sortes de matieres, que les Rheteurs ont coûtume d'enseigner, & qui fait la plus grande partie de leur Rhetorique. C'est à vous à juger de l'utilité de cette methode. Le respect que j'ai pour les Auteurs qui l'ont lottée, m'a obligé d'en faire un abrégé, & de vous en faire connoître le fond. On ne peut douter que les avis qu'elle donne, n'ayent quelque utilité : ils font prendre gardè à plusieurs choses dont on peut tirer des argumens ; ils montrent comme l'on peut tourner un sujet de tous côtez, & l'envifager par toutes ses faces. Ainsi ceux qui entendent bien la Topique, peuvent trouver beaucoup de matiere pour grossir leur discours : il n'y a rien de sterile pour eux ; ils peuvent parler sur tout ce qui se presente autant de temps qu'ils le voudront, comme nous l'avons dit.

Ceux qui méprisent la Topique, ne contestent point sa fécondité. Ils demeurent d'accord qu'elle fournit une infinité de choses ; mais ils soutiennent que cette fécondité est mauvaise, que ces choses sont triviales, & que par conséquent la Topique ne fournit que ce qu'il ne faudroit pas dire. Si un Orateur, disent-ils, connoit à fond le sujet qu'il traite, s'il est plein de maximes incontestables, par lesquelles il peut résoudre toutes les difficultez qui s'élevent sur ce sujet ; si c'est une question de Theologie, & qu'il soit Théologien ; par la connoissance qu'il a des Peres, des Conciles, des saintes Ecritures, il appercevra d'abord si le
dog-

dogme qu'on a proposé est Heretique ou Catholique. Il ne sera pas necessaire qu'il consulte la Topique, qu'il aille de porte en porte frapper à chacun des lieux communs, où il ne pourroit trouver les connoissances necessaires pour décider la question presente. Si un Orateur ignore le fond de la matiere qu'il traite, il ne peut atteindre que la surface des choses, il ne touchera point le nœud de l'affaire; de sorte qu'après avoir parlé longtemps, son adverfaire aura sujet de lui dire ce que disoit saint Augustin à celui contre qui il écrivoit: Laissez ces lieux communs qui ne disent rien, dites quelque chose, opposez des raisons à nos raisons, & venant au point de la difficulté, établissez votre cause, & tâchez de renverser les fondemens sur lesquels je m'appuie. *Separatis locorum communium nugis, res cum re, ratio cum ratione, causa cum causâ configat.*

Si on veut dire en faveur des lieux communs, qu'à la verité ils n'enseignent pas tout ce qu'il faut dire, mais qu'ils aident à trouver une infinité de raisons qui se fortifient les unes les autres: ceux qui prétendent qu'ils sont inutiles, répondent, & je serois bien de leur avis, que pour persuader il n'est besoin que d'une seule preuve qui soit forte & solide, & que l'éloquence consiste à étendre cette preuve, & la mettre en son jour, afin qu'elle soit apperçûë. Car enfin, il le faut avoüer, les preuves sont foibles qui sont communes aux accuzez, & à ceux qui accusent, dont on se peut servir pour détruire & pour établir. Or, celles qui se tirent des lieux communs sont de cette nature: ce sont de mauvaises herbes qui étouffent la bonne semence.

Cet Art est donc dangereux pour les personnes qui n'ont qu'un petit favior, parce qu'ils se contentent de ces preuves qui se trouvent facilement, &

& qu'ils ne prennent pas la peine d'en chercher d'autres qui soient plus solides. Un homme d'esprit, en parlant de cette methode que Raimond Lulle a traitée d'une maniere particuliere, dit que c'est un Art qui apprend à discourir sans jugement des choses qu'on ne sait point, ce qui est un défaut indigne d'un homme raisonnable. J'aimerois mieux, dit Ciceron, être sage, & ne pouvoir parler, que d'être parleur & être impertinent. *Mallem indiseratam sapientiam, quam stultitiam loquacem.* Ajoûtez que dans toutes sortes de discours il faut absolument retrancher tout ce qui ne peut servir à la resolution de la difficulté. Après un tel retranchement, je crois qu'il resteroit peu de choses que la Topique auroit fournies.

CHAPITRE VI.

Il n'y a que la Verité, ou l'apparence de la Verité qui persuade.

CE ne sont point les seules paroles, ni l'abondance des choses qui persuadent; c'est pourquoy, tout ce qui se tire des lieux communs ne peut être utile qu'aux jeunes gens, qui n'étant pas capables de trouver des raisons solides, connus seulement de ceux qui ont étudié à fond les matieres, ont besoin de ce secours pour pouvoir faire leurs déclamations de College. C'est pour cela que les Maîtres qui se serviront de cet ouvrage, pourront traiter cette methode des lieux avec plus d'étenduë, donnant sur chacun des exemples qui se trouvent dans plusieurs Livres de Rhetorique. Il y en a de beaux: car quoique les grands Orateurs ne s'amusent pas à consulter les lieux communs,

mun, cependant on peut rapporter tout ce qu'ils disent à quelqu'un de ces lieux communs. Cicéron n'étoit point allé frapper à la porte du douzième, du treizième & du quatorzième lieu, lorsque pour faire voir que Roscius n'avoit pas été capable de commettre les crimes effroyables dont on l'accusoit, il dit : *Qua in re pretereo illud, quod mihi maximo argumento ad hujus innocentiam poterat esse, in rusticis moribus, in victu arido, in hac horrida incultaque vita illiusmodi maleficia gigni non solere. Ut non omnem frugem, neque arborem in omni agro reperire possis : sic non omne facinus in omni vita nascitur. In urbe luxuries creantur : ex luxuria existat avaritia necesse est ; ex avaritia erumpat audacia : inde omnia scelera, ac maleficia gignuntur. Vita autem rustica quam & aegrestem vocas, parsimonie, diligentie, justitie magistra est.* Cicéron dans ce lieu presse l'accusateur de Roscius, & fait voir par toutes les circonstances possibles, qu'il n'a point tué son propre pere, comme on l'en accusoit.

On trouve assez de ces exemples dans les Rhetoriques ordinaires. Je crois devoir m'appliquer à des choses plus utiles. Ce que je vais dire dans ce Chapitre, appartient à la Logique ; mais je ne puis me dispenser de le rapporter, parce que cela est nécessaire pour découvrir les fondemens de l'Art que j'entrepris d'expliquer.

L'homme est fait pour connoître. Nous ne pourrions vivre, ni arriver à notre fin, qui est la félicité, si nous étions sans connoissance. Il est pareillement nécessaire que nous puissions connoître les choses comme elles sont, & que nous ne nous trompions pas. La capacité que nous avons de savoir, nous seroit désavantageuse si nous n'avions aucun moyen de distinguer la vérité d'avec la fausseté. On peut bien concevoir que l'homme use mal-

mal de ses facultez ; mais on ne peut pas penser que la nature dont Dieu est l'Auteur, soit d'elle-même mauvaise : toutes les inclinations vraiment naturelles sont donc bonnes, & nous ne pouvons manquer en les suivant. Voilà un principe dont il faut voir les conséquences, par rapport à ce que nous cherchons.

L'expérience fait connoître qu'il y a des connoissances claires, auxquelles nous nous sentons comme forcez de consentir. Je ne puis point douter que je n'existe, que je n'aye un corps, qu'un & deux ne soient pas trois. Ainsi toutes les fois que je sentirai que ma nature m'oblige de consentir à ce qui m'est proposé avec une pareille clarté, c'est-à-dire que je me trouve également engagé de consentir, je puis croire que je ne me trompe pas. Car si je me trompois, ce seroit la nature qui me tromperoit, puisque ce seroit elle qui m'engageroit dans l'erreur. Nous n'avons aucun lieu de nous défier de la bonté de celui qui nous a fait ; ainsi nous devons être certains que les choses sont comme nous les connoissons, lorsque notre connoissance est si évidente que nous ne pouvons pas suspendre notre consentement. La clarté est donc le caractère de la Verité, c'est-à-dire, que toute connoissance évidente est conforme à la chose qui est connue, & par conséquent qu'elle est vraie : la vérité est un rapport de conformité ; c'est ainsi qu'elle persuade. Comme nous sommes tellement faits que la volonté suit le bien, & que c'est par le plaisir que nous sentons, que nous désirons le bien, l'esprit suit de même la vérité ; & il est attiré par la clarté, comme la volonté est par le plaisir ; c'est lui qui nous fait agir, & ce qui nous persuade, c'est la vérité.

Mais outre que l'homme étant libre, il peut de tourner son esprit de la considération d'une vérité,

& par consequent empêcher que la clarté ne le persuade; il peut, sans bien écouter la nature, donner son consentement, comme il peut aimer une chose avant que d'avoir reconnu certainement qu'elle est capable de lui procurer un véritable plaisir. L'apparence du bien trompe & engage: la seule apparence de la vérité éblouit pareillement. On ne se veut pas donner la peine d'écouter la nature, de sonder ses inclinations véritables. D'abord on consent, sans examiner si elle nous y oblige: ce qu'il faudroit faire pour éviter l'erreur, comme pour juger sans erreur si le sucre est doux, on le met sur la langue, on le goûte, on fait attention à ce qu'on sent, ou à ce que la nature nous fait sentir. Le peuple qui ne raisonne point, est sujet à cette erreur. Ce n'est presque jamais la vérité qui le persuade, ce n'est que la vrai-semblance qui le détermine, de la même manière qu'il ne cherche que les biens apparens, & qu'il les préfère aux biens réels & solides.

Il n'est pas inutile à un Orateur qui doit s'accommoder à la foiblesse de ses Auditeurs, de considérer en quoi consiste cette vrai-semblance qui persuade le peuple, puisque pour le persuader ce n'est pas assez de lui proposer la vérité. Il n'arrive que trop souvent qu'il n'est pas capable de l'apercevoir. Il n'a que les yeux du corps ouverts; & il seroit nécessaire qu'il ouvrit les yeux de l'esprit. Arrêtons-nous un peu ici.

Nous expérimentons que nous sommes tristes ou joyeux, selon que notre conscience nous rend témoignage que nous nous sommes trompez, ou que nous sommes exempts d'erreur. Un homme qui sent que sa cause ne vaut rien, est abattu. S'il se sent coupable, il est triste. Au contraire il parle avec confiance quand il a pris le bon parti. Il est gai, il ose attaquer ses ennemis, & il les insulte.

Voilà

Voilà ce qui arrive ordinairement quand on fuit la nature, & qu'on ne combat pas ses sentimens. C'est pourquoi, pour persuader le peuple qu'on dit vrai, il suffit de parler avec un discours encore plus hardi que son adverfaire ; il n'y a qu'à crier plus fort, & lui dire plus d'injures qu'il n'en dit pas, se plaindre de lui plus aigrement, proposer tout ce que l'on avance comme des oracles, se railer de ses raisons comme si elles étoient ridicules, pleurer s'il en est besoin, comme si on avoit une véritable douleur que la vérité qu'on défend fût attaquée & obscurcie. Ce sont là les apparences de la Vérité. Le peuple ne voit gueres que ces apparences, & ce sont elles qui le persuadent.

Les Déclamateurs n'étudient guere que cette vraisemblance ; & c'est là leur différence d'avec un véritable Orateur qui aime la vérité. Comme le peuple n'examine point, qu'il juge par la couleur sous laquelle paroissent les choses, le Déclamateur ne pense qu'à donner cette couleur qui trompe. Le véritable Orateur instruit, il aide son Auditeur à découvrir la Vérité. Il ne néglige pas de se servir de tout ce qui peut toucher le peuple ; & c'est pour cela qu'il allegue quelquefois des raisons foibles en elles-mêmes, mais qui sont fortes par rapport à ceux à qui il parle, parce qu'elles s'accroissent avec leurs préjugés. Néanmoins sa principale application est de prouver solidement la vérité, de la bien mettre en son jour : nous allons voir comment cela se peut faire.

C H A P I T R E VII.

Comment on peut trouver la Verité , la faire connoître , & découvrir l'Erreur.

L'Eloquence seroit pernicieuse si elle n'avoit pour sa fin que de tromper le peuple. Elle ne réussiroit pas même si elle ne savoit que tromper ; car enfin, on ne se laisse guere tromper deux fois de suite. Un Sophiste n'est estimé que peu de temps: aussi-tôt que l'art dont il s'est servi est connu, on le méprise. Puisqu'il s'agit donc de persuader, & non pas de tromper, qu'il n'y a que la verité qui persuade pour toujours, il faut voir comment on la peut trouver, & la faire connoître.

On peut dire en un mot tout ce qui est nécessaire pour cela. Nous avons proposé le principe sur lequel nous pouvons être assurez que nous ne nous trompons pas. Lorsque la clarté d'une proposition nous paroît si évidente qu'il n'est pas en nôtre pouvoir de suspendre notre consentement, que nous nous sentons comme forcez d'acquiescer, nous n'avons point sujet de craindre de nous tromper. Nous avons dit qu'alors c'est la nature qui nous fait agir. Tout ce qu'elle fait est bien fait : elle a Dieu pour Auteur, qui ne peut tromper ni être trompé. Nous ne devons point craindre l'erreur pendant que nous ne suivrons que les inclinations qu'il nous donne ; mais il faut bien distinguer la voix de la nature d'avec ce que nous disent nos passions & nos préventions. Nous allons quelquefois trop vite ; nous donnons d'abord notre consentement avant que d'avoir bien consulté la nature. Nous ne nous tromperons pas en la suivant : mais il ne la faut pas prévenir, il faut marcher après elle.

Voilà

Voilà donc en peu de mots tout ce qu'il faut faire pour ne se pas tromper. Comme les Orateurs ont plus souvent à combattre l'Erreur qu'à établir la Verité, ils doivent examiner en détail tout ce que leurs adversaires ont avancé comme indubitable, pour reconnoître si effectivement la verité en est si claire, qu'on ne puisse s'empêcher d'y consentir, & que ce soit parler contre ce qu'on sent, que de la contredire. Si on découvre au contraire qu'ils se sont trompez, il faut rendre sensible leur erreur. Je suppose qu'ils ne trompent que parce qu'ils sont trompez. Voions ce que doit faire un Orateur: mais auparavant faisons cette remarque, que personne ne peut être convaincu entièrement que de ce qui est vrai, ou de ce qu'il croit véritable, & que ceux qui se trompent, croient voir la verité aussi-bien que ceux qui ne se trompent pas: ils sont prêts de soutenir avec une égale fermeté leurs sentimens. Or, qu'est-ce que voit celui qui se trompe, croyant voir la verité qu'il ne voit pas? Car enfin, il voit quelque chose, sans cela il se rendroit. Je répons en premier lieu, qu'on ne voit rien clairement que ce qui est vrai. Que voit donc celui qui se trompe? C'est une consequence qui suit clairement d'un principe qu'il n'a point examiné, & qui est faux. Il n'envisage que cette consequence qui est vraie, supposé le principe lequel il ne considere point. Un exemple éclaircira cette importante remarque. Allant par la Ville, j'ai vû un homme habillé comme Metius, & de sa taille. D'abord, sans aucune autre reflexion, j'ai conclu que c'étoit Metius; j'ai ainsi supposé que je l'ai vû: venant ensuite à parler de lui, on dit qu'il est à la campagne, moi je soutiens qu'il est à la Ville. Je ne considere que cette consequence qui est claire. Je l'ai vû en Ville, donc il y est; & c'est ce qui me rend opiniâtre: car je cederois si j'examinois

minois bien le principe dont je tire cette consequence, faisant reflexion que deux personnes peuvent être habillées de même maniere, & avoir beaucoup de rapport pour la taille, & qu'effectivement je n'ai vû autre chose qu'un homme fait comme Metius que je n'ai point vû au visage. Cet exemple dit beaucoup. Avec un peu d'attention il sera facile de reconnoître l'erreur de ceux qui ne contestent que parce qu'ils n'apperçoivent pas ce qui les trompe. C'est toujours, comme nous l'avons dit, l'apparence de la verité qui séduit. Ainsi l'application d'un Orateur doit être d'examiner ce qui a pû tromper ceux qu'il veut desabuser, c'est-à-dire de quels principes ils tirent leurs consequences : s'ils ont supposé ces principes pour vrais sans en être convaincus, ou s'ils ont tiré de fausses consequences. Il n'y a rien qui persuade mieux ceux dont on combat les sentimens, que de démêler ainsi les choses où ils ont raison, d'avec celles où ils se trompent; de leur accorder ce qui est vrai, & de leur faire voir ce qui est faux & ce qui les a séduits.

Tout ceci demanderoit peut-être plus de détail, mais cela appartient à la Logique, dont l'étude est absolument necessaire à un Orateur. Nous avons dit qu'il faut connoître à fond les matieres dont il s'agit. Pour connoître une verité inconnue, ou pour la faire connoître, il la faut déduire de ses principes. Comme dans la nature tout se fait par des loix simples, & en petit nombre, aussi dans les Sciences tout se peut déduire d'un petit nombre de veritez. C'est à ceux qui traitent les Sciences particulieres d'indiquer ces premieres veritez, qui sont des sources fécondes d'où coulent toutes les autres veritez. On se trompe si on croit qu'en lisant une Rhétorique bien faite, on apprendra à discourir raisonnablement sur toute sorte de matiere.

C H A P I T R E V I I I .

*L'attention est nécessaire pour connoître la Verité.
Comment on peut rendre attentif un Auditeur.*

PARlant en général de ce qu'il faut faire pour persuader, je ne veux pas oublier une chose qui est plus considérable qu'on ne pense, puisque sans elle les plus solides raisonnemens sont inutiles Il n'y a que ceux qui font souvent reflexion sur notre corruption, qui apperçoivent que la cause de l'ignorance des hommes, & du peu d'effet des plus beaux & des plus forts discours ne vient que du défaut d'attention. Il arrive à l'esprit ce qui arrive au corps. Un corps malade & languissant ne peut agir. Une ame qui est malade, est sans action; si elle travaille à connoître la Verité, aussi-tôt elle est fatiguée. Les corps qui font impression sur elle, l'en détournent; elle ne la peut donc envisager sans combattre contre son corps; & dans l'état de langueur où le péché l'a réduite, elle n'en est presque plus capable. On aura peine à le croire; cependant il n'y a rien de plus vrai, que de mille personnes qui écoutent un Predicateur un peu spirituel, il n'y en a peut-être pas dix qui soient attentifs. Le son de ses paroles frappe bien les oreilles; mais la verité que ses paroles expriment, est peu apperçûe: elle n'est à leur égard que comme une image qui passe promptement devant leurs yeux. Nous l'experimentons; il y a des veritez que nous avons entendûes mille fois sans en être touchés; & lorsque Dieu tourne vers elles notre esprit, nous nous trouvons frapper, & nous les voyons d'une maniere si particuliere, que nous croyons ne les avoir jamais vûes. Ce n'est que l'attention qui distingue les habiles gens d'avec
les

les ignorans. Tout homme qui est capable d'attention, est en même temps capable de toutes les plus hautes Sciences; rien n'est difficile pour lui.

C'est à quoi un Orateur doit prendre garde: autrement il parle à des rochers. Toutes les figures de Rhetorique ne s'employent que pour cela. Les Apostrophes, les Interrogations ne se font que pour réveiller les Auditeurs, & les tourner vers ce que l'on veut qu'ils considerent. Interroger, c'est comme tirer un homme par le manteau, pour lui faire appercevoir ce qu'il ne voit pas. Les descriptions, les Hypotyposes, les dénombremens representent sous différentes faces la verité qu'on veut persuader, afin que si elle n'est pas vûe sous une face, on la voye sous une autre. Les Metaphores, les Allegories en font des peintures sensibles qui frappent les sens. Cela a été dit avec étendue dans le second Livre; mais la chose est si importante, qu'on n'en peut assez parler: c'est de ce côté-là que l'Orateur doit tourner son adresse.

Comme l'ame est faite pour la Verité, qu'elle a un desir ardent de savoir, aussi-tôt qu'elle apperçoit quelque chose qu'elle n'a point vûe, & qui la frappe d'une maniere extraordinaire, elle a de la curiosité, elle la veut connoître. Ainsi pour rendre l'ame attentive, c'est-à-dire, pour lui donner de la curiosité, il n'est question que de trouver des tours ingenieux, qui donnent un air extraordinaire à ce qu'on veut faire considerer. La nouveauté attire: qu'un homme vêtu en étranger passe par une rue, il se fera regarder de tout le monde. Vitruve rapporte qu'un fameux Architecte n'ayant pu obtenir audience d'Alexandre le Grand pour lui proposer le dessein d'un grand ouvrage; comme on le rebutoit, & qu'on le laissoit parmi la foule du peuple, à qui on ne donnoit pas la liberté d'approcher du Prince, il s'avisa de paroître nud à la

porte du Palais, couvert de feuilles. Alexandre l'ayant apperçû dans cet habillement extraordinaire, eut la curiosité de lui demander ce qu'il étoit, & pourquoi il paroissoit dans cet état. Ce qui lui donna l'occasion de proposer son dessein, ce qu'il n'avoit pas pû faire auparavant. Quand on a trouvé la Verité, pour en persuader les autres, il ne s'agit que d'inspirer un desir véritable de la connoître, en la proposant d'une maniere qui la fasse regarder. Lorsqu'on lit les Orateurs, il faut remarquer l'adresse dont ils se servent pour se faire écouter. Les preceptes servent peu de chose, si l'on n'observe l'usage qu'en ont fait les grands Maîtres.

Il ne fera pas néanmoins inutile de faire ces deux reflexions, auxquelles se peut réduire l'art, s'il y en a un, de rendre attentifs ceux à qui on parle. Considerons donc, 1. Que les hommes desirant favoir, & ce desir ayant pour fin un objet infini, il faut que la chose dont on promet de parler, soit grande, ou paroisse grande; car si on connoissoit qu'elle est petite, on la négligeroit. 2. De ce que l'objet de notre curiosité naturelle est une chose infinie, je conclus encore que le grand secret pour entretenir le feu de la curiosité, c'est de ne point faire connoître entièrement ce qu'on propose, qu'après qu'on ne demande plus d'attention, n'ayant plus rien à dire. Jusqu'à ce moment il faut nourrir la curiosité sans la remplir, l'enflammant toujours, afin qu'elle soit plus ardente. Car enfin, tout ce qu'on peut enseigner n'est point ce que la nature fait desirer. Ainsi on se dégoûte de ce qu'on a appris, & le temps du plaisir ne dure que pendant ces momens que ce qu'il entrevoit lui donne l'esperance de connoître quelque chose de nouveau & de considerable.

C'est ce que les Poëtes savent si bien pratiquer.

quer. Voyez dans l'Eneïde comme Virgile propose d'abord une hïstoire fameuse d'un homme de consideration, qui par l'ordre des Destins étoit venu en Italie y jeter les fondemens de l'Empire Romain. Il ne commence pas cette hïstoire par la naissance de son Heros. Il le represente au milieu de la mer, battu de la tempête qu'une Déesse avoit excitée; les Dieux prennent parti, les uns sont pour lui, les autres contre. Sa flotte est dissipée. Il fait naufrage, dont à peine il se sauve, jetté sur un bord étranger. Cela donne la curiosité de savoir quel étoit cet Enée, & comment un fugitif comme lui, si malheureux, pourroit enfin, arriver dans l'Italie, & y établir un puissant Empire. A mesure qu'on lit l'Eneïde, on apprend ce qu'on desire savoir; mais il y a toujours quelque circonstance qui éloigne le dénouement des difficultez qu'on voudroit voir éclaircies. La curiosité est de plus en plus satisfaite; mais jusqu'à la fin il reste quelque chose qu'on ignore, ce qui fait qu'on lit avec ardeur ce Poëme depuis les premiers vers jusques aux derniers.

Je puis dire que c'est en cela que consiste un des grands secrets de l'éloquence; car pour persuader, il faut se faire écouter. Or, quand un Orateur trouve le moyen de donner de la curiosité pour ce qu'il va dire, qu'il l'entretient, & que ce n'est que lorsqu'il cesse de parler qu'elle est parfaitement contente, on peut dire qu'il a réussi. Autrement son Auditeur s'ennuye. C'est ce qu'il doit le plus apprehender. La plus méchante qualité d'un Orateur c'est d'être ennuyeux. S'il ne plaît pas, s'il dégoûte, de quelle utilité sont ses discours? Pourquoi s'empresse-t-il de parler?

Naturellement on estime & on prend plaisir à ce qui est bien fait, & répond à la fin qu'on s'y est proposé. On estime le portrait d'une chose mé-

prisable en elle-même, s'il est ressemblant. Ainsi quoiqu'après avoir lû l'Eneïde, quand on le relit, on n'ignore plus toute l'histoire d'Enée; cependant on y prend encore plaisir, parce que si ce n'est pas les nouvelles connoissances qu'on acquiert qui divertissent, le Poëte qui fait conduire son ouvrage, plaît par son esprit. Ce n'est pas seulement dans le Poëme Epique & dans les pieces de Théâtre, mais dans les plus petites pieces que cette conduite réussit. Quand un Auteur commence de maniere qu'il fait attendre quelque chose de rare, de nouveau, sans faire connoître ce que c'est, on sent sa curiosité émue. Il l'enveloppe, il la cache en même temps qu'il la laisse entrevoir par quelque bel endroit; ce qui augmente le desir de la voir entiere. La difficulté où il jette le Lecteur, le rend plus attentif: *Animus fit attentior ex difficultate*. Ainsi il s'applique davantage; & c'est ce qui lui fait trouver bon ce qu'il lit, comme c'est l'appetit qui nous fait trouver bon ce que nous mangeons. Ne pouvant pas produire ici une piece d'une longueur considerable pour prouver ce que j'avance; en voici une petite qui servira d'exemple.

*Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je disois, A quoi sers-tu,
Pauvre & miserable Vertu ?
Ta droiture & tout ton zele,
Tout compté, tout rabattu,
Ne valent pas un fétu.
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pompone,
Aussi tôt je me suis tû;
A quelque chose elle est bonne.*

C H A P I T R E IX.

Ce qui fait la difference de l'Orateur d'avec le Philosophe.

NOUS pouvons ici décider une question qui servira à l'éclaircissement de l'Art de persuader. On demande ce qui fait la difference de l'Orateur d'avec le Philosophe : d'où vient que le Philosophe peut convaincre, & qu'il ne persuade presque jamais ; au lieu qu'un excellent Orateur ne manque point de faire l'un & l'autre. On peut comprendre par ce que nous venons de dire, qu'il n'y a que la Verité qui puisse convaincre & persuader ; mais comme elle ne le peut faire qu'étant connuë, ce n'est pas assez de la proposer, si on ne trouve les manieres de la faire appercevoir, & si en même temps l'on n'ôte les préventions qui lui sont un obstacle.

Le Philosophe se contente de donner les principes sur lesquels il s'appuye. Il les explique en peu de paroles, supposant que son disciple est attentif, qu'il a de la curiosité pour l'écouter, de l'empressement pour être instruit : qu'il ne veut que voir la Verité pour la suivre : ainsi il ne cherche aucun tour rare pour le tenir attentif. Il ne s'avise point d'exciter en son ame aucun mouvement pour le porter vers la Verité, & pour l'éloigner des objets qui l'en détournent. Effectivement il ne seroit pas nécessaire de le faire si tous les hommes étoient dans cette disposition au regard de la Verité, où ce Philosophe suppose qu'est son disciple : mais il n'en est pas ainsi ; les hommes ont peu de curiosité ; le desir que Dieu nous a donné pour la Verité est languissant, il ne se réveille que lorsqu'il se

présente des objets extraordinaires. Nous avons tous l'esprit fort distrait, peu perçant; ainsi à moins qu'on ne s'accommode à notre foiblesse comme fait l'Orateur pour nous faire voir la Vérité par tant d'endroits qu'enfin nous l'apercevions, nous ne la concevrons jamais.

On voit donc pourquoi les Philosophes convainquent bien, c'est-à-dire, qu'ils obligent d'avouer qu'on ne peut tenir contre ce qu'ils veulent prouver, & que cependant on n'entre point dans leurs sentimens. C'est qu'on sent la force de leur raisonnement sans le comprendre, & qu'on ne sort point de l'état où l'on se trouvoit avant que de les avoir entendu parler. L'Orateur ne souffre point d'indifférence dans son Auditeur; il le remue en tant de manières, qu'enfin il trouve par où il le pourra renverser, & pousser du côté où il veut qu'il tombe. Personne ne peut résister à la force de la Vérité. Les hommes l'aiment naturellement; il est impossible qu'ils ne se laissent gagner quand ils la connoissent avec tant d'évidence qu'ils n'en peuvent douter, ni s'imaginer qu'elle soit autre qu'elle leur paroît. Ainsi l'Orateur qui a le talent de mettre la Vérité dans un beau jour, doit charmer, puisqu'il n'y a rien de plus charmant que la Vérité, & elle doit triompher de la résistance qu'on lui faisoit, puisqu'effectivement pour être victorieuse, elle n'a qu'à se faire connoître. Nous allons parler de ces manières qui sont particulières aux Orateurs.

CHAPITRE X.

Des manieres de s'insinuer dans l'esprit de ceux à qui l'on parle.

SI les hommes aimoient la Verité plus que ce qui flatte leurs passions, & s'ils la cherchoient sincèrement, il ne seroit besoin pour la leur faire recevoir, que de la leur proposer simplement, & sans art. Ils la haïssent, parce qu'elle ne s'accorde pas avec leurs interêts, & ils s'aveuglent volontairement pour ne la pas voir ; car ils s'aiment trop pour se laisser persuader que ce qui leur est désagréable, soit vrai. Avant que de recevoir une verité, ils veulent être affurez qu'elle ne sera point incommode. C'est donc en vain qu'on se sert de fortes raisons quand on parle à des personnes qui ne veulent pas les entendre, qui persécutent la Verité, & la regardant comme leur ennemie, ne veulent pas envisager son éclat, de crainte de reconnoître leur injustice. On est donc contraint de traiter la plupart des hommes qu'on veut delivrer de leurs fausses opinions, comme on traite les phrenetiques, à qui on cache avec artifice les remedes qu'on employe pour les guerir. Il faut proposer les veritez dont il est necessaire qu'ils soient persuadez, avec cette adresse qu'elles soient maîtresses de leur cœur avant qu'ils les aient aperçûs ; & comme s'ils étoient encore enfans, il faut obtenir d'eux par de petites caresses, qu'ils veuillent bien avaler la medecine qui est utile à leur santé.

Les Orateurs qui sont animez d'un veritable zele, étudient toutes les manieres possibles de gagner les hommes, pour les gagner à la Verité. Une

mere pare ses enfans avec soin, & l'amour qu'elle a pour eux la porte à faire que toutes les autres personnes les aiment avec la tendresse qu'elle ressent. Si nous aimons donc sincèrement la Verité, nous devons travailler à ce qu'elle soit aimée. Les saints Peres de l'Eglise ont toujours tâché d'éviter tout ce qui la pouvoit rendre odieuse. Lorsque J E S U S-C H R I S T commença à prêcher son Evangile aux Juifs, qui étoient jaloux de la gloire de la Loi de Moïse, pour ne les pas choquer, comme remarque saint Jean Chrysostome, il témoigna qu'il ne prétendoit pas renverser cette Loi; mais au contraire qu'il étoit venu pour l'accomplir. Sans cela ils eussent bouché leurs oreilles pour ne le pas entendre, comme firent ceux que par un juste jugement il ne daigna pas gagner.

Nous avons dit que les anciens Maîtres font consister l'Art de persuader dans la science de faire ces trois choses, instruire, gagner, & émouvoir: *Docere, flectere, & movere*. J'ai rapporté les moyens que ces Maîtres ont découvert pour trouver les choses qui peuvent instruire & éclaircir la matiere sur laquelle on parle. J'efrai ici quelques reflexions sur les moyens de s'insinuer dans les cœurs de ceux que l'on veut gagner. Dans les Rhetoriques ordinaires on ne fait point ces reflexions: ainsi, quoique je n'aye pas eu dessein de traiter l'Art de persuader dans toute son étendue, j'en dirai plus que ceux qui promettent de ne rien oublier. Il est vrai que la science de gagner les cœurs est bien au dessus de la portée d'un jeune écolier, pour lequel on fait des Rhetoriques. Elle s'aquiert par de sublimes speculations, par des reflexions sur la nature de nôtre esprit, sur les inclinations, sur les mouvemens de notre volonté. C'est le fruit d'une longue

gue experience qu'on a fait de la maniere que les hommes agissent, & qu'ils se gouvernent. En un mot, cette science ne se peut enseigner methodiquement que dans la Morale.

C H A P I T R E X I.

*Qualitez requises dans la personne de celui qui veut
gagner ceux à qui il parle.*

IL est important que les Auditeurs ayent de l'estime pour celui qu'ils écoutent, & qu'il passe dans leur esprit pour une personne sage. Un Orateur doit donner des témoignages d'amitié à ceux qu'il veut persuader, & faire paroître que c'est un zele sincere de leur intérêt qui le fait parler. La modestie lui est necessaire, la fierté & l'orgueil étant d'invincibles obstacles à la persuasion. Ainsi il faut qu'on remarque ces quatre qualitez dans la personne d'un Orateur; de la probité, de la prudence, de la bien-veillance, & de la modestie; comme nous l'allons faire voir plus au long.

Il est constant que l'estime que l'on a de la probité & de la prudence d'un Orateur, fait souvent une partie de son éloquence, à laquelle on se rend avant même que de savoir ce qu'il doit dire. C'est sans doute l'effet d'une grande préoccupation : mais cette préoccupation n'est pas mauvaise, & on ne doit pas la confondre avec un certain entêtement, par lequel on demeure attaché à de fausses opinions sans aucune raison. Outre que les paroles qui sortent d'un cœur plein d'ardeur pour la Verité, embrasent le cœur de ceux qui écoutent; il est fort raisonnable d'ajouter foi à ce que dit un homme de bien, & qu'on fait

n'être point un trompeur. C'est pourquoi il est plus, avantageux à un Orateur que la vertu éclate, que sa doctrine. * *In Oratore non tam dicendi facultas quàm honesta vivendi ratio elucet.* Le Christianisme oblige ceux qui font profession de persuader les autres, de travailler à s'acquiescer de l'autorité dans l'esprit des peuples; & le même Evangile qui commande à tout le monde de fuir l'éclat, les oblige de faire éclatter leurs bonnes œuvres, avec cette intention que ceux qu'ils instruisent, soient autant portez par leurs exemples à embrasser la vertu, que par leurs paroles. *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona.* Cette nécessité a porté quelquefois les plus modestes à se donner des louanges, & à défendre leur reputation en même temps que la patience & la douceur les portoit à aimer les injures dont on les chargeoit. La bonne vie est la marque que JESUS-CHRIST nous a donnée pour distinguer les Prédicateurs de la Verité d'avec ceux que l'Esprit d'erreur envoie pour tromper les hommes.

On est bien aise de se décharger de la peine d'examiner un raisonnement, & pour cela des'en fier à l'examen de ceux que l'on estime, & de soumettre son jugement aux lumières de ceux en qui on voit briller une grande sagesse. † *Auctoritati credere magnum compendium, & nullus labor.* L'autorité d'un homme de bien, sage, & éclairé, est à ceux qui se défient de leurs lumières, ce qu'est un appui à un malade. Personne ne veut être trompé, peu se peuvent défendre de l'erreur; c'est pourquoi l'on est ravi de trouver une personne sous l'autorité de laquelle on se tient à couvert. Dans toutes les disputes on voit que deux ou trois têtes, à qui leur suffisance a acquis

* Quintilien. † S. Augustin.

de l'estime, partagent tout le monde, & que chacun se range du parti de celui qu'il croit être le plus habile. Lorsqu'un Orateur n'a pû encore gagner une grande autorité; il n'attirera jamais dans ses sentimens qu'un très-petit nombre de personnes, parce que peu sont capables d'appercevoir la subtilité de ses raisonnemens. S'il veut avoir la multitude de son côté, il faut qu'il fasse voir qu'il a pour lui ceux à l'autorité de qui elle a coûtume de se rendre, & dont elle suit les sentimens aveuglément.

Il n'y a rien qui soit plus capable de gagner les hommes, que les marques d'amitié qu'on leur donne. L'amitié donne toutes sortes de droits sur la personne aimée. On peut dire toutes choses à ceux qui sont convaincus qu'on les aime: *Ama, & dic quod vis.* Il faudroit que l'amour qu'on a pour la Verité fut bien desintéressé pour vouloir la recevoir lorsqu'elle vient de la bouche d'un ennemi. L'on ne peut pas s'imaginer qu'une personne ennemie veuille procurer un aussi grand bien qu'est la connoissance de la Verité. Les Epîtres de saint Paul sont pleines de marques d'affection & de tendresse, qu'il faisoit paroître à ceux à qui il écrivoit; & jamais il ne les reprend de leurs défauts, qu'après les avoir convaincus que c'étoit le zele qu'il avoit pour leur salut, qui l'obligeoit de les en avertir.

La quatrième qualité que je crois nécessaire à un Orateur, est la modestie. Souvent la résistance que quelques-uns font à la Verité, n'est causée que par la fierté avec laquelle on veut extorquer de leur bouche un aveu de leur ignorance. Pourquoi chicane-t-on dans les conversations? pourquoi est-ce qu'on dispute sans vouloir demeurer d'accord des veritez les plus incontestables? C'est que les uns veulent triompher, & les autres

s'opiniâtrent à ne pas céder, & à disputer une victoire, dont la perte leur paroît honteuse. Ceux qui sont sages, laissent refroidir la chaleur de la dispute, & laissent passer le temps de l'opiniâtreté. Ils cachent tellement leur triomphe, que les vaincus ne s'apperçoivent pas de leur défaite; & qu'ils ne se considerent pas tant comme vaincus, que victorieux de l'erreur où ils étoient engagés. *Non de adversario victoriam, sed contra mendacium quæremus veritatem*, disoit saint Jérôme écrivant contre les Pelagiens.

Un sage Orateur ne doit jamais parler de soi avantageusement. Il n'y a rien qui soit plus capable d'éloigner de lui l'esprit de ses Auditeurs, & de leur inspirer des sentimens d'aversion & de haine; que cette vanité que font paroître ceux qui se vantent. La gloire est un bien où chacun prétend avoir droit. On ne peut souffrir qu'un particulier se l'approprie; car, comme Quintilien l'a fort bien remarqué, nous avons tous une certaine ambition qui ne peut rien souffrir au dessus de soi. De là vient que nous prenons plaisir à relever ceux qui s'abaissent eux-mêmes, parce qu'il semble que nous le faisons comme étant plus grands qu'eux. *Habet enim mens nostra sublime quiddam, & impatiens superioris; ideoque subiectos & submittentis se lubenter allevamus, quia hoc facere tanquam majores videmur*. Cette modestie ne doit rien avoir de bas: la fermeté & la generosité sont inséparables du zele que notre Orateur a pour la défense de la Verité, & comme elle est invincible, il doit être intrepide. Il est constant qu'un homme se rend redoutable, qui ne craint rien davantage que de blesser la Verité; ainsi il ne sied pas mal quelquefois de relever les avantages de son parti, qui est celui de la Verité. Ajoutez que le discours
doit

doit convenir à la qualité de celui qui parle. Un Roi, un Evêque doivent parler avec majesté; & ce qui est la marque d'une autorité legitime dans leur personne, seroit en celle d'une personne privée une marque de fierté & d'arrogance.

C H A P I T R E XII.

*Ce qu'il faut observer dans les choses dont on parle
pour s'insinuer dans l'esprit des
Auditeurs.*

Après avoir parlé de la personne de l'Orateur, voyons ce qui regarde les choses que l'on traite. Si les Auditeurs n'y prennent aucune part, & qu'elles ne blessent point leur intérêt, l'artifice n'est pas nécessaire. Lorsqu'il n'est question que de prouver que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits, il n'est pas besoin de disposer les esprits à recevoir cette vérité : ne pouvant causer aucun dommage, il ne faut pas craindre que quelqu'un la rejette. Mais lorsqu'on propose des choses contraires aux inclinations de ceux à qui on parle, l'adresse est nécessaire. L'on ne peut s'insinuer dans leur esprit que par des chemins écartez & secrets; c'est pourquoi il faut faire en sorte qu'ils n'apperçoivent point la vérité dont on veut les persuader, qu'après qu'elle sera maîtresse de leur cœur; autrement ils lui fermeront la porte de leur esprit, comme à une ennemie, ainsi que nous l'avons dit.

Les hommes n'agissant que par intérêt, lors même qu'il semble qu'ils y renoncent, il faut nécessairement leur faire voir que ce qu'on leur persuade, ne leur sera point défavantageux. On doit combattre leurs inclinations par leurs incli-

na-

nations, & s'en servir pour les attirer dans les sentimens qu'on leur veut faire prendre, comme les Matelots se servent du vent contraire pour arriver dans le port d'où le vent les éloignoit: cela se comprendra mieux par des exemples. Afin d'inspirer de l'averfion pour le fard à une femme qui n'a de l'amour que pour elle-même, & que rien ne touche que sa beauté, il faut, selon le conseil de saint Jean Chrysostome, se servir de la passion qu'elle a pour sa beauté, pour moderer cette passion, en lui montrant que les poudres & le fard gâtent le teint. On détache de la débauche un homme qui ne refuse rien à ses plaisirs, en lui proposant des plaisirs plus doux, ou le persuadant fortement que ces débauches seront suivies de quelque grande douleur. Il faut toujours dédommager l'amour propre; c'est-à-dire, désintéresser ceux que l'on veut faire renoncer à quelque intérêt. Car enfin, à moins que la Grace divine ne change le cœur, les passions peuvent changer d'objet: mais elles demeurent toujours les mêmes. Or, ce changement d'objet n'est pas difficile. Un orgueilleux fera tout ce qu'on voudra, pourveu qu'il évite l'humiliation, & que son orgueil soit content. Ainsi il n'y a rien qu'on ne puisse persuader, quand on fait bien se servir des inclinations des hommes.

Lorsqu'on veut obtenir de ceux à qui on parle une chose qu'ils ont dessein de ne point accorder, quoiqu'on la puisse exiger d'eux avec droit, il faut se contenter de la recevoir comme une grace. On ne doit pas leur faire cette demande qui les choque, après qu'on aura clairement prouvé que ce qui leur restera, servira plus à leur gloire, & fera plus avantageux que ce qu'ils accorderont. Saint Jean Chrysostome loue la prudence de Flavien, Patriarche d'Antioche, qui fit revoquer à
l'Em-

l'Empereur Theodose l'Arrêt sanglant qu'il avoit donné contre les habitans de cette Ville , qui avoient renversé les statues de l'Imperatrice. Ce Patriarche étant venu à Constantinople pour fléchir la colere de Theodose, il exagera la faute de ceux d'Antioche ; il confessa qu'une semblable faute meritoit les châtimens les plus rigoureux. Mais ensuite ayant montré que la gloire du pardon seroit d'autant plus illustre que l'offense étoit grande, & qu'un Prince Chrétien ne pouvoit vanger une injure avec une si grande severité, il gagna l'esprit de Theodose, qu'il auroit irrité, s'il eût entrepris de diminuer le crime du peuple d'Antioche, outre qu'il eût semblé approuver leur sédition, & en eût paru complice.

Il est avantageux à un Orateur, que ses Auditeurs soient persuadez qu'il entre dans leur sentiment : ce qui n'est pas impossible, quoiqu'il travaille à ce que ses Auditeurs changent de sentiment. Dans une opinion, quelle qu'elle soit, tout n'est pas faux, tout n'est pas déraisonnable. On peut, sans blesser la Verité, s'attacher d'abord à ce qui est vrai, dans l'opinion que l'on veut combattre, & la louer en ce qu'elle a de véritable, & qui merite des louanges. Un peuple, par exemple, s'est revolté contre son legitime Souverain ; & a enlevé la puissance d'entre ses mains pour la partager à ceux qu'il a choisis pour le gouverner. On pourra donc commencer son discours par louer l'amour de la liberté. Ensuite faisant voir à ce peuple que la liberté est plus grande sous un Monarque que dans une Republique, où cent tyrans usurpent l'autorité souveraine ; on le gagne, & on se sert de la passion qui l'a porté à la revolte, pour le ramener à l'obéissance.

C'est avec cette même prudence que l'on dé-

tache les hommes de ceux pour qui ils ont un amour déraisonnable , contre lesquels par conséquent il faut bien se donner de garde de déclamer d'abord : au contraire il est bon de commencer par leur donner quelques louanges. Par exemple : Il est vrai , ô Romains , que personne n'a jamais été plus libéral que Spurius Melius ; il vous a fait des profusions de toutes ses richesses. Mais prenez garde que c'est un ambitieux ; que toutes ses libéralitez sont des appas pour vous surprendre , & que tous ces presens qu'il vous fait , sont le prix avec lequel il prétend acheter votre liberté , & se rendre votre maître.

L'humilité est la plus rare de toutes les vertus ; elle est l'appanage des ames innocentes , & elle ne se rencontre que fort rarement dans ceux qui sont criminels ; c'est pourquoi ces derniers ne peuvent souffrir que l'on leur reproche leurs fautes. Il est difficile par conséquent de gagner ceux qu'on veut corriger ; néanmoins lorsque les coupables sont effectivement persuadés que leur faute leur est pernicieuse , que c'est l'amour de leur intérêt qui fait parler celui qui les reprend , qu'ils reconnoissent qu'ayant plus de prudence , il prévoit les malheurs qui les regardent , & qu'ils n'apperçoivent pas ; ils supportent avec patience ce reproche pénible , comme les malades souffrent qu'on leur coupe un membre pourri.

Ce qui fait souvent que les avertissemens sont désagréables , c'est qu'on les fait avec empire & avec insulte. Quand on veut corriger les coupables , on doit quelquefois se contenter de leur montrer ce qu'il falloit faire , sans leur reprocher ce qu'ils ont fait. Il y a de certaines choses qui ne sont mauvaises que par le défaut d'une circonstance ; on peut louer cette chose , mais faire voir qu'elle n'a pas été faite dans le temps ni dans le lieu nécessaire.

Afin qu'un coupable n'ait point de honte d'avouer sa faute, & de s'en repentir, il est bon de la faire paroître petite, en la comparant avec une plus grande: & afin qu'il ne la soutienne point, il faut trouver des moïens de l'en décharger. Il y a de certaines gens qui ne veulent jamais condamner ce qu'ils ont fait. On doit séparer l'erreur de ces personnes, & ne point prouver qu'ils en sont coupables qu'après qu'ils l'auront condamnée. C'est ce que fit le Prophete Nathan, lorsqu'ayant voulu reprendre le Roi David de l'adultere qu'il avoit commis, il lui fit des plaintes d'un homme qu'il disoit coupable d'une action qui étoit moins criminelle que celle de David. Après que ce Roi eut condamné cet homme, pour lors Nathan lui dit que c'étoit de sa Majesté même dont il avoit parlé, & qu'il étoit plus coupable que cet homme qu'il venoit lui-même de condamner.

Quelquefois on est si attaché aux résolutions qu'on a prises sur une affaire, qu'on ne veut plus écouter de nouvelles propositions. L'artifice est donc nécessaire; celui dont se servit Agrippa est admirable. Il vouloit rappeler le peuple Romain qui avoit quitté la Ville, se plaignant de la dureté des Magistrats, qui sans rien faire, vivoient de son travail. Il leur proposa la parabole de la guerre qui s'éleva entre les parties du corps humain, qui ne voulant plus rien donner à l'estomach, qui étoit, disoient-elles, un paresseux, recommurent ensuite par l'expérience, que l'estomach leur rendoit bien ce qu'elles lui donnoient. Cette seule parabole que le peuple écouta avec plaisir, ne voyant point où elle alloit, suffit, après qu'il en vit l'application, pour lui faire quitter sa première résolution. Il n'y a point de meilleure manière pour instruire les peuples, que les paraboles. Elles instruisent en un mot de plusieurs choses.

ses qu'on ne pourroit expliquer autrement que par des discours ennuyeux, & difficiles à comprendre.

CHAPITRE XIII.

Les qualitez necessaires à un Orateur pour gagner ceux à qui il parle, ne doivent pas être feintes.

JE ne doute point qu'on ne puisse faire un très-mauvais usage de cet Art que nous enseignons; ce qui n'empêche pas que les regles que nous avons données ne soient très-justes. On peut feindre que l'on a de l'amour pour ceux à qui l'on parle, afin de cacher le mauvais dessein que la haine aura fait concevoir contr'eux. On peut prendre le masque d'honnête homme pour surprendre ceux qui ont de la vénération pour tout ce qui a les apparences de la vertu. Mais il ne s'ensuit pas qu'on ne doive point témoigner d'amour à ses Auditeurs, & s'acquérir quelque estime dans leur esprit lorsque cet amour est sincere comme il le doit être, & que l'on n'a point d'autre fin que l'intérêt de la Vérité:

Les Rheteurs Paiens ont donné ces mêmes preceptes que nous donnons, & les Sophistes s'en sont fervis. Il est vrai; mais c'est ce qui nous oblige de les suivre avec plus de soin. Les impies auront-ils plus de zele pour le Mensonge, que les Chrétiens pour la Vérité? Ce seroit une chose honteuse aux amis de la Vérité, de rejeter les moiens naturels qu'ils ont pour la faire recevoir, pendant que les partisans du mensonge employent tant d'artifices pour tromper. Ces moiens sont bons & justes d'eux-mêmes; & tout homme qui a de la charité

rité & de la prudence les employe, quoiqu'il n'y fasse pas de reflexion.

Il faut aimer les hommes. On ne doit ressentir pour leur personne que de la tendresse, quand même ils seroient criminels. Il n'y a que leurs crimes qui meritent de la haine. *Diligite homines, interficite errores.* Ceux qui ont de la piété, n'ont pas besoin de feindre: leur charité se peint elle-même dans leurs discours: elle supporte avec patience les fautes des autres: elle les corrige avec douceur, elle ne les considère que du côté qu'elles paroissent plus legeres. Elle cherche tous les moyens pour ne point choquer, pour ne point contrister les personnes qu'elle est obligée d'avertir; & pour cela elle adoucit les corrections qui sont un remede amer: * elle tâche de répandre un miel sur ses paroles, qui en puisse ôter toute l'amertume. En un mot, elle fait pour Dieu tout ce que fait faire l'amour de son propre intérêt; de sorte que la conduite extérieure de l'une ne paroît pas différente de la conduite de l'autre; la maniere d'agir de l'une n'est distinguée de l'autre que par son principe. Un Orateur Chrétien n'a pas moins de complaisance pour ceux qu'il veut persuader, sans aucun autre intérêt que celui de la Verité, que les gens du monde en ont pour ceux de qui ils attendent quelque recompense.

Quand j'ai dit qu'on ne doit pas choquer ceux à qui on parle, je n'ai pas conseillé de se servir d'une lâche complaisance, qui n'a point d'autre fin qu'une vaine satisfaction de n'être pas rebuté. Les hommes aiment qu'on les entretienne de choses qui leur plaisent: *Loquere nobis placentia.* C'est le métier d'un flatteur d'entretenir les hom-

* *Monitio acerbitate, objurgatio contumeliâ caret.* Cicero de Amicitia.

hommes dans cette humeur délicate. Pendant qu'un Orateur Chrétien espere de gagner ses Auditeurs par la douceur, il s'en doit servir: mais s'ils font endurcis, & qu'ils ne veuillent point quitter les armes qu'ils ont prises contre la Verité, ce seroit pour lors flaterie, & non pas charité, que de s'amuser à vouloir leur plaire. Si les priens n'ont point de force, il faut avoir recours aux menaces.

C'est la conduite que les Peres de l'Eglise ont toujours tenuë. Ils ont commencé par la douceur; mais ils ont fini par la severité, lorsque la douceur a été inutile. Saint Augustin dit qu'il n'avoit pas voulu nommer Pelage dans les premiers Livres qu'il composa contre cet Heretique, afin de lui épargner la honte de se voir reconnu pour Auteur d'une Heresie. Mais quand ce Pere vit que cet Heresiarque ne profitoit point de cette retenue, & qu'elle pouvoit contribuer à lui donner de la fierté, il crut que la même charité qui l'avoit fait parler d'abord avec douceur, l'obligeoit à se servir de remedes plus violens, & proportionnez à la maladie de cet Heresiarque, ou pour le guérir, ou pour avertir les peuples du danger qu'il y avoit de communiquer avec lui.

C H A P I T R E X I V.

Manieres d'exciter dans l'esprit de ceux à qui l'on parle, les passions qui les peuvent porter où on les veut conduire.

LE troisieme moyen que l'Orateur doit employer pour persuader ses Auditeurs, c'est d'exciter dans leur esprit les passions qui les feront pansher du côté où il les veut porter, & d'éteindre le feu

feu de celles qui pourroient éloigner de lui ses mêmes Auditeurs. Mais on me dira qu'il n'est point permis d'user de moyens aussi injustes que sont les passions: Que c'est mal s'y prendre pour regler & pour éclairer l'esprit deses Auditeurs, que d'y exciter les troubles & les fumées obscures des passions. Répondons à cette objection que nous avons prévenuë: la chose merite qu'on la considere.

Les passions sont bonnes en elles-mêmes: leur seul déreglement est criminel. Ce sont des mouvemens dans l'ame, qui la portent au bien, & qui l'éloignent du mal, qui la poussent à acquerir l'un, & qui l'excitent lorsqu'elle est trop paresseuse, à fuir l'autre. Jusques-là il n'y a point de mal dans les passions; mais lorsque les hommes, suivant les fausses idées qu'ils ont du bien & du mal, n'aiment que la terre, alors ces passions qui les font agir, qui étoient bonnes par leur nature, deviennent criminelles par les qualitez mauvaises de l'objet vers lequel on les tourne. Qui peut douter que les passions ne soient mauvaises, lorsque dans l'idée de ce nom de passion, on comprend les mouvemens de l'ame avec tous ses déreglemens? Si par la colere il faut entendre ces rages, ces emportemens, ces fureurs qui troublent la Raison, j'avouërai que la colere est une chose tres-mauvaise. Mais si on la prend pour un mouvement, pour une affection de l'ame qui nous anime à vaincre les empêchemens qui nous retardent la possession de quelque bien, & pour une force qui nous fait combattre & surmonter le mal; je ne crois pas qu'on puisse dire raisonnablement qu'il n'est pas permis d'exciter la colere, & se servir de son mouvement pour animer les hommes à chercher le bien qu'on leur propose.

Dans les passions les plus déreglées, dans celles qui n'ont pour objet que de faux biens, il y a tou-

toujours quelque chose de bon. N'est-ce pas une bonne chose d'aimer ce qui est bien fait, ce qui est grand, ce qui est noble? On peut donc se servir de ce mouvement qui nous porte vers la beauté & vers la grandeur, pour faire agir les hommes. On peut sans scrupule réveiller dans leur cœur ce mouvement, en proposant la beauté & la grandeur de la chose vers laquelle on les porte, puisque je suppose qu'on n'entreprend de faire aimer que ce qui est beau d'une véritable beauté, & ce qui possède une grandeur réelle.

L'on ne peut faire agir les hommes que par le mouvement des passions; chacun est emporté par le poids de son amour, & l'on suit ce qui donne plus de plaisir. Il n'y a donc point d'autre moyen de conduire les hommes, que celui dont nous parlons. Vous ne détournerez jamais un aveu de l'inclination qu'il a pour l'or & l'argent, que par l'esperance de quelques autres richesses plus grandes; un voluptueux de ses sales plaisirs, que par la crainte de quelque grande douleur, ou par l'esperance d'un plus grand plaisir. Pendant que nous sommes sans passion, nous sommes sans action, & rien ne nous fait sortir de l'indifference que le branle de quelque affection. On peut dire, que les passions sont le ressort de l'ame: quand une fois l'Orateur s'est pû saisir de ce ressort, & qu'il le saisit manier, rien ne lui est difficile, il n'y a rien qu'il ne puisse persuader.

Les Chrétiens savent que tant d'illustres Martyrs n'ont triomphé que par un secours du Ciel; que tant de saintes Vierges n'ont soutenu dans leur corps foible une vie austere, & accablée de penitence, que parce qu'elles étoient aidées de la Grace. Il est pareillement constant que les plus méchans sont capables d'entreprendre les mêmes actions; & de faire tout ce que les Martyrs &

les Vierges ont fait, s'il arrive qu'ils ne puissent satisfaire la passion qui les domine, qu'en supportant ces peines. Catilina a été un tres-méchant homme : cependant on remarque dans sa vie des exemples d'une austerité & d'une patience extraordinaires. Je sai que ces vertus apparentes n'étoient que les servantes de son ambition, comme parle un grand Docteur. Aussi je ne fais cette reflexion que pour prouver que l'on peut faire entreprendre toutes choses à un homme, lorsqu'on a pû lui inspirer les passions propres pour cela, & que par conséquent le défenseur de la Verité ne doit pas négliger un moyen si efficace.

Saint Augustin dit fort bien au pecheur : Faire par la crainte des peines, ce que vous ne pouvez faire encore par un pur amour de la justice. *Et timore pœna, quod nondum potes amore justitie.* Je ne ferois point de difficulté, pour inspirer à une ame du monde de l'horreur pour le sard, de lui en connoître qu'il n'y a rien qui gâte davantage le visage. Je tâcherois par cette crainte de la démer d'une action qu'elle ne peut encore haïr un amour de Dieu. Cette crainte n'est pas un peché, mais enfin les Peres ont approuvé ce : artifice par l'usage qu'ils en ont fait. Les des playes ne se guérissent que par des blessures pour faire crever un apostume, il faut faire pour faire crever un apostume, il faut faire des incisions. Cette conduite se peut justifier sans ; mais ce n'est point ici le lieu de le faire.

C H A P I T R E X V.

Ce qu'il faut faire pour exciter les passions.

LE moyen général pour remuer le cœur des hommes, est de leur faire sentir vivement l'objet de la passion dont on desire qu'ils soient émus. L'amour est une affection qui est excitée dans l'ame par la vûe du bien present. Pour allumer donc cette affection dans un cœur capable d'aimer, il faut lui presenter un objet qui ait des qualitez aimables. La crainte a pour objet des maux qui arriveront certainement, ou qui peuvent arriver. Pour donner de la crainte à une ame timide, il faut lui faire connoître les maux qui la menacent. On a quelque raison de ne pas séparer l'Art de persuader de l'Art de bien dire; car l'un ne sert pas de grand' chose sans l'autre. Pour émouvoir une ame, il ne suffit pas de lui représenter d'une maniere sèche l'objet de la passion dont on veut l'animer: il faut déployer toutes les richesses de l'éloquence, pour lui en faire une peinture sensible & étendue, qui la frappe vivement, & qui ne soit pas semblable à ces vaines images qui ne font que passer devant les yeux. Il ne suffit pas, dis-je, pour donner de l'amour, de dire simplement que la chose qu'on propose est aimable; il faut approcher des sens ses bonnes qualitez, les faire sentir, en faire des descriptions, les représenter par toutes leurs faces, afin que si elles ne gagnent pas, étant vûës d'un certain côté, elles le fassent quand elles sont regardées de l'autre. On doit s'animer soi-même; il faut, si je l'ose dire, que notre cœur soit embrasé, qu'il soit comme une fournaise ardente,
d'où

d'où nos paroles sortent pleines de ce feu que nous voulons allumer dans le cœur des autres.

Pour bien traiter cette matiere, je serois obligé de parler au long de la nature des passions, de les expliquer toutes en particulier, de dire quels sont leurs objets, quelles choses les excitent & les calment. Mais il faudroit pour cela comprendre dans cet Art la Physique & la Morale, ce qui ne se peut faire sans confusion; néanmoins je ne puis m'exempter de parler plus exactement ici de quelques-unes de ces passions: favoir, de l'admiration, de l'estime, du mépris, & du ris, qui sont de tres-grand usage dans l'Art de persuader.

L'admiration est un mouvement dans l'ame; qui la tourne vers un objet qui se presente à elle extraordinairement, & qui l'applique à considerer si cet objet est bon ou mauvais, afin qu'elle le suive, ou qu'elle l'évite. Il est important à un Orateur d'exciter cette passion dans l'esprit de ses Auditeurs. La Verité persuade, mais il faut pour cela qu'elle soit connue. Or, afin qu'elle soit connue, il faut que celui à qui on la déclare, s'applique à la connoître. Tous les jours nous voyons que de certains raisonnemens n'ont point été goûtez, qui sont approuvez dans la suite, lorsqu'on prend la peine de les examiner. Il y a de certaines opinions, qui après avoir été négligées pendant plusieurs siècles, se réveillent, & font du bruit, parce qu'on les étudie, & que par l'étude on en reconnoit la verité ou la fausseté. Ainsi ce n'est donc pas assez de trouver de bonnes raisons, de les exposer avec clarté: il faut les dire avec un certain tour extraordinaire qui surprenne, qui donne de l'admiration, & qui attire les yeux de tout le monde.

Saint Jean Chrysostome remarque que saint

Matthieu commence l'Histoire du Fils de Dieu pas dire qu'il étoit Fils de David & d'Abraham, au lieu de dire Fils d'Abraham & de David, pour obliger les Juifs à lire son Histoire avec plus d'attention; car les Juifs attendoient le Messie de la Famille de David; ainsi rien n'étoit plus capable de les rendre attentifs, que de leur parler d'un Fils de David. Tous les Livres qui sont lus, tous les Orateurs qui sont écoulez, ont tous quelque chose d'extraordinaire, soit pour la matière qu'ils traitent, soit pour la manière de la traiter, soit pour quelques circonstances de temps & de lieu.

L'admiration est suivie d'estime ou de mépris. Lorsqu'on remarque du bien dans l'objet qu'on a envisagé avec application, on l'estime, on le recherche, on l'aime. C'est pourquoi, comme vous le voyez, on n'estime proprement que ce qui est véritable, que ce qui est grand, que ce qui est bien fait, & lorsqu'on fait estime des choses mauvaises, c'est en se trompant dans son jugement, ou en considérant ces choses sous une face qui n'est pas mauvaise. Ainsi un Orateur trompeur ne persuade que pour quelque temps, & ses Auditeurs changent leur estime & leur amour en haine & en mépris aussi-tôt qu'ils reconnoissent qu'ils ont été trompez.

Le mépris a pour objet la bassesse & l'erreur; c'est-à-dire, que cette passion est excitée lorsque l'ame n'apperçoit dans l'objet qu'elle considère, que de la bassesse & de l'erreur. On se laisse aller volontiers à cette passion. Elle est agréable: elle flatte cette ambition naturelle que tous les hommes ont pour la supériorité & pour l'élevation. On ne méprise véritablement que ce qu'on regarde au dessous de soi. Ce regard donne du plaisir, au lieu que ce n'est qu'avec chagrin qu'on leve

eux pour confiderer ce qui est au dessus de
 , parce que nous nous appercevons de ce que
 ne sommes pas. Les autres passions épuisent ,
 terefent la fanté ; mais celle-là lui est utile ,
 n peut dire qu'elle est plutôt un repos qu'un
 vement de l'ame , qui se délasse dans cette pas-
 , au lieu que dans les autres elle travaille a-
 contention.

out mépris n'est pas agréable : car si le mal
 en est l'objet , est redoutable , pour lors on
 nt de la crainte , qui est une veritable dou-
 ; mais si ce mal ne nous touche pas de fort
 , & qu'on n'y prenne pas grand intérêt , le
 is qu'on en fait donne du plaisir , & est suivi
 s ; qui accompagne ordinairement les excès
 oye imprévus & extraordinaires. Il n'y a rien
 us utile pour détourner les hommes de quel-
 erreur , que de leur en donner du mépris ,
 e la faire paroître ridicule. Car il n'y a rien
 n appréhendé davantage que d'être méprisé , &
 e exposé à la risée de tout le monde. Aussi
 raillerie faite à propos , fait quelquefois plus
 et , que le plus fort raisonnement.

Ridiculum acri

ius & melius magnas plerumque secat res.

uand on combat avec de fortes raisons , la
 e que trouve l'Auditeur à concevoir la suite
 raisonnement sérieux , le rebute. Lorsqu'on
 ropose quelque chose de grand , cette gran-
 l'éblouit , & lui est un sujet d'humiliation ;
 ; lorsqu'il n'est question que de rire & de se
 rtir , cet Auditeur s'applique volontiers , cette
 cation lui tenant lieu de divertissement. Ou-
 ela , le mépris qu'il fait de la chose qui lui
 st ridicule , & qu'il regarde de haut en bas ,
 S 3 flatte

flatte sa vanité. C'est pourquoi on excite & on entretient plus facilement le mépris, que toutes les autres passions, puisque les hommes aiment mieux mépriser qu'estimer, se divertir que travailler. Ajoûtez qu'il y a beaucoup de choses qu'il faut ainsi mépriser, & rendre ridicules, de peur de leur donner du poids en les combattant sérieusement. *Multa sunt sic digna revinci ne gravitate adorentur.*

 CHAPITRE XVI.

Comment on peut donner du mépris des choses qui sont dignes de risée.

PUIsq' il est permis de se servir du mouvement des passions pour faire agir les hommes, l'on ne peut pas blâmer l'Art que nous enseignons, de rendre ridicules les choses dont on veut détourner ceux que l'on instruit. Mais il faut avoüer que si les railleries ne sont faites avec prudence, elles ont un effet tout contraire à celui que l'on en attendoit. Les Poètes prétendent dans leurs Comedies combattre le vice en le rendant ridicule: leurs prétentions sont bien vaines, l'expérience ne faisant que trop connoître que la lecture de ces sortes d'ouvrages n'a jamais produit aucune véritable conversion. La cause en est bien évidente. On méprise & on ne se soucie que d'une chose basse que l'on regarde comme un petit mal. L'on ne rit pas du mauvais traitement que souffrent les innocens. Si les libertins se raillent d'un adultere, & de crimes semblables, qui sont un sujet de larmes aux gens de bien, c'est qu'ils ne considerent ces crimes que comme des bagatelles.

Or les Poëtes dans les Comedies ne travaillent point à inspirer l'averfion qu'on doit avoir du vice, ils tâchent seulement de le rendre ridicule; ainfi ils accoûtument leurs Lecteurs à regarder les débauches comme des fautes de peu de confequence. On n'y conçoit point cette horreur neceffaire pour refifter à la concupifcence. La crainte d'être raillé, ne peut point dompter l'amour des plaifirs; auffi voyons-nous que les débauchez font les premiers à fe railler de leurs défordres. Il y a des vices qui ne fe furmontent que par le filence & l'oubli, & dont la bienséance ne permet jamais de parler. Les descriptions d'un adultere n'ont jamais rendu chastes ceux qui les ont entendus: cependant ces fortes de crimes font la matiere ordinaire des Comedies.

L'Orateur doit garder la bienféance dans les railleries, & ne s'arrêter jamais aux choses que l'honnêteté oblige de passer fous filence. Puisqu'il est fage & homme de bien, il n'est pas neceffaire de l'avertir qu'il doit éviter ces railleries bouffonnes & ridicules qui fe font à contre-temps, & qu'il n'y a que le mal qui merite d'être raillé. Si ce mal est pernicieux & confiderable, il ne doit pas fe contenter de le rendre ridicule, il faut qu'il en donne de l'horreur. Néanmoins on peut quelquefois commencer par les railleries, en combattant des erreurs de grande confequence, lorsque c'est une neceffité de rendre fes Auditeurs attentifs par le plaifir: ce qui est l'effet & l'utilité des railleries, & ce qui m'oblige de donner quelques regles touchant la maniere de tourner en ridicule les choses qui le méritent.

Puisque le ris est un mouvement qui est excité dans l'ame, lorsqu'après avoir été frappée de la vûë d'un objet extraordinaire, elle apperçoit qu'il est extrêmement petit: pour rendre une chose ridicu-

le, il faut trouver une manière rare & extraordinaire de représenter la bassesse. L'on ne peut donner des préceptes particuliers pour faire des railleries. Ceux qui ont voulu, comme dit Cicéron, enseigner le moyen de railler les autres, se sont fait railler eux-mêmes. Néanmoins on peut remarquer que tous les tours & toutes les manières extraordinaires sont propres pour faire une raillerie, c'est-à-dire pour faire appercevoir la bassesse de l'objet que l'on veut faire mépriser. C'est pourquoi l'Ironie est de grand usage dans ces occasions, parce que disant le contraire de ce que l'on pense, & avec des termes extraordinaires qui ne conviennent pas à la chose dont on parle, cette disposition fait que l'on remarque ce qu'elle est effectivement. Quand on donne à un frippon la qualité d'honnête-homme, cette expression fait ressouvenir de ce qu'il n'est pas. L'on ne peut faire connoître plus sensiblement la lâcheté d'un homme sans cœur, qu'en lui mettant des armes entre les mains, dont il n'a pas la hardiesse de se servir. Ainsi quand le Prophete Elie disoit aux Prophetes de Samarie, qui invitoient avec de grands cris leur Idole à faire descendre le feu du Ciel, pour réduire en cendre le sacrifice qu'ils lui offroient: *Criez encore plus haut; car peut-être que ce Dieu ne vous entend pas, à cause qu'il parle à d'autres personnes, ou qu'il est dans une hôtellerie, ou en chemin, ou qu'il dort, & ne peut être éveillé que par un grand bruit*; cette manière de parler de cet Idole, qui étoit extraordinaire, faisoit faire attention à son impuissance & à sa bassesse.

Les allusions sont propres pour les railleries, parce que la difficulté qu'il y a de les entendre, fait qu'on s'applique à en pénétrer le sens, & cette application est cause qu'on le découvre avec beau-

coup plus de clarté. Lorsqu'aussi après avoir loué la chose qu'on veut faire mépriser, & l'avoir relevée par des expressions magnifiques, qui font attendre quelque chose de grand, on vient tout d'un coup à marquer sa bassesse, cette surprise fait qu'on s'applique: ainsi l'on rend tres-sensible ce que l'on dit, comme dans cette Epitaphe de la façon de Scarron.

*Cy gît qui fut de belle taille,
 Qui savoit danser & chanter;
 Faisoit des vers, vaille que vaille,
 Et les savoit bien reciter.
 Sa race avoit quelque antiquaille,
 Et pouvoit des Heros compter;
 Même il auroit donné bataille,
 S'il en avoit voulu tâter.
 Il parloit fort bien de la Guerre,
 Des Cieux, du Globe de la Terre,
 Du Droit Civil, du Droit Canon,
 Et connoissoit assez les choses
 Par leurs effets & par leurs causes:
 Etoit-il bonnête homme? Ob non!*

Quand on expose toute nuë la bassesse d'une chose, en lui ôtant toutes les qualitez dignes d'estime, dont elle paroît revêtuë, on la rend ridicule. infailliblement. Lucien ne rapporte rien des Dieux & des Sages de la Grece, que ce que les adoreurs des uns, & les admirateurs des autres publient dans les louanges qu'ils leur donnent. Mais dans les écrits de cet Auteur ils paroissent ridicules, parce qu'il détache la bassesse des Divinitez de la Gentilité & des Sages de la Grece, de ces qualitez imaginaires que les Anciens admiroient dans leurs Dieux & dans leurs Sages; ainsi on ne peut lire ses ouvrages sans concevoir du mépris de la Religion & de la vaine sagesse des

418 LA RHETORIQUE, OU L'ART

Grecs. Outre cela la nature des Dialogues, qui est la maniere d'écrire de Lucien, est tres-propre pour découvrir la bassesse de ceux qu'on veut joüer, car les faisant parler conformément à leurs propres inclinations, & aux principes qu'ils suivent; on fait qu'ils publient eux-mêmes ce qu'ils ont de ridicule & de bas; de sorte qu'il n'est pas possible d'en douter.

CHAPITRE XVII.

Seconde partie de l'Art de persuader, qui est la Disposition. Elle a quatre parties. De la premiere, qui est l'Exorde.

POUR persuader, il faut disposer les Auditeurs à écouter favorablement les choses dont on doit les entretenir. En second lieu il faut leur donner quelque connoissance de l'affaire que l'on traite, afin qu'ils sachent de quoi il s'agit. On ne doit pas se contenter d'établir ses propres preuves, il faut renverser celles des adversaires; & lorsqu'un discours est grand, & qu'il y a sujet de craindre qu'une partie des choses qu'on a dites avec étendue, ne se soient échappées de la mémoire des Auditeurs, il est bon sur la fin de dire en peu de mots ce qu'on a dit plus au long. Ainsi un Discours doit avoir cinq parties; l'Entrée ou l'Exorde, la Narration ou la Proposition de la chose sur laquelle on doit parler, les Preuves ou la confirmation des veritez que l'on défend, la Réfutation de ce que les ennemis de ces veritez alleguent contre, & l'Epilogue ou la recapitulation de tout ce qui a été dit dans le corps du Discours. Je parlerai de ces cinq parties separément.

L'Orateur doit se proposer trois choses dans
l'Exor-

l'Exorde ou l'entrée de son Discours, qui font la faveur, l'attention & la docilité des Auditeurs. Il gagne ceux à qui il parle, & acquiert leur faveur, en leur donnant d'abord des marques sensibles qu'il ne parle que par un zele sincere de la Verité, & par un amour du bien public. Il les rend attentifs, en prenant pour Exorde ce qu'il y a de plus noble, de plus éclatant dans le sujet qu'il traite, & qui par consequent peut exciter le desir d'entendre la suite du Discours.

Un Auditeur est docile lorsqu'il aime, & qu'il est attentif. L'amour lui ouvre l'esprit, & le dégageant de toutes les préoccupations avec lesquelles on écoute un ennemi, elle le dispose à recevoir la Verité. L'attention lui fait percer dans les choses les plus obscures. Il n'y a rien de caché qui ne se découvre à une personne qui s'applique, & qui s'attache aux choses qu'elle veut connoître.

J'ai dit qu'il étoit bon de surprendre d'abord ses Auditeurs, en plaçant quelque chose de noble à l'entrée de son Discours; mais il faut aussi prendre garde de ne pas promettre plus qu'on ne peut tenir, & qu'après s'être élevé dans les nuës, on ne soit contraint de ramper par terre. Un Orateur qui commence d'un ton trop élevé, excite dans l'esprit de ses Auditeurs une certaine jalousie, qui fait qu'ils se préparent à le critiquer, & qu'ils conçoivent le dessein de ne le pas épargner, en cas qu'il ne soutienne pas ce ton. La modestie sied fort bien en commençant, & gagne un Auditeur. Outre cela c'est aller contre la Raison que de commencer d'abord par des mouvemens extraordinaires, avant que d'avoir fait paroître qu'on en ait sujet. Un Auditeur sage ne peut concevoir que du mépris d'un homme qui lui paroît s'emporter sans raison. Aussi les Maîtres donnent cette

regle , qu'il faut commencer simplement. Ils traitent de ridicules ceux qui commencent d'une maniere élevée qui ne se peut point soutenir, qui promettent beaucoup , & donnent peu ; de qui on peut dire :

*Quid dignum tanto feret hic promissor biatu ?
Parturiunt montes ; nascetur ridiculus mus.*

Ce n'est pas que le commencement d'un Discours doive être sans art , puisque tout dépend de ce commencement. Si un Orateur ne tourne vers lui l'esprit de ses Auditeurs , c'est en vain qu'il parle , & il ne le peut faire qu'en leur donnant de la curiosité. Il est donc obligé de faire paroître ce qu'il va dire, extraordinaire. On n'est point touché de ce qui est commun. Mais la principale chose que doit faire un Orateur , c'est de prévenir d'abord ses Auditeurs de quelque maxime claire , évidente , qui les frappe , d'où il puisse conclure dans la suite ce qu'il veut prouver. S'il les trouve prévenus de quelque sentiment contraire aux sentimens qu'il leur veut inspirer , c'est pour lors qu'il doit employer l'adresse ; car s'il ne peut pas leur ôter ces sentimens , il faut au moins qu'il les détourne , afin qu'ils ne lui soient point opposés. Cela ne se peut point enseigner. C'est en vain qu'on veut donner des méthodes pour trouver des Exordes ; car tous ces préambules qui peuvent être communs à toutes sortes de matieres , ne servent de rien. Ils sont inutiles & ennuyeux , puisqu'on les peut retrancher.

Tout ce que l'on peut dire de raisonnable touchant la maniere de commencer un discours , c'est que lorsqu'on a un sujet à traiter , il faut examiner les dispositions de ceux à qui l'on va parler , & voir ce qui leur peut être agréable , ce qui leur déplaît ,

ce qui les gagne. Il n'y a point de sujet qui n'ait plusieurs faces, & qu'on ne puisse tourner en différentes manières. Quand on a du jugement, (or comme nous l'avons démontré en tant d'occasions, c'est le jugement qui fait les grands Orateurs ;) Quand, dis-je, on a du jugement, on fait comment il faut prendre un Exorde par rapport à la fin qu'on doit envisager, c'est-à-dire pour ouvrir le cœur aussi bien que les oreilles de ceux qu'on a pour Auditeurs. C'est par conséquent du sujet même, *ex visceribus cause*, qu'il faut tirer un Exorde ; ce qu'on ne peut faire qu'après qu'on a médité ce sujet, & qu'on a trouvé l'endroit par lequel il le faut faire paroître. C'est pourquoi l'Exorde devroit être la dernière chose dans le projet, quoique la première dans le Discours ; car il faut qu'on y voye en quelque manière tout le sujet. C'est une disposition, une entrée dans tout ce qui se dira. *Principium aut rei totius quæ agitur significationem habent, aut aditum ad causam.* Les exemples sont plus utiles que les préceptes ; mais quand il est question de faire remarquer l'adresse dont un Orateur s'est servi, il ne faut pas se contenter de proposer le commencement de son Discours, il faut rapporter l'état de toute l'affaire sur laquelle il a parlé, afin de faire remarquer avec quelle adresse il traite son sujet, comment il le fait d'abord paroître par la plus belle de toutes ses faces, qui est propre pour rendre ses Auditeurs attentifs, & les prévenir de sentimens qui lui soient favorables.

C H A P I T R E XVIII.

De la seconde partie de la Disposition, qui est la Proposition.

Q Uelquefois on commence son Discours par en proposer le sujet, sans se servir d'Exorde : ce qu'il faut faire de telle maniere que la justice de la cause qu'on défend, paroisse dans cette Proposition, qui ne consistant que dans une déclaration de ce qu'on a à dire, elle n'a point de regle pour sa longueur. Quand il ne s'agit que de traiter une question, il suffit de la proposer, ce qui demande peu de paroles. Si c'est une action qui soit la matiere du Discours, on doit faire un recit de cette action, en rapporter toutes les circonstances. en faire une peinture qui l'expose aux yeux des Juges, afin qu'ils jugent aussi exactement que s'ils avoient été presens lorsqu'elle s'est faite.

Il y a des personnes qui ne font point de scrupule pour faire paroître une action telle qu'ils souhaitent, de la revêtir de circonstances favorables à leurs desseins, & qui sont contraires à la verité. Ils croient le pouvoir faire, parce que, comme ils le disent, ce n'est que pour faire valoir la cause qu'ils défendent. Il n'est pas necessaire que je combatte cette fausse persuasion ; car il est manifeste qu'employer le Mensonge contre la Verité, c'est une chose mauvaise, puisqu'on abuse de la parole qui ne nous a été donnée que pour exprimer la verité de nos sentimens : si c'est pour la défendre, cet office qu'on lui rend lui est desagréable : elle n'a pas besoin du secours du mensonge pour se défendre.

On

On doit donc dire les choses simplement comme elles sont, & prendre garde de ne rien insérer qui puisse porter les Juges à rendre un jugement injuste. Mais aussi une affaire a plusieurs faces dont les unes sont plus agréables, les autres ont quelque chose de choquant, & qui peut rebuter les Auditeurs. Il est de l'adresse d'un sage Orateur de ne pas proposer une affaire par une face choquante, & qui puisse donner une opinion désavantageuse de ce qui doit suivre.

L'Orateur doit faire choix des circonstances de l'action qu'il propose. Il ne doit pas s'arrêter à toutes également. Il y en a qu'il faut passer sous silence, ou ne dire qu'en passant. Quand on est obligé de rapporter quelque circonstance odieuse, & qui peut faire paroître criminelle l'action que l'on défend, il ne faut pas passer outre sans avoir remédié au mal que ce recit pourroit faire, & laisser l'Auditeur dans la mauvaise opinion qu'il auroit pu concevoir. Il faut apporter quelque raison, ou quelqu'autre circonstance qui change la face de la première, & lui en fasse prendre une moins odieuse. Vous êtes obligé de rapporter la mort de celui qui a été tué par celui que vous défendez: comme vous ne parlez que pour un homme innocent, en même temps que vous rapportez cette mort, il faut rapporter les justes causes de cette mort, & faire voir que celui qui a tué, ne l'a fait que par malheur, que par hazard, & sans dessein. On doit aussi prévenir l'esprit des Juges, & faire précéder toutes les raisons, toutes les occasions, toutes les circonstances qui peuvent justifier cette action, afin que lorsqu'ils en entendront la proposition, ils soient disposez à l'examiner, & à reconnoître qu'elle n'a que l'apparence de crime, & qu'en effet elle est juste, puisqu'elle a été accompagnée de toutes les circonstances qui rendent in-

innocentes de semblables actions. Non seulement cet artifice n'est pas défendu, mais ce seroit une faute de ne s'en pas servir. L'on doit craindre de rendre la Vérité odieuse par son imprudence. C'en seroit une bien grande que de dire les choses d'une manière dure, & de donner occasion à ceux qui écoutent, de faire un jugement temeraire. Les hommes jugent d'abord, & suivent après leurs premiers jugemens; ainsi il est important de les prévenir.

Les Rheteurs demandent trois choses dans une narration, qu'elle soit courte, qu'elle soit claire, qu'elle soit probable. Elle est courte lorsqu'on dit tout ce qu'il faut, & que l'on ne dit que ce qu'il faut. On ne doit pas juger de la brièveté d'une narration par le nombre des paroles, mais par l'exactitude à ne rien dire que ce qui est nécessaire. La clarté est une suite de cette exactitude; le nombre des choses inutiles étouffe une histoire, & empêche qu'elle ne représente exactement à l'esprit l'action qu'on raconte. Il n'est pas difficile à notre Orateur de rendre vrai-semblable ce qu'il dira, puisqu'il n'y a rien de si semblable à la vérité qu'il défend, que la Vérité même. Cependant pour cela il faut un peu d'adresse, & il est évident qu'il y a de certaines circonstances qui toutes seules seroient suspectes, & ne pourroient être cruës si elles n'étoient soutenues par d'autres circonstances. Pour faire donc paroître une narration vraie comme elle l'est en effet, il ne faut pas oublier ces circonstances.

C H A P I T R E XIX.

De la troisième partie de la Disposition, qui est la Confirmation, ou de l'établissement des preuves, & en même temps de la Refutation des raisons des adversaires.

Savoir établir par des raisonnemens solides la Verité, renverser le mensonge qui lui est opposé, c'est ce que la Logique enseigne. C'est d'elle qu'il faut apprendre à raisonner, comme nous l'avons dit. Cependant nous pouvons donner ici quelques regles, qui avec ce que nous avons enseigné dans le Chapitre second, pourront suppléer en quelque maniere à la Logique, que ceux qui lisent cet Ouvrage n'ont peut-être point encore étudiée.

Premierement, il faut étudier son sujet, faire attention à toutes ses parties, les envisageant toutes, afin d'appercevoir quel chemin l'on doit prendre ou pour faire connoître la Verité, ou pour découvrir le Mensonge. Cette regle ne peut être pratiquée que par ceux qui ont une grande étendue d'esprit, qui se sont exercez à résoudre des questions difficiles, à percer les choses les plus cachées, qui sont rompus dans les affaires, qui d'abord qu'on leur propose une difficulté, quoiqu'embarrassée, en trouvent aussi-tôt le dénouement, & ayant l'esprit plein de vûes & de veritez, apperçoivent sans peine des principes incontestables pour prouver les choses dont la verité est cachée, & convaincre de faux celles qui sont fausses.

La seconde regle regarde la clarté des principes sur lesquels on appuie son raisonnement. La four-

source de tous les faux raisonnemens que font les hommes, est cette facilité de supposer témérairement pour vraies les choses les plus douteuses. Ils se laissent éblouir par un faux éclat, dont ils ne s'apperçoivent que lorsqu'ils se trouvent précipitez dans de grandes absurditez, & obligez de consentir à des propositions évidemment fausses, s'ils ne se retractent.

La troisième regle regarde la liaison des principes, avec leurs conséquences. Dans un raisonnement exact les principes & les conséquences sont si étroitement liés, qu'on est obligé d'accorder la conséquence, ayant consenti aux principes; puisque les principes & la conséquence ne font qu'une même chose; ainsi vous ne pouvez pas raisonnablement nier ce que vous avez une fois accordé. Si vous avez accordé qu'il soit permis de repousser la force par la force, & d'ôter la vie à un ennemi, lorsqu'il n'y a point d'autre moyen de conserver la sienne; après qu'on aura prouvé que Milon en tuant Clodius n'a fait que repousser la force par la force, vous êtes obligez d'avouer que Milon est innocent; parce qu'effectivement en consentant à cette proposition, qu'il est permis de repousser la force par la force, vous consentez que Milon n'est point coupable d'avoir tué Clodius qui lui vouloit ôter la vie; la liaison de ce principe & de cette conséquence étant manifeste.

Il y a bien de la différence entre la maniere de raisonner des Geometres, & celle des Orateurs. Les veritez de Geometrie dépendent d'un petit nombre de principes: celles que les Orateurs entreprennent de prouver, ne peuvent être éclaircies que par un grand nombre de circonstances qui se fortifient, & qui ne seroient pas capables de convaincre, étant détachées les unes des autres. Dans les preuves les plus solides, il y a toujours des dis-

ficulitez qui fournissent de la matiere de chicaner aux opiniâtres, qu'on ne peut vaincre qu'en les accablant par une foule de paroles, par un éclaircissement de toutes leurs difficultez & de toutes leurs chicanes. Les Orateurs doivent imiter un soldat qui combat son ennemi. Il ne se contente pas de lui faire voir ses armes, il l'en frappe, il s'étudie à le prendre par son défaut, par où il lui fait jour, il évite les coups que cet ennemi tâche de lui porter. En un mot, il prend toutes les postures que la nature & l'exercice enseigne pour attaquer & pour se défendre, comme nous avons dit ailleurs. Les Geometres se contentent de proposer leurs preuves, & cela leur suffit.

Il y a de certains tours & de certaines manieres de proposer un raisonnement, qui font autant que le raisonnement même, qui obligent l'Auditeur de s'appliquer, qui lui font appercevoir la force d'une raison, qui augmentent cette force, qui disposent son esprit, le préparent à recevoir la verité, le dégagent de ses premieres passions, & lui en donnent de nouvelles. Ceux qui savent le secret de l'éloquence, ne s'amusent jamais à rapporter un tas & une foule de raisons : ils en choisissent une bonne, & la traitent bien. Ils établissent solidement le principe de leur raisonnement, ils en font voir la clarté avec étendue. Ils montrent la liaison de ce principe avec la consequence qu'ils en tirent, & qu'ils vouloient demontrer. Ils éloignent tous les obstacles qui pourroient empêcher qu'un Auditeur ne se laissât persuader. Ils repètent cette raison tant de fois, qu'on ne peut pas en éviter le coup. Ils la font paroître sous tant de faces, qu'on ne peut pas l'ignorer, & ils la font entrer avec tant d'adresse dans les esprits, qu'enfin elle en devient la maîtresse.

Les preceptes que l'on trouve dans les *Rhetoriques*

ques communes touchant les preuves & la Refutation, ne font point considerables. Les Rheteurs conseillent de placer d'abord les plus fortes raisons, & de les mettre à la tête du discours, les plus foibles au milieu, & de réserver quelque une des plus fortes à la fin. L'ordre naturel que l'on doit tenir dans la disposition des argumens, c'est de les placer de forte qu'ils servent de degrez aux Auditeurs pour arriver à la Verité, & qu'ils fassent entr'eux comme une chaîne qui arrête celui que l'on veut assujettir à la Verité.

La Refutation ne demande point de regles particulieres. Qui fait démontrer une verité, peut bien découvrir l'erreur opposée, & la faire paroître. Ce que nous venons de dire du soin que l'Orateur doit avoir de bien faire paroître la force de ses principes, & leur liaison avec les conséquences qu'il en tire, s'entend pareillement du soin qu'il doit avoir de faire remarquer la fausseté des principes des adversaires, ou si leurs principes sont vrais, que leurs conséquences sont très mal tirées.

C H A P I T R E . XX.

De l'Epilogue, dernière partie de la Disposition.

UN Orateur qui apprehende que les choses qu'il a dites ne s'échappent de la mémoire de son Auditeur, doit lui renouveler ces choses avant que de finir son discours. Il se peut faire que ceux à qui il parle ont été distraits pendant quelque temps, & que la quantité des choses qu'il a rapportées n'ont pû trouver place dans son esprit; ainsi il est à propos qu'il repete ce qu'il a dit, & qu'il fasse comme une espece d'abregé qui.

lui ne charge point la mémoire. Tout ce grand nombre de paroles, ces amplifications, ces redites ne font que pour expliquer davantage la Verité, & la mettre dans son jour. C'est pourquoi après avoir convaincu les Auditeurs, après leur avoir fait comprendre nettement toutes choses, afin que cette conviction dure toujours, il faut faire en sorte qu'ils ne perdent pas facilement le souvenir de ce qu'ils ont entendu. Pour cela il faut faire ce petit abrégé, & cette petite répétition dont je viens de parler, d'une manière animée, & qui ne soit pas ennuyeuse, réveillant les mouvemens qu'on a excités, & r'ouvrant, pour ainsi dire, les playes qu'on a faites. Mais la lecture des Orateurs, sur tout de Ciceron qui excelle particulièrement dans ses Epilogues, vous fera connoître mieux que mes paroles, cette adresse & cet art de ramasser dans l'Épilogue, ce qui est répandu dans le discours.

C H A P I T R E XXI.

Des trois autres parties de l'Art de persuader, qui sont l'Elocution, la Memoire, & la Prononciation.

REstent trois parties à expliquer, l'Elocution; ou la manière d'exprimer les choses que l'on a trouvées, & disposées, la Memoire, & la Prononciation. J'ai donné quatre Livres à la première de ces trois parties. Pour la seconde, qui est la Memoire, tout le monde demeure d'accord qu'elle est un don de la Nature que l'Art ne peut perfectionner que par un continuél exercice qui ne demande point de preceptes. La Prononciation est trop avantageuse à un

Ora-

Orateur pour être dite en peu de paroles. Il y a une éloquence dans les yeux, & dans l'air de la personne, qui ne persuade pas moins que les raisons. Dès qu'un Orateur qui a cet air commence à parler, on lui donne les mains. Telles Predications sont bien reçues, étant bien prononcées, qui sont méprisées dans la bouche d'un homme qui prononce mal. Les hommes se contentent de l'apparence des choses. Dans le monde ceux qui parlent avec un ton ferme & élevé, & qui ont l'air agréable, sont affurez de remporter la victoire. Peu de personnes font usage de leur Raison. On ne se fert ordinairement que des Sens: On n'examine pas les choses que dit un Orateur: On en juge avec les yeux & avec les oreilles. S'il contente les yeux, s'il flatte les oreilles, il sera maître du cœur de ses Auditeurs.

La nécessité de prendre les hommes par leur foible, oblige donc notre Orateur zélé pour la Verité, à ne pas négliger la prononciation. Il y a sans doute de certains défauts, des postures indécentes, ridicules, affectées, basses, qui ne se peuvent souffrir, & des tons de voix qui blessent les oreilles, & qui les fatiguent. Il n'est pas nécessaire que je les spécifie, elles se remarquent assez. Les sentimens, les affections de l'ame ont un ton de voix, un geste & une mine qui leur sont propres. Ce rapport des choses & de la manière de prononcer, fait les bons Déclamateurs. Ils étudient le ton de voix qu'ils doivent prendre, leurs gestes. Ils savent quand ils doivent s'animer, & parler avec vehemence. Un Predicateur qui crie toujours, est importun. Il doit élever ou rabbaïsser sa voix, selon les impressions que ses paroles doivent faire. Tout doit être étudié dans un homme qui parle en public, son geste, son visage; & ce qui rend cette

étu-

étude difficile, c'est que si elle paroït, elle ne feroit plus son effet. Il faut employer l'art, & il n'y a que la nature qui doit paroître ; aussi c'est elle qu'il faut étudier. Quand elle agit, qu'elle nous fait parler, le seul air avec lequel nous parlons, le ton de la voix, sont autant & plus que nos paroles. Ceux qui nous voyent & entendent, savent, pour ainsi dire, ce que nous voulons dire avant que de nous avoir entendu. Jamais Déclamateur ne réussit que quand il a acquis d'être naturel, parlant néanmoins avec art, c'est-à-dire, qu'il peut dire ce qu'il a appris par cœur, comme si la nature seule sans art & sans préparation le faisoit parler.

Dieu ayant fait les hommes pour vivre ensemble dans une grande union, il les a tellement disposez, qu'ils prennent les sentimens de ceux avec qui ils vivent, lorsqu'ils paroissent naturellement. On s'afflige avec une personne qui paroît affligée : On a de la joie avec ceux qui rient. Les signes naturels des passions sont impression sur ceux qui les voyent, & à moins qu'ils ne fassent de la résistance, ils s'y laissent aller. Ainsi tout homme qui parle naturellement, selon les sentimens qu'il a dans le cœur, ne manque point de toucher sans qu'il y pense : ceux qui l'écoutent, prennent ses mêmes sentimens. Comme les hommes n'agissent presque point par raison, que c'est l'imagination ou les sens qui les gouvernent, on voit que ceux qui savent représenter au dehors les sentimens qu'ils veulent inspirer, ne manquent point de réussir. Les Déclamateurs ordinaires n'affectent qu'une prononciation éclatante, qui effectivement donne de l'admiration ; & en cela ils réussissent : car comme naturellement on parle avec un ton élevé, & avec des gestes extraordinaires de ce qui est extraordinai-

naire, & dont on est surpris, quand un Déclamateur ouvre la bouche fort grande, qu'il fait de grands gestes, le peuple ne manque pas de croire qu'il dit de grandes choses, il l'admire, mais cette admiration n'a aucun fruit. Il ne fait pas même attention à ce que dit le Déclamateur; il est trop occupé de ses manières extraordinaires.

Il faut déclarer naturellement comme parlent ceux qui sont véritablement persuadés des mêmes sentimens qu'ils veulent inspirer. Alors, comme on vient d'en donner la raison, les Auditeurs sont portés par la nature à prendre ces sentimens. Il y a peu de gens qui déclament naturellement: On s'imagine que pour bien faire il faut faire quelque chose d'extraordinaire. Au contraire on fait toujours mal quand on ne suit point la nature. Il est rare que ceux qui recitent des pièces apprises par mémoire, ayent un grand talent pour la prononciation, parce qu'ils disent les choses comme la mémoire les leur rend. Cependant l'ame ne prend pas de suite les mouvemens selon l'ordre qu'ils ont été couchés sur le papier, & qu'ils font dans la mémoire. Il est difficile sans un grand art de feindre des mouvemens qu'on n'a pas. Comme le Déclamateur ne peut donc faire paroître dans ses yeux, dans son air, les mouvemens que ces paroles marquent, les Auditeurs ne ressentent point les effets de cette Sympathie mutuelle, qui fait prendre les mouvemens de ceux qui en paroissent touchés.

C H A P I T R E XXII.

La disposition qui est particuliere aux Discours Ecclesiastiques, ou Sermons.

ON ne doit pas s'étonner que je n'aye encore rien dit de la Predication. Ce n'est pas la coutume de le faire dans des Livres de Rhetorique. Tout ce qui se dit de cet Art dans les écoles, est des anciens Rheteurs. Ni les Grecs, ni les Romains ne faisoient point d'assemblées pour l'instruction du peuple, comme on le fait parmi les Chrétiens. Leurs Discours publics ne regardoient que les affaires du Barreau ou de l'Etat; quelquefois ils avoient des louanges en public à ceux qui avoient servi la Republique. La Rhetorique, comme ils l'enseignoient, & comme on l'enseigne aujourd'hui, n'avoit point d'autre fin. Les preceptes qu'elle donne, ne sont que pour ces sortes de pièces. La coutume n'excuſe pas; ainsi si c'étoit pour moi une obligation de donner des preceptes pour les Discours, si se font pour l'instruction des peuples, je serois coupable, à moins que ce que j'ai dit en general touchant l'Art de parler & de persuader, ne me suffire, & c'est ce que je prétends. Car je crois avoir enseigné toute la Rhetorique qui est nécessaire aux Prédicateurs, & qu'ils ne peuvent attendre de cet Art, que ce que j'en ai dit. Il est vrai qu'il n'en a point assez pour prêcher; mais c'est qu'on ne sçait pas la maniere de dire les choses, ce que l'Art de parler enseigne, il faut avoir de quoi parler. Je ignore pas qu'il y en a qui souhaiteroient que comme j'ai donné des lieux communs aux Avocats pour trouver de la matiere de quoi composer

T fer

fer leurs plaidoyez, j'en donnasse aux Predicateurs pour prêcher, sans qu'ils fussent obligez d'étudier; mais ceux qui auront fait attention aux reflexions que j'ai faites sur ces lieux communs, jugeront bien qu'ils leur seroient inutiles. Ils ne sont capables que de faire de méchans Orateurs, comme nous l'avons fait voir. Il faut sçavoir, pour instruire, *disce quod doces*. C'est en vain qu'on veut suppléer à l'ignorance de ceux qui ont l'ambition de prêcher avant que d'avoir rien appris. Un Ecclesiastique qui a de la pieté & de l'humilité, se contente de faire des instructions familières, qui ne demandent point d'art, & peu d'étude. Il n'y a qu'à méditer les premières veritez de notre Religion, pour les accommoder à l'intelligence du petit peuple. Ceux qui par le devoir de leur Charge sont obligez de faire des Discours plus forts, en trouvent des modeles sur lesquels ils peuvent se regler, même les débiter comme ils sont, ce qui leur acquerra plus de gloire, quand même on connoitroit les sources où ils puisent, que ceux qu'ils seroient par le moyen de certains lieux communs.

Je n'ai donc rien oublié que je dusse traiter, si ce n'est que je n'ai point parlé de cette disposition qui est particulière aux Sermons, comme j'ai parlé de la disposition & des parties d'une Harangue telle que sont les Harangues de Demosthene & de Ciceron. Il sera facile d'y suppléer, & de le faire en peu de mots. Il y a deux manières d'instruire le peuple, sans parler de celle où l'on catechise seulement les enfans. La première, presque la seule usitée dans les premiers siècles de l'Eglise, ne consistoit que dans une explication de l'Ecriture. Celui qui faisoit la fonction de Lecteur, en lisoit un ou plusieurs versets, dont l'Evêque donnoit l'ex-

L'explication, s'appliquant à combattre les Heresies qui troubloient l'Eglise, ou prenant occasion de reprendre les vices qui regnoient. Cela s'appelloit, *Homelie*, *Sermon*; c'est-à-dire entretien, conversation, parce que ces Discours se faisoient d'une maniere familiere qui ne demande point d'art. Ceux qui voudront bien faire une Homelie, n'ont qu'à lire Saint Chrysostome, & les autres Peres. On profitera plus en considerant ces modeles animez, qu'en lisant des preceptes secs, qui font peu d'impression.

Aujourd'hui on a une autre maniere qui a plus d'art. On ne choisit qu'un verset de l'Ecriture, qu'on applique à son sujet. On propose d'abord ce sujet: & pour le traiter comme il le doit être, on demande les lumieres du Saint Esprit par l'intercession de la Vierge, qu'on saluë en recitant l'*Ave Maria*. Ensuite on partage son Discours en deux ou trois points, auxquels on rapporte tout ce que l'on a à dire. Il y en a qui font ce partage avant l'*Ave Maria*, après lequel ils commencent à expliquer leur premier point.

Cette disposition est arbitraire, & n'est fondée que sur la coûtume. L'*Ave Maria* est assez nouveau. On remarque que cette priere commença de se faire à la naissance des dernieres Heresies, pour distinguer les Predications des Catholiques d'avec les Prêches des Heretiques. La division en trois points vient de la Scholastique, qui explique les Sciences par divisions & subdivisions. Les anciens Sermonaires ne se contentoient pas de trois points. Voyons ce qu'on peut dire d'utile touchant cette disposition reçüe & autorisée dans l'Eglise.

Un Predicateur doit choisir pour matiere de ses instructions, ce qui convient au lieu & au temps qu'il

qu'il prêche, & à la condition de ceux à qui il parle. Pour satisfaire à la coutume, il doit prendre le Texte, ou passage de l'Ecriture, dont le sens littéral, s'il est possible, ne soit pas éloigné de ce qu'il va dire: car ceux qui ont quelque connoissance de l'Ecriture, sont choquez lorsque dès l'entrée d'un Discours où l'on fait profession d'expliquer l'Ecriture, on la prend à contre-sens.

A l'entrée de son Discours il faut donner une idée générale de son sujet, préparer l'esprit des Auditeurs, leur faire voir l'importance de ce qu'on va traiter. Ce que nous avons dit touchant les Exordes, est d'usage ici pour se faire écouter. Un Exorde doit avoir quelque trait extraordinaire, qui puisse procurer l'attention. La piété, & la connoissance que nous avons de la nécessité de la Grâce, nous oblige aussi de ne pas continuer un discours sans l'interrompre, pour attirer l'esprit de Dieu par nos prières.

Puisque c'est l'usage, il faut réduire ce que l'on veut enseigner à deux ou trois chefs, qui aient du rapport à une principale chose, & que le Predicateur doit avoir en vûe; car comme il s'agit de persuader & de toucher, il faut tenir en haleine son Auditeur, le tenant toujours attentif à cette principale vérité, qui est le sujet de son Discours. Nous l'avons dit, l'Orateur doit donner une grande idée de ce qu'il va dire; enflammer ses Auditeurs du desir de le savoir à fond; entretenir ce desir, éclairant toujours de plus en plus ce qu'il a entrepris d'éclaircir, mais jusqu'à la fin, à chaque pas, pour ainsi dire, faisant entrevoir qu'il y a de plus grands éclaircissements à attendre; ce qui fait que la curiosité est toujours ardente tout le temps qu'il continue de parler. Pour cela il faut qu'il y ait de l'unité dans son dessein, c'est-à-dire qu'il ait

ait en vûe une grande verité dont il veuille convaincre, & qu'il veuille faire aimer. Il peut dire plusieurs choses, mais c'est à cette verité que tout doit se rapporter. Or, c'est cette liaison qui est rare dans une Predication. C'est souvent un ramas de differentes choses, de differens genres, un pot-pourri. Quand l'Auditeur se sent poussé d'un côté, presque aussi-tôt on le rappelle ailleurs, & il ne fait ce qu'on veut faire de lui. C'est pour cela qu'il est rare qu'un homme d'esprit ne s'ennuye pas au Sermon, & qu'il y puisse être attentif. Je parle de ces Sermons où le Predicateur veut plaire. Car ces Predicateurs qui n'ont point d'autre vûe que d'instruire, selon l'obligation de leur Charge, sont toujours écoulez avec édification.

Revenons à un Predicateur qui employe toute sa Rhetorique pour bien faire. Puisque c'est l'usage, il peut diviser sa matiere en deux ou trois points. Mais ces trois points doivent être trois parties tellement liées, qu'elles ne fassent qu'un tout; qu'elles ne composent qu'un corps proportionné qui ait une seule forme, & qui ne soit pas monstrueux, composé de parties differentes qui ne se réunissent point sous un chef, *ut nec pes, nec caput uni reddatur forma*. Un Prédicateur ne réussit point, à moins qu'il n'y ait pas un seul mot qui ne porte l'Auditeur vers le terme où il a dessein de le conduire; ce qui demande beaucoup d'art, & une grande justesse d'esprit.

Je n'ai rien à dire de particulier sur la maniere dont un Predicateur doit traiter sa matiere. Pour persuader, il faut proposer la verité: il faut établir les principes d'où elle se tire, & les mettre dans un grand jour. Les principes sur lesquels s'appuyent les Predicateurs, c'est l'Écriture, c'est la Tradition, ce sont les passages des Conciles & des Peres
 T 3 qui

qui nous ont conservé cette Tradition. Ainsi le raisonnement d'un Prédicateur consiste dans l'exposition des passages de l'Écriture & des Peres Il suffit ordinairement de rapporter le sens des passages, sans alleguer les textes originaux, parce que cela fait une bigarrure désagréable. On s'en fie au Prédicateur; il ne doit point citer les propres paroles des Auteurs, que dans de certains points importants, ou de temps en temps pour réveiller l'attention par un langage extraordinaire. Il n'est pas nécessaire que je repete ici ce que j'ai dit de la maniere d'éclaircir la Verité, & de la faire comprendre aux esprits les plus simples & les plus abstraits, comme aussi ce qui a été proposé touchant l'exacritude avec laquelle on doit poursuivre le fil d'un raisonnement. On a vû combien les Tropes & les Figures étoient utiles pour mettre la verité dans un beau jour, & pour toucher. Il faut rappeler tout cela ici.

Ce qui fait la principale difference des Predicateurs qui instruisent les peuples, & des Avocats, c'est que ceux-ci ont pour Auditeurs des Juges qui ne se laissent persuader que par la force d'un raisonnement exact, & des adversaires qui examinent leurs raisonnemens. Tout l'Auditoire est convaincu de ce que dit le Predicateur: on ne le va entendre que pour être touché de quelque sentiment de dévotion. Il n'est donc pas nécessaire qu'il entre dans des controverses, comme s'il avoit à disputer dans une Conference contre des Heretiques, ou dans une école contre des adversaires qui impugnent ses sentimens. Il ne doit pas faire une leçon de Theologie: il faut qu'il évite tout ce qui est abstrait, les raisonnemens trop subtils; choisissant ceux que les peuples entendront le mieux, les plus forts à leur égard, parce qu'ils font plus d'impression sur leur

eur esprit, ne supposant rien, expliquant tout, développant la vérité. En un mot, il ne doit rien laisser à deviner, se souvenant qu'il parle au peuple peu instruit, à qui tout est nouveau, tout est obscur. Comme son but est de porter à Dieu ses Auditeurs, de les détacher du monde, de leur faire embrasser la Penitence, haïr le péché, aimer la vertu, il doit ménager tous les avantages qu'il a pour cela; c'est-à-dire, qu'après qu'il voit que son Auditeur est convaincu d'une vérité, il doit en déduire toutes les conséquences favorables à la fin qu'il a en vûë, faisant de vives descriptions de la beauté des choses qu'il veut faire aimer, de la difformité de ce qu'il veut faire haïr. Nous avons donné des règles pour cela.

Pour dire beaucoup en peu de mots, disons que c'est le jugement qui fait les grands Predicateurs, aussi-bien que tous les autres grands Orateurs. Je parle d'une grandeur réelle, qui n'est pas fondée sur une vaine réputation, sur le peu de jugement d'une populace qui se laisse surprendre par l'apparence, & émuvoir sans raison. Outre que parmi la foule il se trouve des gens d'esprit, tout ce que l'on dit doit être raisonnable. Les mouvemens qu'on veut inspirer doivent naître de la connoissance de la vérité qu'on a exposée, autrement on ne touche que pour un moment. L'Auditeur qui se retire sans savoir ce qui l'a ému, reprend ses premières inclinations aussi-tôt qu'il n'entend plus le Predicateur; au lieu que lorsqu'on l'a convaincu d'une vérité, cette conviction entretient les bons mouvemens qu'on lui a donnés. Je crois avoir dit ce qui se peut dire d'utile pour cela, & généralement pour tout ce qui regarde l'éloquence de la Chaire; quand j'en dirois davantage, ceux qui m'écouteront n'en deviendront pas meilleurs Predicateurs.

En finissant cet Ouvrage il faut que je fasse cet aveu sincere, qu'il ne peut être utile qu'à celui qui lira avec soin les Ouvrages de ceux qui écrivent avec l'Art que nous avons enseigné. Comme on se promenant au Soleil on prend un teint basané sans qu'on s'en apperçoive, aussi on prend les manieres des Auteurs en les lisant. Cela ne se fait qu'à la longue, & insensiblement; car il ne faut pas s'imaginer, par exemple, que pour avoir lû une fois Ciceron d'un bout à l'autre, on prenne son stile. Il faut s'attacher à un petit nombre d'Auteurs excellens qu'on life assidument. Cet Ouvrage ne doit servir qu'à faire remarquer les beautez qu'on rencontre dans les Orateurs fameux. On imite plus facilement ce qu'on connoît; ainsi les speculations qu'on fait sur la Rhetorique, ne sont pas inutiles. Elles servent à former le goût, qui n'est autre chose qu'une habitude de bien juger sur les idées qu'on a prises en lisant les excellens ouvrages, comme on se forme le goût de la peinture en voyant d'excellens Tableaux. Tout est beau à ceux qui n'ont rien vû. Qui n'auroit jamais lu ni Virgile ni Horace, ne seroit pas si difficile à se contenter en lisant des vers Latins. Accoûtumé aux bonnes choses, on se dégoûte des communes. Le goût est donc une habitude de bien juger sur les idées justes qui viennent de la lecture de ceux qui au jugement de tout le monde, ont parfaitement réussi. *Le goût, dit un Auteur celebre, est un sentiment naturel qui tient à l'ame, & qui est indépendant de toutes les Sciences qu'on peut acquérir; le goût n'est autre chose qu'un certain rapport qui se trouve entre l'esprit & les objets qu'on lui presente; enfin le bon goût est le premier mouvement, ou pour ainsi dire, une especes d'instinct de la droite Raisen qui l'entraîne avec rapidité, & qui*

*conduit plus sûrement que tous les raisonnemens
elle pourroit faire.* Je n'en demeure pas d'ac-
cord, & pour exprimer plus simplement ce que
est que le goût ; je dis que si un Peintre qui fait
fond les principes de son Art, remarque mieux
beautez d'un Tableau, & est plus en état d'en
profiter, & de se former une plus excellente idée
la Peinture; aussi celui qui fait sur quels fon-
mens les regles de l'Art de parler sont ap-
puyées, se met lui-même au dessus de l'Art, il
peut juger, & se former une plus parfaite idée
ce qu'on doit appeller beau en matiere d'élo-
quence.

F I N.



¶

AVIS

A V I S

D E

L' I M P R I M E U R.

IL y a plus de trente ans que l'Auteur communiqua à ses amis les premiers essais de l'Ouvrage qu'on vient de lire. Le R. P. Mascaron alors Prêtre de l'Oratoire, aujourd'hui Evêque d'Agen, dont il avoit eu le bonheur d'être le Disciple, lui fit faire un reproche obligé de ce qu'on ne lui avoit point fait voir cet essai. L'Auteur le lui fit présenter, avec une Lettre où il marquoit sa joie d'apprendre qu'il avoit été nommé à l'Evêché de Tullés. Ce Prélat fit la réponse qu'on va lire avec plaisir; car les matières les plus seches fleurissent sous la plume de ce grand Orateur. Aussi cette Lettre peut s'ajouter aux exemples d'éloquence qu'on a proposé dans cet Ouvrage. Elle fut à l'Auteur un presage que son travail pourroit être bien reçu. Il tâcha donc de le finir, & il le publia pour la première fois l'an 1670. Il l'a retouché dans toutes les Editions qui s'en sont faites à Paris. Après celle-ci il n'y a pas d'apparence qu'il y fasse désormais de changement.

L. E. T.

L E T T R E

*Du Reverend Pere Mascaron, Prêtre de l'Oratoire
nommé à l'Evêché de Tulle, aujourd'hui Evêque
d' Agen, au P. Lamy, Prêtre de l'Oratoire.*

IL y a trop long-temps que je connois le caractère de votre esprit & de votre cœur, mon Reverend Pere, pour pouvoir douter de la beauté de l'un, & de la bonté de l'autre. J'ai toujours crû que vous feriez un progrès si considerable dans toutes les Sciences auxquelles vous vous appliqueriez, que vous vous trouveriez à la fin en état de vous mettre à la tête de ceux que vous auriez suivi quelque temps. Ce temps est venu aussi vite que je le souhaitois; & par ce que le Pere Malebranche m'a fait voir de votre part, je suis tout convaincu que vous êtes arrivé où les autres ne se trouvent d'ordinaire qu'à la fin de leur vie. Vous m'avez fait connoître la Theorie de cent choses, dont je ne savois que la pratique, & ce que je ne croyois que de la juridiction de mes oreilles, vous l'avez porté jusques au tribunal de ma Raison. Vous êtes à l'égard des éloquens de pratique, ce que font ceux qui étant éveillez, voyent marcher des hommes endormis. Ils leur voient faire avec une Raison distincte, ce que les autres ne font que par le seul mouvement des esprits qui les font mouvoir. Nous n'allons que par les sentimens où l'instinct d'une éloquence naturelle nous fait marcher. Vous allez, mon Pere, jusques à la source de cet instinct. Nous jouissons de la nature telle qu'elle est: vous auriez été capable de la faire si elle n'étoit pas. Enfin votre connoissance est celle du matin, & nous n'avons pour partage que celle du soir. Tout de

bon, on ne peut pas démêler avec plus de pénétration & de netteté les causes Physiques de l'Art de bien dire; & si je crois n'en avoir lû que la moindre partie, qui est l'élocution: & je pense que vous allez bien plus loin dans le Traité des Figures du discours, qui ne s'arrêtant pas à chatouiller l'ame, la remuent jusques au fond. Votre stile est très-net, très-poli, & très-exact: & il me semble que pour le stile dogmatique, on ne sauroit en choisir un qui soit plus propre. Vos Comparaisons sont belles & justes; je ne les voudrois pas tout à fait si longues que sont celles du Parterre, & d'autres. Tout ce que j'aurois pu remarquer sur cet écrit que j'ai renvoyé au Pere Malebranche, est si peu de chose, que je le regarde comme de petites taches qu'une petite application de votre esprit dissipera avec autant de facilité, que le Soleil dissipe celles qui le couvrent en tant de petits endroits. Cependant ne vous abandonnez pas tellement à la speculation, que vous en ruiniez votre santé. La Philosophie doit être la meditation de la mort; mais il ne faut pas qu'elle en devienne l'instrument. Faites-moi la grace de m'aimer toujours, & d'être persuadé que je suis très-veritablement, mon R. P. Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

M A S C A R O N.

NOU

NOUVELLES
REFLEXIONS
SUR
L'ART POËTIQUE.

Dans lesquelles en expliquant quelles sont les causes du plaisir que donne la Poësie, & quels sont les fondemens de toutes les Regles de cet Art, on fait connoître en même tems le danger qu'il y a dans la lecture des Poëtes.

Sur la Copie imprimée à Paris en 1678.





AVERTISSEMENT.

Qu'on ne se propose pas dans ces *Reflexions sur l'Art Poétique*, de parler des Regles de la versification, on l'a fait suffisamment dans l'Art de parler; on prétend seulement examiner celles du Poëme, & particulièrement du Poëme Epique & des Pièces de Theatre: lesquelles sont aussi communes à ces *Histoires Poëtiques*, qu'on appelle *Romans*. Comme on a diverses raisons par lesquelles on juge que cet Art n'est pas fort utile, on n'a pas dessein d'en faire ici l'Apologie; mais seulement de donner quelques moyens pour faire que la jeunesse lise avec utilité des Poëtes, qui peuvent servir à son instruction, & pour lui donner du dégoût des Ouvrages qu'elle ne peut voir sans danger: Cependant ce petit *Traité* donnera peut-être plus de connoissance de l'Art Poétique, que ces gros Volumes composez sur cette matiere par de fameux Auteurs. Les commencemens de la Poësie, comme de toutes les autres choses, ont été fort grossiers. Les Poëtes s'étudierent peu à peu à composer leurs Ouvrages selon le goût de leurs Auditeurs, dont le plaisir fut la seule regle qu'ils

sui-

448 AVERTISSEMENT.

suivirent dans la conduite de leurs Ouvrages.

Aristote l'ayant remarqué, fit des regles de ce que les Poëtes, qui plaisoient, avoient coûtume d'observer, & réduisit par ce moien la Poësie en Art. Ce Philosophe raisonne fort peu sur les regles qu'il propose : il ne dit point quels en sont les fondemens, & ceux qui ont écrit depuis lui, semblent presque tous n'avoir point en d'autre but, que de nous instruire de ses sentimens.

Ces nouvelles Reflexions ont cela de particulier, qu'il n'y a point de regles dans la Poësie dont elles ne découvrent les principes, c'est à dire, les causes du plaisir que donnent les Poësies, où ces regles sont gardées. Pour faire ces découvertes, l'on s'applique à connoître la nature de l'homme : l'on entre dans son esprit & dans son cœur, & l'on recherche quel est le ressort de tous ses mouvemens. Ce sont des vûes très-importantes, & dont la connoissance doit plaire à tout le monde.

Quoi que les personnes de pieté n'ayent pas besoin de savoir l'Art Poëtique, ne s'amusant point à composer de ces sortes d'Ouvrages, & en lisant encore aussi peu, elles pourront néanmoins prendre plaisir à lire ces Reflexions, parce qu'elles peuvent beaucoup servir à faire connoître l'homme, & le neant des creatures auxquelles il s'attache; ce qui a été la principale raison qui a porté l'Auteur à les donner au public.



NOU.



NOUVELLES REFLEXIONS

SUR L'ART POËTIQUE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

La Poësie est une peinture parlante de ce qu'il y a de plus beau dans les Creatures ; elle fait oublier Dieu, dont ces Creatures font l'image.

DIRE que la Poësie est une peinture parlante, &c. n'est pas une nouvelle remarque. Les peintures ordinaires ne s'exprimant que par des couleurs grossières & materielles, ne font que de foibles impressions : au lieu que la Poësie par l'harmonie & la cadence de ses Vers, en fait dans l'Ame de si vives & de si agreables, que l'on ne se doit pas étonner si un des Maîtres de l'Art a pû dire que les Poètes renfer-

fermant leurs pensées dans les bornes d'un Vers, & donnant une prison étroite à leurs mots, font par là enchaîner la Raison avec la Rime. Les Peuples les plus sauvages ont été sensibles à la douceur des Vers : c'est pourquoi lorsque les hommes étoient encore dispersés par les Forêts comme des bêtes farouches, ceux qui les voulurent rassembler & les faire vivre sous des Loix dans une République, se servirent de l'harmonie pour les persuader. C'est ce qui a donné lieu à la Fable, qui nous raconte qu'Orphée, un des Grecs, apprivoisa les lions, & adoucit les tigres par les Vers qu'il chantoit sur le Luth; & que le Poète Amphion obligea les rochers & les bois de se mouvoir, & de se ranger avec ordre pour former une nouvelle Ville. Personne ne conteste que la manière de parler des Poètes ne soit merveilleuse : que leur langage ne soit divin. Ils donnent un tour à ce qu'ils disent qui n'est point ordinaire, & qui nous enchante de telle manière, que ne nous sentant plus nous-mêmes, nous entrons avec plaisir dans tous les sentimens & dans toutes les Passions qu'ils veulent exciter dans nôtre Ame.

La matière de leurs Vers est ordinairement grande, & ils n'emploient de si riches couleurs que pour peindre ce qu'il y a de plus excellent. Les yeux ne voient rien de beau ni dans le ciel ni sur la terre, & l'imagination ne se peut rien représenter de grand, dont l'on ne trouve chez eux des descriptions exactes. Tout ce que l'on peut dire de l'excellence de la Poésie a été dit, & n'est ignoré de personne : mais tout le monde ne remarque pas quelles sont les choses que nous fait oublier cette peinture si vive que les Poètes font ordinairement des grandeurs d'ici-bas; ceux qui les lisent ne s'apperçoivent pas que ces grandeurs qu'on leur représente, ne sont que des i-
magi

mages de celles qui font en Dieu, auquel ils ne pensent jamais; & ils ne voient pas lorsqu'ils s'attachent à ces images, qu'ils ne sont pas moins infenfez que le seroit un homme que la mort de sa femme auroit rendu si extravagant, qu'il prendroit pour elle-même un Portrait bien fait. Cependant c'est une verité; mais comme elle est surprenante, & que les admirateurs des Poëtes prophanes que j'attaque ici, ne se persuadent pas facilement que leur erreur soit grande & si dangereuse, il faut faire quelques reflexions pour les en convaincre.

Les Creatures font sans doute une image de Dieu, & chacun de leurs traits porte le caractere de quelqu'une des perfections de la Divinité. Cette vaste étendue de l'Univers, dont les bornes nous sont inconnues, represente l'immensité de celui qui leur a donné l'Etre : Cette variété admirable, qui paroît dans les ouvrages de la Nature, fait connoître quelle est la fécondité de son Auteur : Le cours réglé & constant des Astres publie l'immortalité de celui qui l'a une fois ordonné, & ce plaisir que donne la vûe de tant de belles choses que le Monde renferme, est comme un échantillon du plaisir souverain, dont jouissent ceux qui possèdent Dieu.

Les hommes charnels ne peuvent comprendre ces veritez : ils ne portent leur vûe que sur les Creatures; & ils ne s'élevent jamais au dessus d'elles, pour contempler cet Etre, & la beauté duquel elles ne sont qu'une peinture très-imparfaite. Ainsi, comme un homme, qui auroit été attaché toute sa vie dans le recoin d'une caverne, en sorte qu'il n'eut pû voir que les ombres de plusieurs belles statues éclairées par un flambeau qu'il ne voioit point, ne pourroit prendre ces ombres que pour des réalitez : Aussi

per-

pendant que ces esprits terrestres se renferment eux-mêmes dans le Monde, & qu'ils ne considerent que les corps, ils ne peuvent pas penser que les beautez passageres d'ici-bas ne sont que les ombres d'une beauté éternelle.

Les hommes ne voient pas non plus, que Dieu est le principe & le terme de ce mouvement ou de cette inclination de leur cœur, qui leur fait aimer la grandeur, & rechercher la beatitude dans l'état où ils sont. Ils ne sentent cette inclination qu'à l'occasion des grandeurs de la terre, & des plaisirs qu'ils trouvent dans les choses sensibles. Lors qu'une pierre nous a frappé par reflexion, nous ne pouvons savoir d'où elle est venue, ainsi le mouvement de cette inclination, qui vient de Dieu, comme nous l'allons voir, ne les frappant, pour ainsi dire, qu'en réfléchissant des creatures, ils croient qu'elles en sont le principe, & ils les regardent comme le terme où doit retourner ce mouvement.

CHAPITRE II.

Dieu ayant fait toutes choses pour sa gloire ; tous les mouvemens qu'il a imprimez dans les Creatures tendent vers lui : c'est pourquoi les hommes ne peuvent trouver du repos qu'en Dieu.

Dieu comme un sage ouvrier, a rapporté ses Ouvrages à la plus excellente fin qu'on puisse penser, qui n'est autre que lui-même. De là vient que tous les mouvemens qu'il a imprimez dans le cœur de ses Creatures, tendent vers lui, & que toutes nos inclinations naturelles se portent vers un Etre excellent que nous desirons de connoître & d'aimer. On connoît que la Terre est le centre

des corps pesans, par la pente qui les y porte toujours, & par cette violence qu'il leur faut faire pour les en éloigner. Cet amour naturel que nous avons pour tout ce qui est grand, pour ce qui est bien fait; cet ardent desir avec lequel nous cherchons un souverain bonheur, qui soit immuable, infini, éternel, sont pareillement des preuves invincibles que nous sommes faits par un Être grand, parfait, souverain, immuable, infini, éternel, & que les Créatures, dont la nature est finie, ne peuvent être nôtre centre.

Ceux que le péché a' aveuglez, corrompent toutes ces bonnes inclinations : ils cherchent à la verité la grandeur, l'immutabilité, l'infinité, l'éternité qui est Dieu même; puis qu'ils souhaiteroient que leurs débauches fussent honnêtes : que les plaisirs, qu'ils y prennent, ne pussent être troublés par aucun changement fâcheux, qu'ils y souffrent à peine des bornes, qu'ils s'étudient à ce qu'il n'y manque rien, & qu'ils desirent que ces plaisirs ne finissent jamais : ainsi les mouvemens de leur cœur, c'est à dire, leurs desirs, les portent vers Dieu, mais ils détournent ce mouvement, & ils ne cherchent pas Dieu où ils le doivent chercher; ils sont continuellement appliquez à la poursuite d'un objet, dans la possession duquel tous ces desirs d'une félicité achevée se puisse reposer. Car qu'on examine quelle est la fin que tous les hommes se proposent dans leurs travaux, ils veulent trouver un parfait repos. *Cherchez, leur dit S. Augustin, ce que vous cherchez, mais il n'est pas où vous le cherchez. Non est requies ubi queritis eam : querite quod queritis ; sed ibi non est ubi queritis.*

Ils reconnoitroient bien-tôt leur erreur, s'ils favoient profiter de tant d'experiences, qui les auroient dû convaincre, que c'est en vain qu'ils cherchent

chent ailleurs qu'en Dieu même, ce qu'ils desirerent avec tant d'ardeur, & que ce n'est qu'en lui seul que se rencontre cette souveraine grandeur, & cette parfaite beatitude qu'ils souhaitent. Mais après qu'ils sont degoûtez d'une creature, leur passion ne fait que changer d'objet : & comme si tous les Etres de ce monde n'étoient pas d'une même nature finie & bornée, ils esperent toujours que celui dont ils n'ont point encore découvert les bornes & les défauts, sera celui qui remplira parfaitement la capacité infinie de leur cœur : ainsi loin de quitter l'amour qu'ils ont pour le monde, ils s'enfoncent toujours davantage dans l'erreur & dans l'aveuglement.

C H A P I T R E III.

Les Poëtes entretiennent cette illusion des hommes: ils déroberent à leur connoissance les imperfections des creatures, & les amusent par une vaine apparence de grandeur.

LEs Poëtes entretiennent les hommes dans ces illusions, dont nous venons de parler, en leur cachant la bassesse des creatures, leurs bornes & leurs imperfections. Cette peinture qu'ils font de leur beauté, est beaucoup plus engageante & plus capable d'arrêter les yeux, que les creatures ne le sont elles-mêmes. Dans tous les plaisirs de la terre il y a toujours quelque amertume qui en corrompt toute la douceur : les plus belles choses du monde ne sont point sans quelque défaut ; mais cela ne se trouve point dans les images que la Poësie en fait : c'est pourquoi tout ce qu'elle en dit, attire, & rien ne dégoûte.

Je me suis quelquefois étonné, que je regret-

tois de certains lieux & de certains emplois, dans lesquels je me souvenois fort bien, que je n'avois pas été fort content; mais je revenois bien-tôt de cet étonnement, & j'appercevois facilement que mon imagination me jouoit; me représentant l'agrément de ces lieux, & la douceur de ces emplois sans leur amertume: & que c'étoit ce qui faisoit, que sans quelque chagrin je ne pouvois penser que je les avois quitté. C'est ainsi que les Poètes faisant paroître les creatures sous une face parfaitement agréable, ils en augmentent l'amour, & font ainsi oublier entierement Dieu: au lieu que le portrait qui est en elles de la Divinité, devoit en entretenir le souvenir.

Les hommes prennent plaisir à se laisser tromper par ces peintures flatées de la beauté du monde: ils ne pensent à aucune autre félicité qu'à celle qu'ils trouvent dans la jouissance des creatures: ils ne regardent jamais la terre comme un lieu d'exil, qui est ce que font les Saints; ainsi ils s'appliquent à rendre cette demeure aussi agréable qu'ils le peuvent: ils l'ornent; ils y bâtissent comme si c'étoit leur patrie, & qu'ils n'en dûssent jamais être chassés par la mort.

Cependant toutes les imaginations des Poètes n'ajoutent rien à la beauté du monde, ils ne rendent pas les creatures capables de nous faire heureux, & néanmoins augmentant par leurs fictions les grandeurs & les plaisirs de la terre, il nous semble qu'ils augmentent la félicité que nous y cherchons. Nous sommes à peu près comme un amant passionné, qui se cache les défauts de la personne qu'il aime, & qui s'attache aux ornemens qu'elle emprunte de l'art pour la trouver plus aimable.

La liberté que les Poètes prennent, leur donne le moien de tromper & d'abuser cette forte inclination que nous avons pour la grandeur, nous

en présentant une vaine apparence. Etant maîtres de leur sujet, ils choisissent pour matière de leur discours tout ce qu'il y a de grand & de considérable dans le monde, & ne s'affujettissant ni aux loix de l'Histoire, ni à celles de la Vérité; ils changent, ils ajoutent, ils retranchent comme bon leur semble, & si le fonds de ce qu'ils racontent est véritable, ils donnent un certain tour aux choses, qui fait que tout ce qu'ils disent paroît prodigieux. *Omnia vera in miraculum corrumpunt.* Ils étudient tout ce que l'on peut dire de plus surprenant, de plus merveilleux, de plus rare. Si par exemple ils entreprennent de faire la description d'un riche Temple, ils rempliroient leur imagination de tout ce que l'Art & la Nature peuvent fournir pour la construction d'un superbe édifice. Les matériaux ne leur coûtent rien, ils en font venir de tous les coins de la terre; ils épuisent toutes les carrières de leur marbre, de leur jaspe; toutes les mines de leur or, & de leur argent. Les ouvriers, à qui ils confient la conduite de ce bâtiment, sont tous experts & consommez dans leur Art; ainsi l'esprit ne peut rien concevoir de plus magnifique & de plus grand que cet ouvrage. Il en est de même de toutes les autres choses. S'ils décrivent un combat, l'Histoire ne fournit point d'aussi rares exemples de valeur, d'adresse, & de l'inconstance du sort des armes, que ceux qu'ils rapportent.

S'ils parlent d'une tempête, on ne peut rien s'imaginer d'affreux, dont on n'apperçoive l'image dans ce qu'ils disent. En un mot les Poètes étourdissent tellement leurs Lecteurs par leurs exagérations & par leurs grandes paroles, qu'ils ne peuvent écouter la voix de la nature, qui crie sans cesse, que quand toutes ces grandes choses ne seroient pas imaginaires, elles ne font rien au regard

SUR L'ART POÉTIQUE. *Part. I. Ch. IV.* 457
gard de Dieu, qui est lui seul la véritable grandeur.

CHAPITRE IV.

Les Poètes ne proposent que des choses rares & extraordinaires dont ils cachent les imperfections.

LES Créatures participant toutes de l'Être souverain qui est la source de tous les plaisirs, elles sont nécessairement agréables ; mais comme ce plaisir qu'elles donnent, est proportionné à leur Être, elles ne sont pas capables de contenter pleinement ce desir que nous avons d'un bon-heur souverain. Elles ne peuvent plaire entièrement que tant que dure le tems de l'erreur, c'est-à-dire, tant que l'on n'a pas encore reconnu ce qu'elles sont. C'est pour cette raison que les choses rares & extraordinaires plaisent & sont souhaitées, parce qu'on n'est point encore convaincu qu'elles ne sont pas ce que l'on cherche. Elles ne sont belles que dans l'esperance, & elles ne semblent précieuses, que parce que l'on n'a pas encore senti leur peu de valeur.

C'est aussi pour cette même raison, que la variété est si agréable, & que sans elle on est chagrin au milieu des plusgrands divertissemens ; car on s'ennuye de toutes les choses finies, parce qu'elles ne suffisent pas à nos desirs, & l'on tombe dans la tristesse, si, avant que l'on s'aperçoive que ce que nous possédions d'abord avec joie, ne nous peut pas rendre heureux, l'on ne change de divertissement. Il n'y a qu'une vicissitude de differens plaisirs, qui puisse charmer nos ennuis, & nous cacher ce grand vuide de nôtre Ame, qui est privée de Dieu.

Aussi, comme dit saint Augustin, & comme on le remarque sensiblement dans la Musique, la beauté des Creatures consiste particulièrement dans le mouvement de leurs parties, qui se succèdent les unes aux autres : *Rerum transitu fit insima pulchritudo*. Cette succession de plusieurs choses différentes prévient les dégoûts qui rendent amers les plaisirs finis, parce qu'elle empêche en quelque maniere que ces plaisirs ne paroissent finis, l'Ame trouvant dans la multitude des choses, selon la remarque de saint Gregoire le Grand, ce que leur qualité ne donne point : *Per multa ducitur, ut quia qualitate rerum non potest, saltem varietate satiatur*.

On ne voit rien de si diversifié que les Ouvrages des Poètes : ils changent continuellement de fait, de paroles, d'expressions & de mesures. Tout ce que comprennent de grand le Ciel & la Terre, sert de matière à leurs Vers ; le cours des Planètes, le mouvement des Astres, les pluies, les grêles, les éclairs, les tonnerres, les montagnes, les plaines, les forêts, les moissons, les fontaines, entrent dans toutes leurs descriptions : ils ouvrent les entrailles de la terre pour nous découvrir ce qui s'y passe : ils nous entretiennent de la vie des hommes, des Guerres des Princes, des Combats, des Sieges de Villes, des Coûtumes & des inclinations des Peuples differens, d'une maniere extraordinaire & nouvelle. Ils ne se contentent pas d'exercer leur veine sur tout ce que l'Univers renferme dans son vaste sein ; ils donnent l'essor à leur imagination pour se former des chimeres, des centaures, & d'autres monstres qui ne se trouvent point dans la Nature, pour surprendre davantage les hommes par ces figures extraordinaires.

Ils ajoutent à cette diversité de choses presque
in-

infinie, la diversité de leurs expressions toutes surprenantes. Tantôt le Poëte s'éleve, & tantôt il s'abaisse : il réveille sans cesse l'attention par quelque trait surprenant, & court de merveilles en merveilles; de sorte qu'il assiege, pour ainsi dire, l'esprit de ses Lecteurs par une multitude de différentes choses, qui passent si vite devant eux, qu'il n'y en a aucune dont ils puissent s'ennuyer. C'est la suite des plaisirs, qui fait les grands divertissemens que l'on prend dans les Palais des Rois, où la journée est comme partagée entre différens jeux qui se suivent de près. Cela se rencontre dans la Poësie, où depuis le commencement jusques à la fin, toutes les parties d'un Poëme sont si bien liées, que le Lecteur passe de l'une à l'autre sans s'en appercevoir. De peur qu'il ne s'ennuye après avoir entendu un recit sérieux, & le dénouement d'une intrigue, qui demandoit quelque application, on voit succéder une fête dans laquelle le Poëte fait célébrer des jeux avec toute la magnificence possible : & avant que cette fête puisse devenir ennuyeuse, on la fait suivre de quelque autre divertissement.

CHAPITRE V.

Les Poëtes couvrent toutes les creatures d'un faux éclat : ils occupent tellement l'esprit de leurs Lecteurs, qu'ils ne peuvent faire aucune reflexion sur eux-mêmes, & sur le néant des creatures.

CE que nous venons de dire fait comprendre l'artifice, dont les Poëtes se servent pour augmenter la beauté des creatures : comment ils les masquent toutes : comme ils les couvrent d'un faux éclat, ne les proposant jamais sans

quelque ornement, & sans faire suivre leurs noms d'un appareil d'épithetes, qui en donnent une grande idée. Les choses dont ils parlent, sont toutes *nompaveilles, fécondes en miracles, & des chefs-d'œuvre des Cieux.*

Nous avons vû de quelle maniere ils les dérobent à nôtre vûë, aussi-tôt que nous pourrions découvrir ce qui leur manque. Ceux qui savent combien l'attache qu'on a pour les creatures, est criminelle devant Dieu, connoissent aussi combien cet artifice des Poëtes est dangereux. Car enfin pour éteindre l'amour des creatures, il faut les oublier, & n'y penser jamais, si ce n'est pour en connoître le néant : il faut rentrer dans soi-même, & confiderer qu'elles ne nous peuvent donner cette beatitude que nous desirons ; & les Poëtes emploient tout leur Art, pour nous détourner de ce devoir indispensable, & de la Raison, & de la Religion. Ils proposent tant de choses à la fois, qu'ils enyvrent en quelque façon leurs Lecteurs : Ils préviennent leurs desirs : Ils n'oublient rien de ce qu'ils pourroient fouhaitter pour faire une grandeur achevée : ils savent frapper vivement l'imagination par des événemens rares, des morts funestes, des guerres sanglantes, des stratagêmes extraordinaires, des sieges de Villes, des combats, des renversemens d'Etat ou des établissemens de quelque nouvel Empire : En un mot, toutes les choses que rapportent les Poëtes, sont capables d'arrêter l'esprit, & de le tourner vers elles par leur nouveauté, par leur rareté, & par leur grandeur.

Aussi les Lecteurs des Romans avoient, que le plus grand plaisir qu'ils prennent dans ces fortes d'Ouvrages, vient de ce qu'ils ne se peuvent ennuyer dans ces lectures ; & que leur esprit en est tellement occupé qu'ils oublient tout leur

leur chagrin. Nous perdons, disent-ils, le tems agréablement : étrange langage ! qui est la marque d'une extravagance prodigieuse. Ils sentent que les Créatures telles qu'elles sont, ne peuvent pas les contenter : qu'elles laissent de grands vuides dans leurs ames ; que plusieurs inquietudes s'en faifissent, qui sont comme la voix de la nature, qui les avertit de chercher ailleurs cette grandeur & cette beatitude qu'ils desirerent. Cependant bien loin d'écouter cette voix, ils lui ferment les oreilles, ils s'estiment heureux, & croient avoir bien passé leurs tems ; lors qu'ils se sont laissez étourdir par le recit d'une bagatelle.

Les Ouvrages des Poètes ne dissipent pas seulement l'esprit lors qu'on les lit actuellement ; mais encore après qu'on les a quittez. Toutes ces excellentes veritez, dont la connoissance nous est si necessaire pour acquerir les vertus & les Sciences, ne trouvent plus de place dans la tête de ceux qui sont pleins de tous ces grands & rares événemens, lesquels sont la matiere ordinaire de la Poësie. Dieu a écrit dans le cœur de l'Homme ces veritez, qui sont comme le flambeau de nôtre ame : ce sont celles, qui l'éclairerent, qui l'instruisent de ce qu'elle doit faire. C'est en les consultant, que nous jugeons facilement de toutes choses, que nous reglons sagement nos actions : Nous voyons dans leur lumiere ce que nous sommes, & ce que sont les Creatures, qui changeant à tous momens, & cessant d'être ce qu'elles étoient, nous avertissent elles-mêmes qu'elles sont peu éloignées du néant, & que par conséquent c'est une folie de s'appuyer sur elles, & de quitter Dieu qui les retient, & les empêche de retomber dans le neant, dont elles sont sorties : Mais comme c'est au dedans de nous-mêmes que luit ce flambeau de la Verité, il ne

peut être apperçu de ceux dont les yeux sont entièrement tournez vers les choses extérieures.

L'ame s'unit en quelque maniere avec l'objet de sa connoissance; ainsi, lors qu'elle n'est occupée que des corps qui lui sont étrangers, elle sort d'elle-même, & ne peut par consequent connoître ce qui s'y passe. C'est ce qui arrive à tous ceux qui lisent avec ardeur les Poètes, dont la principale fin, comme nous avons dit, & commé nous le dirons encore dans les Chapitres suivans, est de remplir l'imagination de leurs Lecteurs d'une peinture vive des choses sensibles, qui les tiennent toujours hors d'eux-mêmes, & qui les empêche d'y rentrer. Nous allons voir pour quelle raison les Poètes se sont proposez cette fin.

C H A P I T R E VI.

Le chagrin qui trouble tous les plaisirs de la terre, nous avertit que l'on ne peut trouver du repos qu'en Dieu. Les Poètes pour les rendre heureux travaillent à dissiper ce chagrin.

IL n'y auroit rien de plus utile aux gens du monde, que les chagrins qui troublent leurs plus grands divertissemens, s'ils en savoient profiter; en apprenant que leur cœur demande quelque chose de plus grand que les Creatures; que de quelque côté qu'ils se tournent, toutes choses leur seront dures, & qu'ils ne pourront trouver de repos, que dans l'amour de Dieu. Une ame, dont Dieu fait les chastes délices, jouit d'une profonde paix, & trouve dans cet unique objet de son amour de quoi rassasier cette avidité qu'elle a pour le bien :
Ceux

Ceux au contraire qui se separent de l'unité de Dieu, & se jettent dans la multitude differente des beautez temporelles, sont déchirez nuit & jour de soins differens. Leur vie est une chaîne de desirs & de sollicitudes : Aussi-tôt qu'ils ont acquis ce qu'ils souhaitent, cette acquisition ne les contentant pas, ils sont encore brûlez de plusieurs desirs pour les autres choses qu'ils croient manquer à leur felicité. Ce qui fait dire à S. Augustin, que l'amour du monde donne bien de la peine à ceux qui s'y abandonnent. *Laboriosus mundi amor.*

En effet ne peut-on pas dire qu'ils sont semblables à ces miserables esclaves, qui sont obligez d'obeir à cent maîtres : car l'ambition, l'orgueil, l'avarice, l'impudicité, & les autres passions déreglées sont toutes, comme autant de tyrans qui partagent leur cœur, & qu'ils ne peuvent servir sans d'étranges fatigues, dont ils seroient délivrez, s'ils étoient assujettis à Dieu, dans lequel comme dans leur centre naturel, tous leurs desirs se reposeroient.

Le plus grand mal de l'homme pecheur est, qu'il ne travaille point à sortir des miseres, où il connoît qu'il est engagé. Il est convaincu de la vanité des creatures, & qu'elles ne lui peuvent procurer cette felicité qu'il souhaite : il fait aussi qu'il ne peut acquerir cette felicité par les forces qu'il trouve en lui-même : Il voit sa foiblesse, mais il ne cherche point le secours qui lui est nécessaire, il se sent enveloppé d'épaisses tenebres, mais il ne demande point de flambeau pour les dissiper : pourvû qu'il ne pense pas à ses miseres, il est satisfait & il s'estime heureux : il ne fait ce que c'est que de se servir du temps que Dieu nous donne pour travailler à nôtre salut. Ce tems. qui est une chose si précieuse, lui paroît méprisabile & ennuyeux, & parce qu'il n'est point content de l'é-

tat où il se trouve à chaque moment, quand il considère cet état attentivement, il est bien aisé qu'il passe vite, & qu'il s'écoule sans qu'il s'en aperçoive, c'est pourquoi il ne cherche rien tant que l'occasion de le perdre.

C'est ce que Monsieur Pascal représente d'une manière très-éloquente dans le Discours qu'il a fait de la misère de l'homme. *L'ame est rejetée, dit-il, dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée, elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel, & qu'elle n'a que le peu de tems que donne la vie pour s'y préparer : les nécessitez de la Nature lui en ravissent une très-grande partie : il ne lui en reste que très-peu dont elle puisse disposer ; mais ce peu qui lui reste & l'incommode si fort, & l'embarasse si étrangement qu'elle ne songe qu'à le perdre : ce lui est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec soi, & de penser à soi : ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même, & de laisser couler ce tems si court & si précieux sans reflexion, en s'occupant de choses qui l'empêchent d'y penser. C'est l'origine de toutes les occupations tumultueuses des hommes, & de tout ce qu'on appelle divertissement ou passe-tems, dans lesquels on n'a en effet pour but, que d'y laisser passer le tems sans le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même, ou d'éviter, en perdant cette partie de la vie, l'amertume ou le dégoût intérieur qui accompagneroit nécessairement l'attention que l'on feroit sur soi-même durant ce tems-là. L'Amé ne trouve rien en elle qui la contente : elle n'y voit rien qui ne l'afflige quand elle y pense : c'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, & de chercher dans l'application aux choses extérieures, à perdre le souvenir de son état véritable : sa joye consiste dans cet oubli, & il suffit pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir & d'être avec soi.*

Un Poète habile détourne toutes les pensées que
les

Les hommes peuvent avoir de leurs miseres, em-
 pêchant qu'ils ne les considerent : & pour cela oc-
 cupant leur esprit ailleurs, il attache si fortement
 ses Lecteurs à ce qu'il leur propose, qu'ils ne peu-
 vent pas porter la vûë d'un autre côté, & voir
 autre chose. Nous avons déjà parlé de l'artifice
 dont il se fert : Nous verrons encore plus claire-
 ment dans la suite de ces Reflexions, comment il
 produit dans l'esprit de ceux qui lisent ses Ouvra-
 ges, ce plaisir que les hommes trouvent à oublier
 ce qu'ils font.

C H A P I T R E VII.

*Un des moyens dont les Poëtes se servent pour attacher
 les hommes à la lecture de leurs Ouvrages, est de
 leur proposer tout ce qui flatte leurs inclinations
 corrompues.*

LES Poëtes ne choisissent pas seulement pour
 matiere de leurs Ouvrages, les choses dans
 lesquelles on voit paroître quelque ombre de la
 veritable grandeur, & qui pour cette raison sont
 agreables : ils y donnent place à toutes celles qui
 ne plaisent que parce qu'elles flattent la concupif-
 cence. Les hommes n'ont du goût & de l'amour
 que pour les plaisirs sensibles ; c'est pourquoi, com-
 me les richesses fournissent les moyens de se les
 procurer, ils les regardent comme capables de
 leur procurer une felicité veritable, & de les ren-
 dre parfaitement heureux : ils ont cette idée des
 richesses, qu'elles sont la veritable felicité, ou
 qu'elles donnent le moyen de l'aquerir.

C'est pour cette même raison qu'ils estiment par-
 ticulierement les grandes dignitez, pensant que
 ceux qui y sont élevez, peuvent tout sacrifier à
 leurs

leurs plaisirs, que rien ne peut prescrire des bornes à leurs voluptez, & qu'ils sont les dispensateurs de celles, dont le reste des hommes peuvent jouir sur la terre. Il n'est pas difficile aux Poëtes comme nous avons vû, de tirer des entrailles de la terre tout l'or qu'elle cache, de rendre ce métal commun comme le fer. On peut penser & dire tout ce que l'on veut. Cependant ces thresors imaginaires plaisent, & un avare qui entend parler, se repait agréablement de ces imaginations. Dans les Histoires Poëtiques on ne parle que de Sceptres & de Couronnes : Toutes les personnes que les Poëtes introduisent dans ces ouvrages, sont ordinairement illustres, ou par l'éclat de leur naissance ou par les faveurs considérables qu'ils ont reçues de la Fortune. Ce sont des Rois, des Reines, de grands Capitaines, qui paroissent sur le Théâtre. Il y a bien des gens qui en lisant ces Histoires, s'imaginent en quelque maniere être à la Cour, & converser avec ces Rois & ces Reines, & qui se plaisent dans ces représentations, comme faisoit ce valet hypocondriaque, qui s'entretenoit une partie de la journée avec un tableau, où étoit représenté le sacré College des Cardinaux, croiant converser effectivement avec ces Princes de l'Eglise.

Les ambitieux trouvent dans ces ouvrages des images de leur ambition, & les vindicatifs une peinture des effets de la vengeance. On trouve un plaisir exquis à voir & à entendre parler de ce qu'on aime, & même on ne peut souffrir ceux qui sont d'un sentiment contraire, & on les regarde comme des Censeurs. Aussi les Poëtes prennent bien garde que tout ce qu'ils disent, ou ce qu'ils font dire, soit conforme aux inclinations de ceux qu'ils veulent avoir pour Lecteurs : & comme ils savent fort bien que les personnes Chré-

tiennes

tiennes ne s'amuseront pas à lire leurs ouvrages, & qu'ainsi ils n'écrivent que pour ceux dont la vie est toute payenne, ils ne parlent jamais des vertus Chrétiennes, de la Pauvreté, de la Penitence, de l'Humilité : la représentation de ces Vertus n'étant pas propre pour divertir les gens du monde.

S'ils proposent de grands exemples de Chasteté & de Justice, ils les corrompent : C'est le desir de la Gloire qui en est le principe, & ils ne les font paroître que par cet endroit en ceux qui en sont ornez. Chez eux l'on ne fait rien par un pur amour de Dieu, & l'on n'y sacrifie qu'à l'idole de la vanité & de l'amour propre : parce que c'est l'amour propre, & le desir de la gloire, qui sont les ressorts cachez de tous les mouvemens des hommes. L'on n'estime & l'on n'aime dans le monde les vertus, que parce qu'elles sont considérer ceux qui les possèdent, & qu'elles servent à l'établissement de leur fortune.

Les Heros des Poètes, c'est à dire, ceux dont ils entreprennent de celebrer les belles actions, sont tous genereux & grands Capitaines : ils sont intrepides dans les dangers, & forts dans les combats. Ces vertus sont sans doute très-considerables en elles-mêmes, & elles meritent des loüanges quand elles se trouvent dans un cœur Chrétien, mais elles sont criminelles & plutôt des vices que des vertus, par le côté par lequel les hommes corrompus les regardent & les admirent. Pour les comprendre, considerez que lorsque nous suivons les inclinations de nôtre nature corrompue; il n'y a rien que nous souhaitons avec plus de passion que de commander, & de nous assujettir ceux avec qui nous vivons; d'en être respecté & redouté. Or comme chacun a cette même ambition, l'on ne peut acquerir cette domination au

préjudice des autres, que par la violence : ainsi il arrive qu'il n'y a que ceux qui ont de la hardiesse & de la force, qui puissent secouer le joug qu'on leur impose, & en charger les autres. C'est pourquoy comme on desire cette hardiesse & cette force, l'on en conçoit une grande estime ; & lors qu'on lit dans un Poète les combats & les victoires d'un Heros, chacun qui voudroit être ce qu'il lit, prend plaisir dans cette lecture, & donne avec joie toute son attention à un recit qui lui est si agréable.

C H A P I T R E V I I I .

L'Amour est l'ame de la Poëse : les Poètes par la représentation de cette passion arrêtent les esprits sensuels. Il est d'autant plus dangereux, que ces Poètes tâchent de cacher les déreglemens de cette passion.

LEs Poètes donnent quelque partie de leurs ouvrages à l'ambition ; mais ils les consacrent tous entiers à l'amour ; & c'est toujours sur quelque intrigue amoureuse que roule toute la piece, particulièrement dans les Poësies du tems. Il n'y a pas un esprit sensuel, qui ne soit brûlé de quelque flamme impudique ; & qui par consequent ne life avec plaisir les représentations que les Poètes font de ces fales affections, comme S. Augustin l'avoit expérimenté avant sa conversion. J'avois, dit-il, une passion violente pour les spectacles du theatre ; qui étoient pleins des images de mes miseres, & des flammes amoureuses, qui entretenoient le feu qui me devoit : *Rapiebant me in spectacula theatrifica, plena imaginibus miseriarum mearum & fomiticibus ignis mei.* Il est certain que plus

plus on a le cœur corrompu, plus on trouve de plaisir dans ces choses; car on ne se divertit pas à voir ce qui choque nôtre humeur, ni ce qui repugne à nôtre inclination.

Un Chrétien qui fait que Dieu est jaloux, & qu'il ne veut point que nôtre cœur soit partagé entre son amour & celui du monde, ne peut voir sans gémir une personne dont toutes les affections sont tournées vers les creatures. Aussi ce n'est pas pour lui, comme nous avons dit, que se jouient les Comedies: c'est pour ceux qui ne conçoivent point de plus grands plaisirs que d'aimer & d'être aimé, & qui desirent qu'ou excite le feu de leurs passions, qui sont comme des playes de leurs ames, lesquelles ils font bien aises qu'on égratigne, pour en augmenter l'ardeur, parce que cela leur donne du plaisir.

Ainsi l'Amour est l'ame de la Poësie: elle languit, quand elle ne fait pas une agreable peinture de cette passion, & elle ne peut plaire aux esprits corrompus qui en sont les Lecteurs ordinaires.

Qu'on ne me dise point que l'Amour est bien la Passion dont les Poëtes font de plus vives & de plus frequentes peintures; mais que celui qu'ils representent est toujours honnête, & qu'ils prennent soin d'en bannir toutes les ordures: ce soin ne rend pas la Poësie innocente, mais seulement plus dangereuse. Les Poëtes ne tâchent que de déguiser les Passions, & de cacher leur difformité. Les remors de conscience, les peines, les douleurs qui tourmentent ceux qui suivent les affections déreglées de leur cœur, sont des barrières qui retiennent les hommes. Un ambitieux quitte son ambition, considerant que tout le monde s'élevera contre lui. Un vindicatif ne se vange pas, craignant que l'on ne se vange aussi du mal qu'il voudroit bien faire. Un avare se dégoûte, de ses richesses.

chasses, dont la possession lui donne tout d'impitoyable. Enfin les impudiques trouvent dans leurs dévergondemens mêmes la passion de leurs dévergondemens.

Mais les Poëtes separent toutes ces extravagances de la douceur des passions; ils en couvrent toutes les épines: ainsi dans les représentations qu'ils en font, il ne paroît rien qui puisse donner la crainte de s'y laisser surprendre: de sorte que leurs Lecteurs trouvent des peintures tres-achevées de ce qu'ils voudroient être. Les ambitieux y voyent qu'on fait l'ambition sans perils: les vindicatifs la vengeance exercée impunément: les avares y trouvent les richesses possédées sans inquiétudes: & les impudiques y voyent des amans qui brûlent continuellement l'un pour l'autre, sans qu'ils s'engagent dans aucune chose qui puisse faire critiquer leurs amours, & leur donner des remors de conscience.

Les plus infâmes débauchez souhaiteroient parmi leurs ordures, passer pour honnêtes gens, ainsi que saint Augustin le dit de lui-même, lors qu'il se rouloit encore dans la bouë de ses detordres: Cependant, dit-il, j'étois si difforme & si infame, que je ne travaillois par mon excessive vanité, qu'à paroître honnête homme & agreable: *Estamen factus atque inbonestus, elegans & urbanus esse gesticbam abundanti vanitate.* Le Poëte est maître de ses Vers; il peut feindre des amours chastes entre une fille & un jeune homme qui s'aiment passionnément, qui se trouvent souvent seuls, qui font de longs voyages ensemble, comme Theagene & Caricée dans l'Histoire Ethiopique d'Heliodore, qui vont toujours sur le bord du precipice sans y tomber. Le Poëte est, dis-je, maître de ses Vers, mais il ne l'est pas du cœur de l'homme. Il peut regler & les actions & les paroles de ceux qu'il fait agir & parler; mais ce n'est pas à dire qu'il se puisse faire que deux personnes

s'exposent à de si grands perils sans y succomber, & qu'ils s'approchent si près du feu sans se brûler. Il ne peut pas non plus régler les pensées & les affections de ceux qui lisent ses Ouvrages, & prévenir tous les mauvais effets que causent infailliblement les funestes images dont il remplit leur esprit.

C'est donc une mauvaise raison pour excuser les Poètes, que de dire que dans ces images qu'ils exposent des effets de l'Amour, ils ne font rien paroître que de chaste & d'honnête; car en effet ils ne font que cacher le poison sous un voile d'autant plus dangereux qu'il est plus artificieux.

Par exemple dans l'Histoire Ethiopique d'Héliodore, Cariclée qui s'étoit fait enlever par Theagene, avant que de commencer seule avec lui un grand voyage, exige un serment de lui qu'il vivra chastement avec elle, & il lui en donne sa foi. L'Auteur leur fait renouveler cette promesse dans les plus grands transports de l'amour, parmi les caresses tendres qu'ils se font. Il fait voir que cette promesse n'a point été violée, en exposant Cariclée à l'épreuve du bucher ardent sur lequel elle monte, & dont, parce qu'elle est Vierge, elle ne reçoit pas la moindre offense. Peut-on penser avec quelque raison, que cette Histoire à cause des circonstances d'une honnêteté apparente, en soit moins dangereuse? Peut-on croire que la peinture de la Passion ardente qu'ont l'un pour l'autre Theagene & Cariclée, tous deux jeunes, ne produise point de mauvais effets dans l'esprit de ceux qui lisent ce Roman? Sa lecture remplit-elle moins l'esprit d'images licentieuses, qui corrompent & qui échauffent l'imagination des Lecteurs? Au contraire cet artifice d'Héliodore, qu'on appelle le Pere des Romans & des Histoires Poétiques, ne tend qu'à autoriser le déreglement du cœur, &

à persuader aux jeunes gens qu'ils peuvent sans rien craindre s'engager dans les plus grands perils.

C H A P I T R E IX.

L'homme ne peut vivre sans amour : Son desordre vient de ce qu'il le tourne vers les Creatures au lieu de le tourner vers Dieu. La Poëse entresient ce desordre.

C E desir ardent avec lequel les hommes cherchent un objet qu'ils puissent aimer & en être aimez, naît de la corruption de leur cœur, & de l'état miserable, où ils sont par le peché du premier homme. Nous sommes faits pour aimer une beauté parfaite, qui est Dieu, & pour jouir des chastes delices qui accompagnent cet amour.

Nous avons en nous comme un poids qui nous porte toujours vers ce côté. C'est ce qui fait que ceux qui vivent dans l'oubli & dans la privation de Dieu, ne pouvant être sans amour, ils tournent cette inclination vers les Creatures, & en cherchent quelqu'une à laquelle ils s'attachent. Ils veulent aussi être aimez; car toutes les affections qui partent du cœur des méchans, y retournent par un cercle nécessaire.

Il n'y a donc rien qui leur plaise davantage que d'aimer & d'être aimez, & par consequent il n'y a point de peinture qui leur soit plus plus agreable que celle de ces amours fideles, où l'on ne voit rien de fâcheux, car le Poëte cache toutes les suites funestes de ces amours; L'on trouve toujours dans leurs Ouvrages deux personnes qui brûlent l'une pour l'autre: ils forment entre elles une si parfaite & si douce union, que les travaux, les guerres, les mauvaises fortunes ne sont point capables de

de la rompre ni de troubler par consequent leurs plaisirs, que ces Poëtes rendent ainsi comme immuables & infinis: de sorte qu'ils persuadent facilement leurs Lecteurs, qu'ils ne trouvent que trop disposés à les croire, que c'est dans ces amours que consiste le bonheur que cherche la Nature. Ils font naître mille incidens propres à faire paroître les forces de l'amour: ils representent l'un des deux amans dans quelque disgrâce de la Fortune: dans cet état ils reçoivent tant de consolation de la fidelité de la personne qui les aime, que ces disgrâces leur sont douces. C'est ce qui fait naître cette fausse opinion, que de veritables amans ne peuvent jamais être malheureux.

Il est certain cependant que l'on ne peut conserver son cœur dans la pureté de l'amour de Dieu, qu'en le tenant fermé à toutes les pensées & à toutes les images qui nous representent les douceurs de ces folles amours du monde, & aux plus legers sentimens de sensualité qui gagnent l'ame & la corrompent; *Omni custodia serva cor tuum.*

Il faut s'appliquer à considerer souvent les malheurs où se precipitent ceux qui lâchent tant soit peu la bride à leurs Passions, la perte qu'ils font de leur tems, de leurs biens, de leur honneur, de leur fanté, de leur vie; il faut être persuadé que les amours entre des personnes de differens sexes, qu'on appelle honnêtes, ne demeurent pas long-tems captives sous les Loix de l'Honneur; que si l'on n'évite tout ce qui peut faire naître & entretenir un feu semblable, on en est enfin consumé. C'est où là les considerations dont on doit s'occuper toujours, pour se défendre contre les attaques de la cupidité, qui ne nous laisse jamais en repos.

Les Poëtes travaillent à détourner l'esprit de ces reflexions; ils le remplissent d'une grande estime pour les Creatures; ils en relevent la beauté; & ils

ils employent tout leur art pour les faire paroître aimables à ceux qui les croient : au lieu que ceux qui apperçoivent ce qu'elles sont , c'est à dire leur neant , les jugent indignes de nôtre amour , & regardent comme des extravagans ceux qui s'attachent à elles, imparfaites comme elles sont & sujettes à mille accidens qui les éloignent de nous, ou nous separent d'elles.

Ce n'est pas seulement du côté de nôtre intérêt, par la perte de l'honneur, des biens & de la fanté, que l'on doit juger que rien n'est plus funeste à l'homme que la passion de l'amour, mais principalement du côté de la Religion.

Quand ces amours ardentes entre deux personnes seroient honnêtes aux yeux des hommes, elles ne sont pas chrétiennes. Nôtre cœur est un autel où Dieu ne souffre point qu'on sacrifie impunément à d'autres qu'à lui, & qu'on y allume un feu étranger : il ne veut pas être adoré dans un Temple où une Idole est réverée. Aussi-tôt que les Philistins eurent placé son Arche dans le Temple de Dagon, la statuë de cette fausse Divinité fut renversée par terre ; & il ne permit pas que les Romains, qui dressoient des Autels aux Dieux de toutes les différentes Nations du monde, l'honorassent, qu'après qu'ils eurent renversé leurs Idoles.

Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas un petit mal de penser jour & nuit à une Creature, de tourner toutes ses affections vers elle, quoi qu'en apparence on s'imagine ne vouloir pas commettre une action défenduë par la Loi de Dieu : cependant on ne pense presque point à lui, on ne pousse pas un soupir, il ne se forme pas un desir pour lui dans nôtre cœur pendant qu'il se répand tout entier dans ces folles amours. Nous devons néanmoins aimer Dieu de tout nôtre cœur, & par conséquent il

il faut que tous ses mouvemens tendent vers lui, car il le commande & le veut ainsi.

Dans toutes les descriptions que les Poètes font du transport de la passion de deux amans, ils leur font commettre des idolatries épouvantables, comme l'a remarqué une personne d'une très-illustre naissance, dans un Traité contre la Comedie. *La Creature y chasse Dieu du cœur de l'homme pour y dominer à sa place, y recevoir des sacrifices & des adorations, y régler ses mouvemens, sa conduite, & ses interêts, & y faire toutes les fonctions de Souverain, qui n'appartiennent qu'à Dieu, qui veut y regner par la charité, qui est la fin & l'accomplissement de toute la Loi Chrétienne. Ne voyez-vous pas, continuë cet Auteur, l'Amour traité de cette maniere si impie dans les plus belles Tragedies & Tragi-comedies de nôtre tems? N'est-ce pas par ce sentiment qu'Alcionée mourant de sa propre main, dit à Lydie?*

Vous m'avez commandé de vaincre & j'ai vaincu,
 Vous m'avez commandé de vivre & j'ai vécu,
 Aujourd'hui vos rigueurs vous demandent ma vie,
 Mon bras aveuglément l'accorde à vôtre envie,
 Heureux & satisfait dans mes adverfitez,
 D'avoir jusqu'au tombeau suivi vos volontez.

C H A P I T R E X.

Les Poètes ne prennent pas toujours le soin de purger de toutes saletés les amours qu'ils représentent; ils autorisent les plus sales amours, comme toutes les autres passions déréglées.

LES Poètes ne se donnent pas le soin de purger de toutes saletés ces amours qu'ils représentent. Une amour si honnête qu'elle ne se croiroit rien permis, ne plairoit pas à ces esprits corrompus qui lisent les Romans: c'est pourquoï les Auteurs de ces Ouvrages laissent aller quelquefois les amours dont ils font la peinture, aussi loin qu'elles vont en suivant leur cours ordinaire. Il se commet des actions criminelles dans les Romans, mais la difformité de ces actions n'y paroît pas: on les déguise, & on les enchâsse, pour ainsi dire, dans de l'or, de sorte que ceux qui prennent plaisir dans la représentation de ces actions, n'en ont point de scrupule; car enfin ceux qui les commettent sont des Dieux & des Déeses, dont il n'y a point de honte d'imiter les actions.

C'est comme dans Terence ce jeune débauché, qui avoit remarqué dans un Tableau que Jupiter avoit fait descendre une pluie d'or dans le sein de Danaé, & avoit ainsi trompé certe femme. *Un Dieu a bien voulu faire cette action, mais quel Dieu? Celui qui fait trembler les voûtes du ciel par le bruit de son tonnerre; & moi qui ne suis qu'un des moindres d'entre les mortels, j'aurois honte d'imiter le plus grand des Dieux?*

Le vice se trouve dans les Heros des Poètes, & dans tous leurs grands hommes. Quoi que vindicatifs, ambitieux, superbes, ils ne paroissent pas

pas moins confiderables parmi les hommes, & moins chers des Dieux; ainfi en consacrant leurs perfonnes, ils consacrent leurs vices, & rendent par ce moien la vengeance, l'ambition, l'orgueil & l'adultere honorables. Les hommes ne defirent rien davantage que d'allier la vertu avec le vice, afin de jouir en même tems des douceurs de la volupté, & du repos de la bonne confcience.

Les Poètes font d'intelligence avec eux là-deflus, & pour autorifer leurs defordres, & les delivrer de la honte qu'ils ont en les commettant, ils feignent que les Dieux mêmes font fujets à l'amour & à la vengeance; ils les font querelleux, adulteres; en un mot ils s'efforcent autant qu'ils le peuvent, de faire les hommes Dieux; & au contraire des Dieux mêmes ils en font des hommes, leur attribuant des actions humaines & criminelles, afin qu'elles ne paffent plus pour telles, comme faint Auguftin le leur reproche dans le Liv. I. Chap. 16. de fes Conf. & que ceux qui les commettent semblent imiter plutôt les Dieux celestes & tout-puiffans, que des hommes perdus & fcclerats. C'est ce que les Payens mêmes ont eu en horreur.

Les Poètes, s'écrie Ciceron, feroient bien mieux de rendre les hommes semblables aux Dieux, que de rendre ainfi les Dieux semblables aux hommes. *Humana ad Deos transferunt, divina mallem ad nos.*

Si le refpect que les Poètes doivent avoir pour leurs Dieux, n'a pas empêché qu'ils n'en aient été les calomniateurs publics, comme les appelle Tertullien au Traité des Spectacles, *criminales & detractores Deorum*; Il ne faut pas s'étonner s'ils attribuent tant de vices à leurs Heros. Ils leur donnent à la verité toutes les vertus éclatantes qui font du bruit dans le monde: ils les font pieux exterieurement envers les Dieux, mais avec toute cette pieté

piété ces Heros sont des hommes coleres, violens, ambitieux, vindicatifs, qui sont brûlez de feu impudiques: & cependant il faut supposer que ce sont de grands hommes qui meritent l'estime & l'amour de tout le monde. Et en effet le dessein des Poëtes en les chargeant de tant de defauts, n'est pas de leur ôter rien de cette gloire qu'ils se sont acquise par leurs travaux.

Ce seroit mal entendre la Poëtique, que de pretendre que les Poëtes pechent contre leur Art, lequel demande que tout ce qu'ils disent contribue à établir l'estime du Heros de leur Piece; car ils répondent fort bien qu'ils sont obligez de faire paroître leurs Heros vertueux, mais de ces vertus qui sont estimées dans le monde, & de les exempter des defauts que les hommes condamnent: or l'amour, l'ambition & la vengeance même, quand elles sont exercées avec certaines Loix, passent pour des vertus.

Mais à parler proprement, il n'y a point de vertu parmi ceux qui suivent la corruption du siecle: on s'y sert de son apparence pour cacher la laideur du vice. L'impureté est une galanterie quand on évite le bruit & les scandales. Les voleries sont des adresses, quand on trouve le moyen d'enlever le bien de son voisin sans qu'il s'en aperçoive & qu'il crie au voleur: L'ambition, qui ne se sert point de moyens bas pour arriver à ses fins, passe pour une grandeur de courage. En un mot toute la vertu des gens du monde consiste seulement dans l'observation de certaines bienséances, auxquelles on a attaché une idée d'honnêteté.

C'est donc une nécessité aux Poëtes de former leurs Heros sur cette idée que les hommes à qui ils veulent plaire, ont de la vertu: & lors qu'ils y réussissent, ils satisfont merveilleusement; car les per-

personnes les plus déréglées sont bien aises de voir, pour ainsi dire, l'apologie de leurs passions, c'est à dire de voir d'honnêtes gens, qui sont faits comme eux, & qui vivent comme eux.

Aussi après qu'un Poëte ou l'Auteur d'un Roman a représenté la fermeté austere d'un jeune homme à résister aux desirs impudiques de sa marâtre, il lui fait prendre toutes sortes de libertez criminelles avec une servante, lesquelles sont peintes avec des couleurs agréables, & qui couvrent le crime de ses impudicitez, comme on le voit dans l'Histoire Ethiopique. Ce qui fait comprendre combien tous ces ouvrages sont dangereux; car tous ceux qui les lisent, ne le font que parce qu'ils y trouvent du plaisir: ils ne peuvent y prendre plaisir sans estimer & approuver ce qu'ils voient, & ils ne peuvent estimer & approuver ce qu'ils voient sans renoncer à la Morale de Jesus-Christ pour suivre celle du monde, qui est celle des Poëtes, & des faiseurs de Romans.

C H A P I T R E X I.

L'homme est fait pour la Verité, de là le grand desir de savoir, qui degene en une curiosité criminelle, que nourrit la Poëse.

QUAND on connoît que Dieu est le centre du cœur de l'homme, l'on ne peut ignorer la cause de ses inclinations. Les différentes perfections de ce centre l'attirent, pour ainsi dire, par de différentes chaînes: c'est pourquoy comme Dieu est grand, qu'il est parfait, qu'il est la source de toutes les délices, les hommes sont portez naturellement vers tout ce qui leur paroît grand, parfait, & capable de les rendre heureux. Il est aussi la Verité: il faut donc que nôtre cœur ait une forte

forte inclination pour la connoître. Cette amour de la grandeur & du plaisir, lors qu'on le détourne de sa fin naturelle qui est le Createur, quel'on quitte la grandeur véritable, & quel'on n'en poursuit que l'apparence, se nomme *Cupidité*; & le desir de savoir, lors que nous ne l'appliquons qu'à apprendre des fables & des bagatelles, & que nous négligeons la Verité, ne recherchant que des Sciences criminelles ou inutiles, est appelé *curiosité*.

Comme les Poëtes flatent la cupidité des hommes, leur présentant les viandes qu'ils souhaitent & qui leur sont défenduës, ainsi que nous venons de le voir, ils entretiennent aussi leur curiosité, en ne leur proposant pour matiere de leur étude & de leur application, que des choses qu'ils font bien-aïses de connoître, mais dont la connoissance est ou inutile ou dangereuse.

Nôtre curiosité est ardente pour connoître les choses qui paroissent grandes & extraordinaires; ce qui vient de ce que Dieu, qui est la souveraine grandeur, est l'objet de ce desir que nous avons de savoir: c'est pourquoi les Poëtes ne choisissent que ce qui est rare & grand pour matiere de leurs Vers; & pour irriter le feu de cette curiosité, ils se servent d'un artifice à peu près semblable à celui dont usent les chasseurs, qui jettent devant la bête qu'ils veulent attirer dans leurs filets, la viande qu'elle aime, mais en petite quantité, afin qu'elle ne s'arrête pas dans le lieu qu'ils lui veulent faire quitter.

Les Poëtes font d'abord la proposition de leur sujet d'une maniere fort generale, qui donne une grande idée de ce qu'ils ont à dire, & qui excite le desir de savoir, mais qui ne le contente pas, n'expliquant point encore ce qu'ils proposent. Si le faisoient, on se dégoûteroit bien-tôt de leur

Ouvrages. Car comme il n'y a que la véritable grandeur qui puisse contenter pleinement nôtre cœur, aussi il n'y a que la première vérité qui puisse satisfaire entièrement nôtre esprit, & nous méprisons les connoissances des autres choses, presque au même moment que nous les avons acquises. Ainsi les Poëtes se donnent bien de garde de faire connoître tout ce qu'ils ont à dire, ils réservent toujours quelque chose qui irrite & entretient l'ardeur de la curiosité.

Si par exemple le sujet de leur Poëme sont les louanges de quelque grand homme, après avoir dit en cinq ou six lignes quel est leur dessein, sans faire connoître quel est cet homme, quel est son país, ils commencent par le milieu de sa vie, par quelqu'une de ses actions qui soit considérable, & dont aussi-tôt on desire de connoître le commencement & la fin. Ils ne suivent jamais l'ordre naturel; s'ils le suivoient comme font les Historiens & qu'ils donnassent d'abord la connoissance de ce qu'ils proposent, l'on ne sentiroit point ces ardeurs que l'on a de poursuivre la lecture qu'on a une fois commencée de leur Ouvrage. Mais parce qu'ils ne disent les choses qu'obscurément dans leurs premiers Vers, on en recherche la connoissance sans se dégoûter, que l'on n'acquiert toute entière qu'à la fin de tout l'Ouvrage, & lors que le Poëte ne craint plus le dégoût de ses Lecteurs.

Le Poëte a soin de nourrir le feu qu'il allume. A proportion qu'on avance dans la lecture de son Ouvrage, on apperçoit que ces tenebres dont il avoit couvert ses premières paroles, se dissipent; & quoi que l'on ne connoisse point pleinement ce que l'on desire de savoir, qu'à la fin, cependant on acquiert continuellement de nouvelles connoissances qui se perfectionnent de plus en plus. On s'instruit de la vie du Heros de la Piece: on dé-

couvre quelle est sa naissance, quels sont ses travaux; ce qui engage à en continuer la lecture. Mais l'Auteur rejette toujours fort loin le dénoûment des intrigues qu'il a brouillées, & sur le point que le Lecteur espere voir ce dénoûment, il est jetté dans d'autres embarras par des accidens qui le surprennent : de sorte qu'il ne peut pas faire reflexion sur les choses qu'il a apprises, & s'en dégoûter, & qu'il est toujours dans un perpetuel desir d'apprendre la suite.

C'est ainsi que les Poëtes amusent & trompent ce desir que nous avons de savoir. L'on n'a pas de honte d'avoir écouté attentivement les contes ridicules de sa nourrice, parce que l'on étoit dans un âge foible. Mais de quel voile peuvent couvrir leur foiblesse, ceux qui étant dans un âge avancé, passent les jours & les nuits à lire les aventures d'un Heros imaginaire, & qui n'emploient pas un moment à une lecture utile ? qui ont une curiosité ardente pour apprendre quelle a été sa naissance, quelle a été sa vie & sa mort, & qui négligent de savoir quel est leur propre devoir, & ce qu'ils doivent devenir ? Peut-on avoir une preuve plus sensible de la foiblesse & de la sottise de nôtre esprit ?

Les hommes n'ayant accoûtumé de se laisser toucher qu'aux choses sensibles, les choses spirituelles sont insipides pour eux, & ils ne peuvent y penser, qu'aussi-tôt le dégoût ne les prenne. Ce n'est pas aussi de ces sortes de choses que les entretiennent les Poëtes ; la matiere qu'ils traitent, n'a aucunes épines ; elle ne demande point une application d'esprit penible : tout ce qu'ils disent se conçoit par l'imagination ; & leurs Vers y réveillent les images de toutes les choses dont la vûe est touchant & agréable.

C'est pourquoi outre que les descriptions des choses

choses qui sont l'objet de la cupidité, fortifient cette même cupidité, c'est à dire l'amour que nous avons pour les biens sensibles, elles sont encore dangereuses, en ce qu'après de telles lectures, l'esprit de ceux qui s'y sont divertis, n'est plus capable d'aucune lecture sérieuse.

Ils ne trouvent point dans ces Livres pleins de sagesse & d'instructions très-utiles pour la conduite de la vie, ce sel & cet agrément qui irrite leur curiosité; & ne s'étant fait aucune habitude d'user de leur esprit tout pur sans le ministère des sens, il ne leur faut point parler d'étudier la Religion, qui est élevée au dessus des choses sensibles, dont les mythes ne se voient point par les yeux du corps, & qui ne propose rien qui soit agréable à la concupiscence.

C'est pourquoi ceux qui après la lecture des Romains, prennent les Livres saints, entrent dans cette lecture comme dans une terre étrangère qui n'a rien que d'affreux pour eux, qui leur semble ne porter que des épines, où luit un Soleil dont la lumière les incommode : comme ils sont accoutumés à l'éloquence des Poètes fardez & pleins d'affectation, le stile simple & naturel de l'écriture, bien que plein de majesté & de force, ne touche point un cœur qui ne s'est jamais nourri que de bagatelles.

C H A P I T R E X I I .

Comme l'esprit ne se porte à connoître que la Vérité, ou ce qui en a l'apparence; les Poètes aussi sâchent de rendre vrai-semblable tout ce qu'ils proposent.

LA volonté ne peut aimer que le bien ou ce qui en a l'apparence, l'esprit aussi ne peut se porter à connoître que ce qui lui paroît véritable. C'est pourquoi toutes les fables dont la fausseté est évidente, loin de plaire paroissent ridicules : elles ne plaisent que lors que l'artifice du Poëte est tel qu'il enchante en quelque façon, & que l'on s'imagine quasi qu'elles sont véritables.

C'est pourquoi une des premières règles de la Poësie est de ne rien dire que de vrai-semblable. Pour cela quand les Poètes proposent des choses surprenantes, ils y disposent leurs Lecteurs : ils ne noüent rien qu'ils ne puissent dénouër d'une manière naturelle, par quelque accident qui ne soit point impossible, ou bien en faisant descendre quelque Divinité du ciel : ce qu'ils ne font que rarement, parce qu'il ne paroît pas beaucoup d'esprit & d'invention dans un dénouement qui n'arrive que de cette seconde manière : ils n'y ont donc recours que lors que les choses sont si embrouillées & si desesperées, qu'elles ne peuvent avoir le succès que l'on fouhaite sans le secours du ciel.

*Nec Deus interfit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit.*

Toutes les parties d'une Histoire Poëtique sont tel-

tellement liées, qu'un événement en engendre un autre, & tout ce qui arrive à la fin du Poëme est une suite de ce qui s'est fait dans les commencemens, les choses ne pouvant avoir d'autre issuë que celle qui naît de la disposition qu'on leur a donnée.

Chacun de ceux que le Poëte fait agir & parler, tient un langage conforme à son âge & à son état. Il peint ses mœurs & ses inclinations dans ses paroles; & il ne dit & ne fait rien qui soit contraire aux coûtumes de son pais : de sorte qu'aucune circonstance soit de tems, soit de lieu, ne peut faire appercevoir la fausseté des fictions du Poëte. On voit par tout dans son Ouvrage une image si naïve de la Verité, qu'on la prend facilement pour la Verité même.

Ceux qui entendent bien l'art de la fable ou de l'action, veulent même que les Poëtes observent que le fonds de leur piece soit vrai, & qu'ils n'entendent la permission qu'on leur accorde de feindre, que sur les ornemens & les circonstances de l'action qu'ils proposent.

Ceux qui pensent qu'un Poëte peut inventer tout ce qu'il dit, ne savent pas, dit Lactance, les bornes que doit avoir la liberté de la Poësie : Elle peut enrichir & donner un tour figuré & agreable aux choses qui se sont effectivement faites; mais ne rien dire que de fabuleux, c'est être un impertinent menteur, & non pas un habile Poëte : *Nesciunt qui sit Poëtica licentia modus, quousque progredi fingendo liceat, cum officium Poëta sit in eo. ut ea qua gesta sunt, verè in aliquas species obliquisfigurationibus cum decore aliquo conversa traducat. Totum autem quod referas fingere, id est ineptum esse, & mendacem potius quam Poëtam.*

Ce soin que les Poëtes prennent de couvrir leurs mensonges de l'apparence de la Verité, afin qu'ils

puissent être agréables, c'est une preuve invincible que nôtre esprit est fait pour la Verité : & par conséquent que cette attache qu'il a à lire des fables, est une marque évidente de sa corruption & de la vanité où il est tombé, qui lui font préférer l'image de la Verité à la Verité même, comme nous avons vû qu'il quittoit la véritable grandeur pour courir après son ombre. Aussi ceux qui sont exemts de cette corruption & de cette vanité, ne peuvent s'arrêter aux imaginations des Poëtes, & y chercher du divertissement; la Pieté ne le permet pas.

Une des raisons pour lesquelles on défend aux Chrétiens de se trouver aux Spectacles, est, selon saint Augustin, qu'ils ne sont que des images de la Verité, & qu'il est dangereux à l'homme susceptible d'erreur, comme il est, qu'il n'y prenne l'habitude de quitter les choses réelles pour suivre leur ombre : *Et * hac enim quaedam imitatio veritatis est, nec ob aliud à talibus prohibemur spectaculis, nisi ne umbris rerum decepti ab ipsis rebus, quarum umbra sunt, aberremus.* Platon † allègue cette même raison, pour justifier la défense qu'il fait aux Poëtes d'entrer dans sa République.

L'Auteur de la Verité, dit Tertullien, n'aime point la fausseté, & tout ce qui tient de la fiction, passe devant lui pour une espece d'adultère : *Non amat falsum auctor Veritatis, adulterium est apud illum omne quod fingitur.*

L'on peut dire de ceux qui ne repaissent cette inclination que nous avons pour la Verité, que de ces images fausses de la Verité que forment les Poëtes, qu'ils sont aussi insensés qu'un hypocondriaque qui quitte les alimens naturels pour repaître ses yeux de la figure d'un festin. La véritable

Beati-

* De la Relig. chap. 22.

† De la Rep. Dialogue 2.

Beatitude, selon saint Augustin, consiste dans la connoissance de la Verité : *Beata quippe vista est gaudium de veritate.* Peut-on dire qu'un homme est heureux qui met son honneur à composer ou à lire des Romans, puis qu'il ne fait consister toute sa joie que dans le mensonge, & qu'elle n'est, pour ainsi dire, qu'un mensonge perpetuel ?

CHAPITRE XIII.

D'où vient que l'imitation est si agréable, que l'on prend par exemple plus de plaisir à voir l'image d'une chose que cette chose même.

CET Art avec lequel les Poètes imitent la Verité, & le soin qu'ils prennent de faire tenir à ceux qu'ils introduisent, un langage tout conforme aux personnages qu'ils leur font jouer, sont sans doute les choses qui contribuent le plus à rendre la lecture de leurs Ouvrages agréable.

Par exemple, la représentation d'un pere qui reprend son fils, enchante tellement qu'on ne croit pas avoir une image, mais un pere veritable. Ce spectacle n'est pas fort divertissant en lui-même ; on auroit du chagrin si l'on se trouvoit effectivement dans la compagnie de ce pere dans le tems qu'il gourmande son fils : mais cependant la peinture qu'en font les Poètes n'a rien que de charmant.

C'est pourquoi Aristote, qui avoit fort bien remarqué tout ce qui plaisoit dans les Poètes, & qui en a pris les regles qu'il propose dans sa Poétique, donne celle-ci : que le Poète doit peu parler, & ne paroître presque jamais dans ses Ouvrages, même dans ceux qui ne consistent qu'en récits. Il faut que par la voie de l'imita-

tation, il reduise en action toutes les choses : c'est-à-dire, qu'il trouve le moien que les personnes dont il veut faire connoître les actions, rapportent elles-mêmes ces actions, & qu'ils le fassent de telle maniere que les Lecteurs ne s'apperçoivent pas que ce soit le Poëte qui les intruit, mais qu'ils s'imaginent en quelque façon être en la compagnie de ces personnes & dans les mêmes lieux où le Poëte les represente, afin qu'ils reçoivent cette satisfaction d'ouïe que donne une imitation parfaite.

C'est un sujet d'étonnement assez grand, que les hommes prennent moins de plaisir à considérer les choses que leurs images : que la Vraisemblance leur plaise plus que la Verité. C'est ce qui leur arrive quand ils aiment mieux lire des Histoires feintes qu'un Poëte habile a couvertes de l'image de la Verité & de vraisemblance, que des Histoires veritables. Personne cependant ne veut être trompé, & si l'on prend plaisir à voir des enchantemens, ce n'est pas l'erreur qui plaît, dit saint Augustin, mais l'adresse avec laquelle l'enchanteur nous a trompez. Si on nous demande, ajoûte ce Pere, quelle est la plus excellente chose, de la Verité ou du Mensonge, nous répondons tous que la Verité est sans doute plus excellente que les jeux & les contes. Cependant nous nous y laissons aller avec plus de joie qu'à la Verité, & nous prononçons ainsi contre nous-mêmes l'arrêt de nôtre condamnation, lors que pour suivre les mouvemens de la vanité, nous quittons ce que la Raison nous fait justement approuver : *Interrogati quid sit melius, verum an falsum, ore uno respondimus verum esse melius jocis & ludis; tamen ubi nos utique non vera, sed falsa delectant multò propensius, quàm præceptis ipsius Veritatis bareamus: ita nostro.*

S'UR L'ART POËTIQUE. *Part. I. Cb. XIII. 489*
nostro judicio & ore punimur, aliud ratione appro-
bantes, aliud vanitate sectantes.

Aristote dans sa Poétique, dit que la raison pour laquelle les imitations sont agréables, c'est que ceux qui considèrent une image, prennent plaisir à apprendre & à découvrir par raisonnement quelle chose elle représente; par exemple, que c'est l'image d'un tel, *χαίρουσι τὰς εἰκόνας ὁρῶντες, ὅτι συμβαίνειν ἰσχυρῶς μαθητέον, καὶ συλλογίζεσθαι τὴν εἰκόταν.*

Mais outre cette raison, ce plaisir vient apparemment de ce que les hommes, quoi que très-attachez à leur sens, ont un certain sentiment naturel qui leur fait préférer ce qui est spirituel aux choses matérielles, & qui les oblige par exemple d'estimer davantage que les corps mêmes, l'art avec lequel une personne ingénieuse les représente: d'où vient que toutes ces imitations & ces peintures des Poètes leur sont plus agréables que les choses mêmes.

Ainsi dans le tems que les hommes corrompent les bonnes inclinations de leur nature, en les détournant de leur fin principale & véritable; on doit remarquer la bonté de ces mêmes inclinations. Mais si l'on considère ce vuide que l'on sent dans l'ame après la lecture d'un Roman, & cette espèce de chagrin avec lequel on en quitte la lecture, on sera persuadé que ce sont comme les châtimens & les peines de l'illusion où l'on a été pendant cette lecture. Et c'est ce qui devrait convaincre les hommes qu'ils ne peuvent trouver de divertissement solide que dans la contemplation de la Vérité, & non point dans les fables, qui n'en sont qu'une image, ainsi qu'on les définit ordinairement, *λόγῳ ἔσθ' ἡ δὴ εἰκνίζου ἀληθείαν.*

CHAPITRE XIV.

Non seulement les Poëtes gâtent l'esprit de l'homme, mais ils corrompent son cœur; ils en détournent tous les mouvemens de sa fin principale qui est Dieu, & qui est la cause du plaisir que l'on reçoit de ces émotions avec lesquelles l'on lit les Poëtes.

Les Poëtes ne se contentent pas d'amuser l'esprit de leurs Lecteurs par une apparence trompeuse de la grandeur & de la vérité, telle qu'on vient de le dire : ils se jouent encore de tous les mouvemens de leur volonté, & ils les détournent de leur véritable fin qui est Dieu.

Les affections & les mouvemens font à l'ame ce que les pieds font au corps : *Movetur*, dit saint Augustin, *affectibus, ut corpus pedibus* : Elle s'en fert pour s'approcher de la Beatitude, & pour s'éloigner de la misere.

Or comme par un mouvement naturel qui n'est jamais interrompu, nous sommes portez vers le Souverain bien, nous ne sommes jamais sans affections. On aime toujours quelque chose, & on met son bonheur dans ce qu'on aime : on le desire par consequent, on l'admire, on l'estime, on en craint la perte, & on s'irrite contre tous ceux qui veulent nous la ravir ou en troubler la possession : l'on souffre avec peine les liens qui nous empêchent d'agir pour y arriver.

Quand le cœur n'est agité d'aucune passion sensible, & que ses mouvemens sont comme retenus & liez, c'est un état de langueur & de contrainte; car les affections par lesquelles l'ame agit & marche, pour ainsi dire, vers sa beatitude, sont accompagnées de plaisir aussi bien que toutes les ac-
tions

tions du corps nécessaires à la conservation. On voit, on entend, on mange & on boit avec plaisir : ainsi les émotions de l'amour, ses desirs, ses espérances, lui causent du plaisir.

Il n'y a rien qui soit si insupportable à l'homme, & qui lui donne plus de tristesse, que lors qu'il ne se présente point d'objet parmi les creatures qui excite & qui entretienne le feu de ses affections, & vers lequel il puisse se porter par estime & par amour : c'est comme une faim de l'ame, qu'il veut satisfaire à quelque prix que ce soit.

Cependant il n'y a que Dieu qui puisse nous rendre heureux, & nous procurer la beatitude que nous cherchons avec avidité ; il est l'objet legitime de toutes nos affections. Mais parce que l'homme ne peut pas la posseder ici d'une maniere accommodée aux sens, & qu'il veut être heureux par les choses sensibles ; il quitte le Createur pour les Creatures ; & en cherche quelqu'une dont la possession puisse faire son bonheur.

C'est en vain qu'il fait cette recherche, c'est en vain que son cœur en est ému ; quelque effort qu'il fasse il ne trouve point le repos qu'il se propose : il sent malgré qu'il en ait la bassesse & le neant de la Creature où il s'attache : son esprit & son cœur s'apperçoivent bien-tôt qu'elle ne merite pas d'être aimée comme il le voudroit, pour arriver au bonheur où il tend. De là naissent les chagrins si terribles, & les inquiétudes si continuelles des hommes.

Les Poètes se proposent de divertir & de charmer ces ennuis : ils croient avoir trouvé le remede à leur mal. Pour cela ils amusent toutes les affections du cœur de l'homme : ils les remuent de forte, qu'il croit jouir sans aucune peine du plaisir que l'Auteur de la Nature a attaché aux mouvemens de la volonté de l'homme. C'est pour cela

qu'ils leur font voir des objets imaginez à plaisir; & s'ils ne remplissent pas la capacité de l'ame, au moins ils contentent l'imagination par un bonheur apparent. Et c'est ce qu'il est bon de voir plus au long.

Tous les hommes souhaitent à la vérité d'être heureux, mais ils ne s'accordent pas tous du sujet où ils doivent trouver ce bonheur. L'un établit la félicité dans les richesses, l'autre dans les honneurs; celui-là dans les plaisirs du corps. Chacun tourne les mouvemens de son cœur vers le lieu & l'objet où il croit trouver sa félicité. L'avare aime non seulement les richesses, mais il les estime, & méprise la pauvreté: il les desire, il craint de les perdre lors qu'il les possède, il porte envie à ceux qui sont plus riches que lui; en un mot son cœur est tout entier dans son trésor. Il en est de même des ambitieux; & de ceux qui mettent leur bonheur dans les voluptez.

Les Poètes ne peuvent pas faire leurs Lecteurs riches, leur donner des dignitez, & leur faire goûter les plaisirs du corps, ils ne peuvent que réveiller mieux ces idées. Mais ils peuvent entretenir les mouvemens de leur cœur en une manière, qui pareillement a ses charmes. Tous les hommes ont une inclination naturelle d'amour les uns vers les autres, par laquelle ils se portent à aimer ceux en qui ils rencontrent certaines qualitez aimables, & avec qui ils ont comme une sympathie. Les hommes ne souhaitent rien tant que de trouver quelque personne en qui ils puissent ainsi placer leurs affections, & dont leur cœur soit touché si vivement; qu'il soit toujours ardent pour elle, & exempt de cette froideur qui déplaît si fort. Et voilà ce que trouvent dans les Poètes ces personnes qui ne savent ce que c'est que de se rendre heureux par la possession du souverain bien, & qui ne mettent leur

leur bon-heur que dans la possession des objets sensibles.

Les Poëtes par les beautez, dont ils font une peinture touchante, irritent l'ardeur qu'ont ces personnes pour tout ce qui peut faire une impression agissante sur leurs sens. Elles veulent quel'on pique de nouveau, comme pour les r'ouvrir, les plaies qu'elles ont tant de fois reçues des choses sensibles.

C'est cet état où saint Augustin se plaint qu'étoit son ame, *avida contactu rerum sensibilium*. C'est pour cela que dans un Poëme, il y a toujours un Heros & une Héroïne. Le Heros a tous les avantages de corps & d'esprit, pour gagner les bonnes graces d'une Héroïne. Elle est elle-même un chef-d'œuvre des Cieux, plus belle que le Soleil, à qui il ne manque rien de tout ce qui peut rendre aimables celles de son sexe. Car personne ne concevroit de l'estime pour des Heros & pour des Héroïnes des Poëtes, si l'on ne voyoit dans leur conduite des vertus éclatantes, & s'ils ne paroissent exemptés des vices grossiers, & dont on a honte. On fait faire à ces Heros de belles actions : Ils donnent de grands exemples de religion envers les Dieux, de pieté à l'endroit de leur patrie : Ils ont une fermeté de courage merveilleuse, une intrepidité incroyable dans les dangers : une patience invincible dans les travaux ; ils sont clemens : ils sont modestes, ils sont honnêtes : Et bien que toutes ces vertus ne soient qu'un faux éclat qui orne leurs vices, puis qu'ils ne sont point exemptés d'ambition, de vanité, & d'un amour criminel pour les Creatures ; cependant ces vertus colorées font leur effet, & allument dans le cœur des Lecteurs une forte passion pour ces Heros. On desire ensuite de savoir leurs aventures ; on s'intresse dans tout ce qui les regarde,

& l'on se trouve si étroitement lié avec eux, qu'on entre dans toutes leurs passions. On aime ce qu'ils aiment; on hait ce qu'ils haïssent: on se réjouit, & l'on s'afflige avec eux.

Lors que le Lecteur s'est une fois intéressé de cette manière dans ce qui arrive au Heros de son Roman, son cœur n'est point froid, il ressent avec plaisir toutes les émotions des passions diverses, qu'excitent en lui les différens états, par lesquels le Poëte fait passer ce Heros. Ce qui augmente le plaisir que donnent ces passions, est qu'elles paroissent innocentes, & qu'elles ne sont accompagnées d'aucune fâcheuse circonstance.

Ceux qui lisant un Poëme, croient être au milieu du combat, & suivre leur Heros dans tous les dangers qu'il court, ne craignent point les coups ni la mort. Les coleres, les jalousies, les haines dont on est agité dans les affaires du monde, étant évidemment honteuses & criminelles, les remors de conscience & les douleurs qui s'y trouvent jointes, ou qui les suivent, ne permettent pas d'y prendre plaisir; mais dans ces émotions que donne la lecture d'un Poëme, on y voit une vertu apparente, qui fait qu'on ouvre volontiers son cœur à des sentimens qu'on croit innocens.

On s'imagine qu'il y a de la generosité à pleurer les malheurs d'un illustre persecuté, haïr ses ennemis, que le Poëte ne manque pas de noircir de toutes fortes de crimes. On ressent une certaine satisfaction de ce qu'on aime la Vertu, & que l'on a un cœur qui n'est pas insensible: On ne condamne point les mouvemens de tendresse, que l'on ressent pour l'Heroïne: car il paroît toujours que la fin de l'amitié que le Heros a pour elle, est un mariage honnête.

La peine que l'on souffre en voyant les maux
d'une

d'une personne que l'on juge digne d'une meilleure fortune, est liée par une union merveilleuse avec des sentimens contraires de joye & de douceur : On pleure avec plaisir des miseres que l'on ne souffre point. *Casus * alienos sine ullo dolore intuentibus etiam ipsa misericordia jucunda.* Ce n'est pas que la peine des autres donne de la satisfaction, mais on est bien aise de s'en voir à couvert, comme dit Lucrece.

*Non quod vexari quemquam jucunda voluptas,
Sed quibus ipse malis careas, quia cernere suavo est.*

Comme dans l'institution de la nature ces mouvemens sont nécessaires pour garentir l'ame de quelque chose qui lui feroit nuisible, l'Auteur de la nature y a joint un certain plaisir, ainsi qu'à toutes les autres actions du corps; même à celles qui se font avec quelque violence, lors qu'elles contribuent à la santé; Le travail d'une promenade, par exemple, parce qu'il est utile à la santé, plaît davantage que l'inaction : de même les émotions que l'on ressent à l'occasion de quelque mal, qui pourtant ne peut nuire, donnent de la satisfaction.

Aussi est-ce pourquoi les Poètes, afin que leurs Lecteurs ne soient pas privez de plaisirs semblables, font courir mille perils à leurs Heros. Ils mêlent leur vie de differens accidens, de disgraces, & de faveurs de la fortune. Ce Heros sera, si vous voulez, dépouillé de ses Etats, & persecuté; mais ce sera ou par ses amis, ou par ses plus proches parens, par sa femme, par ses enfans.

Le bonheur qui lui arrive sera aussi tres-rare, & tres-singulier: Il remontera sur le thrône lorsqu'on le croioit accablé sous le poids de sa mau-

vaise

* Cicéron, *Ep. lib. 5. Ep. 12.*

vaïse fortune: Par exemple, un Prince qui est le Heros de la piece, après avoir été long-tems fugitif & vagabond; tombe enfin entre les mains de son pere, qui sans le connoître le fait prisonnier; il le soupçonne de quelque grand crime. Ce pere prononce une Sentence de mort contre lui, mais au moment que l'épée est levée & prête à lui trancher la tête, le pere par un accident qui survient; connoît que c'est son propre fils. Cette bonne, & cette mauvaise fortune tire les larmes des yeux, & cette douleur, comme le remarque saint Augustin, est un grand plaisir; *dolor est voluptas.*

Quand on sent toutes ces différentes émotions que le Poëte excite avec adresse par la representation de ces accidens, l'on ne s'ennuie point. Les affections, dont le Lecteur se sent animé, le transportent hors de lui-même. Tantôt il sent son cœur plein d'un feu martial, & il s' imagine combattre: tantôt agité de mouvemens plus doux, il se mêle dans les intrigues du Heros de la piece: il est soldat & amoureux avec lui: & en un mot, il est dans son imagination ce qu'est ce Heros, & ce qu'il voudroit être lui-même; ainsi il n'y a aucun mouvement de son cœur qui ne soit rendu agissant; il estime, il desire, il craint. Il n'y a point de Passion dont il ne ressent les agreables émotions; & elles le tirent de lui-même où il ne trouvoit que des motifs d'inquiétude. Son esprit & son cœur occupez de ce qu'il lit, sont dans l'état le plus agreable où puisse être une personne qui ignore l'usage qu'il devoit en faire pour aller à Dieu, & il se contente de jouir d'une felicité passagere & imaginaire.

C H A P I T R E X V.

La Poësie est une Ecole de toutes les Passions que condamne la Religion.

L'ON peut dire que la Poësie donne de continues leçons de ce qu'on appelle dans le monde, les belles Passions; c'est à dire, de l'ambition, du desir de la gloire, & de l'amour, qui sont directement opposées à la charité.

Un homme qui se met souvent en colere, prend feu bien plutôt que celui qui s'applique à resister aux premiers mouvemens de cette Passion. Ceux qui passent leur tems à lire des Romans, qui entrent dans tous les sentimens de ceux que les Poëtes y font agir, font par consequent, pour ainsi dire, un exercice continuel d'ambition, de vanité & d'amour, qui sont les Passions ordinaires des Heros des Poëtes: & ces gens ont sans doute bien plus de penchant pour ces Passions. Ils n'y étoient que trop portez par leur nature corrompue; mais ils y sont étrangement fortifiez par ces lectures.

Lorsque l'on souhaite avec passion que celui à qui on a donné toutes ses affections, acquiere la gloire qu'il desire; n'est-ce pas une marque évidente que l'on aime aussi la gloire? Si l'on s'afflige de la perte qu'il fait de ses richesses, ne voit-on pas par là l'attache qu'on a aux biens de la terre? On pleure dans la vie d'un Heros ce que l'on regarde comme un mal, & ce que l'on ne voudroit pas souffrir. L'on est bien-aïse que les choses lui succèdent, parce qu'on desire pour soi-même dans une semblable occasion, un pareil succès.

Ceux qui ont de l'amour, s'affligent lors que le Heros est malheureux dans ses amours: & comme

me plus on est engagé dans le monde, plus on aime les grandeurs de la terre; aussi plus on est rempli d'ambition, plus on est sensible à l'amour & aux autres Passions. On se trouve dans la lecture de ces aventures Poétiques, d'autant plus touché de ces Passions qui y regnent par tout : *Ed *magis eis movetur quisque, quò minus à talibus affectibus sanus est.*

Il ne faut donc pas s'étonner si les personnes qui lisent les Romans, reçoivent l'impression de tous les sentimens de ceux que le Poète y fait agir & parler, puis qu'ils y ont un rapport si naturel. *Les paroles des personnes passionnées nous troublent & nous agitent, quand elles nous trouvent pleins de la passion & de la foiblesse de cœur dont elles procedent.*

On imite toujours avec joye ce qu'on a vû représenter avec plaisir: ainsi quand une femme qui a coûtume de lire les Romans, se voit adorée, elle croit être une de ces beautez pour lesquelles les Heros se font exposer à tant de dangers. En lisant ces Livres, elle a conçu qu'il n'y a rien de plus doux que d'aimer & d'être aimée: elle se rend facilement à l'occasion qui lui presente cette douceur: & c'est-là le poison qui donne la mort à la plus grande partie des personnes de son sexe.

Dieu, comme on l'a dit, veut regner seul dans le cœur de l'homme qu'il a fait; personne ne peut donc l'offrir à une Creature, ou s'en emparer, sans commettre un larcin, qui ne demeurera point impuni. C'est cependant ce que font les Heros & les Heroïnes. Les Poëtes forment entre eux une si belle union, que les uns & les autres n'offrent des sacrifices & de l'encens à leurs Dieux, qu'afin de les porter à faire reüs-

* S. Aug.

réussir leurs amours. L'Heroïne est le Dieu du Heros, & le Heros est celui de l'Heroïne ; & c'est cet amour détestable que les Lecteurs de Romans tâchent d'imiter, quand ils se mettent l'amour dans la tête.

La lecture de ces Livres pernicieux ne fait pas seulement naître les Passions, mais elle leur donne des armes. Un ambitieux y trouve des leçons pour s'élever & pour contenter son ambition. Mais sur tout les Poètes sont ingenieux à trouver des intrigues pour executer les desseins amoureux qu'ils font prendre à leurs Heros, pour gagner ceux qui s'y opposent, ou pour le leur cacher. Ils apprennent aussi l'art de s'expliquer, & de declarer d'une maniere ingenieuse, l'amour qu'on a dans le cœur.

Après une étude si pernicieuse, ceux qui s'y sont rendus maîtres, non-seulement ont l'esprit & le cœur corrompu, mais ils savent encore les moiens de faire réussir leurs mauvais desirs. Ainsi on peut dire que les Poètes & les faiseurs de Romans, enseignent l'art d'aimer, & comme dit Lactance, par de feints adulteres ils apprennent à en commettre de veritables: *Docent adulteria dum fingunt, & simulatis erudiunt ad vera.*

Aussi Socrate dans son Histoire Ecclesiastique, en parlant d'Heliodore Evêque de Tricala, qui est une ville de Theffalie, appelle Livres d'amour l'Histoire Ethiopique que cet Evêque composa étant jeune, *ἠρωτικά βιβλία*. Et Nicephore ajoûta qu'on l'obligea dans un Concile, ou de les brûler ou de quitter son Evêché; ce qui fait connoître que l'on a toujours crû dans l'Eglise que ces sortes d'Ouvrages étoient tres-dangereux.

CHAPITRE XVI.

Quand la Poëse n'inspireroit point de mauvaises Passions, elle seroit toujours criminelle, parce qu'elle rend inutiles tous les bons mouvemens de nôtre cœur.

QUAND la Poësie n'inspireroit aucune Passion criminelle, elle ne seroit pas innocente ; car nôtre esprit n'est pas fait pour s'occuper de fables. N'est-ce pas une véritable extravagance que de s'intéresser dans la fortune d'un Heros, qui est moins qu'un fantôme, de pleurer des maux qui ne sont point, & ne pas verser une seule larme pour pleurer ses propres maux, qui sont si réels ?

Et c'est de quoi saint Augustin s'accuse devant Dieu : *J'étois obligé, dit-il en parlant de ses premières Etudes, d'étudier les vaines & les fabuleuses aventures d'un Prince errant tel qu'étoit Enée, au lieu de penser à mes égaremens & à mes erreurs ; & l'on m'enseignoit à pleurer la mort de Didon, à cause qu'elle s'étoit tuée par un transport violent de son amour ; pendant que j'étois si misérable que de regarder d'un œil sec la mort que je me donnois à moi-même, en m'attachant à ces fictions, & m'éloignant de vous, ô mon Dieu ! qui êtes ma vie. Car y a-t-il une plus grande misère que d'être misérable sans reconnoître & sans plaindre soi-même sa propre misère ; que de pleurer la mort de Didon, laquelle est venue de l'excès de son amour pour Enée, & de ne pleurer pas sa propre mort, qui vient du défaut d'amour pour vous ?*

TENERE cogebat nescio cujus errores, oblitus errorum meorum, & plorare Didonem mortuam, quia

quia se occidit ob amorem, cum interea me ipsum in bis à te morientem, Deus vita mea, siccis oculis ferrem miserimus. Quid enim miserio non miserante seipsum, & flente Didonis mortem, que fiebat amando Æneam, non flente autem mortem suam, que fiebat non amando te?

Est-ce pour des phantômes que Dieu a imprimé dans nôtre cœur toutes ces différentes affections d'estime & d'amour; ou pour nous attirer à lui, qui est nôtre centre, comme nous avons dit, & nous separer des creatures, auxquelles nous ne nous pouvons attacher sans nous priver de nôtre félicité? Il a fait nôtre cœur capable d'estimer & de haïr, d'espérer & de craindre, afin que nous estimassions ses divines perfections, & que nous méprisassions le neant des Creatures, que nous nous élevassions vers lui par nôtre amour, en nous éloignant par un mouvement de haine de tout ce qui nous peut separer de lui, que par nôtre eperance nous nous unissions à lui, nous détachant par la crainte de tout ce qui empêche cette union.

Quand je jette les yeux sur ceux qui se laissent émouvoir par ce qu'ils lisent dans un Roman, & qu'ils sont froids dans l'affaire de leur salut, il me semble voir des personnes, qui étant poursuivies par des ennemis, au lieu de fuir & de chercher un asile, s'amuseroient à considérer un parterre semé de fleurs.

La Poësie amuse ainsi toutes les saintes affections de nôtre cœur, ou les détournant vers des choses criminelles ou des bagatelles, de sorte que par là ces bonnes affections sont absolument inutiles. Une femme, par exemple, qui est accoutumée à ces mariages de Roman, ne trouvant point toutes ces qualitez feintes & imaginaires des Heros dans son mari, elle n'est pas fort disposée à l'aimer.

Ceux

Ceux qui ressentent plus vivement des sentimens de compassion en lisant ces accidens funestes qui arrivent dans les Tragedies, sont peu touchez des miseres ordinaires des hommes, parce qu'ils n'y trouvent rien qui arrête leurs yeux, & qu'ils ne sont pas accoutumez d'être émus par des accidens communs.

S'ils sont riches & d'une condition relevée, ils veulent executer toutes les folles entreprises dont ils ont lu les descriptions, & devenir eux-mêmes des Heros.

S'ils sont miserables & qu'ils soient persecutez; au plus profond de leur bassesse, ils s'enflent d'orgueil; & comme ils ont autrefois admiré les travaux de leurs Heros, la grandeur de leur courage dans leurs maux, dont toute la terre s'est entretenue, ils s'imaginent que la persecution qu'ils souffrent les expose aux yeux de tout le monde, & que l'on plaint partout leur misere; ainsi bien loin de recueillir aucun fruit des peines que la misericorde de Dieu leur avoit envoyées, comme des moiens pour se garantir de celles de l'Eternité; qui sont dûs à leurs crimes, ils ne les souffrent que pour se rendre plus coupables, & pour exciter davantage sa colere.

On ne fait donc autre chose par la lecture des Romans & des Poëtes, que contracter un certain esprit, qui ne se repait que de vaines idées & de chimeres, & qui nous éloigne de plus en plus de la fin où nous devons tendre.

Fin de la premiere Partie.

N O U-



NOUVELLES
REFLEXIONS
SUR
L'ART POËTIQUE.
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

La fin de l'Art Poëtique est de plaire; Ses regles générales se reduisent à quatre principales. On propose les deux premières, savoir le choix de la matiere, & l'imitation.

LES regles que l'Art Poëtique prescrit, ne tendent qu'à engager les hommes dans la lecture des Poëtes par le plaisir qu'ils y trouvent. Pour examiner cette proposition, par laquelle nous commençons la seconde Partie de nos Reflexions, nous devons considerer que toutes les choses qui plaisent dans les Poëtes, se peuvent reduire à quatre chefs.

Pre-

Premierement, la Poësie est agréable, en ce qu'elle ne choisit pour sa matiere que des choses rares, dans lesquelles on voit une certaine image de grandeur, ce que nous aimons, parce qu'étant faits pour un Etre souverainement grand, nôtre nature nous porte à aimer tout ce qui a quelques traits de cet Etre.

Les Poëtes plaisent en second lieu, parce qu'ils imitent la verité, & que toute imitation divertit.

En troisieme lieu, ils flatent nos inclinations, & ne disent rien que de conforme à nos sentimens, & c'est ce que nous recherchons.

Enfin ils remuent nos passions: Or toutes leurs émotions sont douces, quand elles ne sont point accompagnées ni suivies d'aucun facheux accident: Ainsi c'est par ces quatre voies que les Poëtes parviennent à leur fin principale de plaire.

Pour donner donc quelque connoissance de l'Art Poëtique, nous ferons voir comment les Poëtes suivent leurs regles, pour éblouir leurs Lecteurs par la grandeur des choses qu'ils proposent, pour les enchanter par une image de la Verité, pour les gagner en ne disant rien qui soit opposé à leurs inclinations, & pour exciter dans leur cœur toutes les Passions qu'ils sont bien-aïses d'y sentir.

Les Maîtres de l'Art ne peuvent prescrire de regles pour la premiere chose, qui est le choix d'une riche matiere: Ce n'est point l'Art ni l'Etude qui donnent aux Poëtes cette fécondité d'imagination, par laquelle ils voyent par toutes leurs faces les choses qu'ils traitent, & qui leur donne moyen dans une si grande abondance; de faire choix de ce que l'on en peut dire de rare & de grand, & qui par sa vivacité fait qu'ils tournent ce qu'ils s'imaginent en mille manieres inconnûes à ceux qui ont une imagination grossiere & pesante.

Il est aussi nécessaire sur toutes choses, que la Nature ait donné à un Poète beaucoup de jugement, pour faire un bon usage des richesses de son imagination, & pour en régler le feu; autrement ses inventions & ses manières de dire les choses, sont extravagantes; ce qui arrive particulièrement à ceux qui n'ont point d'autre Science que celle de rimer, & qui n'ont point cultivé leur esprit par une étude plus sérieuse que celle de la Poësie.

Homere & Virgile étoient excellens Philosophes, c'est pourquoi ils ne s'égarèrent presque jamais; la Raison les guide partout, ils ne s'abandonnent point à ces faillies, qui sont une espee de fièvre chaude & de délire, qui font dire cent choses impertinentes à ceux qui s'y laissent aller.

La plupart des Poètes perdent le tems dans des descriptions ennuyeuses & hors de propos. Ils s'arrêtent où ils devroient courir: Ils passent sous silence ce qu'ils devroient expliquer avec étendue. Il est bon que les Maîtres fassent remarquer ces endroits aux jeunes gens, pour les accoutumer à bien juger de ce qu'ils lisent, & qu'ils leur inculquent ces belles maximes, que les choses qui sont hors de propos, qui sont contre la bienfiance & contre la Verité & la Raison, ne doivent pas être estimées, quoi que l'Auteur qui les a trouvées & qui les a dites, paroisse avoir de l'esprit: autrement les Poètes, qui peuvent servir à éveiller l'imagination de la jeunesse, corrompront sa Raison.

Car on ne peut nier que plusieurs ne poussent trop loin la liberté dont la Poësie leur donne droit d'user. Souvent il n'y a pas plus de rapport entre ce qu'ils disent, qu'entre les songes d'un malade. Ils ne savent ce que c'est que de peindre les choses

ses dans un état naturel & dans la proportion & la grandeur qu'elles doivent avoir : ils les font toutes monstrueuses, & quelque petites & ordinaires qu'elles soient, ils parlent d'elles comme si elles étoient extraordinaires & prodigieuses. Il est vrai qu'on voit du feu & de la hardiesse dans leurs Ouvrages : c'est pourquoi pour leur donner le suffrage qu'ils méritent, il faut dire que leurs Poésies sont semblables à ces grotesques agréables que font les Peintres, lorsque ne s'affujettissant à aucun dessein, ils suivent seulement leur caprice.

La Poësie est une imitation des actions des hommes, de leurs paroles & de leurs mœurs. Afin que cette imitation soit exacte, il faut que les Poètes, comme ils ont coutume de le faire, fassent agir & parler ceux qu'ils introduisent dans leurs Ouvrages, conformément à leurs mœurs. Pour cela les Maîtres ont soin de rapporter avec étendue les mœurs des hommes : ils parcourent toutes les conditions & les divers âges de la vie, & font remarquer quelle est la manière d'agir de ceux qui sont d'une telle condition, d'un tel âge ; ce que font les jeunes gens, comment agissent les vieillards.

Quoi qu'il n'y ait point d'homme qui soit toujours le même, & que ceux d'un même état ne soient pas tous semblables, il y a néanmoins un certain caractère qui distingue chaque âge & chaque condition, & qui en fait connoître l'humeur & la manière ordinaire d'agir.

C'est dans l'expression de ce caractère que les Poètes font paroître cet art d'imiter qui est si charmant, lors qu'il est bien observé. Je ne m'arrêterai pas à parler de ces caractères ; car outre qu'Aristote l'a déjà fait dans sa Rhétorique, & Horace dans son Art Poétique, je ne croi pas que les Livres soient nécessaires pour acquérir ces connoissances, on les trouve en soi-même, & le monde est

est un excellent Livre pour cela, il ne faut qu'étudier ses actions & ses paroles.

Les Maîtres rapportent au Chapitre des Mœurs, ce qu'il est nécessaire d'observer pour faire qu'une invention poétique soit vrai-semblable; ils avertissent qu'il ne faut rien dire qui soit contraire à ce que l'on a une fois avancé, à une vérité connue, & à ce que la Raïson nous enseigne manifestement.

Il faut prendre garde sur tout de ne pas proposer des choses comme véritables, dont l'erreur peut être apperçue par les Sens. Le Mensonge, comme nous avons vû, ne peut être agreable, s'il n'a l'apparence de la Vérité; c'est-à-dire, si l'on ne croit en quelque maniere que ce que le Poète dit est véritable. C'est pourquoi, selon Aristote, il faut avoir plus d'égard à la vrai-semblance qu'à la vérité même; car il y a des choses qui sont très-véritables, que les hommes ne peuvent croire, parce qu'ils mesurent toutes choses à leurs opinions: ainsi pour leur plaire & obtenir d'eux qu'ils croient ce qu'on leur dit, l'on ne doit exposer à leurs yeux que ce que leurs préjuges leur persuaderont être possible & vraisemblable.

C H A P I T R E II.

Regles que suivent les Poètes pour flatter les inclinations des hommes, & pour remuer leurs passions.

LES Poètes doivent faire paroître si clairement quelles sont les inclinations de leurs personnages, que les Lecteurs apperçoivent dès le commencement de la Piece ce qu'ils feront dans la

suite : & c'est ce qui contribué à leur rendre vraisemblable ce qu'on leur propose, & leur donne une secrète satisfaction de ce que les choses ont eu le succès qu'ils avoient prévu.

Aussi si ces personnages agissent en quelque chose autrement qu'ils n'ont accoutumé, il faut que le Poète fasse connoître la cause de ce changement. Nous approuvons toujours ce qui convient à nos inclinations; nous aimons ceux qui sont de nôtre humeur. Ainsi les Poètes, qui regardent comme leur principale fin, la satisfaction de leurs Lecteurs, donnent de bonnes inclinations à leurs premiers personnages, qu'effectivement nous avons tous naturellement de l'amour pour la Vertu, & de l'horreur pour le Vice. L'on ne pleurerait point la mort de Didon, si Virgile dans les premiers Livres de son Eneïde ne l'avoit fait paroître très-vertueuse, & ne lui avoit donné toutes ces excellentes qualitez qui gagnent les cœurs, & qui font qu'on est affligé de voir une grande Princesse reduite au desespoir par une Passion qui semble innocente, puisque sa fin étoit un mariage honnête.

Senèque * rapporte qu'Euripide dans une de ses Tragedies, ayant donné des loüanges à l'Avarice, tout le Peuple d'Athenes se leva, & auroit chassé l'Acteur qui les récitoit, si Euripide n'eût paru sur le Théâtre, & ne les eut priez d'écouter la suite de la Piece pour apprendre quelle fin feroit cet admirateur des richesses.

Les Poètes qui entreprennent de flater nos inclinations, comme nous avons vû, en mêmetems qu'ils ornent leurs Heros de tant de bonnes qualitez, ne les exemtent pas néanmoins des défauts auxquels ceux qu'on appelle honnêtes gens dans le monde, sont sujets. C'est pourquoi quand les Maîtres de l'Art Poétique traitent cette question, si le Heros de la Piece doit être honnête homme,

* Ep. 115.

ils répondent qu'il le doit être : mais comme nous l'avons déjà remarqué, ils prennent pour honnêteté une certaine alliance monstrueuse de la Vertu & du Vice que nous aimons. parce que nous sommes bien-aïses de jouir en effet des plaisirs, & d'avoir pourtant les apparences de la Vertu, sans tomber dans les infamies & les remords de conscience. Suivant cette idée de l'honnêteté que ces Maîtres se proposent, ils font un détail des mœurs que doivent avoir les Heros, & que nous ne rapporterons pas ici : Car outre qu'on ne fait que trop en quoi consiste l'honnêteté du monde, s'il étoit question de proposer un modele parfait d'un véritable Heros, je consulteroïs JESUS CHRIST, & je feroïis voir par des raisonnemens que je crois être des démonstrations, qu'il n'y a que ceux qui suivent ses maximes qui soient grands : mais cela demanderoit un long discours, que la matiere qu'on traite ne permet pas d'entreprendre ici.

Ceux qui veulent enseigner les Lettres Humaines d'une maniere Chrétienne, y pourront suppléer, & ils ne doivent pas manquer de le faire, afin que leurs Disciples ne se remplissent pas des fausses maximes de la Morale corrompue des Poëtes.

Toute l'étude des Poëtes tend particulièrement à faire leurs Heros tels que nous voudrions être : c'est pourquoi comme il n'y a point de vertu qui contente davantage l'ambition que nous avons de commander & de paroître grands, que l'intrepidité & la force, ils n'oublient point cette vertu dans l'idée qu'ils forment d'un Grand-homme, conformément à l'opinion & aux desirs des gens du monde à qui ils veulent plaire.

Ils font aussi leurs Heros fort pieux, ce qui n'est point opposé au dessein qu'ils ont de flatter nos mauvaises inclinations : ils y sont obligez, parce

que ces grands Hommes ne pourroient être estimez, s'ils n'avoient du respect pour les Dieux.

On craint Dieu, & on l'estime naturellement : ce qui fait qu'on a une haute idée de ceux qui en sont chers & protegez : de sorte qu'au sentiment des hommes, il nous est plus glorieux de surmonter un peril par un miracle que le ciel fait en nôtre faveur, que par nôtre adresse.

C'est pourquoi ce n'est pas une faute à un Poëte, après avoir fait paroître son Heros dans un grand danger, de l'en tirer par un miracle, puis-que cela contribue à établir la reputation du Heros dans l'esprit du Lecteur, ce qu'il regarde comme sa principale fin.

Mais ce n'est pas cette seule raison qui portes les Poëtes à faire les Heros si religieux, & à feindre que les Dieux les accompagnent dans tous leurs dangers, qu'ils leur fournissent des armes, & qu'ils combattent pour leur défense : Ils font ces fictions pour plaire aux hommes, qui sont troublez dans leurs desordres par la crainte d'un Dieu vengeur des pechez qu'ils commettent : de laquelle crainte ils les délivrent en leur representant que de grands hommes aimez des Dieux, ont fait ce qu'ils font, & outre cela le Peuple se plaît à tous ces miracles.

L'on ne conçoit rien de plus grand que Dieu, ni de plus admirable que ses effets. Ainsi, comme l'on aime ce qui est grand & ce qui n'est pas ordinaire, on prend plaisir à entendre parler de la Divinité, lorsque ce que l'on en dit est sublime : C'est pour cela que le Poëme où l'on ne voit point les Dieux mêlez avec les hommes ne divertit pas, selon le jugement de la plupart du monde.

Les hommes ne veulent pas néanmoins que l'on les entretienne d'une Divinité spirituelle, dans laquelle l'on n'apperçoive rien que de grand & de majestueux, & qui n'ait aucun rapport sensible
avec

avec leurs mœurs & leurs inclinations. C'est pour quoi les saintes Ecritures ne leur plaisent pas; car ils n'y voient qu'un Dieu saint, & qui étant exempt de toutes les taches du peché, est ennemi des pecheurs : ils s'accommodent bien mieux des Dieux du Paganisme, d'un Jupiter adultere, d'un Mars cruel, d'un Bacchus yvrogne, & d'un Mercure voleur.

Ces Divinitez ne les éblouissent point; & c'est pour cette raison que les Poètes, qui ne regardent que la satisfaction de leurs Lecteurs, comme la fin de leur art, se font une loi de faire entrer dans leurs Vers les Dieux de la Gentilité, & considerent les Fables comme le plus bel ornement de la Poësie, parce qu'elles parlent des Dieux, & que ce qu'elles en disent flate nôtre cupidité.

Pour enseigner méthodiquement comment l'on peut remuer les Passions, il en faudroit faire le dénombrement, & marquer en particulier quel est l'objet de chacune, & par quelle cause elle est excitée; mais cela demanderoit un Traité entier, qui appartient à la Philosophie.

On remarquera donc seulement que c'est en vain qu'un Poète pretend émouvoir ses Lecteurs, s'il ne les dispose auparavant à recevoir les Passions qu'il veut faire naître dans leurs ames.

L'on n'entre point tout d'un coup dans des transports d'admiration & d'estime, pour des choses qu'on ne connoit point. C'est pourquoi, outre qu'un Poète peche contre la modestie lors qu'il commence un Ouvrage avec des termes élevez, qui marquent la trop grande estime qu'il en fait, il est certain qu'il ne peut que refroidir ses Lecteurs, qui sont surpris de voir un homme entrer d'abord dans des transports, sans leur faire connoître qu'il en a sujet.

Nôtre cœur est fait de telle maniere, qu'il prend

des Passions opposées à celles que nous n'approuvons pas : au contraire nous entrons naturellement dans les sentimens de ceux avec qui nous vivons, lorsque nous les croions raisonnables, & nous ressentons tous les mouvemens dont ils paroissent toucher : ainsi on voit bien ce qu'un Poëte doit faire pour exciter les Passions.

Nous avons remarqué dans l'Art de parler, que comme elles se peignent sur le visage, elles ont aussi des figures dans le discours ; c'est à l'Art de parler de traiter de ces figures..

Les Poëtes n'expriment pas toujours heureusement les Passions, parce qu'ils n'en étudient pas toujours la nature. Ils font faire par exemple à une personne qu'ils représentent dans le transport de la colere, des raisonnemens & des reflexions morales, comme feroit un Philosophe qui médite tranquillement dans son cabinet, & qui s'applique avec soin à trouver des sentences.

Nos Passions ne nous permettent pas de nous arrêter long-tems à une même pensée ; elles nous transportent & nous agitent, & nous interrompent à chaque parole, elles nous font dire presque en un moment cent choses toutes opposées : ainsi, puisqu'on ne peut exciter dans le cœur des autres, que les Passions dont on paroît animé, un personnage qui fait le Philosophe, & qui par conséquent paroît tranquille, n'échauffera jamais ceux qui le voient.

Tout ce qui n'augmente pas le mouvement d'une Passion, la ralentit ; c'est pourquoi lors qu'on veut que le Lecteur jouisse long-tems de la douceur de l'émotion qu'on lui a causée, il faut éviter toutes les digressions qui lui feroient perdre de vûë l'objet qui l'a fait naître ; il faut encherir par dessus ce que l'on en a dit, & si la nécessité oblige de parler de quelqueau-
tre

tre chose, il faut le faire si vite, que son feu n'ait pas le tems de se ralentir.

Ainsi c'est une grande faute lors qu'on décrit un combat, & que le Lecteur commence à s'échauffer, d'éteindre son ardeur, & de l'ennuyer par une description longue & inutile des rouës du chariot sur lequel est monté le Heros. Depuis que les armées sont une fois aux mains, il ne se faut pas aviser de faire tenir des conferences entre les Capitaines ennemis : car outre que la vrai-semblance est choquée en cela, ces discours hors de propos ôtent infailliblement au Lecteur toute cette ardeur qui l'avoit fait entrer avec plaisir dans la description de ce combat.

CHAPITRE III.

La Poësie est plus dangereuse, lorsque les regles de l'Art sont mieux observées. Regles particulieres de l'unité d'action.

L'ON ne peut comprendre facilement pourquoi les Poësies prophanes sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus travaillées & composées selon les Regles de l'Art. Quand les inventions d'un Poëte sont rares, elles nous font bien plutôt oublier la veritable grandeur, dont elles nous presentent une vaine image.

Dans un Poëme où la vrai-semblance est gardée, & où tout est aussi exactement observé, rien ne nous détrompe & ne nous fait remarquer que le Poëte se jouë de nôtre curiosité. Quand il nous a unis avec ses personnages par les liens d'une étroite sympathie, en leur donnant les qualitez que nous aimons, nous en-

trous plus aisément dans tous leurs sentimens, & nous épousons toutes leurs Passions : cependant la Religion nous ordonne de les bannir de notre ame, & de fermer avec soin toutes les avenues par où elles peuvent y entrer.

Un Poëte habile donne tant de feu à ce dont il peint les mouvemens, qu'il est impossible qu'en même tems que nous sommes liés à eux par le plaisir, nous ne soions aussi brûlés des mêmes flammes.

Ajoutons, que plus un Poëte a d'éloquence, plus ses vers sont harmonieux, & plus il fait des impressions vives & profondes sur les esprits.

Que personne ne s'y abuse, & ne dise qu'il n'y a que les esprits foibles sur qui la Poësie puisse faire de si fortes impressions; la maniere dont les Poëtes trompent, ne touche point ceux qui sont grossiers, mais elle cause des emotions vives, délicates & imperceptibles en toutes les perionces qui ont l'imagination agissante & facile; d'où vient que le Poëte Simonide disoit autrefois, qu'il ne pouvoit tromper les Thessaliens, parce qu'ils étoient trop ignorans & trop stupides.

Toutes les regles particulieres de la Poëtique sont tirées des regles generales, qui ont été proposées dans les deux Chapitres precedens, comme on le verra dans les Reflexions que nous allons faire sur ces regles particulieres.

La premiere demande qu'on choisisse une action grande & extraordinaire : Dans les Comedies à la verité le sujet est bas, mais on trouve dans l'action que l'on choisit pour être ce sujet, quelque chose de grand dans la bassesse; On fait la faire voir par quelque circonstance, qui la rend surprenante & nouvelle.

Je dis que les Poëtes choisissent *une action*, car quoi qu'ils parlent de plusieurs actions particulieres,

res, il y en a une principale à laquelle toutes les autres se rapportent.

Homere ne chante que la colere d'Achille. Stace pensant faire quelque chose de plus achevé dans le Poëme qu'il avoit entrepris sur le même Achille, promet à l'entrée de cet Ouvrage, qu'il embrassera toutes les actions de ce Heros. Homere, dit-il, en a laissé à dire beaucoup plus qu'il n'en a dit; & moi je ne veux rien omettre: C'est ce Heros tout entier que je chante.

*Magnanimum Æacidem, formidatamque tonanti
Progeniem, & patrio vetitam succedere celo,
Divarefer. Quanquam acta viri multum inclita cantu
Meonio, sed plura vacant. Nos ire per omnem
Sic amor est, Heroa, velis, &c.*

Stace fait assez connoître par ces Vers, qu'il avoit peu de connoissance de l'Art Poëtique, dont les Regles sont établies sur le bon sens. Homere & les Poëtes habiles gardent exactement cette unité d'action, afin qu'ils puissent toucher vivement leurs Lecteurs, & les interesser dans cette action. Lors que l'esprit est partagé entre plusieurs affaires, il ne s'applique à chacune en particulier que lâchement. C'est pourquoi le principal dessein des Poëtes étant d'engager dans la lecture de leurs contes, ils font comme les Chasseurs qui empêchent que leurs chiens ne prennent le change.

L'action qui est le sujet de l'Eneïde de Virgile, est l'établissement de l'Empire Romain par Enée Prince Troien.

Toutes les autres choses dont parle ce Poëte, se rapportent à cette action, & il paroît que ce n'est que par occasion qu'il les propose, pour faire connoître les circonstances de l'Histoire de son Heros, & pour faire concevoir combien le Ciel

s'intéressoit à l'établissement de cet Empire, & à l'élevation de la maison d'Auguste. Ainsi après avoir donné à ses Lecteurs le desir d'apprendre le succès de cette grande entreprise, il ne laisse point ralentir cette ardeur, en la partageant entre plusieurs autres desirs.

C'est pour cette même raison, que tout ce qu'il dit, contribue à établir une grande estime de ce Prince, qu'il en occupe son Lecteur tout entier. Il lui donne d'illustres Compagnons de ses travaux; mais il ne peint leur vertu qu'avec des traits & des couleurs qui n'obscurcissent point la gloire de leur Chef: C'est pour le seul Enée, qu'il ménage la faveur de ses Lecteurs, qui par ce moien s'attachent entièrement à lui: Ils entrent dans toutes ses passions: Ils en appréhendent le retardement: Ils aiment ceux qui le favorisent: Ils haïssent ceux qui s'opposent à ses desseins: & ce zele est ardent, parce qu'il est tout entier pour une seule chose.

Ce qui oblige encore les Poètes d'observer cette unité, est que s'ils s'attachent à décrire plusieurs actions, le Lecteur, comme remarque Aristote, ne pourroit appercevoir le sujet de leur Piece aussi nettement qu'il est nécessaire, pour être fortement touché du desir de la lire.

Homere, dit ce Philosophe dans sa Poétique*, n'a pas voulu décrire toute la guerre de Troie, cela auroit été trop long, & l'on n'auroit pu appercevoir d'une seule vûe, ce qu'il avoit à dire: *λίαν γὰρ ἂν μίγαις κ' ὅσα εὐσύνοπτος ἄμελλον ἴσεται.*

* *Chap. 23.*

C H A P I T R E IV.

Les Poètes ne commencent pas l'Histoire de leur Heros par les premières actions de sa vie, mais par le secours des Episodes ils font connoître aux Lecteurs tout ce qu'ils peuvent avoir envie d'en apprendre.

LE's Poètes, comme il a été remarqué dans la première Partie, ne commencent pas l'Histoire de leur Heros par sa naissance. Ils proposent d'abord l'action principale de sa vie, laquelle action est le sujet de leur ouvrage; & ils le font d'une manière pleine d'artifice.

Je parle, dit Virgile en commençant son Eneïde, d'un excellent homme, que le Destin conduisit de la Ville de Troie dans l'Italie, pour y jeter les fondemens d'un grand Empire.

Il fait paroître ensuite cet Homme au milieu d'une grande tempête, qu'une Deesse avoit excitée contre lui; il représente les Dieux divisez les uns contre les autres; & qui prennent différent parti sur son sort. Rien n'est plus capable de donner de la curiosité; car il paroît que cet homme est extraordinaire, que son entreprise est grande, & que ses aventures ne sont pas communes.

Les Poètes commençant ainsi la vie de leur Heros par le milieu, ils en ramassent toutes les parties qu'ils renferment dans une principale action, & dans un petit espace de tems, comme nous le verrons dans la suite. De sorte qu'exposant tant de choses en même tems toutes éclatantes, ils éblouissent les yeux du Lecteur. Car, comme remarque saint Augustin, lors qu'un tout est composé de plusieurs parties, & que ces parties ne subsistent pas toutes en même tems pour le com-

poser, elles plaisent beaucoup davantage quand on peut les considérer toutes ensemble, que lors qu'on en considère seulement quelqu'une en particulier

** Omnia quibus unum aliquid constat, & non simul sunt omnia ea quibus constat; plùs delectant omnia, quàm singula, si possent sentiri omnia.*

Quoi que les Poètes observent l'unité d'action, cela n'empêche pas qu'ils ne comprennent dans leurs Poèmes toute la vie de leur Héros. Ils trouvent le moien de n'oublier aucune de ses actions qui soit glorieuse : & ils le doivent faire, puisque lors qu'on a conçu une grande estime d'une personne, l'on desire savoir toutes les particularitez de sa vie. C'est par le moien des Épisodes que cela se fait. Les Episodes, *ἐπεισόδια*, sont des narrations que l'on insère dans un Ouvrage, de quelque chose qui n'est point de l'essence du sujet, mais qui lui peut appartenir.

Ce récit qu'Enée fait à Didon de tout ce qu'il passa au Siège de Troie, est un Episode, par laquelle Virgile fait connoître la famille, la naissance, & la fortune de ce Prince. Ainsi les Episodes contribuent beaucoup à l'éclaircissement & à l'embellissement d'une Pièce.

L'on doit retrancher avec severité tous les vains ornemens, & ne rien dire que d'utile & de nécessaire; mais aussi il ne faut pas négliger les occasions d'instruire les Lecteurs de toutes les choses qu'ils desirent apprendre : ce qui n'est pas difficile. On peut faire connoître quelque accident particulier de la vie d'un Capitaine, en rapportant ce qu'un excellent Ouvrier aura gravé sur ses armes. En faisant la description d'un Palais magnifique, on peut en orner les Galeries de Tableaux, les Salles de riches Tapisseries, qui contiennent plusieurs Histoires, qui donnent la connoissance des choses qu'on est bien aise

** Confess. ch. 11. l. 4.*

aïse de favoir. Et cela se fait d'une maniere agreable, parce qu'il semble toujourns que c'est par quelque rencontre favorable qu'on apprend ces choses, & que les Poëtes ne font point naître l'occasion de s'en instruire, qu'ils n'aient premierement fait naître le desir de les connoître.

Dans les anciennes Tragedies les Chœurs qui étoient composez d'une troupe d'hommes ou de femmes qui paroïssent sur le Theatre de tems en tems, instruisoient dans leurs recits, & dans leurs Chants les Auditeurs de ce qu'ils n'avoient pas appris des Auteurs. Ainsi ces Chœurs étoient comme des Episodes, mais moins ingenieuses que celles dont nous venons de parler.

Il n'y a pas grand art à faire paroître sur un Theatre un homme qui vient de lui-même, sans qu'aucun accident l'y appelle, & lui faire rapporter, comme le feroit un Messager, ce qui s'est passé hors de la presence des Spectateurs. Aussi nos Poëtes, qui entendent le Theatre mieux que les Anciens, en ont banni les Chœurs.

C H A P I T R E V.

Des principales Parties d'une Piece.

L'ON distingue trois principales parties dans le recit d'une action. La proposition, le nœud, & le dénouement. La proposition * de l'action se fait, comme nous avons vû, d'une maniere claire & obscure; de sorte que le Lecteur comprend clairement que le Poëte va parler d'une chose extraordinaire, & qu'il apperçoit en même-tems des choses qu'il ne sait point, & qui lui donnent de la curiosité.

Le

* *Sic.*

Le nœud d'une Piece consiste dans quelque grande difficulté imprevue, qui se presente tout d'un coup, & qui met un puissant obstacle à ce que le Heros vienne à bout de ses desseins. Ces difficultez & ces retardemens de l'accomplissement de l'action principale, dont on desire voir la fin; ou plutôt ce delai de conclure les aventures de son Heros que prend le Poëte, sont comme un sel qui irrite la curiosité. Les Poëtes mêlent par tout ce sel, & sont toujours acheter les connoissances qu'ils donnent. Le principal nœud de l'Eneïde est la guerre qui s'éleve entre Enée & Turnus, lors que le Lecteur espere que ce Heros étant arrivé dans l'Italie, va finir son entreprise & trouver le terme de ses travaux.

Le dénoïement* d'une Piece se fait vers la fin, lors que les choses réussissent comme le Lecteur souhaite, dans le tems qu'il y pensoit le moins, & que toutes les choses étant desesperées, il étoit le plus touché des maux du Heros de la Piece.

Comme on a naturellement une joie extrême, lors qu'il arrive quelque bien à ceux que nous aimons; les Poëtes n'ont garde de priver leurs Lecteurs de ce contentement, & ce n'est que pour le rendre plus grand & plus parfait, que dans le nœud de la Piece ils avoient brouillé toutes choses, & avoient rempli leurs esprits de crainte, afin de les en délivrer avec plaisir, & de leur faire jouir avec d'autant plus de joie de la bonne fortune du Heros, qu'ils avoient été plus sensiblement affligés de sa disgrâce.

Il faut qu'une Piece se dénoïe d'elle-même, c'est à dire qu'il faut que tout ce qui se fait à la fin de la Piece, arrive naturellement, & qu'il ne paroisse pas que tous ces succès ne sont que des inventions du Poëte, parce que l'on ne peut

être

* λύσις.

être touché, comme nous avons dit, de ce que l'on croit n'être qu'une fable.

Il faut que les fictions soient vraisemblables, afin qu'elles puissent produire leur effet. Pour ce les Poètes preparent toutes choses dès le commencement, & font entrevoir au Lecteur, que tous ces malheurs dont font accablez ceux pour qui il a de l'affection, ne dureront pas toujours. Ils lui donnent ainsi de bonnes esperances, qui entretiennent sa curiosité, & lui font poursuivre avec ardeur sa lecture, pour apprendre ce qu'il attend de la fortune de son Heros.

Le dénoüement se fait ordinairement par la Peripetie, ou par la reconnoissance. La Peripetie, comme ce nom qui est Grec * le marque, est un changement de fortune, qui se fait lors qu'une personne de malheureuse qu'elle étoit devient heureuse, ou que de la prospérité elle tombe dans la misere.

On est assez accoûtumé dans le monde à voir de tels changemens, qui peuvent être causez par quelque accident qui survient. Ainsi il n'est pas difficile de trouver le moien de dénoüer une Piece de cette premiere maniere, en faisant naître un tel accident qui change l'état present des affaires comme on le desire: je n'en rapporte point d'exemple, on en peut voir dans les Poètes.

Le second moien, qui est la reconnoissance, est encore plus facile & fort ordinaire dans les anciennes Pieces. Elle se fait en plusieurs façons, c'est à dire qu'il y a plusieurs choses qui peuvent faire que deux personnes ignorant la proximité qui est entre elles, se reconnoissent, ou par des marques naturelles avec lesquelles tous ceux d'une famille naissent, telles que celles des Seleucides, qui avoient la marque d'une ancre imprimée sur la cuif-

se;

* ἀναίτιον.

se; ou par des marques artificielles, comme font une bague, un portrait, un billet. On en trouve une infinité d'exemples, non seulement dans les Poëtes, mais encore dans les Historiens.

Lorsque les travaux d'un Heros ont été couronnez par une glorieuse fin, & qu'il a achevé l'action principale qui étoit le sujet de la Piece, l'on ne doit plus rien ajoûter. Tout ce plaisir que l'on trouve dans la Poësie, n'est fondé que sur cette illusion, qu'on arrivera, pour ainsi dire, au comble de la felicité, si on peut arriver à la fin de l'Ouvrage. C'est cette vaine esperance qui cause lardeur avec laquelle on lit.

Quand enfin on a poussé sa lecture à bout, que l'on fait ce que l'on vouloit savoir; on se sent pleinement rassasié, ou plutôt vuide, & on tombe en même tems dans le dégoût, qui suit necessairement les illusions & les faux plaisirs. Aussi les Poëtes habiles préviennent leurs Lecteurs, & pour les laisser avec quelque appetit, ils ne concluent pas entierement leur Piece: ils mettent seulement les choses en tel état, que le Lecteur devine facilement le reste.

C'est ce que fait Virgile, après qu'il a fait triompher Enée de Turnus, & qu'il ne lui reste plus d'ennemis à combattre, ni aucune difficulté qui s'oppose à l'execution de ses desseins. Il ne parle point de l'établissement de l'Empire Romain, ni de son mariage avec Lavinie, parce qu'il a assez contenté la curiosité de son Lecteur, qui peut apercevoir sans peine les heureuses suites de la victoire. Et celui qui a été assez hardi pour ajoûter quelques Livres aux douze Livres de l'Eneide, pour donner à ce grand Ouvrage la perfection qui lui manquoit, a fait voir qu'il ignoroit la fin de cet Art.

Comme un Poëte ne doit rien ajoûter, mais

avoir rapporté comment l'action est achevée ; aussi ne doit-il rien oublier de ce que le Lecteur pouvoit desirer, soit pour satisfaire sa curiosité, ou pour contenter la passion qu'il a que les choses réussissent d'une certaine maniere. C'est pourquoi, puisque l'on ne manque jamais de souhaiter du bien à ceux que l'on aime, les Poëtes doivent disposer toutes choses de sorte que ceux qui sont les amis du Heros, & qui se sont interessés dans tous ses malheurs, participent aussi autant qu'il est possible à sa bonne fortune.

Lorsque le Lecteur apprend l'heureuse destinée de quelque personnage, à qui il souhaitoit une meilleure fortune, & qu'il le voit delivré de ses maux, il en ressent une extrême joie.

Il avoit eu de la peine, par exemple, de voir qu'on eût ravi à un bon vieillard une fille qui lui étoit chere, & qu'il avoit retirée des dangers. où ses propres parens avoient été contraints de l'exposer : Quand cette fille vient à être reconneue par ses parens, le Lecteur a une merveilleuse satisfaction : & si le Poëte a soin de faire trouver ce bon vieillard à cette reconnoissance, il le doit aussi faire participer aux avantages qui naissent de ce changement imprévu. De là vient qu'il se fait toujours plusieurs mariages à la fin des Comedies, & les choses se débrouillent de telle maniere que tout le monde est content, & que les spectateurs se retirent pleinement satisfaits.

CHAPITRE VI.

De l'unité de tems & de lieu; de la durée de chaque Piece.

LES Poètes s'appliquent particulièrement à ne point dire de choses qui se combattent. Les circonstances qu'ils proposent, sont liées les unes avec les autres: elles se soutiennent de sorte que l'esprit n'y peut rien appercevoir qui lui fasse distinguer la Verité d'avec le Mensonge.

Entre ces circonstances, les plus considerables sont celles qui regardent le tems & le lieu d'une action. Aussi les Maîtres donnent pour regle que l'unité de tems & de lieu soit gardée; c'est à dire, qu'ayant choisi un tems pendant lequel l'action se doit faire, & un lieu où elle se doit passer, l'on ne dise pas des choses qui ne se puissent faire que dans un autre tems & dans un autre lieu.

Par exemple, si on a une fois supposé qu'une action se passe dans un jour, & qu'on ait pris pour le lieu de cette action la ville de Rome, l'on ne doit pas pour l'accomplissement de cette action faire faire des Sieges de Ville de six mois, & faire aller des Messagers de Rome à Constantinople, & les faire retourner dans l'espace de ce tems. Quelque plaisir que le Lecteur prenne à se laisser tromper, il est impossible qu'il ne s'apperçoive trop sensiblement que ce qu'on lui dit est une fable, & que par consequent il ne s'en dégoûte.

Les Poètes habiles donnent toute l'étendue de tems nécessaire aux actions qu'ils rapportent; ils ne les precipitent point, chaque chose se fait en son tems. Les changemens de lieu se font d'une manière naturelle: s'ils se font vîte, toutes les choses
se

se trouvent tellement disposées, les vents sont si favorables, qu'un grand voiage par mer se fait en très-peu de tems. S'il est nécessaire de recevoir des nouvelles de ce qui s'est passé dans un autre lieu fort éloigné, l'on avoit auparavant placé sur toutes les Montagnes des personnes avec des flambeaux, qui en un moment de l'un à l'autre se donnent avis de tout ce qui se fait. Ainsi dans une heure l'on apprend ce qui est arrivé à cinquante lieues de là, sans que cela puisse paroître incroyable.

Puisque le plaisir que l'on trouve dans la Poësie, vient de ce qu'elle occupe si fortement l'esprit, que l'on y oublie tous les chagrins de la vie par les douces & agreables émotions qu'elle cause, l'action principale d'un Poëme ne doit pas passer dans un moment. Il faut donner de la curiosité à un Lecteur, le disposer à entendre la suite, faire naître les Passions dans son cœur, les entretenir, & les satisfaire. Cela demande differens tems: L'on ne peut pas être ému par une action qui passe vite comme un éclair.

Si au contraire une action avoit une trop grande étendue, elle dissiperoit l'esprit qui s'égareroit dans une multitude d'années. Il ne pourroit concevoir les choses nettement, & en être frappé aussi vivement qu'il est nécessaire pour ressentir ces émotions, qui sont le plaisir de la lecture d'un Poëme. Or une action demande plus ou moins d'étendue selon la nature du Poëme. Entre les Poëmes les uns sont Dramatiques ou actifs, les autres narratifs. Dans les premiers, comme sont les Comedies, les Tragedies, & les Tragi-comedies, les Poëtes ne parlent point: ils sont paroitre des personnages sur un Theatre qui representent une action, non en la racontant; mais en agissant eux-mêmes; *μιμνήσκου ἑαυτοῦ*; comme dit
 Αἰσώ-

terminée en peu de mois par la mort de Turrus.

On peut encore rendre une autre raison, pourquoi le tems qui renferme l'action qui fait le sujet du Poëme Épique, doit être plus long que celui du Poëme Dramatique, c'est que celui-ci ne nous represente que les actions des hommes, & l'autre nous en represente les mœurs & les habitudes. Les Passions naissent tout d'un coup, & leur violence est de peu de durée: mais les habitudes, comme elles se forment peu à peu, elles subsistent assez long-tems. Ainsi tout se doit faire dans le Poëme Dramatique avec rapidité; & il ne se doit rien faire dans l'Épique qu'avec conseil & maturité.

CHAPITRE VII.

De Poëme Dramatique.

L'ON ne choisit pour sujet des Poëmes Dramatiques, que des actions qui peuvent être imitées sur un Theatre; ainsi l'établissement d'un grand Empire, ou quelqu'autre événement d'une longue haleine, ne peut pas être le sujet d'une Comédie ni d'une Tragedie. Ces Poëmes se partagent ordinairement en cinq Actes, entre lesquels le Theatre est vuide. Les Poëtes interrompent de la sorte la suite d'une Piece, pour ne pas tenir dans une application trop longue, ceux qui les écoutent. Ils savent que l'esprit des hommes est trop inconstant pour demeurer long-tems dans une même situation, & qu'il demande pour se délasser, des changemens qu'il trouve dans les intervalles des Actes, où il est diverti, comme nous l'avons dit ci-dessus, par la symphonie ou par

par quelqu'autre divertissement.

Chaque Acte est distingué par Scènes. Une Scene commence lors qu'un Acteur entre sur le Theatre, ou qu'il se retire. L'on ne fait parler dans une Scene que deux ou trois Acteurs. Ce n'est pas qu'il ne puisse y en avoir un plus grand nombre, mais la conversation ne doit être qu'entre deux ou trois, parce que lorsque plusieurs personnes parlent ensemble, il y a toujours de la confusion; l'on ne peut bien démêler quels sont les sentimens de chaque Acteur, ce qu'il pense & ce qu'il veut dire. Il ne faut point que les Auditeurs soient obligez de deviner les choses, ni qu'ils soient en peine de les débrouiller, tout doit sauter aux yeux, & se comprendre facilement.

Le nombre des Scenes n'est point déterminé. Celui des Actes ne dépend que de la coutume. Il faut que tout Poëme ait sa juste longueur, mais il n'y a point de raisons essentielles pour le distinguer en cinq Actes, comme l'on le fait ordinairement, plutôt qu'en trois ou en quatre.

On étudie avec beaucoup plus de soin la vraisemblance dans les Pieces de Theatre, que dans les Poëmes narratifs: aussi est-il nécessaire qu'on le fasse, puisque ce que l'on voit par les yeux frappe davantage, & se remarque plus facilement. Le Poëme Dramatique fait voir les choses comme présentes, que le Poëme narratif nous raconte comme passées. C'est pourquoi les Poëtes Comiques & Tragiques ne font rien dire à leurs Acteurs qui ne soit conforme à leur personnage. Leur entrée sur le Theatre & leur sortie, leurs postures, leurs regards, enfin toutes leurs démarches, ont un juste rapport à la Piece.

Ceux qui observent scrupuleusement les Regles de l'Art, ne souffrent point ce qu'on appelle les *à parte*; quoi qu'ils soient communs dans les anciens

ciens Comiques. Ces à *parte*, le font lors qu'un des Acteurs à l'écart sur un des coins du Theatre, parle assez haut pour que tous les Spectateurs l'entendent : cependant il faut supposer que ceux qui sont sur le Theatre ne l'entendent point ; ce qui est absurde. Ils n'introduisent point aussi un Acteur seul, que pour représenter quelque action violente, dans laquelle l'on a de coutume de parler & de s'entretenir avec soi-même. En un mot les Poètes adroits dérobent à la vûe de leurs Spectateurs tout ce qui pourroit les obliger de se déromper ; comme seroient les Metamorphoses d'un homme en serpent ou en oiseau, qui sont des choses qui choquent & que l'on ne peut croire : *Quodcunque ostendis mihi sic incredulus odi.*

Les Maîtres de l'Art ne veulent pas aussi qu'on fasse paroître sur la Scene ce qui pouvoit faire peine, comme seroit la vûe d'un meurtre. Il y a peu de personnes qui puissent voir avec plaisir du sang répandu ; ainsi c'est un crime dans la Poësie d'ensanglanter le Theatre ; *Nec pueros coram populo Medea trucidet.* Ils veulent pareillement que l'on cache & que l'on ne représente pas de certaines actions odieuses qui blessent les yeux, parce qu'elles sont contre la bienveillance & l'honnêteté, & que l'on ne pourroit les considérer sans sentir en même tems sa modestie offensée, & sa conscience blessée ; car, comme nous avons dit, les hommes veulent autant qu'ils peuvent, que leurs plaisirs soient louables & honnêtes.

CHAPITRE VIII.

De l'Origine du Poëme Dramatique & de ses especes.

IL ne faut pas s'imaginer que le Poëme Dramatique dans les commencemens fût ce qu'il est aujourd'hui : que l'on y gardât des regles severes? qu'il eût une seule action pour sujet, dont l'exposition fût partagée en Actes & en des Scenes reglées, comme le font nos Tragedies & nos Comedies.

Il ne sera pas hors de propos de faire reflexion sur ce que ce Poëme a été dans sa naissance. Il me semble que les hommes ont pris plaisir de tout tems dans les imitations, & qu'il s'est trouvé des personnes qui se sont diverties à imiter les actions des autres & à les contrefaire, soit pour les rendre recommandables, ou pour les rendre ridicules.

Le caractère d'esprit bouffon n'a jamais plû aux honnêtes gens, puisque, comme le dit un Sage Payen, ce n'est pas la marque d'un esprit bien fait, que d'aimer à faire rire en imitant les défauts des autres : *Ille non dabit mihi spem boni indolis, qui imitando pravos affectus, queret ut rideatur.* L'on a toujours eu du mépris pour ceux qui font rire par profession. Cependant il y a eu en tous les tems des bouffons; & cette sorte d'imitation qui se fait par des actions, a toujours été agreable, parce qu'elle frappe les yeux, & qu'elle est par conséquent plus vive que celle qui ne consiste que dans des paroles. Ainfi les Drames qui sont des imitations qui se font en agissant, sont aussi anciens que les hommes : mais on ne

compte leur origine que du tems que les imitations commencèrent à se faire hors d'une conversation familiere, dans des lieux remarquables, & avec ceremonie, comme nous l'allons voir.

L'experience fait connoître que le Peuple a une passion très-ardente pour ce qui s'appelle Spectacle, c'est à dire, pour les choses extraordinaires, qui font de grandes impressions sur les sens, & qu'indifferemment il regarde avec curiosité ce qui lui semble nouveau. Qu'un homme aille par les rues vêtu d'un habit moitié jaune & moitié vert, il fera sortir tous les Artisans de leurs Boutiques, qui le considereront avec une attention merveilleuse. Cela vient d'une folle curiosité, qui fait rechercher la connoissance de tout ce qui se presente sous une figure nouvelle, avant que d'examiner s'il y a quelque utilité ou necessité de le connoître.

C'est cet amour que le Peuple a pour les Spectacles, qui fait qu'un homme sur un Theatre lui paroît bien plus digne de ses regards que lors qu'il est à terre. Si ce Theatre a des décorations : si celui qui est dessus est vêtu d'habits extraordinaires, soit pour la façon, soit pour le prix ; s'il fait des postures qui ne sont pas communes : s'il dit des plaifanteries avec une mine niaise : s'il imite naïvement quelque action magnifique ou ridicule, & qu'il accompagne ses gestes de paroles, alors l'on ne peut exprimer la joie de la populace.

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il s'est trouvé des personnes qui pour se gagner l'estime du peuple, ayent bien voulu faire les bouffons en public. Il est vrai que l'honnêteté & la pudeur ont retenu long-tems les hommes, & les ont empêchez de faire ce métier. Ce furent de jeunes débauchez à qui le vin avoit ôté la honte que la nature a attachée aux actions mal-honnêtes, qui

osèrent paroître les premiers sur des Theatres. Ce ne fut pas même sans quelque reste de cette honte, qui les obligea de se barbouiller le visage avec de la lie, ou de prendre des masques pour n'être pas connus.

Ces divertissemens commencerent parmi les Payens les jours de Fêtes, auxquels ils avoient coûtume de s'assembler, & d'honorer leurs Dieux par des Sacrifices, qui étoient suivis de débauches; de sorte que toutes les choses propres pour faire maître ces divertissemens, se rencontroient ensemble. Le vin ôtoit la pudeur aux jeunes gens, & la Fête donnoit le loisir au Peuple de les regarder. De là vient que les anciens Spectacles sont dediez à quelque Divinité, dont on mêloit les loüanges avec ces divertissemens. Les hommes accommodent, autant qu'ils le peuvent, la Religion avec leurs plaisirs, pour se donner par là une fausse confiance que ces plaisirs sont innocens. Ainsi pour rendre comme licites & saints des Spectacles criminels dans leur origine & dans leur maniere, ils les dédièrent aux Dieux. Ces jeunes libertins auteurs de ces jeux, ne pouvoient suivre aucune regle parmi le desordre avec lequel ils les celebrent: ils n'en avoient point d'autre que leur caprice; ainsi chaque Piece étoit une espece particuliere de Drame: neanmoins comme ils gardoient quelque uniformité, soit dans la maniere de s'habiller, soit pour les lieux, soit pour le tems, on les distingua, & l'on leur donna des noms differens.

Les Grecs, par exemple, appellerent Satyres; les Drames, dont les Acteurs étoient habillez en Satyres. Parmi les Romains leurs premieres Comedies étoient appellées, *Prætextæ, Togatæ, Palliatæ*, selon que les Acteurs étoient vêtus à la Grecque ou à la Romaine, comme les Nobles,

ou comme le Peuple. Ces Pièces reçurent aussi leur nom des lieux où elles avoient été jouées les premières fois. *Atella*, ville entre Naples & Capoue, donna le nom à celles qu'on appelle *Atellane Fabula* : & *Fescenninum*, ville de Toscane, aux Pièces de ce nom. Pour celles qui s'appelloient *Mimi*, elles furent ainsi nommées, parce que les Acteurs ne faisoient autre chose que d'imiter par leurs postures les actions deshonnêtes.

Les Drames commencerent de cette manière-là. Ils ne consistoient pour lors, ou qu'en des railleries contre des particuliers que l'on marquoit par leur nom, ou en Musiques & en loüanges de Dieux. On y joignit avec le tems des Discours moraux & des Histoires; mais les Magistrats furent obligez d'employer la severité des Loix pour arrêter la licence de ces railleries : de sorte que ceux qui voulurent divertir le Peuple, furent contrains de feindre des aventures agréables telles qu'il en arrive assez souvent dans les mariages, qui pour cette raison furent les sujets ordinaires de ces Pièces, où personne ne se trouve choqué, parce que tout s'y passe entre des personnages qui ont des noms étrangers.

C'est de là que la Comedie est venuë, qui est ainsi nommée de *κωμῆς* Bourgade, & de *ὄδι* Chant, parce que les jeunes gens la jouèrent d'abord, & chanterent leurs Vers dans les Bourgades en faisant la débauche, *Comessantes*.

Tous ces Drames ayant commencé dans le vin, l'on n'y oublia pas le Dieu Bacchus, l'on y chanta ses loüanges, & l'on composa une espede de Drame pour lui, qui fut nommée Tragedie, parce que le prix de celui qui avoit le mieux chanté étoit un Bouc *tragov*, ou parce qu'on y sacrifioit cet animal en l'honneur de Bacchus; ou enfin parce que ceux qui jouoient la Tragedie, se-
bar-

barbouilloient le visage de lie, qui se dit en Grec *στυγία*.

Les Tragedies & les Comedies étoient pour lors fort grossieres. Celles-ci n'étoient que des raileries, comme peuvent être les Farces de ce tems. Les Tragedies étoient plus serieuses. C'étoient des Chants que chantoient des Chœurs de Musique, entre lesquels on inferoit des Récits, ce qui s'appelle *ἐπισόδια*, ou entrechans. L'ancienne Comedie a eu aussi des Chœurs, comme le dit Horace. Je n'entreprends pas de faire une Histoire exacte de l'origine de ces Poësies, qui est assez cachée. Je crois en dire autant qu'il est utile d'en savoir. Mais si l'on desire connoître ces choses plus exactement, on peut lire la Poëtique de Jules Scaliger, celle de Voffius, & le Traité que Casaubon a fait de la Satyre.

Pour comprendre comment les Tragedies & les Comedies se sont perfectionnées, il faut remarquer que les hommes ayant changé la nature de toutes choses, de leurs divertissemens ils ont fait des affaires, & s'y sont appliquez serieusement. D'abord l'on ne rechercha autre chose dans les Spectacles, qu'un relâchement d'esprit; mais ensuite on a étudié ce qui pouvoit rendre ces Spectacles plus agréables, & on en a fait des regles.

Horace rapporte que d'abord Thespis promena par les Bourgades dans un tomberceau les Acteurs de la Tragedie, barbouillez de lie : qu'Eschile ensuite joignit quelques personnages au Chœur qui composoit presque seul la Tragedie, & fit élever un Theatre, & prendre des masques & des habits honnêtes aux Acteurs. Sophocle en adoucit les Vers. Menandre travailla pareillement à polir la Comedie, de sorte que l'on négligea les autres Drames, & les gens d'esprit ne s'appliquerent qu'à la Tragedie & à la Comedie, qui devinrent ainsi

les principales & les seules especes du Poëme Dramatique.

Ce n'est pas que l'on n'y ait toujours joué des Pièces irregulieres propres pour divertir le Peuple, qui ne pût plus prendre le même plaisir qu'il trouvoit autrefois dans les Tragedies & dans les Comedies, après qu'on les eut spiritualisées, pour ainsi dire, & réglées comme elles le sont à present. Saint Chrysostome dans l'Homelie fixième sur le second Chapitre de saint Matthieu, dit que c'est le Demon qui a fait un Art de ces divertissemens & de ces jeux : *Hic ille est Diabolus, qui etiam in artem jocos, ludosque digessit.*

C H A P I T R E IX.

De la Comédie & de la Tragedie. Quelle est leur différence, & quel est le dessein que les Poëtes se proposent dans ces Poëmes.

APRE'S avoir parlé du Poëme Dramatique en general, il faut considérer ses especes, & voir ce qui les distingue. Nous avons remarqué que quoi qu'il y eût différentes sortes de Drames dans l'Antiquité, l'on ne parle que de la Comédie & de la Tragedie, parce qu'il n'y a que ces deux Poëmes qui ayent des regles. L'on y pourroit ajouter une troisiéme espece, sçavoir la Tragi-comédie, mais il n'est pas nécessaire de le faire; elle est seulement distinguée de l'une & de l'autre, parce qu'elle participe de toutes deux. Ainsi quand on connaît celles-ci, l'on sait quelle est la nature de la Tragi-comédie.

La Comédie & la Tragedie different entr'elles par la qualité de leur sujet, & par les fins différentes que les Poëtes s'y proposent. L'action qui est

le

le sujet d'une Comedie, est une action commune, & c'est un de ces accidens plaisans qui arrivent ordinairement, mais qui a quelque circonstance plus rare & plus agreable que les autres. Les Poëtes y font une peinture divertissante de la vie civile, de ce qui se passe dans le monde & dans les familles. La fin est de faire rire; ainsi dans toutes les parties il y a des intrigues agreables. Ils ne pretendent pas à l'estime du petit peuple, ou même ils la méprisent: c'est pourquoy ils ne traitent pas des sujets qui soient entierement sales & ridicules; & parce que les plaisirs qui ont été precedez de quelque douleur, sont bien plus doux, les Comedies commencent toujours par quelque chose de triste. C'est pourquoy le Poëte, après avoir donné de l'amour aux Spectateurs pour le principal personnage de la Piece, il le fait paroître malheureux & traversé dans tous ses desseins, qui regardent ordinairement un mariage, afin que lorsque les intrigues viennent à se dénouer, & que ce mariage réussit, les Spectateurs reçoivent un contentement plus entier.

Le sujet d'une Tragedie contient ordinairement quelque action sanglante. C'est un Heros qui tombe en quelque grand malheur par la malice de ses ennemis; mais qui s'en releve par quelque coup d'une valeur extraordinaire, & qui fait servir à sa vengeance les armes qu'on avoit préparées contre lui. La Comedie comprend la joie & les surprises agreables. La Tragedie renferme la terreur & la compassion. La fin de l'une & de l'autre est d'épouvanter & d'instruire le Peuple, *ἐκπλῆξαι* par des changemens de fortune, & par la punition du crime; c'est pourquoy les commencemens de la Tragedie sont gais, afin que les Spectateurs soient frappez plus fortement par les accidens sanglans qui surviennent à la fin de la Piece. Ce change-

ment est appellé Catastrophe. Il contient des reversemens d'Etats, des morts funestes, des Princes malheureux, des Tyrans chassés. Ce sont des choses que le Peuple écoute avec attention : *Regis*
 * *& exaltos Tyrannos densum humeris bibit ore vulgus.*

Les Maîtres de l'Art ne manquent jamais de faire éclater la vengeance du ciel sur ceux qui ont persecuté leurs Heros ; & de leur faire souffrir quelque peine extraordinaire. Ils ne laissent point aller leurs Spectateurs, qu'ils ne leur ayent donné cette consolation ; car sans cela ils se retireroient mécontents, parce que, comme nous avons vu, ils s'intéressent dans tout ce qui le regarde. Cette regle n'est pas particuliere à la Tragedie, elle est generale pour tous les Poëmes.

Le vice ne doit jamais être impuni sur le Theatre. Lors qu'on remontoit à Euripide, qu'Ixion qu'il faisoit paroître sur le Theatre, étoit extraordinairement vicieux, il répondoit ; Mais aussi je ne le laisse jamais sortir du Theatre que puni & roüé.

Après que les Poëtes ont fait concevoir de l'estime & de l'amour pour une personne, il faut qu'ils accomplissent les vœux que les Spectateurs ont fait pour elle, & qu'enfin il lui arrive le bien qu'ils lui souhaitent. Aussi dans l'Eneïde on voit qu'Enée devient enfin le maître de l'Italie, après avoir tué Turnus son ennemi. Dans les Comedies de Terence, les mariages entre les personnes pour lesquelles le Poëte a donné de l'amour, se font toujours selon leurs desirs.

Outre que les sujets de la Comedie, qui sont ordinairement des mariages, reveillent des idées qui plaisent aux personnes sensuelles, la representation de ce Poëme, qui fait remarquer les défauts des hommes, est agreable ; & l'on y prend plaisir, soit

* *Horace.*

soit parce que l'on est bien-aise dans le desordre où on est, d'avoir des compagnons avec qui on partage la honte du peché, soit parce qu'on a une secrette satisfaction de se voir exempt des defauts dans lesquels on voit tomber les autres. On s'éleve au dessus d'eux, & on les méprise. Outre cela, on attribue facilement les fautes qui sont exposées à la risée de tout le monde, à quelqu'un sur lequel on seroit bien-aise qu'en tombât l'infamie; ainsi on apperçoit aisément pourquoi les Comedies sont si divertissantes: mais il n'est pas si facile de connoître la cause du plaisir que l'on prend dans la Catastrophe sanglante d'une Tragedie. Je crois qu'il ne la faut point chercher ailleurs que dans l'homme; qui étant rongé de chagrin & de tristesse, lors qu'il est un moment attentif à ce qui se passe dans lui-même, trouve très-agreable les choses qui font diversion, & qui le desoccupent des pensées de la misere de son état present. Or les accidents tragiques sont plus capables de frapper fortement son esprit, & de le faire sortir par consequent de lui-même, où il ne trouve que des sujets de tristesse & de peine. Ajoûtez qu'on est bien-aise de voir des miseres dont on est exempt, comme nous l'avons déjà remarqué.

Pour comprendre en peu de paroles ce qui regarde la Tragi-comedie, je ferai seulement remarquer que toute la difference qu'elle a avec la Comedie & la Tragedie, ne consiste, comme je l'ai déjà dit, qu'en ce qu'elle participe de toutes deux. La Comedie est une representation d'une aventure agreable entre des personnes du commun; la conclusion en est toujours gaie. La Tragedie au contraire, est une representation serieuse d'une action sanglante, ou d'un accident funeste de quelque personne de grande qualité, ou de grand merite: & la fin de cette piece est toujours triste. La

Tragi-comédie est comme au milieu de ces deux Poësies. C'est une représentation d'une aventure assez sérieuse, dans laquelle les principales personnes, qui sont de qualité, sont menacées de quelques grands malheurs, dont ils sont garantis à la fin par quelque événement inespéré.

Les Poètes nous veulent faire eroire, que la principale fin qu'ils se proposent dans leurs Poèmes, est la reforme des mœurs. Que pour cela ils combattent le vice en le rendant ridicule dans les Comédies, & horrible dans les Tragedies. Examinons si on doit se fier à ce qu'ils en disent, & si effectivement leurs Ouvrages servent à détruire le vice. Il est bien certain qu'il y a des défauts dont on corrige plus facilement les hommes, en leur en inspirant du mépris & de la honte, qu'en les combattant sérieusement. Or comme il a été remarqué dans la Rhetorique, au discours où on donne une idée de l'art de persuader, pour rendre une chose ridicule, il ne faut que separer ce qu'elle a de bas & de mauvais, d'avec ce qu'elle a de bon, & faire une peinture naïve de cette bassesse.

Il se peut faire qu'un vieillard avare ait de bonnes qualitez, dont il couvre son avarice. Ce qui fait qu'elle paroît plutôt être une vertu qu'un vice: mais lors qu'un Poète lui ôte ce masque, qu'il la represente avec des couleurs naturelles, & telle qu'elle est, on en conçoit un grand mépris; l'on auroit honte de tomber dans une faute si méprisable, & on l'évite avec plus de soin; car la honte est un fort rempart contre le débordement de la concupiscence.

La crainte des peines est aussi tres-utile pour détourner les hommes du vice. Or dans les Tragedies l'on y voit des accidens funestes accabler ceux qui n'aiment pas la vertu, & qui suivent leurs pas.

passions déréglées. C'est donc à tort, me dira-t-on, que jusqu'à présent nous avons condamné la Poësie comme dangereuse. Pour satisfaire à cette objection, examinons encore le dessein que les Poëtes nous veulent faire croire qu'ils ont en composant leurs Ouvrages, & quel succès ils ont eu.

C H A P I T R E X.

Les Comedies & les Tragedies corrompent les mœurs, bien loin de les reformer.

L'EXPERIENCE a toujours fait connoître que le Theatre est une tres-méchante école de la Vertu; & que les moïens que les Poëtes semblent employer pour corriger les hommes de leurs vices, sont plus propres à les y entretenir, qu'à les en délivrer. * *Afuefactio morbi, non liberatio.* Pour ce qui est de la Comedie, les Paiens mêmes ont reconnu combien elle étoit dangereuse, & que les jeunes gens ne devoient pas lire ces sortes d'Ouvrages, qu'après que leurs mœurs seroient tellement affermiées, qu'elles ne pourroient plus en être blessées. * *Cùm res fuerint in tuto.* Il est bien vrai que l'on y rend l'avarice ridicule, & que l'on y condamne les débauches des jeunes gens & leurs folles amours; mais ce n'est point par des railleries que l'on détruit le vice, particulierement celui de l'impureté; ce mal est trop grand pour être guéri par un remede si foible, & même souvent on prend plaisir à s'en voir railler.

La Raison & la Religion ne nous permettent pas de regarder simplement l'impureté comme une chose ridicule; elles veulent que nous en aïons horreur;

Z 7.

82.

* Boice. † Quintilien.

& elles demandent que nous en aions tant d'éloignement, que nous n'y pensions jamais. C'en est que par la fuite que l'on défait ce monstre; quel que mépris qu'on conçoive pour une action impure dont on voit la représentation, cette vûe est seule capable de porter à la commettre. *Disceatur adulterium, dum videtur.* La pente que nous avons vers les plaisirs est trop forte pour être retenuë par la seule honte; & on espere toujours la pouvoir éviter par le secret, dont on tâche de couvrir ses desordres aux yeux des hommes.

Outre cela, quoi qu'en disent les Poëtes, leur dessein est plutôt de rendre le vice aimable que honteux. Ils ne condamnent effectivement & ne rendent ridicules que certains défauts moins considérables, comme l'humeur difficile des vieillards, leur avarice, leur severité envers la jeunesse, leur facilité à se laisser tromper. Mais l'impudicité regne dans leurs Ouvrages, quoi qu'elle y paroisse sous les habits de la Vertu. Car enfin l'Idole de la Comedie est toujours un jeune homme qui est brûlé d'un feu criminel.

Par exemple, dans l'Andrienne de Terence, Pamphile entretient un tres-méchant commerce avec Glycerie, qui accouche avant le mariage. Cependant le Poëte qui veut interesser ses auditeurs dans la fortune de Pamphile & de Glycerie, fait paroître ces deux jeunes gens aimables; il en fait à la fois un monstre de vertu & de vice, ou plutôt un composé des vices effectifs sous de vertus apparentes, pour le rendre aimable; de sorte que bien loin que des jeunes gens conçoivent de la honte de ces sortes d'amours, ils souhaiteroient ressembler à ces deux amans, dont les amours réussissent.

Pour en donner de l'horreur, le Poëte auroit dû, non pas feindre ces succès imaginaires qui n'arrivent jamais; mais rapporter simplement les mal-

malheurs où s'engage infailliblement un jeune homme, qui se marie à l'insû ou contre la volonté de ses parens. Ajoûtons que l'on apprend dans les Comedies mille mauvaises intrigues pour faire réussir ces mariages qui sont contre les Loix, soit pour gagner, ou pour tromper un pere; & que l'on y tourne toujours en ridicules ceux qui veulent corriger la jeunesse, & arrêter le cours de ses desordres.

La Tragedie n'est point si dangereuse que la Comedie; mais elle l'est néanmoins beaucoup. Les vices dont elle donne de l'horreur, paroissent horribles d'eux-mêmes sans artifice. C'est un Oedipe qui tuë son pere, qui épouse sa mere. La seule crainte des supplices rigoureux ordonnez par les Loix retient assez de ce côté-là. Mais tous les autres vices, comme la haine, la vengeance, l'ambition, l'amour, y sont peints avec des couleurs qui les rendent aimables, comme nous avons remarqué.

Il est vrai que les Poëtes ne loient pas ces vices, mais en loiant les personnes en qui ils se trouvent, & les couvrant de tant d'excellentes qualitez, ils font que non seulement on n'a pas de honte de leur ressembler, mais qu'on fait gloire d'avoir leurs défauts. C'est ainsi que faisoient les Disciples de Platon, qui contrefaisoient ses hautes épaules; & ceux d'Aristote, qui affectoient de bégayer comme lui. Nous nous imaginons facilement que ceux qui remarqueront en nous ces mêmes défauts qui sont dans les grands hommes, jugeront que nous leur sommes semblables en tout le reste.

Ciceron reprend les Grecs de ce qu'ils avoient consacré les amours impudiques des Dieux, en faisant une Divinité de Cupidon; & il dit qu'ils ne devoient rendre ce culte qu'à leurs vertus. Lactance remarque fort bien que ce n'est point assez, & qu'ils de-
voient

voient entierement quitter des Dieux vicieux qui nuisoient plus par l'exemple de leurs desordres, qu'ils ne pouvoient être utiles par l'exemple de leur vertu. Le mal a plus de force que le bien sur l'esprit de l'homme, & s'il se trouve une personne qui imite quelqu'une des vertus des Heros des Poëtes, il y en a mille qui sont les imitateurs de leurs vices.

CHAPITRE XI.

La representation qu'on fait des Comedies & des Tragedies sur les Theatres publics, en augmente le danger. L'on ne peut assister aux spectacles sans peril.

LES Poëmes Dramatiques sont plus dangereux que tous les autres Ouvrages de Poësie; parce qu'on les represente sur les Theatres publics. Ce que l'on voit faire touche bien davantage que ce que l'on ne fait qu'entendre. Un Comedien lascivement les passions des autres, en feignant d'en avoir lui-même; *Enervis * bistris, amorem dum fingit, infligit.* Lors que ceux avec qui nous conversons, expriment vivement leurs affections, ils nous les communiquent; l'image de leurs actions, que nous voions, le son des paroles qu'ils prononcent d'un ton élevé, excitent en nôtre ame des idées qui sont suivies des mêmes mouvemens dont ils sont agitez.

Comme la Nature nous a faits les uns pour les autres, elle nous aliez par cette sympathie ou communication reciproque de nos passions; de sorte qu'une personne vicieuse qui nous parle fortement, ne manque point de nous tourner l'esprit & le cœur comme le sien, & par consequent de nous infecter de son venin, à moins que nous nous tenions

* *Minucius Felix.*

nions attachez à la vérité pour n'être pas ébranlez par ses paroles, & que nous n'excitions en nous-mêmes des passions opposées à celles qu'elle nous inspire. C'est pourquoi, comme Seneque l'a fort bien remarqué dans l'une de ses * Epîtres, il faut imiter ce que l'on voit faire sur le Theatre, ou en avoir de l'averfion. Il n'y a point de milieu, *necesse est aut imiteris, aut oderis.*

Or on ne va pas à la Comedie pour la censurer, & quand on y est, il est difficile que l'on ne s'y laisse surprendre par le plaisir que l'on y trouve, sous lequel les vices se glissent dans nôtre cœur. *Tunc enim per voluptatem facilis vitia surrepunt.* Ce qui fait dire à ce Philosophe, qu'il n'y a rien de plus dangereux pour les bonnes mœurs, que les Spectacles. *Nihil verò est tam damnosum bonis moribus, quam in aliquo spectaculo desedere.* Et quoi qu'il n'ait pas coûtume de parler à son defavantage, il avoue que les Spectacles faisoient de si grands changemens dans son cœur, qu'il en retournoit non seulement plus avare, plus ambitieux, plus amateur des plaisirs & du luxe: mais encore plus cruel & moins homme; parce, dit-il, que j'ai été avec des hommes; *Avarior redeo, ambitiosior, luxuriosior, imo verò crudelior & inhumanior, quia inter homines fui.*

Que l'on prouve si on le veut, que les Comedies qui se jouent aujourd'hui ne peuvent causer que des passions innocentes, & des sentimens raisonnables, qu'on en conclüë qu'il n'y a aucun danger, que ceux qui les representent, nous communiquent les mouvemens qu'ils expriment; cela ne s'accorde point du tout avec l'experience; & s'il étoit ainfi, les gens du siecle pour qui elles sont faites, ne s'y divertiroient nullement. Mais enfin, quand elles seroient bonnes en elles-mêmes, c'est à dire que sur le papier & dans la bouche des Ac-

teurs.

* Epist. 7.

teurs elles n'auroient aucun venin ; on ne sauroit dire que leur representation avec toutes ces circonstances soit entierement innocente.

Les Spectacles sont criminels par leur origine. Le vin, l'insolence, la violence, & le desir de médire les ont fait naître, ainsi que nous l'avons vû, & que l'a remarqué Tertullien. * *Facit enim hoc ad originis maculam, ne bonum existimes, quod initium à malo accepit, ab impudentia, à violentia, ab odio.* L'on sait quelle est la vie des Comediens : on sait avec quelle severité les Loix civiles & Ecclesiastiques condamnent leur profession. Les unes ne les admettent point à la participation des Sacremens, & les autres les declarent infames. On ne peut donc point sans pecher les entendre, & leur donner de quoi subsister, puis qu'on ne peut le faire sans les attacher à leur profession.

On ne va à la Comedie, dit-on ordinairement, que pour y prendre un plaisir honnête. Tertullien * ne peut souffrir cette recherche des plaisirs. Il prouve invinciblement par ces belles paroles de JESUS-CHRIST à ses Disciples, *Pendant que le monde se rejouïra, vous serez dans la tristesse*, que l'on ne peut être heureux ici sur la terre & ensuite dans le Ciel, que chacun est heureux & malheureux à son tour. *Vicibus disposita res est.*

Pleurons donc, dit ce Pere, pendant que les gens du monde se réjouïssent ; afin que lors qu'ils commenceront à tomber dans l'état épouventable des douleurs que la Justice de Dieu leur reserve, nous puissions entrer dans la joie que nôtre Seigneur prépare à ses Elûs. Car si nous voulons être dans la joie avec eux dans ce monde, nous serons affligés avec eux éternellement. *Lugeamus ergo, dum Ethnici gaudent, ut cum lugere cœperint, gaudeamus ; ne pariter nunc gaudentes, tunc quoque pariter lugeamus.* Cette Morale est un peu forte pour les Chrétiens.

* Des Spectacles, ch. 5.

tiens de ce siècle. Accordons à la coutume qu'on peut aimer les divertissemens & les rechercher ; mais aussi ne sauroit-on dénier que les plaisirs criminels ou dangereux, tels qu'on a prouvé qu'est celui de la Comédie, ne soient défendus. Outre les raisons que nous en avons apportées, l'on peut encore considérer que ce plaisir est contre la nature des divertissemens licites, qui est de fortifier l'esprit en le relâchant, & de le rendre propre à exercer avec plus de vigueur ses fonctions ordinaires, & particulièrement celles où la Religion l'engage. Après la Comédie l'on n'est nullement disposé à la Prière, qui est la principale fonction des Chrétiens.

Il arrive la même chose à l'esprit qu'aux corps qui ont été mûs avec violence. Le branle de ce mouvement dure long-tems après l'action qui l'a causé. L'esprit se trouve encore à la Comédie après que l'on en est sorti, & comme il s'est accoutumé à des passions violentes, à voir des choses qui le remuent fortement, il devient insensible aux mouvemens du S. Esprit qui sont moderez. Les douceurs que prennent les bonnes ames dans la prière, lui semblent fades, ou plutôt il ne les goûte point. Cette raison ne paroîtra pas forte aux gens du monde ; cependant les Peres de l'Eglise qui connoissoient par la Foi la nécessité de la prière, l'ont fort pesée & s'en sont servis pour autoriser la défense qu'ils faisoient aux Chrétiens d'aller aux spectacles.

Il n'est pas possible de marquer ici tous les dangers que l'on court dans les spectacles. La cupidité y dresse par tout des embûches. Non seulement les Comédiens & les Comédiennes, mais toutes les personnes qui vont à la Comédie, y paroissent avec tous leurs ornemens : ce qui cause de plus dangereuses chûtes, comme dit Tertullien ;

In omni spectaculo nullum magis scandalum. occurrit, quàm:

quàm ille virorum & mulierum accuratior cultus. La premiere pensée qu'on a en ces lieux, qui sont l'Eglise du Diable, comme le même Pere les appelle; *Ecclesia Diaboli*, c'est devoir & d'être vû. *Nemo in spectaculo ineundo prius cogitat, nisi videre & videri.* Ajoutons à ces raisons la défense que l'Eglise a toujours faite de se trouver aux spectacles.

C'étoit autrefois la marque, à laquelle les Payens connoissoient qu'un homme s'étoit fait Chrétien, lors qu'il ne se trouvoit point dans ces lieux, & qu'il en avoit aversion. *De repudio spectaculorum intelligunt factum Christianum.* Et l'Eglise n'admettoit personne au Batême, comme elle fait encore aujourd'hui, qu'après avoir exigé cette promesse, que l'on renonceroit aux pompes du Diable, qui étoit le nom qu'on donnoit aux spectacles, selon Tertullien. *Hec est pompa diaboli, adversus quam in signaculo fidei juramus.* Cette seule défense, quand elle ne seroit soutenue d'aucune raison, ne devoit-elle pas suffire à des Chrétiens pour les détourner de la Comédie, puisque nous devons une obeissance aveugle à l'autorité de l'Eglise, & que nous avons renoncé à ces divertissemens dans le Batême ?

Des personnes de pieté & d'érudition ont fait voir clairement en différens Traitez qu'ils ont publiés sur cette matiere, que la défense de l'Eglise, & ces promesses du Batême regardent aussi bien les Comedies de ce tems, que les spectacles des anciens. Ce qui doit être évident à ceux qui auront lû avec quelque attention les Reflexions que nous avons faites jusqu'à present, puisque les Pieces de Theatre étant composées aujourd'hui avec plus d'art, elles sont par consequent plus dangereuses, selon les Reflexions du Chapitre troisiéme ci-dessus.

CHAPITRE XII.

Du Poëme narratif: Quelles sont ses especes.

LE Poëme narratif est un simple Discours sans action, & c'est une de ses principales differences d'avec le Poëme Dramatique. Il y a autant de fortes de Discours, qu'il y a de differentes matieres sur lesquelles on peut parler. Ainsi le Poëme narratif comprend sous lui une infinité de differentes especes, qu'on peut néanmoins reduire à un petit nombre, en considerant que toutes les Poësies sont faites, ou pour être chantées, ou pour être seulement lûës. Les Odes, les Hymnes, les Chançons appartiennent au premier chef: Tout ce que nous pouvons dire de ces Poësies, est que leur prix consiste dans l'harmonie de leurs Vers, dont la cadence doit exprimer la qualité de la matiere. J'ai traité avec assez de soin de l'harmonie dans l'Art de parler, je n'ai rien à y ajouter ici.

Les Poësies que l'on fait pour être lûës seulement, comme les Discours en prose, se peuvent distinguer en Didactiques, en Historiques, & en Oratoires. Les Poësies Didactiques seront celles qui expliquent quelques Disciplines, comme la Physique, la Morale, l'Astronomie, la Medecine, la Peinture, l'Agriculture & les autres Arts. Ainsi le Poëme de Lucrece est une Physique; celui de Manile est un Traité d'Astronomie: les Georiques de Virgile expliquent l'Agriculture: la Pharsale de Lucain est proprement l'Histoire des Guerres civiles, dont Cesar & Pompée étoient les Chefs: l'Ouvrage de *Silius Italicus*, est aussi une Histoire.

Pour traiter les Disciplines & l'Histoire en Vers,
il

il ne faut point d'autres regles que celles que l'on doit observer écrivant en prose: si ce n'est que la versification demande une maniere d'écrire moins sèche & plus gaie. Comme l'on est gêné par la mesure qu'il faut donner aux paroles, on peut prendre un peu plus de liberté dans la maniere de traiter les choses.

Les Rheteurs distinguent trois genres de Discours oratoires. Le premier est le genre délibératif, où il s'agit de délibérer sur quelque proposition: le second est le judiciaire, dans lequel il est question d'accuser ou de défendre quelqu'un en Justice: le troisième est le genre démonstratif, que l'on emploie pour faire paroître les vertus d'un homme ou ses vices. On peut composer des Poësies en ces trois genres. Autrefois celles qui étoient dans le genre démonstratif, & dont on se servoit pour blâmer, étoient écrites en vers iambes. On fait que cette sorte de vers a été inventée pour les invectives par Archilochus.

*Archilochum * proprio rabies armavit iambo.*

Les Pieces qui sont dans le genre démonstratif, se nomment ordinairement *Panegyriques*, lors qu'elles ne contiennent que des louanges. Les Panegyriques en vers reçoivent differens noms selon les occasions pour lesquelles on les fait. Ils s'appellent *Epithalame*, lorsque l'on loue des personnes au jour de leur mariage: *Epicédie*, si c'est après leur mort, & *Apothéose*, si l'on pousse si loin leurs louanges, qu'on les place parmi les Dieux de la Gentilité.

Les Satyres Latines & Françaises, sont des déclamations contre le vice; elles appartiennent au genre démonstratif. Je dis les Satyres Latines, parce que les Grecques, comme nous avons vû, étoient des Drames. L'on combat le vice en deux manieres, ou par de fortes raisons, comme Juvenal, ou par

* Horace.

par des railleries fines, comme fait Horace. On a tâché de renfermer dans l'Art de parler, tous les préceptes qui regardent toutes ces Pièces oratoires.

Il n'y a point de Discours en prose, que l'on ne puisse mettre en vers; ainsi l'on fait des Epîtres en vers. Les Stances, les Quatrains, les Sonnets, les Epigrammes, sont de petits Discours, à qui l'on donne differens noms, selon le nombre ou le genre des vers, ou selon le sujet. Les Distiques sont des Ouvrages de deux vers. Les Quatrains sont de quatre. Les Epigrammes sont des inscriptions. Lorsque ces Inscriptions se mettent sur des Tombeaux, on les appelle *Epitaphes*.

Il seroit très-difficile de donner des regles generales, qui fussent utiles pour composer ces sortes d'Ouvrages. Celles que nous ont données les Maîtres, ne regardent que la versification: ainsi c'est des Grammairiens qu'il faut les apprendre. Maintenant l'on n'appelle pas seulement Epigrammes, les inscriptions mises en vers, mais tous les petits discours dont le sens est renfermé d'une maniere ingenieuse en peu de vers. La conclusion de l'Epigramme doit contenir quelque grand sens qui surprenne. L'expression en doit être rare & fort courte: ce qui fait que l'on donne le nom de pointe à cette conclusion.

Toute cette multitude de preceptes que l'on a voulu donner jusques à present pour faire de bonnes Epigrammes, n'a produit aucun fruit. Les personnes d'esprit ne trouvent point moien d'instruire la jeunesse sur cette matiere, que de leur proposer les plus excellentes Pièces des Poëtes qui ont réussi en ces Ouvrages. Ce que je dis des Epigrammes, se doit entendre des Sonnets, & en general de toute autre Piece, soit en vers, soit en prose.

Il y a des Poëmes qu'on ne peut appeller Drama-

matiques, puis qu'ils ne sont pas faits pour le Theatre; mais aussi ils ne sont point purement narratifs, étant composez de telle maniere que le Poëte n'y paroît point, & que l'on croit voir non l'Auteur, mais des personnes qui parlent & qui agissent devant nous, comme à la Comedie. Les *Elegies* sont de ce nombre: il ne semble pas, par exemple, dans les *Elegies* d'Ovide que ce soit le discours de ce Poëte: il fait une peinture si vive de la personne qu'il fait parler, que l'on en est presque autant frappé, que si elle faisoit réellement ses plaintes en nôtre presence.

L'on peut aussi rapporter à ce genre les *Dialogues*, tels que sont les *Bucoliques* ou *Eclogues* de Virgile, qui sont des *Dialogues* entre des Bergers. Ces Ouvrages ne demandent rien autre chose qu'une observation exacte de la vrai-semblance; c'est à dire qu'il n'y faut rien faire dire aux personnes que l'on fait converser les unes avec les autres, que ce qu'elles disent ordinairement. Neanmoins, comme les Peintres choisissent dans la Nature les objets dont la peinture est la plus agreable, il faut aussi que ceux qui composent ces *Dialogues*, choisissent tout ce que les personnes qu'ils introduisent peuvent dire de beau. Sans ce choix les *Dialogues* seroient aussi ennuyeux que les longues conversations de ces gens qui ne disent rien. Il n'y a point de maniere plus propre pour instruire, que celle qui se fait par *Dialogues*. Elle tient du *Drame* & de l'action, qui touche beaucoup plus qu'un discours mort; mais il faut qu'ils soient courts. *Quidquid precipies, esto brevis.* Les Ouvrages qui sont composez de differentes sortes de petits Ouvrages sans beaucoup d'étude, se nomment *Sylves*. C'est le nom que Stace a donné à un Recueil de plusieurs petits Poëmes qu'il avoit composez sur le champ, *ex tempore*.

L'Epi:

CHAPITRE XIII.

Du Poëme Epique.

LA matière du Poëme Epique est une action élatante & d'importance, comme est une Guerre & l'établissement d'un Empire. C'est pourquoi le stile en doit être élevé, afin que les paroles répondent à la grandeur des choses qu'on y traite; & c'est de là que ce Poëme est nommé *Epique* par excellence, ce mot venant du nom Grec *ἔπος*, qui signifie parole.

Le stile des Comedies & des Tragedies doit être assez simple & approchant du discours familier, car puisqu'il tout y doit être vrai-semblable, il ne faut pas que les Auditeurs s'apperçoivent trop sensiblement que les Acteurs parlent un langage qui n'est pas naturel. C'est pourquoi parmi les Grecs & chez les Latins, les Pieces de Theatre sont composées en vers iambes, qui approchent de la prose, & qui sont propres pour l'entretien, comme dit Horace: *Alienis aptum sermonibus*; & selonc Aristote, *μάλιστα λεκτικόν τῷ μετρώ τῷ ἰαμβικῷ* i Poës. Ch. 4.

Ce Philosophe remarque qu'en parlant, sans penser l'on fait des vers iambes. Ciceron fait même remarque des vers iambes Latins. Le des Comedies doit être simple; celui des Tragedies peut être un peu plus élevé, mais il ne doit avoir rien de trop élatant, particulièrement les endroits où l'on exprime quelque passion & quelques grands sentimens, qui ne peuvent roître lors qu'ils sont couverts de paroles tristes, comme le dit Aristote *. Melanthiu

* Chap. 24. de la Poës.

port de Plutarque, disoit de la Tragedie du Poëte Denys, qu'il ne l'avoit pû voir, tant elle étoit of-fusquée de langage. *ἀπακρύπτει γὰρ πῶλον ἢ λίαν λαμπρὰ λέξις τὰ ἄγαθὰ; καὶ τὰς ἀγαθότητας.*

La fin du Poëme Epique est de faire un tableau de ce qui se passe de plus éclatant dans le monde comme sont les grands voyages, les grands Edifices d'un superbe Palais, ou d'une grande Ville, des Guerres, des Combats, des Sieges, & autres actions semblables. Les Poëtes prétendent y former des Rois, des Capitaines, & donner des Leçons pour se bien conduire dans les grands emplois, au milieu de la guerre ou en tems de paix. Ce qui se remarque dans l'Eneïde; qui est l'Ouvrage en ce genre le plus accompli qui se soit jamais fait, & où il paroît plus d'esprit & de science. Virgile avoit entrepris ce dessein pour flater la Maison des Césars, en persuadant les Romains, qui souffroient avec impatience le joug que cette Maison leur avoit imposé, que les Dieux avoient destiné de tout tems l'Empire du monde à cette famille, qui prenoit son origine des Troyens.

*Nascetur pulchrâ Trojanus origine Cæsar;
Imperium Oceano, famam qui terminet astris.*

On trouve dans l'Eneïde toute l'Histoire Romaine. L'on y apprend les antiquitez de l'Italie, & presque de tout le monde, les origines des Villes & des Peuples: Il n'y a presque point de fable qui n'y soit rapportée. L'on y voit la maniere de combattre & d'assiéger des Villes: les ceremonies y sont expliquées dans tous leurs termes propres, comme Macrobe le fait voir: Il y a de la Philosophie, de l'Astronomie, de la Géographie: de sorte qu'un jeune Romain, qui studioit ce Poëte avec soin, y apprenoit d'une maniere agreable tout:

ce qu'un jeune homme de qualité étoit obligé de savoir en ce tems-là : Ce qui est un sujet de confusion à la plupart de nos Poëtes , dont les Vers n'ont que de belles paroles, qui ne signifient rien.

Leurs Ouvrages ne sont bons que pour faire perdre le tems agréablement : Leur maniere d'écrire est toute paienne, pleine de fables : ils s'en excusent mal à propos sur l'exemple des anciens Poëtes. Car, comme ces fables faisoient une partie de la croiance des Paiens & de leur Religion ; c'étoit une nécessité, par exemple, à Virgile de trouver les occasions dans ses Ouvrages d'en instruire la jeunesse : L'on ne voit point qu'il les invente ; il parle selon la commune opinion ; & c'est toujours pour instruire son Lecteur de tout ce qu'il peut apprendre de la matiere qui se traite : c'est pour faire connoître l'antiquité d'une Ville, l'origine d'une Fête, d'un Sacrifice, selon qu'on le croioit pour lors, & que les Historiens le rapportent.

Ce Poëte est aussi admirable en ses expressions, que dans les choses qu'il expose. Aucun Auteur n'a mieux parlé Latin, ni plus savamment ; il ne se sert que des termes les plus propres : il est naturel, il est clair, & cependant il est fort ; & dit en peu de mots une infinité de choses.

Par exemple, quand il dit, *Et seges est ubi Troja fuit* ; & les bleds croissent où étoit la Ville de Troie, n'exprime-t-il pas le renversement de cette Ville de maniere, qu'il semble que par ce peu de paroles il l'a engloutie toute entiere, sans en laisser aucun reste, comme le dit Macrobe : *Paucissimis verbis maximam civitatem hausit & absorpsit, non reliquit illi nec ruinam.*

Il n'est pas nécessaire que je parle ici de l'économie d'un Poëme Epique ; je l'ai fait lorsque j'ai proposé les regles que l'on doit observer dans la conduite d'un Poëme. Nous avons vu comme il faut

faut choisir une action considerable, qui ait un commencement, un milieu & une fin; comment il faut commencer l'Ouvrage, & avec quelle modestie l'Auteur d'un Poëme Epique doit faire la proposition de son dessein: Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons remarqué touchant le noeud & le dénouement d'une Piece.

Les Poëmes Epiques se partagent en divers Livres, comme les Drames en plusieurs Actes. Cette distinction est nécessaire pour délasser l'esprit du Lecteur. Quelque plaisir qu'il reçoive de la lecture, elle lui deviendroit ennuyeuse, s'il n'y trouvoit quelque lieu où se reposer. Or il semble que l'on trouve du repos quand on est à la fin d'un Livre. Le seul titre du second, du troisiéme Livre divertit, comme ces marques que l'on rencontre en faisant voiage, qui font connoître combien on a fait de chemin.

— *Intervalla via fessis prestare videtur
Qui notat inscriptus millia crebra lapis.*

La fin d'un Livre, comme dit saint Augustin, soulage les Lecteurs, comme les Hôteleries soulagent les Voyageurs. *Nescio quo enim modo ita libri termino reficitur Lectoris intentio, sicut labor viatoris, hospitio.* Le reste de ce que l'on pourroit dire des Poëmes Epiques, doit s'apprendre par la lecture des Auteurs. Un Maître fera plus facilement, & en moins de tems comprendre à ses Disciples ce que c'est que ce Poëme en leur en proposant un excellent exemple, comme est l'Eneide de Virgile; que s'il les occupoit pendant une année à la lecture d'une Poëtique qui expliquât ces choses avec étendue. * *Longum iter per præcepta, breve & efficax per exemplum.* Je n'ai pas tant entrepris de faire connoître dans ces Reflexions les regles de la Poëtique, que de découvrir les principes, d'où ces regles sont tirées, ce que j'ai crû devoir suffire.

* Senec. Ep. 6.

bre de ceux qui croient que les vers chastes ne peuvent plaire. Il ne faut pas même faire lire aux jeunes gens les Ouvrages qui sont assez honnêtes sans accompagner les instructions qu'on leur donne de quelques Reflexions serieuses. Car il n'y en a point qui n'ait quelque maxime fautive ou dangereuse; ce qui a obligé Platon de ne point recevoir dans sa Republique les Poëtes, & d'en bannir ceux qui y seroient entrez.

Ce Philosophe montre combien il est important que les jeunes gens ne se forment point sur d'aussi mauvais modelles que ceux que representent les Poëtes, qui ont des sentimens bas & extravagans de la Divinité, & qui font faire à leurs Heros tant de choses indignes: cependant il avoit une grande estime de leur maniere de s'exprimer, & il leur donne sur cela de grandes loüanges; c'est pourquoy il dit que si quelqu'un de ces Poëtes venoit dans la ville qu'il formoit dans son esprit, il le conduiroit dans une autre, après avoir versé sur sa tête des parfums, & après l'avoir couronné de fleurs.

La Republique de JESUS-CHRIST est bien plus sainte comme plus riche, que celle de Platon; mais sans en chasser tous les Poëtes, l'on y peut conserver la sainteté, en se servant même de l'étude que l'on fera faire de leurs Ouvrages, pour donner de l'estime de la verité & de la sainteté de nôtre Religion. Il ne faut que faire considerer les opinions extravagantes que les Poëtes Payens avoient de leurs Dieux, lesquelles étoient conformes à celles du Peuple, comme saint Justin, Lactance, Eusebe, & plusieurs autres le prouvent, montrant fort bien qu'il ne faut point chercher ni d'allegories, ni de mysteres, ni de Philosophie dans les vers des Poëtes, mais les considerer comme des Histoires simples, qui proposent ce qui s'étoit dit & fait: aussi c'est par le témoignage des Poëtes, que les premiers Apologistes
des

vû, ils ne disent que des bagatelles. Je parle ici de ceux qui n'ont autre but que de flater la cupidité. Nous avons vû plusieurs Poësies très-saintes, où les esprits reglez peuvent trouver du plaisir & de l'utilité.

Quand je blâme la Poësie, on voit bien que je ne condamne que l'usage qu'on en fait, pour augmenter & autoriser en nous le desordre de la concupiscence. L'on trouve dans les anciens Poëtes de fort belles reflexions morales, des sentences très-judicieuses: L'on y apprend l'antiquité; dont la connoissance est nécessaire. Outre cela il faut attirer la jeunesse par le plaisir. La cadence des Vers a quelque chose de charmant, comme on a vû dans l'Art de parler, & ce qu'un Poëte enseigne, entre sans doute plus agréablement, & par conséquent plus facilement dans l'esprit.

Aussi quand l'Empereur Julien l'Apostat fit défense aux Chrétiens d'étudier les Lettres humaines, & de lire les anciens Poëtes; Saint Gregoire de Nazianze, & les deux Apollinaires le pere & le fils, composerent des Vers pour servir à l'instruction de la jeunesse.

Mais il faut prendre garde, que sous ce prétexte qu'il y a quelque nécessité de faire lire aux jeunes gens les anciens Poëtes qui sont celebres, l'on ne permette indifferemment la lecture de toute sorte de vers. L'on ne doit rechercher principalement dans les Livres des Paiens, que la fecondité des expressions, & les belles manieres de parler, tâchant de leur ôter comme à des ennemis, ces armes, pour s'en servir cont'eux-mêmes, ainsi que le dit saint Paulin *: *Satis fit ab illis lingua copiam & oris ornamentum quasi quadam de hostilibus armis spolia cepisse.*

Puis qu'il est donc plus important de redresser le cœur de la jeunesse, que de former sa langue; quelque élegant que soit un Poëte, l'on n'en doit point permettre la lecture, s'il est du nombre

que Chrétienne, pour en bannir tout ce qui n'est pas saint, & pour empêcher que la lecture des Poètes, qui fait sur l'ame beaucoup plus d'impression que la Musique, ne puisse donner de mauvaises mœurs aux jeunes gens.

C H A P I T R E X V.

Plusieurs personnes qui ne lisent ni les Poètes ni les Romans, commettent la même faute que ceux qui les lisent; ils occupent leur esprit à de vaines pensées aussi dangereuses que celles que les Auteurs de ces Livres expriment sur le papier.

QUOI qu'il y ait peu de personne qui se plaisent aujourd'hui à lire les Romans, ce que nous avons dit ne sera pas inutile; car tel qui ne le croit pas, est très-coupable devant Dieu, du péché que commettent ceux qui s'y amusent. Il y a des Romans imprimez, mais il n'y en a pas moins dans la tête, je ne dis pas de ceux qui sont faiseurs de Romans, mais de presque tous les hommes. Il n'y a point de vuide dans l'ame non plus que dans la Nature; ainsi quand nôtre esprit n'est point occupé de pensées solides & raisonnables, il est plein de vaines imaginations, de vaines idées qu'il forme & qu'il orne comme il lui plaît. Il feint des aventures, des intrigues qu'il considère avec autant d'attention que s'il les voioit exprimées dans un discours naturel, & couchées sur le papier.

Ces Romans ont un commencement, un milieu, & une fin. Ce n'est d'abord qu'une pensée ordinaire qui entre dans l'esprit: elle en enfante plusieurs autres, qui donnent occasion à mille imaginations. On fait naître des incidens: on considère quelles en sont les suites: on se fait une af-

fai-

faire de dénoier tous les nœuds que l'on a faits, avec la même application que si on avoit dessein d'en composer un Livre: & l'on ne se peut appliquer à d'autres choses, qu'après qu'on a enfin trouvé la conclusion de toutes ces rêveries. Ce que je disici pourra paroître surprenant, mais que chacun fasse reflexion sur lui-même, il s'en trouvera peu d'entièrement exemts de cette maladie.

Comme les songes que les hommes font pendant la nuit, répondent assez souvent à leurs desirs: qu'ils voient en dormant ce qu'ils ont souhaité pendant le jour: chacun se représente dans son imagination ce qui est conforme à son inclination. L'un prend plaisir dans une vengeance imaginaire qu'il exerce sur ses ennemis: un autre dresse des banquets magnifiques dans son imagination: celui-là se forme de sales images des plaisirs honteux dont il voudroit jouir: les uns & les autres retranchent quelquefois des idées dont ils se repaissent, les circonstances qui pourroient troubler leur satisfaction par des remors de conscience, & ils y ajoutent tout ce qui peut rendre agreables les choses dont ils considerent les images.

Ces Romans ne sont pas moins dangereux que ceux qui sont imprimez: ils peuvent produire des effets encore plus funestes, en ce que l'on ne lit qu'une fois un Roman imprimé, & que ceux-là ne sortent point de l'esprit. L'on y perd le tems, & comme ceux dont la lecture ordinaire n'a été que des Poëtes & des Romans, ne sont plus capables d'aucune lecture solide: aussi lors qu'on a donné libre entrée à toutes les pensées mauvaises & inutiles qui se présentent, & qu'on s'est accoutumé à s'en entretenir avec autant d'application que si elles étoient bonnes & nécessaires, l'esprit devient si libertin & si déréglé, que ni dans la Priere, ni dans l'étude, ni dans les affaires, il ne se



peut assujettir à considerer les choses qui lui sont proposées : il faut qu'il coure çà & là , & qu'il poursuive toutes les chimères qui se rencontrent dans son chemin , & qui le détournent de son occupation.

Toutes ces imaginations ont toujours pour objet les creatures, les grandeurs du monde, les vanitez, les plaisirs : ainsi ceux qui s'y abandonnent, nourrissent les mauvaises affections de leur cœur, de la même maniere que le font ceux qui lisent ces méchans Livres dont nous avons parlé.

Il est vrai que ces imaginations ne nous rendent pas toujours criminels, parce qu'elles ne sont pas volontaires. L'on ne s'en défait pas aussi facilement que d'un Livre. C'est une des grandes miseres de nôtre état, que cet assujettissement de nôtre ame, qui est contrainte de voir ce qu'elle ne voudroit pas voir. Les Démons, selon S. Augustin, peuvent remuer nôtre cerveau, & y tracer plusieurs figures, à l'occasion desquelles des idées fâcheuses se presentent à l'ame. Elle peut en avoir horreur, mais non pas les chasser sans un secours particulier du Ciel, que les Saints demandent à Dieu dans les Prieres de l'Eglise, lors qu'ils le prient de purger leur esprit de toutes souillures. *Absolve mentes sordium.*

Nous sommes obligez de combattre continuellement, pour ainsi dire, contre ces monstres qui se jouent de nôtre ame, & de nous tenir sur nos gardes, pour n'être point surpris par ces images trompeuses des grandeurs & des plaisirs du monde, que les Demons ou nous-mêmes nous formons dans notre imagination.

C H A P I T R E X V I.

La vanité & les amusemens de la Poëse sont comme une image de la vanité, & des amusemens de quelques hommes dans ce qu'ils appellent leurs affaires.

IL y a bien des gens, qui ne se contentent pas d'aller à la Comedie, de lire des Romans, ou d'en composer dans leur tête de la maniere que nous venons de le dire; ils jöient eux-mêmes la Comedie, & toute leur vie est un Roman. Ils forment des entreprises vaines, soit pour acquerir des richesses ou de grandes dignitez; ils tournent de ce côté-là toutes leurs inclinations, & ils en font occuper comme on nous represente les Heros des Romans; occuper de leurs chimeres.

Jason, par exemple; étoit occupé de la conquête de la Toison d'Or, & Enée de l'établissement d'un nouvel Empire. Les hommes conçoivent une haute estime de la chose qu'ils souhaitent, & ils lui donnent toutes les beautez & les perfections imaginables, ainsi qu'Homere à son Helene: ils sont ingenieux à se tromper par leurs propres fictions: ils n'envisagent jamais dans les richesses, dans les dignitez, que ce qu'il y a d'éclatant; & ils cachent adroitement à leurs propres yeux les amertumes des plaisirs du monde: ils ne considerent point dans la creature qu'ils aiment, qu'elle est mortelle, sujette à mille maladies: Si elle a des défauts, ils les déguisent, & ils y conçoivent même des perfections qui n'y sont pas. Ils se trompent de cette maniere, & ils aiment leur erreur, parce que plus l'estime des choses qui sont l'objet de leurs passions est grande, plus ils se sentent émus dans la poursuite qu'ils en font, & plus ils en augmentent leur

leur félicité imaginaire. Comme dans les Romans, lors qu'on en estime le Heros, on s'intéresse davantage dans ses aventures, & l'on ressent plus vivement ces plaisirs qui accompagnent les émotions de notre cœur.

Ces personnes se fatiguent, elles courent çà & là, & se font sans cesse des affaires pour jouir du plaisir d'être occupées, & se sauver du chagrin mortel que leur feroit infailliblement sentir le poids de leurs miseres, si leur cœur cessoit un moment d'être agité par leurs passions; & c'est ce que les hommes qui ne peuvent vivre sans passion, recherchent ardemment.

Les Regles du Roman sont assez bien observées dans la vie de ces personnes, dont nous parlons. On peut même considerer toute leur vie comme une seule piece de Theatre reguliere. L'unité de tems & de lieu y est bien gardée; car enfin quelque longue que soit leur vie, quand elle feroit de cent années, ce n'est pas 24. heures à l'égard de l'éternité, & la plus longue vie n'est véritablement que comme un songe, qui commence & qui finit dans une heure de la nuit. Ce n'est qu'un point & encore quelque chose de plus petit qu'un point, comme le dit Seneque: *Punctum est quod vivimus, & adhuc puncto minus.* Ce n'est qu'un éclair dans la nuit de l'éternité.

Quand ils feroient Rois ou Princes, le Theatre où se jouie leur Comedie, & où se passe tout ce qu'ils font sans en sortir, est très-borné. Puisque c'est la terre qui n'est qu'un point; c'est pour diviser ce point & en posséder une plus grande partie que toutes les Nations disputent entr'elles, & qu'elles emploient le feu & les flâmes pour s'armer les unes contre les autres. *Hoc est illud punctum quod inter tot gentes ferro & igni dividitur.*

Le Philosophe que je viens de citer fait concevoir

voir la fatuité des hommes par une supposition très-agreable. Si les fourmis avoient de l'esprit, ne feroient-elles pas, dit-il, comme les hommes ? ne partageroient-elles pas un grain de sable en plusieurs Provinces ? Pourquoi donc lors qu'on voit aller les hommes à l'armée, & marcher en ordre sous leurs étendarts, que la Cavalerie tantôt prend le devant pour découvrir l'ennemi, & tantôt couvre les flancs de l'armée, & que tous s'empressent comme s'il s'agissoit de quelque chose de grande importance, pourquoi ne les considere-t-on pas comme une troupe de fourmis, & qu'on ne dit pas d'eux par mépris.

It nigrum campis agmen ?

Toutes ces courses, continuë ce Philosophe, sont semblables à celles des fourmis, qui travaillent dans un petit sentier. *Formicarum iste discursus est in angusto laborantium.* Quelle difference y a-t-il entr'elles & nous, si ce n'est que nôtre corps qui est petit, est plus grand que le leur ? Ce lieu où l'on fait flotter des Vaisseaux, où l'on range des Armées en bataille, où l'on assigne différentes Provinces, n'est qu'un point dont l'Océan occupe la plus grande partie : *Quid illis & nobis interest, nisi exigui mensura corpusculi ? punctum est istud in quo navigatis, in quo bellatis, in quo regna disponitis : minima etiam cum illis utrinque Oceanus occurrit.*

Il semble que l'unité d'action n'y soit pas gardée, parce qu'ils changent de dessein à tout moment, & que chaque jour ils font de nouvelles entreprises. Mais si on considere avec attention ce qu'ils font, on verra que c'est toujours après cette même grandeur imaginaire qu'ils courent : qu'ils recherchent tantôt dans un lieu, & tantôt dans un autre.

Comme dans une Comedie il y a des Acteurs qui disparoissent après les premiers Actes ; qu'il y en

a qui meurent dans la Catastrophe, & que les autres triomphent; aussi entre ces personnes dont nous parlons, le uns ne paroissent que quelque tems, ils perdent la vie sans venir à bout de leurs entreprises, & achevent la Comedie; mais enfin après la Piece qui ne dure que quelques heures, & que la mort interrompt souvent, ils disparoissent tous comme les Acteurs des Comedies ordinaires.

Leur vie est aussi vaine que celle des Heros des Romains, elle passe aussi vite, & il semble que ce ne soit que comme une image qui paroît & disparoît presque en même tems. *In imagini pertransit homo.* Mais il y a cette difference entr'eux & ces Heros, que ceux-ci ne seront pas punis pour ces actions feintes qu'ils n'ont point faites, & que ces personnes seront punies pour ces vanitez, dans lesquelles elles ont consumé toute leur vie.

Le malheur dans lequel elles tomberont, comme saint Augustin le dit fort éloquemment, est bien different de ce bonheur dans lequel elles fleurissent. Car ce bonheur n'est que pour quelque tems; & elles seront malheureuses éternellement. Ce bonheur n'est qu'imaginaire, & leurs miseres sont très-réelles. *Non enim quomodo florent sic pereunt, florent enim ad tempus, pereunt in aeternum; florent falsis bonis, pereunt veris tormentis.*

Tous les hommes savent ces veritez que nous venons de proposer. Ils n'ignorent point que toute nôtre vie n'est qu'un songe, que la mort ôtera ces masques qui distinguent les hommes; qu'elle les dépouillera de ces habits sous lesquels les uns paroissent Princes, les autres valets. Et que les reduisant au tombeau également nuds, ils n'emporteront que les vêtemens de leur ame; c'est à dire les vertus. Mais ils prennent plaisir à se tromper. Ils ne croient pas pouvoir passer la vie agréablement d'une autre maniere,

Ils ne veulent pas chercher Dieu, il faut donc qu'ils cherchent quelque amusement qui serve de matière aux mouvemens de leur cœur, puis qu'il faut qu'il agisse & qu'il ne peut être en repos un moment. Ils se font des affaires, ils prennent de grands emplois où ils n'ont pas un moment pour penser à l'éternité; & bien loin de se croire malheureux, ils considèrent ces grandes & continuelles occupations, comme des marques de leur félicité. * *Argumentum esse felicitatis occupationem putant.*

Recevant donc tant de plaisir de leur manière de vivre, qui les exemte de plusieurs chagrins; ils aiment leur erreur, & ne voudroient pas en être délivrez; semblables à cet Athenien qui se fâcha contre ses amis qui l'avoient guéri de sa folie. Toutes les fois qu'il alloit dans le lieu où se jouoient les Comédies, il y croioit voir des Acteurs, & il y passoit le tems agréablement dans un divertissement imaginaire. C'est pourquoi vous ne m'avez pas redonné la vie, disoit-il à ses amis; mais vous m'avez tué, m'ayant ôté avec violence mes plaisirs & une erreur qui m'étoit si agréable.

† *Pol me occidistis amici.*

*Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus error.*

C'est se déclarer ennemi des hommes que de leur vouloir ouvrir les yeux sur cette extravagance, ils s'irritent même contre ceux qui leur font quitter cette fausse opinion qu'ils ont de leur bonheur, qui n'est qu'une misère véritable, comme le Cordonnier Mycille dans Lucien, se fâcha contre son coq, & lui jetta une forme à la tête, parce que l'ayant éveillé il lui avoit fait quitter les richesses dont il jouissoit dans un agréable songe.

Toutes les félicités de la terre sont semblables à
cel-

* *Seneca, Ep. 106.* † *Horace.*

celles de cet homme qui révoit ; *Felicitates faculi somnia dormientium*. Les joies que donnent les biens du monde ne sont pas plus solides que celles que l'on trouve dans une rêverie agréable. *Gaudium de somno*. Les hommes aiment ce sommeil ; & le bonheur de la vie , selon l'idée qu'ils en ont , consiste à vivre dans une perpétuelle lethargie ; pendant laquelle ils n'ont ni embarras ni inquietude de ce qui doit arriver après ce sommeil.

Il y a peu de personnes qui soient exemptes de ce mal , & dont on puisse dire que la maniere de vivre soit serieuse & raisonnable ; car enfin tous ces empressements des hommes qui travaillent à acquérir des richesses , des honneurs , des plaisirs , ne sont-ils pas aussi vains que les travaux des Heros des Poëtes ? Toutes leurs Passions & toutes leurs actions sont aussi inutiles que celles des Comediens , qui s'affligent , qui se fâchent , qui parlent & agissent avec tant d'ardeur sur les Theatres : ou que les peines que se donnent les enfans dans leurs jeux.

Il est vrai que les niaiseries des hommes passent pour des affaires importantes : *Majorum nuge negotia vocantur*. Mais enfin puisque l'on ne doute point de la brièveté de cette vie , qui sera suivie d'une éternité heureuse ou malheureuse , ne doit-il pas être constant que tout ce que l'on fait qui ne sert de rien pour l'éternité , n'est que folie ; & que les hommes qui se remplissent la tête de grands desseins , qui cherchent des établissemens sur la terre sans penser au ciel , sont insensés : que toute cette sagesse avec laquelle ils ménagent ces desseins , n'est que folie ; & que tout leur esprit n'est pas moins corrompu que le seroit celui d'un homme , qui étant plein de ce qu'il auroit lu dans les Romans , s'imagineroit être un Heros lui-même , & s'occuperoit toute sa vie dans des intrigues , dans des entreprises , & dans des conquêtes imaginaires , comme le Dom Quichot des Espagnols.

Fin de la Seconde Partie.

T A B L E
DES CHAPITRES
CONTENUS

dans les Reflexions sur l'Art Poétique.

- CHAPITRE I. **L**A Poëse est une peinture parlante de ce qu'il y a de plus beau dans les Cbreatures ; elle fait oublier Dieu, dont ces Créatures sont l'image. 449
- CHAP. II. Dieu ayant fait toutes choses pour sa gloire, tous les mouvemens qu'il a imprimez dans les Créatures tendent vers lui : C'est pourquoi les hommes ne peuvent trouver de repos qu'en Dieu. 452
- CHAP. III. Les Poëtes entretiennent cette illusion des hommes : ils dérobent à leur connoissance les imperfections des Créatures, & les amusent par une vaine apparence de grandeur. 454
- CHAP. IV. Les Poëtes ne proposent que des choses rares & extraordinaires dont ils cachent les imperfections. 457
- CHAP. V. Les Poëtes couvrent toutes les Créatures d'un faux éclat : ils occupent tellement l'esprit de leurs Lecteurs, qu'ils ne peuvent faire aucune reflexion sur eux-mêmes, & sur le néant des créatures. 459
- CHAP. VI. Le chagrin qui trouble tous les plaisirs de la terre, nous avertit que l'on ne peut trouver du repos qu'en Dieu : Les Poëtes pour les rendre heureux travaillent à dissiper ce chagrin. 462
- CHAP. VII. Un des moyens dont les Poëtes se servent pour attacher les hommes à la lecture de leurs Ouvrages, est de leur proposer tout ce qui flatte leurs inclinations corrompues. 465
- CHAP. VIII.

TABLE DES CHAPITRES.

- CHAP. VIII. *L'Amour est l'ame de la Poëse : les Poëtes par la representation de cette Passion arrêtent les esprits sensuels. Il est d'autant plus dangereux, que ces Poëtes tâchent de cacher les déreglemens de cette Passion.* 468
- CHAP. IX. *L'homme ne peut vivre sans amour : Son désordre vient de ce qu'il le tourne vers les Créatures, au lieu de le tourner vers Dieu. La Poëse entretient ce désordre.* 472
- CHAP. X. *Les Poëtes ne prennent pas toujours le soin de purger de toutes saletés les amours qu'ils représentent ; ils autorisent les plus sales amours, comme toutes les autres Passions déreglées.* 476
- CHAP. XI. *L'homme est fait pour la Verité ; de là naît ce grand desir de savoir, qui degene en une curiosité criminelle, que nourrit la Poëse.* 479
- CHAP. XII. *Comme l'esprit ne se porte à connoître que la Verité, ou ce qui en a l'apparence ; les Poëtes aussi tâchent de rendre vrai-semblable tout ce qu'ils proposent.* 484
- CHAP. XIII. *D'où vient que l'imitation est si agréable, que l'on prend, par exemple, plus de plaisir à voir l'image d'une chose que cette chose même.* 487
- CHAP. XIV. *Non seulement les Poëtes gâtent l'esprit de l'homme, mais ils corrompent son cœur ; ils en détournent tous les mouvemens de sa fin principale qui est Dieu, & qui est la cause du plaisir que l'on reçoit de ces émotions avec lesquelles l'on lit les Poëtes.* 490
- CHAP. XV. *La Poëse est une Ecole de toutes les Passions, que condamne la Religion.* 497
- CHAP. XVI. *Quand la Poëse n'inspireroit point de mauvaises Passions, elle seroit toujours criminelle, parce qu'elle rend inutiles tous les bons mouvemens de notre cœur.* 500

TABLE DES CHAPITRES.

SECONDE PARTIE.

- CHAP. I. **L** *A fin de l'Art Poétique est de plaire ; Ses règles générales se réduisent à quatre principales. On propose les deux premières, savoir le choix de la matière, & l'imitation.* 503
- CHAP. II. *Regles que suivent les Poëtes pour flatter les inclinations des hommes, & pour remuer leurs passions.* 507
- CHAP. III. *La Poësie est plus dangereuse, lorsque les regles de l'Art sont mieux observées. Regles particulieres de l'unité d'action.* 513
- CHAP. IV. *Les Poëtes ne commencent pas l'Histoire de leur Heros par les premieres actions de sa vie, mais par le secours des Episodes ils font connoître aux Lecteurs tout ce qu'ils peuvent avoir envie d'en apprendre.* 517
- CHAP. V. *Des principales Parties d'une Piece.* 519
- CHAP. VI. *De l'unité de tems & de lieu ; de la durée de chaque Piece.* 524
- CHAP. VII. *Du Poëme Dramatique.* 528
- CHAP. VIII. *De l'Origine du Poëme Dramatique & de ses especes.* 531
- CHAP. IX. *De la Comedie & de la Tragedie. Quelle est leur difference, & quel est le dessein que les Poëtes se proposent dans ces Poëmes.* 536
- CHAP. X. *Les Comedies & les Tragedies corrompent les mœurs, bien loin de les reformer.* 541
- CHAP. XI. *La representation qu'on fait des Comedies & des Tragedies sur les Theatres publics, en augmente le danger. L'on ne peut assister aux Spectacles sans peril.* 544
- CHAP. XII. *Du Poëme narratif : Quelles sont ses especes.* 549
- CHAP. XIII.

TABLE DES CHAPITRES.

- CHAP. XIII. *Du Poëme Epique.* 554
- CHAP. XIV. *Les Poëtes peuvent être utiles : Avec quelle précaution il faut les faire lire aux jeunes gens.* 558
- CHAP. XV. *Plusieurs personnes qui ne lisent ni les Poëtes ni les Romans, commettent la même faute que ceux qui les lisent ; ils occupent leur esprit à de vaines pensées, aussi dangereuses que celles que les Auteurs de ces Livres expriment sur le papier.* 562
- CHAP. XVI. *La vanité & les amusemens de la Poësie, sont comme une image de la vanité & des amusemens de quelques hommes dans ce qu'ils appellent leurs affaires.* 565

F I N.









